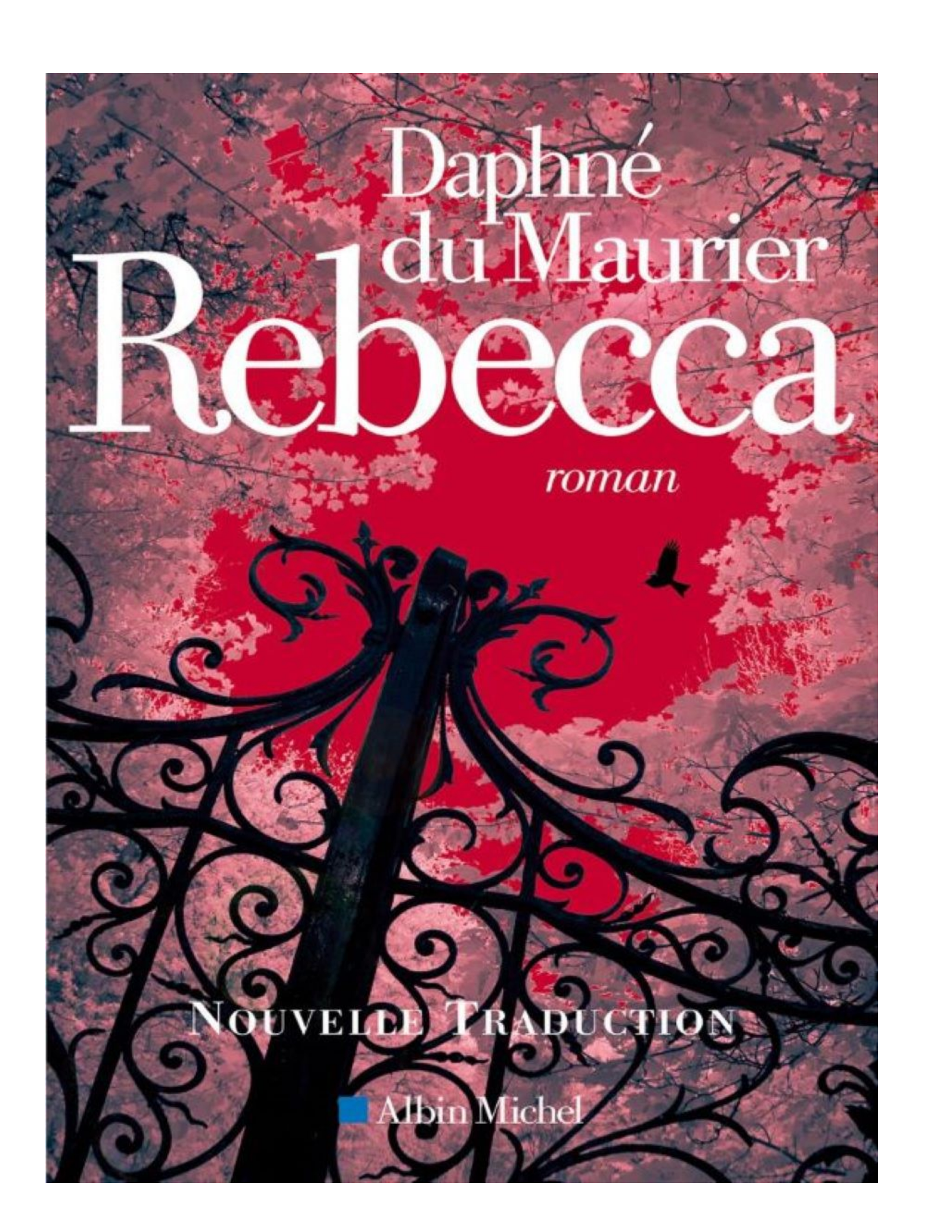

Daphné
du Maurier
Rebecca
roman
Nouvelle Traduction
Albin Michel

ISBN : 978-2-226-34325-3

1.

J’ai rêvé la nuit dernière que je retournais à Manderley. Je me tenais près de la grille qui donnait sur l’allée, mais impossible d’entrer : le portail était fermé par un cadenas et une chaîne. J’appelais le gardien. Personne ne répondait. Regardant mieux entre les barreaux rouillés, je vis que le pavillon était inhabité.

Aucune fumée ne sortait de la cheminée, et les petites fenêtres à carreaux losangés étaient ouvertes, abandonnées. À ce moment-là, comme il arrive dans les rêves, je me trouvais soudain investie de pouvoirs surnaturels et traversais tel un esprit la grille qui me bouchait le passage. L’allée serpentait devant moi avec ses méandres habituels, mais à mesure que je progressais, je m’avisais d’un changement : étroite et mal entretenue, ce n’était plus l’allée que nous avions connue. D’abord déconcertée, je ne comprenais pas, et ce n’est qu’en penchant la tête pour éviter une branche basse que je m’aperçus de ce qui s’était passé. La nature avait repris ses droits et, petit à petit, à sa manière furtive et insidieuse, elle avait gagné sur l’allée en étendant ses longs doigts opiniâtres. Les bois, toujours menaçants, même autrefois, avaient fini par triompher. Les arbres se pressaient, sombres et sans discipline, jusqu’aux bords de l’allée. Serrés les uns contre les autres, les hêtres aux membres blancs et nus mêlaient leurs branches en un étrange enlacement, formant au-dessus de ma tête comme une voûte d’église. Et il y avait d’autres arbres encore, des arbres qui ne m’évoquaient rien, des chênes trapus et des ormes torturés qui frayaient intimement avec leurs devanciers : ils avaient surgi de terre aux côtés de gigantesques buissons et d’énormes végétaux, dont je n’avais pas davantage souvenir.

L’allée n’était plus qu’un ruban, étique survivance du tracé de jadis : le gravier avait disparu, étouffé sous les herbes et la mousse. Les branches basses des arbres gênaient la progression, tout comme leurs racines noueuses, semblables à des griffes de squelette. Çà et là, dans cette jungle, je reconnaissais des buissons qui avaient autrefois constitué des repères : c’étaient des plantes gracieuses cultivées avec soin, des hortensias dont les fleurs bleues étaient jadis célèbres. Nulle main n’avait jugulé leur croissance et ils avaient recouvré leur état naturel,

atteignant une taille colossale sans produire aucune fleur, aussi noirs et hideux que les parasites en tout genre qui poussaient alentour.

À l'infini, tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest, sinuait le pauvre petit layon qui avait été notre allée. Parfois je le croyais perdu, mais il ressurgissait, derrière un arbre tombé ou par-delà une tranchée boueuse qu'avaient creusée les pluies d'hiver. Je ne pensais pas le trajet si long. Les kilomètres s'étaient à coup sûr multipliés, de la même façon que les arbres, et ce sentier ne conduisait qu'à un dédale, à un maquis inextricable, et plus du tout à la maison. Je la découvrais subitement ; elle m'avait été masquée par le foisonnement monstrueux d'un immense fourré tentaculaire, et je restais figée, le cœur battant à grands coups, l'étrange piqûre des larmes derrière mes paupières.

C'était Manderley, notre Manderley, secret et silencieux tel qu'il l'avait toujours été, sa pierre grise luisant au clair de lune de mon rêve, ses fenêtres à meneaux reflétant les pelouses vertes et la terrasse. Le temps n'avait pu détruire l'admirable symétrie de l'édifice, non plus que la perfection de son emplacement : un joyau dans le creux d'une main.

La terrasse descendait vers les pelouses, et les pelouses couraient jusqu'à la mer. En me retournant, je distinguais la nappe d'argent, placide sous la lune, tel un lac que ne troublait jamais ni le vent ni la tempête. Aucune vague ne devait jamais rider cette onde de rêve, ni aucun cumulus, poussé par le vent d'ouest, obscurcir la clarté de ce ciel pâle. Je me tournais à nouveau vers la maison, et même si la bâtisse se dressait inviolée, intacte, comme si nous étions partis la veille, je remarquais que le jardin, à l'instar des bois, avait obéi à la loi de la jungle. Tordus, entremêlés de fougères et atteignant plusieurs mètres de haut, les rhododendrons s'étaient mésalliés avec une foule de broussailles anonymes, pauvres arbustes dégénérés qui en colonisaient les racines comme conscients de leur origine douteuse. Un lilas avait convolé avec un hêtre pourpre et, afin d'unir ce couple plus intimement encore, le lierre malveillant, éternel ennemi de la grâce, avait jeté ses vrilles autour de lui pour le tenir prisonnier. Le lierre occupait une place prépondérante dans ce jardin délaissé ; ses longues lianes, rampant sur les pelouses, ne tarderaient pas à recouvrir la maison elle-même. Prospérait également une autre plante, une sorte d'hybride venue des bois dont les graines avaient jadis été dispersées sous les arbres puis oubliées, mais qui aujourd'hui, avançant à l'unisson avec le lierre, imposait sa silhouette disgracieuse de rhubarbe géante jusque sur

l’herbe tendre où jaillissaient les jonquilles semées par le vent.

Avant-garde de l’armée, les orties étaient partout. Elles étouffaient la terrasse, elles empiétaient sur les sentiers, elles s’appuyaient même, vulgaires et dégingandées, contre les fenêtres de la maison. Elles faisaient de médiocres sentinelles, car en bien des endroits leurs rangs avaient été rompus par la fausse rhubarbe, et elles gisaient, têtes fripées et tiges apathiques, offrant un accès aux lapins. Je quittais l’allée et rejoignais la terrasse, car dans mon rêve les orties n’étaient pas une barrière pour moi. Je marchais, enchantée, sans rien pour me faire obstacle.

Le clair de lune peut jouer de drôles de tours à l’imagination, même dans les rêves. Alors que je me tenais devant la maison, muette et immobile, j’aurais juré que la bâtisse n’était pas une coquille vide mais qu’elle vivait et respirait comme par le passé.

Les fenêtres étaient éclairées, les rideaux flottaient doucement dans l’air nocturne, et là, dans la bibliothèque, la porte était entrouverte comme nous l’avions laissée et mon mouchoir traînait sur la table, non loin du vase rempli de roses d’automne.

La pièce témoignait assurément de notre présence. La petite pile de livres à rendre à la bibliothèque, l’exemplaire du *Times* à jeter. Les cendriers, qui accueillaient un mégot ; les coussins des fauteuils, qui portaient l’empreinte de nos têtes ; les tisons de notre feu de bois, qui couvaient encore au matin. Et puis Jasper, ce cher Jasper, avec ses yeux tendres et sa grande mâchoire pendante, couché par terre de tout son long, qui frétillait de la queue dès qu’il entendait le pas de son maître.

Un nuage, invisible jusqu’alors, passa devant la lune et s’y attarda un instant, comme une main sombre devant un visage. L’illusion prit fin, et les lumières aux fenêtres s’éteignirent. J’avais sous les yeux un bâtiment désolé, à nouveau privé d’âme, vide de tout fantôme, et où ne subsistait nul écho du passé.

La maison était un sépulcre : nos peurs et nos souffrances étaient enfouies parmi les ruines. Il n’y aurait pas de résurrection. Lorsque je penserais à Manderley durant mes heures de veille, je n’éprouverais aucune amertume. Je reverrais le domaine tel qu’il aurait pu être, si j’avais pu y vivre affranchie de la crainte. Je me rappellerais la roseraie en été, et les oiseaux qui chantaient au point du jour. Le thé sous le marronnier, et le murmure de la mer parvenant jusqu’à nous depuis le bas des pelouses.

Je penserais au lilas en pleine floraison, et à la Vallée heureuse. Ces choses-là étaient éternelles, elles ne pouvaient s'évanouir. Pareils souvenirs ne sauraient faire de mal. Ces différentes résolutions, je les pris dans mon rêve, alors que le nuage masquait la lune, car, comme souvent les gens qui dorment, je savais que je rêvais. En réalité, je me trouvais à des centaines de kilomètres de Manderley sur une terre étrangère et, d'ici quelques secondes, je me réveillerais dans cette petite chambre d'hôtel dépouillée, rassurante par sa neutralité même. Je soupirerais plusieurs fois, m'étirerais et me retournerais, et puis, ouvrant les yeux, je serais prise au dépourvu par ce soleil étincelant, ce ciel éclatant et limpide, si différents du doux clair de lune de mon rêve. La journée s'étendrait devant nous, longue, sans doute, et peu mouvementée, mais empreinte d'un calme singulier, d'une précieuse sérénité que nous n'avions pas connue jusque-là. Nous ne parlerions pas de Manderley, je ne raconterais pas mon rêve. Car Manderley n'était plus à nous. Manderley n'était plus.

2.

Nous ne pourrons jamais y retourner, voilà qui est certain. Le passé est encore trop proche de nous. Les choses que nous avons tenté d'oublier et d'effacer pourraient ressurgir, et cette sensation de peur, d'agitation furtive, cette panique irraisonnée que nous nous sommes escrimés à enrayer – aujourd'hui apaisée Dieu merci – risquerait, un beau matin, de redevenir notre compagne, comme auparavant.

Il est d'une patience merveilleuse et ne se plaint jamais, même quand il se souvient. Ce qui arrive, selon moi, bien plus souvent qu'il ne veut me le laisser croire.

Je le devine à cet air perdu et désemparé qu'il peut prendre soudain : comme balayé par une main invisible, son cher visage se défait alors de toute expression pour se changer en masque, un faciès sculpté, aux traits solennels et froids, toujours beaux mais privés de vie. Il se met à fumer cigarette sur cigarette, sans s'embêter à les éteindre, et leurs mégots rougeoyants parsèment le sol comme des pétales. Il parle à toute vitesse et avec enthousiasme de n'importe quoi, le sujet le plus insignifiant servant de panacée à sa douleur. Il existe, je crois, une théorie selon laquelle les humains sortent meilleurs et fortifiés de la souffrance : pour avancer en ce monde, il faut, paraît-il, subir l'épreuve du feu. Nous l'avons fait pleinement, et même au sens propre. Nous avons tous deux connu la peur, la solitude et une très grande détresse. Je suppose que tôt ou tard, dans la vie de chacun, l'adversité survient et qu'il faut l'affronter. Nous avons tous en nous un démon qui nous harcèle et nous tourmente, et il faut bien finir par lui livrer combat. Nous avons vaincu le nôtre, du moins nous le croyons.

Notre démon ne nous harcèle plus. Nous avons réchappé à la crise, non sans dommage, évidemment. Il ne s'était pas trompé en pressentant la catastrophe, et si j'étais une tragédienne, je pourrais dire d'un ton déclamatoire que notre liberté, nous l'avons payée au prix fort. Mais j'ai eu mon compte de mélodrame, et j'offrirais volontiers mes cinq sens si ce sacrifice pouvait nous assurer à jamais la paix et la sécurité dont nous jouissons à présent. Le bonheur n'est pas un bien quantifiable, c'est une qualité de pensée, un état d'esprit. Bien sûr nous avons nos moments

d'abattement ; mais il y en a aussi d'autres où le temps, incommensurable, rejoint l'éternité et où, surprenant son sourire, je sais que nous sommes ensemble, que nous marchons de concert, et qu'aucun désaccord ne vient dresser de barrière entre nous.

Nous n'avons désormais plus de secret l'un pour l'autre. Nous partageons tout. Certes, notre petit hôtel est sans charme, la cuisine médiocre et les journées pour le moins monotones, mais nous ne voudrions pas qu'il en soit autrement. Nous croiserions trop de gens de sa connaissance dans un de ces grands hôtels. Nous apprécions tous deux la simplicité, et si nous nous ennuyons quelquefois, eh bien, l'ennui constitue un merveilleux antidote à la peur. Nous menons une existence très routinière et, en ce qui me concerne, j'ai acquis un véritable talent pour lire à haute voix. Il ne manifeste jamais d'impatience, sauf quand le facteur est en retard et que nous devons attendre vingt-quatre heures de plus pour avoir notre courrier d'Angleterre. Nous avons essayé le télégraphe, mais le bruit est trop agaçant, et nous préférons prolonger l'incertitude : le résultat d'un match de cricket disputé il y a plusieurs jours compte énormément pour nous.

Ah, ces test-matchs qui nous ont sauvés de la morosité, ces combats de boxe, et même ces scores de billard ! Ces finales de tournois scolaires, ces courses de lévriers, ces drôles de petits concours dans les comtés les plus reculés… tout était bon à prendre ! Parfois un vieux numéro du *Field* atterrit entre mes mains et je quitte cette île sans intérêt pour m'immerger dans les réalités qui font le printemps anglais. Les rivières à truites, les mouches éphémères, l'oseille poussant dans les vertes prairies, les nuées de freux survolant les bois comme à Manderley… Dans ces pages écornées si souvent feuilletées, je crois respirer les effluves de la terre humide, la senteur forte de la tourbe dans la lande, je crois toucher la mousse détrempée que des déjections de héron ont par-ci par-là éclaboussée de blanc.

Un jour, il y avait eu un article sur les pigeons ramiers, et tandis que je le lisais à voix haute, j'avais eu l'impression de me trouver à nouveau dans les bois touffus de Manderley, les oiseaux voletant au-dessus de ma tête. J'entendais leur doux roucoulement plein de suffisance, si réconfortant et rafraîchissant par les brûlants après-midi d'été, et seul Jasper, venant à ma rencontre à travers le sous-bois, sa truffe mouillée furetant partout, était à même de perturber leur sérénité. Comme des vieilles dames surprises dans leurs ablutions, les ramiers s'enfuyaient de

leurs cachettes, totalement affolés, et, avec force battements d'ailes, ils s'envolaient en hâte au-dessus des cimes, loin de nos yeux et de nos oreilles. Après leur débandade, un silence nouveau s'installait sur les lieux et je constatais, bizarrement mal à l'aise, que le soleil ne dessinait plus de motifs sur les feuilles frémissantes, que les branches étaient à présent plus foncées et les ombres plus longues. À la maison, des framboises fraîches devaient m'attendre pour le thé. Je me levais alors de mon lit de fougères, secouant sur ma jupe la poussière duveteuse des feuilles de l'année précédente, puis, sifflant Jasper, je prenais le chemin du retour. Bien que consciente du ridicule, je n'en marchais pas moins d'un pas pressé en lançant de brefs coups d'œil derrière moi.

Il était vraiment étrange qu'un article sur les pigeons ramiers puisse ainsi ressusciter le passé et me faire bredouiller de la sorte. À la vue de son teint gris, je m'étais brusquement interrompue et, tournant les pages, j'avais fini par repérer un entrefilet sur le cricket, bien concret et bien ennuyeux : jouant à domicile et sur terrain sec, les batteurs du Middlesex avaient accumulé les points avec une régularité assommante… Combien je pus les bénir, ces joueurs flegmatiques en tenue de flanelle ! En l'espace de quelques minutes, ses traits avaient recouvré leur placidité, ses couleurs étaient revenues, et il dénigrait l'équipe du Surrey avec une saine irritation.

Nous avions échappé à une retraite dans le passé : j'avais retenu la leçon. Lire les nouvelles d'Angleterre, oui, et les articles sur le sport, la politique et les solennités, mais garder pour moi seule les choses qui font mal. Elles pourraient être ma faiblesse secrète. Les couleurs, les parfums et les sons, la pluie et le clapotis de l'eau, même les brumes de l'automne et l'odeur de la marée montante, autant de souvenirs de Manderley dont je ne me priverais pas. Certains ont la manie d'éplucher l'indicateur des chemins de fer. Ils projettent à travers le pays d'innombrables voyages pour le plaisir d'établir entre les gares d'impossibles correspondances. Ma marotte est moins fastidieuse, quoique tout aussi étrange. Je suis une mine de renseignements sur la campagne anglaise. Je connais le nom du moindre propriétaire de la moindre parcelle de lande britannique, mais aussi le nom des métayers. Je sais combien de grouses ont été tuées, combien de perdrix, combien de chevreuils. Je sais où mordent les truites, et où sautent les saumons. J'assiste à tous les rendez-vous de chasse, je suis la moindre piste de gibier. Même le nom des hommes qui promènent les chiots de meute

m'est familier. L'état des récoltes, le prix du bétail, les affections mystérieuses des porcs, tout cela, je m'en délecte. Piètre passe-temps, peut-être, et guère intellectuel, mais en lisant ces comptes rendus, je hume l'air de l'Angleterre, et je parviens à affronter ce ciel étincelant avec un regain de courage.

Les vignes rabougries et les pierres qui s'effritent n'ont plus grande importance, car il me suffit de laisser filer mon imagination pour cueillir des digitales pourprées et des silènes rose pâle le long de haies ruisselantes de pluie.

Malheureuses chimères, tendres et inoffensives. Ennemies de l'amertume et du regret, elles viennent adoucir cet exil forcé.

Grâce à elles, je peux profiter de mon après-midi et rentrer, souriante et requinquée, pour me plier au petit rituel de notre goûter. Sa composition ne varie jamais : deux toasts beurrés chacun, avec du thé de Chine. Quel couple étriqué nous devons donc paraître, à nous raccrocher ainsi à cette coutume sous prétexte que nous l'observions en Angleterre. Ici, sur ce balcon propre et impersonnel blanchi par des siècles de soleil, je repense à la liturgie du thé à Manderley, et à la table tirée devant la cheminée dans la bibliothèque. La porte qui s'ouvrait toute grande à quatre heures et demie pile, et le cérémonial, immuable, avec plateau d'argent, bouilloire et nappe blanche comme neige. Ses oreilles de cocker plaquées au sol, Jasper feignait l'indifférence devant l'arrivée des gâteaux. Ceux-ci nous étaient toujours servis à profusion, malgré les maigres bouchées que nous avalions.

Je les revois encore aujourd'hui, ces crumpets dégoulinants de beurre, ces petits toasts en triangle croustillants, et ces scones tout chauds s'émiettant sous la dent. Ces sandwichs inconnus aux saveurs exotiques néanmoins délectables, et ce pain d'épice tellement extraordinaire. Cette génoise légère, qui fondait dans la bouche, et ce cake un peu plus indigeste, bourré de raisins secs et d'écorces confites. Il y avait là assez de victuailles pour nourrir une famille affamée durant une semaine. J'ignorais ce qu'il advenait de toutes ces denrées, et la pensée de ce gaspillage ne manquait pas de me tracasser.

Mais je n'avais jamais osé interroger Mme Danvers. Elle m'aurait regardée, méprisante, avec ce sourire supérieur si glacial, et m'aurait sans doute déclaré : « Il n'y a jamais eu de réclamations du vivant de Mme de Winter. » Mme Danvers… Je me demande ce qu'elle est devenue. Et Favell, aussi. C'était l'expression de son visage, je crois, qui

m'avait alarmée en premier. D'instinct, je m'étais dit : « Elle me compare à Rebecca », et, tranchante comme une épée, son ombre s'était faufilée entre nous…

En tout cas, c'est terminé à présent, fini et bien fini. Je ne suis plus tourmentée, et nous sommes libérés l'un et l'autre. Même mon fidèle Jasper a rejoint le paradis des chiens, et Manderley n'est plus. La maison repose telle une coquille vide dans le fouillis de la végétation, exactement comme dans mon rêve. Elle héberge une multitude de mauvaises herbes, sans oublier une colonie d'oiseaux. Il arrive peut-être que des vagabonds cherchent à s'y abriter d'une averse soudaine, et que les plus hardis y déambulent de temps en temps en toute impunité. Mais l'individu craintif, le braconnier inquiet… non, les bois de Manderley ne sont pas faits pour lui. Il risquerait de tomber sur le petit cottage dans la crique, et il ne serait guère rassuré sous son toit effondré martelé par la pluie. Sans compter qu'une certaine tension y subsisterait peut-être… Quant à ce coude dans l'allée, où les arbres empiètent sur le gravier, ce n'est pas non plus une étape idéale, pas après le coucher du soleil. Lorsque les feuilles frémissent, leur bruissement s'apparente beaucoup au froufrou fugace d'une femme en robe du soir, et lorsqu'elles s'agitent soudain, puis se décrochent et s'éparpillent à terre, leur grésillement pourrait être le cliquetis des pas pressés d'une femme, et leur empreinte dans les gravillons la trace d'un soulier de satin à talon haut.

Chaque fois que je repense à ce type de détail, je considère avec soulagement la vue que nous avons du haut de notre balcon. Nulle ombre ne s'insinue dans cet espace éblouissant, les vignobles rocailleux chatoient sous le soleil et les bougainvillées sont blanches de poussière. Peut-être un jour contemplerai-je ce paysage avec affection. Pour l'instant, il m'inspire, sinon de l'amour, du moins de l'assurance. Or l'assurance est une qualité à laquelle j'attache beaucoup de prix, bien qu'elle me soit venue quelque peu tardivement. C'est sans doute parce qu'il s'appuie sur moi que j'ai fini par prendre confiance. Toujours est-il que j'ai perdu ma gêne, ma nervosité, ma timidité devant les étrangers. Je suis très différente de la jeune femme qui avait débarqué à Manderley, pleine d'espoir et d'enthousiasme, handicapée par une gaucherie quasi incorrigible mais animée par un intense désir de plaire. C'était bien sûr mon manque d'aplomb qui avait produit une impression si désastreuse sur les gens comme Mme Danvers. Quel effet avais-je pu leur faire, après Rebecca ? Ma mémoire enjambe les années à la manière

d'un pont, et je me revois, avec mes cheveux raides et ma coupe au carré, mon visage juvénile que je ne poudrais pas, ce tailleur mal ajusté et ce chandail de ma fabrication, trottant dans le sillage de Mme Van Hopper tel un poulain timide un peu effarouché. Elle me précédait dans la salle à manger pour aller déjeuner, son corps trapu vacillant sur ses hauts talons instables, son chemisier à fanfreluches compliquées amplifiant encore son buste plantureux et ses hanches ondulantes, son chapeau neuf piqué de sa plume immense posé de travers sur sa tête et dégageant un large front aussi nu qu'un genou d'écolier. D'une main, elle tenait un sac gigantesque, du genre à renfermer passeports, carnets de rendez-vous et feuilles de marque pour le bridge, tandis qu'elle jouait de l'autre avec son sempiternel lorgnon, cet indispensable outil d'espionnage.

Elle se dirigeait vers sa table habituelle dans l'angle du restaurant, près de la fenêtre, et, haussant son face-à-main devant ses petits yeux porcins, elle inspectait attentivement la salle, avant de le laisser retomber au bout de son ruban noir avec une petite exclamation de dégoût : « Pas une seule personne connue. Je vais demander à la direction de m'accorder un rabais. Ils croient que je viens pour quoi ? Pour regarder les grooms ? » Elle appelait alors le serveur, sa voix coupante et saccadée taillant l'air comme une scie.

C'est fou comme le petit restaurant où nous prenons aujourd'hui nos repas est différent de la vaste salle à manger, surchargée et prétentieuse, de l'hôtel Côte d'Azur à Monte-Carlo. Et c'est fou comme mon compagnon actuel, épluchant avec tranquillité et méthode une mandarine de ses mains sûres si élégantes, levant de temps en temps les yeux pour me sourire, c'est fou comme il me change de Mme Van Hopper, avec ses gros doigts embijoutés qui encerclaient son énorme assiette de raviolis, et ses coups d'œil soupçonneux qui évaluaient la mienne afin de bien vérifier que je n'avais pas fait un meilleur choix. Elle n'aurait pas dû s'inquiéter car le serveur, avec la promptitude troublante de sa caste, avait repéré sur-le-champ l'infériorité de ma position, et placé devant moi une assiette de langue et de jambon renvoyée par un client une demi-heure plus tôt sous prétexte que les tranches étaient mal découpées. Bizarre, cette animosité et cet agacement manifeste de la gent domestique… Je me souviens d'un séjour avec Mme Van Hopper dans une maison de campagne. La femme de chambre ne répondait jamais à mon coup de sonnette timide et elle

ne me montait jamais mes chaussures. Quant au thé du matin, complètement froid, il était déposé devant ma porte sans autre forme de procès. C'était la même chose au Côte d'Azur, bien qu'à un degré moindre, et parfois l'indifférence étudiée tournait à la familiarité, une familiarité narquoise et insultante qui transformait l'achat de timbres à la réception en une épreuve que je préférais éviter. Comme je devais sembler jeune et inexpérimentée, et comme je l'étais, en vérité. J'étais trop sensible, trop novice : il y avait trop de pointes et de flèches dans trop de remarques qui n'auraient jamais dû faire mouche.

Je revois très bien cette assiette de viande froide. Desséchée, peu ragoûtante, elle ne comportait que des entames, mais je n'avais pas eu le courage de la refuser. Nous avions déjeuné en silence, car Mme Van Hopper aimait rester concentrée sur ce qu'elle mangeait, et à en juger par la sauce qui lui coulait le long du menton, ses raviolis lui plaisaient.

Ce spectacle n'aiguisait guère mon appétit pour mon plat froid et, détournant les yeux de ma patronne, je vis que la table voisine, désertée depuis trois jours, allait retrouver un occupant. Le maître d'hôtel, avec cette inclinaison particulière du torse qu'il réservait à ses clients privilégiés, conduisait le nouveau venu à sa place.

Mme Van Hopper posa sa fourchette et attrapa son face-à-main. Je rougis pour elle tandis qu'elle lorgnait le nouvel arrivant, qui, ignorant la curiosité qu'il suscitait chez elle, parcourait le menu. Soudain Mme Van Hopper replia son lorgnon d'un coup sec et, se penchant vers moi à travers la table, ses petits yeux tout brillants d'excitation, elle commenta d'une voix un rien trop forte :

« C'est Max de Winter, le propriétaire de Manderley. Vous avez forcément entendu parler de ce domaine. Il a l'air malade, non ? Il paraît qu'il ne se remet pas de la mort de sa femme… »

3.

Je me demande ce que serait ma vie aujourd'hui, si Mme Van Hopper n'avait pas été snob.

C'est drôle de penser que ce travers chez elle ait pu ainsi influencer le cours de mon existence. Sa curiosité était une maladie, presque une manie. Au début, j'en avais été choquée et cruellement embarrassée. Tel un « enfant du fouet » à la cour d'Angleterre, j'endurais les souffrances à la place de mon maître quand je regardais les gens rire dans le dos de Mme Van Hopper, quitter précipitamment la pièce en l'y voyant entrer, ou même, dans le couloir à l'étage, s'esquiver derrière une porte de service. Elle descendait à l'hôtel Côte d'Azur depuis maintenant de nombreuses années et, hormis le bridge, il était désormais notoire à Monte-Carlo que son unique distraction consistait à prétendre que les visiteurs de marque étaient ses amis, même si elle ne les avait aperçus qu'une fois à l'autre bout du bureau de poste. Elle se débrouillait pour se présenter, et avant que la victime n'ait flairé le danger, elle l'avait déjà conviée à venir dans sa suite. Sa méthode d'attaque était tellement directe et soudaine qu'il n'y avait guère moyen de se dérober. Au Côte d'Azur, elle s'était approprié un certain canapé dans le salon de l'hôtel, à mi-chemin entre la réception et le couloir menant au restaurant ; c'est là qu'elle prenait son café après le déjeuner et après le dîner, et tous les convives étaient obligés de passer devant elle. Elle m'utilisait parfois comme appât pour attirer sa proie, et, malgré ma répugnance, je me trouvais expédiée à l'autre extrémité du salon pour transmettre un message, prêter un livre ou un journal, communiquer l'adresse d'un magasin ou proclamer la découverte d'un ami commun. Il fallait lui donner sa ration de célébrités, un peu comme il fallait donner la becquée aux malades ; elle avait beau préférer les personnages titrés, n'importe quel individu dont la photo avait paru dans les pages mondaines faisait aussi bien l'affaire. Écrivains, artistes, acteurs et autres, même les plus médiocres, du moment qu'on avait parlé d'eux dans la presse…

Je la revois comme si c'était hier, par cet après-midi inoubliable – malgré les années écoulées –, assise sur son canapé de prédilection à

élaborer sa stratégie. J'avais deviné, à ses manières brusques et à sa façon de tapoter son lorgnon contre ses dents, qu'elle réfléchissait à la meilleure tactique. Je m'étais aussi doutée, lorsqu'elle avait sauté l'entremets et avalé le dessert à toute vitesse, qu'elle voulait avoir fini de déjeuner avant le nouveau venu, afin d'être déjà installée dans le salon au moment de son passage. Soudain elle se tourna vers moi ; ses petits yeux pétillaient.

« Montez vite me chercher la lettre de mon neveu. Vous savez, celle de son voyage de noces, avec les photos ? Apportez-la-moi tout de suite. »

Je compris alors que son plan était arrêté, et que le neveu allait faire office d'entrée en matière. Ce n'était pas la première fois que je trempais dans ses manœuvres à mon corps défendant. Telle l'assistante d'un jongleur, je fournissais les accessoires, puis, silencieuse et attentive, je guettais le signal suivant. Le nouveau venu ne goûterait pas cette intrusion, j'en avais la certitude. D'après le peu que j'avais appris sur lui durant le déjeuner – de vagues on-dit qu'elle avait glanés dix mois plus tôt dans les journaux et engrangés dans sa mémoire pour un usage futur –, je subodorais, malgré ma jeunesse et mon ignorance du monde, qu'il n'apprécierait pas cette subite ingérence dans sa solitude. Pourquoi il avait choisi de venir au Côte d'Azur et à Monte-Carlo ne nous regardait pas, c'étaient ses affaires, et il n'y avait que Mme Van Hopper pour ne pas vouloir l'admettre. Le tact était une qualité qu'elle ne connaissait pas, tout comme la discrétion, et, les cancans étant pour elle le souffle de la vie, cet étranger devait être soumis à son examen minutieux. Après avoir déniché la lettre dans un casier de son bureau, j'hésitai un moment avant de redescendre. J'avais l'impression, assez absurde, d'accorder à cet homme quelques minutes de quiétude supplémentaires.

J'aurais aimé avoir le courage d'emprunter l'escalier de service pour gagner le restaurant et le prévenir de l'embuscade. Mais mon souci des convenances était trop puissant, et je n'aurais su comment formuler ma mise en garde. Je n'avais plus qu'à retourner m'asseoir à ma place habituelle à côté de Mme Van Hopper, pendant que celle-ci, grosse araignée suffisante, tissait autour de sa victime son immense toile d'ennui.

J'avais mis plus longtemps que je ne croyais. Quand je revins dans le salon, je vis qu'il avait déjà quitté le restaurant, et que Mme Van

Hopper, dans sa crainte de le perdre, n'avait pas attendu la lettre et pris le risque de se présenter franchement. Il était à cet instant même assis auprès d'elle sur le canapé. Je les rejoignis et remis la lettre à ma patronne sans dire un mot. L'homme se leva aussitôt, tandis que Mme Van Hopper, tout émue par sa réussite, esquissait un vague geste dans ma direction en marmonnant mon nom.

« M. de Winter prend le café avec nous. Allez donc demander une autre tasse au serveur », dit-elle d'un ton juste assez désinvolte pour que l'étranger ne se méprenne pas sur mon statut : j'étais une jeune personne sans importance, et nul n'était besoin de m'inclure dans la conversation. Elle employait toujours ce ton quand elle souhaitait impressionner son monde, et cette façon de me présenter la mettait à l'abri des malentendus, car on m'avait déjà prise pour sa fille, à notre vif embarras commun. Cette brusquerie démontrait qu'on pouvait m'ignorer sans risque, et les femmes m'adressaient un bref mouvement de tête qui me saluait et me congédiait en même temps, tandis que les hommes s'apercevaient avec soulagement qu'ils pouvaient se carrer à nouveau dans le confort de leur fauteuil sans manquer aux règles du savoir-vivre.

Aussi fus-je surprise de voir le nouvel arrivant demeurer debout, et se charger de faire signe au serveur.

« Je crains de devoir vous contredire, madame, mais c'est vous deux qui prenez le café avec moi. » Et avant que j'aie eu le temps de réagir, il s'était assis sur le siège dur qui était ordinairement le mien, et je trônais sur le canapé à côté de Mme Van Hopper.

Si, d'abord, elle parut contrariée – ce n'était pas ce qu'elle avait escompté –, elle ne tarda pas à se reprendre et, penchant son imposante silhouette vers notre hôte sans tenir compte de moi, elle se mit à lui parler d'une voix forte et exaltée tout en agitant la lettre qu'elle avait à la main.

« Vous savez, je vous ai reconnu dès que vous êtes entré dans la salle à manger, et je me suis dit : "Tiens, mais c'est M. de Winter, l'ami de Billy. Il faut à tout prix que je lui montre les photos de Billy et de sa femme prises pendant leur lune de miel." Alors, les voici. Là, c'est Dora. N'est-elle pas absolument adorable ? Cette petite taille si fine, ces yeux immenses… Là, ils prennent un bain de soleil à Palm Beach. Billy est fou d'elle, vous imaginez. Bien sûr, il ne la connaissait pas encore quand il a donné cette soirée au Claridge où je vous ai croisé. Mais vous ne vous souvenez sans doute pas d'une vieille dame comme moi ? » lança-t-elle.

Question énoncée avec un regard provocant et un mince sourire.

« Au contraire, je me souviens très bien de vous », répliqua-t-il. Là-dessus, voulant gagner du temps et échapper à l'évocation tant espérée de leur première rencontre, il lui tendit son étui à cigarettes puis lui en alluma une. « Je ne crois pas que Palm Beach me conviendrait », reprit-il, soufflant sur l'allumette. Je lui jetai un regard et me dis qu'en effet il ne serait guère dans le ton sur une plage de Floride. On l'imaginait mieux dans une ville fortifiée du quinzième siècle, une cité faite d'étroites rues pavées et de minces flèches d'églises, où les habitants portaient des poulaines et des chausses en peigné. Fascinant, sensible, étrangement médiéval, son visage me rappelait un portrait que j'avais vu dans un musée, j'avais oublié où, et qui représentait un certain « Gentilhomme inconnu ». Débarrassé de son costume de tweed si anglais et revêtu d'une tenue noire garnie de dentelle au col et aux poignets, lui aussi nous aurait contemplés dans notre monde nouveau du haut de son époque lointaine – une époque reculée où les hommes déambulaient la nuit enveloppés dans des capes et se postaient dans l'ombre de porches ancestraux, une époque d'escaliers exigus et de sombres donjons, une époque de chuchotements dans l'obscurité, de lames de rapière miroitantes, de muette et exquise courtoisie.

J'aurais voulu me rappeler le nom du maître qui avait signé cette toile. Le tableau était accroché dans un angle de la salle et, depuis son cadre de bois foncé, le sujet ne vous lâchait pas des yeux…

J'avais perdu le fil de la conversation. « Non, même il y a vingt ans, disait-il. Ce genre de chose ne m'a jamais amusé. »

Mme Van Hopper pouffa de son rire gras et complaisant. « Si Billy avait une maison comme Manderley, il n'aurait pas envie d'aller faire le zouave à Palm Beach. Il paraît que c'est une vraie féerie, il n'y a pas d'autre mot. »

Elle se tut, attendant son sourire, mais il continua à fumer. Je remarquai, à peine perceptible, la ligne entre ses sourcils.

« J'ai vu des photos, bien sûr. Les lieux m'ont l'air parfaitement enchanteurs. Au dire de Billy, parmi les grands domaines, il n'y en a pas un seul qui puisse rivaliser. Je ne sais pas comment vous supportez de vous en éloigner. »

Le silence de l'intéressé était pénible à présent, et il aurait été évident pour n'importe qui, mais Mme Van Hopper persistait, telle une chèvre maladroite s'introduisant sans autorisation sur une terre

préservée et la foulant aux pieds. Je sentis la rougeur envahir mon visage, entraînée comme je l'étais par ma patronne dans une commune humiliation.

« Bien sûr vous autres Anglais êtes tous pareils s'agissant de votre logis, reprit-elle, d'une voix de plus en plus forte. Vous le dépréciez pour ne pas avoir l'air prétentieux. Il y a bien une tribune des musiciens à Manderley, et plusieurs portraits de grande valeur ? » Elle se tourna vers moi pour m'expliquer. « M. de Winter est tellement modeste qu'il ne l'avouera pas, mais je crois savoir que la splendide demeure qu'il habite appartient à sa famille depuis la Conquête. Cette tribune des musiciens est, dit-on, un bijou. J'imagine que vos ancêtres recevaient souvent la famille royale, monsieur de Winter ? »

Cette fois, elle dépassait les bornes, même selon ses critères, mais il riposta du tac au tac : « Pas depuis Æthelred, surnommé l'Indécis. En fait, c'est un séjour chez mes ancêtres qui lui a valu ce sobriquet. Il était invariablement en retard pour le dîner. »

Elle l'avait bien cherché, et je guettai son changement de physionomie ; or, si incroyable que cela paraisse, elle ne perçut pas le sarcasme. De mon côté, gênée pour deux, je me sentais comme une enfant qu'on aurait giflée.

« Pas possible ? bredouilla-t-elle. J'ignorais complètement. Mes notions d'histoire sont très incertaines, et je me suis toujours emmêlé les pinceaux avec les rois d'Angleterre. C'est vraiment intéressant, en tout cas. Il faut que j'écrive à ma fille pour lui raconter : c'est une grande érudite. »

Il y eut un silence, et je me sentis m'empourprer à nouveau. J'étais trop jeune, c'était cela l'ennui. Si j'avais été plus âgée, j'aurais croisé son regard et souri, l'impensable comportement de ma patronne créant un lien entre nous. Mais, en l'occurrence, j'étais mortifiée, en proie à un de ces fréquents tourments qui affligent la jeunesse.

Il dut s'apercevoir de mon désarroi car il se pencha en avant et me demanda, d'une voix douce, si je désirais reprendre du café. Tandis que je refusais d'un mouvement de tête, je sentais ses yeux toujours posés sur moi, perplexes, songeurs. Il réfléchissait à la nature exacte de mes relations avec elle, se demandant s'il devait nous mettre toutes deux dans le même sac.

« Que pensez-vous de Monte-Carlo ? À moins que vous n'y pensiez pas du tout ? » Cette tentative pour m'intégrer à la conversation ne fit

qu'accuser mes défauts : ex-collégienne mal dégrossie, coudes rougis et cheveux mous, je lâchai une remarque aussi banale que stupide sur le côté artificiel du lieu, mais je n'étais pas arrivée au bout de ma phrase balbutiante que Mme Van Hopper m'interrompit.

« Elle est trop gâtée, monsieur de Winter, c'est le problème avec elle. La plupart des jeunes femmes donneraient leurs yeux pour avoir la chance de voir Monte.

– Cela leur compliquerait un peu la tâche, non ? » observa-t-il en souriant.

Elle haussa les épaules, crachant dans les airs un gros nuage de fumée de cigarette. Selon moi, elle ne comprenait absolument pas ses traits d'humour. « Je suis fidèle à Monte. L'hiver anglais me déprime, et c'est bien simple, ma constitution ne le supporte pas. Mais vous, qu'est-ce qui vous amène ici ? Vous n'êtes pas un habitué. Allez-vous fréquenter le casino, ou bien comptez-vous jouer au golf ?

– Je ne sais pas trop encore. Je suis parti un peu précipitamment. »

Cette explication avait dû réveiller un souvenir, car son visage s'assombrit une fois de plus et il fronça très légèrement les sourcils. Elle continua à babiller, sans rien remarquer. « Bien sûr, vous devez regretter les brumes de Manderley : il faut dire que c'est quand même autre chose. Le West Country doit être merveilleux au printemps. » Il s'empara du cendrier pour écraser sa cigarette et je remarquai le subtil changement dans ses yeux : une lueur indéfinissable y flotta un instant, et j'eus la sensation d'avoir surpris là comme une pensée intime qui ne me regardait pas.

« Oui, dit-il d'un ton brusque, Manderley était de toute beauté. »

Un silence s'installa, qui n'était pas exempt d'un certain malaise. Je lui jetai un coup d'œil, et il me rappela plus nettement que jamais mon Gentilhomme inconnu qui, de nuit, drapé dans sa cape, longeait les corridors à pas feutrés. La voix de Mme Van Hopper perça ma rêverie comme une sonnette électrique.

« Vous devez connaître des tas de gens ici, mais il faut avouer que Monte est bien morne cet hiver. On voit très peu de visages connus. Le duc de Middlesex est sur son yacht, mais je ne suis pas encore allée à bord. » Et elle n'y était jamais allée, que je sache. « Vous connaissez sa femme Nell, bien sûr. Tellement charmante… On dit partout que ce deuxième enfant n'est pas de lui, mais je n'y crois pas. Il faut toujours que les gens racontent n'importe quoi quand une femme est séduisante.

Et elle est en effet ravissante. Dites, est-il vrai que le couple Caxton-Hyslop a du plomb dans l'aile ? » Elle continua à dévider son chapelet de ragots, sans s'apercevoir que les noms qu'elle citait ne lui évoquaient absolument rien, et qu'il devenait de plus en plus froid et silencieux au fil de son babillage. Pas une fois il ne lui coupa la parole ni ne consulta sa montre. Comme si, s'étant d'abord laissé aller à la ridiculiser devant moi, il s'était ensuite fixé une règle de conduite et s'y cramponnait avec acharnement plutôt que de se montrer à nouveau insultant. À la fin, ce fut un chasseur qui le libéra en venant annoncer qu'une couturière attendait Mme Van Hopper dans sa suite.

Il se leva aussitôt, repoussant son siège. « Je ne veux surtout pas vous retenir. La mode change si vite de nos jours : elle risque d'être déjà passée le temps que vous montiez. »

La pique ne l'atteignit pas : elle ne vit là qu'un gentil badinage. « C'est vraiment merveilleux d'être tombée sur vous comme ça, monsieur de Winter, dit-elle en se dirigeant vers l'ascenseur. Maintenant que j'ai eu le courage de rompre la glace, j'espère bien vous croiser de temps en temps. Il faudra venir boire un verre dans ma suite. Je devrais recevoir quelques amis demain soir. Pourquoi ne pas vous joindre à nous ? » Je détournai la tête pour ne pas le voir inventer une excuse.

« Je regrette, mais demain j'irai sans doute à Sospel, et je ne sais pas trop à quelle heure je rentrerai. »

Non sans peine, elle se retint d'insister, mais nous n'entrâmes pas tout de suite dans l'ascenseur.

« J'espère qu'ils vous ont donné une belle chambre. L'hôtel est à moitié vide, alors, si vous n'êtes pas bien logé, n'hésitez pas à faire un scandale. Votre valet s'est chargé de déballer vos affaires, je suppose ? » Cette familiarité était excessive, même venant d'elle, et je le vis tressaillir.

« Je n'en ai pas, déclara-t-il avec calme. Mais peut-être aimeriez-vous le faire pour moi ? »

Cette fois la flèche avait touché sa cible : Mme Van Hopper rougit et partit d'un petit rire gêné.

« Eh bien, je ne crois pas que… » Sur quoi, de façon aussi soudaine que stupéfiante, elle se tourna vers moi. « Peut-être pourriez-vous vous rendre utile auprès de M. de Winter, au cas où. À bien des égards, vous êtes plutôt capable, comme petite. »

Il y eut un bref silence : accablée, j'attendais sa réponse. Il nous

regarda toutes deux, l'air moqueur, un brin sardonique, un soupçon de sourire sur les lèvres.

« Charmante suggestion, mais je m'en tiendrai à la devise familiale. Pour voyager vite, mieux vaut voyager seul. Peut-être l'ignoriez-vous. »

Là-dessus, il tourna les talons et il nous planta là.

« Ça alors ! s'exclama Mme Van Hopper, comme nous montions enfin dans la cabine. Ce départ subit était-il une forme d'humour, d'après vous ? Les hommes ont des réactions si saugrenues. Je me souviens d'un auteur célèbre qui se sauvait par l'escalier de service chaque fois qu'il me voyait arriver. J'imagine qu'il avait un penchant pour moi mais qu'il manquait d'assurance. Notez bien, j'étais plus jeune en ce temps-là… »

L'ascenseur s'arrêta avec une secousse. Nous avions atteint notre étage. Le chasseur ouvrit la grille. « Au fait, ma chère, me dit-elle dans le couloir, ne le prenez pas mal, mais vous vous êtes mise un tout petit peu trop en avant tout à l'heure. Vos efforts pour accaparer la conversation m'ont beaucoup gênée, et je suis sûre que lui aussi. Les hommes ont horreur de cela. »

Je ne répondis rien. Qu'aurais-je pu répondre ? « Allons, ne boudez pas, s'esclaffa-t-elle en haussant les épaules. Après tout, je suis responsable de votre conduite, et vous pouvez bien accepter les conseils d'une femme qui pourrait être votre mère… *Eh bien, Blaize, je viens**[1]… » Et elle entra en fredonnant dans la chambre où la couturière l'attendait.

À genoux sur la banquette de fenêtre, je regardais dehors. Le soleil brillait encore avec éclat, et il soufflait un grand vent joyeux. Dans une demi-heure nous serions en place pour notre bridge, les fenêtres hermétiquement fermées, le chauffage réglé à fond. Je pensai aux cendriers qu'il me faudrait vider, avec leurs crottes en chocolat entamées et leurs mégots écrasés tachés de rouge à lèvres. Le bridge n'a rien d'évident pour un esprit formé aux parties de bataille et de Sept Familles ; d'ailleurs, cela ne passionnait guère ses amis de jouer avec moi.

Je sentais que ma présence juvénile mettait un frein à leur conversation, un peu comme celle d'une soubrette pendant le repas : ils ne pouvaient pas barboter aussi librement dans la mare aux scandales et aux insinuations. Les hommes adoptaient une sorte de jovialité forcée pour me poser des questions facétieuses sur l'histoire ou sur la peinture, présumant que je venais tout juste de quitter l'école et devais être incapable d'aborder d'autres sujets.

J'abandonnai ma fenêtre avec un soupir. Le soleil était plein de promesses, et la mer empanachée de blanc par un vent guilleret. Je repensai à ce coin de Monaco où j'étais passée un jour ou deux avant, et où une maison penchée se dressait au bord d'une place pavée. Tout en haut dans son toit affaissé s'ouvrait une fenêtre, étroite comme une meurtrière, où aurait pu s'encadrer une silhouette médiévale. Allant chercher un crayon et du papier sur le bureau, je me mis à dessiner distraitement un profil, pâle et aquilin. Un œil sombre, un nez busqué, une lèvre supérieure méprisante. Puis j'ajoutai à mon portrait une barbe en pointe et un col de dentelle, comme l'avait fait ce peintre il y a bien longtemps, à une autre époque.

On frappa à la porte et le liftier entra, un message à la main. « Madame est dans la chambre », lui dis-je, mais il secoua la tête et déclara que le pli était pour moi. J'ouvris l'enveloppe et trouvai à l'intérieur une unique feuille de papier, avec quelques mots d'une écriture inconnue.

« Pardonnez-moi. J'ai été très impoli cet après-midi. » C'était tout. Pas de signature et pas de préambule. Mais mon nom figurait sur l'enveloppe, et bien orthographié, ce qui était rare.

« Y a-t-il une réponse ? » demanda le garçon d'ascenseur.

Je quittai des yeux le message griffonné. « Non, dis-je. Non, il n'y a pas de réponse. »

Après son départ, je rangeai le mot dans ma poche et repris mon dessin, mais allez savoir pourquoi, il ne me plaisait plus. Le visage était figé et sans vie, et le col de dentelle et la barbe ressemblaient aux accessoires d'un jeu de charade.

---

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

4.

Le lendemain du bridge dans sa suite, Mme Van Hopper se réveilla avec mal à la gorge et une température de 38,9. J'appelai son médecin, qui arriva aussitôt et diagnostiqua la grippe habituelle. « Vous garderez le lit jusqu'à ce que je vous autorise à vous lever, lui ordonna-t-il. Je n'aime pas le bruit que fait votre cœur, et cela ne s'améliorera que si vous restez parfaitement au calme sans bouger. Je préférerais, ajouta-t-il à mon adresse, que Mme Van Hopper ait une infirmière qualifiée. Vous ne pourriez même pas la soulever. Ce ne sera que pour une quinzaine de jours. »

Trouvant cette décision assez absurde, je protestai en conséquence, mais à mon grand étonnement ma patronne était d'accord avec lui. Elle devait se réjouir des remous que causerait son alitement, imaginant la compassion des gens, les visites et les messages d'amis, la livraison de fleurs… Monte-Carlo commençait à l'ennuyer, et cette petite maladie offrirait un bon dérivatif.

L'infirmière était censée lui faire des piqûres, de légers massages, et surveiller son régime. Après son arrivée, je laissai ma patronne toute contente, calée contre ses oreillers, avec la fièvre qui baissait, sa plus belle liseuse sur les épaules et sa charlotte à ruban sur la tête. Un peu honteuse de mon allégresse, je téléphonai à ses amis pour décommander la petite réunion prévue ce soir-là et descendis au restaurant avec une bonne demi-heure d'avance sur notre emploi du temps habituel. Je pensais que la salle serait vide – en général, personne ne déjeunait avant une heure –, et en effet elle l'était, à l'exception de la table voisine de la nôtre. Je n'avais pas envisagé cette éventualité. Je le croyais parti pour Sospel. Sans doute déjeunait-il tôt dans l'espoir de nous éviter à une heure. J'étais déjà au milieu de la salle et ne pouvais rebrousser chemin. Je ne l'avais pas revu depuis que nous avions disparu dans l'ascenseur la veille : il avait eu la sagesse de ne pas dîner à l'hôtel, probablement pour la même raison qu'il déjeunait en avance aujourd'hui.

Je n'étais pas armée pour une situation pareille. J'aurais voulu être plus âgée, différente. Je gagnai notre table, regardant droit devant moi, et payai aussitôt la rançon de ma gaucherie : en dépliant ma serviette, je

renversai le vase d'anémones aux tiges trop raides. L'eau imprégna la nappe et coula sur mes cuisses. Le garçon, qui était à l'autre bout de la salle, n'avait rien vu, mais en moins d'une seconde mon voisin volait à mon secours, serviette sèche à la main.

« Vous ne pouvez pas déjeuner sur cette nappe mouillée, fit-il d'un ton brusque. Cela vous coupera l'appétit. Ôtez-vous donc de là. »

Il se mit à éponger la nappe, tandis que le serveur, constatant le remue-ménage, arrivait à la rescousse sur-le-champ.

« Cela ne me dérange pas, cela n'a aucune importance. Je suis toute seule. »

Il ne répondit rien. Le serveur surgit pour débarrasser prestement le vase et les fleurs qui gisaient sur la table.

« Laissez cela, lui lança-t-il soudain, et rajoutez un couvert à ma table. Mademoiselle déjeune avec moi. »

Je levai les yeux, confuse. « Oh, non ! me récriai-je. Il n'en est pas question.

– Et pourquoi cela ? »

Je cherchai une excuse. Je savais qu'il n'avait pas envie de déjeuner avec moi. Il me le proposait par courtoisie. J'allais lui gâcher son repas. Je décidai de faire montre d'audace et de dire la vérité.

« S'il vous plaît, fis-je, implorante, ne vous sentez pas obligé d'être poli. C'est très gentil à vous, mais tout ira très bien pourvu que le serveur essuie un peu la nappe.

– Je ne me sens pas obligé, insista-t-il. J'aimerais vraiment que vous déjeuniez avec moi. Même si vous n'aviez pas eu la maladresse de renverser ce vase, je vous aurais invitée. » Le doute devait se lire sur mon visage, car il sourit. « Vous ne me croyez pas. Tant pis, venez vous asseoir. Nous ne nous parlerons que si l'envie nous en prend. »

Nous nous assîmes, et il me tendit la carte. Me laissant choisir, il se remit à déguster son *hors-d'œuvre** comme si de rien n'était.

Il affichait un détachement qui lui était particulier, et je savais que nous pourrions continuer ainsi, sans parler, durant tout le repas, et que cela n'aurait pas d'importance. Il n'y aurait aucune tension entre nous. Il ne me poserait pas de questions d'histoire.

« Qu'est-il arrivé à votre amie ? » demanda-t-il. Je lui expliquai, pour la grippe. « Je suis vraiment navré », dit-il. Puis, au bout d'un moment : « Vous avez eu mon mot, je suppose. J'avais affreusement honte. Je me suis conduit de façon abominable. Je suis devenu un vrai ours à force de

vivre seul : c'est mon unique excuse. Voilà pourquoi c'est bien aimable à vous de déjeuner avec moi.

– Vous n'avez pas été impoli, dis-je. Du moins, elle ne s'en est pas aperçue. Quant à sa curiosité… elle ne songe pas à mal, mais elle est comme cela avec tout le monde. Enfin, avec tous les gens importants.

– Je devrais me sentir flatté. Mais pourquoi me tient-elle pour quelqu'un d'important ? »

J'hésitai une seconde.

« À cause de Manderley, je crois. »

Il ne répondit pas et j'éprouvai à nouveau cette sensation de malaise, comme si j'avais mis un pied en terrain défendu. Je ne voyais pas pourquoi toute allusion à sa propriété, que tant de gens, même moi, connaissaient par ouï-dire, le faisait taire si automatiquement, élevant une sorte de barrière entre lui et les autres.

Nous poursuivîmes notre repas sans parler, et je repensai à une carte postale illustrée que j'avais achetée autrefois dans une boutique de village, alors que, petite fille, je passais des vacances dans le West Country. L'image montrait une maison, peinte grossièrement, comme de juste, et dans des teintes trop vives, mais même ces défauts-là n'arrivaient pas à gâcher la symétrie du bâtiment, avec son immense perron menant à la terrasse et ses vertes pelouses allant jusqu'à la mer. Cette carte m'avait coûté deux pence – la moitié de mon argent de poche de la semaine –, et j'avais demandé à la marchande aux traits ridés ce qu'elle représentait. Elle avait semblé sidérée par mon ignorance.

« Mais voyons, c'est Manderley », m'avait-elle répondu, et j'étais sortie de la boutique un peu vexée, mais guère plus avancée.

Peut-être était-ce le souvenir de cette carte postale, depuis longtemps perdue entre les pages d'un livre oublié, qui me fit mieux comprendre son attitude défensive. Les questions indiscrètes de Mme Van Hopper et consorts lui déplaisaient fortement. Peut-être le domaine de Manderley avait-il quelque chose d'inviolé qui en faisait un lieu à part ; il était interdit de l'évoquer. J'imaginais ma patronne en train d'en parcourir les pièces après avoir payé l'entrée six pence et d'en déchirer la quiétude de ses stridents éclats de rire. Nos pensées avaient dû suivre le même cours car il se mit à parler d'elle.

« Votre amie… Elle est beaucoup plus âgée que vous. C'est une de vos parentes ? Vous la connaissez depuis longtemps ? » Je compris que notre duo l'intriguait.

« Ce n'est pas vraiment une amie, lui expliquai-je, mais mon employeuse. Je dois devenir ce qu'on appelle une demoiselle de compagnie. Elle assure mon apprentissage et elle me paie quatre-vingt-dix livres par an.

– Je ne savais pas que la compagnie pouvait s'acheter. Cette idée a un côté un peu primitif. Un petit côté esclave orientale…

– J'ai vérifié le mot dans le dictionnaire, et ce serait une sorte d'"amie de cœur".

– En tout cas, vous n'avez pas grand-chose de commun avec elle. »

Il rit et parut soudain tout à fait différent, plus jeune, d'une certaine façon, et moins détaché. « Pourquoi faites-vous cela ?

– Quatre-vingt-dix livres, c'est beaucoup d'argent pour moi.

– Vous n'avez pas de famille ?

– Non… ils sont morts.

– Vous avez un nom très charmant et très original.

– Mon père était quelqu'un de très charmant et de très original.

– Décrivez-le-moi. »

Je le regardai par-dessus mon verre de citronnade. Il n'était pas facile de dépeindre mon père, et d'ordinaire je m'abstenais de parler de lui. Il était mon trésor secret. Conservé pour moi seule, un peu comme Manderley pour mon voisin. Je n'avais pas envie de l'évoquer avec frivolité autour d'une table à Monte-Carlo.

Le déjeuner baignait dans une curieuse atmosphère d'irréalité et, avec le recul, il se pare aujourd'hui à mes yeux d'une étrange magie. J'étais encore en grande partie cette collégienne qui, pas plus tard que la veille, était assise guindée, silencieuse et éteinte aux côtés de Mme Van Hopper, et voilà que, vingt-quatre heures après, mon histoire familiale ne m'appartenait plus et que je la confiais à un homme que je ne connaissais pas. D'une manière mystérieuse, je me sentais encouragée à parler : ses yeux avaient la même humanité que ceux du Gentilhomme inconnu.

Ma timidité m'abandonna, déliant du même coup ma langue réticente, et soudain tout jaillit, les petits secrets de l'enfance, les plaisirs et les peines. Il me semblait qu'à travers mes malheureuses descriptions il saisissait quelque chose de la vibrante personnalité de mon père et aussi de l'amour que lui vouait ma mère : mon père était pour elle une force vitale essentielle, rehaussée d'une étincelle divine, si bien que quand il était mort en cet hiver atroce, terrassé par une pneumonie, elle

lui avait survécu cinq petites semaines avant de s'en aller à son tour. Je me rappelle avoir marqué une pause, un peu essoufflée, un peu hébétée. Le restaurant était à présent rempli de gens qui bavardaient et riaient sur fond d'orchestre et de cliquetis d'assiettes : un coup d'œil à la pendule au-dessus de la porte m'indiqua qu'il était deux heures. Nous avions passé une heure et demie assis là, et j'avais fait tous les frais de la conversation.

Revenant brusquement à la réalité, les mains brûlantes de gêne et le visage en feu, je me mis à bafouiller des excuses. Il ne voulut rien entendre.

« Je vous ai dit au début du déjeuner que vous aviez un nom charmant et original. J'irai plus loin, si vous le permettez, et j'affirmerai qu'il vous va aussi bien qu'il allait à votre père. Cette heure avec vous m'a procuré plus de plaisir que je n'en avais éprouvé depuis des lustres. Vous m'avez arraché à moi-même, à cet abattement et à cet isolement qui m'accablent depuis un an. »

Je le regardai et je crus à sa sincérité : il semblait moins gourmé qu'auparavant, plus moderne, plus humain. Il n'avait plus rien de ténébreux.

« Vous savez, dit-il, nous avons un point commun, vous et moi. Nous sommes tous deux seuls au monde. Oh, j'ai bien une sœur, que je ne vois pas souvent, et une grand-mère très âgée à qui je fais trois visites de politesse par an, mais ni l'une ni l'autre ne constituent une compagnie. Il faudra que je félicite Mme Van Hopper. Quatre-vingt-dix livres par an : vous n'êtes pas chère du tout.

– Vous oubliez que vous avez une maison et moi pas. »

J'avais à peine prononcé ces mots que je les regrettai : ses yeux avaient retrouvé leur expression énigmatique impénétrable, et je me sentis à nouveau envahie par cet horrible malaise qu'engendre le manque de tact. Courbant la tête pour allumer une cigarette, il ne répondit pas tout de suite.

« Une maison vide peut être aussi solitaire qu'un hôtel bondé, déclara-t-il enfin. Le problème, c'est qu'elle est moins anonyme. » Il hésita et je crus un instant qu'il allait se décider à parler de Manderley, mais quelque chose le retint, comme une phobie latente qui reprit le dessus. Il éteignit son allumette et, du même souffle, son bref élan de confiance.

« Alors, comme ça, l'amie de cœur est en congé ? lança-t-il, détendu,

retrouvant le ton de la camaraderie. Et que compte-t-elle faire ? »

Je repensai à la place pavée, et à la maison à l'étroite fenêtre. Je pourrais y être vers trois heures, armée de mon crayon et de mon carnet de croquis. Je le lui dis, un peu timidement, comme tous ceux qui ont un violon d'Ingres mais se savent sans talent.

« Je vais vous emmener », décréta-t-il, sans écouter mes protestations.

Je repensai aux remontrances de Mme Van Hopper sur ma façon de me mettre en avant, et je craignis qu'il n'ait vu dans mon allusion à la petite place un subterfuge pour m'y faire conduire en voiture. C'était typiquement le genre de chose que ferait ma patronne, et je ne voulais pas qu'il nous croie coulées dans le même moule. Mon déjeuner avec lui m'avait déjà fait prendre du galon : en effet, quand nous sortîmes de table, le petit maître d'hôtel se précipita pour écarter ma chaise. Il s'inclina en souriant – aucune comparaison avec son indifférence habituelle –, ramassa mon mouchoir qui était tombé et espéra que « le déjeuner avait plu à Mademoiselle ». Même le chasseur, près des portes battantes, me regarda avec respect. Mon compagnon jugeait évidemment la chose naturelle : il ignorait tout du jambon mal coupé de la veille. Je trouvais ce changement déprimant : il m'inspirait du mépris pour moi-même. Je repensai à mon père et à son dédain pour les marques de snobisme.

« À quoi pensez-vous ? » Nous remontions le couloir en direction du salon et, en levant la tête, je vis ses yeux fixés sur moi avec curiosité.

« Quelque chose vous a contrariée ? » demanda-t-il.

Les attentions du maître d'hôtel avaient provoqué en moi une série de réflexions et, tandis que nous prenions le café, je lui parlai de Blaize, la couturière. Elle était aux anges que Mme Van Hopper lui ait commandé trois robes, et en la raccompagnant ensuite à l'ascenseur, je l'avais imaginée en train d'y travailler dans son arrière-boutique exiguë, un fils tuberculeux dépérissant sur le sofa. Je la voyais qui enfilait ses aiguilles, les yeux fatigués, le sol couvert de petits morceaux de tissu.

« Eh bien, fit-il en souriant, ce tableau était vrai, non ?

– Je ne sais pas, je n'ai pas pu vérifier. » Je lui racontai que j'avais appuyé sur le bouton de l'ascenseur, et que, pendant ce temps, elle avait fouillé dans son sac puis m'avait tendu un billet de cent francs. « Tenez, m'avait-elle chuchoté sur un ton d'intimité assez déplaisant. Je veux que vous acceptiez cette petite commission pour avoir amené votre patronne

dans ma boutique. » Lorsque j'avais refusé, cramoisie de gêne, elle avait eu un haussement d'épaules désagréable. « Comme vous voudrez, mais je vous assure que cela n'a rien d'inhabituel. Peut-être préférez-vous une robe. Passez au magasin un de ces jours sans Madame, et vous n'aurez pas à payer un *sou**. » Bizarrement, j'ignore pourquoi, j'avais éprouvé cette sensation perverse et un peu malsaine que j'avais, enfant, quand je tournais les pages d'un livre interdit. La vision du fils malade s'estompa, remplacée par une image de moi en train d'empocher ce billet graisseux avec un sourire entendu, et peut-être de profiter de cet après-midi libre pour faire un saut à la boutique de Blaize et en ressortir avec une robe gratuite.

Je croyais qu'il allait s'esclaffer. C'était une histoire stupide, je ne savais pourquoi je lui en avais fait part, mais il me regarda d'un air songeur en remuant son café.

« Je pense que vous avez fait une énorme erreur, dit-il au bout d'un moment.

– En refusant les cent francs ? m'écriai-je, révoltée.

– Non… ma parole, pour qui me prenez-vous ? Je pense que vous avez fait une erreur en venant ici, en vous associant à Mme Van Hopper. Vous n'êtes pas faite pour ce type de travail. Vous êtes trop jeune, d'abord, et trop bonne fille. Blaize et sa commission, ce n'est rien. Le premier d'une foule d'incidents analogues avec d'autres Blaize. Il vous faudra céder et devenir un peu comme elle, ou bien rester comme vous êtes et vous serez brisée. Qui a bien pu vous suggérer de prendre un tel emploi ? » Il lui semblait normal de me questionner et je n'y voyais aucun inconvénient. On aurait dit que nous nous connaissions depuis longtemps et que nous venions de nous retrouver après plusieurs années.

« Avez-vous jamais réfléchi à l'avenir, me demanda-t-il, et à quoi vous mènera ce type d'expérience ? Admettons que Mme Van Hopper se lasse de son "amie de cœur", qu'adviendra-t-il alors ? »

Je souris et lui assurai que cela ne m'effrayait pas outre mesure. Il y aurait d'autres Mme Van Hopper, et j'étais jeune, sereine, et forte. Néanmoins, tout en l'écoutant parler, je repensais à ces nombreuses annonces dans les magazines huppés, dans lesquelles des sociétés de bienfaisance appelaient à secourir des jeunes femmes dans le besoin ; j'imaginais le genre de pensions de famille qui se proposaient pour leur offrir un abri temporaire, et puis je me voyais moi, un inutile carnet de croquis à la main, sans qualifications d'aucune sorte, bredouillant mes

réponses à d'austères agents de placement. Peut-être aurais-je dû accepter les dix pour cent de Blaize.

« Quel âge avez-vous ? » demanda-t-il. Quand je le lui avouai, il pouffa et se leva de son fauteuil. « Je connais cet âge-là, c'est un âge particulièrement obstiné, et un millier de croque-mitaines ne sauraient vous faire redouter l'avenir. Si seulement nous pouvions permuter… Montez donc chercher votre chapeau, je vais faire amener la voiture. »

Tandis qu'il m'accompagnait à l'ascenseur, je songeais à notre rencontre de la veille, aux bavardages de Mme Van Hopper, et à la froide courtoisie qu'il avait montrée. Je l'avais mal jugé, il n'était ni dur ni sardonique, il était déjà un vieil ami, le frère que je n'avais jamais eu. J'étais d'humeur joviale cet après-midi-là, et je me souviens très bien de ces moments. Je revois le ciel ondoyant, tout duveteux de nuages, et la mer crêtée de blanc. Je peux sentir le vent sur mon visage, et entendre mon rire, auquel le sien faisait écho. Ce n'était pas le Monte-Carlo que je connaissais, et à vrai dire celui-là me plaisait beaucoup plus. Il possédait un charme que je ne lui avais pas trouvé jusqu'alors. J'avais dû le contempler avec des yeux éteints. Le port était une étendue dansante où voletaient des bateaux de papier, et les marins sur le quai des gaillards souriants, joyeux comme le vent. Passant devant le yacht, si cher à Mme Van Hopper pour son ducal propriétaire, nous lorgnâmes avec dédain ses cuivres étincelants, puis nous nous regardâmes en pouffant à nouveau. Je me rappelle, comme si je le portais encore, mon tailleur de flanelle aussi confortable que mal coupé, dont la jupe était plus usée que la veste parce que mise plus souvent. Mon minable chapeau, doté d'un bord trop large, et mes souliers à talons plats, qu'attachait une bride unique. Une paire de gants à manchettes tenus dans une main d'une propreté douteuse. Je n'avais jamais paru aussi jeune, je ne m'étais jamais sentie aussi mûre. Mme Van Hopper et sa grippe n'existaient plus pour moi. Le bridge et les cocktails étaient oubliés et, avec eux, l'humilité de ma propre condition.

J'étais quelqu'un d'important, j'étais enfin adulte. Cette fille qui, torturée par la timidité, triturait un mouchoir dans ses mains à l'entrée du salon tandis que lui parvenait ce terrifiant brouhaha des conversations… cette fille avait été emportée par le vent cet après-midi-là. C'était une triste créature à laquelle je pensais avec mépris, si tant est qu'elle me revienne en mémoire.

Il y avait trop de vent pour dessiner : de fringantes bourrasques

balayaient ma place pavée. Regagnant la voiture, nous roulâmes vers une destination inconnue. La longue route montait dans les collines, et l'auto montait avec elle, décrivant des cercles dans les hauteurs tel un oiseau dans les airs. Sa voiture n'avait rien à voir avec celle qu'avait louée ma patronne pour la saison, une Daimler carrée démodée qui nous emmenait à Menton par de paisibles après-midi, et dans laquelle, assise sur le strapontin derrière le chauffeur, j'étais obligée de me tordre le cou pour voir le paysage. Son auto à lui devait être dotée des ailes de Mercure, car nous n'arrêtions pas de monter, à une vitesse vertigineuse, et ce vertige me comblait d'aise parce qu'il était nouveau pour moi, parce que j'étais jeune.

Je me souviens, je riais, et le vent s'emparait de mon rire pour l'emporter au loin. Soudain, le regardant, je m'aperçus que lui ne riait plus : il était à nouveau silencieux et détaché, l'homme de la veille muré dans son mystère.

Je m'aperçus, aussi, que la voiture ne pouvait plus grimper. Nous avions atteint le sommet, et au-dessous de nous s'étirait l'escarpement que nous venions de gravir. Il arrêta l'auto, et je remarquai que la route longeait un à-pic de peut-être six cents mètres. Nous descendîmes et regardâmes en bas. Cette vue me dégrisa enfin. Je compris qu'une distance équivalant tout juste à la moitié de notre auto nous avait séparés de la chute. La mer, pareille à une carte marine chiffonnée, s'étendait jusqu'à l'horizon tout en léchant les contours bien nets de la côte. Les maisons ressemblaient à des coquillages blancs dans une immense grotte ronde, qu'illuminait çà et là un énorme soleil orangé. Nous avions une lumière différente sur notre colline, et le silence la rendait plus dure, plus austère. Un changement était survenu dans notre après-midi : il avait perdu sa légèreté du début. Le vent tomba, et il se mit brusquement à faire froid.

Quand je pris la parole, ma voix était beaucoup trop désinvolte, la voix sotte et nerveuse d'une personne mal à l'aise : « Vous connaissez, ici ? Vous êtes déjà venu ? » Il me regarda sans sembler me reconnaître, et je compris avec une pointe d'angoisse qu'il avait dû totalement oublier ma présence, peut-être depuis longtemps, et que lui-même était tellement perdu dans le labyrinthe de ses pensées inquiètes que je n'existais plus. Il avait les traits d'un somnambule, et l'espace d'un instant d'égarement je me dis que, peut-être, il n'était pas normal, pas tout à fait sain d'esprit. Certains individus sont sujets à des transes, j'en

avais entendu parler : ils observent d'étranges règles dont la logique nous échappe et obéissent aux ordres complexes de leur subconscient. Peut-être faisait-il partie de ces gens-là. Et nous nous trouvions à deux mètres d'un précipice mortel…

« Il se fait tard. Si nous rentrions ? » Mon ton insouciant et mon pauvre petit sourire n'auraient pas trompé un enfant.

Je m'étais méprise sur son compte, bien sûr, son attitude n'avait rien de bizarre, finalement : cette fois, dès qu'il m'entendit, il sortit de sa rêverie et s'excusa aussitôt. J'avais dû blêmir, et il l'avait remarqué.

« Je suis impardonnable », dit-il. Prenant mon bras, il me ramena à la voiture, nous remontâmes à bord, et il claqua sa portière. « N'ayez pas peur, le demi-tour est bien plus facile qu'il n'en a l'air. » Et tandis que, saisie d'un haut-le-cœur mâtiné de vertige, je m'agrippais des deux mains à mon siège, il manœuvra tout doucement pour remettre l'auto face à la route en pente.

« Donc, vous êtes déjà venu ? répétai-je, moins tendue maintenant que la voiture amorçait sa descente sur l'étroite route en lacets.

– Oui », répondit-il. Avant d'ajouter : « Mais il y a des années. Je voulais voir si les lieux avaient changé.

– Et alors ?

– Non… Non, ils n'ont pas changé. »

Je me demandai ce qui l'avait poussé à replonger ainsi dans le passé, avec moi pour témoin innocent de sa saute d'humeur. Quel abîme de temps le séparait donc de cette époque lointaine, quelles pensées, quels actes, quelles modifications dans son tempérament ? Je ne voulais pas le savoir. Je regrettais d'être venue.

Nous descendions la route tortueuse sans une secousse et sans un mot. Une grande corniche de nuages surplombait le soleil couchant, et l'air était froid et pur. Tout à coup il se mit à parler de Manderley. Il ne dit rien de sa vie là-bas, ne donna aucun détail personnel, mais il m'expliqua comment le soleil s'y couchait, les après-midi de printemps, déposant des reflets sur le promontoire. La mer ressemblait à de l'ardoise, encore froide après le long hiver, et du haut de la terrasse on percevait le clapotis de la marée montante dans la petite baie. Épanouies, les jonquilles dodelinaient sous la brise du soir, têtes dorées perchées sur des tiges filiformes, et on avait beau en cueillir à foison, il n'y avait pas moyen d'en éclaircir les rangs : elles étaient massées telle une armée, réunies en ordre serré. Sur un talus au-dessous des pelouses,

on avait planté des crocus, jaune d'or, roses et mauves, mais à cette période ils s'étiolaient déjà, recroquevillés et diaphanes, tels les anémiques perce-neige. La primevère était plus grossière : brave créature sans prétention, elle jaillissait dans les moindres recoins comme une mauvaise herbe. Il était encore trop tôt pour les jacinthes sauvages : leurs fleurs étaient encore cachées sous les feuilles de l'année précédente, mais lorsqu'elles surgissaient, éclipsant la modeste violette, elles étouffaient même les fougères du sous-bois et, de leur couleur, elles réussissaient à défier le ciel.

Il n'était pas question de les rapporter dans la maison, confia-il. Fichées dans des vases, elles devenaient pâles et molles, et pour les voir au summum de leur beauté il fallait se rendre dans les bois en fin de matinée, vers midi, quand le soleil était haut. Elles exhalaient une odeur de fumée un peu âcre, comme si une sève sauvage circulait dans leurs tiges, piquante et juteuse. Les gens qui cueillaient les jacinthes étaient des vandales, il l'avait interdit à Manderley. Parfois, en roulant dans la campagne, il apercevait des cyclistes avec d'énormes gerbes attachées à leur guidon, les fleurs agonisantes perdant déjà leur éclat, les tiges massacrées pendillant nues et souillées.

La primevère supportait mieux la cueillette. Bien qu'issue de la nature, elle avait un penchant pour la civilisation : on la voyait parader sans rancœur dans des bocaux à confiture aux fenêtres des cottages, résistant une semaine entière quand on lui donnait de l'eau. À Manderley, aucune fleur sauvage ne pénétrait dans la maison. Dans un jardin clos poussaient des fleurs cultivées spécialement destinées à la décoration de la demeure. La rose, dit-il, était une des rares fleurs à se révéler plus belle une fois coupée. Des roses dans un vase avaient une profondeur de couleur et de parfum qu'elles ne possédaient pas en plein air. Les roses épanouies avaient un côté un peu débraillé, un côté frivole et tapageur, comme des femmes aux cheveux ébouriffés. Dans la maison elles devenaient mystérieuses et raffinées. À l'intérieur de Manderley, il y avait des roses pendant huit mois de l'année. Aimais-je le seringa ? Il y en avait un au bord de la pelouse qu'il pouvait sentir de la fenêtre de sa chambre. Sa sœur, une personne fruste et plutôt pragmatique, se plaignait qu'il régnait trop de parfums à Manderley : ils lui montaient à la tête. Elle avait peut-être raison. Lui, cela ne le gênait pas. C'était la seule forme d'ivresse qui lui plaisait. Son plus ancien souvenir était celui de grandes branches de lilas disposées dans des vases blancs,

embaumant la maison de leurs puissants arômes chargés de mélancolie.

Dans la vallée, le petit sentier qui menait à la baie était bordé à gauche de massifs d'azalées et de rhododendrons, et quand on l'empruntait après le dîner par une soirée de mai, c'était exactement comme si les arbustes emplissaient l'atmosphère de leurs émanations. On pouvait se pencher pour ramasser un pétale tombé, l'écraser entre ses doigts, et se concentrait là, dans le creux de la main, l'essence de mille parfums, à la suavité capiteuse. Tout cela en froissant un pétale fané. Puis, grisé et un peu étourdi, on émergeait de la vallée pour découvrir la plage aux galets d'un blanc éclatant et la mer paisible. Un étrange contraste, peut-être trop soudain…

Tandis qu'il parlait, l'auto avait rejoint le flot des autres voitures dans les rues de Monte-Carlo, la nuit était tombée sans que je m'en aperçoive, et nous étions cernés par les lumières et les sons de la ville. Le vacarme me portait sur les nerfs, et les lumières étaient beaucoup trop brillantes, beaucoup trop jaunes. Un retour sur terre aussi brutal que décevant.

Bientôt nous arriverions à l'hôtel. À tâtons, je cherchai mes gants dans le vide-poche. Lorsque je les trouvai, mes doigts se refermèrent en même temps sur un livre, dont le mince format promettait un recueil de poésie. Je m'efforçais d'en déchiffrer le titre au moment où la voiture ralentissait devant l'entrée. « Prenez-le pour le lire si vous voulez… » Sa voix avait retrouvé sa désinvolture et son indifférence. La promenade était terminée. Nous étions de retour. Manderley était à des centaines et des centaines de kilomètres.

Ravie de sa proposition, je serrai le volume dans mes mains. Il me fallait garder un objet qui lui appartenait, maintenant que cette journée touchait à sa fin.

« Allez, descendez ! fit-il. Je dois aller ranger la voiture. Je ne vous verrai pas au restaurant ce soir : je dîne en ville. Mais merci pour cette journée. »

Je gravis sans lui le perron de l'hôtel, aussi attristée qu'une enfant lorsqu'elle n'est plus la reine de la fête. Mon après-midi m'avait gâché les heures qui me restaient : elles allaient me paraître bien longues avant le moment du coucher, et mon dîner en solitaire allait me sembler bien maussade lui aussi. Incapable d'affronter les questions amènes de l'infirmière, ou l'éventualité d'un interrogatoire bourru de Mme Van Hopper, je m'installai dans l'angle du salon derrière une colonne puis

commandai un thé.

Le serveur se montrait indolent. Me voyant seule, il n’estimait pas utile de faire du zèle. Nous étions dans cette période creuse de la journée, peu après cinq heures et demie, quand les clients ont déjà pris leur thé et que l’apéritif est encore loin.

Un peu esseulée et passablement contrariée, je me renversai dans mon fauteuil et m’emparai du recueil de poèmes. Fatigué, souvent relu, le volume s’ouvrit de lui-même sur une page qui avait sans doute été maintes fois consultée.

Je Le fuyais, le long des nuits et le long des jours ;
Je Le fuyais, dessous les arceaux des années ;
Je Le fuyais, à travers le dédale
De mon propre esprit ; et dans la buée des larmes
Et sous le flux du rire je me cachais de Lui.
Par des perspectives d’espoirs je m’élançais ;
Et sombrais, précipité,
Dans les titaniques ténèbres des terreurs béantes,
Par-devant ces pieds puissants qui suivaient, qui poursuivaient[1].

J’avais un peu l’impression de regarder par le trou d’une serrure et, légèrement confuse, je reposai le livre. Quel lévrier céleste, cet après-midi, l’avait donc chassé vers les hautes collines ? Je revoyais sa voiture, à quelques centimètres de l’abîme, et l’expression absente sur son visage. Quels pas résonnaient donc dans son esprit, quels murmures, quels souvenirs, et pourquoi, entre tous les poèmes, fallait-il qu’il garde précisément ce recueil-là dans le vide-poche de sa voiture ? Je l’aurais voulu moins distant. Et j’aurais voulu être autre chose que cette pauvre créature avec son tailleur miteux et son chapeau d’écolière à large bord.

Le serveur boudeur m’apporta mon thé et, tout en avalant des tartines au goût de sciure, je repensai au sentier dans la vallée qu’il m’avait décrit cet après-midi, au parfum des azalées et aux galets blancs de la baie. S’il aimait tant tout cela, pourquoi rechercher le clinquant de Monte-Carlo ? Il avait dit à Mme Van Hopper qu’il était venu sur un coup de tête, de façon assez précipitée. Je l’imaginais courant sur ce fameux sentier, son propre lévrier céleste à ses trousses.

Je repris le livre, et cette fois il s’ouvrit sur la page de garde. J’y lus

la dédicace « Pour Max. Rebecca. 17 mai », rédigée d'une drôle d'écriture penchée. Un petit pâté souillait la page blanche opposée, comme si l'auteur, dans son impatience, avait secoué son stylo pour en faire sortir l'encre. Celle-ci avait ensuite perlé un peu trop vite au bout de la plume, de sorte que le nom de Rebecca se détachait, bien noir et bien visible, son grand R oblique écrasant les autres lettres.

Je refermai le recueil d'un coup sec, puis le glissai sous mes gants. Étendant le bras vers un fauteuil proche, j'attrapai un vieux numéro de *L'Illustration,* dont je me mis à tourner les pages. Y figuraient de belles photos des châteaux de la Loire, accompagnées d'un article. Je lus le texte avec attention, me référant aux images, mais, arrivée à la fin, je m'aperçus que je n'en avais pas compris un mot. Ce n'était pas Blois avec ses tours et ses flèches graciles qui m'apparaissait sur la page imprimée, mais le visage de Mme Van Hopper la veille au restaurant, ses petits yeux porcins se posant furtivement sur la table voisine, sa fourchette, avec son monceau de raviolis, en suspens dans les airs.

« Une épouvantable tragédie, disait-elle. Partout dans les journaux, bien sûr. Il paraît qu'il n'en parle jamais, qu'il ne prononce jamais son nom. Elle s'est noyée, vous savez, dans une baie près de Manderley… »

---

1. « The Hound of Heaven » (« Le lévrier du ciel ») de Francis Thompson, traduit par Auguste Morel, recueilli dans *La Poésie anglaise* par Georges-Albert Astre, Seghers, 1964.

5.

Heureusement qu'elle ne peut survenir deux fois, cette fièvre du premier amour. Car c'est bien une fièvre, et aussi un fardeau, quoi qu'en disent les poètes. On manque de bravoure, quand on a vingt et un ans. Les jours sont remplis de petites lâchetés, de petites craintes sans fondement, et on est si facilement blessé, si rapidement meurtri, qu'on s'écroule à la moindre remarque un peu acérée. Aujourd'hui que je suis protégée par l'armure de la maturité approchante, les infimes piqûres quotidiennes ne m'effleurent qu'à peine et sont vite oubliées, mais à cette époque, la moindre parole insouciante m'atteignait au plus profond de ma chair, devenant un stigmate enflammé, et le plus bref coup d'œil par-dessus une épaule s'imprimait en moi telle une marque au fer rouge… Une dénégation préfigurait le triple chant du coq, et un faux-fuyant s'apparentait au baiser de Judas. L'adulte peut mentir avec une conscience paisible et une façade joyeuse, mais au temps de la jeunesse, une tromperie, même minime, écorche la langue de celui qui l'énonce, le condamnant pour ainsi dire au supplice du fouet.

« Qu'avez-vous fait ce matin ? » Je la revois, calée contre ses oreillers, avec cette légère irritabilité de la malade pas vraiment souffrante qui a gardé trop longtemps le lit, et je me revois moi, prenant le paquet de cartes dans le tiroir de la table de chevet, sentant une rougeur coupable se répandre par plaques dans mon cou.

« J'ai joué au tennis avec le moniteur », répondis-je, aussitôt affolée par mon mensonge. En effet, que se passerait-il si, là-dessus, le moniteur en personne faisait irruption dans sa suite, cet après-midi même, pour se plaindre que je manquais mes leçons depuis maintenant plusieurs jours ?

« L'ennui, c'est qu'avec moi coincée au lit comme ça, vous n'êtes pas suffisamment occupée », déclara-t-elle en écrabouillant sa cigarette dans un pot de crème démaquillante, avant de s'emparer des cartes et de les mélanger avec la dextérité exaspérante du joueur invétéré.

« Je ne sais pas à quoi vous vous occupez à longueur de journée, reprit-elle. Vous n'avez jamais le moindre croquis à me montrer, et quand par hasard je vous demande de faire une commission, vous oubliez d'acheter mon laxatif. En tout cas, j'espère que vous allez

progresser en tennis, cela vous sera utile par la suite. Les gens qui jouent mal sont vraiment rasoir. Vous servez toujours par en dessous ? » Elle plaça sur le tapis la reine de pique, qui semblait lever vers moi le regard noir de Jézabel.

« Oui », dis-je, piquée par sa question, d'une pertinence étonnante. Cette formule me décrivait bien. Je faisais les choses par en dessous. Je n'avais absolument pas joué avec le moniteur, je n'avais pas joué une seule fois depuis qu'elle était alitée, et cela faisait maintenant un peu plus de quinze jours. Je me demandais pourquoi diable je demeurais sur mes gardes, et pourquoi diable je ne lui avouais pas que chaque matin je partais en voiture avec Max de Winter, puis déjeunais à sa table au restaurant.

« Vous devez monter davantage au filet, insista-t-elle. Vous ne jouerez pas bien tant que vous ne ferez pas ça. » À quoi j'acquiesçai, effarée de ma propre fourberie, recouvrant sa reine avec le valet de cœur au menton si veule.

J'ai oublié bien des choses de Monte-Carlo, de nos excursions matinales en voiture, des lieux où nous allions, et même de nos conversations. Mais je n'ai pas oublié comme mes doigts tremblaient en enfonçant mon chapeau sur ma tête, ni comme je courais dans le couloir puis dans l'escalier, trop impatiente pour attendre le lent gémissement de l'ascenseur, puis franchissais en trombe les portes battantes avant que le concierge ait le temps d'intervenir.

Il était là, assis au volant, à lire un journal en m'attendant. Lorsqu'il me voyait, il souriait, jetait le quotidien sur la banquette arrière, puis m'ouvrait la portière en demandant : « Alors, comment va l'amie de cœur ce matin, et où a-t-elle envie d'aller ? » Il aurait pu tourner en cercle à l'infini, cela ne m'aurait pas dérangée : je me trouvais dans cette première phase d'éblouissement où grimper à bord à côté de lui et me pencher vers le pare-brise en enlaçant mes genoux constituait une volupté presque insupportable. J'étais comme un pauvre petit écolier qui vouait une passion à un grand de sixième. Mais lui, bien que plus gentil, était beaucoup plus inaccessible.

« Le vent est froid ce matin, vous feriez mieux d'enfiler ma veste. »

Je me souviens de ce détail, car j'étais assez jeune pour éprouver un bonheur immense à porter ses vêtements, semblable, là encore, à l'écolier étouffant de fierté qui noue autour de son cou le chandail de son héros. Emprunter sa veste, posée sur mes épaules même quelques

courtes minutes, était un triomphe en soi : il nimbait ma matinée d'un rayonnement de gloire.

La langueur et la subtilité décrites dans les livres n'étaient pas pour moi. Pas plus que la bravade, ni l'esprit de conquête. Les joutes verbales, les œillades, le sourire aguichant. L'art de la coquetterie m'était inconnu, et je restais assise, sa carte routière sur les genoux, le vent faisant voler mes cheveux fins et ternes, heureuse dans son silence et pourtant avide de ses paroles. Qu'il parle ou non ne changeait pas grand-chose à mon humeur. Ma seule ennemie était la pendule du tableau de bord, dont les aiguilles se rapprochaient inexorablement du chiffre un. Nous roulions vers l'est, nous roulions vers l'ouest, parmi ces myriades de villages accrochés telles des patelles aux rivages méditerranéens, et aujourd'hui je ne m'en rappelle aucun.

Je me rappelle uniquement le contact des sièges en cuir, la texture de la carte sur mes genoux, ses bords en lambeaux, ses pliures usées, et la façon dont je m'étais dit un jour, en regardant la pendule : Cet instant-ci, à onze heures vingt, cet instant ne doit jamais se perdre. J'avais fermé les yeux pour mieux m'imprégner de l'expérience. Quand je les avais rouverts, nous étions dans un virage, et une jeune paysanne vêtue d'un châle noir nous saluait de la main : je la revois, avec sa jupe poussiéreuse et son splendide sourire amical. Une seconde plus tard, le virage était derrière nous et elle avait disparu. Déjà, elle appartenait au passé, elle n'était plus qu'un souvenir.

J'aurais voulu revenir en arrière, retrouver le moment évanoui, mais je me dis alors que si nous le faisions, ce ne serait plus pareil : même le soleil aurait changé dans le ciel, projetant un autre type d'ombre, et la jeune paysanne cheminerait d'une manière différente, nous croisant sans nous saluer cette fois, peut-être sans même nous voir. Il y avait quelque chose qui donnait le frisson dans cette pensée, quelque chose d'un peu mélancolique, et en regardant la pendule je constatai qu'il s'était encore écoulé cinq minutes. Bientôt notre délai aurait expiré, et il nous faudrait rentrer à l'hôtel.

« Si seulement, m'écriai-je, on pouvait inventer une technique qui permette de mettre les souvenirs en flacon, comme les parfums. Qui les empêche de s'évaporer, ou de virer. Alors, quand on voudrait, on pourrait déboucher le flacon, et on aurait l'impression de revivre l'instant. » Je le regardai, pour voir ce qu'il allait dire. Il ne se tourna pas vers moi ; il continua à fixer la route.

« Quels instants de votre jeune existence voudriez-vous mettre en flacon ? » Je ne pus discerner, à sa voix, s'il me taquinait ou non. « Je ne sais pas trop », commençai-je. Puis je me jetai à l'eau, assez étourdiment, sans réfléchir à mes paroles : « Je voudrais conserver cet instant et ne jamais l'oublier.

– Dois-je voir là un hommage à la beauté de cette journée, ou à mes talents de chauffeur ? »

Il se mit à rire, comme un frère moqueur, et je me tus, atterrée soudain par l'immensité du gouffre qui nous séparait, et que sa gentillesse envers moi ne faisait qu'élargir.

Je compris alors que je ne parlerais jamais à Mme Van Hopper de ces expéditions matinales, car son sourire me blesserait comme ce rire venait de le faire. Elle ne serait pas en colère, ni choquée, elle hausserait très légèrement les sourcils, l'air de ne pas croire tout à fait à mon histoire, puis, avec un haussement d'épaules indulgent, elle dirait : « Ma chère enfant, c'est extrêmement gentil et aimable à lui de vous emmener dans sa voiture, seulement voilà… êtes-vous sûre que ça ne l'ennuie pas atrocement ? » Après quoi, elle m'enverrait acheter son laxatif en me tapotant l'épaule. Être jeune supposait tant d'humiliations… Je me mis à me ronger les ongles.

« Je voudrais, dis-je d'un ton farouche, encore vexée par son rire et jetant mon bonnet par-dessus les moulins, je voudrais être une femme de trente-six ans en robe de satin noir avec un rang de perles.

– Vous ne seriez pas dans cette voiture avec moi si c'était le cas. Et puis arrêtez de vous ronger les ongles, ils sont déjà assez vilains comme ça.

– Vous allez sûrement me trouver impertinente et mal élevée, mais je voudrais savoir pourquoi vous m'invitez à vous accompagner, jour après jour. Vous faites preuve de bonté, c'est évident, mais pourquoi me choisir, moi, pour exercer cette charité ? »

Assise bien raide sur mon siège, j'affichais toute la pauvre solennité de la jeunesse.

« Si je vous invite, déclara-t-il d'un ton grave, c'est parce que vous ne portez pas de satin noir avec un rang de perles, et que vous n'avez pas trente-six ans. » Ses traits étaient dénués d'expression, et je n'aurais su dire s'il riait intérieurement ou non.

« C'est bien joli, répliquai-je. Vous, vous savez de moi tout ce qu'il y a à savoir. Cela ne va pas loin, je vous l'accorde : je ne suis pas très

vieille et il ne m'est pas arrivé grand-chose, à part la mort de mes proches, mais vous… je n'en sais pas plus sur vous que le jour de notre rencontre.

– Et que saviez-vous donc ?

– Eh bien, que vous habitiez à Manderley et que… et que vous aviez perdu votre femme. »

Voilà, enfin je les avais prononcés, ces deux mots qui me chatouillaient la langue depuis des jours. « Votre femme »… Ils étaient sortis tout seuls, sans effort, comme si parler d'elle était la chose la plus naturelle du monde. « Votre femme ». Une fois lâchés, ces deux mots s'attardèrent dans les airs, dansant devant moi, et comme il les recevait en silence, sans faire de commentaire, ces deux mots s'amplifièrent pour devenir quelque chose d'infâme et d'effroyable, un terme défendu, à la sonorité factice. Et impossible de les récupérer, impossible de les effacer. Une fois encore, je revis la dédicace sur la page de garde du livre de poèmes, avec ce curieux R tout penché. Je me sentais au désespoir et transie de froid. Il ne me pardonnerait jamais, et ce serait la fin de notre amitié.

Je me souviens, j'avais gardé les yeux braqués droit devant moi sur le pare-brise, sans rien voir de la route qui filait, les oreilles encore vibrantes de l'insanité que j'avais proférée. Le silence se changeait en minutes, et les minutes en kilomètres, et je me disais : Tout est fini à présent, je n'irai plus jamais en voiture avec lui. Demain il partira. Et Mme Van Hopper sera à nouveau sur pied. Elle et moi nous promènerons sur la terrasse comme auparavant. Le porteur descendra ses malles, je les apercevrai dans le monte-charge, avec leurs étiquettes fraîchement collées. Le branle-bas du départ, son caractère définitif. Le bruit de la voiture qui changeait de vitesse en tournant au coin de la rue, puis même ce bruit qui se fondait dans le vacarme de la circulation, et qui en fin de compte se perdait, englouti à jamais.

J'étais si absorbée par mes conjectures – jusqu'au porteur, que je voyais déjà en train d'empocher son pourboire puis de repasser la porte battante, et de lancer une remarque au concierge par-dessus son épaule – que je ne m'aperçus pas que la voiture avait ralenti. Ce ne fut qu'une fois l'auto arrêtée et garée au bord de la route que je revins dans le réel. Assis sans bouger, la tête nue et son foulard blanc autour du cou, il ressemblait plus que jamais à un personnage médiéval. Il n'était pas à sa place dans ce paysage radieux : il aurait dû se tenir sur le perron

d'une austère cathédrale, sa cape rejetée en arrière, tandis qu'un mendiant, à ses pieds, se précipitait pour ramasser des pièces d'or.

L'ami s'était envolé, avec sa bienveillance et sa camaraderie, mais aussi le frère moqueur qui m'avait reproché de me ronger les ongles. Cet homme était un étranger. Je me demandais ce que je faisais à côté de lui dans sa voiture.

Il se tourna vers moi. « Tout à l'heure, vous avez parlé d'une invention, un procédé pour capturer les souvenirs. Vous m'avez dit que vous voudriez pouvoir revivre le passé quand bon vous semble. Je crains de ne pas voir tout à fait les choses comme vous. Mes souvenirs sont amers, et je préfère les ignorer. Un événement s'est produit il y a un an qui a bouleversé ma vie, et je veux oublier chaque phase de mon existence jusqu'à cette date-là. Cette époque est terminée. Rayée de ma mémoire. Je dois repartir à zéro. Le jour de notre rencontre, votre Mme Van Hopper m'a demandé pourquoi je venais à Monte-Carlo. Ces souvenirs que vous rêveriez de ressusciter, son indiscrétion les a étouffés. Il arrive qu'ils s'échappent quand même, bien sûr : parfois le parfum est trop puissant pour le flacon, et trop puissant pour moi. Le démon que j'ai en moi, comme un voyeur perfide, essaie d'arracher le bouchon. C'est ce qui s'est passé lors de notre première sortie ensemble. Quand nous sommes montés dans les collines et que nous avons regardé le précipice. J'étais déjà venu là, il y a quelques années, avec ma femme. Vous m'avez demandé si l'endroit était toujours pareil, ou s'il avait changé. Il était exactement pareil, mais, à mon grand plaisir, les lieux m'ont laissé froid. Rien ne m'évoquait la fois précédente. Aucune trace de notre passage à elle et moi. Peut-être parce que vous étiez là. Vous savez, vous m'avez fait oublier le passé bien plus efficacement que toutes les attractions de Monte-Carlo. Sans vous, je serais parti depuis longtemps, pour l'Italie, la Grèce, peut-être plus loin encore. Vous m'avez épargné toutes ces errances. Je me fiche de vos petits discours puritains. Je me fiche de vos boniments sur ma bonté et sur ma charité. Si je vous demande de venir avec moi, c'est parce que j'aime votre présence et votre compagnie, et si vous ne me croyez pas, vous pouvez descendre tout de suite de cette voiture et vous débrouiller pour rentrer. Allez-y, ouvrez la portière, et sortez. »

Je demeurai sans bouger, les mains sur les cuisses, sans savoir s'il était sérieux ou non.

« Alors, insista-t-il, vous décidez quoi ? »

J'aurais eu un ou deux ans de moins, j'aurais sans doute pleuré. Les larmes des enfants ne demandent qu'à déborder, et elles jaillissent à la moindre occasion. Je les sentis d'ailleurs me piquer les paupières tandis que le rouge me montait au visage : entrevoyant mon reflet dans le miroir de courtoisie, j'eus confirmation du triste spectacle que j'offrais, avec mes yeux embués et mes joues écarlates, et mes cheveux mous qui pendillaient sous le large bord de mon chapeau de feutre.

« Je veux rentrer », déclarai-je, d'une voix qui menaçait de trembler. Sans un mot, il mit le moteur en marche, embraya, puis il fit demi-tour.

Nous effectuâmes le trajet rapidement, beaucoup trop rapidement, à mon goût, beaucoup trop facilement, et le paysage cruel nous observait avec indifférence. Nous atteignîmes le virage dont j'avais rêvé d'emprisonner le souvenir : la jeune paysanne n'y était plus, les couleurs manquaient d'éclat, et il ne s'agissait finalement que d'un banal virage sur une route quelconque fréquentée par des centaines d'autres voitures. Sa magie s'était envolée avec mon humeur joyeuse, et, à cette pensée, mes traits figés se tordirent d'émotion : ma fierté d'adulte s'évanouit, et ces indignes larmes, savourant leur victoire, débordèrent d'un seul coup pour aller s'égarer sur mes joues.

Je ne pouvais les retenir, elles venaient toutes seules, et si j'avais pris un mouchoir dans ma poche, il les aurait remarquées. Je devais les laisser couler sans réagir, et supporter leur sel amer sur mes lèvres, au paroxysme de l'humiliation. Il avait peut-être tourné la tête pour me regarder, je n'en sais rien : je scrutais la route, le regard aussi brouillé que fixe. Mais voilà que, soudain, tendant la main, il attrapa la mienne et l'embrassa, toujours sans rien dire, avant de jeter son mouchoir sur mes genoux. Je n'osai m'en saisir, tant j'étais dévorée de honte.

Je pensais à ces innombrables héroïnes de romans qui restaient ravissantes quand elles pleuraient, et à l'effet tellement contraire que je devais produire, avec mon visage marbré tout gonflé, et mes yeux bordés de rouge. Ma matinée se clôturait de manière lamentable, or ma journée était loin d'être finie. Je devais déjeuner avec ma patronne dans sa chambre, car l'infirmière était de sortie, après quoi elle me ferait jouer au bésigue avec cette infatigable énergie de la convalescente. J'allais étouffer dans cette chambre, je le savais. Il y avait quelque chose de sordide dans ces draps en désordre, ces couvertures sens dessus dessous et ces oreillers aplatis, dans cette table de chevet constellée de poudre de riz, de parfum renversé et de fard à joues fondu. Son lit était

toujours jonché de feuilles de journaux pliées n'importe comment, tandis que des romans français aux couvertures déchirées et aux bords qui rebiquaient y côtoyaient des magazines américains. Les mégots écrasés traînaient partout autour d'elle : dans la crème démaquillante, au milieu d'une coupe de raisin, par terre au-dessous du lit. Les visiteurs ne lésinaient pas sur les fleurs : les vases se pressaient côte à côte sans rime ni raison, les spécimens exotiques frayant avec le mimosa, tandis qu'une grande corbeille enrubannée dominait l'ensemble, garnie de plusieurs étages de fruits confits. Plus tard, ses amis viendraient boire un verre, qu'il me faudrait leur préparer, détestant ma mission, timide et mal à l'aise dans mon coin, cernée par leurs jacassements de perruches, et je serais à nouveau contrainte d'endosser ses fautes, rougissant à sa place quand, assise dans son lit, excitée par cette petite foule qui l'entourait, elle parlerait trop fort, rirait trop longuement et tendrait le bras pour mettre un disque sur le plateau du phonographe, puis agiterait ses larges épaules au rythme de la mélodie. Je la préférais irritable et cassante, les cheveux relevés par des épingles, en train de me rabrouer pour avoir oublié son laxatif… Voilà ce qui m'attendait dans l'appartement de ma patronne, pendant que lui, après m'avoir déposée à l'hôtel, s'en irait sans moi, peut-être vers la mer, sentant le vent sur sa joue, suivant la course du soleil. Il était possible alors qu'il se replonge dans ces souvenirs dont je ne savais rien, et que je ne pouvais partager. Qu'il accomplisse un pèlerinage dans ce passé défunt.

Le gouffre entre nous était à présent plus vaste que jamais, et j'avais l'impression qu'il se tenait loin de moi, dos tourné, de l'autre côté de l'abîme. Je me sentais jeune, chétive et terriblement seule. Résignée – tant pis pour ma fierté –, je pris son mouchoir et je l'utilisai, sans plus me soucier de m'enlaidir davantage. Aucune importance.

« Et puis zut ! » s'exclama-t-il soudain, comme en colère, comme excédé, et il m'attira contre lui, passant son bras autour de mon épaule, regardant toujours la route, la main droite sur le volant. Il conduisait encore plus vite, je me souviens. « Vous auriez l'âge d'être ma fille, et je ne sais pas comment m'y prendre avec vous. » La route se rétrécit avant un tournant, et il dut faire une embardée pour éviter un chien. Je pensais qu'il allait me lâcher, mais il continua à me tenir, et une fois le virage franchi, et la route redevenue droite, il ne desserra pas son étreinte. « Vous pouvez oublier tout ce que je vous ai dit ce matin : c'en est bien fini de ces bêtises. N'y pensons plus jamais. Ma famille

m'appelle toujours Maxim, j'aimerais que vous fassiez de même. Il est temps d'être moins cérémonieuse avec moi. » À l'aveuglette, il chercha le bord de mon chapeau et l'attrapa pour le jeter par-dessus son épaule sur la banquette arrière, puis il se pencha et m'embrassa le sommet du crâne. « Promettez-moi de ne jamais porter de satin noir », dit-il. Cette fois je souris, et lui me répondit par un rire. La matinée retrouva sa gaieté, la matinée était fabuleuse. L'après-midi avec Mme Van Hopper ne comptait plus le moins du monde. Il passerait à toute allure, et puis il y aurait la soirée, et une autre journée demain. Je débordais d'assurance, j'exultais de bonheur. Pour un peu, j'aurais osé proclamer mon égalité. Je me voyais entrer d'un pas nonchalant dans la chambre de ma patronne pour notre bésigue et, quand elle m'aurait interrogée sur mon retard, déclarer avec un bâillement insouciant : « J'ai oublié l'heure. Je déjeunais avec Maxim. »

J'étais encore assez enfantine pour considérer l'usage d'un prénom comme un grand honneur, même si lui-même, dès le début, m'avait appelée par le mien. Cette matinée, malgré ses moments plus sombres, m'avait élevée à un grade supérieur d'amitié. L'écart n'était pas aussi immense que je l'avais cru. Et puis il m'avait donné un baiser, un baiser naturel, rassurant et paisible. Rien de spectaculaire comme dans les livres. Rien d'embarrassant. Ce petit geste avait semblé apporter une aisance nouvelle dans nos rapports, il rendait tout plus simple. Finalement, le fossé entre nous avait été comblé. Je devais l'appeler Maxim… L'après-midi de bésigue se révéla moins assommant qu'il aurait pu l'être, mais le courage me manqua et je ne soufflai mot de ma matinée à ma patronne. En effet, quand, rassemblant ses cartes une fois nos parties terminées, elle demanda, désinvolte : « Dites-moi, Max de Winter est-il toujours à l'hôtel ? », j'hésitai un instant, tel un plongeur avant le saut, puis répondis, perdant cette vaillance et ce sang-froid si durement acquis : « Oui, je crois… il vient au restaurant prendre ses repas. »

Quelqu'un lui a répété, pensai-je, quelqu'un nous a vus ensemble, le moniteur de tennis s'est plaint, le directeur lui a fait parvenir un message… Je guettais son attaque. Mais elle continua à ranger les cartes dans leur coffret, bâillant de temps en temps, pendant que je retapais le lit défait. Je lui donnai le poudrier, le fard à joues et le rouge à lèvres, et elle posa le coffret de cartes pour s'emparer du miroir à main sur la table de chevet. « Séduisant individu, mais drôle de caractère,

apparemment, difficile à percer. Il aurait quand même pu m'inviter à Manderley, ce jour-là, dans le salon… mais bon, il était à deux doigts. »

Je ne dis rien. Je la regardai prendre son bâton de rouge pour dessiner un arc sur sa bouche au pli dur. « Je ne l'ai jamais vue, reprit-elle, éloignant le miroir pour juger de l'effet, mais j'ai cru comprendre qu'elle était absolument magnifique. D'une élégance exquise, et brillante à tous points de vue. Ils donnaient des fêtes sensationnelles à Manderley. Tout cela a été très soudain et tragique, et j'ai cru comprendre qu'il l'adorait. Il me faut la poudre plus foncée avec ce rouge-là, ma chère. Allez me la chercher, voulez-vous, et rangez-moi ce coffret dans le tiroir. »

Ainsi fûmes-nous occupées de poudre, de parfum et de fard à joues jusqu'à ce qu'on sonne à la porte et que ses invités arrivent. Je leur apportai leurs boissons d'un air las, disant à peine trois mots ; je changeai les disques sur le phonographe, j'allai jeter les mégots.

« Ma petite demoiselle, vous avez fait des croquis dernièrement ? » La jovialité forcée d'un vieux banquier, son monocle se balançant au bout d'un cordon, et mon sourire aussi radieux qu'hypocrite : « Non, pas ces temps-ci… Voulez-vous une autre cigarette ? »

Ce n'était pas moi qui répondais, j'étais totalement absente. Dans ma tête, je suivais un fantôme dont la silhouette indistincte avait enfin pris corps, mais dont les traits demeuraient flous, le teint mal défini, et dont la forme des yeux et la nature des cheveux, encore incertaines, restaient à découvrir.

Elle avait une beauté impérissable, et un sourire qu'on ne pouvait oublier. Quelque part, sa voix retentissait encore, tout comme le souvenir de ses paroles. Il existait des lieux qu'elle avait visités, et des objets qu'elle avait touchés. Peut-être des placards renfermaient-ils des vêtements qu'elle avait portés, encore imprégnés de son parfum. Dans ma chambre, sous mon oreiller, j'avais un livre qu'elle avait tenu dans ses mains, et je l'imaginais courbée sur cette première page blanche, souriant tout en écrivant, et secouant son stylo. « Pour Max. Rebecca. » Ce devait être son anniversaire, et elle avait placé le volume parmi d'autres cadeaux sur la table du petit déjeuner. Ils avaient ri en chœur tandis qu'il arrachait le papier et la ficelle. Elle se tenait peut-être penchée sur son épaule, alors qu'il lisait la dédicace. Max. Elle l'appelait Max. C'était familier, gai, facile à prononcer. La famille pouvait bien l'appeler Maxim si elle voulait. Les grands-mères et les tantes. Et les

gens comme moi, les gens pondérés, ennuyeux et juvéniles, les gens qui ne comptaient pas. Max était le nom qu'elle lui avait choisi, il lui appartenait en propre, et avec quel aplomb elle l'avait apposé sur la page de garde ! Cette écriture penchée si pleine de vigueur, transperçant le papier blanc, symbole de sa personnalité tellement affirmée, tellement assurée.

Combien de fois avait-elle dû lui écrire de la sorte, dans combien d'états d'esprit différents !

De petits messages, griffonnés sur des bristols, mais aussi des lettres, lorsqu'il s'absentait, des pages et des pages, intimes, remplies de confidences. Et puis sa voix, qui résonnait dans toute la maison, et jusque dans le jardin, insouciante et familière comme sa dédicace.

Et moi, je devais l'appeler Maxim.

6.

Les bagages à boucler. L'obsession des préparatifs. Les clés égarées, les étiquettes à rédiger, le papier de soie sur le sol. Je déteste tout cela. Même maintenant que j'en ai pour le moins l'habitude, que je passe en quelque sorte ma vie dans les cartons. Même maintenant que fermer des tiroirs et ouvrir en grand des armoires d'hôtel ou vider les étagères anonymes d'une villa meublée n'est qu'une affaire de routine, j'éprouve une tristesse, une sensation de perte. Ici, me dis-je, nous avons vécu, nous avons été heureux. Ce lieu nous a appartenu, si brièvement que ce soit. Même après seulement deux nuits sous un toit, nous laissons sur place quelque chose de nous. Rien de matériel, pas une épingle à cheveux sur une coiffeuse, un flacon d'aspirine vide ou un mouchoir sous un oreiller, non, mais quelque chose d'indéfinissable, un moment de notre vie, une pensée, une humeur.

Cette maison nous a abrités, nous avons parlé, nous avons aimé entre ces murs. C'était hier. Aujourd'hui nous passons notre chemin, nous ne la voyons plus et nous sommes différents, changés de manière imperceptible. Nous ne pourrons plus jamais être tout à fait les mêmes. Même quand nous nous arrêtons déjeuner dans une auberge de bord de route, et que je vais me laver les mains dans une pièce sombre qui n'a rien de familier, avec sa poignée de porte inconnue, son papier peint qui se décolle par bandes et son drôle de petit miroir fêlé au-dessus du lavabo, l'espace de cet instant-là, les lieux sont à moi, ils m'appartiennent. Nous nous connaissons. Cet instant-là est le présent. Le passé et l'avenir n'existent plus. Je me lave les mains et le miroir fêlé me montre telle que je suis, suspendue dans le temps, pour ainsi dire. Cette image, c'est moi, cet instant ne s'envolera pas.

Alors je rouvre la porte et je regagne la salle de restaurant, où il m'attend assis à une table, et je m'aperçois que durant cet intermède j'ai encore pris de l'âge et poursuivi ma route, effectué un pas de plus vers un avenir inconnu.

Nous sourions, nous choisissons notre menu, nous bavardons de choses et d'autres, mais intérieurement je me dis que je ne suis plus celle qui s'est éclipsée cinq minutes plus tôt. Elle est restée là-bas. Je suis une

autre femme, plus âgée, plus mûre…

J'ai vu dans un journal l'autre jour que l'hôtel Côte d'Azur à Monte-Carlo avait changé de direction et été rebaptisé. La décoration des chambres a été refaite et tout l'intérieur réaménagé. Peut-être la suite de Mme Van Hopper au premier étage n'existe-t-elle plus. Peut-être n'y a-t-il plus trace de la petite chambre qui était la mienne. J'avais bien senti que je ne reviendrais jamais, ce fameux jour où, à genoux sur le sol, je m'étais battue avec la serrure capricieuse de sa malle…

L'épisode avait pris fin avec le claquement du mécanisme. J'avais regardé par la fenêtre, et on aurait dit un album de photos qui venait de se refermer. Ces toits et cette mer n'étaient plus à moi. Ils appartenaient à hier, au passé. Dépouillées de nos effets personnels, les chambres avaient d'ores et déjà un air abandonné et l'appartement semblait piaffer d'impatience, comme s'il brûlait de nous voir déguerpir et d'accueillir nos remplaçants, prévus pour le lendemain. Les bagages les plus lourds, sanglés et cadenassés, patientaient dans le couloir. On emballerait plus tard les menus objets. Les corbeilles à papier débordaient de flacons de médicaments entamés et de pots de crème sacrifiés, de factures et de lettres déchirées. Les tiroirs des tables étaient grands ouverts, le secrétaire entièrement dégarni.

Elle m'avait lancé une lettre la veille au matin, alors que je lui servais son café au petit déjeuner. « Helen embarque pour New York samedi. La petite Nancy fait une crise d'appendicite, et on lui a télégraphié de rentrer. Cela m'a décidée. Nous repartons aussi. J'en ai soupé de l'Europe, mais nous pourrons toujours revenir à l'automne. Que diriez-vous de voir New York ? »

Cette perspective était pire que la prison. Mon désarroi devait se lire sur mes traits, car Mme Van Hopper sembla tout d'abord étonnée, puis contrariée.

« Quelle drôle d'enfant jamais contente vous faites. Je ne vous comprends pas. Mais enfin, vous ne vous rendez pas compte qu'en Amérique les jeunes filles de votre condition, sans le sou, peuvent s'amuser comme des folles ? Qu'il y a des tas de garçons et de distractions… Et dans votre propre milieu. Vous pourrez avoir votre petite bande d'amis à vous, et vous n'aurez pas à être sans arrêt à ma botte comme ici. Je croyais que vous n'aimiez pas Monte ?

– Je m'y suis habituée, répondis-je, piteuse, affreusement tiraillée.

– Eh bien, vous n'aurez qu'à vous habituer à New York, voilà tout.

Nous prendrons le même bateau qu'Helen, il faut donc s'occuper des billets au plus vite. Descendez tout de suite à la réception secouer les puces à ce petit employé. Votre journée va être bien remplie : vous n'aurez pas le temps d'avoir des états d'âme ! »

Elle eut un rire désagréable, écrasa sa cigarette dans le beurrier, puis alla prendre le téléphone afin de prévenir tous ses amis.

J'étais incapable d'accomplir immédiatement ma mission. Gagnant la salle de bains, je m'enfermai à clé et m'assis sur le tapis en liège, la tête dans les mains. À l'évidence, l'heure du départ avait sonné. Tout était fini. Demain soir je serais dans le train, tenant le coffret à bijoux de ma patronne et sa couverture de voyage, telle une femme de chambre, tandis que, coiffée de ce monstrueux chapeau neuf orné de sa plume solitaire, et enveloppée de son immense manteau de fourrure, elle trônerait en face de moi dans le wagon-lit. Nous ferions notre toilette et nous brosserions les dents dans ce petit compartiment étouffant, avec ses portes bringuebalantes, son lavabo couvert d'éclaboussures, sa serviette humide, son savon incrusté d'un cheveu, sa carafe à moitié pleine, son inévitable écriteau annonçant *« Sous le lavabo se trouve un vase de nuit* »*, et pendant ce temps chaque grincement, chaque vibration et chaque cahot du train hurlant me confirmerait que ces kilomètres successifs ne faisaient que m'éloigner de lui, assis seul au restaurant de l'hôtel à cette table que j'avais bien connue, plongé dans un livre sans se soucier de mon absence, sans même y prendre garde.

Je lui dirais au revoir dans le salon, peut-être, avant notre départ. Un adieu furtif, un peu bâclé, à cause d'elle, et il y aurait un silence, un sourire et des mots comme : « Oui, bien sûr, écrivez-moi », « Je ne vous ai jamais suffisamment remercié de votre gentillesse » et « Il faudra m'envoyer ces photos ». « Soit, mais à quelle adresse ? ». « Eh bien, je vous la communiquerai. » Il allumerait négligemment une cigarette, réclamant du feu à un serveur de passage, et moi, pendant ce temps, je me dirais : Plus que quatre minutes et demie… Je ne le reverrai jamais.

Puisque je m'en allais, puisque c'était fini, il n'y aurait soudain plus rien à ajouter, nous serions des étrangers se retrouvant pour la toute dernière fois, tandis que mon âme, éplorée, s'écrierait au fond de moi : « Je vous aime tant ! Je suis atrocement malheureuse. Cela ne m'était jamais arrivé, et cela ne m'arrivera plus jamais. » Mes traits, figés, afficheraient un sourire guindé, et je m'entendrais déclarer : « Regardez ce drôle de vieux bonhomme là-bas… Je me demande qui c'est, il doit

être nouveau. » Et nous gâcherions ces derniers instants à nous moquer d'un étranger, car nous étions déjà des étrangers l'un pour l'autre. « J'espère que les photos seront réussies », répéterais-je, au désespoir, et lui répondrait : « Oui, celle de la place devrait être bonne, la lumière était parfaite. » Alors que nous en étions déjà convenus juste après, et puis, de toute façon, que m'importait, les clichés pouvaient bien s'avérer voilés ou noirs, car cet instant était le dernier, nous avions atteint le moment de l'ultime au revoir.

« Eh bien, dirais-je, mon lamentable sourire s'élargissant sur mon visage, merci encore mille fois, c'était vraiment épatant. » Épatant… j'utilisais des mots que je n'avais jamais utilisés avant. Épatant. Que signifiait cet adjectif ? Dieu sait que je m'en souciais peu. C'était le genre d'épithètes que les collégiennes appliquaient aux matchs de hockey, mais qui ne pouvaient nullement qualifier ces semaines de supplice et d'exultation… Après quoi, les portes de l'ascenseur s'ouvriraient sur Mme Van Hopper et je quitterais le salon pour aller la rejoindre, tandis que lui retournerait tranquillement dans son coin en se saisissant d'un journal.

Assise là, ridicule, sur le tapis en liège de la salle de bains, j'imaginais la scène, et aussi notre voyage, et notre arrivée à New York. La voix stridente d'Helen, modèle réduit de sa mère, et Nancy, son horrible gamine. Ces étudiants que Mme Van Hopper désirait me voir fréquenter, et ces jeunes employés de banque, en rapport avec mon rang : « Si nous sortions mercredi soir ? » « Vous aimez le jazz ? » Des garçons au nez retroussé, à la face luisante. Et moi, obligée d'être polie. Quand je ne rêverais que d'être seule avec mes pensées, comme maintenant, enfermée dans la salle de bains…

Elle vint tambouriner à la porte. « Qu'est-ce que vous fabriquez ?

– Rien… excusez-moi, j'arrive. »

Je feignis de tourner le robinet, de m'affairer un peu, de replier une serviette sur son support.

Elle me regarda curieusement lorsque j'ouvris la porte. « Vous en avez mis, du temps… Pas question de rêvasser ce matin, vous savez : il y a trop à faire. »

Il retournerait évidemment à Manderley dans quelques semaines, j'en étais certaine. Une grande pile de lettres l'attendrait dans le vestibule, parmi lesquelles la mienne, griffonnée sur le bateau. Une lettre contrainte, s'efforçant d'être amusante, avec des descriptions de

mes compagnons de voyage. Elle traînerait sous son sous-main, et il y répondrait des semaines plus tard, à la va-vite avant le déjeuner, un dimanche matin où il serait retombé dessus en réglant des factures. Et puis plus rien. Rien jusqu'à l'humiliation suprême de la carte de Noël. Représentant la maison elle-même, peut-être, sur fond de givre. Le message, imprimé, disant : « Joyeux Noël et excellente année, de la part de Maximilian de Winter. » Des caractères dorés. Mais, par gentillesse, il aurait barré l'inscription puis, histoire de se donner bonne conscience, signé « Maxim » au-dessous à l'encre, avant d'ajouter, s'il restait de la place, une formule comme : « J'espère que vous vous plaisez à New York. » Un coup de langue sur l'enveloppe, un timbre, et hop ! dans la pile avec une centaine d'autres.

« C'est vraiment dommage que vous partiez demain, dit l'employé de la réception, tenant son téléphone. Les ballets commencent la semaine prochaine, vous savez. Mme Van Hopper est au courant ? » Je m'arrachai à mes visions de Noël à Manderley pour retrouver la réalité des wagons-lits.

Mme Van Hopper déjeuna au restaurant pour la première fois depuis sa grippe, et j'éprouvai une douleur au creux de l'estomac en la suivant dans la salle à manger. Il passait la journée à Cannes, cela je le savais, car il m'avait prévenue la veille, mais je redoutais en permanence que le serveur ne commette une indiscrétion en demandant : « Mademoiselle dînera-t-elle ce soir avec Monsieur, comme d'habitude ? » J'étais saisie d'un petit haut-le-cœur chaque fois qu'il s'approchait de notre table, mais il ne souffla mot.

La journée fut consacrée à faire les bagages, puis, le soir, des gens vinrent nous dire au revoir. Nous dînâmes dans la suite, et elle alla se coucher aussitôt après. Je ne l'avais toujours pas vu. Je descendis dans le salon de l'hôtel vers neuf heures et demie sous prétexte de réclamer des étiquettes, mais il n'était pas là. À la réception, l'odieux employé sourit en me voyant. « Si vous cherchez M. de Winter, nous avons eu un message de Cannes disant qu'il ne rentrerait pas avant minuit.

– Je voudrais un sachet d'étiquettes pour les malles », déclarai-je, mais je vis à son regard qu'il n'était pas dupe.

Il n'y aurait donc pas de dernière soirée, en fin de compte. Ces moments que j'avais espérés toute la journée, j'allais devoir les passer seule, dans ma propre chambre, à contempler ma valise Revelation et mon gros sac de voyage. Peut-être était-ce aussi bien, car j'aurais été

d'une triste compagnie, et il aurait forcément déchiffré mes pensées.

Je pleurai cette nuit-là, d'amères larmes juvéniles que je serais incapable de verser aujourd'hui. Ces crises de sanglots, visage enfoui dans l'oreiller, n'ont plus cours passé vingt et un ans. Les élancements dans le crâne, les yeux gonflés, la gorge serrée et contractée. Et puis les efforts angoissés au matin pour masquer toute trace de l'épisode, à se bassiner d'eau froide, à se tamponner d'eau de Cologne, à se cacher sous un nuage de poudre déjà suffisamment éloquent. La peur panique, aussi, de se remettre à pleurer sans pouvoir retenir ses larmes, et d'être conduite au désastre par un tremblement fatal de la bouche. Je me revois ouvrir en grand ma fenêtre et me pencher à l'extérieur, dans l'espoir que l'air frais du matin éliminerait sous la poudre le rose révélateur. Jamais le soleil n'avait paru si radieux, ni le jour si plein de promesses. Monte-Carlo n'était soudain que charme et bienveillance, seul lieu au monde à offrir un tant soit peu de sincérité. Je l'adorais. L'affection me submergeait. J'aurais voulu y vivre toute ma vie. Or j'en partais ce jour-là. C'était la dernière fois que je me coiffais devant cette glace, la dernière fois que je me brossais les dents au-dessus de ce lavabo. Jamais plus je ne dormirais dans ce lit. Plus jamais je n'éteindrais cette lampe. J'étais là, à déambuler en peignoir, à m'attendrir à outrance sur une banale chambre d'hôtel.

« Vous ne commencez pas un rhume, dites-moi ? s'enquit-elle au petit déjeuner.

– Non, je ne pense pas », répondis-je, m'empressant de noter cette excuse, qui pourrait me servir plus tard, si j'avais les yeux trop rouges.

« J'ai horreur de traîner quand les bagages sont bouclés, grommela-t-elle. Nous aurions dû opter pour le train d'avant. Nous pourrions encore l'attraper, en nous dépêchant, et avoir alors plus de temps à Paris. Télégraphiez à Helen de ne pas venir nous chercher, et arrangez un autre rendez-vous. Je me demande… (Elle consulta sa montre.) Ils doivent pouvoir changer nos réservations. En tout cas, cela vaut la peine d'essayer. Descendez à la réception voir si c'est possible.

– Très bien », acquiesçai-je, esclave de ses caprices.

Je regagnai ma chambre. Me débarrassant de mon peignoir, j'agrafai mon inévitable jupe de flanelle et enfilai mon chandail tricoté main. Mon indifférence envers ma patronne se mua en haine. C'était donc fini : il fallait qu'on me confisque jusqu'à mon ultime matinée. Pas de dernière demi-heure sur la terrasse, ni même peut-être une dizaine de

minutes pour dire au revoir. Sous prétexte qu'elle avait terminé son petit déjeuner plus tôt que prévu et qu'elle s'ennuyait. Qu'à cela ne tienne, j'oublierais toute réserve et toute pudeur, je ferais fi de mon orgueil. Je claquai la porte du salon et remontai le couloir en courant. Sans attendre l'ascenseur, je grimpai l'escalier quatre à quatre jusqu'au troisième étage. Je connaissais le numéro de sa chambre, 148, et je tambourinai à la porte, cramoisie et hors d'haleine.

« Entrez », cria-t-il, et j'ouvris la porte, me repentant déjà, l'audace m'abandonnant, car peut-être, rentré tard, venait-il tout juste de se réveiller et serait-il encore au lit, ébouriffé et irritable.

Il se rasait près de la fenêtre ouverte, une veste en poil de chameau sur son pyjama. Avec mon tailleur de flanelle et mes gros souliers, je me sentis godiche et trop habillée. Je m'étais crue tragique, or je n'étais que ridicule.

« Que voulez-vous ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Je suis venue vous dire au revoir. Nous partons ce matin. »

Il me dévisagea, puis posa son rasoir sur la table de toilette. « Fermez la porte », ordonna-t-il.

J'obtempérai et restai plantée là, un peu intimidée, les mains le long des flancs. « Non mais qu'est-ce que vous me chantez ?

– C'est la vérité, nous partons aujourd'hui. Nous devions prendre le train d'après, mais voilà qu'elle veut que nous attrapions celui d'avant, et j'ai eu peur de ne pas vous revoir. Il fallait absolument que je vous revoie avant de partir, pour vous remercier. »

Ils se bousculaient, ces mots idiots, exactement comme je l'avais imaginé. J'étais raide et empotée : bientôt je lui dirais qu'il avait été épatant…

« Pourquoi ne pas m'en avoir parlé avant ?

– Elle ne s'est décidée qu'hier. Tout cela s'est fait très vite. Sa fille reprend le bateau pour New York samedi, et nous embarquons avec elle. Nous la rejoignons à Paris, avant de continuer vers Cherbourg.

– Elle vous emmène à New York ?

– Oui, et je ne veux pas y aller. Je vais détester ; je vais être affreusement malheureuse.

– Alors pourquoi y aller, au nom du ciel ?

– Il le faut, vous le savez bien. Je dois gagner ma vie. Je ne peux pas me permettre de la quitter. »

Il récupéra son rasoir et ôta le savon sur ses joues. « Asseyez-vous. Je

n'en ai pas pour longtemps. Je vais m'habiller dans la salle de bains, je serai prêt dans cinq minutes. »

Il ramassa ses vêtements sur la chaise, les lança par terre dans la salle de bains, puis y disparut en claquant la porte. Je m'assis sur le lit et me mis à me ronger les ongles. La situation était irréelle : j'avais l'impression d'être un mannequin en bois. Je me demandais ce qu'il avait en tête, ce qu'il allait faire. Je regardai autour de moi : c'était une chambre d'homme ordinaire, mal rangée et impersonnelle. Des quantités de chaussures, à ne savoir qu'en faire, et une ribambelle de cravates. La coiffeuse était nue, hormis un grand flacon de lotion capillaire et deux brosses en ivoire. Pas de photos. Pas d'instantanés. Rien de ce genre. D'instinct, j'en avais cherché, pensant trouver au moins un cliché à son chevet, ou au milieu de la tablette de cheminée. Un grand portrait, dans un cadre en cuir. Mais il n'y avait que des livres et un coffret à cigarettes.

Il fut prêt, comme promis, au bout de cinq minutes. « Descendez avec moi sur la terrasse, pendant que je prends mon petit déjeuner. »

Je regardai ma montre. « Je n'ai pas le temps. Je devrais être déjà à la réception, en train de changer nos réservations.

– Laissez tomber, j'ai à vous parler. »

Nous longeâmes le couloir et appelâmes l'ascenseur. Il ne se rend pas compte, pensai-je : le train part dans une heure et demie. Mme Van Hopper va téléphoner à la réception d'un instant à l'autre et demander si je m'y trouve. Nous prîmes l'ascenseur, sans parler, puis nous sortîmes sur la terrasse, où les tables étaient dressées pour le petit déjeuner.

« Vous prendrez quoi ? demanda-t-il.

– J'ai déjà déjeuné, et de toute façon je n'ai que trois, quatre minutes.

– Apportez-moi du café, un œuf à la coque, des toasts, de la confiture et une mandarine », dit-il au serveur. Là-dessus, sortant une lime de sa poche, il entreprit de se polir les ongles. « Alors, comme ça, Mme Van Hopper en a assez de Monte-Carlo et elle veut rentrer chez elle. Moi aussi. Elle à New York, et moi à Manderley. Qu'est-ce que vous préférez ? Vous avez le choix.

– Ne plaisantez pas, ce n'est pas charitable. D'ailleurs, je ferais mieux d'aller m'occuper de ces billets, et de vous dire au revoir tout de suite.

– Si vous croyez que je suis de ces gens qui font de l'humour au petit déjeuner, vous vous trompez. Je suis toujours de mauvaise humeur le

matin. Je vous le répète, la balle est dans votre camp. Soit vous allez en Amérique avec Mme Van Hopper, soit vous rentrez à Manderley avec moi.

– Vous voulez dire que vous avez besoin d'une secrétaire, ou quelque chose comme cela ?

– Mais non, petite sotte, je vous demande de m'épouser. »

Le serveur arriva avec le petit déjeuner, et je demeurai assise là, les mains sur les cuisses, à observer ses mouvements tandis qu'il plaçait cafetière et pot à lait sur la table.

« Vous ne comprenez pas, dis-je, quand le garçon fut reparti. Je ne suis pas le genre de fille qu'on épouse.

– Que diable entendez-vous par là ? » s'écria-t-il, me dévisageant tout en reposant sa cuillère.

Je regardai une mouche atterrir sur la confiture. Il la chassa d'un geste impatient.

« Je ne sais pas trop, déclarai-je lentement. Je ne suis pas sûre de réussir à m'expliquer. D'abord, je n'appartiens pas à votre monde.

– Et c'est quoi, mon monde ?

– Eh bien… Manderley. Enfin, vous savez ce que je veux dire. »

Il reprit sa cuillère et se servit de confiture.

« Vous êtes presque aussi ignorante que Mme Van Hopper, et tout aussi dénuée d'intelligence. Que savez-vous de Manderley ? C'est à moi de juger si vous y seriez à votre place ou non. Vous pensez que je vous fais cette demande sur un coup de tête, c'est cela ? Parce que vous m'avez dit que vous n'aviez pas envie d'aller à New York ? Vous pensez que je vous demande en mariage pour la même raison que, selon vous, je vous promenais en voiture, ou que je vous avais invitée à dîner ce premier soir ? Par gentillesse. C'est cela ?

– Oui, admis-je.

– Un jour, poursuivit-il en étalant une épaisse couche de confiture sur son toast, vous comprendrez peut-être que la philanthropie n'est pas mon fort. Pour l'instant, je ne crois pas que vous compreniez quoi que ce soit. Vous n'avez pas répondu à ma question. Acceptez-vous de m'épouser ? »

Je ne crois pas que, même dans mes fantasmes les plus extravagants, j'avais envisagé cette possibilité. Un jour, en voiture avec lui, alors que nous ne disions rien depuis des kilomètres, j'avais échafaudé une intrigue insensée où, très malade et en proie au délire, il me faisait venir

auprès de lui, et j'étais obligée de le soigner. Dans mes élucubrations, je m'employais à lui rafraîchir le front avec de l'eau de Cologne quand nous étions soudain arrivés à l'hôtel, et l'histoire s'était arrêtée là. Une autre fois, j'avais imaginé que j'habitais un pavillon sur les terres de Manderley : il passait me voir de temps en temps et s'asseyait devant le feu. Cette subite demande en mariage me déroutait ; elle me choquait, même, je crois. Elle sonnait faux. Comme si elle émanait du roi. De son côté, lui continuait à manger sa tartine le plus naturellement du monde. Dans les livres, les prétendants se mettaient à genoux et les déclarations se faisaient au clair de lune. Cela ne se passait pas au petit déjeuner, pas de cette manière-là.

« Ma suggestion ne semble pas remporter un franc succès. J'en suis navré. Je m'étais figuré que vous m'aimiez. Un fichu coup pour ma vanité.

– Mais je vous aime, protestai-je. Je vous aime terriblement. Vous m'avez rendue très malheureuse et j'ai pleuré toute la nuit à la pensée que je ne vous reverrais plus jamais. »

En entendant cela, je me souviens, il avait ri, puis tendu la main par-dessus la table. « Vous êtes adorable. Un jour, quand vous atteindrez ce noble âge de trente-six ans auquel vous m'avez dit aspirer, je vous rappellerai cet instant. Et vous ne me croirez pas. Quel dommage qu'il vous faille grandir. »

J'avais honte, et lui en voulais de sa moquerie. Ainsi les femmes ne faisaient pas ce genre d'aveux aux hommes. J'avais beaucoup à apprendre.

« Alors c'est entendu ? fit-il, sans lâcher son toast couvert de confiture. Au lieu de tenir compagnie à Mme Van Hopper, c'est à moi que vous tiendrez compagnie, et vos fonctions seront presque les mêmes. Moi aussi, j'aime les livres récents, les fleurs dans le salon et le bésigue après le dîner. Et me faire servir mon thé. La seule différence, c'est que je prends une autre marque de laxatif, et qu'il ne faut jamais me laisser à court de mon dentifrice préféré. »

Je pianotai sur la table, aussi peu sûre de moi que de lui. Est-ce qu'il continuait à se moquer de moi, est-ce que tout cela était une plaisanterie ? Il leva la tête, et lut l'anxiété sur mes traits. « Je me conduis comme une brute avec vous, n'est-ce pas ? Ce n'est pas l'idée que vous vous faisiez d'une demande en mariage. Nous devrions nous trouver dans une serre, vous en robe blanche une rose à la main, avec

un violon au loin en train de jouer une valse. Je devrais vous faire fougueusement la cour derrière un palmier. Là, au moins, vous en auriez pour votre argent. Ma pauvre chérie, ce n'est pas de chance. Tant pis, je vous emmènerai à Venise pour notre voyage de noces et nous nous tiendrons la main en gondole. Mais nous ne nous y éterniserons pas car je veux vous montrer Manderley. »

Il voulait me montrer Manderley… Brusquement je compris que tout cela se produirait. Je serais sa femme, nous arpenterions le jardin ensemble, nous flânerions sur ce sentier qui descendait à la plage de galets. Je savais qu'après le petit déjeuner je me posterais sur le perron pour contempler le jour en jetant des miettes aux oiseaux, et que, plus tard, coiffée d'une capeline, des ciseaux à la main, je m'en irais cueillir des fleurs pour la maison. Je savais à présent pourquoi j'avais acheté cette carte postale dans mon enfance : c'était une prémonition, un pas intuitif vers l'avenir.

Il voulait me montrer Manderley… Mes pensées s'emballaient : des silhouettes m'apparaissaient et les images se succédaient, tout cela pendant qu'il dégustait sa mandarine et m'en offrait un quartier de temps en temps sans cesser de m'observer. Nous étions parmi une foule de gens, et il disait : « Je ne crois pas que vous connaissiez ma femme… » Mme de Winter. J'allais être Mme de Winter. Je songeais à ce nom, à ma signature sur les chèques destinés aux fournisseurs, ou au bas des lettres d'invitation. Je m'entendais lancer au téléphone : « Pourquoi ne pas venir à Manderley le week-end prochain ? » Des gens, toujours une multitude de gens… « Oh, mais elle est absolument charmante, il faut que vous fassiez sa connaissance… » Ces commentaires à mon sujet, ces murmures dans l'assistance, et moi qui me détournais, faisant comme si je n'avais rien entendu.

Je me voyais rejoindre le pavillon de gardien un panier au bras, avec du raisin et des pêches pour sa vieille occupante malade. Ses mains qui se tendaient vers moi : « Dieu vous bénisse, Madame, pour votre bonté », et je répondais : « Surtout n'hésitez pas à prévenir la maison, si vous avez besoin de quoi que ce soit. » Mme de Winter. J'allais être Mme de Winter. Je me représentais la table bien cirée dans la salle à manger, et les grands chandeliers. Maxim assis au bout. Vingt-quatre convives. Moi, une fleur dans les cheveux. Tout le monde qui me regardait, levant son verre : « Buvons à la santé de la jeune mariée. » Puis Maxim, plus tard : « Je ne t'ai jamais vue aussi ravissante. » De grandes pièces fraîches,

remplies de fleurs. Ma chambre, avec son feu de bois en hiver. On frappe à la porte. Une femme entre, en souriant : la sœur de Maxim. Elle dit : « C'est vraiment merveilleux comme vous le rendez heureux, tout le monde est aux anges, vous vous en sortez à la perfection. » Mme de Winter. J'allais être Mme de Winter.

« Le reste de la mandarine est aigre. Je ne la mangerais pas, à votre place. » Je le dévisageai. Ses paroles atteignirent lentement mon cerveau et je baissai les yeux sur mon assiette. Le quartier de fruit était dur et pâle. Il avait raison. La mandarine était très aigre. J'avais un goût atrocement amer dans la bouche, et je ne m'en apercevais que maintenant.

« Est-ce moi qui annonce la nouvelle à Mme Van Hopper, ou bien vous ? »

Il repliait sa serviette, repoussait son assiette, et j'étais sidérée qu'il puisse s'exprimer d'un ton si désinvolte, comme si l'affaire avait peu d'importance et qu'il ne s'agissait que d'un changement de programme. Alors que pour moi c'était une bombe qui explosait, projetant autour d'elle un millier de fragments.

« Je vous laisse le faire, dis-je. Elle va être dans une colère noire. »

Nous nous levâmes de table. Excitée, les joues en feu, je tremblais d'impatience. Je me demandais s'il allait le dire au serveur, prendre mon bras en souriant, et lancer : « Il faut nous féliciter : mademoiselle et moi allons nous marier. » Et tous les autres serveurs entendraient, nous salueraient et souriraient, alors que nous retournerions dans le salon, laissant dans notre sillage une onde d'émotion, un frisson d'espérance. Mais il ne dit rien. Il quitta la terrasse sans un mot, et je le suivis vers l'ascenseur. Nous passâmes devant le comptoir de la réception et personne ne nous adressa ne serait-ce qu'un regard. L'employé, fourrageant dans une liasse de papiers, parlait à son second par-dessus son épaule. Il ne sait pas que je vais être Mme de Winter. Que je vais vivre à Manderley. Que Manderley sera à moi. L'ascenseur nous déposa au premier étage, et nous enfilâmes le couloir. Il me prit la main, la balançant tout en marchant. « Cela vous paraît très vieux, comme âge, quarante-deux ans ?

– Oh, non ! répliquai-je aussitôt, trop vivement peut-être. Je n'aime pas les jeunes gens.

– Vous n'en avez jamais fréquenté. »

Nous arrivâmes à la porte de l'appartement. « Je ferais mieux de

m'occuper de cela tout seul. Dites-moi… cela vous ennuie si nous nous marions sans tarder ? Vous ne voulez pas de trousseau, n'est-ce pas, ni ce genre de bêtises ? Parce qu'il suffirait de quelques jours pour tout combiner. Mariage civil en vitesse, et puis hop ! en voiture, direction Venise, ou bien où vous voudrez.

– Pas à l'église ? demandai-je. Pas en blanc, avec demoiselles d'honneur, sonneries de cloches et enfants de chœur ? Mais votre famille, et tous vos amis ?

– Vous oubliez que je suis déjà passé par ce type de mariage. »

Nous nous tenions devant la porte, et je remarquai que le journal du jour était toujours enfoncé dans la fente du courrier. Nous avions été trop affairés pour le lire au petit déjeuner.

« Alors ? Qu'en dites-vous ?

– Évidemment, je m'étais figurée que nous nous marierions en Angleterre. Mais bien sûr je ne rêve pas d'église, ni d'invités, ni de quoi que ce soit de ce genre. » Je lui souris, affichant une mine joyeuse, et ajoutai : « Ce sera follement amusant ! »

Mais il avait déjà poussé la porte, et nous nous trouvions maintenant dans la petite entrée.

« C'est vous ? cria Mme Van Hopper depuis le salon. Bon sang, mais qu'est-ce que vous avez fabriqué ? J'ai appelé la réception à trois reprises et on m'a dit qu'on ne vous avait pas vue. »

Je fus saisie d'une subite envie de rire, de pleurer, de faire les deux à la fois, mais je ressentais également une douleur au fond de mon ventre. L'espace d'un instant, je me surpris à souhaiter qu'aucun de ces événements n'ait eu lieu. J'aurais voulu être seule quelque part, sortir faire un tour en sifflotant.

« Je crains que tout cela ne soit ma faute », dit-il, pénétrant dans le salon et fermant la porte derrière lui. J'entendis l'exclamation de stupeur de ma patronne.

Je gagnai ma chambre où je m'assis près de la fenêtre ouverte. C'était comme d'attendre pendant une opération de chirurgie. J'aurais pu feuilleter un magazine, regarder des photos anodines et lire des articles sans rien en retenir, puis l'infirmière aurait surgi, pétulante et efficace, toute humanité décapée par des années d'antisepsie : « Tout va bien, l'opération a parfaitement réussi. Vous n'avez pas à vous inquiéter. À votre place, je rentrerais chez moi et je dormirais un peu. »

Les murs de la suite étaient épais : je ne percevais aucun murmure.

Je me demandais ce qu'il était en train de lui dire, de quelle manière il formulait son annonce. Peut-être : « Je suis tombé amoureux d'elle, vous savez, dès notre première rencontre. Nous nous sommes vus tous les jours depuis cette date. » Et elle, en réponse : « Ça alors, monsieur de Winter, c'est bien la chose la plus romantique que j'aie jamais entendue. » Romantique, tel était le mot que j'essayais de me rappeler dans l'ascenseur. Oui, bien sûr. Romantique. C'était ce que diraient les gens. Une histoire très soudaine et très romantique. Ils ont tout à coup décidé de se marier, et voilà. Quelle aventure. Je souris intérieurement en enlaçant mes genoux sur la banquette de fenêtre : tout cela était absolument merveilleux, j'allais être prodigieusement heureuse. J'allais épouser l'homme que j'aimais. J'allais être Mme de Winter. C'était idiot de continuer à ressentir cette douleur au creux du ventre alors que j'étais si heureuse. Les nerfs, évidemment. À attendre de la sorte. L'opération de chirurgie… Il aurait été préférable, somme toute, plus naturel, en tout cas, d'entrer dans le salon main dans la main en riant, en nous souriant mutuellement, et qu'il lance : « Nous allons nous marier, nous sommes très amoureux. »

Amoureux. Il n'avait pas encore dit qu'il était amoureux. Pas le temps, peut-être. Tout avait été si précipité à la table du petit déjeuner. La confiture, le café, et puis cette mandarine. Pas le temps. La mandarine était très amère. Non, il n'avait pas dit qu'il était amoureux. Seulement que nous allions nous marier. Bref et catégorique, très original. Les demandes originales valaient beaucoup mieux. Elles étaient plus authentiques. Pas banales. Pas comme ces hommes plus jeunes qui racontaient sûrement n'importe quoi, sans croire la moitié de ce qu'ils disaient. Pas comme avec ces hommes plus jeunes si incohérents, si passionnés, qui faisaient des serments impossibles. Pas comme lui la première fois, lors de sa demande à Rebecca… Il ne fallait pas que je pense à cela. Je devais écarter cette pensée. Elle était interdite, soufflée par les démons. *Vade retro, Satanas*. Il ne fallait pas que je pense à cela, jamais, jamais, jamais. Il m'aime, il veut me montrer Manderley. Leur conversation allait-elle enfin s'achever ? Allaient-ils enfin m'appeler dans le salon ?

Le recueil de poèmes était à côté de mon lit. Il avait complètement oublié qu'il me l'avait prêté. Il ne devait donc pas y être trop attaché. « Vas-y, chuchotait le démon, ouvre la page de garde. C'est ce dont tu as envie, pas vrai ? Ouvre la page de garde. » N'importe quoi ! Je vais

simplement le ranger avec mes autres affaires. J’étouffai un bâillement et me dirigeai vers la table de chevet. Au moment où je m’emparais du livre, je me pris le pied dans le fil de la lampe. Je trébuchai et le volume m’échappa des mains. Il tomba sur le sol en s’ouvrant sur la page de garde. « Pour Max. Rebecca. » Elle était morte, et il ne fallait pas se tracasser pour les morts. Ils dormaient en paix ; l’herbe ondoyait sur leurs tombes. N’empêche, son écriture était follement vivante, pleine de force. Ces drôles de lettres penchées. Ce pâté d’encre. Comme si cette dédicace avait été rédigée hier. Oui, cette inscription aurait tout à fait pu dater d’hier. Armée des ciseaux à ongles récupérés dans mon nécessaire de toilette, je me mis à découper la page, regardant par-dessus mon épaule telle une criminelle.

Je la découpai de façon impeccable, sans laisser la moindre dentelure, et le volume présentait un aspect sans défaut aucun une fois la page enlevée. Un livre neuf, intact. Je déchirai la feuille en menus morceaux avant de les jeter dans la corbeille. Puis je retournai m’asseoir sur la banquette de fenêtre. Toutefois, je n’arrêtais pas de penser à ces petits bouts de papier et, bientôt, je dus me lever pour aller les contempler à nouveau. Même maintenant, l’encre ressortait avec netteté, épaisse et noire ; l’écriture résistait. Je pris une boîte d’allumettes et mis le feu au contenu de la corbeille. La flamme produisait une jolie lumière, brunissant le papier, recourbant ses bords, rendant l’écriture penchée impossible à déchiffrer. Les fragments, voletant, se transformèrent en cendres grises. La lettre R fut la dernière à disparaître : elle se tortilla sous la flamme, s’étira un instant, devenant plus grande que jamais. Puis elle se recroquevilla à son tour ; la flamme la calcina. Elle ne se trouva même pas réduite en cendres, mais en poussière duveteuse… J’allai me laver les mains au lavabo. Je me sentais mieux, beaucoup mieux. J’avais cette sensation de pureté et de nouveauté que procure le calendrier quand on l’accroche au mur au début de l’année. Le premier janvier. J’éprouvais cette même impression de fraîcheur, de confiance joyeuse. La porte s’ouvrit et il entra dans la pièce.

« Tout va bien, dit-il. Le choc l’a d’abord laissée sans voix, mais elle commence à se remettre, et je vais descendre à la réception m’assurer qu’elle attrape le premier train. Elle a hésité un instant. À mon avis, elle se serait bien vue témoin au mariage… Mais j’ai été très ferme. Allez lui parler. »

Il n’ajouta pas qu’il était content, qu’il était heureux. Il ne me prit

pas le bras pour m'emmener dans le salon. Il sourit, me fit un signe de la main, puis s'esquiva tout seul dans le couloir. Je rejoignis Mme Van Hopper, indécise, vaguement intimidée, comme une femme de chambre qui aurait rendu son tablier par l'entremise d'une amie.

Elle fumait debout à la fenêtre, drôle de petite silhouette trapue que je ne reverrais plus, sa veste tendue sur sa poitrine opulente, son chapeau ridicule perché de travers sur sa tête.

« Eh bien, fit-elle d'une voix sèche et dure qui n'était pas celle qu'elle avait dû prendre avec lui, on peut dire que vous n'avez pas chômé. Il faut se méfier de l'eau qui dort, décidément. Comment vous êtes-vous débrouillée ? »

Je ne savais que répondre. Je n'aimais pas son sourire.

« Une chance pour vous que j'aie eu la grippe. Je comprends maintenant comment vous passiez vos journées, et pourquoi vous étiez dans la lune. Leçons de tennis, mon œil. Vous auriez pu m'en parler, vous savez.

– Je suis désolée. »

Elle me regarda avec curiosité, m'examinant de la tête aux pieds. « Il paraît qu'il compte vous épouser dans quelques jours. Là encore, une chance pour vous que vous n'ayez pas de famille pour poser des questions. Enfin bon, cela ne me regarde plus, je me lave les mains de toute cette histoire. Quand même, je me demande ce que vont penser ses amis, mais j'imagine que c'est à lui de voir. Vous vous rendez compte qu'il est beaucoup plus âgé que vous ?

– Il n'a que quarante-deux ans, et je suis mûre pour mon âge. »

Elle s'esclaffa. Sa cendre de cigarette tomba par terre. « Ça, ça ne fait aucun doute… » Elle continua à me scruter comme jamais auparavant. Elle me détaillait, m'inspectant tel un juge à un concours de bétail. Il y avait quelque chose d'inquisiteur dans son regard, quelque chose de déplaisant.

« Dites-moi, reprit-elle sur un ton d'intimité, de connivence. Avez-vous fait une chose que vous n'auriez pas dû ? »

Elle ressemblait à Blaize, la couturière, quand elle m'avait offert ces dix pour cent de commission.

« Je ne vois pas de quoi vous parlez. »

Elle rit, puis haussa les épaules. « Bah… peu importe. Mais j'ai toujours dit que les jeunes Anglaises cachaient bien leur jeu, sous leurs airs authentiques et sans chichis. Alors je suis censée rallier Paris toute

seule, et vous laisser ici pendant que votre bon ami se procure la licence de mariage ? Au fait, il ne m'a pas invitée, j'ai remarqué.

– Je crois qu'il ne veut personne, et d'ailleurs vous serez déjà partie.

– Hum, hum… » Elle attrapa sa trousse à maquillage et commença à se repoudrer. « Je suppose que vous savez ce que vous faites. Après tout, cela s'est passé très vite, non ? Quelques semaines. Je ne pense pas qu'il soit des plus faciles, comme homme, et il faudra vous adapter à ses manières. Vous avez eu une existence extrêmement protégée jusqu'à maintenant, vous savez, et vous ne pouvez pas dire que je vous aie surmenée. Vous aurez du pain sur la planche en tant que maîtresse de Manderley. Pour être tout à fait franche, ma chère, je ne vous vois absolument pas assumer cette besogne. »

Ses propos semblaient faire écho à ceux que j'avais tenus une heure avant.

« Vous n'avez pas l'expérience, continua-t-elle, vous ne connaissez pas ce milieu. Vous êtes à peine capable d'aligner deux phrases à mes séances de bridge l'après-midi, alors qu'allez-vous dire à tous ses amis ? Les réceptions à Manderley étaient célèbres du vivant de Mme de Winter. Il vous en a parlé, bien sûr ? »

J'hésitai, mais, Dieu merci, elle poursuivit sans attendre ma réponse.

« Naturellement, on ne souhaite que votre bonheur, et je vous accorde que c'est un être très séduisant mais… Enfin bref, je suis navrée. Personnellement, je pense que vous faites une énorme erreur… une erreur que vous regretterez amèrement. »

Elle reposa son poudrier et tourna la tête pour me regarder. Peut-être se montrait-elle enfin sincère, mais je ne voulais pas de ce genre d'honnêteté. Je ne répondis rien. Je devais avoir une expression maussade, car, haussant les épaules, elle gagna le miroir et redressa son petit chapeau en forme de champignon. J'étais contente qu'elle parte, contente de ne plus la revoir. Je digérais mal les mois passés à son service, à prendre son argent, à trotter derrière elle telle une ombre, effacée et muette. Bien sûr je manquais d'expérience, bien sûr j'étais stupide, timide et jeune. Je savais tout cela. Elle n'avait pas besoin de me le préciser. Sa brutalité était sans doute délibérée et, pour quelque étrange raison féminine, elle était indignée par ce mariage, son échelle des valeurs avait été ébranlée.

Eh bien, tant pis, elle et ses piques pouvaient aller au diable. Une nouvelle assurance était née en moi lorsque j'avais brûlé cette page et

éparpillé ses fragments. Le passé n'existerait ni pour lui ni pour moi, nous allions recommencer, tous les deux. Le passé s'était envolé comme les cendres dans la corbeille à papier. J'allais être Mme de Winter. J'allais vivre à Manderley.

Bientôt elle serait partie, secouée sans sa compagne dans son wagon-lit, et Maxim et moi serions ensemble dans la salle à manger de l'hôtel, à déjeuner à la même table, à faire des projets d'avenir. Au seuil d'une grande aventure. Peut-être, après son départ, me parlerait-il enfin, m'affirmerait-il qu'il m'aimait, qu'il était heureux. Jusqu'à présent le temps avait manqué et, quoi qu'il en soit, ces choses-là ne se disaient pas facilement, elles devaient attendre le moment propice. En levant les yeux, j'aperçus le reflet de ma patronne dans la glace. Elle m'observait, un petit sourire indulgent sur les lèvres. Je crus qu'elle allait faire enfin preuve de générosité, me tendre la main et me souhaiter bonne chance, m'apporter ses encouragements et m'assurer que tout allait bien se passer. Mais elle continua à sourire, tortillant une mèche égarée pour la reglisser sous son chapeau.

« Bien sûr, vous savez pourquoi il vous épouse, n'est-ce pas ? Vous ne vous imaginez tout de même pas qu'il est amoureux de vous ? En fait, cette maison vide lui a tellement porté sur le système qu'il a failli perdre la boule. Il me l'a avoué. Il est tout bonnement incapable de continuer à y habiter seul… »

7.

Nous arrivâmes à Manderley début mai. Avec les premières hirondelles et les jacinthes sauvages, expliqua Maxim. C'était la meilleure période, avant la pleine splendeur de l'été ; dans la vallée, les azalées prodigueraient leur parfum, et les rhododendrons rouge sang seraient en fleur. Je me souviens, nous étions partis de Londres le matin sous une grosse averse, et nous étions arrivés à Manderley vers cinq heures, à temps pour le thé. Je me revois, arborant comme d'habitude une tenue inadaptée : bien que mariée depuis sept semaines, je portais une robe en jersey beige et une espèce de tour de cou en fouine, avec, par-dessus, un imperméable informe, beaucoup trop grand pour moi, qui me pendait jusqu'aux chevilles. Je croyais ainsi sacrifier au climat, et m'imaginais que la longueur du vêtement me grandissait un peu. Serrant entre mes doigts une paire de gants à manchettes, j'étais encombrée d'un gros sac à main en cuir.

« Ça, c'est la pluie londonienne, avait commenté Maxim tandis que nous partions. Mais attends un peu : tu verras, le soleil brillera quand nous arriverons à Manderley. » Il ne se trompait pas. Les nuages nous abandonnèrent à Exeter. Ils se retirèrent derrière nous, laissant un grand ciel bleu au-dessus de nos têtes et une route blanche devant notre capot.

J'étais contente de voir le soleil : de manière superstitieuse, la pluie me paraissait de mauvais augure, et les cieux plombés de Londres m'avaient rendue taciturne.

« Tu te sens mieux ? » s'enquit Maxim. Je lui souris en lui prenant la main, me disant que c'était pour lui d'une facilité enfantine de retrouver sa propre maison, de pénétrer dans le hall, de ramasser son courrier et de sonner pour le thé. Je me demandais s'il soupçonnait ma nervosité, et si sa question « Tu te sens mieux ? » signifiait qu'il comprenait. « Rassure-toi, nous y serons bientôt. Tu dois rêver d'une bonne tasse de thé. » Il lâcha ma main parce que nous abordions un virage et qu'il lui fallait ralentir.

Je me rendis compte alors qu'il avait pris mon silence pour de la fatigue, et qu'il ne lui était pas venu à l'idée que je redoutais autant cette arrivée à Manderley que je l'avais ardemment désirée en théorie.

Maintenant que le moment approchait, j'aurais voulu qu'il soit différé, j'aurais aimé faire escale dans une auberge au bord de la route et rester là, dans une salle de café, près d'un feu anonyme. J'aurais voulu être une simple voyageuse, une jeune mariée éprise de son compagnon, et non la malheureuse que j'étais, arrivant à Manderley pour la première fois, à titre d'épouse de Maxim de Winter. Nous traversâmes de nombreux villages accueillants où les fenêtres avaient un air bienveillant. Une femme, un bébé dans les bras, me sourit depuis le pas de sa porte, tandis qu'un homme traversait la route pour aller au puits, avec son seau qui cliquetait.

J'aurais aimé que nous comptions parmi eux, que nous soyons, pourquoi pas, leurs voisins, et que Maxim s'appuie au portillon du jardin le soir en fumant sa pipe, fier de l'immense rose trémière qu'il aurait plantée lui-même, pendant que je m'activerais dans ma cuisine immaculée, à mettre le couvert pour le dîner. Il y aurait sur le vaisselier un réveil au tic-tac bruyant et une rangée d'assiettes étincelantes. Maxim, après le repas, lirait son journal les pieds posés sur le garde-feu, et moi j'irais prendre dans le tiroir du buffet une grosse pile de linge à raccommoder. Paisible et régulier, un tel mode de vie devait sûrement aussi être moins exigeant, exempt de normes à respecter…

« Plus que trois kilomètres, dit Maxim. Tu vois cette grande étendue d'arbres au sommet de la colline qui descend vers la vallée, avec un bout de mer derrière ? C'est Manderley, au milieu. Et ça, ce sont les bois. »

Je me forçai à sourire, mais ne lui répondis pas, saisie d'un accès de panique et gagnée par un malaise irrépressible. Disparue, mon excitation joyeuse, évanouie, ma fierté euphorique. J'étais comme une enfant qu'on amène pour la première fois à l'école, ou une petite servante inexpérimentée jamais partie de chez elle qui chercherait à se placer. Le peu d'assurance que j'avais pu acquérir durant mes sept brèves semaines de mariage n'était plus qu'un chiffon mou, flottant au gré du vent. Il me semblait avoir oublié jusqu'aux règles de conduite les plus élémentaires : j'étais incapable de distinguer ma droite de ma gauche, j'ignorais si je devais me lever ou rester assise, je ne savais plus quelles cuillères ni quelles fourchettes utiliser au dîner.

« J'enlèverais cet imper si j'étais toi, dit-il en lorgnant mon accoutrement. Il n'a pas plu une goutte ici. Et puis rajuste ta drôle de petite fourrure. Pauvre chaton, je t'ai bousculée pour rentrer, quand tu aurais sans doute voulu t'acheter des tas de tenues à Londres.

– Cela n'a pas d'importance, du moment que toi, cela ne te gêne pas.

– La plupart des femmes ne pensent qu'à leurs toilettes », lâcha-t-il d'un ton rêveur. Après un virage, nous arrivâmes à un croisement où commençait un grand mur. « Nous y sommes », annonça-t-il, une fébrilité nouvelle dans la voix, et je m'agrippai des deux mains au siège en cuir de la voiture.

La route fit une courbe et, devant nous, à gauche, à côté d'un pavillon de gardien, apparut une haute grille dont les deux vantaux étaient largement ouverts sur une longue allée. Tandis que nous entrions, j'entrevis des visages qui nous épiaient par une fenêtre obscure, et un enfant accourut de derrière la bâtisse pour nous observer d'un air curieux. Je me tassai sur mon siège, le cœur battant la chamade : je savais pourquoi ces visages étaient à la fenêtre, et pourquoi cet enfant nous fixait des yeux.

Ils voulaient voir à quoi je ressemblais. Je les imaginais déjà, hilares, discutant avec animation dans la petite cuisine. « Aperçu que le haut de son chapeau. Elle voulait cacher sa figure. Bah, on saura bien demain. On aura des échos par ceux de la maison. » Peut-être Maxim eut-il enfin conscience de ma timidité car il me prit la main et l'embrassa, riant un peu tout en me rassurant.

« Il ne faudra pas t'en faire s'il y a une certaine curiosité. Ils voudront tous savoir à quoi tu ressembles. Ils ne parlent sans doute que de ça depuis des semaines. Sois simplement toi-même et ils vont t'adorer. Et puis, pas besoin de te tracasser pour la maison : Mme Danvers se charge de tout. Tu n'auras qu'à t'en remettre à elle. Elle sera un peu raide avec toi au début. C'est sûr, c'est un sacré personnage, mais il ne faut pas te formaliser. Elle est comme ça, voilà tout. Tu vois ces buissons ? Ils forment comme un mur bleu quand les hortensias sont en fleurs. »

Je ne lui répondis pas, car je pensais à cette fillette qui avait acheté jadis une carte postale dans une boutique de village, puis qui était ressortie sous le soleil radieux en maniant son acquisition dans tous les sens, ravie de son emplette, songeant qu'elle irait à merveille dans son album, et que « Manderley » était un bien joli nom. Or, aujourd'hui, j'y avais ma place, cette maison était la mienne, j'écrirais des lettres qui diraient : « Nous serons tout l'été à Manderley, il faudra venir nous voir », et je remonterais cette allée à présent encore étrangère pour moi, en connaissant par cœur chaque tour et chaque détour, remarquant et

approuvant les interventions des jardiniers – ici les arbustes qu'on avait rabattus, là une branche qu'on avait taillée –, et m'arrêtant amicalement au pavillon de gardien près de la grille pour demander : « Alors, comment va cette jambe aujourd'hui ? », tandis que la vieille femme, sa curiosité comblée depuis longtemps, m'accueillerait dans sa cuisine. J'enviais à Maxim son aisance et son insouciance, et ce petit sourire sur ses lèvres qui traduisait son bonheur de rentrer chez lui.

Il me semblait lointain, ô combien éloigné, le temps où moi aussi je sourirais et me sentirais à l'aise : j'espérais que ce temps viendrait vite et, pour un peu, j'aurais voulu être une vieillarde, les cheveux gris et la démarche lente, après de longues années vécues ici. Tout plutôt que la timide et sotte créature que j'étais à mes propres yeux.

La grille s'était refermée avec fracas derrière nous, la grand-route poussiéreuse avait disparu, et je m'aperçus que cette allée n'était pas celle que j'avais imaginée pour Manderley : ce n'était pas une vaste et majestueuse avenue de gravier, bien balayée et bien ratissée, bordée de part et d'autre de gazon bien tondu.

Elle ondulait tel un serpent, par endroits à peine plus large qu'un sentier, tandis qu'au-dessus de nos têtes s'élevait une grande colonnade d'arbres, dont les branches ployaient et s'entremêlaient pour créer une voûte pareille à la nef d'une église. Même le soleil de midi ne transperçait sûrement pas l'entrelacs de ces feuilles vertes : elles étaient trop touffues, trop enchevêtrées, et seules de petites taches tremblantes d'une chaude lumière devaient, par vagues intermittentes, venir pommeler l'allée de leurs mouchetures dorées. Il régnait un grand silence et un grand calme. Sur la route, un joyeux vent d'ouest me soufflait au visage, faisant danser à l'unisson les herbes des talus, mais ici il n'y avait pas de vent. Même le moteur de la voiture émettait un son différent, ronronnant en sourdine, plus doucement qu'avant. À mesure que nous nous enfoncions dans la vallée, les arbres nous cernaient davantage, d'immenses hêtres aux beaux troncs lisses et blancs, soulevant leurs myriades de branches les unes vers les autres, tandis que d'autres, que je n'aurais su nommer, ne cessaient de se rapprocher, ils se rapprochaient tellement que je pouvais les toucher avec les mains. Roulant toujours, nous franchîmes un petit pont qui enjambait un étroit cours d'eau, et, inlassable, cette allée qui n'en était pas une continuait à serpenter comme un ruban enchanté dans les bois sombres et silencieux, pénétrant de plus en plus profondément dans la forêt, à coup sûr jusqu'à

son cœur même, sans que se dessine la moindre clairière, la moindre trouée où puisse se dresser une maison.

La longueur du trajet commençait à me porter sur les nerfs. Ce serait après ce tournant-ci, me disais-je, ou bien après ce virage-là, mais chaque fois que je me penchais sur mon siège j'étais inévitablement déçue ; il n'y avait pas de maison, pas de champ, pas de vaste jardin hospitalier, rien d'autre que le silence et les bois épais. La grille à l'entrée n'était plus qu'un souvenir, et la grand-route appartenait à une autre époque, un autre monde.

Soudain, j'aperçus un dégagement au bout de la sombre allée devant nous, ainsi qu'un carré de ciel, et bientôt les arbres foncés poussaient moins serrés, les arbustes sans nom avaient disparu, et de chaque côté de la voiture s'élevait un mur de couleur, un mur rouge sang, qui montait bien au-dessus de nos têtes. Nous étions au milieu des rhododendrons. Il y avait quelque chose de déroutant, voire de choquant, dans la brusquerie de leur découverte. Les bois ne m'avaient pas préparée à leur apparition. Je sursautai au spectacle de leurs têtes cramoisies massées les unes au-dessus des autres en une profusion incroyable : on ne distinguait aucune feuille ni aucun rameau, rien d'autre que ce rouge assassin d'une richesse fantastique. Je n'avais jamais vu de rhododendrons comme ceux-là.

Je regardai Maxim. Il souriait. « Ils te plaisent ? demanda-t-il.

– Oui », fis-je, un peu pantelante, ne sachant trop si je disais vrai ou non.

En effet, pour moi, le rhododendron était une banale plante cultivée, tout ce qu'il y a de plus classique, de couleur mauve ou rose, composant avec ses congénères de braves massifs arrondis. Or ceux-là étaient des monstres, dressés vers le ciel, groupés en bataillons : trop beaux, à mes yeux, trop puissants : ils ne ressemblaient nullement à des plantes.

Nous n'étions plus très loin de la maison. Je vis l'allée s'élargir pour dessiner la grande courbe prévue, toujours cette muraille rouge sang de part et d'autre. Nous franchîmes le dernier virage et Manderley surgit enfin. Oui, il était bien devant nous, le Manderley que j'attendais, le Manderley de la carte postale d'autrefois. Une bâtisse toute de grâce et de beauté, exquise et sans défaut, plus magnifique encore que je ne l'avais rêvée, érigée au creux de ses prairies régulières et de ses pelouses moelleuses, les terrasses descendant jusqu'aux jardins, et les jardins jusqu'à la mer. Alors que nous nous approchions du large perron de

pierre pour nous arrêter devant la porte ouverte, je remarquai par une des fenêtres à meneaux que le hall était rempli de monde, et j'entendis Maxim qui jurait dans sa barbe. « Maudite bonne femme… elle savait pertinemment que je ne voulais pas de ce genre de chose. » Il freina brutalement.

« Que se passe-t-il ? demandai-je. Qui sont tous ces gens ?

– Tu n'y couperas pas, j'en ai peur, dit-il, agacé. Mme Danvers a jugé bon de réunir tout le personnel de la maison et du domaine pour nous souhaiter la bienvenue. Ce n'est pas grave, tu n'auras pas à parler, c'est moi qui m'en chargerai. »

Je cherchai à tâtons la poignée de la portière, légèrement nauséeuse, mais aussi un peu frigorifiée après le long voyage. Tandis que je me battais avec le loquet, le majordome descendit le perron, suivi d'un valet de pied, puis m'ouvrit la portière.

Il était vieux, avec un visage bienveillant, et je lui souris en lui tendant la main. Mais il n'avait pas dû voir mon geste car il s'empara du plaid et de mon nécessaire de toilette, puis se tourna vers Maxim tout en m'aidant à descendre de voiture.

« Eh bien, nous voilà, Frith, dit Maxim en retirant ses gants. Il pleuvait à Londres quand nous sommes partis. On dirait qu'ici vous n'avez pas eu de pluie. Tout le monde va bien ?

– Oui, Monsieur. Merci, Monsieur. Non, nous avons eu un mois assez sec dans l'ensemble. Content de voir Monsieur de retour. J'espère que Monsieur se porte bien. Et Madame aussi.

– Oui, nous allons bien, merci, Frith. Un peu fatigués par la route, et en manque de thé. Je ne m'attendais pas à un tintouin pareil, ajouta-t-il avec un signe de tête vers le hall.

– Ordre de Mme Danvers, Monsieur, répondit l'homme, impassible.

– J'aurais dû m'en douter, fit sèchement Maxim. Allez, viens, lança-t-il en se tournant vers moi. Ce ne sera pas long, et après tu auras droit à ton thé. »

Nous gravîmes côte à côte les marches du perron, Frith et le valet de pied derrière nous avec la couverture et mon imperméable. Je sentais une petite douleur dans mon ventre, et une contraction nerveuse dans ma gorge.

Quand aujourd'hui je ferme les yeux et que je repense à cette scène, je me revois telle que je devais être, debout sur le seuil de la maison, mince silhouette maladroite dans ma robe en jersey, serrant dans mes

mains moites une paire de gants montants. Je revois le grand vestibule de pierre, les larges portes ouvertes sur la bibliothèque, les Peter Lely et les Van Dyck aux murs, le merveilleux escalier menant à la tribune des musiciens, et là, alignés les uns derrière les autres dans le hall, débordant dans les couloirs au fond mais aussi dans la salle à manger, un océan de visages bouche bée et pleins de curiosité. Des badauds autour de l'échafaud, et moi la condamnée mains liées dans le dos… Quelqu'un émergea de cette marée humaine, une personne grande et décharnée, vêtue d'un noir profond, dont les pommettes saillantes et les immenses yeux caves faisaient l'effet d'une tête de mort à la pâleur de parchemin fichée sur un corps de squelette.

Elle vint vers moi et je lui tendis la main, enviant sa dignité et son flegme, mais lorsqu'elle la saisit, la sienne était molle et lourde, d'un froid mortel, reposant inerte dans la mienne telle une chose sans vie.

« Je te présente Mme Danvers », annonça Maxim, et la femme se mit à parler, laissant cette main morte dans la mienne, ses yeux caves ne quittant jamais les miens, si bien que mon regard flancha, incapable de soutenir le sien. Sur quoi, sa main remua dans la mienne, s'animant à nouveau, et j'éprouvai une sensation de malaise et de honte.

Je ne me souviens plus aujourd'hui de ses paroles, mais je sais qu'elle me souhaita la bienvenue à Manderley, en son nom ainsi qu'au nom du personnel, un discours raide et conventionnel élaboré pour l'occasion, débité d'une voix aussi froide et sans vie que sa main juste avant. Lorsqu'elle eut terminé, elle attendit, comme dans l'espoir d'une réponse, et je me rappelle avoir viré à l'écarlate, bredouillé de vagues remerciements et, dans mon trouble, laissé tomber ma paire de gants. Elle se baissa pour les ramasser. Alors qu'elle me les rendait, je discernai un petit sourire de mépris sur ses lèvres : je compris aussitôt qu'elle me trouvait dénuée d'éducation. Quelque chose, dans l'expression de son visage, suscita en moi un sentiment d'inquiétude, et même quand elle eut reculé et repris sa place parmi les autres, cette silhouette noire continua à se détacher du lot, singulière et distincte. Malgré son silence, j'avais conscience de son regard sur moi. Maxim me prit le bras et prononça un petit speech de remerciement, parfaitement naturel et dépourvu de gêne, comme si la tâche ne requérait de sa part aucun effort, avant de m'entraîner dans la bibliothèque pour le thé. Il ferma les portes derrière nous et nous fûmes à nouveau seuls.

Deux cockers quittèrent la cheminée pour venir nous accueillir. Ils

firent la fête à Maxim, leurs longues oreilles soyeuses tendrement rabattues, leurs museaux recherchant ses mains, puis ils abandonnèrent leur maître pour s'approcher de moi, reniflant mes talons, un brin indécis, un rien soupçonneux. C'étaient la mère et le fils. La chienne, qui était aveugle, se lassa vite de moi et retourna près du feu avec un grognement, mais Jasper, le plus jeune, enfouit son mufle dans ma main et posa son menton sur mes genoux : ses yeux étaient remplis d'affection et sa queue battait avec énergie tandis que je caressais ses oreilles veloutées.

Je me sentis mieux après avoir ôté mon chapeau et ma pauvre petite fourrure, puis les avoir jetés avec mes gants et mon sac sur la banquette de fenêtre. C'était une grande pièce confortable aux murs garnis de livres jusqu'au plafond, le genre de pièce dont un homme, s'il vivait seul, ne sortirait jamais. Autour d'une vaste cheminée ouverte étaient disposés des fauteuils massifs ainsi que deux paniers pour les chiens, où, vu les creux révélateurs laissés dans les coussins des sièges, ceux-ci ne devaient jamais se coucher. Les hautes fenêtres donnaient sur les pelouses et, par-delà les pelouses, sur le lointain miroitement de la mer.

Il régnait dans la pièce une vieille odeur paisible, comme si l'air n'y était que peu renouvelé, malgré le doux parfum de lilas et de rose qui y flottait au début de l'été. Qu'il vienne du jardin ou de la mer, l'air qui y pénétrait perdait sa fraîcheur initiale pour être absorbé par cette pièce immuable, ne faire plus qu'un avec cette pièce remplie de livres, moisis et jamais lus, ne faire plus qu'un avec ce plafond à moulures, ces lambris sombres et ces lourds rideaux.

C'était une odeur moussue ancestrale, l'odeur d'une église silencieuse où n'étaient célébrés que de rares offices, où le lichen couleur de rouille tapissait les pierres et où les vrilles du lierre rampaient jusqu'aux fenêtres. Une pièce faite pour la paix et la méditation.

On ne tarda pas à nous apporter le thé, petite cérémonie solennelle accomplie par Frith et le jeune valet de pied, dans laquelle je ne jouai un rôle qu'une fois qu'ils furent partis. Tandis que Maxim passait en revue sa grosse pile de lettres, je mangeai du bout des dents deux crumpets dégoulinants de beurre, émiettai entre mes doigts un morceau de génoise et avalai mon thé bouillant.

De temps en temps, levant les yeux, il me souriait, puis retournait à son courrier, accumulé sans doute ces derniers mois, et je me disais que

je savais décidément peu de choses de sa vie ici à Manderley, de son déroulement quotidien, des gens qu'il connaissait, de ses amis, hommes ou femmes, des factures qu'il réglait, des ordres qu'il donnait concernant la maison. Ces dernières semaines s'étaient écoulées à toute vitesse : voyageant à ses côtés à travers la France et l'Italie, je n'avais pensé qu'à l'amour que je lui vouais, contemplant Venise par ses yeux, faisant écho à ses paroles, ne posant aucune question sur le passé ni sur l'avenir, totalement comblée par la splendeur de l'instant présent.

De fait, il était plus gai que je ne l'avais cru, plus tendre que je ne l'avais rêvé, juvénile et ardent de cent manières joyeuses : ce n'était pas le Maxim des débuts, cet étranger assis seul à sa table, le regard dans le vide, plongé dans ses pensées secrètes. Mon Maxim à moi riait et chantait, jetait des pierres dans l'eau, me tenait par la main, n'avait pas de pli entre les sourcils, ne portait pas de fardeau sur ses épaules. Je le connaissais comme amant, comme ami, et, durant ces semaines-là, j'avais oublié qu'il avait une autre existence, disciplinée, méthodique, une existence qu'il lui faudrait reprendre, poursuivre à l'identique, et qui transmuerait ces semaines évanouies en fugace intermède.

Le regardant lire ses lettres, je le vis se renfrogner devant l'une, sourire devant l'autre, écarter la suivante avec tiédeur, et je songeai que sans la grâce de Dieu ma lettre se serait trouvée là, écrite de New York, et qu'il l'aurait lue avec la même indifférence, intrigué tout d'abord peut-être par la signature, puis, avec un bâillement, l'envoyant rejoindre la pile des autres dans la corbeille en s'emparant de sa tasse de thé. Cette idée me glaça. Il s'en était fallu d'un cheveu : il aurait été assis là avec son thé, comme maintenant, à reprendre ses habitudes domestiques, et il n'aurait peut-être pas beaucoup pensé à moi, du moins pas avec regret, tandis que moi, à New York, jouant au bridge avec Mme Van Hopper, j'aurais attendu jour après jour une lettre qui ne serait jamais arrivée.

Je me carrai dans mon fauteuil, balayant la pièce du regard, essayant de m'imprégner d'une certaine assurance, de me convaincre que j'étais bel et bien ici, à Manderley, la maison de la carte postale, ce Manderley si célèbre. Je devais me persuader que tout cela était à moi désormais, autant à moi qu'à lui. Ce fauteuil profond dans lequel j'étais assise, cette multitude de livres montant jusqu'au plafond, ces tableaux sur les murs, ces jardins, ces bois, ce Manderley sur lequel j'avais lu tant d'articles, tout cela était à moi désormais parce que j'étais mariée à Maxim.

Nous vieillirions ici ensemble, nous prendrions le thé de façon similaire lorsque nous serions vieux, en compagnie d'autres chiens, successeurs de ces chiens-ci, et la bibliothèque aurait la même odeur de renfermé ancestral qu'aujourd'hui. Elle connaîtrait une période de glorieuse pagaille durant l'enfance des garçons – de nos garçons : je les voyais se vautrer sur le sofa avec leurs bottes boueuses, trimballant toujours tout un fourbi de cannes à pêche, de battes de cricket, de grands couteaux pliants, mais aussi d'arcs et de flèches.

Sur cette table, aujourd'hui quelconque et bien cirée, trôneraient un vilain coffret renfermant des papillons et des phalènes et un autre contenant des œufs d'oiseaux enveloppés dans de la ouate. « Je ne veux pas de ce bric-à-brac ici, protesterais-je. Emportez-moi ce bazar dans la salle d'étude, mes chéris », et ils s'esquiveraient au pas de course, criant, s'interpellant, tandis que le benjamin resterait en arrière à jouer tranquillement dans son coin, plus calme que les autres.

Ma rêverie fut troublée par la porte qu'on ouvrit, et Frith entra avec le valet de pied afin de desservir. « Mme Danvers se demandait si Madame désirait voir sa chambre », me dit-il, une fois le thé débarrassé.

Maxim leva les yeux de son courrier. « Alors, ils ont réussi leur coup, dans l'aile est ? s'enquit-il.

– C'est très joli, Monsieur, à mon avis. Naturellement, les ouvriers ont tout mis sens dessus dessous durant les travaux, et à un moment Mme Danvers a eu un peu peur qu'ils n'aient pas terminé à temps. Mais ils sont partis lundi dernier. Je crois que Monsieur et Madame y seront très bien ; il fait évidemment beaucoup plus clair de ce côté-là de la maison.

– Tu as fait faire des transformations ? demandai-je.

– Oh, pas grand-chose, répondit brièvement Maxim. Seulement redécorer et repeindre l'appartement de l'aile est, où je pensais que nous pourrions habiter. Comme dit Frith, ce côté-là de la maison est bien plus gai, et il y a une vue ravissante sur la roseraie. C'était l'aile des invités, du temps de ma mère. Je finis de dépouiller mon courrier et je te rejoins là-haut. Va vite faire connaissance avec Mme Danvers, c'est une bonne occasion. »

Je me levai lentement, gagnée à nouveau par la nervosité, et sortis dans le hall. J'aurais préféré l'attendre, puis prendre son bras pour monter visiter les chambres avec lui. Je n'avais pas envie d'y aller seule, en compagnie de Mme Danvers. Comme le grand hall semblait immense

maintenant qu'il était vide ! Résonnant sur les dalles, mes pas se répercutaient jusqu'au plafond, et j'avais honte de faire autant de bruit, comme parfois dans une église : je me sentais intimidée, et tout aussi contrainte. Mes pieds produisaient un clic-clac grotesque, et je me disais que Frith, avec ses semelles de feutre, devait me trouver ridicule.

« C'est très grand, n'est-ce pas ? » fis-je d'un ton trop guilleret, un ton forcé d'écolière attardée, mais il me répondit en toute solennité. « Oui, Madame, Manderley est une grosse maison. Pas aussi grosse que certaines, bien sûr, mais assez grosse. Ce hall était autrefois la salle des banquets. On l'utilise encore dans les grandes occasions, comme les dîners d'apparat, ou les bals. Et puis, Manderley est ouvert au public une fois par semaine…

– Oui », acquiesçai-je, toujours consciente du bruit de mes pas derrière lui, et du fait qu'il me considérait comme un de ces touristes qui venaient visiter la demeure. Il faut dire que j'en avais le comportement, jetant des coups d'œil polis à droite et à gauche, admirant les armes et les tableaux aux murs, caressant la rampe d'escalier sculptée.

Une silhouette noire m'attendait en haut des marches, les yeux creux m'observant intensément dans leur face blanche de tête de mort. Je cherchai du regard l'impassible majordome, mais Frith avait disparu dans le couloir à l'autre bout du hall.

J'étais seule à présent avec Mme Danvers. Je gravis le grand escalier à sa rencontre ; elle restait là sans bouger, les mains jointes devant elle, les yeux rivés sur mon visage. Je lui adressai un sourire laborieux, qu'elle ne me rendit pas : je ne pouvais le lui reprocher, car ce sourire n'avait aucune raison d'être, c'était un stupide simulacre outrancier et artificiel. « Je ne vous ai pas fait attendre, j'espère.

– À votre entière disposition, Madame… Je suis là pour exécuter vos ordres. » Pivotant sur ses talons, elle s'engagea sous la voûte de la galerie vers le couloir qui lui faisait suite. Nous enfilâmes un large corridor recouvert d'un tapis, puis tournâmes à gauche, franchîmes une porte en chêne, descendîmes une étroite volée de marches avant de remonter son équivalent, puis atteignîmes une autre porte. Elle l'ouvrit, s'effaçant pour me laisser passer, et je pénétrai dans une petite antichambre, ou un petit salon, meublé d'un sofa, de fauteuils et d'un secrétaire. Cette pièce menait à une grande chambre double dotée de larges fenêtres et d'une salle de bains attenante. Je me rendis aussitôt à la fenêtre pour regarder dehors. La roseraie s'étendait en contrebas,

ainsi que la partie est de la terrasse. Derrière la roseraie s'élevait un talus herbeux uniforme qui courait jusqu'aux bois voisins.

« On ne voit donc pas la mer, d'ici, dis-je en me tournant vers Mme Danvers.

– Non, pas de cette aile-ci. Et on ne l'entend pas non plus. On n'imaginerait pas que la mer est si proche, depuis cette aile-ci. »

Elle s'exprimait bizarrement, comme par insinuations, et l'accent mis sur « cette aile-ci » semblait laisser entendre que l'appartement où nous nous trouvions ne valait pas le reste de la maison.

« C'est dommage, dis-je, j'aime la mer. »

Elle ne répondit pas, continuant simplement à me dévisager, les mains jointes devant elle.

« Mais bon, cette chambre est tout à fait charmante, et je suis sûre que j'y serai très bien. J'ai cru comprendre qu'elle avait été refaite pour nous.

– En effet, dit-elle.

– Comment était-elle, avant ?

– Elle avait un papier mauve, et des tentures différentes. M. de Winter ne la trouvait pas très gaie. Elle ne servait pas souvent, hormis parfois pour des invités. Mais M. de Winter a expressément ordonné dans sa lettre de vous installer dans cette chambre.

– Ce n'était donc pas la sienne, à l'origine ?

– Non, Madame, il n'a jamais logé dans cette aile-ci.

– Ah bon ? Il ne me l'avait pas dit. »

Je gagnai la coiffeuse et entrepris de me démêler les cheveux. Mes affaires avaient déjà été déballées et mes brosses et mon peigne disposés sur le meuble. J'étais contente que Maxim m'ait offert ce jeu de brosses, et qu'elles soient placées ainsi en évidence sur la coiffeuse. Elles étaient neuves, elles avaient coûté cher. Au moins n'avais-je pas à rougir de ces accessoires.

« Alice s'est chargée de défaire vos bagages et s'occupera de vous en attendant l'arrivée de votre femme de chambre », annonça Mme Danvers.

Je lui souris à nouveau, reposant la brosse sur la coiffeuse.

« Je n'ai pas de femme de chambre, dis-je, embarrassée. Je suis sûre qu'Alice se débrouillera très bien. »

Elle affichait la même expression que dans le hall, quand j'avais fait tomber mes gants de façon si maladroite.

« Je crains que cet arrangement ne puisse convenir très longtemps. Il est d'usage pour les dames dans votre position d'avoir une femme de chambre personnelle. »

Les joues en feu, je repris ma brosse. Ses paroles recelaient un venin que je ne percevais que trop.

« Si vous jugez cela nécessaire, peut-être pourrez-vous la recruter pour moi, dis-je, évitant son regard. Une jeune fille peut-être, qui voudrait apprendre le métier.

– Comme vous voudrez. C'est à vous de voir. »

Un silence s'établit entre nous. J'aurais voulu qu'elle s'en aille. Je me demandais pourquoi elle restait plantée là à me scruter, les mains jointes sur sa robe noire.

« Je suppose que vous êtes à Manderley depuis de longues années, tentai-je à nouveau. Plus longtemps que quiconque ?

– Moins longtemps que Frith, répondit-elle, d'une voix que je trouvai totalement sans vie, et froide, comme sa main lorsqu'elle avait séjourné dans la mienne. Frith était déjà là du temps du père de Monsieur, quand M. de Winter était enfant.

– Ah, je vois. Vous n'êtes donc arrivée que plus tard ?

– Plus tard », confirma-t-elle.

Une fois encore je la regardai, et une fois encore ses yeux, noirs et sinistres dans son visage blême, instillèrent en moi une étrange sensation d'inquiétude, comme un pressentiment. J'essayai de sourire, sans y parvenir : j'étais subjuguée par ces yeux où ne brillait aucune lueur, aucun éclair de compassion à mon égard.

« Je suis venue lorsque la première Mme de Winter a épousé Monsieur. » Sa voix, qui jusque-là était comme je l'ai dit morne et atone, s'anima tout à coup, subitement pleine de vie et de fougue. Une tache de couleur apparut sur ses pommettes émaciées.

Le changement fut si soudain que j'en fus abasourdie, et un peu effrayée. Je ne savais que faire, ni que dire. C'était comme si elle avait prononcé des mots défendus, des mots longtemps refoulés qu'il n'était plus question de réprimer. Ses yeux ne quittaient toujours pas mon visage, ils m'examinaient avec un curieux mélange de pitié et de mépris, et je finis par me sentir encore plus jeune et inexercée que je ne le croyais déjà.

Je voyais bien qu'elle me méprisait, soulignant avec tout le snobisme de sa classe que je n'avais rien d'une grande dame, que j'étais humble,

timide et dénuée d'assurance. Mais il y avait autre chose que du mépris dans ses yeux, quelque chose comme une réelle aversion ou une authentique malveillance…

Il fallait que je prenne la parole. Je ne pouvais pas rester assise là, à jouer avec ma brosse à cheveux, en lui laissant voir quelle crainte et quelle défiance elle m'inspirait.

« Madame Danvers, m'entendis-je dire, j'espère que nous serons amies et que nous finirons par nous comprendre. Vous devrez vous montrer patiente, car ce genre d'existence est nouveau pour moi. J'ai vécu très différemment jusqu'ici. Je veux à tout prix y arriver, et surtout faire le bonheur de M. de Winter. Je sais que je peux vous confier toute l'administration du ménage, M. de Winter me l'a dit. Vous n'aurez qu'à continuer à gérer la maison comme elle l'a toujours été, je ne chercherai pas à opérer de changements. »

Je m'interrompis, légèrement essoufflée, encore hésitante et ne sachant trop si je disais ce qu'il fallait. En relevant la tête, je vis qu'elle avait bougé, et avait la main sur la poignée de la porte.

« Très bien, fit-elle. J'espère que vous serez satisfaite de mes services. Je dirige maintenant la maison depuis plus d'un an, et M. de Winter ne s'est jamais plaint. C'était très différent, bien sûr, du vivant de la première Mme de Winter : on recevait énormément à l'époque, il y avait beaucoup de fêtes, et j'avais beau servir d'intendante, elle aimait superviser les choses elle-même. »

Une nouvelle fois, j'eus l'impression qu'elle choisissait ses mots avec soin, qu'elle tâchait en quelque sorte de me sonder, épiant sur mon visage l'effet de ses paroles.

« Je préfère m'en remettre à vous, répétai-je, j'aime beaucoup mieux. » Apparut alors sur ses traits cette expression que j'avais déjà remarquée quand je lui avais serré la main dans le hall, une expression à coup sûr de dérision, de mépris absolu. Elle savait que je ne lui tiendrais jamais tête, mais aussi que j'avais peur d'elle.

« Puis-je autre chose pour vous ? » demanda-t-elle. Je fis mine de regarder alentour. « Non, répondis-je. Non, je pense que j'ai tout. Je serai très bien ici. Vous avez accompli des merveilles dans cette pièce », ajoutai-je, dans un dernier et pitoyable effort pour l'amadouer. Elle haussa les épaules, sans esquisser un sourire. « Je n'ai fait que suivre les consignes de M. de Winter. »

Elle eut un mouvement d'hésitation sur le seuil, la main sur la

poignée de la porte ouverte. On aurait dit qu'elle voulait ajouter quelque chose mais que, ne sachant trop comment s'y prendre, elle attendait que je l'encourage.

J'avais envie qu'elle parte ; elle était comme une ombre, là debout à m'observer, à me jauger avec ses yeux creux, enfoncés dans cette tête de mort.

« Si par hasard quelque chose vous déplaît, vous m'en ferez part aussitôt ? demanda-t-elle.

– Oui… Oui, bien sûr, madame Danvers. »

Mais je savais que ce n'était pas la question qu'elle comptait poser, et le silence tomba à nouveau entre nous.

« Si M. de Winter réclame sa grande armoire, reprit-elle soudain, vous lui expliquerez qu'il a été impossible de la déménager. Nous avons essayé, mais les portes sont trop étroites, et nous n'avons pas réussi à la faire passer. Les pièces ici sont plus petites que dans l'aile ouest. Si Monsieur n'aime pas l'agencement des lieux, qu'il n'hésite pas à me le dire. Cet appartement n'a pas été facile à meubler.

– Surtout, ne vous inquiétez pas, madame Danvers. Je suis certaine qu'il sera enchanté. Mais je regrette que cela vous ait donné tant de mal. J'ignorais totalement qu'il faisait refaire la décoration et l'ameublement de cette partie de la maison, il n'aurait pas dû prendre cette peine. Je suis sûre que j'aurais été tout aussi bien dans l'aile ouest. »

Elle me regarda d'un air étrange, puis commença à tourner la poignée de la porte. « M. de Winter a dit que vous préféreriez ce côté-ci. Les pièces de l'aile ouest sont très vieilles. La chambre à coucher du grand appartement fait deux fois la taille de celle-ci. Une très belle pièce, d'ailleurs, avec un plafond à moulures. Les fauteuils en tapisserie ont beaucoup de valeur, comme la cheminée sculptée. C'est la plus belle pièce de la maison. Et puis les fenêtres donnent sur les pelouses et, plus loin, sur la mer. »

Je me sentais mal à l'aise, un peu intimidée. Je ne comprenais pas pourquoi elle s'exprimait avec cette animosité latente, laissant entendre que la chambre qu'on m'avait assignée était de qualité inférieure, indigne de Manderley, une chambre de second ordre, presque, pour une personne de second ordre.

« Je suppose que M. de Winter réserve les plus belles pièces au public », commentai-je. Elle tourna un peu plus la poignée, puis me regarda à nouveau, scrutant mes yeux, hésitant avant de répondre.

Lorsqu'elle parla, sa voix était encore plus calme, encore plus blanche, qu'auparavant.

« On ne montre jamais les chambres au public, rectifia-t-elle. Seulement le grand hall et la tribune des musiciens, et les pièces du bas. » Elle se tut un instant, me fixant du regard. « Ils habitaient l'aile ouest du vivant de Mme de Winter. Cette grande chambre dont je vous parlais, celle qui donne sur la mer, était celle de Mme de Winter. »

Je vis une ombre passer sur ses traits, et elle recula contre le mur, avec humilité, tandis qu'un pas résonnait dans le couloir et que Maxim pénétrait dans la pièce.

« Alors, c'est comment ? C'est bien ? Tu crois que tu te plairas ? »

Il regarda autour de lui avec enthousiasme, joyeux comme un collégien. « J'ai toujours trouvé cette chambre ravissante. Elle a été gâchée toutes ces années à servir de chambre d'amis, mais j'ai toujours pensé qu'on pouvait mieux l'exploiter. Vous avez accompli des merveilles, madame Danvers, je vous félicite.

– Merci, Monsieur », répondit-elle, sans expression, avant de s'éclipser en refermant la porte tout doucement derrière elle.

Maxim alla se pencher à la fenêtre. « J'adore la roseraie. Un des premiers souvenirs que j'ai, c'est moi y trottinant derrière ma mère sur mes petites jambes mal assurées, pendant qu'elle éliminait les fleurs fanées. Cette chambre a quelque chose de paisible et d'heureux. Et puis, elle est silencieuse. On ne devinerait jamais qu'on est à cinq minutes de la mer.

– C'est ce qu'a dit Mme Danvers. »

Il quitta la fenêtre et se mit à déambuler dans la pièce, tripotant les bibelots, regardant les tableaux, ouvrant les armoires et touchant mes vêtements, déjà rangés dedans.

« Ça s'est passé comment avec cette vieille Danvers ? » demanda-t-il brusquement.

Je me détournai, et recommençai à me coiffer devant la glace. « Elle m'a semblé un petit peu raide, dis-je au bout d'un moment. Elle craignait peut-être que je ne me mêle de l'intendance…

– Je ne crois pas que ça la dérangerait. »

Je levai les yeux et le vis qui observait mon reflet dans la glace. Il regagna la fenêtre, sifflotant dans sa barbe, basculant d'avant en arrière sur ses talons.

« Ne fais pas attention à elle, reprit-il. C'est un sacré phénomène par

bien des côtés : il n'est sans doute pas évident pour une femme de s'entendre avec elle. Ne te tracasse pas pour ça. Si elle devient vraiment trop casse-pieds, nous nous débarrasserons d'elle. Mais elle est efficace, tu sais, et te déchargera de tous les soucis du ménage. Je crois qu'elle tyrannise un peu le personnel. Mais avec moi elle n'ose pas. Je l'aurais renvoyée depuis longtemps si elle avait essayé.

– Je suis sûre que tout ira très bien quand elle me connaîtra mieux, m'empressai-je d'affirmer. Après tout, il est assez naturel qu'elle ne me porte pas dans son cœur au début.

– Mais voyons, pourquoi cela ? Que diable veux-tu dire ? »

Il se retourna vers moi, renfrogné, avec une expression bizarre, presque furieuse. Sa réaction me déconcerta, et je regrettai ma remarque.

« Je veux dire… il doit être bien plus facile pour une gouvernante de s'occuper d'un homme seul. Elle s'y était sûrement habituée, et elle avait peut-être peur que je ne sois trop autoritaire.

– Trop autoritaire, mon Dieu ! Si tu crois… » Il se tut, me rejoignit et m'embrassa sur le sommet du crâne. « Oublions Mme Danvers. Elle ne m'intéresse pas vraiment, en fait. Allez, viens, que je te montre un peu Manderley. »

Je ne revis pas Mme Danvers ce soir-là, et nous ne parlâmes plus d'elle. Après l'avoir chassée de mes pensées, je me sentis plus sereine, moins indésirable, et tandis que nous parcourions les pièces du rez-de-chaussée, contemplant les tableaux, le bras de Maxim autour de mes épaules, j'eus l'impression de ressembler un peu plus à celle que j'aspirais à devenir, celle que j'avais imaginée dans mes rêves et qui était chez elle à Manderley.

Mes pas ne résonnaient plus bêtement sur les dalles du hall, car les souliers cloutés de Maxim faisaient bien plus de bruit que les miens, et le cliquetis produit par les griffes des deux chiens avait une tonalité agréable et réconfortante.

Je me réjouis, également, pour une autre raison. C'était le premier soir, nous n'étions rentrés que depuis peu, et l'examen des tableaux avait pris du temps. Maxim, regardant la pendule, déclara qu'il était trop tard pour se changer avant le dîner, et j'échappai ainsi à l'embarras d'entendre Alice, la femme de chambre, me demander quelle tenue j'allais mettre. Elle n'eut pas à m'aider à m'habiller, et je n'eus pas à descendre cet interminable escalier menant au vestibule transie de froid,

les épaules nues, vêtue d'une robe que Mme Van Hopper m'avait offerte parce qu'elle n'allait pas à sa fille. Je redoutais la cérémonie du dîner dans cette austère salle à manger, et voilà que du simple fait que nous ne nous étions pas changés, tout se passait très bien, très naturellement, comme lorsque nous dînions ensemble au restaurant. À l'aise dans ma robe en jersey, j'évoquais, rieuse, les choses que nous avions vues en Italie et en France. Nous avions même étalé les photos sur la table, et Frith et le valet de pied se révélaient d'une présence aussi anodine que les serveurs ; ils ne m'observaient pas avec insistance comme Mme Danvers.

Après le dîner, nous allâmes dans la bibliothèque, et bientôt les rideaux furent tirés et d'autres bûches mises à brûler dans la cheminée. Il faisait frais pour un mois de mai, et je bénissais la chaleur qui se dégageait du foyer.

C'était nouveau pour nous d'être assis ensemble de la sorte, après le dîner : en Italie, nous nous promenions, à pied ou en voiture, nous entrions dans des petits cafés, nous nous appuyions au parapet des ponts… Là, Maxim se dirigea d'instinct vers le fauteuil situé à gauche de la cheminée, puis tendit la main pour prendre les journaux. Il cala un des gros coussins derrière sa tête, puis alluma une cigarette. Ce sont ses habitudes, me dis-je. Voilà ce qu'il fait toujours, et ce depuis des années.

Sans me regarder, il se mit à lire son journal, content, confortablement installé : il avait renoué avec sa façon de vivre, retrouvé sa condition de maître de céans. Et tandis que je méditais, le menton dans une main, l'autre caressant les douces oreilles d'un des cockers, il me vint à l'esprit que je n'étais pas la première à me prélasser ainsi dans ce fauteuil : une autre en avait eu la jouissance avant moi, laissant l'empreinte de sa personne sur les coussins, et sur l'accoudoir où avait reposé sa main. Une autre avait versé le café de cette même cafetière en argent, avait porté la tasse à ses lèvres, s'était courbée vers le chien, comme j'étais en train de le faire.

Sans le vouloir je frissonnai, comme si on avait ouvert la porte derrière moi, et provoqué un courant d'air. J'étais assise dans le fauteuil de Rebecca, j'étais adossée au coussin de Rebecca, et le chien était venu mettre sa tête sur mon genou parce que telle était son habitude, et qu'il se rappelait qu'autrefois elle lui donnait alors un morceau de sucre.

8.

Je n'avais jamais songé, évidemment, que la vie à Manderley serait si ordonnée et si bien réglée. Je me rappelle à présent, en y repensant, que ce premier matin Maxim était levé, habillé et en train d'écrire des lettres avant même le petit déjeuner, et qu'en descendant, à neuf heures passées, un peu affolée par la sommation retentissante du gong, j'avais découvert qu'il avait presque terminé : il était déjà en train de peler un fruit.

Il avait levé les yeux et souri. « Ne m'en veux pas, dit-il. Il va falloir que tu t'y fasses. Je n'ai pas le temps de traînasser le matin. Diriger un domaine comme Manderley est une tâche accaparante, tu sais. Le café et les plats chauds sont sur la desserte. Nous nous servons toujours nous-mêmes au petit déjeuner. » J'avais tenté d'expliquer que mon réveil retardait, que j'étais restée trop longtemps dans le bain, mais il ne m'écoutait pas ; il contemplait une lettre en fronçant les sourcils.

J'étais très impressionnée, je me souviens ; impressionnée et un rien épouvantée par la magnificence dudit petit déjeuner. Il y avait du thé, dans une grande fontaine à thé en argent, et aussi du café, et puis, sur le réchaud, bien brûlants, des plats d'œufs brouillés, de bacon, et un autre de poisson. Il y avait également des œufs à la coque, dans leur cuiseur spécial, et du porridge, dans une jatte en argent. Sur une autre desserte, il y avait un jambon et de la charcuterie. Il y avait aussi des scones, sur la table, et des toasts, et divers pots de confiture, marmelade ou miel, tandis que des compotiers, débordants de fruits, trônaient à chaque extrémité. Il me semblait étrange que Maxim, qui, en Italie et en France, se contentait d'un *croissant** et d'un fruit avec une tasse de café, s'attable chez lui, sûrement jour après jour, année après année, devant ce petit déjeuner, assez copieux pour douze personnes, sans voir dans cet excès aucun ridicule, ni aucun gaspillage.

Je remarquai qu'il avait mangé un peu de poisson. Je pris un œuf à la coque, en me demandant ce qu'il advenait de ce festin, de tous ces œufs brouillés, de ce bacon croustillant, de ce porridge, de ces restes de poisson. De pauvres gens, que je ne connaîtrais jamais, que je ne verrais jamais, attendaient-ils derrière les portes de la cuisine qu'on leur fasse

don de notre plantureux repas ? Ou bien tout cela finissait-il à la poubelle, par pelletées entières ? Je ne le saurais jamais, bien sûr. Je n'oserais jamais poser la question.

« Dieu merci, je n'ai pas une armée de parents à t'infliger, dit Maxim. Une sœur que je vois très rarement, et une grand-mère presque aveugle. Beatrice, à propos, s'est invitée à déjeuner. Je m'y attendais un peu. Elle veut sûrement voir de quoi tu as l'air.

– Aujourd'hui ? demandai-je, le moral soudain au plus bas.

– Oui, d'après la lettre que j'ai reçue ce matin. Elle ne restera pas longtemps. Elle te plaira, je pense. Elle est très directe et elle a son franc-parler. Avec elle, pas de baratin. Si tu ne lui plais pas, elle te le dira en face. »

Je ne trouvai pas cela réellement rassurant, et je me demandai si le jésuitisme ne présentait pas certains avantages. Maxim quitta sa chaise et alluma une cigarette. « J'ai des tas de choses à vérifier ce matin. Tu trouveras de quoi te distraire, tu crois ? J'aurais aimé t'emmener faire le tour du jardin, mais je dois voir Crawley, mon régisseur. Je suis resté trop longtemps sans m'occuper de rien. Au fait, il viendra déjeuner lui aussi. Cela ne t'ennuie pas, j'espère ? Ça ira, d'ici là ?

– Bien sûr. Je saurai me débrouiller, ne t'inquiète pas. »

Là-dessus, ramassant son courrier, il sortit de la pièce, et je me rappelle m'être dit que ce n'était pas ainsi que je m'étais figuré ma première matinée ; je nous avais imaginés marchant ensemble bras dessus bras dessous jusqu'à la mer, puis rentrant assez tard, fatigués et heureux, pour partager en tête à tête un repas froid, avant de nous asseoir sous ce marronnier que j'avais aperçu par la fenêtre de la bibliothèque.

Je demeurai à la table de ce premier petit déjeuner une éternité, et il fallut que Frith, derrière le paravent du service, vienne regarder si j'avais fini pour que je m'aperçoive qu'il était plus de dix heures. Je me levai d'un bond, toute honteuse, et m'excusai de m'être tant attardée ; il s'inclina, sans souffler mot, très poli, très correct, mais je discernai une lueur d'étonnement dans ses yeux. J'avais peut-être manqué au protocole. Peut-être ne fallait-il pas s'excuser. Peut-être cette bévue me faisait-elle baisser dans son estime. J'aurais aimé savoir quoi dire, quoi faire. Je me demandais si, comme Mme Danvers, il soupçonnait que le sang-froid, la grâce et l'assurance n'étaient pas chez moi des qualités innées, mais des talents à acquérir, aussi laborieusement, sans doute,

que lentement, au prix de nombreux moments désagréables.

En l'occurrence, je trébuchai au sortir de la pièce : je ne regardais pas où j'allais et je butai contre la marche du seuil. Frith accourut à mon secours et ramassa mon mouchoir, tandis que, derrière le paravent, Robert, le jeune valet de pied, se détournait pour cacher son sourire.

En traversant le hall, j'entendais le murmure de leurs voix, coupé par un éclat de rire. Robert, probablement. Peut-être tous deux se moquaient-ils de moi. Je montai retrouver l'intimité de ma chambre, mais en ouvrant la porte, je découvris deux petites bonnes en train d'y faire le ménage : l'une balayait le sol, l'autre époussetait la coiffeuse. Elles me regardèrent, l'air surpris. Je me dépêchai de ressortir. J'avais dû commettre un impair en retournant dans ma chambre à cette heure-là. Ce n'était pas prévu. Cela rompait la routine domestique. Je redescendis à pas de loup, silencieuse, contente de porter des pantoufles qui ne faisaient pas de bruit sur les dalles du hall, puis entrai dans la bibliothèque. La pièce était fraîche, les fenêtres grandes ouvertes, le feu préparé mais pas allumé.

Je fermai les fenêtres et cherchai des yeux une boîte d'allumettes. En vain. Je ne savais que faire. Je n'avais pas envie de sonner. Or la pièce, si douillette et si chaude la veille au soir avec sa flambée dans la cheminée, était aujourd'hui une glacière. Il y avait des allumettes à l'étage dans la chambre, mais je n'avais pas envie d'aller les chercher, car mon apparition aurait encore dérangé les domestiques dans leur besogne. Je n'aurais pas supporté qu'elles me dévisagent à nouveau avec leurs faces de lune. J'irais prendre les allumettes sur la desserte de la salle à manger lorsque Frith et Robert auraient quitté la place. Je ressortis dans le hall sur la pointe des pieds et je dressai l'oreille. Ils n'avaient pas fini de débarrasser ; je percevais des bruits de voix, et des tintements de plateaux. Bientôt le silence se fit : ils avaient dû rejoindre les cuisines par la porte de service. Traversant le vestibule, je pénétrai une nouvelle fois dans la salle à manger. Il y avait bien une boîte d'allumettes sur la desserte, comme je m'y attendais. Au moment où je me précipitais pour la prendre, Frith reparut dans la pièce. Je tâchai de glisser discrètement la boîte dans ma poche, mais je le vis qui posait sur ma main un regard surpris.

« Madame avait besoin de quelque chose ?

– Oh ! Frith, m'écriai-je, confuse. Je ne trouvais pas d'allumettes… »

Il m'en tendit aussitôt une autre boîte, avec des cigarettes. Nouvelle

gêne pour moi, car je ne fumais pas.

« Non, en fait, j'avais un peu froid dans la bibliothèque. Je ne dois plus être habituée après ce séjour à l'étranger, et je me disais que, peut-être, j'allais allumer le feu…

– En général, Madame, on n'allume le feu dans la bibliothèque que l'après-midi. Mme de Winter allait toujours dans le petit salon. Il y a là-bas une belle flambée. Bien sûr, si Madame désire un feu également dans la bibliothèque, j'ordonnerai qu'on l'y allume.

– Oh, non, protestai-je, il n'en est pas question. J'irai dans le petit salon. Merci, Frith.

– Madame y trouvera du papier à lettres, des plumes et de l'encre. C'est là que, après le petit déjeuner, Mme de Winter faisait toujours son courrier et passait ses coups de fil. Il y a aussi là-bas un téléphone intérieur, au cas où Madame voudrait parler à Mme Danvers.

– Merci, Frith. »

Je regagnai le vestibule, fredonnant une petite mélodie pour produire l'illusion de l'assurance. Je ne pouvais pas lui avouer que je n'étais jamais allée dans le petit salon, que Maxim, la veille, ne me l'avait pas montré. Je savais que, posté à l'entrée de la salle à manger, le majordome m'observait, et que je devais faire mine de connaître le chemin. Il y avait une porte à gauche du grand escalier. Je la rejoignis avec hardiesse, priant de tout mon cœur pour qu'elle me mène à ma destination, mais quand je la poussai, je constatai qu'elle s'ouvrait sur une resserre, une sorte de débarras, avec une table où faire les bouquets, des fauteuils en osier empilés contre le mur, et aussi quelques imperméables, accrochés à une patère. Je ressortis, avec un petit air de défi, pour me rendre compte que Frith n'avait pas bougé. Il n'avait pas été dupe un seul instant.

« Il faut traverser le salon pour rejoindre le petit salon, Madame. Par cette porte, à droite, de ce côté-ci de l'escalier. Il faut traverser tout le salon, puis tourner à gauche.

– Merci, Frith », dis-je avec humilité, cessant de jouer la comédie.

Je traversai le grand salon, comme il me l'avait indiqué, une pièce magnifique, d'ailleurs, aux superbes proportions, donnant sur les pelouses et sur la mer. Le public y avait sûrement accès, et Frith, s'il servait de guide, connaissait certainement l'histoire des tableaux sur les murs, et l'époque des meubles. L'endroit était bien sûr de toute beauté, et ces fauteuils et ces tables probablement sans prix, mais malgré cela je

n’avais aucune envie de m’attarder dans cette pièce. Je ne me voyais pas prendre place un jour dans un de ces fauteuils, me tenir devant cette cheminée sculptée, reposer un livre sur une de ces tables. Cette pièce était si solennelle qu’on se serait cru dans un musée, avec des alcôves protégées par des cordes et, assis sur une chaise près de la porte, un gardien en uniforme comme dans les châteaux français. Je traversai donc ce salon fastueux puis, tournant à gauche, j’atteignis ce petit boudoir que je ne connaissais pas.

Je fus heureuse d’y trouver les chiens, couchés devant le feu. Jasper, le plus jeune, vint aussitôt à ma rencontre en remuant la queue pour enfouir son museau dans ma main. La mère leva le nez à mon approche et regarda vers moi avec ses yeux aveugles, mais après avoir humé l’air un instant et compris que je n’étais pas celle qu’elle espérait, elle détourna la tête avec un grognement et se remit à contempler le feu. Jasper me quitta alors pour aller se recoucher auprès d’elle, en se léchant le flanc. C’était là leur train-train habituel. Ils savaient, tout comme Frith, que le feu n’était pas allumé dans la bibliothèque avant l’après-midi, et avaient coutume de s’installer dans le petit salon. J’ignore pourquoi, mais je sentis, avant de me rendre à la fenêtre, que la pièce donnait sur les rhododendrons. En effet, ils étaient bien là, rouge sang, voluptueux, tels que je les avais vus la veille au soir, d’énormes buissons, massés sous la fenêtre ouverte, empiétant sur la courbe de l’allée. Il y avait aussi, entre les arbustes, une petite clairière, pareille à une pelouse miniature, avec, au centre de son tapis velouté, une minuscule statue représentant un faune qui jouait de la flûte.

Les rhododendrons incarnats lui tenaient lieu d’arrière-fond, et la clairière elle-même était comme une petite scène, où il aurait dansé et interprété son rôle. Contrairement à la bibliothèque, cette pièce ne sentait pas le moisi, et elle ne contenait pas de vieux fauteuils élimés, ni de tables jonchées de magazines et autres journaux rarement, voire jamais lus, mais laissés là par une habitude ancienne, sous prétexte que le père de Maxim, ou même son grand-père, aimaient cette atmosphère.

C’était une pièce féminine, gracieuse, délicate, le décor de quelqu’un qui avait choisi chaque objet avec un soin immense, de sorte que le moindre siège, le moindre vase, le moindre petit bibelot, si infime soit-il, s’harmonise avec l’ensemble, et avec la personnalité de son propriétaire. La femme qui avait aménagé cette pièce avait dû dire : « Ceci, je vais le prendre, et ceci aussi, et ceci », sélectionnant un à un parmi les trésors

de Manderley les objets qui lui plaisaient le plus, dédaignant le deuxième choix, le médiocre, ne posant la main, avec un instinct infaillible, que sur les choses d'une suprême qualité. Il n'y avait ni mélange de styles ni rapprochement d'époques, et le résultat atteignait à une perfection aussi étrange que surprenante : sans rien de la froide solennité du salon qu'on montrait au public, la pièce était extrêmement vivante, comme baignée du même éclat flamboyant que les rhododendrons massés là sous la fenêtre. Je remarquai alors que ces plantes, non contentes de former leur théâtre sur la petite pelouse, avaient leurs entrées à l'intérieur. Leurs grandes fleurs au rouge incandescent me dominaient du haut de la cheminée, s'épanouissaient dans une coupe sur la table à côté du sofa, se dressaient, minces et gracieuses, sur le bonheur-du-jour près des bougeoirs dorés.

La pièce en était remplie : leur teinte colorait même les murs, qui se paraient de reflets rougeoyants sous le soleil matinal. C'était la seule variété de fleurs dans le petit salon, et je me demandai si la chose était délibérée, si la pièce avait été aménagée à l'origine uniquement pour elles, car nulle part ailleurs dans la maison cette espèce n'était ainsi mise en valeur. Il y avait des fleurs dans la salle à manger, des fleurs dans la bibliothèque, mais bien rangées et bien disciplinées, plutôt en retrait, rien à voir avec cet envahissement, cette profusion. M'installant devant le bureau, je m'étonnai que cette pièce, si ravissante et si riche en couleur, ait en même temps un caractère tellement sérieux et tellement studieux. J'aurais pensé qu'une pièce arrangée avec un goût aussi exquis, nonobstant son outrance florale, n'aurait eu qu'un rôle décoratif, et qu'on aurait uniquement misé sur son ambiance intime et langoureuse.

Mais ce meuble, malgré sa beauté, n'avait rien d'un de ces joujoux où une femme pouvait griffonner des petits billets en mordillant son porte-plume, pour l'abandonner ensuite à son sort des jours durant, le sous-main légèrement de travers. Ses casiers portaient les étiquettes « Lettres en attente », « Lettres à garder », « Ménage », « Domaine », « Menus », « Divers » ou encore « Adresses », chacune rédigée de cette même grande écriture pointue que je connaissais déjà. Je fus secouée, sinon bouleversée, de retomber dessus : je ne l'avais pas revue depuis que j'avais détruit la page du recueil de poèmes, et ne m'attendais pas à la contempler à nouveau.

J'ouvris un tiroir au hasard et tombai là encore sur la même écriture,

cette fois dans un carnet en cuir intitulé « Invités à Manderley ». Classé par semaines et par mois, il indiquait tout de suite quels visiteurs étaient venus puis repartis, quelles chambres ils avaient occupées et quels plats leur avaient été servis. En le feuilletant, je compris que ce carnet était un rapport annuel complet qui permettait à l'hôtesse de savoir au jour près, si ce n'est à l'heure près, quel invité avait passé quelle nuit sous son toit, où il avait dormi, et quels mets il avait dégustés. Dans ce tiroir se trouvait également du papier à lettres : d'épaisses feuilles blanches, pour les brouillons, mais aussi le papier armorié de la famille, orné de l'adresse du domaine, sans oublier des cartes de visite, blanc ivoire, dans de petites boîtes.

Je sortis une des cartes, retirant le mince papier de soie qui l'enveloppait. « Madame Maxim de Winter », pouvait-on lire, et, dans l'angle, « Manderley ». Je la remis dans la boîte et refermai le tiroir, me sentant soudain coupable et déloyale, comme si j'habitais chez quelqu'un et que, l'hôtesse m'ayant dit : « Mais oui, bien sûr, installez-vous à mon bureau », j'avais, de manière impardonnable, jeté subrepticement un œil à sa correspondance. À tout moment elle aurait pu revenir dans la pièce et me trouver là, assise devant ce tiroir ouvert auquel je n'aurais jamais dû toucher.

Lorsque le téléphone sonna tout à coup sur le bureau devant moi, mon cœur se serra et je sursautai de terreur, me croyant découverte. Je décrochai d'une main tremblante : « Qui est à l'appareil ? balbutiai-je. Qui demandez-vous ? » Il y eut un étrange bourdonnement au bout de la ligne, puis une voix se fit entendre, grave et assez déplaisante, une voix dont je n'aurais su dire si c'était celle d'une femme ou d'un homme : « Madame de Winter ? Madame de Winter ?

– Je crains que vous ne fassiez erreur, dis-je. Mme de Winter est morte il y a plus d'un an. »

Je demeurai assise là, à attendre, le regard bêtement fixé sur le combiné, et il fallut qu'on me répète ce nom, sur un ton incrédule et un peu plus sonore, pour que je me rende compte, les joues écarlates, que j'avais commis une bourde impossible à rattraper. « Ici Mme Danvers, Madame, dit la voix. Je vous parle par le téléphone intérieur. » Ma gaffe était si flagrante, si stupide et si inexcusable qu'en feignant de ne pas m'y arrêter je ne serais passée que pour plus sotte encore.

« Excusez-moi, madame Danvers, bredouillai-je. La sonnerie m'a surprise, je ne savais pas ce que je disais, je n'avais pas compris que

l'appel était pour moi, j'ignorais qu'il s'agissait de la ligne intérieure.

– Navrée de vous avoir dérangée, Madame. » Elle sait, me dis-je, elle se doute que j'ai fouillé dans le tiroir. « Je me demandais simplement si vous désiriez me voir, et si les menus de la journée vous convenaient.

– Oh ! m'exclamai-je. Bien sûr. Je veux dire, je suis sûre que les menus me conviennent, faites donc à votre guise, madame Danvers, vous n'avez pas à me consulter.

– Il vaudrait mieux, je crois, que vous lisiez la liste. Vous la trouverez sur le sous-main, à côté de vous. »

Je cherchai fébrilement sur le bureau, et finis par trouver une feuille de papier que je n'avais pas remarquée jusqu'alors. Je la parcourus rapidement : crevettes au curry, rôti de veau, asperges, mousse au chocolat. Était-ce le déjeuner ou le dîner ? Ce n'était pas précisé. Le déjeuner, sans doute.

« Oui, madame Danvers. C'est très bien. C'est parfait, même.

– Si vous souhaitez une modification, surtout, prévenez-moi, et je donnerai des ordres sur-le-champ. Vous observerez que j'ai laissé un blanc à côté du mot “sauce”, afin que vous précisiez votre préférence. Je ne savais pas quelle sauce vous vouliez qu'on serve avec le rôti de veau. Mme de Winter était très exigeante pour les sauces : je devais toujours lui demander son avis.

– Ah, fis-je. Euh, eh bien, madame Danvers, je ne saurais dire. Autant faire comme d'habitude, servir la sauce que, d'après vous, Mme de Winter aurait choisie.

– Vous n'avez pas de préférence, Madame ?

– Non. Je dois avouer que non, madame Danvers.

– J'ai tendance à penser que Mme de Winter aurait choisi une sauce au vin, Madame.

– Ce sera la même, dans ce cas.

– Je vous demande pardon de vous avoir dérangée pendant votre courrier, Madame.

– Vous ne m'avez pas du tout dérangée. Je vous en prie, ne vous excusez pas.

– Le courrier part à midi. Robert viendra chercher vos lettres et s'occupera de les timbrer. Si vous avez des missives urgentes à expédier, il vous suffira de l'appeler avec ce téléphone. Il s'arrangera pour les faire poster sur-le-champ.

– Merci, madame Danvers. »

J'écoutai un moment, mais elle n'ajouta rien, puis j'entendis un petit « clic » au bout de la ligne. Elle avait raccroché. Je fis de même. Je contemplai à nouveau le bureau, et son papier à lettres, prêt à l'emploi, sur le sous-main. Devant moi s'alignaient les casiers avec leurs étiquettes comme autant de reproches à mon oisiveté. Celle qui s'asseyait ici avant moi ne perdait pas son temps comme je le faisais. Rapide, efficace, elle saisissait le combiné et donnait ses instructions pour la journée, biffant éventuellement dans le menu un plat qui ne lui plaisait pas. Elle ne disait pas « Oui, madame Danvers », ni « Bien sûr, madame Danvers », comme je le faisais. Elle s'attelait ensuite à son courrier : cinq, six, sept lettres, peut-être, toutes rédigées de cette curieuse écriture penchée que je connaissais si bien. Elle arrachait feuille après feuille de ce doux papier blanc, que les immenses caractères qu'elle traçait lui faisaient consommer en quantité prodigieuse, puis apposait sa signature à la fin de chacune de ses missives personnelles, ce « Rebecca » dont le grand *R* incliné écrasait le reste du prénom.

Je pianotais sur le bureau. Les casiers étaient vides à présent. Il n'y avait plus de « lettres en attente » auxquelles il fallait répondre, plus de factures à régler dont j'ignorais tout. Si j'avais des missives urgentes, avait dit Mme Danvers, je devais téléphoner à Robert et il s'arrangerait pour les faire poster. Je me demandai combien de messages urgents Rebecca avait coutume d'écrire, et à qui. À des couturières, peut-être. « J'ai besoin de cette robe en satin blanc pour mardi sans faute. » Ou bien à son coiffeur. « Je viendrai à Londres vendredi prochain et désire un rendez-vous à trois heures avec *Monsieur Antoine** en personne. Shampooing, massage, mise en plis et manucure. » Non, les missives de ce genre seraient une perte de temps. Elle devait faire téléphoner à Londres, sûrement par Frith, qui expliquait : « J'appelle de la part de Mme de Winter… » Je continuais à pianoter sur le bureau. Je ne voyais personne à qui écrire. Hormis Mme Van Hopper. Il y avait quelque chose de grotesque et d'assez ironique dans l'idée que je me trouvais assise à mon propre bureau dans ma propre maison sans rien de mieux à faire qu'écrire une lettre à Mme Van Hopper, une femme que je n'aimais pas et ne reverrais jamais. Je tirai vers moi une feuille de papier. Je m'emparai de la longue plume à la pointe étincelante. « Chère Madame Van Hopper », commençai-je et, tandis que, dans un style hésitant et laborieux, je lui disais que j'espérais que la traversée s'était bien passée, que sa fille allait mieux et qu'il faisait beau et chaud à New York, je

remarquai pour la première fois combien ma propre écriture était ramassée et informe, sans personnalité, sans élégance, l'écriture d'un être inculte, pour ainsi dire, celle d'une élève médiocre dans une école de second ordre.

9.

Lorsque j'entendis la voiture dans l'allée, je me levai, paniquée, en regardant la pendule, car je savais que c'était Beatrice et son mari. Il était tout juste midi : ils arrivaient bien plus tôt que je ne croyais. Et Maxim n'était pas encore rentré. Je me demandai s'il y aurait moyen de me cacher, de m'enfuir dans le jardin par la porte-fenêtre. Frith les conduirait dans le petit salon puis constaterait : « Madame a dû sortir », et cela paraîtrait tout naturel, ils trouveraient cela parfaitement normal. Les chiens levèrent une tête intriguée en me voyant courir vers la porte-fenêtre, et Jasper me suivit en remuant la queue.

La porte-fenêtre s'ouvrait sur la terrasse puis la petite clairière gazonnée, mais alors que je m'apprêtais à me faufiler le long des rhododendrons, les voix se rapprochèrent et je reculai dans la pièce. Ils passaient par le jardin, Frith leur ayant sans doute dit que j'étais dans le petit salon. Je filai dans le grand salon et me dirigeai vers une porte située à ma gauche. Elle donnait sur un long couloir en pierre que j'enfilai au pas de course, pleinement consciente de ma sottise, honteuse de cet accès de trac, mais je me savais incapable d'affronter ces gens, du moins pour l'instant. Le couloir menait semblait-il vers les communs et, après un angle, je découvris un nouvel escalier et rencontrai une domestique que je n'avais jamais vue, une fille de cuisine, peut-être, portant un seau et un balai à franges. Elle me regarda, éberluée, comme si j'étais une apparition très inattendue dans cette partie de la maison. « Bonjour », fis-je, atrocement confuse, en avançant vers l'escalier. « Bonjour, Madame », répondit-elle, bouche bée, ses yeux ronds me suivant avec perplexité tandis que je gravissais les marches.

Cet escalier devait conduire aux chambres. J'allais pouvoir rejoindre mon appartement de l'aile est et y demeurer un moment, jusqu'à ce qu'il soit presque l'heure de déjeuner et que le savoir-vivre m'oblige à redescendre.

J'avais dû me perdre, car en franchissant une porte en haut de l'escalier, je débouchai sur un long couloir inconnu, assez semblable à celui de l'aile est, mais plus large et plus sombre – ceci à cause des lambris aux murs.

J’hésitai puis, tournant à gauche, j’aboutis à un vaste palier et un autre escalier. Tout était très silencieux et la pénombre régnait. Il n’y avait personne. Si des bonnes étaient venues faire le ménage au cours de la matinée, elles avaient terminé et étaient reparties. Il n’y avait aucune trace de leur présence, rien de cette odeur de poussière que laissent les tapis récemment balayés, et, plantée là à me demander quel chemin prendre, je trouvais ce silence étrange, presque aussi oppressant que celui d’une maison vide après le départ de ses propriétaires.

J’ouvris une porte au hasard, et découvris une pièce plongée dans une obscurité totale : aucun rai de lumière ne filtrait par les volets clos, mais je distinguai vaguement, au centre de la pièce, les contours de plusieurs meubles recouverts de housses blanches. Les lieux sentaient le renfermé, l’odeur d’une pièce rarement, sinon jamais utilisée, dont les différents bibelots avaient été rassemblés au milieu d’un lit et laissés là, protégés par un drap. Les rideaux n’avaient pas dû être tirés depuis un lointain été, et si on allait aujourd’hui à la fenêtre pour les écarter et ouvrir les volets grinçants, un cadavre de phalène emprisonné derrière depuis bien des mois dégringolerait sur le tapis, à côté d’une épingle oubliée et d’une feuille desséchée que le vent avait apportée avant qu’on ait clos les fenêtres pour la dernière fois. Je repoussai doucement la porte et longeai le couloir d’un pas mal assuré. Des portes le jalonnaient de chaque côté, toutes fermées, et je finis par atteindre un petit renfoncement dans un mur extérieur, où une large fenêtre m’apporta enfin de la lumière. Regardant dehors, je vis en contrebas les pelouses uniformes qui s’étendaient jusqu’à la mer, puis la mer elle-même. D’un vert vif rehaussé de crêtes blanches, elle était fouettée par un vent d’ouest qui refoulait ses eaux à toute allure loin du rivage.

Elle était plus près que je ne croyais, bien plus près. Elle devait être à cinq minutes à peine, derrière ce bouquet d’arbres au-dessous des pelouses : en collant mon oreille au carreau, j’entendais les vagues qui déferlaient sur une petite plage cachée à ma vue. Je compris alors que j’avais fait le tour de la maison, et que je me trouvais dans le couloir de l’aile ouest. Oui, Mme Danvers avait raison. D’ici on entendait la mer. On l’imaginait facilement, en hiver, mordre sur ces vertes pelouses et venir menacer la maison elle-même, car même maintenant, sous l’effet du vent, il y avait de la buée sur la vitre, comme si quelqu’un avait soufflé son haleine dessus. Une buée chargée de sel, tout droit venue de la mer. Un rapide nuage cacha brièvement le soleil, et la mer changea

aussitôt de couleur pour devenir noire, cruelle, ses crêtes blanches prenant tout à coup un aspect implacable : plus rien de cette mer joyeuse et scintillante que j'avais admirée peu avant.

D'une certaine manière, j'étais contente que mes appartements se situent dans l'aile est. En définitive, je préférais la roseraie au bruit de la mer. Je regagnai le palier en haut de l'escalier, et alors que je m'apprêtais à descendre, une main sur la rampe, j'entendis la porte derrière moi qui s'ouvrait. C'était Mme Danvers. Nous nous regardâmes un instant sans parler, et je ne saurais dire si c'était de la colère que je lus dans ses yeux ou de la curiosité, car son visage se figea tel un masque. Elle avait beau ne pas souffler mot, je me sentais coupable et honteuse comme si j'avais été surprise dans un lieu interdit, et l'inévitable rougeur révélatrice se répandit sur mes traits.

« Je me suis perdue, expliquai-je. J'essayais de retrouver ma chambre.

– Vous êtes du côté opposé, dans l'aile ouest.

– Oui, je sais.

– Êtes-vous entrée dans une des pièces ?

– Non, répondis-je. J'ai simplement ouvert une porte, je ne suis pas entrée. Tout était sombre, recouvert de housses. Je suis désolée. Je ne voulais pas causer de dérangement. Il semble que vous ayez condamné cette partie de la maison.

– Si vous souhaitez qu'on la rouvre, ce sera fait, vous n'aurez qu'à demander. Les pièces sont toutes meublées, et habitables.

– Oh, non, me récriai-je. Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Peut-être voudriez-vous que je vous fasse visiter l'aile ouest dans son entier ? »

Je secouai la tête. « Non, non, une autre fois… Je suis attendue en bas. » J'entrepris de descendre l'escalier et elle se plaça à mes côtés pour m'accompagner, comme si elle était un gardien de prison et moi un détenu.

« Quand vous voudrez, quand vous n'aurez rien à faire, il vous suffira de demander, je vous ferai visiter les pièces de l'aile ouest. » Son insistance m'emplit d'un vague malaise, sans que je m'explique pourquoi. Le ton employé m'évoquait un souvenir, une visite chez une amie, du temps de mon enfance. La fillette de la maison, plus âgée que moi, m'avait prise par le bras en me chuchotant à l'oreille : « Il y a un livre… il est enfermé dans un placard, dans la chambre de ma mère. Si

on allait le regarder ? » Je me rappelais sa figure pâle tout excitée, ses petits yeux de fouine qui brillaient, et sa façon pressante de me pincer le bras.

« Je ferai enlever les housses, et alors vous pourrez voir les pièces comme elles étaient à l'époque où elles servaient, reprit Mme Danvers. Je vous les aurais montrées ce matin, mais je vous croyais occupée à rédiger votre courrier dans le petit salon. Vous savez, au besoin, il suffit de me téléphoner dans mes quartiers… On aurait très vite fait de remettre les lieux en état. »

Nous étions maintenant au bas du petit escalier et elle ouvrit une autre porte, s'effaçant pour me laisser passer, ses yeux noirs scrutant mon visage.

« C'est très aimable à vous, madame Danvers. Je vous préviendrai. »

Nous débouchâmes sur un palier, et je m'aperçus que nous nous trouvions désormais en haut du grand escalier, derrière la tribune des musiciens.

« Je ne vois pas comment vous avez pu vous tromper… La porte qui mène à l'aile ouest est très différente de celle-ci.

– Je ne suis pas arrivée par-là, dis-je.

– Alors vous avez dû passer par-derrière, par le couloir en pierre ?

– Oui, acquiesçai-je, sans croiser son regard. En effet, j'ai pris un couloir en pierre. »

Elle continuait à me dévisager, comme si elle attendait que je lui raconte pourquoi j'avais fui le petit salon, affolée, pour me fourvoyer dans les communs, et j'eus soudain la sensation qu'elle savait, qu'elle avait dû m'espionner, qu'elle m'avait regardée errer dans l'aile ouest sans doute depuis le début, m'observant par une porte entrebâillée. « Mme Lacy et le major sont là depuis un moment, dit-elle. J'ai entendu leur voiture, il était tout juste midi.

– Ah ! m'exclamai-je. Je ne savais pas.

– Frith les aura conduits dans le petit salon. Il ne doit plus être loin de midi et demi. Vous saurez vous repérer maintenant, n'est-ce pas ?

– Oui, merci, madame Danvers. »

Je descendis le grand escalier pour rejoindre le hall, consciente qu'elle se tenait au-dessus de moi, et que son regard me suivait.

Il me fallait à présent retourner dans le petit salon, et faire la connaissance de la sœur de Maxim et de son mari. Plus question de me cacher dans ma chambre. En entrant dans le grand salon, je jetai un

coup d'œil par-dessus mon épaule : Mme Danvers était toujours debout en haut de l'escalier, telle une sentinelle noire.

Je restai un moment devant la porte du petit salon, la main sur la poignée, à écouter le bourdonnement des voix. Maxim avait dû revenir accompagné de son régisseur pendant que je me trouvais à l'étage : au bruit, la pièce me sembla pleine de monde. J'éprouvais cette même incertitude nauséeuse que j'avais si souvent ressentie enfant, quand, sommée d'aller saluer des visiteurs, je tournais le bouton de la porte et avançais d'un pas maladroit vers un océan de visages au milieu d'un brusque silence général.

« La voilà enfin, s'écria Maxim. Où est-ce que tu te cachais ? Nous allions lancer une battue… Je te présente Beatrice, Giles et Frank Crawley. Attention, tu as failli marcher sur le chien. »

Grande, large d'épaules, Beatrice était très belle et ressemblait beaucoup à Maxim pour ce qui était des yeux et de la mâchoire, mais elle n'était pas aussi élégante que je m'y attendais. Beaucoup plus « campagnarde façon tweed ». Du genre à soigner les chiens quand ils avaient la maladie de Carré, à s'y connaître en chevaux et à savoir manier le fusil. Elle ne m'embrassa pas. Elle me serra la main très fermement, en me regardant droit dans les yeux, puis elle se tourna vers Maxim : « Très différente de ce que j'imaginais. Rien à voir avec ta description. »

Tout le monde rit et je fis de même, sans trop savoir si on riait à mes dépens ou non, me demandant secrètement ce qu'elle imaginait, et quelle avait été la description de Maxim.

« Je te présente Giles », dit Maxim en me poussant doucement le bras. Giles me tendit une pogne énorme et me broya littéralement les doigts, tandis que ses yeux chaleureux me souriaient derrière ses lunettes en écaille.

« Frank Crawley », annonça ensuite Maxim, et je me tournai vers le régisseur, un homme terne assez maigre à la pomme d'Adam proéminente, dans les yeux de qui je lus du soulagement lorsqu'il me regarda. Je me demandai pourquoi, mais n'eus pas le temps d'y réfléchir. Frith, qui venait d'apparaître, me proposait du sherry, et Beatrice m'interpellait : « Maxim m'apprend que vous n'êtes rentrés qu'hier soir… Je l'ignorais, sans quoi évidemment nous ne nous serions pas imposés aussi vite. Alors, que pensez-vous de Manderley ?

– Je n'ai pas encore vu grand-chose, mais bien sûr c'est très beau. »

Elle me toisait comme je m'y attendais, mais d'une manière directe et franche, sans malveillance, contrairement à Mme Danvers, sans hostilité. Elle avait le droit de me juger, c'était la sœur de Maxim, un Maxim qui me rejoignit alors et passa son bras sous le mien, m'insufflant de l'assurance.

« Tu as meilleure mine, mon vieux, lui dit-elle, tête penchée, pour mieux l'examiner. Tu n'as plus ces traits tirés, Dieu merci. Je suppose que c'est à vous que nous le devons ? ajouta-t-elle, en me désignant du menton.

– J'ai une excellente santé, affirma Maxim d'un ton sec. Je me suis toujours porté comme un charme. Tu crois toujours qu'on est malade quand on n'est pas gros comme Giles.

– Arrête, répliqua Beatrice, tu sais pertinemment que tu étais à ramasser à la petite cuillère il y a six mois. Tu m'as flanqué la frousse de ma vie quand je suis venue te voir. Je te croyais bon pour une dépression. Giles, soutiens-moi. Maxim était bien à faire peur la dernière fois que nous sommes venus, et je t'ai bien dit qu'il allait faire une dépression ?

– Ça, il faut avouer, vieille branche, que vous n'êtes plus le même, confirma Giles. Vous avez eu bien raison de partir. Il a l'air en pleine forme, pas vrai, Crawley ? »

À la contraction de ses muscles sous mon bras, je sentais que Maxim essayait de garder son calme. Pour une raison ou une autre, cette conversation sur sa santé ne lui plaisait pas ; elle le mettait en colère, même, et je trouvais indélicat de la part de Beatrice d'insister ainsi, et d'en faire une affaire pareille.

« Maxim est très bronzé, lâchai-je timidement. Cela cache bien des turpitudes. Il fallait le voir à Venise prendre le petit déjeuner sur le balcon, à tout faire pour brunir. Il trouve que le hâle l'embellit. »

Tout le monde rit, et M. Crawley dit : « Ce devait être merveilleux à Venise, madame, à cette époque de l'année », et je confirmai : « Oui, nous avons eu un temps absolument merveilleux. Seulement un jour mauvais, n'est-ce pas, Maxim ? » S'écartant tout naturellement de sa santé, la conversation se porta sur l'Italie, le plus inoffensif des sujets, et le thème béni du climat. Faciles à présent, les échanges n'avaient plus rien de contraint. Giles et Beatrice discutaient avec Maxim du bon fonctionnement de sa voiture, et M. Crawley me demandait s'il était vrai qu'on ne voyait plus de gondoles sur les canaux, seulement des bateaux

à moteur. Il aurait pu y avoir des paquebots sur le Grand Canal, à mon avis, il s'en moquait, il disait cela pour m'aider, c'était sa contribution aux efforts que je déployais pour détourner la conversation et je lui en étais reconnaissante, sentant en lui un allié malgré son apparence falote.

« Jasper a besoin d'exercice, déclara Beatrice en taquinant le chien avec son pied. Il est beaucoup trop gros, et il a à peine deux ans. Qu'est-ce que tu lui donnes à manger, Maxim ?

– Ma chère Beatrice, il suit exactement le même régime que tes chiens. Ne fais pas comme si tu t'y connaissais mieux que moi en animaux.

– Mon cher frère, comment saurais-tu ce qu'on a donné à manger à Jasper, alors que tu as été absent pendant deux mois ? Ne me raconte pas que Frith l'emmène se promener jusqu'à la grille deux fois par jour. Ce chien n'a pas couru depuis des semaines : je le vois à l'état de son poil.

– Je préfère qu'il soit obèse plutôt que famélique comme ton crétin de chien, répliqua Maxim.

– Pas très malin, comme remarque, rétorqua Beatrice. Je te rappelle que Lion participe à des concours canins et qu'il a remporté deux premiers prix au Crufts en février dernier. »

L'atmosphère était à nouveau un peu tendue. Je le voyais à la bouche pincée de Maxim, et je me demandais si le frère et la sœur se houspillaient toujours ainsi, quitte à mettre l'assistance mal à l'aise. J'aurais aimé que Frith vienne annoncer le déjeuner. À moins que nous ne soyons avertis par un gong ? J'ignorais comment on procédait à Manderley.

« Vous habitez loin d'ici ? demandai-je, m'asseyant à côté de Beatrice. Vous avez dû partir de bonne heure ?

– Quatre-vingts kilomètres, ma chère, dans le comté voisin, après Trowchester. Une région bien meilleure pour la chasse. Il faudra venir, quand Maxim voudra se passer de vous. Giles vous trouvera un cheval.

– Je regrette, je ne chasse pas, avouai-je. J'ai appris à monter, enfant, mais à peine : il ne m'en reste pas grand-chose.

– Il faudra vous y remettre, dit-elle. On ne peut pas vivre à la campagne et ne pas monter à cheval. On ne saurait pas quoi faire de sa carcasse… Il paraît que vous peignez. C'est très bien, évidemment, mais pas très sportif. Ça va les jours de pluie quand on n'a pas le choix.

– Ma chère Beatrice, tout le monde n'est pas aussi fana de grand air

que toi, intervint Maxim.

– Ce n'est pas à toi que je parlais, mon vieux. Nous savons tous que tu te contentes tout à fait de flâner dans les jardins de Manderley, sans jamais, surtout, accélérer le pas.

– Moi aussi j'aime beaucoup marcher, précisai-je à la hâte. Je ne me lasserai sûrement pas des promenades dans le domaine. Et puis, je pourrai aller me baigner quand il fera plus chaud.

– Vous êtes optimiste, ma chère. Je n'ai pas souvenir de m'être jamais baignée ici. L'eau est bien trop froide, et la plage couverte de galets.

– Cela ne me gêne pas. J'adore nager. Du moment que les courants ne sont pas trop forts. Est-ce que la baie est dangereuse ? »

Personne ne répondit, et je m'aperçus soudain de ce que je venais de dire. Mon cœur se mit à palpiter et je sentis mes joues s'enflammer. Éperdue de confusion, je me penchai pour caresser l'oreille de Jasper. « Jasper aurait bien besoin de nager pour perdre toute cette graisse, commenta Beatrice, en rompant le silence. Mais dans la baie ce serait un peu trop dur pour lui, pas vrai, Jasper ? Ce bon vieux Jasper. Brave vieux chien. » Nous flattâmes l'animal ensemble, sans nous regarder.

« Dites donc, j'ai une faim du diable, s'exclama Maxim. Mais enfin, qu'est-ce qui se passe avec ce déjeuner ?

– Il est une heure pile, d'après la pendule de la cheminée, fit remarquer M. Crawley.

– Elle a toujours avancé, déclara Beatrice.

– Cela fait des mois qu'elle marche parfaitement », rectifia Maxim.

À ce moment, la porte s'ouvrit et Frith annonça que le déjeuner était servi.

« Je dois aller me laver les mains », dit Giles en baissant les yeux sur elles.

Nous nous levâmes tous et traversâmes le grand salon et le hall avec un immense soulagement. Beatrice et moi précédions légèrement les hommes. Elle me tenait le bras.

« Ce brave vieux Frith, il ne change pas d'un iota : je me sens à nouveau petite fille quand je le vois. Ne m'en veuillez pas, mais vous êtes encore plus jeune que je ne m'y attendais. Maxim m'avait dit votre âge, mais vous êtes vraiment une enfant. Dites-moi, êtes-vous très amoureuse de lui ? »

Je n'étais pas préparée à cette question, et elle dut lire la surprise sur

mon visage car elle partit d’un petit rire, et me pressa le bras.

« Ne répondez pas, je comprends ce que vous ressentez. Je suis une enquiquineuse et je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Il ne faut pas m’en vouloir. Je suis très attachée à Maxim, vous savez, même si nous nous disputons comme des chiffonniers quand nous nous croisons. Je vous félicite encore de la mine qu’il a. Nous nous faisions beaucoup de souci pour lui l’année dernière à cette époque, mais bien sûr vous connaissez toute l’histoire. » Nous avions atteint la salle à manger et Beatrice se tut, car les domestiques étaient là et les hommes nous avaient rejointes. Tandis que je m’asseyais et dépliais ma serviette, je me demandais ce que dirait Beatrice si elle apprenait que je ne savais rien de cette fameuse année précédente, pas le moindre détail sur la tragédie survenue dans la baie, que Maxim gardait ces choses-là pour lui et que jamais je ne l’interrogeais.

Le déjeuner se déroula mieux que je n’avais osé l’espérer. Il y eut peu de prises de bec. Peut-être Beatrice faisait-elle enfin preuve de tact. Toujours est-il que le frère et la sœur bavardaient de questions concernant Manderley, qu’ils parlaient des chevaux de Beatrice, du jardin, de leurs amis communs, pendant que Frank Crawley, à ma gauche, entretenait avec moi un gentil babillage dont je lui savais gré, car il ne réclamait aucun effort. Giles s’intéressait plus à son assiette qu’à la conversation, même si de temps à autre il se rappelait mon existence et me lançait une remarque impromptue.

« Même cuisinière, je suppose, Maxim ? demanda-t-il, après que Robert lui eut présenté le sabayon pour la deuxième fois. Je dis toujours à Bee… Manderley est la seule maison d’Angleterre où on ait droit à une cuisine digne de ce nom. Je me souviens de ce sabayon : il a marqué ma mémoire.

– Je crois que nous en changeons périodiquement, mais l’exigence reste la même, répondit Maxim. Mme Danvers détient toutes les recettes, et elle leur explique quoi faire.

– Une femme incroyable, cette Mme Danvers, déclara Giles en se tournant vers moi. Vous ne trouvez pas ?

– Oh, si, acquiesçai-je. Mme Danvers m’a l’air de quelqu’un de stupéfiant.

– Mais bon, pas vraiment une beauté ! » s’esclaffa Giles.

Frank Crawley ne dit rien et, en levant les yeux, je vis Beatrice qui m’observait. Elle détourna la tête, puis se mit à parler à Maxim.

« Vous jouez un peu au golf, madame ? me demanda Frank Crawley.

– Non, je crains que non », répondis-je, bien contente qu'on aborde un autre sujet et que Mme Danvers soit oubliée. J'avais beau ne pas jouer au golf et ne rien connaître à ce sport, j'étais prête à l'écouter aussi longtemps qu'il voulait. Le golf avait quelque chose de solide, d'inoffensif et d'ennuyeux qui ne tirait pas à conséquence. Nous prîmes le fromage, puis le café : j'ignorais si j'étais censée signifier la fin du repas. Je n'arrêtais pas de regarder Maxim, mais il ne m'adressait aucun signe. Giles, par une mystérieuse association d'idées, s'embarqua alors dans une histoire, assez difficile à suivre, de voiture qu'on avait dégagée d'une congère, et je l'écoutai poliment, hochant la tête de loin en loin et esquissant des sourires, mais sentant Maxim qui s'énervait à l'autre bout de la table. Giles finit par s'interrompre et je croisai le regard de Maxim : il fronça très légèrement les sourcils avec un mouvement de tête vers la porte.

Je me levai aussitôt ; je heurtai gauchement la table en déplaçant ma chaise et renversai le porto de Giles. « Oh, là là ! » m'écriai-je, indécise et désemparée, attrapant ma serviette en pure perte. « Ce n'est rien, Frith s'en occupera, dit Maxim. N'ajoute pas à la confusion. Beatrice, emmène-la dans le jardin : elle ne l'a qu'entraperçu jusqu'ici. »

Il avait l'air fatigué, et comme désabusé. Je commençai à regretter cette invasion, qui avait gâché notre journée. C'était trop de tension au lendemain de notre retour. Je me sentais fatiguée moi aussi, fatiguée et déprimée. Maxim avait un air presque irrité quand il avait suggéré que nous allions dans le jardin. Quelle sotte j'avais été de renverser ce verre.

Nous sortîmes sur la terrasse puis gagnâmes les vertes pelouses duveteuses.

« Je trouve dommage que vous soyez rentrés si tôt à Manderley, dit Beatrice. Vous auriez dû poursuivre votre petit périple en Italie encore trois ou quatre mois, pour revenir en plein été. Non seulement cela aurait fait un bien fou à Maxim, mais cela aurait été plus facile pour vous. Je ne peux pas m'empêcher de penser que vous allez avoir du mal à vous acclimater.

– Oh, non, je ne crois pas, protestai-je. Je sens que je vais très vite aimer Manderley. »

Elle ne répondit pas, et nous continuâmes à aller et venir sur les pelouses.

« Parlez-moi un peu de vous, dit-elle enfin. Que faisiez-vous dans le

midi de la France ? Vous étiez avec une Américaine assez épouvantable, m'a dit Maxim. »

Je lui parlai de Mme Van Hopper et lui expliquai ce qui m'avait amenée à me lier avec elle. Elle semblait compatissante mais vaguement distraite, comme si elle pensait à autre chose.

« Oui, dit-elle lorsque je me tus, tout cela a été très soudain, en effet. Mais bien sûr, ma chère, nous avons tous été enchantés, et j'espère vraiment que vous serez heureux.

– Merci, Beatrice. Merci beaucoup. »

Je me demandais pourquoi elle disait qu'elle « espérait » que nous serions heureux, et non pas qu'elle en était sûre. Elle était gentille, elle était sincère, elle me plaisait beaucoup, mais il y avait dans sa voix une nuance de doute qui me faisait peur.

« Quand Maxim m'a écrit pour m'annoncer la nouvelle, continua-t-elle en me prenant le bras, et qu'il m'a raconté qu'il vous avait dénichée dans le midi de la France, et que vous étiez très jeune et très jolie, je dois avouer que cela m'a quand même donné un choc. Évidemment, nous imaginions une grande mondaine, une fille très moderne et très maquillée, le genre qu'on s'attend à rencontrer dans ces endroits-là. Quand vous êtes entrée dans le petit salon avant le déjeuner, j'en suis restée comme deux ronds de flan. »

Elle rit, et je ris avec elle. Mais elle ne précisa pas si elle avait été déçue par mon apparence, ou bien soulagée.

« Ce pauvre Maxim, il en a bavé, reprit-elle. Espérons que vous lui avez fait oublier cette période abominable. Bien sûr il adore Manderley. »

D'un côté, je voulais qu'elle continue dans ce registre, qu'elle me parle davantage du passé, avec ce naturel et cette facilité, mais en même temps, tout au fond de moi, je ne voulais pas savoir, je ne voulais pas de détails.

« Nous ne sommes pas du tout pareils, vous savez, nos caractères sont aux antipodes. Je montre tout sur mon visage, si j'aime les gens ou non, si je suis fâchée ou contente. Je n'ai aucune retenue. Maxim est totalement différent. Très secret, très réservé. On ne sait jamais ce qui se passe dans sa drôle de cervelle. Je m'emporte à la plus petite provocation, j'éclate, et puis c'est terminé. Maxim sort de ses gonds une ou deux fois par an, mais quand il le fait – mon Dieu –, il se met *vraiment* en colère. Je ne pense pas que ça lui arrivera avec vous. Vous

m'avez l'air d'une petite jeune femme placide. »

Elle sourit en me pressant le bras, et je réfléchis à cette notion de placidité, au calme et au confort qu'elle suggérait, évoquant une créature avec un tricot sur les genoux, le front paisible et serein. Une créature jamais anxieuse, jamais torturée par le doute et l'indécision, une créature qui ne se tenait jamais comme moi, pleine d'espoir, d'excitation ou de crainte, à triturer ses ongles rongés, sans savoir au juste quelle direction prendre, quelle étoile suivre.

« Vous ne m'en voudrez pas de vous dire ça, j'espère, mais je crois que vous devriez faire quelque chose à vos cheveux… Pourquoi pas des crans ? Ils sont vraiment très plats comme ça, non ? Ce doit être affreux sous un chapeau. Et si vous les rameniez derrière les oreilles ? »

Je m'exécutai, et attendis son approbation. Elle me regarda d'un œil critique, tête penchée. « Non, dit-elle. Non, je crois que c'est pire. C'est trop sévère, et cela ne vous va pas. Non, il vous faut simplement des crans, pour leur donner un peu de volume. Je n'ai jamais aimé cette coupe à la Jeanne d'Arc, ou quel qu'en soit le nom. Et Maxim, qu'est-ce qu'il en dit ? Il trouve que cette coiffure vous va ?

– Je ne sais pas, il ne m'en a jamais parlé.

– Ah, eh bien, peut-être que ça lui plaît. Ne vous fiez pas à moi. Dites, vous avez acheté des vêtements à Londres ou Paris ?

– Non, répondis-je, nous n'avons pas eu le temps. Maxim était impatient de rentrer. Je pourrai toujours commander sur catalogue.

– Je vois bien à votre manière de vous habiller que vous vous fichez complètement de ce que vous portez. »

Je posai un œil contrit sur ma jupe de flanelle.

« Je ne m'en moque pas du tout, protestai-je. Je raffole des jolies choses. Mais je n'ai jamais eu beaucoup d'argent à mettre dans ma garde-robe.

– Je n'en reviens pas que Maxim ne soit pas resté une bonne semaine à Londres pour vous offrir des tenues dignes de ce nom. C'est assez égoïste de sa part, je trouve. D'ailleurs, ça ne lui ressemble pas. Il est en général très exigeant.

– Ah bon ? m'étonnai-je. Je n'ai jamais eu cette impression. Je ne crois même pas qu'il remarque ce que j'ai sur le dos. Je ne crois pas qu'il y attache d'importance.

– Ah ! fit-elle. Eh bien, il a dû changer, dans ce cas. »

Elle se tourna et siffla Jasper, les mains dans les poches, avant de

dresser la tête vers la maison en contre-haut.

« Vous n’habitez pas l’aile ouest, on dirait.

– Non, répondis-je. Nous occupons l’appartement de l’aile est. Il a été entièrement refait.

– Ah bon ? Je ne savais pas. Je me demande pourquoi.

– C’est Maxim qui a voulu. Apparemment, il préfère. »

Elle ne dit rien. Elle continuait à contempler les fenêtres, et à siffloter. « Vous vous entendez bien avec Mme Danvers ? » demanda-t-elle soudain.

Je me penchai et me mis à tapoter la tête de Jasper et à lui caresser les oreilles. « Je ne l’ai pas beaucoup vue. Elle me fait un peu peur. Je n’ai jamais rencontré quelqu’un comme elle.

– Ça, je m’en doute. »

Jasper, l’air humble et comme intimidé, leva vers moi des yeux immenses. J’embrassai sa tête soyeuse, et posai ma main sur son museau noir.

« Vous n’avez pas à avoir peur d’elle, reprit Beatrice. Surtout, ne lui montrez pas, quoi que vous fassiez. Évidemment, je n’ai jamais eu à traiter avec elle, et n’en ai aucune envie. En tout cas, elle a toujours été très aimable avec moi. » Je continuais à caresser le museau de Jasper.

« Elle vous a paru sympathique ? demanda Beatrice.

– Non. Non, pas très. »

Beatrice se remit à siffloter, frottant la tête de Jasper avec son pied. « Si j’étais vous, j’éviterais le plus possible d’avoir affaire à elle.

– Elle dirige très bien la maison, je ne devrais pas avoir à m’en mêler.

– Oh, je ne pense pas que ça la dérangerait. » C’était ce qu’avait dit Maxim la veille au soir, et je trouvais bizarre qu’ils soient tous deux du même avis. J’aurais cru que s’il y avait une seule chose que Mme Danvers ne voulait pas, c’était me voir me mêler de sa gestion.

« Elle s’y fera sans doute, à la longue, reprit Beatrice, mais les choses risquent d’être assez désagréables pour vous au début. Évidemment, elle est folle de jalousie. C’est bien ce que je craignais.

– Pourquoi ? demandai-je, levant les yeux vers elle. Pourquoi serait-elle jalouse ? Maxim n’a pas l’air de l’apprécier particulièrement.

– Ma chère enfant, ce n’est pas à Maxim qu’elle pense, rectifia Beatrice. Je crois qu’elle le respecte et ainsi de suite, mais rien de plus. Non, voyez-vous… » Elle s’interrompit, plissant légèrement le front, me

regardant d'un air hésitant. « Elle vous en veut tout bonnement d'être ici, c'est là le hic.

– Mais pourquoi ? m'écriai-je. Pourquoi m'en voudrait-elle ?

– Je pensais que vous saviez. Je pensais que Maxim vous aurait prévenue. Elle vouait un véritable culte à Rebecca.

– Ah, fis-je. Ah, je vois. »

Nous continuions l'une et l'autre à flatter Jasper qui, peu habitué à de tant d'attentions, roula sur le dos avec ravissement.

« Voilà les hommes, annonça Beatrice. Faisons apporter des fauteuils et asseyons-nous sous le marronnier. Giles se laisse trop grossir : il n'est vraiment pas ragoûtant à côté de Maxim. Je suppose que Frank va retourner au bureau. C'est fou ce qu'il est ennuyeux : il n'a jamais rien d'intéressant à dire. Alors, vous trois, de quoi discutiez-vous ? Toujours à refaire le monde, j'imagine. » Elle rit, le trio s'approcha d'un pas nonchalant, et nous restâmes tous plantés là. Giles lança un bâton à Jasper. Tout le monde regarda le chien. M. Crawley consulta sa montre. « Il faut que je file. Merci beaucoup pour le déjeuner, madame.

– Il faudra revenir », dis-je en lui serrant la main.

Je me demandais si Giles et Beatrice allaient partir aussi. Je ne savais pas trop s'ils étaient venus simplement pour le déjeuner, ou passer la journée. J'espérais qu'ils allaient prendre congé. J'avais envie de me retrouver seule avec Maxim, et que ce soit entre nous comme du temps de l'Italie. Nous allâmes nous installer sous le marronnier. Robert apporta des fauteuils et des plaids. Giles s'allongea sur le dos et rabattit son chapeau sur son front. Au bout d'un moment il se mit à ronfler, bouche ouverte.

« La ferme, Giles ! » s'exclama Beatrice. « Je ne dors pas », marmonna son mari, ouvrant les yeux, puis les refermant. Je le trouvais peu séduisant. Je me demandais pourquoi elle l'avait épousé. Elle n'avait pas pu être amoureuse de lui, c'était impossible. Peut-être se disait-elle la même chose pour son frère. Je surpris plusieurs fois son regard sur moi. Un regard perplexe, songeur – « Mais que peut-il bien lui trouver ? » –, et en même temps bienveillant, exempt d'hostilité. Ils parlaient de leur grand-mère.

« Il faut que nous allions la voir, disait Maxim.

– Elle devient gaga, déclara Beatrice. Quand elle mange, la pauvre chérie, tout lui coule sur le menton. »

Je les écoutais, appuyée contre le bras de Maxim, frottant ma joue

sur sa manche. Il me caressait la main machinalement, sans réfléchir, tout en conversant avec sa sœur.

C'est ce que je fais avec Jasper, me dis-je. Je suis comme Jasper à présent, appuyée contre lui. Il m'accorde une petite caresse de temps à autre, quand il y pense, et je suis heureuse, je suis plus proche de lui un instant. Il m'aime bien, comme j'aime bien Jasper.

Le vent était tombé. Un après-midi ensommeillé, paisible. L'herbe avait été tondue récemment ; elle dégageait un parfum riche et suave, un parfum d'été. Une abeille bourdonnait au-dessus de la tête de Giles, et il la chassa avec son chapeau. Jasper vint nous rejoindre ; il avait trop chaud au soleil et sa langue pendait. Il s'affala à côté de moi et entreprit de se lécher le flanc, une expression penaude dans ses grands yeux. Le soleil brillait sur les fenêtres à meneaux de la maison où se reflétaient les pelouses verdoyantes et la terrasse. De la fumée s'échappait en minces volutes d'une des premières cheminées, et je me demandai si le feu dans la bibliothèque avait été allumé, comme tous les jours.

Une grive voleta à travers la pelouse jusqu'au magnolia qui poussait devant la fenêtre de la salle à manger. Assise là sous le marronnier, je percevais, atténués, les doux effluves de son parfum. Tout était silencieux et immobile. Nous parvenait, à présent très lointain, le murmure des eaux dans la baie. La marée avait dû descendre. L'abeille recommença à bourdonner alentour, se taisant pour goûter les fleurs de marronnier au-dessus de nos têtes. Voilà ce que je m'étais toujours figurée, songeai-je. Voilà la vie à Manderley telle que je l'espérais.

Je voulais demeurer assise là, sans parler, sans écouter les autres, conserver précieusement cet instant pour l'éternité, parce que nous étions tous paisibles, aussi comblés et somnolents que l'abeille qui bourdonnait au-dessus de nos têtes. D'ici peu les choses changeraient, demain arriverait, puis le lendemain, puis l'année d'après. Et nous ne serions sans doute plus les mêmes, alors, nous ne serions plus jamais réunis exactement comme aujourd'hui. Certains s'en iraient, tomberaient malades ou mourraient. L'avenir s'étendait devant nous, inconnu, invisible, différent, peut-être, de ce que nous désirions, de ce que nous projetions. Cet instant, toutefois, était protégé, on ne pouvait y toucher. Nous étions assis ensemble, Maxim et moi, main dans la main, et le passé et l'avenir n'avaient aucune espèce d'importance. Cet instant était à l'abri, ce drôle de fragment de temps dont il ne garderait pas le souvenir, auquel il ne repenserait jamais. Lui ne le tiendrait pas pour

sacré. Il parlait d'éliminer certains buissons de l'allée, et Beatrice acquiesçait, l'interrompant pour faire une suggestion tout en lançant une touffe d'herbe vers Giles. Pour eux ce n'était que la période qui suivait le déjeuner, trois heures et quart par un après-midi quelconque, une heure ordinaire par un jour ordinaire. Eux n'avaient pas comme moi le désir de retenir cet instant, de l'emprisonner et de le préserver jalousement. Eux n'avaient pas peur.

« Bon, je crois qu'on ferait mieux de filer, dit Beatrice en brossant sa jupe recouverte de brins d'herbe. Je ne veux pas trop tarder, nous avons les Cartright à dîner.

– Comment va cette brave Vera ? demanda Maxim.

– Oh, fidèle à elle-même, toujours à parler de sa santé. Lui commence à se faire vieux. Une chose est sûre, ils vont nous bombarder de questions sur vous.

– Tu leur feras mes amitiés. »

Nous nous levâmes. Giles secoua la poussière de son chapeau. Maxim bâilla et s'étira. Le soleil se cacha. Je regardai le ciel. Il avait déjà changé : un ciel pommelé. De petits nuages défilaient en ordre serré, un banc après l'autre.

« Voilà le vent qui revient, observa Maxim.

– J'espère que nous n'aurons pas de pluie, soupira Giles.

– Le beau temps est fini pour aujourd'hui, je le crains », conclut Beatrice.

Nous nous dirigeâmes lentement vers l'allée et leur voiture qui attendait.

« Vous n'avez pas vu ce qu'on a fait dans l'aile est, dit Maxim.

– Venez donc, proposai-je. Cela ne prendra qu'une minute. »

Nous entrâmes dans le vestibule et gravîmes le grand escalier, les hommes derrière nous.

C'était bizarre de penser que Beatrice avait vécu ici tant d'années. Elle avait dévalé ces mêmes marches, petite fille, avec sa nourrice. Elle était née ici, avait été élevée ici, elle connaissait les lieux par cœur, elle y était plus à sa place que je ne le serais jamais. Elle devait avoir quantité de souvenirs enfermés dans son cœur. Je me demandais si elle repensait parfois aux jours enfuis, à l'enfant dégingandée aux cheveux nattés qu'elle était jadis, si différente de la femme qu'elle était aujourd'hui, avec ses quarante-cinq ans, son caractère bien trempé et ses habitudes enracinées, bref, quelqu'un d'autre…

Nous arrivâmes à nos appartements et Giles, se courbant pour franchir la porte basse, commenta : « C'est vraiment réussi, beaucoup mieux qu'avant, n'est-ce pas, Bee ? » Et Beatrice : « Dis donc, mon vieux, tu n'y es pas allé de main morte. Nouveaux rideaux, nouveaux lits, nouveau tout ! Tu te souviens, Giles, nous avions habité cette chambre quand tu t'étais cassé la jambe ? Elle était plus que miteuse en ce temps-là. Il faut dire que Mère n'a jamais eu un grand sens du confort. Et, par la suite, vous n'y logiez jamais personne, hein, Maxim ? Sauf quand la maison était pleine. C'est là qu'on casait toujours les célibataires. En tout cas, elle est ravissante. Et puis elle donne sur la roseraie, ce qui a toujours été un atout. Vous me laissez me refaire une beauté ? »

Les hommes redescendirent et Beatrice s'examina dans la glace.

« C'est cette brave Danvers qui s'est occupée de tout ? s'enquit-elle.

– Oui. Je trouve qu'elle s'est très bien débrouillée.

– Normal, elle a été à bonne école. Je me demande ce que ça a pu coûter. Un sacré paquet, je parie. Vous avez demandé ?

– Non, j'ai bien peur que non.

– Je ne pense pas que Mme Danvers se soit inquiétée du prix. Je peux me servir de votre peigne ? Ces brosses sont très jolies. Cadeau de mariage ?

– Maxim me les a offertes.

– Hmm. Elles me plaisent beaucoup. Il faut que nous vous fassions un cadeau, nous aussi. De quoi avez-vous envie ?

– Oh, en fait, je ne sais pas. Ne vous embêtez pas.

– Ne soyez pas ridicule, ma chère. Pas question de vous priver de cadeau, même si nous n'avons pas été conviés à votre mariage !

– J'espère que vous ne nous en voulez pas. Maxim souhaitait que cela se passe à l'étranger.

– Bien sûr que non. Vous avez eu tout à fait raison. Après tout, ce n'était pas comme si… » Elle s'arrêta au milieu de sa phrase et laissa tomber son sac. « Zut alors, j'ai cassé le fermoir ou quoi ? Non, tout va bien. Qu'est-ce que je disais ? Je ne me souviens plus. Ah, oui, les cadeaux de mariage. Il faut qu'on trouve une idée. J'imagine que les bijoux ne vous intéressent pas. »

Je ne répondis pas. « C'est tellement différent des jeunes couples habituels, reprit-elle. La fille d'une amie à moi s'est mariée l'autre jour, et bien sûr on les a équipés de façon classique, avec linge de maison, service à café, chaises de salle à manger et tout le bataclan. J'ai choisi

un assez joli lampadaire. Cinq livres chez Harrods. Si par hasard vous allez à Londres acheter des robes, surtout, adressez-vous à ma couturière, Mme Carroux*. Elle a sacrément bon goût, et elle ne vous assassine pas. »

Elle quitta la coiffeuse, et tira sur sa jupe.

« Vous comptez recevoir beaucoup ?

– Je ne sais pas. Maxim ne m'a pas dit.

– Drôle d'oiseau, jamais moyen de savoir avec lui. À une époque, il n'y avait pas un lit de libre dans cette maison, elle était pleine à craquer. C'est bizarre, je ne vous imagine pas… » Elle s'interrompit et me tapota le bras. « Enfin bon, on verra. C'est dommage que vous ne montiez pas et que vous ne chassiez pas : vous perdez vraiment beaucoup. Vous ne faites pas de voile, par hasard, dites-moi ?

– Non.

– Dieu soit loué. »

Elle se dirigea vers la porte et je la suivis dans le couloir.

« Venez nous voir quand ça vous dit, lança-t-elle. Chez nous, les gens s'invitent eux-mêmes. La vie est trop courte pour envoyer des cartons d'invitation.

– Merci beaucoup. »

Nous atteignîmes le haut de l'escalier dominant le grand hall. Les hommes se tenaient dehors sur le perron. « Allez, viens, Bee, cria Giles. J'ai senti une goutte et nous avons installé la capote. Maxim dit que le baromètre baisse. »

Beatrice me prit la main et se pencha pour me faire une petite bise sur la joue. « Au revoir, ma chère. Pardonnez-moi si je vous ai posé un tas de questions déplacées, et si j'ai dit toutes sortes de choses que je n'aurais pas dû. Le tact n'a jamais été mon fort, Maxim vous le dira. Et, comme je vous l'ai expliqué, vous n'êtes pas du tout celle que j'imaginais. » Elle me regarda bien en face, les lèvres pincées comme pour siffler, après quoi elle prit une cigarette dans son sac et ouvrit son briquet.

« Voyez-vous, dit-elle, refermant vivement le capuchon et commençant à descendre l'escalier, vous êtes extrêmement différente de Rebecca. »

Sur le perron, nous constatâmes que le soleil s'était caché derrière un banc de nuages ; il tombait une petite pluie fine et Robert traversait la pelouse en toute hâte pour rentrer les fauteuils.

10.

Nous regardâmes la voiture disparaître au détour de l'allée, puis Maxim me prit le bras et dit : « Ouf, c'est fini. Mets vite un manteau, et viens te promener. Tant pis s'il pleut, j'ai besoin de marcher. Je ne supporte pas de rester comme ça sans rien faire. » Il était pâle et tendu, et je me demandais pourquoi le fait de recevoir Beatrice et Giles, sa propre sœur et son beau-frère, l'avait fatigué à ce point.

« Attends-moi, le temps de monter prendre mon manteau.

– Il y a un tas d'impers dans le local aux fleurs, dit-il avec impatience. Tu n'as qu'à en prendre un. Les femmes ne reparaissent jamais avant une demi-heure quand elles vont dans leur chambre. Robert, allez chercher un imperméable dans le local aux fleurs pour Mme de Winter, voulez-vous ? Il doit y en avoir une demi-douzaine d'accrochés, laissés par des invités à un moment ou un autre. » Il se tenait déjà dans l'allée, et appelait Jasper. « Allez, viens, espèce de petit paresseux. Viens m'éliminer un peu de cette graisse. » Jasper courait en cercle, aboyant frénétiquement à la perspective de sa promenade. « Tais-toi, imbécile. Mais enfin, bon sang, qu'est-ce que Robert peut fabriquer ? »

Le valet de pied revint au pas de course chargé d'un imperméable que je me dépêchai d'enfiler, ajustant le col tant bien que mal. Le manteau était trop grand, évidemment, et trop long, mais je n'avais pas le temps d'en changer. Nous nous élançâmes sur la pelouse en direction des bois, Jasper gambadant devant.

« Elle a beau être restreinte, on peut dire que ma famille se pose là, déclara Maxim. Beatrice a un cœur d'or, mais elle a le don de mettre les pieds dans le plat. »

Je ne voyais pas en quoi Beatrice avait gaffé, et m'abstins de poser la question. Peut-être lui en voulait-il encore d'avoir mis sa santé sur le tapis.

« Tu la trouves comment ? enchaîna-t-il.

– Elle m'a beaucoup plu. Elle a été très gentille avec moi.

– Elle t'a parlé de quoi dans le jardin après le déjeuner ?

– Oh, je ne sais plus. Je crois que c'est surtout moi qui ai parlé. Je lui

ai raconté Mme Van Hopper, comment toi et moi nous avons fait connaissance, et ainsi de suite. Elle a dit que j'étais très différente de ce qu'elle imaginait.

– Et que diable imaginait-elle ?

– Quelqu'un de beaucoup plus élégant, de plus sophistiqué, je suppose. Une grande mondaine… c'est les termes qu'elle a employés. »

Maxim ne répondit pas tout de suite. Il se baissa, puis lança un bâton à Jasper. « C'est terrible comme Beatrice peut parfois manquer d'intelligence. »

Nous gravîmes le talus gazonné au-dessus des pelouses et nous enfonçâmes dans les bois. Les arbres poussaient dru, et il faisait sombre. Nous marchions sur des brindilles cassées et les feuilles de l'année précédente, mais aussi, çà et là, sur les germes vert tendre des jeunes fougères, et les pousses des jacinthes qui fleuriraient bientôt. Jasper se taisait désormais, flairant le sol. Je saisis le bras de Maxim.

« Est-ce que tu aimes mes cheveux ? » demandai-je.

Il me dévisagea avec stupeur. « Tes cheveux ? Qu'est-ce qui te prend de poser cette question ? Bien sûr que je les aime. Qu'est-ce que tu leur reproches ?

– Oh, rien… Je me demandais, c'est tout.

– Tu es une drôle de fille. »

Nous arrivâmes à une clairière dans les bois d'où partaient deux sentiers opposés. Jasper prit celui de droite sans hésitation.

« Pas par-là ! cria Maxim. Allez, viens, mon chien. »

Jasper tourna la tête vers nous. Il resta là, à remuer la queue, sans rebrousser chemin. « Pourquoi veut-il aller par-là ? demandai-je.

– L'habitude, sans doute, fit brièvement Maxim. Le sentier conduit à une petite crique où nous avions un bateau. Allez, viens, Jasper, viens, mon chien. »

Nous prîmes le sentier de gauche, sans rien dire. Je regardai par-dessus mon épaule et vis que Jasper nous suivait.

« Celui-ci mène à la vallée dont je t'avais parlé. Tu vas sentir les azalées. Cela ne fait rien s'il pleut : leur parfum n'en ressortira que davantage. »

Il semblait rasséréné à présent, heureux et gai, le Maxim que je connaissais et aimais. Il se mit à parler de Frank Crawley, qui était vraiment un brave type, extrêmement rigoureux et fiable, et très dévoué à Manderley.

Voilà qui est mieux, me dis-je. Voilà qui me rappelle le Maxim d'Italie. Je lui souris en lui pressant le bras, soulagée de voir que l'étrange tension de ses traits s'était évanouie. Mais tandis que je lâchais des « Oui », des « Ah bon ? » et autres « Ça alors, mon chéri ! », mes pensées se reportaient vers Beatrice. Je me demandais en quoi sa présence avait bien pu le perturber, et ce qu'elle avait fait. Je repensai par ailleurs à tout ce qu'elle avait dit sur les humeurs de son frère, ces accès de colère qui le prenaient, paraît-il, une ou deux fois par an.

Elle devait le connaître, bien sûr ; elle était sa sœur. Mais ce portrait ne correspondait pas à ma vision de Maxim. Je pouvais l'imaginer revêche, difficile, irritable peut-être, mais pas emporté comme elle l'avait décrit, pas coléreux. Peut-être avait-elle exagéré ; les gens se méprenaient souvent au sujet de leurs proches.

« Voilà, dit soudain Maxim. Regarde-moi ce spectacle. »

Nous nous trouvions sur le versant d'une colline boisée, et le sentier serpentait devant nous, longeant un ruisseau qui descendait vers une vallée. Pas d'arbres sombres ici, pas de broussailles enchevêtrées, mais de chaque côté de l'étroit sentier se dressaient des azalées et des rhododendrons, non pas couleur sang comme les géants de l'allée, mais rose saumon, blancs et dorés, véritables merveilles de beauté et de grâce, courbant leurs jolies têtes délicates sous la fine pluie d'été.

L'air était empli de leur parfum, suave et entêtant, et j'avais l'impression que leur essence même s'était mêlée à l'onde du ruisseau, qu'elle ne faisait plus qu'un avec la pluie du ciel et la riche moiteur de la mousse sous nos pieds. Il n'y avait pas d'autre bruit que le murmure du petit cours d'eau et le léger chuintement de la pluie. Quand Maxim parla, sa voix était étouffée, elle aussi, douce et basse, comme s'il rechignait à rompre le silence :

« Nous l'appelons la Vallée heureuse. »

Immobiles, muets, nous admirions les corolles blanches des fleurs les plus proches de nous, et Maxim se baissa pour ramasser un pétale tombé et me le donner. Le pétale était écrasé et meurtri, ses bords recourbés déjà brunis, mais comme je le frottais sur ma main, son parfum s'éleva jusqu'à mes narines, exquis et puissant, aussi robuste et plein de vie que le buisson d'où il provenait.

Puis les oiseaux se firent entendre. D'abord un merle, sa note claire et calme au-dessus du ruisseau, puis, peu après, un compère caché dans les bois derrière nous, et bientôt l'air immobile se mit à vibrer d'un

tumulte de chants. Cette clameur nous poursuivit alors que nous descendions vers la vallée, et la senteur des pétales blancs nous accompagnait elle aussi. L'ensemble créait une atmosphère troublante, comme un lieu enchanté. Je n'aurais jamais pensé que cela puisse être aussi beau.

Le ciel, très différent du début de l'après-midi, était à présent couvert et maussade, et la pluie, insistante, tombait sans discontinuer, mais cela ne gâchait en rien la douce quiétude de la vallée ; la pluie et le petit ruisseau se confondaient, et la note liquide du merle jaillissait dans l'air humide en harmonie avec eux. Les azalées poussaient tellement serrées en bordure du sentier que je frôlais au passage leurs têtes ruisselantes. De leurs pétales gorgés d'eau tombaient des gouttelettes qui venaient atterrir sur mes mains. À mes pieds aussi, il y avait des pétales, brunis et détrempés, encore chargés de leur parfum, mais aussi d'une autre odeur, plus riche et plus ancienne, celle de la mousse épaisse et de la terre amère, des frondes de fougère et des racines tortueuses. Je tenais la main de Maxim et je n'avais pas soufflé mot. J'étais sous le charme de la Vallée heureuse. Ici enfin se trouvait le vrai cœur de Manderley, le Manderley que j'allais connaître et apprendre à aimer. L'allée de l'entrée était oubliée, ses arbres noirs et touffus, ses rhododendrons flamboyants à la luxuriance triomphante. Oubliée aussi, la vaste demeure : le silence du hall où résonnaient les sons, le calme inquiétant de l'aile ouest, sous ses housses sépulcrales. Là-bas j'étais une intruse, rôdant dans des pièces qui ne me connaissaient pas, assise dans un fauteuil et devant un bureau qui n'étaient pas les miens. Ici c'était différent. Les intrus n'existaient pas dans la Vallée heureuse… Nous arrivâmes au bout du sentier ; les fleurs formaient une voûte au-dessus de nos têtes. Nous nous baissâmes pour passer sous cette arche, et quand je me redressai, chassant les gouttes de pluie de mes cheveux, je vis que la vallée était derrière nous, avec ses azalées et ses arbres, et que, comme dans la description de Maxim cet après-midi-là, des semaines plus tôt, à Monte-Carlo, nous nous trouvions dans une petite crique, des galets durs et blancs sous nos pieds, et la mer qui déferlait sur la grève devant nous.

Maxim me regarda en souriant : il observait le trouble sur mon visage.

« C'est un choc, n'est-ce pas ? On ne s'attend pas à cela. Le contraste est trop soudain, il fait presque mal. » Il ramassa une pierre qu'il lança à l'autre bout de la plage pour Jasper. « Va chercher, bon chien », et

Jasper fonça récupérer le caillou, ses longues oreilles noires battant au vent.

L'enchantement avait cessé, le sortilège était rompu. Nous étions redevenus mortels, deux personnes jouant sur une plage. Nous lançâmes d'autres cailloux, gagnâmes le bord de l'eau, fîmes des ricochets, et cherchâmes du bois flotté. La marée remontait, clapotant dans la baie. Les petits rochers étaient recouverts, les algues léchaient les galets. Nous sauvâmes une grosse planche à la dérive et la remontâmes sur la plage au-dessus de la laisse de haute mer. Maxim se tourna vers moi en riant, dégageant les cheveux de ses yeux, et je déroulai les manches de mon imper trop grand qu'avaient mouillées les embruns. Soudain nous nous aperçûmes que Jasper avait disparu. Nous l'appelâmes, nous sifflâmes, mais il ne revint pas. Je regardai avec angoisse vers l'extrémité de la crique, où les vagues se brisaient sur les rochers.

« Non, dit Maxim, nous l'aurions vu, il ne peut pas être tombé. Jasper, espèce d'idiot, où es-tu ? Jasper ! Jasper !

– Il est peut-être retourné dans la Vallée heureuse ?

– Il était près de ce rocher il y a une minute, à renifler un cadavre de mouette. »

Nous fîmes demi-tour pour repartir vers la vallée.

« Jasper, Jasper ? » appelait Maxim.

Au loin, par-delà les rochers sur la droite de la plage, je perçus un bref aboiement sonore. « Tu entends ? Il a grimpé par-là. » Je me mis à escalader les rochers glissants en direction de l'aboiement.

« Reviens, dit sèchement Maxim. Pas question d'aller par-là. Ce crétin de chien n'aura qu'à se débrouiller tout seul. »

J'hésitai, perchée sur mon rocher. « Peut-être qu'il est tombé, le pauvre. Laisse-moi aller le chercher. » Jasper aboya à nouveau, plus loin cette fois. « Oh, écoute, il faut que j'aille voir. Ce n'est pas trop dangereux, n'est-ce pas ? La marée ne lui aura pas coupé le chemin ?

– Il n'a rien à craindre, fit Maxim avec irritation. Laisse-le donc. Il saura très bien rentrer. »

Je feignis de ne pas entendre et repris mon ascension. D'énormes rochers irréguliers masquaient la vue, et je glissai et trébuchai sur la pierre mouillée en tâchant tant bien que mal de rejoindre Jasper. C'était cruel de la part de Maxim d'abandonner ce chien, et je n'arrivais pas à comprendre. Sans compter que la marée montait. Arrivée au gros bloc qui m'empêchait de voir, je regardai de l'autre côté. À ma grande

surprise, je découvris une autre crique, semblable à celle que je venais de quitter, mais plus grande et plus arrondie. Une petite digue en pierre avait été jetée en travers de la crique pour créer un abri : derrière ce brise-lames, la baie formait un port naturel miniature. Il y avait une bouée de mouillage, mais pas de bateau. C’était une plage de galets blancs, comme l’autre, mais plus escarpée, descendant brusquement vers la mer. Atteignant l’écheveau d’algues qui marquait les hautes eaux, les arbres mordaient presque sur les galets eux-mêmes, et à l’orée du bois s’étendait une construction longue et basse, mi-cottage, mi-hangar à bateaux, dans la même pierre que la digue.

Il y avait un homme sur la plage, un pêcheur peut-être, avec de grandes bottes et un suroît : Jasper lui aboyait après, courant en cercle autour de lui, s’élançant vers ses bottes. L’homme n’y prêtait pas attention ; courbé, il fouillait dans les galets. « Jasper ! criai-je. Jasper, viens ici. »

Le chien dressa la tête, remuant la queue, mais ne m’obéit pas. Il continua à importuner la silhouette solitaire sur la grève.

Je regardai par-dessus mon épaule. Toujours aucun signe de Maxim. Cheminant sur les rochers, je rejoignis la plage en contrebas. Mes pieds firent crisser les galets, et l’homme leva la tête. Je vis alors qu’il avait les petits yeux fendus et la bouche rouge et mouillée d’un idiot. Il me sourit, révélant des gencives édentées.

« B’jour, dit-il. Sale temps, hein ?

– Bonjour, répondis-je. Eh non, il ne fait pas très beau. »

Il me considéra avec intérêt, sans cesser de sourire. « Cherche des coquillages. Pas de coquillages ici. Cherché toute la matinée.

– Oh, fis-je. Je suis navrée que vous n’ayez rien trouvé.

– Ben oui. Pas de coquillages ici.

– Allez, viens, Jasper, dis-je, il se fait tard. Allez viens, mon chien. »

Mais Jasper était décidé à me faire enrager. Le vent et la mer avaient dû lui monter à la tête, car il recula à mon approche, aboyant stupidement, avant de se mettre à courir comme un dératé sur la plage. Il n’allait jamais vouloir me suivre, et je n’avais pas de laisse pour l’attacher. Je me tournai vers l’homme, qui, à nouveau courbé, avait repris ses fouilles stériles.

« Vous n’auriez pas de la ficelle ? demandai-je.

– Hein ?

– Vous n’auriez pas de la ficelle ? répétai-je.

– Pas de coquillages ici, dit-il en secouant la tête. Cherché toute la matinée. »

Il hocha le menton vers moi, et essuya ses yeux bleu pâle atteints de larmoiement.

« Il me faudrait quelque chose pour attacher le chien, expliquai-je. Il refuse de me suivre.

– Hein ? fit l'homme, souriant de son pauvre sourire d'idiot.

– Tant pis, ce n'est pas grave. »

Il me regarda d'un air indécis puis se pencha en avant et, avec son doigt, me donna un petit coup sur le torse.

« Je connais ce chien. Il vient de la maison.

– Oui. Je voudrais qu'il revienne avec moi.

– Il est pas à vous.

– C'est le chien de M. de Winter, dis-je avec douceur. Je voudrais le ramener à la maison.

– Hein ? »

J'appelai Jasper une fois encore, mais il poursuivait une plume chassée par le vent. J'espérais dénicher de la ficelle dans le hangar à bateaux, et je me dirigeai vers le bâtiment. Il avait dû y avoir un jardin autrefois, mais aujourd'hui l'herbe était haute et envahie par les orties. Les fenêtres étaient condamnées par des planches. La porte était sûrement fermée à clé, et je soulevai le loquet sans trop y croire. À mon grand étonnement, elle s'ouvrit après une légère résistance et je pénétrai dans la pièce, inclinant la tête car la porte était basse. Je m'attendais à trouver une remise à bateaux à l'abandon, sale et poussiéreuse, avec des cordages, des poulies et des rames sur le sol. Si la poussière était bien là, et la crasse aussi par endroits, il n'y avait ni cordages ni poulies. La pièce était meublée, et faisait toute la longueur de la bâtisse. Il y avait un bureau dans l'angle, une table et des chaises, un canapé-lit poussé contre le mur. Il y avait aussi un buffet, avec des tasses et des assiettes. Des étagères, garnies de livres, et des maquettes de bateaux sur la tablette du haut. L'espace d'un instant, je crus l'endroit habité – le pauvre bougre de la plage, peut-être –, mais je regardai à nouveau autour de moi et ne repérai aucune trace d'occupation récente. Cette grille de foyer rouillée n'accueillait jamais de feu, ce sol poussiéreux n'était jamais foulé, et la vaisselle sur le buffet était piquée d'humidité. Il régnait une étrange odeur de moisi. Des toiles d'araignée étendaient leurs fils entre les maquettes de bateaux, formant comme des gréements

fantomatiques. Personne n’habitait ici. Personne ne venait ici. La porte avait grincé sur ses gonds quand je l’avais poussée. La pluie tambourinait sur le toit avec un bruit creux et venait tapoter contre les fenêtres condamnées. Le tissu du canapé-lit avait été grignoté par des souris ou des rats : il était plein de trous irréguliers aux bords effilochés. Il faisait humide dans le cottage, humide et froid. Sombre aussi, avec une atmosphère oppressante. Je n’aimais pas cet endroit. Je n’avais aucune envie de rester là. Je détestais le son creux de la pluie qui tambourinait sur le toit. Il semblait se répercuter dans la pièce elle-même, alors que j’entendais l’eau qui gouttait aussi dans le foyer rouillé.

Je cherchai des yeux un morceau de ficelle. Je ne trouvai rien qui puisse me servir, rien du tout. Il y avait une porte au fond de la pièce ; je la rejoignis et l’ouvris, un peu craintive à présent, un peu effrayée, car j’avais l’étrange et troublante impression que j’allais peut-être tomber sur quelque chose que je n’avais pas envie de voir. Quelque chose qui pourrait me faire du mal, quelque chose d’horrible.

C’était absurde, évidemment, et je poussai la porte. Après tout, ce n’était qu’une remise à bateaux, renfermant les cordages et les poulies auxquels je m’attendais, mais aussi deux ou trois voiles, des pare-battage, une petite barque à fond plat, des pots de peinture, tout le bric-à-brac que requiert la navigation. Une pelote de ficelle était posée sur une étagère, un canif rouillé à côté. Exactement ce qu’il me fallait pour Jasper. Je dépliai la lame, coupai une longueur de ficelle, puis revins dans la pièce. La pluie continuait à tomber sur le toit, et à couler par la cheminée. Je me dépêchai de sortir du cottage, sans regarder derrière moi, m’efforçant de ne pas voir le canapé déchiré, la vaisselle tachetée d’humidité et les toiles d’araignée sur les maquettes de navires. Je franchis le portillon grinçant et regagnai la plage de galets blancs.

L’homme ne creusait plus, il m’observait, Jasper auprès de lui.

« Allez, viens, Jasper, appelai-je. Viens là, bon chien. » Je me penchai et, cette fois, il m’autorisa à le toucher et à attraper son collier. « J’ai trouvé de la ficelle dans le cottage », dis-je à l’homme.

Il ne répondit pas, et je nouai la ficelle sans trop la serrer autour du collier de Jasper.

« Au revoir », lançai-je, tirant le chien derrière moi. L’homme hocha la tête, me fixant de ses yeux d’idiot fendus en amande. « L’ai vue entrer là, dit-il.

– Oui, ne vous inquiétez pas. M. de Winter ne dira rien.

– Elle y va plus maintenant.

– Non. Plus maintenant.

– Elle est dans la mer, pas vrai ? Elle reviendra plus.

– Non, confirmai-je, elle ne reviendra plus.

– J'ai jamais rien dit, pas vrai ?

– Non, bien sûr que non, ne vous faites pas de souci. »

Il se pencha pour reprendre ses fouilles, marmonnant dans sa barbe. Je progressais sur les galets quand je vis Maxim qui m'attendait près des rochers, les mains dans les poches.

« Excuse-moi. Jasper refusait de venir. J'ai dû aller chercher de la ficelle. »

Pivotant brusquement sur ses talons, il se dirigea vers les bois.

« On ne passe pas par les rochers ? m'étonnai-je.

– À quoi bon, maintenant qu'on est là ? » répliqua-t-il d'un ton bref.

Nous remontâmes au-dessus du cottage pour prendre un sentier à travers bois. « Désolée d'avoir mis si longtemps. C'est la faute de Jasper, expliquai-je. Il n'arrêtait pas d'aboyer après cet homme. Qui était-ce, d'ailleurs ?

– Seulement Ben, dit Maxim. Tout à fait inoffensif, le pauvre diable. Son père était un des gardiens du domaine. Ils habitent près de la ferme. Où as-tu dégoté ce bout de ficelle ?

– Dans le cottage sur la plage.

– La porte était ouverte ?

– Oui, je n'ai eu qu'à la pousser. J'ai trouvé la ficelle dans la partie hangar, là où il y avait des voiles, et une barque.

– Ah, fit-il sèchement. Ah, je vois. » Puis il ajouta : « Ce cottage est censé être fermé à clé, la porte ne devrait pas être ouverte. »

Je ne répondis rien ; ce n'était pas mon affaire.

« C'est Ben qui t'a dit que la porte était ouverte ?

– Non. Il avait l'air de ne rien comprendre à ce que je lui demandais.

– Il se fait passer pour plus bête qu'il n'est. Il peut s'exprimer très intelligemment quand il veut. Il est sans doute entré dans le cottage des dizaines de fois, mais il ne voulait pas que tu le saches.

– Je ne crois pas. L'endroit paraissait désert, intact. Il y avait de la poussière partout, et pas d'empreintes de pas. Et puis il faisait atrocement humide. J'ai bien peur que ces livres ne soient fichus, tout comme les chaises, et ce canapé. En plus, il y a des rats : ils ont commencé à manger le rembourrage. »

Maxim ne répondit pas. Il marchait à une vitesse folle, malgré la pente. Ce parcours était très différent de la Vallée heureuse. Ici les arbres étaient sombres et compacts, les azalées n'empiétaient pas sur le sentier. La pluie ruisselait en abondance de leurs branches épaisses. Elle aspergeait mon col et me dégoulinait sur la nuque. Je frissonnai sous cette caresse désagréable, pareille à un doigt froid. Mes jambes me faisaient mal, après mes acrobaties sur les rochers. Quant à Jasper, il traînait derrière, langue pendante, épuisé par sa folle escapade.

« Allez, avance, Jasper, pour l'amour de Dieu, ordonna Maxim. Fais-lui accélérer le mouvement : tire sur la ficelle, trouve un moyen, je ne sais pas. Beatrice a raison. Ce chien est bien trop gros.

– C'est ta faute, protestai-je, tu marches trop vite. Pas moyen de te suivre.

– Si tu m'avais écouté au lieu de te précipiter à l'assaut de ces rochers, nous serions déjà rentrés à l'heure qu'il est. Jasper connaissait parfaitement le chemin. Je ne vois pas pourquoi tu as tenu à lui courir après.

– Je me disais qu'il était peut-être tombé, et j'avais peur de la marée.

– Tu crois que j'aurais abandonné ce chien s'il y avait eu le moindre danger de ce genre ? Je t'avais dit de ne pas grimper sur ces rochers, et maintenant tu ronchonnes parce que tu es fatiguée.

– Je ne ronchonne pas. En marchant à cette cadence, n'importe qui serait fatigué, même avec des jambes d'acier. Je croyais que tu viendrais avec moi quand j'ai suivi Jasper.

– Pourquoi irais-je m'épuiser à galoper après ce maudit cabot ?

– Ce n'était pas plus épuisant de galoper après Jasper sur les rochers que de ramasser le bois flotté sur la plage ! Tu ne trouves pas d'autre excuse, voilà pourquoi tu dis cela.

– Mais, ma chère enfant, pourquoi aurais-je besoin d'une excuse ?

– Oh, je ne sais pas, fis-je avec lassitude. Restons-en là.

– Pas question. C'est toi qui as commencé. Pourquoi prétendais-tu que je cherchais une excuse ? Une excuse pour quoi ?

– Pour n'être pas venu avec moi sur les rochers, je suppose.

– Dans ce cas, pourquoi, d'après toi, ne voulais-je pas aller à l'autre plage ?

– Enfin, Maxim, comment le saurais-je ? Je ne lis pas dans les pensées. Je sais que tu ne voulais pas, c'est tout. Je l'ai vu sur ton visage.

– Tu as vu quoi sur mon visage ?

– Je te l'ai déjà expliqué. J'ai vu que tu ne voulais pas y aller. Oh, je t'en prie, cessons cela. J'en ai plus qu'assez de cette dispute.

– C'est ce que disent toutes les femmes quand elles sont à court d'arguments. D'accord, je l'admets, je ne voulais pas aller à l'autre crique. Tu es contente ? Je ne m'approche jamais de cette foutue plage, ni de ce bon Dieu de cottage. Et si tu avais les mêmes souvenirs que moi, tu n'aurais pas envie d'y aller non plus, ni d'en parler, ni même d'y penser. Voilà. Tu peux ruminer ça si ça te chante, mais j'espère que cette explication te suffira. »

Il était blême, et ses yeux, las et malheureux, avaient la même expression sombre et perdue que le jour où j'avais fait sa connaissance. Tendant la main, je saisis la sienne, et la serrai très fort.

« Je t'en prie, Maxim, s'il te plaît.

– Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il, bourru.

– Je ne veux pas te voir cette tête-là. Cela me fait trop mal. Je t'en prie, Maxim. Oublions tout ce que nous venons de dire. Une dispute ridicule. Pardon, mon chéri. Pardon. S'il te plaît, tournons la page.

– Nous aurions dû rester en Italie. Nous n'aurions jamais dû revenir à Manderley. Oh, mon Dieu, quel imbécile j'ai été de revenir. »

Il se faufilait entre les arbres d'un pas impatient plus rapide encore qu'auparavant, et j'étais obligée de courir pour le suivre, essoufflée, au bord des larmes, traînant ce pauvre Jasper derrière moi au bout de sa ficelle.

Nous arrivâmes enfin à la bifurcation où l'autre chemin partait à gauche vers la Vallée heureuse : nous venions de remonter le sentier que Jasper avait voulu prendre à l'aller. Je savais maintenant pourquoi : il menait à la plage que le chien connaissait le mieux, et aussi au cottage. La force de l'habitude.

Nous débouchâmes sur les pelouses, que nous traversâmes sans un mot. Les traits de Maxim étaient durs, dépourvus d'expression. Il pénétra dans la maison et gagna la bibliothèque sans me regarder. Frith se trouvait dans le hall.

« Servez-nous le thé immédiatement », lança Maxim avant de fermer la porte de la bibliothèque.

Je luttais pour refouler mes larmes. Il ne fallait pas que le majordome les voie. Il se dirait que nous nous étions querellés, et irait claironner à l'office : « Je viens de voir Mme de Winter qui pleurait dans

le hall. Apparemment, les choses ne vont pas très bien. » Je me détournai, pour que Frith ne voie pas mon visage. Il vint quand même à moi pour m'aider à ôter mon imper.

« Je vais le ranger dans le local aux fleurs, Madame, dit-il.

– Merci, Frith, répondis-je, la tête toujours tournée.

– Un temps pas vraiment idéal pour se promener, Madame…

– Non. En effet, pas très agréable.

– C'est votre mouchoir, Madame ? » Il avait ramassé quelque chose qui venait de tomber par terre. « Merci », dis-je, le mettant dans ma poche.

Je me demandais si je devais monter à l'étage ou rejoindre Maxim dans la bibliothèque. Frith emporta l'imperméable. Je demeurai immobile, hésitante, à me ronger les ongles. Frith revint. Il parut surpris de me voir toujours là.

« Il y a un bon feu dans la bibliothèque, Madame.

– Merci, Frith. »

Je traversai lentement le hall, ouvris la porte de la bibliothèque puis entrai. Maxim était dans son fauteuil, Jasper à ses pieds, la vieille chienne dans son panier. Le journal avait beau être posé sur l'accoudoir, Maxim ne le lisait pas. J'allai m'agenouiller auprès de lui et plaquai ma joue contre la sienne.

« Ne sois plus fâché contre moi », chuchotai-je.

Il prit mon visage dans ses mains et me contempla de ses yeux fatigués. « Je ne suis pas fâché contre toi.

– Si, dis-je. Je t'ai contrarié. Cela revient au même. Tu es affreusement blessé, meurtri et déchiré à l'intérieur. Je ne supporte pas de te voir dans cet état. Je t'aime tellement.

– C'est vrai ? fit-il. C'est vrai ? »

Il me serrait très fort contre lui et ses yeux m'interrogeaient, sombres et incertains, les yeux d'un enfant qui souffre, d'un enfant qui a peur.

« Qu'y a-t-il, mon chéri ? Pourquoi cet air tourmenté ? »

La porte s'ouvrit avant qu'il n'ait pu répondre et, me rasseyant sur mes talons, je fis mine d'attraper une bûche pour la jeter dans le feu. Frith entra, suivi de Robert, et le rituel du thé commença.

La cérémonie de la veille se répéta : la table fut installée, la nappe blanche comme neige déployée, les gâteaux et les crumpets disposés dessus, la bouilloire en argent placée sur sa petite flamme, et, pendant ce temps, Jasper, remuant la queue, les oreilles retroussées de

convoitise, ne cessait de me scruter. Il dut s'écouler cinq minutes avant que nous nous trouvions à nouveau seuls, et lorsque je regardai Maxim, il avait repris des couleurs, son expression lasse et égarée avait disparu, et il tendait la main pour attraper un sandwich.

« C'est d'avoir eu tout ce petit monde au déjeuner, expliqua-t-il. Cette bonne vieille Beatrice a le don de m'horripiler. Nous nous bagarrions comme des chiffonniers quand nous étions enfants… Mais je l'adore. N'empêche, je suis content qu'ils n'habitent pas trop près. Ah, au fait, il faudra aller voir Grand-Mère un de ces jours. Verse-moi du thé, mon ange, et pardonne-moi d'être si ours avec toi. »

C'était donc terminé. L'incident était clos. Plus question d'en reparler. Il me sourit au-dessus de sa tasse de thé, puis s'empara du journal sur le bras du fauteuil. Ce sourire était ma récompense. Comme une petite tape sur la tête de Jasper. Voilà, bon chien. Maintenant, couché, arrête de m'embêter. J'étais à nouveau Jasper. Retour au point de départ. Je pris un morceau de crumpet que je partageai entre les deux chiens. Il ne me tentait pas, je n'avais pas faim. Je me sentais très faible à présent, très fatiguée, comme hébétée et fourbue. Je regardai Maxim mais il lisait son journal : il l'avait replié sur une autre page. Les doigts tout gras à cause du crumpet beurré, je cherchai un mouchoir dans ma poche et en sortis un bout d'étoffe minuscule, à bordure de dentelle. Je l'examinai, sourcils froncés, car il n'était pas à moi. Je me rappelai alors que Frith l'avait ramassé sur les dalles du hall. Il avait dû tomber de la poche de l'imper. Je le retournai dans ma main. Il n'était pas très net : des peluches y étaient accrochées. Il avait dû rester longtemps dans l'imper. Il y avait un monogramme dans l'angle du mouchoir. Un grand R penché, avec les initiales « de W » entrelacées. Le R écrasait les autres lettres et sa queue dessinait un long trait sur la batiste, loin de la bordure de dentelle. Ce n'était qu'un petit mouchoir, un bout d'étoffe insignifiant. Il avait été roulé en boule, fourré dans la poche et oublié.

Je devais être la première personne à endosser cet imperméable depuis que le mouchoir avait servi. Celle qui le portait à l'époque était grande, mince et plus large d'épaules que moi : le vêtement m'avait paru trop grand et trop long, et ses manches descendaient trop bas sur mes poignets. Il y manquait plusieurs boutons. Elle ne prenait pas la peine de le fermer. Elle le jetait sur ses épaules comme une cape, ou le portait négligemment ouvert, les mains au fond des poches.

Il y avait une trace rose sur le mouchoir. Une trace de rouge à lèvres. Elle s'était frotté la bouche avec, puis l'avait roulé en boule et laissé dans la poche. Tandis que je m'y essuyais les doigts, je remarquai qu'un léger parfum l'imprégnait encore.

Ce parfum, je le reconnaissais, je l'avais déjà rencontré… Je fermai les yeux et essayai de me souvenir. Quelque chose d'évanescent, quelque chose d'à peine perceptible et pourtant odorant que je ne pouvais définir. Quelque chose que j'avais déjà respiré, et peut-être touché, pas plus tard que cet après-midi-là.

Et soudain je compris : le subtil parfum sur le mouchoir était le même que celui des pétales blancs froissés des azalées dans la Vallée heureuse.

11.

Le temps fut pluvieux et froid pendant une bonne semaine, comme il arrive souvent dans le West Country au début de l'été, et nous ne retournâmes pas sur la plage. Je pouvais voir la mer de la terrasse et des pelouses. Elle paraissait grise et peu engageante, de gros rouleaux déferlant dans la baie après le phare sur le cap. Je me les représentais s'engouffrant dans la petite crique et se brisant en rugissant sur les rochers, puis s'élançant rapides et puissants à l'assaut de la plage abrupte. Sur la terrasse, en prêtant l'oreille, j'entendais le murmure de la mer en contrebas, sourd et menaçant. Un bruit étouffé continu qui ne cessait jamais. Les mouettes volaient vers les terres elles aussi, chassées par le mauvais temps. Elles tournoyaient au-dessus de la maison, poussant leurs cris, battant l'air de leurs ailes déployées. Je commençais à comprendre pourquoi certains ne supportaient pas la clameur de la mer. Lugubre, elle a parfois une note lancinante, et sa persistance même, ce roulement, ce grondement, ce sifflement perpétuel, finit par porter sur les nerfs. J'étais contente que nos appartements se trouvent dans l'aile est, où je pouvais me pencher par la fenêtre et admirer la roseraie. En effet, parfois, je n'arrivais pas à dormir et, me levant doucement dans la quiétude de la nuit, j'allais à la fenêtre puis je m'accoudais là, les bras sur le rebord. L'atmosphère se révélait très paisible, très silencieuse.

Je n'entendais pas la mer agitée, et comme je ne l'entendais pas, mes pensées étaient paisibles elles aussi. Elles ne m'entraînaient pas sur ce sentier escarpé à travers bois vers la crique grise et son cottage désert. Je ne voulais pas penser au cottage. Je le faisais trop souvent dans la journée. Son souvenir m'assiégeait chaque fois que j'apercevais la mer depuis la terrasse. Je revoyais alors les taches bleues sur la vaisselle, les toiles d'araignée sur les petits mâts des maquettes de bateaux, et les trous faits par les rats sur le canapé-lit. Je me rappelais le crépitement de la pluie sur le toit. Et je repensais aussi à Ben, avec ses yeux en amande bleu pâle, son sourire rusé de simple d'esprit. Ces choses me perturbaient, elles me contrariaient. J'avais envie de les oublier, mais en même temps je voulais savoir pourquoi elles me perturbaient, pourquoi elles me contrariaient et me mettaient mal à l'aise. J'avais beau le nier,

quelque part au fond de moi avait germé une curiosité sournoise et apeurée qui se développait lentement en secret, et je connaissais tous les doutes et tous les tourments de l'enfant à qui on a dit : « On ne parle pas de ces choses-là : c'est défendu. »

Je ne pouvais pas oublier l'expression vide et perdue dans les yeux de Maxim quand nous avions remonté le sentier, et je ne pouvais pas oublier ses paroles : « Oh, mon Dieu, quel imbécile j'ai été de revenir. » Tout cela était ma faute, parce que j'étais descendue dans la crique. J'avais rouvert une voie vers le passé. Et Maxim avait beau s'être ressaisi et être à nouveau lui-même, nous avions beau partager la même existence, dormir, manger, nous promener, écrire des lettres, nous rendre en voiture au village, parvenir heure après heure au bout de nos journées, je savais qu'une barrière se dressait entre nous à cause de mon erreur.

Il allait seul son chemin, de l'autre côté de cette barrière, et je devais me garder de le rejoindre. Je devins nerveuse, craignant qu'un mot étourdi, une remarque dans une conversation insouciante ne fassent ressurgir cette expression dans ses yeux. Je me mis à redouter la moindre allusion à la mer, car on risquait d'en venir à parler bateaux, accidents, noyades… Même Frank Crawley, un jour qu'il était venu déjeuner, déclencha en moi un petit accès de frayeur en évoquant les régates qui se déroulaient dans le port de Kerrith à cinq kilomètres de là. Je gardai les yeux rivés sur mon assiette, le cœur transpercé d'angoisse, mais Maxim continua à discuter le plus naturellement du monde, sans sembler relever, tandis que, prise d'une sueur froide, je me demandais ce qui allait se passer et où la conversation allait nous mener.

C'était pendant le fromage. Frith avait quitté la pièce et, même si je n'en voulais plus, j'étais allée à la desserte me resservir, pour ne pas être à table à écouter : je fredonnais un petit air dans ma tête pour éviter d'entendre. J'avais tort, bien sûr ; c'était un comportement malsain, stupide. La réaction hypersensible d'une femme névrosée, et non celle de l'être normal et joyeux que j'étais réellement. Mais je n'y pouvais rien. Je ne savais pas quoi faire. Ma timidité et ma gaucherie empiraient, me terrassant littéralement lorsqu'on venait nous voir. Car nous reçûmes des visites, je me souviens, durant ces premières semaines. Des voisins du comté se présentaient, et les accueillir, leur serrer la main et passer avec eux la demi-heure obligée devint une épreuve plus pénible encore que je ne l'avais imaginé, en raison de cette crainte nouvelle qui m'étreignait

de les voir aborder un sujet interdit. Ah, l'angoisse de ces roues dans l'allée, de ce carillon, cette tentation irrésistible de m'enfuir dans ma chambre. Les touches de poudre maladroites sur le nez, le hâtif coup de peigne dans les cheveux, puis l'inévitable toc-toc à la porte et la présentation des cartes de visite sur leur plateau d'argent.

« Très bien. Je descends tout de suite. » Le claquement de mes talons dans l'escalier et à travers le hall, l'ouverture de la porte sur la bibliothèque ou, pire encore, sur ce long salon froid dépourvu de vie, et cette femme inconnue qui attendait là, quand elles n'étaient pas deux, ou bien un couple, le mari et la femme.

« Enchantée de faire votre connaissance… Je regrette, Maxim est dans le jardin. Frith est parti le chercher.

– Nous tenions à venir présenter nos hommages à la jeune mariée. »

Un petit rire, un petit flot de bavardage, un silence, un coup d'œil alentour.

« Manderley est plus charmant que jamais. Vous devez en raffoler.

– Oh, oui, et comment ! »

Et, dans ma timidité et mon désir de plaire, ces formules de collégienne m'échappaient à nouveau, ces expressions que je n'employais jamais, à part dans les moments de ce genre : « Oh, épatant ! », « Ah, du tonnerre ! », « Absolument ! » ou « Impayable ! », et même, je crois, « Allez, bye ! », à une douairière armée d'un face-à-main. Mon soulagement à l'arrivée de Maxim était gâté par la crainte d'entendre proférer une indiscrétion, et je sombrais aussitôt dans le mutisme, un sourire figé sur les lèvres, les mains immobiles sur les cuisses. Les visiteurs se tournaient alors vers Maxim, parlant de gens et d'endroits que je ne connaissais pas, et de temps à autre je surprenais leurs yeux posés sur moi, des yeux sceptiques, vaguement déconcertés.

J'imaginais leurs commentaires sur le chemin du retour. « Ça alors, quelle personne ennuyeuse ! C'est à peine si elle a ouvert la bouche… » Et puis cette phrase, prononcée pour la première fois par Beatrice et qui n'avait cessé de me hanter depuis, une phrase que je lisais dans chaque regard, dans chaque mouvement de lèvres : « Elle est extrêmement différente de Rebecca. »

Je glanais parfois des bribes d'informations qui s'ajoutaient à ma provision clandestine. Un mot lâché au hasard, une question, une remarque en passant… Et si Maxim n'était pas là, ces renseignements me procuraient un plaisir furtif légèrement douloureux, tel un savoir

coupable acquis sous le manteau.

Ces visites qu'on nous faisait, j'étais censée les rendre, car Maxim était très pointilleux à cet égard et ne m'épargnait pas. Lorsqu'il ne venait pas avec moi, je devais assumer cette obligation toute seule, et il y avait toujours un petit silence dans la conversation, le temps que je trouve quelque chose à dire. « Recevrez-vous beaucoup à Manderley, madame de Winter ? » me demandait-on, et je balbutiais : « Je ne sais pas, Maxim ne m'en a pas touché mot. » « Non, évidemment, il est encore un peu tôt, me rassurait-on. La maison était en général pleine de monde, autrefois. » Nouveau silence. « Des gens de Londres, vous savez. Il y avait à Manderley des fêtes fabuleuses. » « Oui, acquiesçais-je. Oui, il paraît. » Encore un silence, puis cette voix basse qu'on prend toujours pour évoquer les morts ou dans les lieux de culte : « Elle était extraordinairement populaire, vous savez. Une personnalité incroyable. » « Oui, répondais-je. Oui, bien sûr. » Au bout d'un moment, je regardais ma montre à la dérobée sous mon gant, et disais : « Je crains d'être obligée de partir, il doit être plus de quatre heures.

– Vous ne voulez pas rester pour le thé ? Nous le prenons toujours à quatre heures et quart.

– Non, non, vraiment, merci infiniment. J'ai promis à Maxim… »

Ma phrase demeurait en suspens, mais son sens était clair. Nous nous levions toutes deux, sachant l'une et l'autre que je n'étais pas dupe de son invitation à rester, ni elle de ma prétendue promesse à Maxim. Je me demandais parfois ce qui se passerait si on oubliait les convenances, si, après être montée en voiture et avoir fait un signe de la main à mon hôtesse debout sur le perron, je rouvrais soudain la portière en m'écriant : « Je crois que je ne vais pas partir, en fin de compte. Si nous retournions nous asseoir au salon ? Je vais même rester dîner, si vous le voulez bien, et puis dormir ici. »

Je me demandais toujours si le sens des convenances et les bonnes manières triompheraient de la surprise, et si un sourire cordial réussirait à s'afficher sur les traits pétrifiés. « Mais bien sûr ! Quelle suggestion merveilleuse ! » J'aurais aimé avoir le courage d'essayer. Mais non, la portière claquait, l'auto s'éloignait à vive allure sur l'allée de gravier et mon hôtesse, regagnant sa chambre avec un soupir de soulagement, redevenait enfin elle-même. Ce fut la femme de l'évêque local qui me demanda : « Votre mari compte-t-il reprendre la tradition du bal costumé de Manderley ? Un spectacle chaque fois tellement magnifique :

je n'oublierai jamais. »

Il me fallut sourire comme si j'étais parfaitement au courant, et répondre : « Nous ne savons pas encore. Il y a eu tant de choses à faire, tant de questions à régler.

– Oui, je m'en doute. Mais j'espère que cette coutume sera maintenue. Vous devez user de votre influence auprès de lui. Il n'y en a pas eu l'année dernière, évidemment, mais je me souviens, il y a deux ans, l'évêque et moi y étions allés, et c'était un véritable enchantement. Manderley se prête si bien à ce genre de choses. Le hall était splendide. C'est là que les gens dansaient, et la musique venait de la galerie, dans le plus grand respect des usages. Gigantesque à organiser, mais tout le monde appréciait tellement…

– Oui, dis-je. Oui, il faudra que je demande à Maxim. »

Je songeais aux casiers étiquetés dans le secrétaire du petit salon. Je me représentais les piles de cartes d'invitation, la longue liste de noms, les adresses, et je voyais une femme assise à ce bureau, cochant les noms des élus, prenant les cartes, puis, trempant sa plume dans l'encre, les remplissant d'une main rapide et sûre, de cette grande écriture penchée.

« Il y a eu une garden-party, aussi, à laquelle nous sommes allés un été, reprit la femme de l'évêque. Tout, comme toujours, absolument magnifique. Les fleurs de toute beauté. Un temps radieux, je me souviens. Le thé servi à de petites tables dans la roseraie, une idée vraiment charmante et originale. Bien sûr, elle était d'une telle intelligence… »

Elle se tut, rosissant un peu, craignant d'avoir manqué de tact, mais j'abondai aussitôt dans son sens pour lever toute gêne, et je m'entendis déclarer, hardiment, effrontément : « Rebecca devait être une personne remarquable. »

Je n'arrivais pas à croire que j'aie enfin prononcé ce nom. J'attendis, me demandant ce qui allait se passer. J'avais prononcé ce nom. J'avais prononcé tout haut le nom de Rebecca. C'était un soulagement immense. Comme si j'avais avalé une purge et m'étais débarrassée d'un mal intolérable. Rebecca. J'avais dit ce nom tout haut.

J'ignorais si la femme de l'évêque avait noté la rougeur sur mes joues, mais elle poursuivit la conversation en douceur, et je l'écoutai avidement, tel un curieux qui collerait son oreille contre des volets clos.

« Vous ne l'avez pas connue ? s'étonna-t-elle, et, comme je secouais la tête, elle hésita un instant, légèrement indécise. Vous savez, nous-

mêmes n'étions pas très intimes avec elle, l'évêque n'a été institué qu'il y a quatre ans, mais bien sûr elle nous avait réservé un excellent accueil lors du bal et de la garden-party. Et puis, aussi, nous avons dîné là-bas, un hiver. Oui, c'était une créature des plus charmantes. Tellement pleine de vie.

– Il semble qu'elle ait été par ailleurs extrêmement douée pour tout, dis-je en jouant avec la manchette de mon gant, d'une voix juste assez détachée pour prouver mon insouciance. Ce n'est pas si fréquent d'avoir affaire à une personne qui soit intelligente, belle et pleine d'entrain.

– Non, je suppose que non, répondit la femme de l'évêque. Elle avait assurément une foule de dons. Je la vois encore, debout au pied de l'escalier le soir du bal, serrant la main de chacun, ce nuage de cheveux bruns faisant ressortir sa peau si blanche, et ce costume qui lui allait si bien. Oui, elle était très belle.

– Et puis, elle dirigeait elle-même la maison, précisai-je en souriant, comme pour dire : “Je suis tout à fait à l'aise, je parle souvent d'elle…” Cela devait prendre beaucoup de temps et réclamer beaucoup d'application. Pour ma part, j'avoue que je m'en remets à la gouvernante.

– Eh bien, on ne peut pas savoir tout faire. Et puis vous êtes très jeune, n'est-ce pas ? Avec le temps, vous trouverez sûrement vos marques. Et puis, vous avez un hobby, n'est-ce pas ? On m'a dit que vous aimiez dessiner.

– Oh, ça… Ce n'est pas grand-chose.

– Allons, c'est un gentil petit talent, protesta la femme de l'évêque. Tout le monde ne sait pas dessiner. Il ne faut pas renoncer. À Manderley, il doit y avoir plein de coins ravissants à dessiner.

– Oui. Oui, sans doute », acquiesçai-je, déprimée par sa suggestion, me voyant traverser la pelouse un pliant et une boîte de crayons sous un bras et mon « petit talent » sous l'autre. Ainsi dénommé, il faisait penser à une maladie bénigne…

« Vous êtes sportive ? Vous montez à cheval, vous chassez ? demanda-t-elle.

– Non, répondis-je, rien de ce genre. J'aime beaucoup marcher, ajoutai-je piteusement.

– Il n'y a pas meilleur exercice, déclara-t-elle avec conviction. L'évêque et moi marchons énormément. »

Je me demandai s'il faisait cent fois le tour de la cathédrale, avec

son chapeau de pasteur et ses guêtres, sa femme accrochée à son bras. Elle se mit à me raconter une randonnée qu'ils avaient faite, des années plus tôt, dans les Pennines, expliquant qu'ils parcouraient en moyenne trente kilomètres par jour, et je hochai la tête, souriant poliment, ignorant tout des Pennines, les assimilant vaguement aux Andes, pour me rappeler après coup que c'était cette chaîne de collines indiquée par une zone hachurée au milieu d'une Angleterre toute rose dans mon atlas scolaire. Et lui toujours avec son chapeau de pasteur et ses guêtres…

L'inévitable silence, le coup d'œil sur la montre en l'occurrence inutile car la pendule du salon sonnait quatre heures d'un carillon aigu, et moi qui me levais de ma chaise. « Je suis ravie de vous avoir trouvée chez vous. J'espère que vous viendrez nous voir.

– Avec grand plaisir. Mais, hélas ! l'évêque est toujours si occupé… Surtout, transmettez mon bon souvenir à votre mari, et n'oubliez pas de lui demander de relancer les bals costumés.

– Je n'y manquerai pas », répondis-je, mentant encore, feignant toujours d'être au courant.

Et dans la voiture en rentrant, assise dans mon coin à me ronger l'ongle du pouce, je me représentais le grand hall de Manderley rempli de gens déguisés, j'imaginais le bourdonnement, les bavardages et les rires de la foule en mouvement, les musiciens dans la galerie, le souper dans le salon, les longues tables-buffets disposées contre les murs, et je voyais Maxim au pied de l'escalier, riant, serrant des mains, se tournant vers une personne debout à ses côtés, une personne grande et mince, avec des cheveux bruns, avait dit la femme de l'évêque, des cheveux bruns autour d'un visage très pâle, une personne dont l'œil vif veillait au confort de ses invités, une personne qui donnait des ordres aux domestiques par-dessus son épaule, une personne qui n'était jamais empotée, jamais dépourvue de grâce, qui, lorsqu'elle dansait, laissait dans l'air un intense parfum telle une azalée blanche.

« Recevrez-vous beaucoup à Manderley, madame de Winter ? » J'entendais à nouveau la voix, suggestive, un peu inquisitrice, de cette femme à qui j'avais rendu visite de l'autre côté de Kerrith, et je revoyais aussi son œil, dubitatif, fureteur, inspectant chaque détail de ma tenue, puis s'attardant un instant sur mon ventre de jeune mariée, afin de vérifier que je n'attendais pas un bébé.

Je n'avais aucune envie de revoir cette femme. Je n'avais aucune envie de revoir tous ces gens-là. S'ils venaient à Manderley, c'était

uniquement parce qu'ils étaient curieux et fouineurs. Ils se plaisaient à critiquer mon physique, mes manières, ma silhouette, ils se plaisaient à nous observer ensemble, Maxim et moi, à mesurer la profondeur de notre harmonie conjugale, de manière à pouvoir médire de nous en rentrant chez eux et déplorer : « Ce n'est plus du tout comme autrefois. » S'ils venaient, c'était pour me comparer à Rebecca… Tous ces visiteurs, je ne leur rendrais plus la politesse, décidai-je. Je le dirais à Maxim. Tant pis s'ils me jugeaient grossière et peu aimable : cela n'apporterait que plus d'eau à leur moulin. Ils pourraient affirmer que j'étais mal élevée. « Rien d'étonnant. Après tout, d'où sort-elle ? » Puis un rire et un haussement d'épaules. « Enfin, ma chère, vous ne savez donc pas ? Il l'a ramassée à Monte-Carlo ou un endroit comme ça. Elle n'avait pas un sou. Elle était demoiselle de compagnie pour une espèce de vieille bonne femme. » Nouveaux ricanements, autres sourcils dressés. « Non, pas possible ? Décidément, les hommes sont incroyables. Maxim, entre tous, lui qui était si difficile ! Comment a-t-il pu, après Rebecca ? »

Cela ne me gênait pas. Cela m'était égal. Ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient. Alors que la voiture passait la grille, je me penchai sur mon siège pour sourire à la femme qui habitait le pavillon de gardien. Baissée, elle cueillait des fleurs dans le jardin de devant. Elle se redressa au bruit de l'auto, mais ne vit pas mon sourire. Je fis un signe de la main et elle me regarda d'un air absent. Elle ne devait pas savoir qui j'étais. Je m'adossai à nouveau. L'auto poursuivit sa route.

Après un des étroits virages de l'allée, j'aperçus quelques mètres devant nous un homme qui marchait. C'était le régisseur du domaine, Frank Crawley. Il s'immobilisa en entendant la voiture, et le chauffeur ralentit. Frank Crawley ôta son chapeau et me sourit. Il avait l'air content de me voir. Je ne le trouvais ni falot ni ennuyeux, contrairement à Beatrice. Peut-être parce que j'étais moi-même falote. Nous étions falots tous les deux. Nous n'avions ni l'un ni l'autre un grand intérêt. Bonnet blanc et blanc bonnet.

Je tapotai la vitre et demandai au chauffeur de s'arrêter.

« Je crois que je vais aller à pied avec M. Crawley. »

Celui-ci m'ouvrit la portière. « Sortie faire des visites, madame ?

– Oui, Frank », répondis-je.

Je l'appelais Frank pour imiter Maxim, mais lui m'appelait toujours madame. Il était ainsi fait. Aurions-nous échoué ensemble sur une île déserte et vécu là en tête à tête jusqu'à la fin de nos jours, je serais

restée « madame ».

« Je suis passée voir l'évêque. L'évêque était sorti mais la femme de l'évêque était là. Ils aiment beaucoup marcher et font parfois trente kilomètres par jour, dans les Pennines.

– Je ne connais pas cette région, dit Frank Crawley, il paraît que c'est très beau. J'avais un oncle qui habitait là-bas. »

Une remarque typique de Frank Crawley. Anodine, conventionnelle, très convenable.

« La femme de l'évêque voulait savoir quand nous comptions donner un bal costumé à Manderley, dis-je en l'observant du coin de l'œil. Elle serait venue au dernier, paraît-il, et s'y serait beaucoup amusée. J'ignorais qu'on donnait ici des bals costumés, Frank. »

Il hésita un instant avant de répondre. Il semblait un peu embêté. « En effet, dit-il enfin. Le bal de Manderley avait lieu chaque année. Tout le comté venait. Beaucoup de gens de Londres, aussi. Un événement considérable.

– Cela devait être compliqué à organiser.

– Oui.

– Je suppose que c'était surtout Rebecca qui s'en occupait ? » fis-je, désinvolte.

Je regardais droit devant moi en remontant l'allée, mais son visage à lui était tourné vers moi, comme s'il cherchait à déchiffrer mon expression.

« Tout le monde se mettait en quatre », dit-il doucement.

Il y avait une drôle de réserve dans son attitude, une certaine timidité qui me rappela la mienne. Je me demandai soudain s'il avait été amoureux de Rebecca. Son ton était celui que j'aurais employé à sa place, si tel avait été le cas. Cette idée ouvrait un nouveau champ de possibilités, vu le caractère si timide, si effacé de Frank Crawley. Il n'aurait jamais avoué ce penchant à personne, surtout pas à Rebecca.

« Je ne serais pas très utile, j'en ai peur, si nous donnions un bal, déclarai-je. Je ne vaux absolument rien pour ce qui est de l'organisation.

– Vous n'auriez pas besoin de faire quoi que ce soit. Il suffirait d'être vous-même et de jouer un simple rôle décoratif.

– C'est bien aimable à vous, Frank, mais pour cela non plus, je ne serais pas très douée, je le crains.

– Je pense au contraire que vous réussiriez à merveille. » Cher Frank Crawley, si délicat et si plein d'égards… Pour un peu, je l'aurais cru.

Mais, au fond, je n'étais pas dupe.

« Vous demanderez à Maxim, pour le bal ? fis-je.

– Pourquoi ne pas lui demander, vous ?

– Non. Non, je ne veux pas. »

Nous nous tûmes. Nous marchions dans l'allée. Maintenant que j'avais osé prononcer le nom de Rebecca, d'abord avec la femme de l'évêque, puis avec Frank Crawley, j'éprouvais une puissante envie de continuer. La chose me procurait une étrange satisfaction, et agissait sur moi comme un stimulant. Je savais que je n'allais pas tarder à le prononcer à nouveau. « J'étais sur une des plages l'autre jour, commençai-je, celle où il y a la digue. Jasper était enquiquinant, il n'arrêtait pas d'aboyer après ce pauvre homme aux yeux d'idiot.

– Vous devez parler de Ben, dit Frank, retrouvant une voix normale. Il traîne toujours dans les parages. C'est un brave type, vous n'avez pas à avoir peur de lui. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

– Oh, je n'ai pas eu peur. » Je laissai passer quelques secondes, fredonnant un air pour me donner de l'assurance. « Ce cottage est en train de complètement se délabrer, repris-je d'un ton léger. J'ai dû y entrer chercher de la ficelle ou de quoi attacher Jasper. La vaisselle est toute piquée d'humidité et les livres sont en train de s'abîmer. Pourquoi ne fait-on rien ? C'est vraiment dommage. »

Je savais qu'il ne répondrait pas tout de suite. Il se baissa pour renouer son lacet.

Je faisais semblant d'examiner une feuille arrachée à un des arbustes. « Je pense que si Maxim voulait qu'on fasse quelque chose il me le dirait, répondit-il, toujours penché sur sa chaussure.

– Toutes ces choses étaient à Rebecca ? demandai-je.

– Oui », confirma-t-il.

Je jetai la feuille que je tenais et en cueillis une autre, la tournant entre mes doigts.

« Quel usage faisait-elle de ce cottage ? Il m'a paru bien équipé. De l'extérieur, je l'avais pris pour un simple hangar à bateaux.

– C'en était un à l'origine, dit-il, d'une voix à nouveau contrainte, tendue, comme si le sujet le mettait mal à l'aise. Et puis… et puis elle l'a transformé de cette façon. Elle y a fait mettre des meubles, et de la vaisselle. »

Je trouvais bizarre sa manière de l'appeler « elle ». Il ne disait pas Rebecca ni Mme de Winter, comme je m'y serais attendue.

« Elle s’en servait souvent ? demandai-je.

– Oui. Oui, souvent. Des pique-niques au clair de lune, et… et des choses comme ça. »

Nous marchions à nouveau côte à côte, moi fredonnant toujours mon petit air. « Quelle idée rigolote, fis-je d’un ton enjoué. Des pique-niques au clair de lune, ce doit être vraiment amusant. Il vous est arrivé d’y aller ?

– Une fois ou deux. »

Je fis mine de ne pas remarquer sa réticence, sa répugnance à évoquer ces choses-là.

« À quoi sert cette bouée dans le petit port ? repris-je.

– Le bateau y était amarré.

– Quel bateau ?

– Son bateau. »

Une étrange excitation s’était emparée de moi. Je devais continuer à l’interroger. Il n’avait pas envie de répondre, je le savais, mais j’avais beau avoir pitié de lui et ne pas en revenir de ma propre insistance, j’étais incapable de me taire.

« Qu’est-il devenu ? C’était le bateau avec lequel elle s’est noyée ?

– Oui, fit-il doucement, il a chaviré puis sombré. Elle est passée par-dessus bord.

– C’était un gros bateau ?

– Dans les trois tonnes. Avec une petite cabine.

– Qu’est-ce qui l’a fait chavirer ?

– Il peut y avoir de fortes rafales dans la baie. »

Je repensai à cette mer verte, mouchetée d’écume, qui s’étendait après le cap. Le vent s’était-il subitement engouffré dans la baie par une sorte d’entonnoir, et le petit bateau s’était-il mis à gîter sous la bourrasque, la voile blanche à l’horizontale faseyant sur des flots déchaînés ?

« On n’a donc pas pu lui porter secours ? m’étonnai-je.

– Personne n’a vu l’accident, personne ne savait qu’elle était en mer. »

Je pris grand soin d’éviter de le regarder. Il aurait pu lire la surprise sur mon visage. J’avais toujours cru que le drame s’était produit lors d’une régate, que d’autres bateaux étaient là, les bateaux de Kerrith, et que des spectateurs avaient assisté à la scène du haut des falaises. Je ne savais pas qu’elle était seule. Toute seule, au large dans la baie.

« À la maison, on devait bien le savoir, non ?

– Non. Elle sortait souvent seule en mer comme ça. Elle revenait à n'importe quelle heure de la nuit, et dormait au cottage sur la plage.

– Elle n'avait pas peur ?

– Peur ? répéta-t-il. Non, elle n'avait peur de rien.

– Est-ce que… cela ne faisait rien à Maxim qu'elle parte seule comme ça ? »

Il hésita un instant, puis : « Je ne sais pas », lâcha-t-il d'un ton bref. J'eus l'impression qu'il respectait un serment de loyauté. Envers Maxim ou Rebecca, ou peut-être envers lui-même. Il était bizarre. Je ne savais que penser.

« Alors elle a dû se noyer en essayant de gagner la côte à la nage après le naufrage ?

– Oui », répondit-il.

J'imaginais comme le petit bateau avait dû vibrer et donner de la bande, l'eau submerger le cockpit, et comme les voiles, de manière aussi soudaine qu'horrible, avaient dû l'entraîner vers le fond sous ces brusques coups de vent. Il devait faire très noir au large dans la baie. Le rivage devait paraître très lointain à la naufragée.

« Combien de temps après l'a-t-on retrouvée ? demandai-je.

– Environ deux mois. »

Deux mois. Je croyais que les noyés étaient retrouvés au bout de deux jours. Je croyais qu'ils étaient ramenés vers le bord avec la marée.

« Où l'a-t-on retrouvée ?

– Près d'Edgecoombe, à environ soixante-cinq kilomètres d'ici. »

J'avais passé des vacances à Edgecoombe autrefois, quand j'avais sept ans. C'était un gros bourg, avec une jetée, et des ânes. Je m'étais promenée à dos d'âne sur la plage.

« Comment a-t-on su que c'était elle, au bout de deux mois ? Comment a-t-on pu la reconnaître ? » Je me demandais pourquoi il marquait une pause avant chacune de ses phrases, comme s'il pesait ses mots. Avait-il eu un penchant pour elle ? Avait-il été touché à ce point ?

« Maxim est allé à Edgecoombe pour l'identifier », répondit-il.

Soudain je n'eus plus envie de l'interroger. Mon comportement m'écœurait, il m'écœurait et me dégoûtait. Je me faisais l'effet d'un badaud dans un attroupement lorsqu'un piéton s'est fait renverser. D'une habitante d'un immeuble misérable qui, à la mort d'un voisin, demande à voir le corps. Je me détestais. Mes questions avaient été dégradantes,

ignobles. Frank Crawley devait me mépriser.

« Cette période a dû être terrible pour vous tous, balbutiai-je. Vous ne devez pas trop aimer y repenser. Je me demandais simplement si on pouvait faire quelque chose pour préserver le cottage. Cela semble tellement dommage, tous ces meubles abîmés par l'humidité. »

Il ne dit rien. Je mourais de chaud et j'étais dans mes petits souliers. Il avait dû percevoir que ce n'était pas l'inquiétude au sujet du cottage à l'abandon qui m'avait incitée à poser ces questions, et à présent il se taisait car je l'avais choqué. Jusque-là, nous connaissions une sorte d'amitié confortable et paisible. J'avais senti en lui un allié. Peut-être avais-je détruit tout cela, et n'aurait-il plus jamais cette complicité avec moi.

« Cette allée n'en finit pas, observai-je. Elle me fait toujours penser à ce sentier dans la forêt dans ce conte de Grimm, vous savez, celui où le prince se perd… Elle est toujours plus longue qu'on ne pense, et les bois si sombres, et si épais.

– Oui, elle est assez extraordinaire », acquiesça-t-il.

Je devinais à son attitude qu'il était toujours sur ses gardes, comme s'il redoutait une autre question de ma part. Il régnait une gêne entre nous qu'il était impossible d'ignorer. Il me fallait y remédier, quitte à me couvrir de honte.

« Frank, dis-je avec désespoir, je sais ce que vous pensez. Vous n'arrivez pas à comprendre pourquoi je vous pose toutes ces questions. Vous me trouvez atrocement morbide, et curieuse. Il n'en est rien, je vous assure. C'est seulement que… je me sens parfois dans une telle position de faiblesse. Vivre ici à Manderley… tout cela est très étrange pour moi. C'est une existence nouvelle : je n'y ai pas été préparée. Quand je rends ces visites de politesse, comme cet après-midi, je sais que les gens me toisent, qu'ils se demandent comment je vais m'en tirer. Je les imagine en train de dire : “Qu'est-ce que Maxim peut bien lui trouver ?” Et dans ces cas-là, Frank, je me le demande aussi, et je me mets à douter, et je suis obsédée par l'idée affreuse que je n'aurais jamais dû épouser Maxim, que nous n'allons pas être heureux. Voyez-vous, c'est automatique, chaque fois que je rencontre des gens nouveaux, je sais qu'ils se disent la même chose que les autres : C'est fou ce qu'elle est différente de Rebecca. »

Je m'interrompis, hors d'haleine, regrettant déjà un peu mon effusion, consciente que j'avais à jamais brûlé mes vaisseaux. Il se

tourna vers moi, l'air extrêmement soucieux et troublé.

« Madame de Winter, je vous en prie, ne croyez pas cela. Pour ma part, je ne saurais vous dire à quel point je suis ravi que vous ayez épousé Maxim. Cette union va lui changer la vie du tout au tout. Je suis convaincu que vous vous débrouillerez magnifiquement. Je trouve qu'il est… qu'il est très rafraîchissant et très charmant de tomber sur quelqu'un comme vous qui n'est pas complètement… euh… » Il rougit, cherchant le mot adéquat. « Pas complètement *au fait**, dirons-nous, des us et coutumes de Manderley. Et si les gens du voisinage vous donnent l'impression de jaser, eh bien… c'est… eh bien, c'est sacrément odieux de leur part, voilà tout. Je n'ai jamais entendu un mot critique sur vous, mais si la chose arrivait, je veillerais à ce qu'elle ne se renouvelle pas.

– C'est très gentil à vous, Frank, et ce que vous me dites m'est d'un immense soutien. Je me suis sans doute montrée très sotte. Je ne suis pas douée pour les mondanités, je n'ai jamais eu à en faire, et je n'arrête pas de penser à… à ce que devait être Manderley avant, quand la maison avait à sa tête une femme qui était née dans ce milieu, et qui dirigeait tout avec naturel et sans aucun effort. Et je me rends compte chaque jour que ce dont je manque, l'assurance, la grâce, la beauté, l'intelligence, l'esprit, bref toutes ces qualités qui comptent le plus chez une femme, ces qualités-là, elle les possédait. Cela ne me facilite pas les choses, Frank, pour ça non. »

Il ne répondit pas. Il avait toujours cet air inquiet et désemparé. Il sortit son mouchoir et s'en servit. « Vous ne devez pas dire cela.

– Pourquoi pas ? C'est la vérité.

– Vous avez des qualités qui sont tout aussi importantes, beaucoup plus, en fait. C'est peut-être impertinent à moi de parler ainsi, je ne vous connais pas très bien. Je suis célibataire, je ne connais pas beaucoup les femmes, je mène une petite existence tranquille ici à Manderley, comme vous le savez, mais d'après moi la gentillesse, la sincérité et, si je puis me permettre, la modestie sont autrement précieuses pour un homme, pour un mari, que tout l'esprit et toute la beauté du monde. »

Il paraissait très agité, et se moucha à nouveau. Je vis que je l'avais bien plus ébranlé que je n'étais ébranlée moi-même, et ce constat me calma tout en me conférant un sentiment de supériorité. Je ne comprenais pas pourquoi il se mettait dans un état pareil. Après tout, je n'avais pas dit grand-chose. Je n'avais fait qu'avouer mon manque de confiance en moi à l'idée de succéder à Rebecca. Une Rebecca qui

possédait forcément ces qualités qu'il avait présentées comme miennes. Elle était forcément gentille et sincère, étant donné tous les amis qu'elle avait et sa popularité sans bornes. Je ne savais trop ce qu'il entendait par modestie. C'était un mot que je n'avais jamais compris. Je l'avais toujours associé à l'embarras qu'on éprouve quand on croise quelqu'un dans un couloir en se rendant aux toilettes… Pauvre Frank. Et Beatrice l'avait qualifié de bonnet de nuit, sans jamais rien d'intéressant à dire.

« Eh bien…, fis-je, un peu gênée. Eh bien, je ne sais pas. Je ne me trouve pas très gentille, ni particulièrement sincère, quant à être modeste, je ne crois pas avoir jamais eu l'occasion d'être autre chose. Ce n'était pas très modeste, il me semble, de me marier précipitamment comme ça et de me trouver seule à Monte-Carlo dans cet hôtel, mais peut-être que vous ne tenez pas compte de cela ?

– Ma chère madame de Winter, vous ne croyez tout de même pas que je me figure un seul instant que votre rencontre ne s'est pas déroulée sous les auspices les plus honnêtes ? déclara-t-il à voix basse.

– Non, bien sûr que non », répondis-je d'un ton grave.

Cher Frank. J'avais dû le choquer. « Les auspices les plus honnêtes ». C'était bien une expression à la Frank. On pensait immédiatement aux choses moins honnêtes qui pouvaient avoir lieu.

« Je suis sûr, commença-t-il, hésitant, les traits encore soucieux, je suis sûr que Maxim serait très inquiet, très contrarié, s'il savait ce que vous ressentez. À mon avis, il n'en a pas la moindre idée.

– Vous ne le lui direz pas ? m'affolai-je.

– Non, évidemment que non, pour qui me prenez-vous ? Mais voyez-vous, Madame, je connais plutôt bien Maxim et ses différents… états d'âme. S'il se doutait que vous vous tourmentez à propos… enfin, à propos du passé, la chose le peinerait plus que tout. Je vous assure. Il a très bonne mine, il est très en forme, mais Mme Lacy ne mentait pas l'autre jour lorsqu'elle a dit qu'il avait frôlé la dépression nerveuse l'année dernière, même si elle a manqué de tact en en parlant devant lui. C'est pour cela que vous lui faites tant de bien. Vous êtes fraîche et jeune… et raisonnable, vous n'avez rien à voir avec cette époque. Oubliez-la, madame, oubliez-la, comme lui l'a fait, Dieu merci, ainsi que nous tous. Aucun de nous n'a envie de réveiller ce passé, et Maxim moins que quiconque. Et c'est à vous, vous savez, de nous en éloigner. De ne pas nous y ramener. »

Il avait raison, bien sûr qu'il avait raison. Ce brave Frank, mon ami,

mon allié. Je m'étais montrée égoïste et hypersensible, minée que j'étais par mon complexe d'infériorité. « J'aurais dû me confier à vous plus tôt, dis-je.

– Je regrette que vous ne l'ayez pas fait. J'aurais pu vous épargner certains tracas.

– Je me sens mieux, beaucoup mieux. Et je vous ai pour ami, quoi qu'il advienne, n'est-ce pas, Frank ?

– Cela va de soi », répondit-il.

Nous avions quitté les bois sombres et retrouvé la pleine lumière. Les rhododendrons nous cernaient. Leur heure serait bientôt passée. Déjà, les fleurs paraissaient un peu trop ouvertes, presque fanées. Le mois prochain, les pétales tomberaient un à un de leurs énormes têtes, et les jardiniers viendraient les balayer. Leur splendeur était brève. Elle ne durait pas longtemps.

« Frank… Avant de clore cette conversation, sans doute pour toujours, voulez-vous me promettre de répondre à une seule question, en toute sincérité ? »

Il me regarda d'un air un peu méfiant. « Ce n'est pas très équitable, vous risquez de me demander une chose à laquelle je ne serai peut-être pas à même de répondre, une chose impossible.

– Non, ce n'est pas une question de ce genre. Elle n'est ni intime, ni personnelle, ni quoi que ce soit.

– Très bien, je ferai de mon mieux. »

Après la grande courbe de l'allée, Manderley apparut devant nous, serein et paisible au creux de ses pelouses, me surprenant comme toujours par sa parfaite symétrie et sa grâce, sa profonde simplicité.

Le soleil dansait sur les carreaux, et les murs de pierre luisaient de doux reflets roux là où s'était accroché le lichen. Une mince colonne de fumée s'élevait en volutes de la cheminée de la bibliothèque. Je me rongeai l'ongle du pouce, observant Frank du coin de l'œil.

« Dites-moi, fis-je d'une voix désinvolte, totalement détachée. Dites-moi, est-ce que Rebecca était très belle ? »

Frank laissa s'écouler un instant. Je ne voyais pas son visage. La tête détournée, il regardait vers la maison. « Oui, dit-il avec lenteur, oui, c'était sans doute la plus belle créature que j'aie vue de ma vie. »

Nous gravîmes le perron et entrâmes dans le hall, puis je sonnai pour le thé.

12.

Je ne voyais pas beaucoup Mme Danvers. Elle se tenait le plus souvent à l'écart. Elle continuait à me téléphoner chaque jour dans le petit salon et à me soumettre les menus pour la forme, mais là s'arrêtaient nos relations. Elle avait engagé pour moi une femme de chambre, Clarice, fille d'un employé du domaine, une brave petite aux façons polies qui, Dieu merci, n'avait jamais été domestique et n'était pas trop à cheval sur l'étiquette. Je pense que c'était la seule personne de la maison en admiration devant moi. Pour elle, j'étais la maîtresse, j'étais Mme de Winter. Les commérages éventuels des autres ne pouvaient la toucher. Élevée par une tante à vingt-cinq kilomètres de là, elle n'était pas revenue à Manderley depuis longtemps et y était, dans une certaine mesure, aussi nouvelle que moi. Je me sentais à l'aise avec elle. Je pouvais lui demander sans scrupules : « Dites, Clarice, vous voulez bien repriser mes bas ? »

Alice, la fille de service, s'étant montrée affreusement hautaine, je préférais prendre en cachette mes combinaisons et mes chemises de nuit dans mon tiroir pour les ravauder moi-même plutôt que de lui demander de s'en charger. Je l'avais surprise un jour, une de mes combinaisons sur le bras, en train d'en examiner l'étoffe ordinaire et la petite bordure de dentelle. Je n'oublierais jamais son expression. Elle avait l'air presque choquée, comme si un coup avait été porté à sa dignité personnelle. Je n'avais jamais pensé à mes dessous auparavant. Du moment qu'ils étaient propres et en bon état, je ne m'étais jamais dit qu'un tissu ou la présence de dentelle avaient de l'importance. Dans les livres, les jeunes mariées possédaient des trousseaux comportant des dizaines d'ensembles de lingerie, mais cela ne m'avait jamais tracassée. La figure d'Alice m'avait servi de leçon. Je m'étais empressée d'écrire à une boutique de Londres pour qu'on m'envoie un catalogue de lingerie. Lorsque mon choix fut enfin fixé, Alice n'était plus ma femme de chambre et Clarice avait pris le relais. Acheter des dessous neufs pour amadouer cette dernière me parut un tel gaspillage que je rangeai le catalogue dans un tiroir et renonçai à passer commande.

Je me demandais souvent si Alice bavardait, et si mon linge de corps

était devenu un sujet de conversation à l'office, un chapitre assez épouvantable, à n'aborder qu'à voix basse quand les hommes étaient loin. Elle était trop prétentieuse pour tourner la chose à la plaisanterie. Jamais elle n'aurait badiné là-dessus avec Frith, par exemple.

Non, mes sous-vêtements étaient pris plus au sérieux que cela. Traités davantage comme un procès en divorce qui se tiendrait à huis clos… Toujours est-il que je fus contente quand Alice me remit entre les mains de Clarice. Clarice ne saurait jamais faire la différence entre la vraie et la fausse dentelle. Mme Danvers avait été bien inspirée de l'engager. Elle avait dû penser que nous nous accorderions. Maintenant que je savais pourquoi Mme Danvers m'en voulait, les choses me paraissaient un peu plus faciles. Ce n'était pas seulement moi en tant que personne qu'elle détestait, mais ce que je représentais. Elle aurait éprouvé la même antipathie envers quiconque aurait remplacé Rebecca. C'était du moins ce que j'avais déduit des propos de Beatrice le jour où elle était venue déjeuner.

« Vous ne le saviez donc pas ? Elle vouait un véritable culte à Rebecca. »

Je ne m'y attendais pas, et ces mots m'avaient causé un choc sur le moment. Mais, réflexion faite, j'avais commencé à avoir moins peur de Mme Danvers. J'avais commencé à la plaindre. J'imaginais ce qu'elle devait ressentir. Elle devait avoir mal chaque fois qu'on m'appelait « Mme de Winter ». Tous les matins quand elle décrochait le téléphone intérieur pour me parler et que je répondais « Oui, madame Danvers », elle devait penser à une autre voix. Quand, traversant une pièce, elle apercevait des traces de ma présence, un béret sur une banquette de fenêtre, un sac à tricot sur un fauteuil, elle devait penser à celle qui les abandonnait jadis de la même façon. Après tout, j'y pensais moi-même, et je n'avais pas connu Rebecca. Mme Danvers savait comment elle marchait et comment elle s'exprimait. Mme Danvers connaissait la couleur de ses yeux, son sourire, la texture de ses cheveux. Je ne savais rien de tout cela, je ne m'étais jamais renseignée sur ces détails, mais parfois j'avais l'impression que Rebecca était aussi réelle pour moi que pour Mme Danvers.

Frank m'avait conseillé d'oublier le passé, et je voulais l'oublier. Mais Frank n'était pas obligé de s'installer comme moi, chaque jour, dans le petit salon, et de toucher le stylo qu'elle avait tenu entre ses doigts. Il n'était pas obligé de caresser le sous-main du secrétaire, ni de

contempler devant lui son écriture sur les casiers. Il n'était pas obligé de poser les yeux sur les chandeliers de la cheminée, la pendule, le vase garni de fleurs, les tableaux sur les murs et de se rappeler, chaque jour, que ces objets étaient ceux de Rebecca, qu'elle les avait choisis, qu'ils ne lui appartenaient nullement. Frank n'était pas obligé de s'asseoir à la place qu'elle occupait dans la salle à manger, d'utiliser le couteau et la fourchette dont elle s'était servie, de boire dans son verre. Il ne jetait pas sur ses épaules un imperméable qui avait été le sien, et il ne découvrait pas son mouchoir dans la poche. Il ne remarquait pas, chaque jour, comme moi, le regard aveugle de la vieille chienne qui, couchée dans son panier dans la bibliothèque, levait la tête en entendant mon pas, un pas de femme, puis, après avoir humé l'air, la laissait retomber parce que je n'étais pas celle qu'elle espérait.

De petites choses, insignifiantes et stupides en soi, mais elles étaient là, j'étais forcée de les voir, de les entendre, de les sentir. Dieu sait que je n'avais pas envie de penser à Rebecca. Je voulais être heureuse, je voulais rendre Maxim heureux, et je voulais que nous soyons unis. Il n'y avait pas d'autre souhait dans mon cœur que celui-là. Je n'y pouvais rien si Rebecca s'insinuait dans mes pensées, dans mes rêves. Je n'y pouvais rien si j'avais l'impression d'être une invitée sous mon propre toit, à mettre mes pas là où elle avait marché, à me reposer là où elle s'était allongée. J'étais comme une invitée attendant, patiemment, le retour de la maîtresse du logis. De petites phrases, de petits reproches me le rappelaient heure après heure, jour après jour.

« Frith, dis-je, entrant dans la bibliothèque par un matin d'été, les bras chargés de lilas. Frith, où pourrais-je trouver un grand vase pour mettre ce lilas ? Ceux du local aux fleurs sont trop petits.

– Pour le lilas, Madame, on prenait toujours le vase en albâtre blanc qui est dans le salon.

– Oh, mais je ne voudrais pas qu'on l'abîme. On risquerait de le casser.

– Mme de Winter prenait toujours le vase en albâtre, Madame.

– Ah, très bien, dans ce cas… »

On m'apporta le vase en albâtre, dûment rempli d'eau. J'y disposai, une à une, les branches de lilas, et tandis que leur doux parfum mauve se mêlait à celui de la pelouse fraîchement tondue entrant par la fenêtre ouverte, je me disais : Rebecca faisait cela. Elle prenait les branches de lilas, comme je suis en train de le faire, et les arrangeait une à une dans

ce vase blanc. Je ne suis pas la première à accomplir ce geste. Ce vase est le vase de Rebecca, ce lilas est le lilas de Rebecca. Elle devait sortir dans le jardin comme je le faisais moi-même, coiffée de ce chapeau à bord flottant que j'avais aperçu au fond d'un placard dans le local aux fleurs, caché sous de vieux coussins, et traverser la pelouse jusqu'au bosquet de lilas, sifflotant peut-être, fredonnant un air, encourageant les chiens à la suivre, armée du sécateur que je tenais en ce moment.

« Frith, pourriez-vous ôter ce lutrin de la table devant la fenêtre, que je mette le lilas à la place ?

– Mme de Winter mettait toujours le vase en albâtre sur la table derrière le canapé, Madame.

– Ah ! Euh… »

J'hésitai, le vase dans les mains, le visage de Frith impassible. Il m'obéirait, bien sûr, si je disais que je préférais poser le vase sur la table plus petite près de la fenêtre. Il déplacerait le lutrin sur-le-champ.

« D'accord, cédai-je, peut-être qu'il rendra mieux sur la plus grande table. » Et le vase en albâtre alla trôner, comme il l'avait toujours fait, sur la table derrière le canapé…

Beatrice n'avait pas oublié sa promesse de cadeau de noces. Un gros colis arriva un matin, tellement gros que Robert avait du mal à le porter. J'étais dans le petit salon, où je venais de lire les menus du jour. J'ai toujours gardé une passion d'enfant pour les paquets. Je coupai la ficelle avec excitation, et déchirai le papier brun. Cela ressemblait à des livres et, en effet, c'en était. Quatre gros volumes intitulés *Une histoire de la peinture.* Une feuille glissée dans le premier tome disait : « J'espère que c'est le genre de chose que vous aimez. Affectueusement. Beatrice. » Je voyais la sœur de Maxim entrer dans la boutique de Wigmore Street et regarder autour d'elle à sa manière abrupte un brin masculine. « Je cherche une série de livres pour une personne qui adore l'art », avait-elle dû dire, et le vendeur avait répondu : « Bien, madame. Par ici, je vous prie. » Elle avait manié les ouvrages avec une certaine méfiance. « Oui, c'est à peu près le prix que je veux mettre. Pour un cadeau de mariage. Il faut que ce soit de beaux livres. Tous ceux-là sont sur l'art ? » « Oui, c'est la série de référence sur le sujet », avait affirmé le vendeur. Beatrice avait dû alors écrire son petit mot, rédiger son chèque, puis donner l'adresse : « Mme de Winter, Manderley ».

C'était gentil de la part de Beatrice. Il y avait quelque chose de sincère et d'assez émouvant dans l'idée qu'elle était allée à Londres

m'acheter ces livres sous prétexte qu'elle savait que j'aimais la peinture. Elle m'imaginait sans doute par une journée de pluie contemplant d'un air grave les illustrations, puis prenant une feuille de papier à dessin et une boîte de couleurs pour copier un tableau. Chère Beatrice. J'eus soudain une stupide envie de pleurer. Je rassemblai les lourds volumes et cherchai dans le petit salon un endroit où les mettre. Ils détonnaient dans ce décor fragile et délicat, mais tant pis, cette pièce était maintenant la mienne, après tout. Je les alignai sur le plateau du bureau. Ils oscillaient dangereusement, appuyés les uns contre les autres. Je reculai un peu, pour juger de l'effet. Peut-être mon mouvement trop brusque troubla-t-il leur équilibre. Toujours est-il que le premier bascula, puis les autres suivirent. Ils renversèrent un petit cupidon en porcelaine qui, jusque-là, aux côtés des bougeoirs, ornait seul le bureau. Dans sa chute, le bibelot heurta la corbeille à papier et se brisa en plusieurs morceaux. Je jetai un bref coup d'œil vers la porte, telle une enfant coupable. M'agenouillant sur le sol, je recueillis les débris dans ma main. Je dénichai une enveloppe où les mettre, puis la cachai au fond d'un des tiroirs. J'emportai alors les livres dans la bibliothèque, et leur trouvai une place sur les rayonnages.

Maxim rit lorsque je lui montrai fièrement ce cadeau.

« Cette chère vieille Bee, tu as dû sacrément lui plaire. Elle n'ouvre jamais un livre si elle peut l'éviter.

– T'a-t-elle dit quelque chose sur… enfin… t'a-t-elle dit ce qu'elle pensait de moi ? demandai-je.

– Le jour où elle est venue déjeuner ? Non, je ne crois pas.

– Je me figurais qu'elle t'avait peut-être écrit, ou quelque chose comme ça.

– Beatrice et moi n'échangeons pas de courrier, à moins d'un événement important dans la famille. Écrire des lettres est une perte de temps », déclara Maxim.

Je ne devais pas être un événement important. N'empêche, si j'avais été Beatrice, si j'avais eu un frère, et que ce frère s'était marié, j'aurais sûrement fait un commentaire, exprimé une opinion, rédigé deux, trois mots… À moins, bien sûr, d'avoir pris l'épouse en grippe, ou d'avoir estimé qu'elle ne convenait pas. Dans ce cas, évidemment, ce serait différent. Mais Beatrice avait pris la peine d'aller à Londres acheter ces livres pour moi. Elle ne l'aurait pas fait si je lui avais déplu.

Ce fut le lendemain, je me souviens, que Frith, qui avait apporté le

café dans la bibliothèque après le déjeuner, rôda un moment derrière Maxim avant de demander :

« Pourrais-je parler à Monsieur ? » Maxim leva les yeux de son journal.

« Oui, Frith, qu'y a-t-il ? » s'enquit Maxim, un peu étonné. Les lèvres pincées, Frith affichait une expression raide et solennelle. Je pensai aussitôt que sa femme venait de mourir.

« C'est au sujet de Robert, Monsieur. Il y a eu une légère friction entre lui et Mme Danvers. Robert est très contrarié.

– Oh, Seigneur », fit Maxim, avec une moue à mon intention.

Je me penchai pour caresser Jasper, comme j'en avais la manie quand je me sentais gênée.

« Oui, Monsieur. Il semble que Mme Danvers ait accusé Robert d'avoir subtilisé un bibelot précieux dans le petit salon. Robert est chargé d'y apporter les fleurs fraîches et d'y disposer les vases. En y entrant ce matin après la mise en place des bouquets, Mme Danvers a remarqué qu'un des bibelots avait disparu alors qu'il y était encore hier, a-t-elle affirmé. Elle a accusé Robert d'avoir pris le bibelot, ou bien de l'avoir cassé sans l'avoir signalé. Robert a rejeté ces deux accusations avec la plus grande énergie, et il est venu me trouver pour ainsi dire en larmes, Monsieur. Vous avez peut-être remarqué qu'il n'était pas lui-même au déjeuner.

– J'ai été étonné qu'il me propose des côtelettes sans m'avoir donné d'assiette, murmura Maxim. J'ignorais que Robert était sensible à ce point. Eh bien, je suppose que c'est quelqu'un d'autre. Une des femmes de chambre.

– Non, Monsieur. Mme Danvers est entrée dans la pièce avant qu'on y fasse le ménage. Personne n'y est allé hormis Madame, hier, et Robert tôt ce matin avec les fleurs. La situation est très désagréable pour Robert et moi-même, Monsieur.

– Oui, bien sûr, je comprends. Demandez donc à Mme Danvers de venir et nous allons éclaircir ce mystère. De quel bibelot s'agit-il, au fait ?

– Du cupidon en porcelaine qui se trouve sur le bonheur-du-jour, Monsieur.

– Oh ! Seigneur. Mais c'est un de nos trésors, non ? Il faut impérativement le retrouver. Allez tout de suite chercher Mme Danvers.

– Très bien, Monsieur. »

Frith quitta la pièce et nous nous retrouvâmes seuls. « Quelle foutue barbe ! s'écria Maxim. Ce cupidon vaut une petite fortune. Et puis j'ai une sainte horreur des disputes entre domestiques. Pourquoi faut-il qu'ils s'adressent à moi ? C'est ton travail, mon cœur. »

Je relevai la tête, le visage en feu. « Mon chéri, je comptais te le dire, mais… j'ai oublié. En réalité, c'est moi qui ai cassé ce bibelot quand j'étais dans le petit salon hier.

– C'est toi qui l'as cassé ? Enfin, pourquoi diable ne l'as-tu pas dit quand Frith était là ?

– Je ne sais pas. J'étais embêtée. J'avais peur qu'il ne me trouve stupide.

– Il va te trouver bien plus stupide maintenant. Tu vas devoir t'expliquer avec lui et Mme Danvers.

– Oh, non, je t'en prie, Maxim, occupe-t'en. Laisse-moi me retirer.

– Ne sois pas idiote. On croirait qu'ils te font peur.

– Mais ils me font peur ! Enfin, pas peur, mais… »

La porte s'ouvrit, et Frith fit entrer Mme Danvers. Je regardai Maxim avec nervosité. Il haussa les épaules, mi-amusé mi-fâché.

« Tout cela n'est qu'une erreur, madame Danvers. Il semble que ce soit Madame qui ait cassé la statuette et qui ait oublié de le dire », déclara Maxim.

Ils me dévisagèrent. Honteuse comme une enfant, j'avais conscience de ma rougeur. « Je suis vraiment navrée, dis-je en regardant Mme Danvers. Je ne pensais absolument pas que cela causerait des ennuis à Robert.

– Le bibelot est-il réparable, Madame ? » demanda Mme Danvers.

Elle n'avait pas l'air étonnée que ce soit moi la coupable. Elle me scrutait avec sa tête de mort blafarde et ses yeux noirs. Je compris qu'elle savait que c'était moi depuis le début, et n'avait accusé Robert que pour voir si j'aurais le courage d'avouer.

« Je crains que non. La statuette est en miettes.

– Qu'as-tu fait des débris ? » demanda Maxim.

J'avais l'impression d'être une prisonnière obligée de témoigner. Même à mes propres oreilles, mes actes paraissaient dérisoires et mesquins. « Je les ai glissés dans une enveloppe.

– Et alors, qu'as-tu fait de l'enveloppe ? » poursuivit Maxim en allumant une cigarette.

Son ton mêlait amusement et exaspération.

« Je l'ai mise au fond d'un tiroir du bureau.

– À croire, madame Danvers, que Madame pensait que vous l'enverriez en prison ! plaisanta Maxim. Peut-être pourrez-vous récupérer l'enveloppe et expédier les fragments à Londres ? S'il n'y a pas moyen de les recoller, tant pis. Ça va, Frith. Dites à Robert de sécher ses larmes. »

Mme Danvers s'attarda après le départ du majordome. « Je m'excuserai auprès de Robert, bien entendu, mais il faut avouer que toutes les preuves le désignaient. Il ne m'est pas venu à l'esprit que Madame ait pu casser le bibelot elle-même. Peut-être, si un tel incident se reproduit, Madame pourra-t-elle m'en informer, et je ferai le nécessaire ? Cela épargnera à tout le monde bien des désagréments.

– Naturellement, répliqua Maxim avec impatience. Je ne vois pas pourquoi elle ne l'a pas fait hier. Je m'apprêtais à le lui dire quand vous êtes entrée.

– Peut-être Madame n'avait-elle pas conscience de la valeur du bibelot ? suggéra Mme Danvers en tournant son regard vers moi.

– Si, fis-je, toute piteuse. Je me doutais bien qu'il avait de la valeur. C'est pour cela que j'ai ramassé si soigneusement les morceaux.

– Et que tu les as cachés au fond d'un tiroir où personne ne pourrait les retrouver ! s'esclaffa Maxim avec un haussement d'épaules. N'est-ce pas là un geste digne d'une soubrette, madame Danvers ?

– À Manderley, Monsieur, répondit-elle, une soubrette ne serait jamais autorisée à toucher aux objets précieux dans le petit salon.

– Certes, je vous vois mal la laisser faire.

– C'est très fâcheux, reprit Mme Danvers. Je ne crois pas qu'on ait jamais cassé quoi que ce soit dans le petit salon. Nous avons toujours été très minutieux. J'y ôte moi-même la poussière depuis… l'année dernière. Je n'ai pas assez confiance. Du vivant de Mme de Winter, nous époussetions toujours ensemble les bibelots précieux.

– Enfin, tant pis, on n'y peut rien, dit Maxim. Merci, madame Danvers. »

Elle sortit de la pièce. J'allai m'asseoir sur la banquette de fenêtre et regardai dehors. Maxim reprit son journal. Nous ne parlions ni l'un ni l'autre.

« Je suis affreusement désolée, mon chéri, dis-je au bout d'un moment. C'était très maladroit de ma part. Je ne sais pas comment c'est arrivé. J'étais en train d'arranger ces livres sur le bureau, pour voir s'ils

tiendraient, et le cupidon a glissé.

– Ma douce enfant, oublie donc cela. Quelle importance ?

– C'est important. J'aurais dû faire plus attention. Mme Danvers doit être furieuse contre moi.

– Pourquoi diable serait-elle furieuse ? Cette porcelaine n'était pas à elle.

– Non, mais elle tire une si grande fierté de tous ces objets. C'est vraiment affreux de penser que rien n'a jamais été cassé dans cette pièce. Il a fallu que ce soit moi.

– Mieux vaut toi que ce pauvre Robert.

– J'aurais préféré que ce soit lui. Mme Danvers ne me pardonnera jamais.

– On se fiche de Mme Danvers ! s'exclama Maxim. Ce n'est pas le bon Dieu, quand même ? Je ne te comprends pas. Pourquoi dis-tu que tu as peur d'elle ?

– Je n'ai pas peur à proprement parler. Je ne la vois pas beaucoup. Ce n'est pas cela. Je ne peux pas vraiment expliquer.

– Tu as des réactions bizarres, décidément. Quand tu as cassé le bibelot, tu n'avais qu'à l'appeler et lui dire : "Tenez, madame Danvers, faites réparer cela." Elle aurait compris. Au lieu de quoi tu rassembles les débris dans une enveloppe et tu les caches au fond d'un tiroir. Oui, exactement comme une soubrette, et pas comme la maîtresse des lieux.

– Je suis comme une soubrette, déclarai-je lentement. Je sais que je le suis, à bien des égards. C'est pour cela que j'ai tant de choses en commun avec Clarice. Nous sommes sur un pied d'égalité. Et c'est pour cela qu'elle m'aime bien. Je suis allée voir sa mère l'autre jour. Et tu sais ce qu'elle a dit ? Je lui demandais si elle pensait que Clarice était heureuse chez nous, et elle a répondu : "Oh, oui, Madame. Clarice a l'air très heureuse. Elle me dit toujours : "Ce n'est pas comme être avec une dame, maman, c'est comme être avec une des nôtres." » À ton avis, dans sa bouche, c'était un compliment, ou non ?

– Va savoir, dit Maxim. D'après le souvenir que j'ai d'elle, je prendrais plutôt la chose comme une insulte. Sa maison empeste le chou et elle est toujours sens dessus dessous. À une époque, il y avait neuf enfants petits, et elle était toujours à traîner dans son bout de jardin, pieds nus avec un bas sur la tête. Nous avions bien failli lui donner son congé. Je me demande comment Clarice peut être aussi propre sur elle.

– Elle habitait chez une tante, dis-je, légèrement mortifiée. Je sais

que ma jupe de flanelle a une tache sur le devant, mais je ne me suis jamais promenée nu-pieds avec un bas sur la tête. » Je comprenais maintenant pourquoi Clarice, contrairement à Alice, ne méprisait pas mes dessous. « C'est peut-être pour cette raison que je préfère aller voir la mère de Clarice plutôt que des gens comme la femme de l'évêque, poursuivis-je. La femme de l'évêque n'a jamais dit qu'elle me voyait comme une des leurs.

– Si tu mets cette jupe crasseuse pour lui rendre visite, ce n'est guère surprenant.

– Bien sûr que je n'avais pas ma vieille jupe, répliquai-je, j'avais mis une robe, mais, quoi qu'il en soit, je n'ai pas haute opinion des gens qui jugent les autres à leurs vêtements.

– Je doute que la femme de l'évêque accorde une quelconque importance aux vêtements, mais elle a peut-être été étonnée si tu es restée assise sur le bord de ta chaise à répondre par "Oui" ou par "Non" à la manière d'une postulante, comme l'unique fois où nous avons rendu ensemble une visite de politesse.

– Ce n'est pas ma faute si je suis timide.

– Je le sais bien, mon cœur. Mais tu ne fais pas beaucoup d'efforts pour te corriger.

– Je te trouve très injuste. Je m'y applique tous les jours, chaque fois que je sors ou que je rencontre quelqu'un de nouveau. Je fais constamment des efforts. Tu ne comprends pas. Pour toi c'est facile, tu es habitué. Moi je n'ai pas reçu cette éducation.

– N'importe quoi ! s'exclama Maxim. Ce n'est pas une question d'éducation, comme tu dis. C'est une affaire de volonté. Tu ne t'imagines quand même pas que rendre des visites de politesse me plaît ? Ça m'ennuie à mourir. Mais c'est une chose qui se fait, dans ces contrées.

– Il ne s'agit pas d'ennui, répliquai-je. L'ennui n'a rien d'effrayant. Si cela ne faisait que m'ennuyer ce serait différent. Mais j'ai horreur qu'on me toise de la tête aux pieds comme si j'étais une vache de concours.

– Qui te toise ?

– Tous les gens d'ici. Tout le monde.

– Et quand bien même, qu'est-ce que ça peut faire ? Ça met du piment dans leur vie.

– Pourquoi devrais-je leur fournir ce piment, et récolter toutes ces critiques ?

– Parce que la vie à Manderley est la seule chose qui intéresse un

tant soit peu les gens d'ici.

– Je dois leur faire une sacrée impression, dans ce cas. »

Maxim ne répondit pas. Il continuait à regarder son journal.

« Je dois leur faire une sacrée impression », répétai-je. Avant d'ajouter : « Je suppose que c'est pour cela que tu m'as épousée. Tu savais que j'étais terne, discrète et inexpérimentée, et qu'il n'y aurait jamais de ragots à mon sujet. »

Maxim jeta son journal par terre et se leva de son fauteuil. « Qu'est-ce que tu entends par là ? »

Son expression était sombre et étrange, et sa voix était rude, pas du tout sa voix habituelle.

« Je… je ne sais pas, fis-je, m'adossant à la fenêtre. Rien de spécial. Pourquoi fais-tu cette tête ?

– De quels ragots as-tu eu vent ?

– Aucun, répondis-je, effrayée par sa façon de me regarder. Je n'ai dit cela que… que pour dire quelque chose. Ne me regarde pas comme ça. Maxim, qu'est-ce que j'ai dit, qu'est-ce qui se passe ?

– À qui as-tu parlé ? demanda-t-il lentement.

– À personne. Absolument personne.

– Pourquoi as-tu dit ce que tu as dit ?

– Je t'assure, je ne sais pas. Ça m'est venu comme ça. J'étais fâchée, en colère. J'ai vraiment horreur de rendre visite à ces gens, je n'y peux rien. Et tu m'as reproché ma timidité. J'ai dit ça sans y penser. C'est vrai, Maxim, je t'en prie, crois-moi.

– Ce n'était pas très élégant, comme remarque.

– Non. Non, c'était grossier, et détestable. »

Il me dévisageait d'un air chagrin, les mains dans les poches, se balançant d'avant en arrière sur ses talons. « Je me demande si je ne me suis pas montré très égoïste en t'épousant. » Il parlait sur un ton lent et réfléchi.

J'eus soudain un frisson, assorti d'un haut-le-cœur. « Enfin, que veux-tu dire ?

– Je ne suis pas le compagnon rêvé, n'est-ce pas ? Trop d'années nous séparent. Tu aurais dû attendre, et épouser un garçon de ton âge. Pas quelqu'un comme moi, avec la moitié de sa vie derrière lui.

– C'est ridicule, protestai-je. Tu sais bien que l'âge ne compte pas dans les couples. Évidemment que nous formons un couple.

– Tu crois ? Je ne sais pas. »

Je me mis à genoux sur la banquette de fenêtre et le pris dans mes bras. « Pourquoi me dis-tu des choses pareilles ? Tu sais que je t'aime plus que tout au monde. Il n'y a jamais eu personne d'autre que toi. Tu es mon père, mon frère, mon fils. Tout cela à la fois.

– C'était ma faute, reprit-il, sans m'écouter. Je t'ai bousculée. Je ne t'ai pas laissé le temps de réfléchir.

– Je ne voulais pas réfléchir, il n'y avait pas à réfléchir. Tu ne comprends pas, Maxim. Quand on aime quelqu'un…

– Es-tu heureuse ici ? fit-il, détournant les yeux pour regarder par la fenêtre. Je m'interroge, parfois. Tu as maigri. Perdu tes couleurs.

– Bien sûr que je suis heureuse. J'adore Manderley, j'adore le jardin, j'adore tout. Ça m'est égal de faire ces visites. Je n'ai dit cela que pour t'embêter. J'irai voir des gens tous les jours, si tu y tiens. Ça m'est égal. Jamais, pas un seul instant, je n'ai regretté de t'avoir épousé : tu dois bien le savoir, quand même ? »

Il me tapota la joue à sa façon horriblement distraite et se pencha pour m'embrasser le crâne. « Mon pauvre poussin, tu ne t'amuses pas beaucoup, n'est-ce pas ? J'ai bien peur d'être très difficile à vivre.

– Pas du tout ! me récriai-je. Tu es facile, très facile. Bien plus facile que je ne pensais. Je me disais autrefois que ce devait être affreux d'être mariée, qu'on risquait de tomber sur un homme qui boit, qui jure comme un charretier, qui rouspète si les toasts sont ramollis au petit déjeuner, bref sur quelqu'un de pas très séduisant, et qui sentirait mauvais, si ça se trouve. Tu n'es pas du tout comme ça.

– Seigneur Dieu, j'espère bien », fit Maxim en souriant.

Encouragée par ce sourire, je souris à mon tour et lui pris les mains pour les embrasser. « C'est vraiment absurde de dire que nous ne faisons pas bon ménage, tous les deux. Enfin voyons, regarde comme nous sommes assis ici tous les soirs, toi avec un livre ou un journal, et moi avec mon tricot. En parfaite harmonie. Exactement comme un vieux couple, marié depuis des années. Bien sûr que nous sommes heureux. Tu parles comme si tu pensais que nous avions commis une erreur. Tu n'es pas sérieux, n'est-ce pas, Maxim ? Tu sais que notre mariage est une réussite, une merveilleuse réussite ?

– Si tu le dis, alors tout va bien.

– Non, mais toi aussi tu le penses, n'est-ce pas, mon chéri ? Ce n'est pas seulement moi ? Nous sommes heureux, n'est-ce pas ? Extrêmement heureux ? »

Il ne répondit pas. Il continuait à regarder par la fenêtre tandis que je lui tenais les mains. J'avais la gorge sèche et serrée, et mes yeux me brûlaient. Oh, mon Dieu, songeais-je, on croirait deux personnages dans une pièce de théâtre. Bientôt le rideau va tomber, nous saluerons le public et rejoindrons nos loges. Il ne peut pas s'agir d'un moment réel dans notre vie à tous les deux. Je me rassis sur la banquette de fenêtre et lui lâchai les mains. Je m'entendis parler d'une voix dure et froide : « Si tu ne trouves pas que nous sommes heureux, il vaudrait bien mieux le reconnaître. Je ne veux pas que tu fasses semblant. Je préférerais mille fois m'en aller. Ne plus vivre avec toi. » Cette scène n'avait pas lieu réellement, bien sûr. C'était la femme de la pièce de théâtre, et non moi, qui parlait à Maxim. J'imaginais le genre d'actrice qui tiendrait ce rôle. Grande et mince, assez nerveuse.

« Eh bien, pourquoi ne réponds-tu pas ? »

Il prit mon visage dans ses mains et me regarda, exactement comme la fois où Frith était entré avec le thé, le jour où nous avions été sur la plage.

« Comment te répondre ? Je ne connais pas moi-même la réponse. Si tu dis que nous sommes heureux, alors, admettons. Je ne suis pas expert en la matière. Je te crois sur parole. Nous sommes heureux. Parfait, c'est entendu ! » Il m'embrassa encore, puis gagna l'autre bout de la pièce. Je demeurai assise sur la banquette, raide et droite, les mains sur les genoux.

« Tu dis tout cela parce que je t'ai déçu. Je suis godiche et empotée, je m'habille mal, je suis timide avec les gens. Je t'avais prévenu à Monte-Carlo que ce serait comme ça. Tu trouves que je ne suis pas à ma place à Manderley.

– Ne dis pas de bêtises. Je n'ai jamais dit que tu t'habillais mal, ni que tu étais empotée. C'est ton imagination. Quant à ta timidité, tu en viendras à bout. Je te l'ai déjà dit.

– Nous tournons en rond, nous voilà revenus à notre point de départ. La discussion a commencé parce que j'ai cassé cette porcelaine dans le petit salon. Si je n'avais pas cassé ce bibelot, rien de tout cela ne serait arrivé. Nous aurions bu notre café, puis nous serions sortis dans le jardin.

– Je me fiche de ce maudit bibelot, lâcha Maxim avec lassitude. Tu crois vraiment que ça me fait quelque chose qu'il soit en mille morceaux ?

– Il avait beaucoup de valeur ?

– Va savoir… Je suppose. À vrai dire, j'ai oublié.

– Les objets du petit salon sont-ils tous aussi précieux ?

– Oui, je crois.

– Pourquoi tous les objets les plus précieux ont-ils été mis dans le petit salon ?

– Je ne sais pas. Sans doute parce qu'ils faisaient bien dans la pièce.

– Ils s'y sont toujours trouvés ? Du vivant de ta mère ?

– Non, non. Je ne crois pas. Ils étaient dispersés dans la maison. Les fauteuils étaient dans un débarras, il me semble.

– Quand le petit salon a-t-il été meublé comme il l'est aujourd'hui ?

– Quand je me suis marié.

– Le cupidon y a sans doute été mis à ce moment-là ?

– Sans doute.

– Se trouvait-il lui aussi dans le débarras ?

– Non. Non, je ne pense pas. En fait, je crois qu'il s'agissait d'un cadeau de mariage. Rebecca s'y connaissait en porcelaine. »

J'évitai de le regarder. J'entrepris de me polir les ongles. Il avait prononcé ce nom très naturellement, très calmement. Sans le moindre effort. Au bout d'une minute, je lui lançai un bref coup d'œil. Il se tenait près de la cheminée, les mains dans les poches, le regard braqué devant lui. Il pense à Rebecca… Il se dit qu'il est quand même bizarre qu'un cadeau de mariage qu'on m'a fait ait causé la destruction d'un cadeau de mariage qu'on avait fait à Rebecca. Il pense au cupidon. Il se rappelle qui l'avait offert à Rebecca. Il revoit dans sa tête l'arrivée du paquet et le plaisir qu'elle avait éprouvé. Rebecca s'y connaissait en porcelaine. Peut-être était-il entré dans la pièce et était-elle à genoux par terre, en train d'ouvrir frénétiquement la petite caisse dans laquelle était emballé le cupidon. Elle avait dû lever les yeux vers lui en souriant. « Regarde, Max ! Regarde ce qu'on nous a envoyé. » Elle avait extrait des copeaux le cupidon juché sur un pied, son arc à la main. « Nous allons le mettre dans le petit salon », avait-elle décrété. Il s'était agenouillé à côté d'elle, et ils avaient admiré la statuette ensemble.

Je continuais à me polir les ongles. Ils étaient négligés comme ceux d'un écolier. Des petites peaux recouvraient les lunules. Le pouce était rongé presque jusqu'au sang. Je regardai à nouveau Maxim. Il se tenait toujours devant la cheminée.

« À quoi penses-tu ? » demandai-je.

Ma voix était calme et posée. Pas comme mon cœur, qui battait à grands coups dans ma poitrine. Pas comme mon esprit, amer et plein de rancœur. Il alluma une cigarette, peut-être la vingt-cinquième ce jour-là, et nous avions à peine fini de déjeuner… Il jeta l'allumette dans l'âtre vide, ramassa son journal.

« À pas grand-chose, pourquoi ?

– Oh, je ne sais pas. Tu avais l'air si sérieux, si lointain. »

Il sifflota distraitement, faisant tourner sa cigarette entre ses doigts. « En fait, je me demandais s'ils avaient déjà décidé quels joueurs du Surrey allaient affronter à domicile l'équipe du Middlesex. »

Il se rassit dans son fauteuil et plia le journal. Je regardai par la fenêtre. Bientôt, Jasper me rejoignit et grimpa sur mes genoux.

13.

Maxim dut aller à Londres fin juin pour un dîner officiel. Un dîner d'hommes. En rapport avec le comté. Il partait pour deux jours et je devais rester seule. Je redoutais son absence. Lorsque la voiture disparut après la courbe de l'allée, j'eus l'impression que cette séparation serait définitive et que je ne le reverrais plus jamais. Il allait avoir un accident et, dans l'après-midi, en rentrant de ma promenade, je trouverais un Frith tout pâle et effrayé qui m'attendrait avec un message. Le médecin aurait téléphoné d'un petit hôpital. « Madame va devoir être très courageuse. Je crains qu'elle ne doive se préparer à un énorme choc. »

Puis Frank arriverait, et nous irions à l'hôpital ensemble. Maxim ne me reconnaîtrait pas. Je me représentais ces différentes scènes tandis que je déjeunais. Je voyais les gens du pays rassemblés autour du cimetière pour l'enterrement, et moi-même appuyée au bras de Frank. C'était tellement réel que je ne pus presque rien avaler, et je tendais sans cesse l'oreille, à guetter la sonnerie du téléphone.

L'après-midi, je m'installai dans le jardin sous le marronnier, un livre sur les genoux, mais je me révélai incapable de lire. Quand je vis Robert traverser la pelouse, je sus que c'était le téléphone et me sentis saisie d'une envie de vomir. « Un message du club, Madame, pour dire que M. de Winter est arrivé il y a dix minutes. »

Je refermai mon livre. « Merci, Robert. Il a fait vite.

– Oui, Madame. Il a bien roulé.

– A-t-il demandé à me parler, ou dit quelque chose de particulier ?

– Non, Madame. Juste qu'il était bien arrivé. C'était le concierge au bout du fil.

– Parfait, Robert. Merci beaucoup. »

Le soulagement était immense. Je n'avais plus envie de vomir. Le malaise avait disparu. C'était comme toucher terre après la traversée de la Manche. La faim se mit à me tenailler, et lorsque Robert eut regagné la maison, je me faufilai dans la salle à manger par la porte-fenêtre afin de voler quelques biscuits sur la desserte. J'en empochai six. Des crackers. Ainsi qu'une pomme. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais affamée à ce point. Je ressortis manger le tout dans les bois : je ne

voulais pas qu'un des domestiques m'aperçoive sur la pelouse, puis aille répéter à la cuisinière que Madame ne devait pas aimer ses plats, puisqu'il venait de la voir dans le jardin se goinfrer de fruits et de biscuits. La cuisinière, offensée, irait peut-être s'en ouvrir à Mme Danvers.

Maintenant que Maxim était sain et sauf à Londres et que j'avais avalé mes biscuits, je me sentais très bien et curieusement heureuse. J'éprouvais une sensation de liberté, comme si je n'avais aucune responsabilité à assumer. Un peu comme les enfants le samedi. Pas de cours, pas de devoirs. On pouvait folâtrer à sa guise. Enfiler une vieille jupe et une paire de tennis, et aller faire un jeu de piste sur le terrain communal avec les enfants d'à côté.

C'était exactement le sentiment que j'avais. Je n'avais pas éprouvé cela une seule fois depuis que j'étais à Manderley. Ce devait être parce que Maxim était parti pour Londres.

Je n'en revenais pas. Je ne comprenais pas du tout. Je ne voulais pas que Maxim s'en aille. Et pourtant cette allégresse était indéniable, cette démarche bondissante, cette envie enfantine de gambader sur la pelouse, de rouler sur le talus… J'essuyai les miettes de biscuit autour de ma bouche et appelai Jasper. Peut-être mon euphorie n'était-elle due qu'à cette belle journée…

Nous prîmes par la Vallée heureuse jusqu'à la petite crique. Les azalées avaient fini leur floraison : leurs pétales gisaient bruns et chiffonnés sur la mousse. Pas encore fanées, les jacinthes sauvages formaient dans les bois un tapis uniforme au-dessus de la vallée, et les jeunes fougères poussaient à toute vitesse, vertes et torsadées. La mousse avait une odeur riche et profonde, et les jacinthes un parfum terreux, amer. Je m'étendis dans l'herbe haute à côté des jacinthes, les mains sous la nuque, et Jasper se coucha près de moi. Il me regardait, haletant, l'air idiot, la bave dégoulinant de sa langue et de sa lourde mâchoire. Il y avait des pigeons quelque part dans les arbres au-dessus de nous. Tout était paisible et tranquille. Je me demandais pourquoi la nature paraissait toujours tellement plus belle quand on en jouissait seul. Comme ce décor m'aurait semblé trivial et insipide si, en cet instant, assise auprès de moi, j'avais eu une amie, une ancienne camarade d'école, pour dire : « Au fait, j'ai revu cette vieille Hilda l'autre jour. Tu te souviens, celle qui jouait si bien au tennis ? Elle est mariée. Deux enfants. » Et nous n'aurions pas remarqué les jacinthes à côté de nous, ni

entendu les pigeons au-dessus de nos têtes. Je ne voulais personne avec moi. Pas même Maxim. Si Maxim avait été là, je ne serais pas allongée comme je l'étais à présent, à mâchonner un brin d'herbe, les paupières fermées. Je me serais employée à l'observer, à scruter ses yeux, son expression. Je me serais demandé s'il était content d'être là, s'il s'ennuyait. Je me serais demandé à quoi il pensait. Là, je pouvais me détendre, rien de tout cela ne comptait. Maxim était à Londres. Que c'était bon d'être à nouveau seule ! Non, je ne voulais pas dire cela. C'était déloyal, méchant. Ce n'était pas ce que je voulais dire. Maxim était ma vie et mon univers. Je me relevai, quittant les jacinthes, et j'appelai vivement Jasper. Nous repartîmes ensemble vers la plage. La marée était basse, la mer très calme et éloignée. Elle ressemblait à un grand lac placide au fond de la baie. Je n'arrivais pas à l'imaginer démontée, pas plus que je ne pouvais imaginer l'hiver en été. Il n'y avait pas de vent, et le soleil brillait sur les petites flaques d'eau dans le creux des rochers. Jasper se précipita aussitôt, tournant la tête pour me jeter un coup d'œil : son oreille, rabattue sur son crâne, lui donnait un air un peu canaille.

« Pas par-là, Jasper. »

Évidemment, il n'obéit pas et fila en bondissant vers l'autre plage. « Quelle plaie, ce chien ! » lançai-je tout haut. J'escaladai les rochers à ses trousses, feignant de renâcler. Et puis, tant pis, me dis-je. Après tout, Maxim n'est pas avec moi. Je ne suis pour rien dans cette histoire.

Je pataugeai dans les flaques des rochers tout en fredonnant. La crique avait un autre aspect à marée basse. Moins redoutable. Il n'y avait qu'un mètre d'eau environ dans le petit port. Un bateau devait tout juste y flotter. La bouée était toujours là. Elle était peinte en blanc et vert. Je n'avais pas remarqué l'autre fois. Peut-être les couleurs étaient-elles indistinctes à cause de la pluie. Il n'y avait personne sur la plage. Je marchai sur les galets jusqu'au bout de la crique, puis grimpai sur le mur de pierre de la jetée, qui n'était pas très haut. Jasper courait devant comme si c'était pour lui une habitude. Il y avait un anneau dans le mur, et une échelle de fer qui descendait dans l'eau. C'était sans doute là qu'était attaché le canot, et on le rejoignait par l'échelle. La bouée était juste en face, à une dizaine de mètres. Elle portait une inscription. Je me dévissai le cou pour la déchiffrer. « *Je reviens** ». Quel drôle de nom. Bizarre pour un bateau. Mais peut-être était-ce un bateau français, un bateau de pêche. Les bateaux de pêche avaient parfois des noms comme

ça. « Bon retour », « Me voilà », ce genre de noms. « *Je reviens** »… Oui, tout compte fait, c'était un joli nom pour un bateau. Sauf pour ce bateau-là, qui ne reviendrait jamais.

Il devait faire froid lorsqu'on naviguait au large, au-delà de la pointe et du phare. La mer était calme dans la baie, mais même aujourd'hui, malgré l'absence de houle, là-bas, aux alentours du cap, une ride d'écume blanche courait avec la marée à la surface de l'eau. Un petit bateau devait gîter sous le vent lorsqu'il franchissait le cap en sortant de la baie enclavée. L'eau devait jaillir à l'intérieur, et inonder le pont. La barreuse devait essuyer les embruns qu'elle avait dans les yeux et les cheveux, lever le regard vers le mât sous tension. Je me demandais de quelle couleur pouvait être le bateau. Vert et blanc, peut-être, comme la bouée. Pas très gros, avait dit Frank. Avec une petite cabine.

Jasper flairait l'échelle de fer. « Viens par-là. Je ne veux pas avoir à te courir après. » Je longeai à nouveau la jetée vers la plage. Le cottage à l'orée du bois ne semblait plus aussi lointain et sinistre. Le soleil changeait tout. Pas de pluie aujourd'hui pour tambouriner sur le toit. Marchant lentement sur la plage, je me dirigeai vers la bâtisse. Après tout, ce n'était qu'un cottage inhabité. Il n'y avait aucune raison d'avoir peur. Absolument aucune. N'importe quelle maison serait humide et sinistre si elle était restée inoccupée pendant un certain temps. Même une villa neuve. On avait organisé ici des pique-niques au clair de lune et autres festivités. Les invités du week-end venaient sûrement se baigner dans la crique avant de partir faire un tour en voilier. Immobile, je contemplai le jardin à l'abandon qu'étouffaient les orties. Quelqu'un aurait dû venir le nettoyer. Un des jardiniers. Il ne rimait à rien de le laisser en friche. Je poussai la petite grille et gagnai la porte du cottage. Elle était entrebâillée. J'étais certaine de l'avoir refermée la dernière fois. Jasper se mit à grogner, reniflant sous le panneau.

« Arrête, Jasper. » Il continua à flairer avec insistance, le museau collé à la dalle de seuil. Je poussai la porte et regardai à l'intérieur. Il faisait très sombre. Comme la fois précédente. Tout était pareil. Les toiles d'araignée étaient toujours accrochées aux gréements des maquettes de bateaux. Mais la porte donnant sur la remise était ouverte. Jasper grogna à nouveau et j'entendis un objet qui tombait. Le chien aboya furieusement et, fonçant entre mes jambes, se rua vers la remise. Je le suivis, le cœur battant, avant de m'arrêter, hésitante, au milieu de la pièce. « Jasper, reviens, ne sois pas stupide », dis-je. Dans l'embrasure

de la porte, il continuait à aboyer furieusement, de plus en plus énervé. Il y avait forcément quelque chose là-bas, dans la remise. Il ne s'agissait pas d'un rat : un rat, il se serait jeté dessus. « Jasper, Jasper. Viens ici », ordonnai-je. Il refusait de venir. Je rejoignis lentement la porte de la remise.

« Il y a quelqu'un ? »

Personne ne répondit. Je me penchai vers Jasper pour attraper son collier, et regardai derrière la porte. Quelqu'un était assis dans le coin contre le mur. Quelqu'un qui, à en juger par sa position accroupie, était encore plus effrayé que moi. C'était Ben. Il essayait de se cacher derrière une des voiles. « Qu'est-ce qui se passe ? Vous cherchez quelque chose ? » demandai-je. Il clignait stupidement des yeux, la bouche entrouverte.

« Je fais rien de mal, dit-il.

– Tais-toi, Jasper ! » le grondai-je. Posant ma main sur son museau, je retirai ma ceinture et la passai dans son collier en guise de laisse. « Vous cherchez quelque chose, Ben ? » répétai-je, un peu enhardie.

Il ne répondit pas. Il m'observait de ses yeux fourbes d'idiot.

« Vous feriez mieux de sortir. M. de Winter n'aime pas qu'on entre ici comme ça. »

Il se releva avec un sourire furtif, s'essuyant le nez du revers de la main. Il gardait l'autre derrière son dos. « Qu'est-ce que vous avez là, Ben ? » demandai-je. Il m'obéit comme un enfant et me montra son autre main. Elle tenait une ligne de pêche. « Je fais rien de mal, répéta-t-il.

– Cette ligne était ici ? demandai-je.

– Hein ?

– Écoutez, Ben, cette ligne, vous pouvez la prendre si vous voulez, mais il ne faudra pas recommencer. Ce n'est pas honnête, de prendre les affaires des autres. »

Il resta muet. Il me regardait en clignant des yeux et il se tortillait.

« Allez, venez », dis-je d'un ton ferme. Je retournai dans la pièce principale et il m'y suivit. Jasper avait cessé d'aboyer et reniflait maintenant les talons de Ben. Je n'avais pas envie de m'attarder. Je ressortis au plus vite sous le soleil, Ben traînant les pieds derrière moi. Je refermai la porte.

« Vous feriez mieux de rentrer chez vous », dis-je à Ben.

Il tenait la ligne serrée contre son cœur comme un trésor. « Vous

allez pas me mettre à l’asile, dites ? »

Je remarquai alors qu’il frémissait de peur. Ses mains tremblaient, et ses yeux, rivés sur les miens, me suppliaient en silence.

« Bien sûr que non, fis-je avec douceur.

– J’ai rien fait, répéta-t-il. J’ai jamais dit à personne. Je veux pas qu’on me mette à l’asile. »

Une larme roula sur sa figure crasseuse.

« Tout va bien, Ben, personne ne vous y enverra. Mais il ne faut plus aller dans le cottage. »

Je tournai les talons, et il m’emboîta le pas, essayant de saisir ma main.

« Venez, dit-il. Venez, j’ai quelque chose pour vous. »

Affichant un sourire benêt, il indiqua quelque chose du doigt et se dirigea vers la plage. Je l’accompagnai. Il se baissa pour ramasser une pierre plate à côté d’un rocher : elle dissimulait un petit tas de coquillages. Il en choisit un, qu’il me tendit. « C’est pour vous.

– Merci, il est très joli. »

Il sourit à nouveau, se frottant l’oreille, sa frayeur oubliée. « Vous avez les yeux d’un ange. »

Je regardai une nouvelle fois le coquillage, un peu interloquée. Je ne savais pas quoi dire.

« Vous êtes pas comme l’autre, reprit-il.

– De qui parlez-vous ? Quelle autre ? »

Il secoua la tête. Ses yeux étaient redevenus fuyants. Il appliqua son doigt contre son nez. « Grande et brune, qu’elle était. On aurait cru un serpent. Je l’ai vue de mes yeux vue. La nuit, qu’elle venait toujours. Je l’ai vue. » Il s’interrompit, m’observant intensément. Je ne dis rien. « Je l’ai regardée à l’intérieur une fois, et elle m’est tombée dessus, ça oui. “Tu me connais pas, qu’elle a dit, tu m’as jamais vue ici, et tu me reverras pas. Si je te prends encore ici à regarder par la fenêtre, je te ferai mettre à l’asile, qu’elle a dit. Ça te plairait pas, hein, d’aller à l’asile ? Ils sont cruels là-bas.” “Je dirai rien, madame”, que je lui ai répondu. Et puis je l’ai saluée en touchant mon chapeau. » Il toucha son suroît. « Elle est partie maintenant, pas vrai ? demanda-t-il avec angoisse.

– Je ne sais pas de qui vous parlez, dis-je lentement. Personne ne vous mettra à l’asile. Au revoir, Ben. »

Je remontai la plage vers le sentier en tirant Jasper par sa laisse-

ceinture. Le pauvre diable, il ne tournait pas rond, à l'évidence. Il ne savait pas ce qu'il racontait. Il était peu probable qu'on l'ait menacé de l'envoyer à l'asile. Maxim l'avait déclaré tout à fait inoffensif, et Frank aussi. Peut-être, un jour, avait-il surpris entre ses proches une conversation le concernant, et ce souvenir s'était-il gravé en lui, telle une image horrible dans l'esprit d'un enfant. D'ailleurs, il avait sûrement des réactions d'enfant, pour ce qui était des sympathies et des antipathies. Il pouvait se prendre d'affection pour vous sans raison, et se montrer aimable un jour et revêche le lendemain. Il avait été aimable avec moi parce que je lui avais dit qu'il pouvait garder la ligne de pêche. Demain, si je le croisais, il ne me reconnaîtrait pas, si ça se trouve. Il était absurde de prêter attention aux paroles d'un idiot. Je regardai vers la crique par-dessus mon épaule. La marée commençait à remonter, tourbillonnant doucement autour de la jetée. Ben avait disparu sur les rochers. La plage était à nouveau déserte. J'arrivais tout juste à distinguer la cheminée du cottage par une trouée dans la muraille sombre des arbres. J'éprouvai soudain une inexplicable envie de fuir. Je tirai sur la laisse de Jasper et, sans plus regarder en arrière, gravis en haletant l'étroit sentier escarpé à travers bois. M'aurait-on offert le plus beau trésor du monde, j'aurais été incapable de retourner au cottage ou sur la plage. C'était comme si quelqu'un attendait là-bas, dans le petit jardin où poussaient les orties. Quelqu'un qui avait l'œil et l'oreille aux aguets.

Jasper aboyait tandis que nous courions ensemble. Il prenait la chose pour un jeu inédit. Il essayait sans cesse de mordre la ceinture et de la secouer. Je ne m'étais pas rendu compte que les arbres poussaient aussi dru par ici, leurs racines s'étirant en travers du sentier telles des vrilles cherchant à vous faire trébucher. Il allait falloir dégager tout cela, me disais-je, essoufflée, sans cesser de courir. Maxim allait devoir demander aux hommes de s'y atteler. Il n'y avait aucune unité ni aucune beauté dans ce sous-bois. Ces fourrés auraient dû être coupés pour amener de la lumière sur le sentier. Il faisait sombre, bien trop sombre. Cet eucalyptus dénudé étouffé par les ronces ressemblait à la jambe blanchie d'un squelette : un ruisseau d'un noir terreux passait dessous, engorgé par les pluies boueuses des années accumulées, coulant sans bruit vers la plage en contrebas. Les oiseaux ne chantaient pas ici comme ils le faisaient dans la vallée. Le calme régnait de manière différente. J'avais beau ahaner en grimpant le sentier, je percevais le bruit de la mer alors que la

marée s'insinuait dans la crique. Je comprenais pourquoi Maxim n'aimait pas ce sentier et cette crique. Je ne les aimais pas non plus. J'avais été stupide de venir par ici. J'aurais mieux fait de rester sur l'autre plage, sur les galets blancs, et de rentrer par la Vallée heureuse.

Je fus contente de déboucher sur la pelouse et de voir la maison, là, dans le creux, massive et rassurante. Les bois étaient derrière moi. Je demanderais à Robert de m'apporter mon thé sous le marronnier. Je consultai ma montre. Il était plus tôt que je ne pensais, pas encore quatre heures. J'allais devoir attendre un peu. Ce n'était pas dans les mœurs de Manderley de prendre le thé avant la demie. Je me félicitai que Frith ne soit pas là. Robert ferait moins de cérémonie pour servir dans le jardin. Alors que je m'apprêtais à traverser nonchalamment la pelouse pour rejoindre la terrasse, mon œil fut accroché par un éclat de soleil : il brillait sur une surface métallique au détour de l'allée, derrière le vert des rhododendrons. Je m'abritai les yeux pour voir ce que c'était. On aurait dit le radiateur d'une voiture. Était-ce un visiteur ? Dans ce cas, l'auto aurait été garée devant la maison et non dans le virage de l'allée, invisible, dissimulée par les buissons. Je me rapprochai un peu. Oui, c'était bien une voiture. Je distinguais les ailes à présent, et le capot. Quelle drôle d'idée. Les visiteurs ne faisaient jamais cela. Et les fournisseurs passaient par-derrière, par les anciennes écuries et le garage. Ce n'était pas la Morris de Frank. Je la connaissais bien. Là, c'était une voiture longue et basse, une voiture de sport. Que devais-je faire ? S'il s'agissait de visiteurs, Robert avait dû les introduire dans la bibliothèque ou dans le salon, or, du salon, ils pourraient me voir arriver sur la pelouse. Je n'avais pas envie d'affronter des visiteurs dans cet accoutrement. Je serais obligée de les convier à rester pour le thé. J'hésitai, à la lisière de la pelouse. Sans raison, peut-être parce que le soleil dansa un instant sur un carreau, je levai les yeux vers la maison. Je remarquai alors avec étonnement que les volets d'une des pièces de l'aile ouest avaient été ouverts. Quelqu'un se tenait près de la fenêtre. Un homme. Il dut m'apercevoir car il recula brusquement, et une silhouette derrière lui tendit un bras pour fermer les volets.

Le bras appartenait à Mme Danvers. J'avais reconnu la manche noire. Je me demandai une seconde si c'était un jour d'ouverture au public et si elle faisait visiter les appartements. Mais non, impossible, c'était toujours Frith qui s'en chargeait, et Frith était sorti. Et puis, les appartements de l'aile ouest n'étaient pas accessibles au public. Je n'y

étais même pas encore allée moi-même. Non, ce n'était pas un jour d'ouverture au public. Le public ne venait jamais le mardi. Peut-être s'agissait-il d'une réparation à effectuer dans une des pièces. Mais c'était bizarre, cette façon dont l'homme regardait dehors puis s'était retiré aussitôt qu'il m'avait aperçue, sans parler de ces volets vivement refermés. Et cette voiture, aussi, garée derrière les rhododendrons, pour qu'on ne puisse pas la voir de la maison. N'importe, c'était l'affaire de Mme Danvers. Je n'avais pas à m'en mêler. Si elle avait des amis qu'elle emmenait dans l'aile ouest, cela ne me regardait pas. Pourtant, à ma connaissance, cela ne s'était jamais produit. Bizarre que cela survienne le seul jour où Maxim n'était pas là.

Je rejoignis la maison d'une démarche un peu empruntée, consciente qu'ils continuaient peut-être à m'observer par une fente des volets.

Je gravis le perron puis franchis la grande porte d'entrée et pénétrai dans le hall. Il n'y avait pas trace d'une casquette ou d'une canne inconnues, pas de carte sur le plateau. De toute évidence, il ne s'agissait pas d'un visiteur officiel. Mais bon, cela ne me regardait pas. J'allai dans le local aux fleurs me laver les mains pour éviter de monter. Il aurait été gênant de me trouver nez à nez avec eux dans l'escalier ou ailleurs. Me rappelant que j'avais laissé mon tricot dans le petit salon avant le déjeuner, je passai par le salon pour aller le chercher, le fidèle Jasper sur mes talons. La porte du petit salon était ouverte, et je remarquai que mon sac à ouvrage avait été déplacé. Je l'avais laissé sur le divan, et il avait été repoussé derrière un coussin. À la place, sur le tissu du divan, se dessinait l'empreinte d'un fessier. Quelqu'un s'était assis là récemment et avait écarté mon tricot parce qu'il le gênait. Le fauteuil du bureau avait lui aussi été déplacé. Apparemment, quand Maxim et moi étions absents, Mme Danvers recevait ses visiteurs dans le petit salon. J'éprouvai un certain malaise. J'aurais préféré ne pas le savoir. Jasper reniflait le divan en remuant la queue. Du moins n'avait-il rien contre ce visiteur. Je récupérai mon sac à ouvrage et sortis. À ce moment-là, la porte du grand salon qui menait au couloir en pierre puis aux communs s'ouvrit, et j'entendis des voix. Je me retirai juste à temps dans le petit salon. On ne m'avait pas vue. J'attendis derrière la porte, faisant les gros yeux à Jasper qui restait sur le seuil à me regarder, la langue pendante et la queue frétillante. Ce sacripant allait me trahir. Je demeurai immobile, retenant mon souffle.

Je reconnus la voix de Mme Danvers. « Elle a dû aller dans la

bibliothèque. Elle est rentrée plus tôt que prévu, curieusement. Si elle est dans la bibliothèque, vous pourrez traverser le vestibule sans qu'elle vous voie. Attendez ici, que j'aille vérifier. »

Je savais qu'ils parlaient de moi. Je me sentais plus mal à l'aise que jamais. Toutes ces manœuvres paraissaient tellement clandestines. Je n'avais pas envie de prendre ainsi Mme Danvers en défaut. Soudain Jasper tourna la tête vers le salon et s'y précipita, remuant toujours la queue.

« Tiens, salut, le clebs ! » s'exclama l'homme. Jasper se mit à aboyer avec excitation. Regardant alentour, je cherchai désespérément une cachette. En vain, naturellement. Puis j'entendis un pas tout proche et l'homme entra dans la pièce. Comme j'étais derrière la porte, il ne me remarqua pas tout de suite, mais Jasper s'élança vers moi sans cesser ses joyeux aboiements.

L'homme pivota sur lui-même et me découvrit. Je n'avais jamais vu mine aussi stupéfaite. J'aurais pu être la cambrioleuse et lui le maître du logis.

« Je vous demande pardon », fit-il, m'examinant de la tête aux pieds.

C'était un grand costaud, plutôt bel homme dans le genre vulgaire et bronzé. Les yeux bleus, il avait ce regard brûlant qu'on associe en général à la boisson et à la débauche. Ses cheveux tiraient sur le roux, comme son teint. D'ici quelques années il prendrait de l'embonpoint, et sa nuque ferait un bourrelet sur l'arrière de son col. Sa bouche révélait cette propension : elle était trop molle, trop rose. Même à distance, je sentais le whisky dans son haleine. Il esquissa un sourire. Le genre de sourire qu'il devait adresser à toutes les femmes.

« J'espère que je ne vous ai pas fait peur. »

Je sortis de derrière la porte : j'avais sans doute l'air très bête. « Non, bien sûr que non. J'ai entendu des voix, mais je ne savais pas trop qui c'était. Je n'attendais pas de visites cet après-midi.

– Je suis confus, dit-il avec chaleur. C'est vraiment grossier de ma part de vous tomber comme ça sur le râble. J'espère que vous me pardonnerez. En fait, j'étais seulement passé voir cette chère Danny, c'est une très vieille amie à moi.

– Ah, bien sûr, cela ne pose aucun problème.

– Cette bonne vieille Danny. La pauvre, elle craint tellement de déranger… Elle ne voulait pas vous embêter.

– Oh, cela n'est absolument pas grave. »

Je regardai Jasper, qui bondissait autour de l'homme pour lui faire fête.

« Ce petit coquin ne m'a pas oublié, on dirait. C'est devenu une bien brave bête. Il était tout jeunot la dernière fois que je l'ai vu. Mais il est trop gros. Il faut qu'il fasse plus d'exercice.

– Je viens justement de l'emmener faire une longue promenade.

– Ah oui ? C'est vraiment chic de votre part. » Il continuait à flatter Jasper et à me sourire avec désinvolture. Il sortit son étui à cigarettes. « Vous en voulez ?

– Je ne fume pas.

– Ah non ? »

Il en prit une qu'il alluma.

Je ne prêtais jamais attention à ce genre de choses, mais cela me parut bizarre. Se permettre de telles privautés sous le toit de quelqu'un d'autre… C'était sûrement assez mal élevé. Pas très poli envers moi.

« Et comment va ce vieux Max ? »

Son ton familier me surprit. Il laissait penser que l'homme le connaissait bien. Cela faisait drôle d'entendre appeler Maxim Max. Personne n'utilisait ce diminutif.

« Il va très bien, merci, il est allé à Londres.

– En laissant sa jeune épouse toute seule ? Ça alors, quelle imprudence ! Il n'a pas peur qu'on vienne vous enlever ? »

Il rit, ouvrant grand la bouche. Son rire ne me plaisait pas. Il avait quelque chose d'arrogant. L'homme ne me plaisait pas non plus. À ce moment-là, Mme Danvers entra. Elle posa le regard sur moi et un frisson glacé me parcourut. Seigneur, me dis-je, comme elle doit me haïr.

« Tiens, tiens, Danny, vous voilà, fit l'homme. Toutes vos précautions n'ont servi à rien. La maîtresse du logis se cachait derrière la porte. » Il s'esclaffa encore. Mme Danvers ne soufflait mot. Elle continuait simplement à me regarder. « Eh bien, vous ne me présentez pas ? reprit-il. Après tout, c'est ce qui se fait, non, adresser ses compliments à la jeune mariée ?

– Voici M. Favell, Madame », déclara Mme Danvers.

Elle parlait à voix basse, comme à contrecœur. Elle ne semblait pas avoir envie de me présenter l'individu.

« Enchantée de faire votre connaissance », dis-je. Puis, m'efforçant d'être polie : « Resterez-vous pour le thé ? »

Il parut extrêmement amusé. Il se tourna vers Mme Danvers.

« En voilà une charmante invitation ! On me propose de rester pour le thé. Ma foi, Danny, je suis bien tenté d'accepter. »

Elle lui lança un regard d'avertissement. J'étais très mal à l'aise. Cette situation était on ne peut plus insolite. Totalement incongrue.

« Bah, vous avez peut-être raison. Ça n'aurait pas manqué de sel, n'empêche. Bon, je ferais mieux de partir, je crois… Allez, venez donc voir ma voiture. » Il parlait toujours sur ce ton familier un peu arrogant. Je n'avais aucune envie d'aller voir sa voiture. Je me sentais très gênée. « Allez, venez, insista-t-il, c'est un vrai petit bolide. Bien plus rapide que toutes les autos qu'a pu avoir ce pauvre vieux Max. »

Je ne trouvais pas comment me dérober. Toute cette histoire avait quelque chose de forcé et d'absurde. Cela ne me plaisait pas. Et puis pourquoi Mme Danvers restait-elle plantée là, à me regarder avec cette lueur fiévreuse dans les yeux ?

« Cette voiture, où est-elle ? demandai-je, sans conviction.

– Après le virage de l'allée. Je ne me suis pas garé devant l'entrée, de peur de vous déranger. Je pensais que vous vous reposiez peut-être l'après-midi. »

Je ne dis rien. Le mensonge était trop flagrant. Traversant tous trois le salon, nous rejoignîmes le hall. Je le vis regarder par-dessus son épaule pour faire un clin d'œil à Mme Danvers, qui ne le lui rendit pas. Le contraire m'aurait étonnée. Elle avait une expression très dure et très sévère. Jasper s'élança dans l'allée en gambadant. Il semblait ravi de l'apparition soudaine de ce visiteur qu'il avait l'air de si bien connaître.

« J'ai dû laisser ma casquette dans la voiture, déclara l'homme, feignant de la chercher du regard dans le hall. En fait, je ne suis pas entré par ici. J'ai fait le tour et je suis allé surprendre Danny dans sa tanière. Vous venez voir la voiture, vous aussi ? ajouta-t-il à l'adresse de Mme Danvers, qui hésita, me lorgnant du coin de l'œil.

– Non, répondit-elle. Non, je ne vais pas sortir. Au revoir, monsieur Jack. »

Il lui saisit la main et la serra avec cordialité. « Au revoir, Danny, prenez soin de vous. Vous savez où me joindre, n'hésitez pas. Ça m'a fait un bien fou de vous revoir. » Il s'engagea dans l'allée, Jasper sautillant derrière lui, et je le suivis lentement, toujours très mal à l'aise.

« Ce bon vieux Manderley, fit-il, levant la tête vers les fenêtres. Rien n'a vraiment changé. Danny y veille, j'imagine. Une femme extraordinaire, pas vrai ?

– Oui, elle est très compétente.

– Et comment ça se passe pour vous ? Ça vous plaît d'être enterrée ici ?

– J'aime beaucoup Manderley, affirmai-je avec raideur.

– Vous n'étiez pas quelque part dans le midi de la France quand Max vous a rencontrée ? À Monte-Carlo, non ? Je connaissais bien, à une époque.

– Oui, j'étais à Monte-Carlo. »

Nous étions arrivés à sa voiture. Un engin de sport vert, bien assorti à son propriétaire.

« Vous la trouvez comment ?

– Très jolie, dis-je poliment.

– Vous voulez faire un tour jusqu'à la grille ?

– Non, je ne crois pas. Je suis un peu fatiguée.

– Ça ne ferait pas très bon effet que la maîtresse de Manderley soit vue en compagnie de quelqu'un comme moi, c'est ce que vous vous dites ? »

Il éclata de rire, secouant la tête tout en me regardant.

« Pas du tout, protestai-je, rougissante. Non, je vous assure. »

Il continua à me toiser, amusé, de ce déplaisant regard bleu plein d'impertinence. J'avais l'impression d'être une serveuse de bar.

« Voyons, il ne faut pas dévoyer la jeune mariée, n'est-ce pas, Jasper ? Cela n'irait pas du tout. » Il attrapa sa casquette, ainsi qu'une paire de gants de conduite énormes. Il jeta sa cigarette dans l'allée.

« Au revoir, dit-il en me tendant la main. Ça a été un véritable plaisir de vous rencontrer.

– Au revoir.

– Au fait, reprit-il d'un ton léger. Ce serait vraiment chic de votre part si vous ne parliez pas à Max de cette petite visite. J'ai bien peur qu'il ne m'apprécie pas beaucoup. Je ne sais pas pourquoi. Et puis ça pourrait causer des ennuis à cette pauvre vieille Danny.

– Bon, fis-je, gênée. Bon, très bien.

– C'est vraiment chic de votre part. Vous n'avez pas changé d'avis, vous êtes sûre que vous ne voulez pas venir faire un tour ?

– Non, je vais m'abstenir, si cela ne vous fait rien.

– Alors, bye-bye. Je repasserai peut-être vous voir un de ces jours. Descends, Jasper, espèce de bandit, tu vas érafler ma peinture. En tout cas, dites donc, moi je trouve ça scandaleux que Max s'en aille à Londres

et vous laisse toute seule comme ça.

– Cela ne me dérange pas. J'aime bien la solitude.

– Pas possible ? Quelle drôle d'idée ! Ça ne va pas du tout, vous savez. C'est contre nature. Depuis combien de temps êtes-vous mariés ? Trois mois, je me trompe ?

– À peu près.

– Ma foi, je ne détesterais pas être jeune marié et avoir une petite femme qui m'attende à la maison ! Mais je ne suis qu'un pauvre vieux garçon solitaire. » Il pouffa une fois encore et rabattit sa casquette sur ses yeux. « Portez-vous bien ! » lança-t-il, mettant le moteur en marche.

La voiture démarra en trombe et s'éloigna dans l'allée avec force pétarades, tandis que Jasper, les oreilles pendantes et la queue entre les jambes, restait sans bouger à la regarder disparaître.

« Allons, Jasper ! m'écriai-je. Ne sois pas nigaud. » Je regagnai lentement la maison. Mme Danvers s'était volatilisée. Je m'arrêtai dans le hall et sonnai. Il ne se produisit rien pendant environ cinq minutes. Je sonnai à nouveau. Alice finit par apparaître, la mine un peu contrariée. « Oui, Madame ?

– Ah, Alice… Robert n'est pas là ? J'avais assez envie de prendre le thé sous le marronnier.

– Robert est allé à la poste cet après-midi, Madame, et il n'est pas encore revenu. Mme Danvers lui avait laissé entendre que vous rentreriez tard pour le thé. Frith est sorti aussi, bien sûr. Si vous voulez votre thé maintenant, je peux vous l'apporter. Je ne crois pas qu'il soit encore tout à fait quatre heures et demie.

– Oh, cela ne fait rien, Alice. J'attendrai le retour de Robert. »

Il fallait croire qu'en l'absence de Maxim la discipline se relâchait. Je n'avais jamais vu Frith et Robert s'absenter en même temps. Certes, c'était le jour de congé du majordome. Et puis Mme Danvers avait envoyé Robert à la poste. Et puis, de mon côté, j'étais censée être partie faire une longue promenade… Le dénommé Favell avait bien choisi son moment pour venir voir la gouvernante. Presque trop bien. Il y avait quelque chose de pas net là-dedans, j'en étais certaine. Sans compter que l'homme m'avait demandé de ne rien dire à Maxim. Tout cela était très embarrassant. Je ne voulais pas attirer d'ennuis à Mme Danvers ni causer le moindre esclandre. Mais surtout je ne voulais pas inquiéter Maxim.

Je me demandais qui pouvait être ce Favell. Il avait appelé Maxim

« Max ». Personne ne l'appelait jamais par ce diminutif. Je l'avais vu écrit une fois, sur la page de garde d'un livre, les lettres minces et penchées, curieusement pointues, la queue du M très appuyée, très longue. Je pensais qu'il n'y avait qu'une personne à l'avoir jamais appelé Max…

Alors que je me tenais là dans le hall, indécise, ne sachant que faire pour mon thé, il me vint soudain à l'esprit que Mme Danvers était peut-être malhonnête, qu'elle tramait peut-être quelque chose dans le dos de Maxim depuis le début, et qu'en revenant plus tôt que prévu, je l'avais surprise avec cet homme, un complice, lequel s'était alors tiré d'affaire en prétendant bien connaître non seulement la maison mais aussi Maxim. Que trafiquaient-ils donc dans l'aile ouest ? Pourquoi avaient-ils fermé les volets lorsqu'ils m'avaient aperçue sur la pelouse ? Une vague inquiétude m'envahit. Frith et Robert étaient sortis. L'après-midi, les petites bonnes, en général, se changeaient dans leurs chambres. Mme Danvers avait la libre jouissance de la maison. Et si cet homme était un voleur, et Mme Danvers à sa solde ? Il y avait des objets précieux dans l'aile ouest. Prise d'une subite impulsion assez terrifiante, je décidai de monter sur-le-champ vérifier par moi-même de quoi il retournait.

Robert n'était pas encore rentré. J'aurais juste le temps avant le thé. J'hésitai, levant le regard vers la galerie. La maison semblait très paisible et très silencieuse. Les domestiques se trouvaient tous dans leurs quartiers personnels derrière les cuisines. Jasper lapait bruyamment l'eau de son bol sous l'escalier, et le son se répercutait dans l'immense vestibule de pierre. J'entamai mon ascension, le cœur battant d'une étrange excitation.

14.

Je me retrouvai dans le couloir où j'avais échoué ce premier matin. Je n'y étais pas retournée depuis, et n'en avais pas eu la moindre envie. Le soleil entrait à flots par la fenêtre en alcôve, dessinant des motifs dorés sur les boiseries foncées.

Il n'y avait aucun bruit. Je reconnus cette odeur de renfermé qui régnait là la dernière fois. Je ne savais trop de quel côté aller. La configuration des lieux ne m'était pas familière. Je me souvins que Mme Danvers avait surgi par une porte ici, juste derrière moi, et, d'après son emplacement, ce devait être la pièce que je cherchais, celle dont les fenêtres donnaient sur les pelouses et sur la mer. Je tournai la poignée et entrai. Il faisait sombre, bien sûr, à cause des volets. À tâtons, je trouvai l'interrupteur sur le mur et allumai. Je me tenais dans une petite antichambre, une penderie me sembla-t-il, avec de grandes armoires le long des murs et, au bout, une autre porte, ouverte, menant à une pièce plus grande. Je m'y rendis, et allumai l'électricité. J'éprouvai un choc : la pièce était entièrement meublée, comme si elle était habitée.

Je m'attendais à ce que des housses protègent les fauteuils et les tables, ainsi que le grand lit placé contre le mur. Or rien n'était recouvert. Il y avait des brosses et des peignes sur la coiffeuse, du parfum, de la poudre. Le lit était préparé : je voyais le lin blanc lumineux de la taie d'oreiller, et un bout de couverture qui dépassait sous la courtepointe rabattue. Il y avait des fleurs sur la coiffeuse et sur la table de chevet. Des fleurs aussi sur la cheminée sculptée. Une robe de chambre en satin était posée sur un fauteuil, avec une paire de mules en dessous. L'espace d'un instant, affolée, je crus qu'il était arrivé quelque chose à mon cerveau, que j'étais capable de voir le passé et que je contemplais la chambre de Rebecca telle qu'elle était jadis, avant sa mort… D'une minute à l'autre Rebecca en personne allait reparaître dans la pièce, s'asseoir devant la glace de sa coiffeuse en fredonnant un petit air, s'emparer de son peigne et le passer dans ses cheveux. Si elle s'asseyait là je verrais son reflet dans le miroir, et elle me verrait aussi, postée près de la porte. Rien ne se produisit. Je demeurai immobile à attendre. Ce fut le tic-tac de la pendule sur le mur qui me ramena à la

réalité. Les aiguilles indiquaient quatre heures vingt-cinq. Ma montre disait de même. Il y avait quelque chose de sensé et de rassurant dans le tic-tac de la pendule. Il me rappelait le présent, et que le thé me serait bientôt servi sur la pelouse. Je gagnai lentement le milieu de la pièce. Non, personne ne l'occupait. Elle n'était plus habitée. Même les fleurs n'arrivaient pas à vaincre l'odeur de renfermé. Les rideaux étaient tirés et les volets fermés. Rebecca ne reviendrait jamais dans cette chambre. Mme Danvers avait beau mettre des fleurs sur la cheminée et préparer le lit, cela ne la ferait pas revenir. Elle était morte. Elle était morte depuis un an maintenant. Elle reposait dans la crypte de l'église avec les autres morts de la famille de Winter.

J'entendais le bruit de la mer très distinctement. Je me rendis à la fenêtre et rabattis le volet. Oui, c'était bien la fenêtre où j'avais vu Favell et Mme Danvers une demi-heure plus tôt. Le long trait de lumière naturelle donnait à la lumière électrique un aspect artificiel et jaune. J'ouvris un peu plus le volet. Le jour projetait un rayon blanc sur le lit. Il brillait sur le plateau vitré de la coiffeuse, sur les brosses et les flacons de parfum.

La lumière du jour conférait à la chambre un air de réalité encore plus prononcé. Volets fermés, sous l'éclairage électrique, la pièce avait davantage l'apparence d'un décor de théâtre. Un décor entre deux représentations. Le rideau tombé pour la nuit, la soirée terminée, et la scène mise en place pour le spectacle du lendemain. Mais la lumière du jour apportait de la vie à la pièce. J'oubliai l'odeur de renfermé et les rideaux tirés des autres fenêtres. J'étais à nouveau une invitée. Une invitée indésirable. J'avais pénétré par erreur dans la chambre à coucher de mon hôtesse. Ces brosses sur la coiffeuse étaient ses brosses, cette robe de chambre sur le fauteuil et ces mules, en dessous, étaient les siennes.

Je m'aperçus pour la première fois depuis mon entrée dans la pièce que mes jambes tremblaient, aussi fragiles que des fétus de paille. Je m'assis sur le tabouret devant la coiffeuse. Mon cœur ne battait plus d'une étrange excitation, mais il me semblait lourd comme du plomb. Je regardai autour de moi avec une sorte d'hébétude. Oui, c'était une belle chambre. Mme Danvers n'avait pas exagéré, ce premier soir. C'était la plus belle pièce de la maison. Cette merveilleuse cheminée, ce plafond, ce bois de lit sculpté et ces tentures, même ce cartel au mur et ces bougeoirs sur la coiffeuse à côté de moi, toutes ces choses, je les aurais

adorées et presque vénérées si elles avaient été à moi. Mais elles n'étaient pas à moi. Elles appartenaient à une autre. Je tendis la main pour toucher les brosses. L'une était plus usée que l'autre. Cela ne m'étonnait pas. Il y avait toujours une brosse qu'on utilisait davantage. Souvent on oubliait de se servir de l'autre et, au moment de les nettoyer, il y en avait toujours une qu'on n'avait pas touchée et qui était toute propre. Comme mon visage était donc blanc et maigre dans la glace, mes cheveux raides, ternes et mous. Avais-je toujours cette mine-là ? Quand même, je devais bien avoir plus de couleurs, en général ? Mon reflet me dévisageait, cireux et sans attrait.

Je quittai le tabouret pour aller caresser la robe de chambre sur le fauteuil. Je ramassai les mules et les tins dans ma main. Je sentais en moi une horreur grandissante, une horreur qui virait au désespoir. Je caressai la courtepointe sur le lit, parcourus du doigt le monogramme « R de W » sur la pochette destinée à la chemise de nuit. Brodées au point de bourdon, les lettres entrelacées saillaient de manière affirmée sur le satin doré. La chemise de nuit était dans sa pochette : elle était couleur abricot et fine comme de la gaze. Je la touchai, la sortis de la pochette, l'appliquai contre ma joue. Elle était froide, très froide. Y subsistait toutefois une vague odeur de parfum évaporé. Le parfum des azalées blanches. Alors que je la repliais et la reglissais dans sa pochette, je remarquai avec un serrement de cœur douloureux que son étoffe était chiffonnée. La chemise de nuit était froissée : restée telle quelle, elle n'avait pas été lavée depuis qu'elle avait été portée pour la dernière fois.

Mue par une impulsion soudaine, je m'éloignai du lit et regagnai la petite antichambre où j'avais noté que l'armoire était remplie de vêtements. Des robes du soir : des grandes housses blanches qui les enveloppaient émanait comme un chatoiement argenté. Là, on apercevait un brocart doré. Là, à côté, un velours, lie-de-vin, d'une extrême douceur. Là, ruisselant sur le sol de l'armoire, une traîne de satin blanc. Sur une étagère en hauteur, dépassant d'une feuille de papier de soie, un éventail en plumes d'autruche.

La penderie dégageait une odeur de renfermé, une odeur bizarre. Le parfum d'azalée, si puissant et délicat en plein air, s'était altéré à l'intérieur de l'armoire, contaminant le brocart et les robes argentées, et ses remugles flottaient maintenant vers moi par ses portes ouvertes, éventés et vieillis. Je refermai les portes et revins dans la chambre. Le rayon de lumière du volet continuait à briller, blanc et clair sur le

couvre-lit doré, soulignant avec netteté le grand R penché du monogramme.

J'entendis un pas derrière moi et, en me retournant, je vis Mme Danvers. Je n'oublierai jamais l'expression sur ses traits. Une expression de triomphe et de jubilation, mêlée à une drôle d'exaltation malsaine. Je fus saisie de frayeur.

« Quelque chose ne va pas, Madame ? » demanda-t-elle.

J'essayai de lui sourire, sans y parvenir. J'essayai de répondre.

« Vous ne vous sentez pas bien ? » insista-t-elle, se rapprochant de moi, parlant tout doucement. Je reculai. Je crois que si elle s'était rapprochée davantage je me serais évanouie. Je sentais son haleine sur mon visage.

« Tout va bien, madame Danvers, dis-je au bout d'une seconde. Je ne m'attendais pas à vous voir. En fait, quand j'étais sur la pelouse, j'ai remarqué qu'un des volets du haut n'était pas bien fermé. Je suis montée voir si je pouvais l'attacher.

– Je vais m'en occuper. »

Elle traversa la pièce en silence et remit le crochet au volet. Le jour disparut. La pièce redevint irréelle sous le jaune de la lumière artificielle. Irréelle et terrifiante.

Mme Danvers revint se planter près de moi. Elle souriait et son attitude, au lieu d'être calme et rigide comme à l'ordinaire, se fit étonnamment cordiale, presque onctueuse.

« Pourquoi m'avoir dit que le volet était ouvert ? Je l'avais refermé avant de quitter la pièce. C'est vous qui l'avez ouvert, n'est-ce pas ? Vous vouliez voir cette chambre. Pourquoi ne m'avoir jamais demandé de vous la montrer ? J'aurais pu vous la montrer bien avant. Il suffisait de demander. »

J'aurais voulu m'enfuir, mais j'étais incapable de bouger. Je continuais à observer ses yeux.

« Maintenant que vous êtes là, je vais tout vous montrer, dit-elle d'une voix doucereuse et sucrée comme le miel, une voix horrible, fausse. Je sais que vous rêvez de tout voir, vous en rêvez depuis longtemps, mais n'osiez pas demander. C'est une jolie chambre, n'est-ce pas ? La plus jolie que vous ayez jamais vue. »

Elle me prit par le bras et m'entraîna vers le lit. J'étais incapable de lui résister, j'étais comme une poupée de chiffon. Le contact de sa main me fit frissonner. Et sa voix était basse et intime, une voix que je

détestais et qui me faisait peur.

« C'était son lit. Un lit magnifique, n'est-ce pas ? J'y laisse en permanence la courtepointe dorée, c'était sa préférée. Et voilà sa chemise de nuit, dans sa pochette. Vous l'avez touchée, n'est-ce pas ? C'est celle qu'elle a portée en dernier, avant de mourir. Vous voulez la toucher encore ? » Elle sortit la chemise de nuit et la déploya devant moi. « Caressez-la, tenez-la. C'est fou ce qu'elle est douce et légère, n'est-ce pas ? Je ne l'ai pas lavée depuis qu'elle l'a mise pour la dernière fois. Je l'ai disposée ainsi, avec la robe de chambre et les mules, exactement comme je l'avais fait la nuit où elle n'est jamais revenue, la nuit où elle s'est noyée. » Elle replia la chemise de nuit et la rangea dans sa pochette. « Je me chargeais de tout pour elle, vous savez, expliqua-t-elle, reprenant mon bras pour me guider vers la robe de chambre et les mules. Nous avons essayé je ne sais combien de femmes de chambre mais aucune ne convenait. "Tu t'occupes de moi mieux que quiconque, Danny, disait-elle toujours, je ne veux personne d'autre que toi." Regardez, voici sa robe de chambre. Elle était bien plus grande que vous, vous le voyez à la longueur. Plaquez-la contre vous. Elle vous tombe sur les chevilles. Elle avait une silhouette splendide. Là, ce sont ses mules. "Envoie-moi mes pantoufles, Danny", disait-elle toujours. Elle avait de petits pieds pour sa taille. Glissez vos mains dedans. Elles sont toutes menues et toutes fines, n'est-ce pas ? »

Elle m'y enfila les mains de force, sans cesser de sourire, en épiant mon regard. « Vous ne l'auriez jamais crue si grande, n'est-ce pas ? Ces pantoufles n'iraient qu'à des pieds minuscules. Elle était d'une minceur incroyable, il faut dire. On ne se rendait compte de sa taille qu'une fois à côté d'elle. Elle était aussi grande que moi. Mais, allongée là dans son lit, elle avait l'air d'une chose toute gracile, avec sa masse de cheveux bruns qui faisaient comme un halo autour de son visage. »

Elle reposa les pantoufles par terre et replaça la robe de chambre sur le fauteuil. « Vous avez vu ses brosses, n'est-ce pas ? poursuivit-elle, m'entraînant vers la coiffeuse. Elles sont là, telles qu'elle s'en est servie ; pas nettoyées depuis, intactes. Je lui brossais les cheveux tous les soirs. "Allez, Danny, corvée de brossage !" s'exclamait-elle toujours et, postée là derrière ce tabouret, me voilà qui brossais vingt minutes d'affilée. Elle ne les portait courts que ces dernières années, vous savez. Ils lui descendaient jusqu'au creux des reins, au moment de son mariage. C'était M. de Winter qui les lui brossait, à l'époque. Le nombre de fois

où je suis entrée dans cette chambre pour le trouver en bras de chemise, armé de ces deux brosses. “Plus fort, Max, plus fort”, lui ordonnait-elle, le regardant en riant, et il obtempérait. Ils étaient censés s’habiller pour le dîner, la maison toujours pleine d’invités. “À vous, sinon je vais être en retard”, disait-il en me lançant les brosses, s’esclaffant à son tour. Il était toujours rieur et gai en ce temps-là. »

Elle se tut, sa main toujours sur mon bras.

« Tout le monde a regretté quand elle s’est fait couper les cheveux, mais elle s’en moquait. “Cela ne regarde que moi”, disait-elle. Et bien sûr les cheveux courts étaient bien plus commodes pour le cheval et pour le bateau. On a fait son portrait équestre, vous savez. Un artiste célèbre. Le tableau a été exposé à la Royal Academy. Vous ne l’avez jamais vu ? »

Je secouai la tête. « Non, dis-je. Non.

– Il avait été élu tableau de l’année, paraît-il, mais M. de Winter ne l’aimait pas, et n’en voulait pas à Manderley. À mon avis, il trouvait que le tableau ne lui rendait pas justice. Vous voudriez voir ses toilettes, n’est-ce pas ? »

Sans attendre ma réponse, elle me conduisit dans la petite antichambre où elle se mit à ouvrir les armoires une par une.

« Je garde ses fourrures dans celle-ci. Les mites ne les ont pas encore attaquées, et je doute qu’elles le fassent un jour : je suis trop vigilante. Touchez-moi cette étole de zibeline. Un cadeau de Noël de M. de Winter. Elle m’avait dit le prix, mais j’ai oublié. Quant à ce chinchilla, elle le portait surtout le soir. Autour des épaules, très souvent, lorsqu’il faisait froid. Cette armoire-ci contient ses robes du soir. Vous l’avez ouverte, n’est-ce pas ? Le loquet n’est pas bien refermé. Je crois que M. de Winter aimait surtout la voir porter des tenues argentées. Mais évidemment elle pouvait tout porter, toutes les couleurs lui allaient. Elle était magnifique en robe de velours. Mettez le tissu contre votre joue. Il est doux, n’est-ce pas ? Vous vous en rendez compte, n’est-ce pas ? Le parfum dessus est encore frais, n’est-ce pas ? On pourrait presque imaginer qu’elle vient de la retirer. Je savais toujours quand elle m’avait précédée dans une pièce. Il y subsistait de légers effluves de son parfum. Là, dans ce tiroir, ce sont ses dessous. Cet ensemble rose, elle ne l’a jamais porté. Elle était en chemise et pantalon, bien sûr, quand elle est morte. Mais ses vêtements lui ont été arrachés par la mer. Le corps était nu lorsqu’il a été retrouvé, toutes ces semaines après. »

Ses doigts se resserrèrent sur mon bras. Elle se pencha vers moi, sa face de tête de mort tout près de ma figure, ses yeux fouillant les miens. « Les rochers l'avaient déchiquetée, chuchota-t-elle. Son beau visage était méconnaissable et elle n'avait plus de bras. M. de Winter a dû se rendre à Edgecoombe pour l'identifier. Il y est allé tout seul. Il n'était vraiment pas dans son assiette à l'époque mais il a tenu à y aller. Personne n'a pu l'arrêter. Pas même M. Crawley. »

Elle s'interrompit, ses yeux ne quittant jamais mon visage. « Je me reprocherai toujours l'accident. C'était ma faute : j'étais sortie ce soir-là. J'étais allée passer l'après-midi à Kerrith et j'avais pris mon temps, car Mme de Winter était à Londres et n'était censée rentrer que beaucoup plus tard. Lorsque je suis revenue, vers neuf heures et demie, j'ai appris qu'elle était rentrée juste avant sept heures, qu'elle avait dîné, puis était ressortie. Descendue à la plage, naturellement. Je me suis inquiétée. Le vent soufflait du sud-ouest. Elle ne serait jamais partie si j'avais été là. Elle m'écoutait toujours. "À votre place, je ne sortirais pas ce soir, le temps n'est pas sûr", aurais-je dit, et elle m'aurait répondu : "D'accord, espèce de vieille casse-pieds." Alors nous serions restées ici à discuter, et elle m'aurait raconté tout ce qu'elle avait fait à Londres, comme chaque fois. »

Mon bras était douloureux et engourdi sous la pression de ses doigts. Sur ses pommettes saillantes, sa peau était tendue à se déchirer, et elle avait de petites plaques jaunes sous les oreilles.

« M. de Winter dînait chez M. Crawley, poursuivit-elle. Je ne sais pas à quelle heure il est rentré, sans doute après onze heures. Mais le vent s'est mis à souffler très fort, juste avant minuit, et elle n'était pas revenue. Je suis descendue au rez-de-chaussée, mais il n'y avait pas de lumière sous la porte de la bibliothèque. Je suis remontée et j'ai frappé à la porte de la penderie. M. de Winter a tout de suite lancé : « Qui est là, qu'est-ce que vous voulez ? » Je lui ai expliqué que j'étais inquiète parce que Madame n'était pas rentrée. Un moment s'est écoulé, puis il m'a ouvert en robe de chambre. « Elle passe sûrement la nuit au cottage. J'irais me coucher, si j'étais vous. Elle ne reviendra pas dormir ici, si le vent continue comme ça. » Il avait l'air fatigué, et je ne voulais pas le déranger. Après tout, elle couchait souvent au cottage, et elle avait navigué par tous les temps imaginables. Si ça se trouve, elle n'était même pas sortie en mer, mais avait simplement voulu coucher au cottage pour changer de Londres. J'ai dit bonne nuit à M. de Winter et

j'ai regagné ma chambre. Mais je n'ai pas dormi. Je n'arrêtais pas de me demander ce qu'elle pouvait bien faire. »

Elle se tut à nouveau. Je n'avais pas envie d'en entendre davantage. Je n'avais qu'une envie, échapper à cette femme, échapper à cette pièce.

« Je suis restée assise sur mon lit jusqu'à cinq heures et demie, puis je n'ai plus pu tenir. Je me suis levée, j'ai mis mon manteau et je suis descendue à travers bois jusqu'à la plage. Il commençait à faire jour, mais il y avait encore une espèce de bruine, même si le vent s'était calmé. Quand je suis arrivée à la plage, j'ai vu la bouée avec le canot, mais le bateau était parti… » Il me semblait contempler la crique sous la lumière grise du matin, sentir la petite pluie fine sur mon visage et discerner, flou et indistinct à travers la brume, le contour sombre de la bouée.

Mme Danvers relâcha son étreinte sur mon bras. Sa main retomba le long de sa cuisse. Sa voix perdit toute expression, redevint sa voix dure et mécanique de tous les jours.

« Une des bouées de sauvetage a été rejetée à Kerrith l'après-midi, et une autre a été retrouvée le lendemain par des pêcheurs de crabes sur les rochers sous le promontoire. Il y avait des débris de gréement, aussi, ramenés par la marée. » Elle se détourna et referma les tiroirs de la commode. Elle redressa un des tableaux au mur. Elle ramassa un mouton sur le tapis. Je l'observais sans bouger, ne sachant que faire.

« Vous comprenez maintenant pourquoi M. de Winter n'habite plus ces pièces-ci. Écoutez la mer. »

Même les fenêtres fermées et les volets bien attachés, je l'entendais. Le grondement sourd et maussade des vagues qui se brisaient sur les galets blancs de la crique. La marée devait monter haut sur la plage et aller presque jusqu'au cottage en pierre.

« Il n'a pas habité ces pièces-ci depuis la nuit où elle s'est noyée. Il a fait déménager ses affaires de la penderie. On lui a arrangé une des chambres au bout du couloir. Je ne crois pas qu'il ait trouvé le sommeil, même là-bas. Il restait dans le fauteuil. Il y avait toujours de la cendre de cigarette tout autour le matin. Et puis, dans la journée, Frith l'entendait dans la bibliothèque qui faisait les cent pas. Il n'arrêtait pas d'aller et venir, de marcher de long en large. »

Je pouvais moi aussi voir les cendres par terre à côté du fauteuil. Je pouvais moi aussi entendre ses pas ; un, deux, un, deux, arpentant inlassablement la bibliothèque… Mme Danvers referma doucement la

porte entre la chambre à coucher et l'antichambre où nous nous trouvions, puis éteignit la lumière. Je ne voyais plus ni le lit, ni la pochette à chemise de nuit sur l'oreiller, ni la coiffeuse, ni les pantoufles près du fauteuil. Elle traversa l'antichambre et, la main sur la poignée de la porte, elle attendit que je la suive.

« Je viens dans ces appartements et j'y fais la poussière moi-même tous les jours. Si vous désirez y revenir, il suffit de m'avertir. Appelez-moi par le téléphone intérieur. Je comprendrai. Je n'autorise pas les femmes de chambre à monter ici. Je suis la seule à franchir ces portes. »

Ses manières étaient à nouveau onctueuses, son ton intime et désagréable. Son sourire, pas du tout naturel, respirait l'hypocrisie. « Si M. de Winter s'absente et que vous vous sentez seule, vous aurez peut-être envie de monter dans ces appartements. Vous n'aurez qu'à me le dire. C'est tellement beau, ici. On ne croirait pas qu'elle est partie depuis si longtemps, n'est-ce pas, à voir l'état de cette chambre ? On croirait qu'elle vient à peine de sortir et qu'elle sera de retour dans la soirée. »

Je me forçai à sourire. Je n'arrivais pas à parler. J'avais la gorge sèche et serrée.

« Ce n'est pas que cette pièce, reprit-elle, mais beaucoup d'autres dans la maison. Dans le petit salon, dans le vestibule, même dans le petit local aux fleurs. Je sens sa présence partout. Vous aussi, n'est-ce pas ? »

Elle me dévisagea avec curiosité. Sa voix se mua en chuchotement. « Parfois, quand je remonte ce couloir, je crois l'entendre juste derrière moi. Ce pas rapide et aérien. Je le reconnaîtrais entre mille. Et dans la tribune des musiciens, au-dessus du vestibule. Je l'ai souvent vue appuyée là, le soir, à regarder le hall en contrebas et à appeler les chiens. Je l'y revois encore de temps en temps. Je perçois presque le bruit de sa robe qui balaie les marches alors qu'elle descend dîner. » Elle se tut. Elle continuait à me scruter, surveillant mes yeux. « Vous pensez qu'elle peut nous voir en train de discuter en ce moment ? demanda-t-elle lentement. Vous pensez que les morts reviennent observer les vivants ? »

Je déglutis avec difficulté, enfonçant mes ongles dans mes paumes.

« Je ne sais pas, dis-je. Je ne sais pas. » Ma voix était contrainte et haut perchée. Pas du tout ma voix.

« Quelquefois je me demande, chuchota-t-elle. Quelquefois je me demande si elle revient ici à Manderley et si elle vous observe ensemble, M. de Winter et vous. »

Nous nous tenions près de la porte, nous fixant du regard. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux des siens. Comme ils étaient sombres et lugubres dans sa face livide de tête de mort, comme ils étaient malveillants, et pleins de haine. Soudain elle ouvrit la porte donnant sur le couloir. « Robert est rentré à présent, dit-elle. Il est rentré il y a un quart d'heure. Il a eu ordre de vous servir le thé sous le marronnier. »

Elle s'effaça pour me laisser passer. Je m'engageai dans le couloir en trébuchant, sans regarder où j'allais. Incapable de rien dire, je dévalai l'escalier en aveugle, tournai à l'angle et franchis la porte qui menait aux appartements de l'aile est. Arrivée dans ma chambre, je donnai un tour de clé puis la mis dans ma poche.

Après quoi, je m'étendis sur mon lit et je fermai les yeux. Je me sentais atrocement mal.

15.

Maxim téléphona le lendemain matin pour annoncer qu'il serait de retour vers sept heures. Ce fut Frith qui répondit. Maxim ne demanda pas à me parler. J'étais en train de prendre mon petit déjeuner quand la sonnerie retentit, et je pensais que Frith allait entrer dans la salle à manger et dire : « Monsieur demande Madame au téléphone. » J'avais déjà reposé ma serviette et j'étais déjà debout quand Frith reparut et me transmit le message.

Il me vit repousser ma chaise et rejoindre la porte. « Monsieur a raccroché, Madame. Il n'a rien dit de plus. Seulement qu'il rentrerait aux alentours de sept heures. »

Je me rassis et repris ma serviette. Le majordome avait dû me trouver impulsive et ridicule de me précipiter de la sorte.

« Très bien, Frith. Merci. »

Je me remis à manger mes œufs au bacon, Jasper à mes pieds, sa vieille mère dans son panier dans l'angle de la pièce. Je me demandais ce que j'allais faire de ma journée. J'avais mal dormi ; peut-être parce que j'étais seule dans la chambre. J'avais été agitée, me réveillant souvent, et chaque fois que je regardais mon réveil, je constatais que les aiguilles avaient à peine bougé. Lorsque je m'étais endormie pour de bon, j'avais fait plusieurs rêves chaotiques. Nous nous promenions dans les bois, Maxim et moi, et il était toujours quelques mètres devant moi. Je n'arrivais pas à le suivre. Je n'arrivais pas non plus à voir son visage. Seulement sa silhouette de dos, qui ne cessait jamais d'avancer. J'avais dû pleurer dans mon sommeil : quand je me réveillai au matin, l'oreiller était humide, et, en me regardant dans la glace, je vis que j'avais les yeux gonflés. Je n'étais pas belle à voir. Je mis un peu de rouge sur mes joues dans le malheureux espoir de me donner des couleurs. Mais cela ne fit qu'aggraver les choses. J'avais maintenant un faux air de clown. Peut-être ne maîtrisais-je pas l'art du maquillage. Tandis que je traversais le vestibule pour aller déjeuner, je remarquai le regard insistant de Robert.

Vers dix heures, alors que j'émiettais du pain pour les oiseaux sur la terrasse, le téléphone sonna à nouveau. Cette fois c'était pour moi. Frith

vint m'annoncer que Mme Lacy désirait me parler.

« Bonjour Beatrice, dis-je.

– Alors, ma chère, comment allez-vous ? » Sa voix, au téléphone, correspondait à son personnage : brusque, un peu masculine, sans chichis. Elle enchaîna, sans attendre ma réponse : « Je pensais aller voir Grand-Mère cet après-midi. Je déjeune chez des gens à une trentaine de kilomètres de Manderley. Vous voulez que je passe vous prendre après et que nous allions là-bas ensemble ? Il est temps que vous fassiez la connaissance de l'ancêtre.

– J'en serais ravie, Beatrice.

– Formidable. Très bien, dans ce cas, je passerai vous chercher vers trois heures et demie. Giles a vu Maxim au dîner hier soir. Cuisine médiocre, paraît-il, mais excellents vins. Parfait, ma chère, à tout à l'heure. »

Déclic du combiné : elle avait raccroché. Je retournai dans le jardin. J'étais contente qu'elle ait appelé pour me proposer ainsi d'aller voir sa grand-mère. Ce projet me donnait un but ; il rompait la monotonie de la journée. Le temps me semblait tellement long jusqu'à sept heures du soir. Je n'étais plus d'humeur folâtre aujourd'hui, et je n'avais pas envie de m'en aller avec Jasper par la Vallée heureuse, de descendre à la crique et de jeter des cailloux dans l'eau. La sensation de liberté s'était envolée, tout comme le désir enfantin de gambader tennis aux pieds à travers les pelouses. Parfaite image de la matrone, j'allai m'installer dans la roseraie avec un livre, le *Times* et mon tricot, bâillant sous la chaleur du soleil pendant que les abeilles bourdonnaient parmi les fleurs.

Je tentai de me concentrer sur les arides colonnes du journal, puis de me plonger dans l'intrigue un peu leste du roman que je tenais dans les mains. Je ne voulais pas repenser à l'après-midi d'hier ni à Mme Danvers. J'essayais d'oublier qu'elle se trouvait dans la maison en ce moment même, peut-être à m'observer par une des fenêtres. Quand il m'arrivait de lever la tête de mon livre ou de regarder le jardin, j'avais la sensation que je n'étais pas seule.

Il y avait tellement de fenêtres à Manderley, tellement de pièces, aujourd'hui vides, où Maxim et moi n'allions jamais, des pièces reposant, silencieuses, sous des housses, des pièces qui avaient été occupées du vivant de son père et de son grand-père, du temps où on recevait beaucoup et où il y avait de nombreux serviteurs. Il serait facile pour Mme Danvers d'ouvrir ces portes tout doucement et de les

refermer, puis de traverser sans bruit la pièce fantomatique pour aller m'espionner derrière les rideaux tirés.

Je n'en saurais rien. Même si je me retournais sur mon fauteuil et regardais en l'air vers les fenêtres je ne la verrais pas. Je repensai à un jeu auquel j'avais joué enfant, un jeu que mes petits voisins appelaient « les Pas de Grand-Mère » et que moi j'appelais « la Vieille Sorcière ». Il fallait se tenir de dos au bout du jardin, et les autres se rapprochaient petit à petit à pas de loup. De temps en temps vous vous retourniez pour les regarder, et si vous en surpreniez un en train de bouger, celui-ci devait repartir au fond et recommencer. Mais il y en avait toujours un légèrement plus intrépide que les autres, qui se rapprochait sans cesse, dont la progression était impossible à détecter, et tandis que vous attendiez là, dos tourné, à compter comme il se doit jusqu'à dix, vous saviez, avec une certitude fatale et terrifiante, qu'avant longtemps, avant même que vous soyez arrivé à dix, le joueur intrépide vous sauterait dessus par-derrière, à l'improviste, avec un cri de triomphe. Je me sentais aussi tendue et pleine d'appréhension qu'à l'époque. Je jouais à « la Vieille Sorcière » avec Mme Danvers.

Le déjeuner vint mettre un terme bienvenu à cette longue matinée. La calme efficacité de Frith et les traits un peu sots de Robert se révélèrent de meilleurs dérivatifs que mon livre et mon journal. Puis, à trois heures et demie pile, j'entendis la voiture de Beatrice longer la courbe de l'allée et se garer devant le perron. J'accourus à sa rencontre, déjà habillée, mes gants à la main. « Eh bien, ma chère, me voici. Une magnifique journée, pas vrai ? » Elle claqua sa portière et gravit les marches à ma rencontre. Elle me donna un petit baiser rapide, effleurant ma joue quelque part près de l'oreille.

« Vous n'avez pas bonne mine, dit-elle aussitôt, en m'examinant. La figure bien trop maigre, et aucune couleur. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien, répondis-je humblement, ne connaissant que trop les défauts de mon visage. Je n'ai jamais beaucoup de couleurs.

– Bah, n'importe quoi ! Vous n'étiez pas du tout comme ça la dernière fois.

– Le bronzage d'Italie a dû partir, expliquai-je, montant dans la voiture.

– Ouais, fit-elle d'un ton bref. Vous êtes bien comme Maxim. Vous ne supportez pas la moindre réflexion sur votre santé. Claquez fort la portière, sinon elle ne ferme pas. » Nous démarrâmes et franchîmes le

virage de l’allée dans une embardée : nous roulions un peu vite. « Vous n’attendez pas un enfant, par hasard ? s’enquit-elle, braquant sur moi le brun de son regard d’aigle.

– Non, répondis-je, embarrassée. Non, je ne crois pas.

– Pas de nausées matinales ou quoi que ce soit de ce genre ?

– Non.

– Ah… évidemment, ce n’est pas automatique. Je n’ai eu aucun souci quand j’attendais Roger. En pleine forme pendant les neuf mois de grossesse. Je jouais encore au golf la veille de sa naissance. Ce sont les choses de la nature, vous savez, il ne faut pas être gênée. Si vous avez des soupçons, autant me le dire.

– Non, vraiment, Beatrice, il n’y a rien à dire.

– Je dois l’avouer, j’espère que vous nous donnerez bientôt un héritier. Ça ferait un bien fou à Maxim. J’espère que vous ne prenez aucune mesure contraire.

– Bien sûr que non. »

Quelle conversation extraordinaire, pensai-je.

« Ne soyez pas choquée… vous ne devez surtout pas vous formaliser de ce que je dis. Après tout, il faut comprendre les jeunes femmes d’aujourd’hui. C’est sacrément embêtant quand on rêve d’aller chasser et qu’on doit se coltiner un bébé dès la première saison. Ça suffit pour briser un mariage si les deux aiment la chasse. Dans votre cas, notez bien, cela n’aurait pas d’importance : les bébés n’empêchent pas de dessiner. Où en sont vos dessins, à propos ?

– Je ne dessine pas beaucoup, je le crains.

– Ah bon ? Il fait pourtant le temps idéal pour s’installer dehors. Vous n’avez besoin que d’un pliant et d’une boîte de couleurs, non ? Dites-moi… les livres que je vous ai envoyés, ils vous ont intéressée ?

– Oui, bien sûr, répondis-je. C’était un cadeau adorable, Beatrice. »

Elle parut contente. « Ravie qu’ils vous aient plu. »

La voiture fonçait. Beatrice gardait constamment le pied sur l’accélérateur, et prenait chaque tournant sur les chapeaux de roues. Deux automobilistes que nous croisâmes lui lancèrent par la vitre des regards scandalisés, et un piéton sur une petite route agita vers elle un bâton menaçant. Je ne savais plus où me mettre. Mais elle n’avait pas l’air de remarquer. Je me recroquevillai sur mon siège.

« Roger va à Oxford le trimestre prochain, reprit-elle. Dieu sait ce qu’il va fabriquer là-bas. Une affreuse perte de temps, d’après moi, et

Giles est bien d'accord, mais nous ne savions pas quoi faire de lui, sinon. Que voulez-vous, il est exactement comme Giles et moi. Il ne pense qu'aux chevaux. Bon sang, mais qu'est-ce qu'elle trafique, cette voiture, devant ? Pourquoi ne pas nous laisser passer, mon brave ? Vraiment, il y a des gens sur les routes, de nos jours, qui mériteraient d'être fusillés. »

Nous débouchâmes brusquement sur une grande artère, évitant de justesse une auto devant nous. « Vous avez eu des invités ? demanda-t-elle.

– Non, nous avons mené une vie très tranquille.

– Vous avez eu bien raison. Une vraie barbe, je dis toujours, ces grandes réceptions. Vous n'aurez rien à redouter si vous venez chez nous. Nous ne sommes entourés que de gens très gentils, et nous nous connaissons tous on ne peut mieux. Nous dînons les uns chez les autres, nous jouons au bridge, et nous ne nous embêtons pas à frayer avec des étrangers. Vous jouez au bridge, n'est-ce pas ?

– Pas très bien.

– Bah, aucune importance. Du moment que vous jouez. Je ne supporte pas les gens qui refusent d'apprendre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse d'eux entre le thé et le dîner, en hiver, et puis après le dîner ? On ne va pas rester tout bonnement assis à bavarder… »

Je me demandais pourquoi. Mais il était plus simple de ne pas la contredire.

« C'est très agréable maintenant que Roger a atteint un âge raisonnable. Il amène des amis, et on s'amuse vraiment bien. Vous auriez dû être là au Noël dernier… Nous avons joué aux charades. Je vous assure, nous nous sommes amusés comme des fous. Giles était dans son élément. Il adore se déguiser, vous savez, et après un ou deux verres de champagne, c'est l'être le plus drôle de la terre. Nous disons souvent qu'il a raté sa vocation et qu'il aurait dû faire du théâtre. » Je pensai à Giles, à sa grosse bouille ronde, à ses lunettes d'écaille. Il me semblait que le voir faire le pitre avec un coup dans le nez me mettrait mal à l'aise. « Avec un autre, un grand ami à nous qui s'appelle Dickie Marsh, ils se sont habillés en femmes et ils ont chanté en duo. Quel rapport avec le mot à deviner, personne n'a compris, mais ce n'était pas grave. Nous avons ri comme des baleines. »

Je souris poliment. « C'était sûrement très drôle. »

Je me les représentai tous pliés en deux dans le salon de Beatrice. Tous ces amis qui se connaissaient si bien. Roger devait ressembler à

Giles. Beatrice pouffait encore au souvenir de la scène. « Pauvre Giles, je n'oublierai jamais sa figure quand Dick lui a aspergé le dos avec le siphon. Nous étions tous tordus de rire. »

La crainte m'envahit que nous ne soyons invités à passer le Noël suivant chez Beatrice. Je pourrais peut-être avoir la grippe…

« Bien sûr nous n'avons jamais eu de grandes ambitions, précisa-t-elle. C'était juste des saynètes rigolotes entre nous. Alors qu'à Manderley, là, oui, le lieu se prête à des spectacles d'envergure. Je me souviens d'une reconstitution historique, il y a quelques années. Des gens de Londres étaient venus tout mettre sur pied. Évidemment, ce genre de chose nécessite une organisation énorme.

– C'est sûr », acquiesçai-je.

Elle demeura silencieuse un moment, conduisant sans rien dire.

« Comment va Maxim ? demanda-t-elle enfin.

– Très bien, merci.

– Il a bon moral, il est heureux ?

– Oui. Oui, assez. »

Une étroite rue de village accapara son attention. Je me demandai si je devais lui parler de Mme Danvers et du dénommé Favell. Mais je n'avais pas envie qu'elle mette les pieds dans le plat et aille le répéter à Maxim.

« Beatrice, dis-je, me décidant, avez-vous déjà entendu parler d'un homme du nom de Favell ? Jack Favell ?

– Jack Favell, répéta-t-elle. Oui, ce nom me dit quelque chose. Attendez une minute. Jack Favell. Bien sûr. Un affreux butor. Je l'ai rencontré une fois, il y a une éternité.

– Il est venu à Manderley hier, voir Mme Danvers.

– Ah bon ? Enfin, remarquez, c'est sans doute normal…

– Pourquoi ?

– Je crois bien qu'il était le cousin de Rebecca. »

J'étais très étonnée. Cet homme, un parent à elle ? Je n'aurais jamais imaginé Rebecca avec un cousin de ce genre. Jack Favell, son cousin… « Ah, fis-je. J'ignorais.

– Il venait peut-être souvent à Manderley, reprit Beatrice. Je n'en sais rien, je ne pourrais vous dire. J'y venais moi-même très peu. »

Elle s'exprimait d'un ton brusque. J'eus l'impression qu'elle ne tenait pas à s'appesantir.

« Il ne m'a pas beaucoup plu, commentai-je.

– Non. Je comprends ça. »

J'attendis, mais elle n'ajouta rien. Je jugeai plus sage de ne pas lui raconter que Favell m'avait demandé de garder sa visite secrète. Cela n'aurait fait que compliquer les choses et puis, de toute manière, nous arrivions à destination. Un portail blanc et une allée de gravier bien ratissé.

« N'oubliez pas qu'elle est presque aveugle, dit Beatrice, et qu'elle n'est plus très vive. J'ai averti l'infirmière de notre visite, alors tout devrait bien se passer. »

La maison était grande, en briques rouges, avec des pignons. Fin de l'époque victorienne, probablement. Pas très jolie. D'un simple regard, je devinai que c'était une maison entretenue à la perfection par une foule de domestiques. Tout cela pour une seule vieille dame qui était presque aveugle.

Une soubrette à l'apparence soignée ouvrit la porte.

« Bonjour, Norah, comment allez-vous ? demanda Beatrice.

– Très bien, merci, Madame. Et de votre côté ?

– Oh, oui, nous sommes tous en pleine forme. Et comment se porte Grand-Mère, Norah ?

– Comme ci, comme ça, Madame. Des hauts et des bas. Mais, dans l'ensemble, pas trop mal. Elle sera contente de vous voir, j'en suis sûre. » Elle me regarda avec curiosité.

« Voici Mme Maxim, expliqua Beatrice.

– Enchantée de faire votre connaissance, Madame. »

Après un étroit vestibule et un salon encombré de meubles, nous rejoignîmes une véranda donnant sur une pelouse carrée impeccablement tondue. Dans des vasques en pierre, une profusion de géraniums aux couleurs vives égayaient les marches du perron. Dans l'angle de la véranda se trouvait un fauteuil à roulettes. La grand-mère de Beatrice y était assise, calée par des oreillers et enveloppée dans des châles. Quand nous nous approchâmes, je vis que la vieille dame présentait avec Maxim une ressemblance marquée passablement troublante. Voilà l'allure qu'aurait Maxim s'il était très âgé, et s'il était aveugle. L'infirmière à ses côtés se leva de sa chaise et plaça un signet dans le livre qu'elle lisait à haute voix. Elle sourit à Beatrice.

« Comment allez-vous, madame Lacy ? »

Beatrice lui serra la main et me présenta. « Elle a l'air bien, dit-elle en regardant sa grand-mère. Je ne sais pas comment elle fait, à quatre-

vingt-six ans… Nous sommes là, Grand-Mère, annonça-t-elle en haussant la voix. Arrivées saines et sauves. »

La vieille dame regarda dans notre direction. « Chère Bee, comme c'est gentil à toi de me rendre visite. On s'ennuie tellement ici, sans rien à faire… »

Beatrice se pencha vers sa grand-mère et l'embrassa. « Je vous ai amené la femme de Maxim. Elle serait venue vous voir plus tôt, mais Maxim et elle ont été débordés. »

Beatrice me poussa doucement dans le dos. « Embrassez-la », murmura-t-elle. Je me penchai à mon tour et embrassai la vieille dame sur la joue.

Elle me toucha le visage. « Chère petite, c'est si gentil à vous d'être venue. Je suis ravie de votre visite. Vous auriez dû amener Maxim.

– Maxim est à Londres, expliquai-je. Il rentre ce soir.

– Il faudra l'amener la prochaine fois. Asseyez-vous dans ce fauteuil, ma chère, que je puisse vous voir. Et toi, Bee, mets-toi de l'autre côté. Comment va ce cher Roger ? Le vilain, il ne vient jamais.

– Il viendra au mois d'août, cria Beatrice à tue-tête. Vous savez qu'il quitte Eton pour aller à Oxford…

– Oh là là, ce doit être un vrai jeune homme, je ne vais pas le reconnaître.

– Eh oui, il est maintenant plus grand que Giles », acquiesça Beatrice.

Elle enchaîna, lui parlant de Giles, de Roger, des chevaux, des chiens. L'infirmière sortit un tricot, et ses aiguilles se mirent à cliqueter. Elle se tourna vers moi, très pétulante, très joyeuse.

« Vous vous plaisez à Manderley, madame ?

– Oui, beaucoup, merci.

– C'est un endroit magnifique, n'est-ce pas ? dit-elle, ses aiguilles poursuivant leur duel. Bien sûr, nous n'y allons plus, elle n'en a plus la force. Je regrette beaucoup : j'adorais nos séjours à Manderley.

– Il faudra revenir, même toute seule.

– Merci, ce serait avec joie. M. de Winter va bien, j'espère ?

– Oui, très bien.

– Vous avez passé votre lune de miel en Italie, c'est cela ? La carte postale de M. de Winter nous a fait un immense plaisir. »

Je me demandais si elle employait le « nous » de majesté, ou bien si elle estimait que la grand-mère de Maxim et elle ne faisaient qu'un.

« Il en a envoyé une ? Je ne m'en souvenais pas.

– Oh, oui, et nous étions aux anges. Nous adorons ces choses-là. Nous avons un album où nous mettons toutes les choses se rapportant à la famille. Toutes les choses agréables, s'entend.

– C'est formidable. »

Je saisissais des bribes de la conversation de Beatrice, de l'autre côté. « Nous avons dû faire piquer ce vieux Marksman, disait-elle. Vous vous souvenez de Marksman ? Le meilleur chien de chasse que j'aie jamais eu.

– Oh là là, pas ce vieux Marksman ? fit la grand-mère.

– Si, le pauvre vieux. Il était devenu complètement aveugle, vous savez.

– Le pauvre », répéta la vieille dame.

Je ne trouvais pas très élégant de parler de cécité, et je jetai un regard à l'infirmière. Elle continuait à faire cliqueter ses aiguilles.

« Vous chassez, madame ? me demanda-t-elle alors.

– Non, je crains que non.

– Vous y viendrez peut-être. Nous aimons tous beaucoup la chasse dans cette région.

– Oui.

– Mme de Winter est plutôt artiste, expliqua Beatrice à l'infirmière. Je lui ai dit qu'il y avait des tas de coins à Manderley qui feraient des tableaux ravissants.

– Ah ça oui, renchérit l'infirmière, interrompant un instant son tricotage frénétique. C'est un passe-temps charmant. J'avais une amie qui faisait des prodiges avec son crayon. Une année, à Pâques, nous étions allées en Provence ensemble, et elle faisait des croquis absolument exquis.

– C'est formidable, dis-je.

– Nous parlons dessin, hurla Beatrice à sa grand-mère. Vous ne saviez pas qu'on avait une artiste dans la famille, dites ?

– Qui est artiste ? demanda la vieille dame. Je n'en connais pas.

– Votre nouvelle petite-fille, expliqua Beatrice. Demandez-lui ce que je lui ai offert pour son mariage. »

Je souris, attendant que la vieille dame me pose la question. Elle tourna la tête vers moi. « Que me raconte donc Bee ? J'ignorais que vous étiez une artiste. Nous n'avons jamais eu d'artistes dans la famille.

– Beatrice plaisantait. Je ne suis pas une véritable artiste. Je dessine,

mais en dilettante. Je n'ai jamais pris de cours. Beatrice m'a fait cadeau de quelques très beaux livres.

– Ah, fit-elle, un peu déconcertée. Beatrice vous a offert des livres ? Cela équivaut à porter de l'eau à la rivière, non ? Il y a tellement de livres dans la bibliothèque de Manderley. » Elle rit de bon cœur, et nous l'imitâmes. J'espérais que nous en resterions là, mais Beatrice insista. « Vous ne comprenez pas, Grand-Mère. Ce n'étaient pas n'importe quels livres, mais des ouvrages sur l'art. Une série de six. »

L'infirmière se pencha en avant pour mettre son grain de sel. « Mme Lacy essaie d'expliquer que Mme de Winter aime beaucoup dessiner. Alors elle lui a offert six magnifiques volumes sur la peinture comme cadeau de mariage.

– Quelle drôle d'idée. Des livres comme cadeau de noces… Personne ne m'a offert de livres quand je me suis mariée. Je ne les aurais pas lus, de toute façon. »

Elle s'esclaffa encore. Beatrice parut un peu vexée. Je lui souris pour lui montrer ma sympathie, mais elle ne s'en aperçut pas. L'infirmière se remit à tricoter.

« Je veux mon thé, dit la vieille dame d'un ton grincheux. Il est bien quatre heures et demie, non ? Norah devrait apporter le thé.

– Quoi, déjà faim après notre copieux déjeuner ? » fit l'infirmière en se levant et en adressant un sourire jovial à sa patiente.

Je me sentais vaguement épuisée et me demandai, un peu choquée de ma cruauté, pourquoi les personnes âgées étaient parfois si exténuantes. Pires que les jeunes enfants ou les petits chiens car il fallait se montrer poli. J'étais assise, mains sur les genoux, prête à souscrire à tout ce qui se disait. L'infirmière retapait les oreillers et rajustait les châles.

La grand-mère de Maxim la laissa faire avec patience. Elle fermait les yeux comme si elle aussi était fatiguée. Elle ressemblait plus que jamais à Maxim. Je l'imaginais du temps où, jeune, grande et belle, elle se rendait aux écuries à Manderley avec du sucre dans les poches, soulevant sa longue jupe pour éviter qu'elle ne traîne dans la boue. Je voyais sa taille cintrée, son col montant, je l'entendais commander l'équipage pour deux heures. Tout cela était fini pour elle à présent, terminé. Son mari était mort depuis quarante ans, son fils depuis quinze. Elle était obligée d'habiter ici dans cette pimpante maison aux pignons rouges avec son infirmière jusqu'à ce qu'arrive pour elle l'heure de

mourir. Je me dis que nous ne savions pas grand-chose de ce que ressentent les personnes âgées. Les enfants, nous les comprenons, nous comprenons leurs peurs, leurs espoirs et leurs chimères. Hier encore, j'étais une enfant. Je n'avais pas oublié. Mais la grand-mère de Maxim, emmitouflée dans son châle avec ses pauvres yeux aveugles, qu'éprouvait-elle, quelles étaient ses pensées ? Se doutait-elle que nous étions là parce que, selon nous, il le fallait, c'était de notre devoir, afin qu'en rentrant chez elle ensuite Beatrice puisse dire : « Ouf, voilà ma conscience apaisée pour trois mois. »

Pensait-elle parfois à Manderley ? Se rappelait-elle s'être assise à la table de la salle à manger où je m'asseyais moi-même ? Prenait-elle elle aussi le thé sous le marronnier ? Ou bien tout cela était-il oublié et laissé de côté, et ne restait-il plus derrière ce calme visage au teint pâle que de petits maux et d'étranges petites indispositions, une vague gratitude lorsque le soleil brillait, un frisson lorsque le vent était froid ?

J'aurais voulu poser mes mains sur son visage et en effacer les années. J'aurais voulu la voir jeune, comme elle l'était jadis, de la couleur aux joues et les cheveux châtains, aussi alerte et active que Beatrice à ses côtés, parlant comme elle de chasse, de chiens de meute et de chevaux. Et non assise là les yeux fermés pendant que l'infirmière retapait les oreillers derrière sa tête.

« Nous sommes gâtées aujourd'hui, vous savez, dit l'infirmière. Nous avons droit à des sandwichs au cresson pour le thé. Et nous adorons le cresson, pas vrai ?

– C'est le jour du cresson ? s'exclama la grand-mère de Maxim, redressant la tête et regardant vers la porte. Vous ne me l'aviez pas dit. Mais que fait Norah, pourquoi n'apporte-t-elle pas le thé ?

– Je ne pourrais jamais faire votre métier, ma Sœur, même pour tout l'or du monde, glissa Beatrice à l'infirmière.

– Oh, j'ai l'habitude, madame, répondit-elle en souriant. Je suis très bien ici, vous savez. Évidemment nous avons nos mauvais jours, mais cela pourrait être bien pire. Elle est très facile, pas comme certains patients. Et puis le personnel est obligeant : au fond, c'est le principal. Tiens, voilà Norah. »

La femme de chambre apporta une petite table à abattants et une nappe immaculée.

« Vous en avez mis du temps, Norah, grommela la vieille dame.

– Il est juste la demie, Madame », répondit Norah d'une voix

particulière, pétulante et joyeuse comme celle de l'infirmière.

Je me demandais si la grand-mère de Maxim se rendait compte que les gens s'adressaient à elle de cette manière. Je me demandais quand ils l'avaient fait pour la première fois, et si elle l'avait remarqué sur le moment. Peut-être s'était-elle dit : Ils trouvent que je vieillis, c'est absolument ridicule, et puis petit à petit elle s'y était accoutumée, et à présent c'était comme s'ils s'étaient toujours comportés ainsi, cela faisait partie de son quotidien. Mais la jeune femme aux cheveux châtains et à la taille déliée qui donnait du sucre aux chevaux, où était-elle ?

Nous approchâmes nos chaises de la table à abattants et commençâmes à manger les sandwichs au cresson. L'infirmière en préparait des spéciaux pour la vieille dame.

« Là… n'est-ce pas que nous sommes gâtées ? »

Je vis un lent sourire passer sur les traits calmes et placides de la vieille dame. « J'aime le jour du cresson », dit-elle.

Le thé était brûlant, bien trop chaud pour le boire. L'infirmière sirotait le sien à toutes petites gorgées.

« De l'eau bouillante aujourd'hui, observa-t-elle avec un hochement de tête vers Beatrice. J'ai un mal fou à leur faire comprendre. Il faut toujours qu'ils laissent le thé trop infuser. Je leur ai pourtant expliqué je ne sais combien de fois. Pas moyen qu'ils écoutent.

– Oh, ils sont tous pareils, déclara Beatrice. Moi j'ai renoncé. »

La vieille dame remuait son thé avec sa cuillère, le regard très lointain et très vague. J'aurais aimé savoir à quoi elle pensait.

« Vous avez eu beau temps en Italie ? demanda l'infirmière.

– Oui, très chaud », répondis-je.

Beatrice se tourna vers sa grand-mère. « Elle dit qu'ils ont eu un temps merveilleux en Italie pour leur voyage de noces. Maxim a bien bronzé.

– Pourquoi Maxim n'est-il pas venu aujourd'hui ? demanda la vieille dame.

– Nous vous l'avons dit, Grand-Mère chérie, répliqua Beatrice avec impatience. Maxim a dû aller à Londres. Un dîner là-bas. Giles y est allé aussi.

– Ah, je vois… Mais pourquoi as-tu dit que Maxim était en Italie ?

– Il était en Italie, Grand-Mère. En avril. Ils sont de retour à Manderley maintenant. »

Elle regarda l'infirmière, en haussant les épaules.

« M. et Mme de Winter sont à Manderley maintenant, répéta l'infirmière.

– C'était merveilleux là-bas ce mois-ci, dis-je, m'approchant un peu plus de la grand-mère de Maxim. Les rosiers sont en fleur en ce moment. J'aurais dû vous apporter un bouquet.

– Oui, j'aime les roses », dit-elle d'un air distrait. Puis, m'examinant de plus près de ses yeux au bleu voilé : « Vous séjournez à Manderley ? »

J'avalai ma salive. Il y eut un court silence. Puis Beatrice intervint de sa voix sonore et agacée : « Grand-Mère chérie, vous savez bien qu'elle habite là-bas à présent. Elle et Maxim sont mariés. »

Je vis l'infirmière poser sa tasse de thé et jeter un bref coup d'œil à la vieille dame. Celle-ci s'était renversée contre les oreillers et tirait doucement sur son châle. Sa bouche se mit à trembler. « Vous parlez trop, toutes autant que vous êtes. Je ne comprends rien. » Puis regardant vers moi, la mine renfrognée, elle se mit à secouer la tête. « Qui êtes-vous, ma chère ? Je ne vous ai jamais vue. Votre visage ne me dit rien. Je ne me souviens pas de vous à Manderley. Bee, qui est cette enfant ? Pourquoi Maxim n'a-t-il pas amené Rebecca ? J'aime tellement Rebecca. Où est cette chère Rebecca ? »

Il y eut un long silence, un moment atroce. Je sentis mes joues devenir écarlates. L'infirmière se leva très vite et rejoignit le fauteuil roulant.

« Je veux Rebecca, répéta la vieille dame. Qu'avez-vous fait de Rebecca ? » Beatrice se leva maladroitement, ébranlant les tasses et les soucoupes sur la table. Elle aussi était toute rouge, et sa bouche tressaillait.

« Je crois que vous feriez mieux de partir, Madame, conseilla l'infirmière, rougissante et un rien effarée. Elle semble un peu fatiguée, et quand elle divague de la sorte, il y en a parfois pour plusieurs heures. Elle s'échauffe ainsi de temps en temps. C'est très fâcheux que la chose se produise justement aujourd'hui. Je suis sûre que Mme de Winter comprendra, ajouta-t-elle, se tournant vers moi d'un air d'excuse.

– Bien sûr, dis-je vivement. Il vaut mieux que nous partions. »

Beatrice et moi nous empressâmes de ramasser nos sacs et nos gants. L'infirmière s'occupait à nouveau de sa malade. « Allons, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous ne voulez pas du bon sandwich au cresson que je vous ai découpé ?

– Où est Rebecca ? Pourquoi Maxim n'a-t-il pas amené Rebecca ? » répliqua avec hargne la voix grêle et fatiguée.

Retraversant le salon puis le vestibule, nous sortîmes de la maison. Beatrice démarra sans un mot. Nous longeâmes l'allée de gravier puis franchîmes le portail blanc.

Je contemplai la route droit devant moi. Je n'étais pas ennuyée pour moi-même. L'incident ne m'aurait pas affectée si j'avais été seule. J'étais ennuyée pour Beatrice.

Cette malheureuse affaire avait surtout été très embarrassante pour elle.

Elle prit la parole après le village : « Ma chère, je suis atrocement navrée. Je ne sais pas quoi dire.

– Ne soyez pas ridicule, Beatrice, cela n'a pas la moindre importance. Ce n'est absolument pas grave.

– Je ne savais pas du tout qu'elle réagirait comme ça. Je ne vous aurais jamais emmenée la voir, sinon. Je suis horriblement désolée.

– Il n'y a pas de quoi. Je vous en prie, n'en parlons plus.

– Je ne comprends pas. Elle était tout à fait au courant, pour vous. Je l'avais prévenue par lettre, et Maxim aussi. Ce mariage à l'étranger l'avait même beaucoup intéressée.

– Vous oubliez son âge, protestai-je. Pourquoi se serait-elle souvenue ? Elle ne m'associe pas à Maxim. Elle ne l'associe qu'à Rebecca. »

Nous continuâmes à rouler en silence. Cela faisait du bien d'être à nouveau dans la voiture. Les cahots et les virages brusques ne me dérangeaient pas.

« J'avais oublié qu'elle était si attachée à Rebecca, dit lentement Beatrice. Je suis idiote de ne pas avoir prévu une scène de ce genre. Oh, Seigneur, quel après-midi épouvantable. Que diable allez-vous penser de moi ?

– Je vous en prie, Beatrice, arrêtez. Je vous assure que cela m'est égal.

– Rebecca était toujours aux petits soins pour Grand-Mère. Et elle l'accueillait souvent à Manderley. La pauvre chérie était bien plus alerte à l'époque. Elle était pliée de rire à tout ce que pouvait dire Rebecca. Évidemment Rebecca était très amusante et Grand-Mère adorait ça. Elle avait un don incroyable – je parle de Rebecca –, elle avait vraiment le don de séduire les gens. Les hommes, les femmes, les enfants, les

chiens… Je suppose que Grand-Mère ne l'a jamais oubliée. Ma chère, vous devez m'en vouloir de vous avoir imposé cette épreuve.

– Ce n'est rien, ce n'est rien », répétai-je machinalement.

Si seulement Beatrice daignait changer de sujet. Cela ne m'intéressait pas. Cela n'avait après tout aucune importance. Rien n'avait d'importance.

« Giles va être très contrarié, déclara Beatrice. Il va me reprocher de vous avoir emmenée. "C'était totalement stupide, Bee." Je l'entends d'ici. Je vais recevoir un de ces savons !

– Ne lui dites rien. Je préférerais cent fois qu'on tourne la page. L'histoire ne fera qu'être répétée et exagérée.

– Giles verra bien à ma figure que quelque chose ne va pas. Je n'ai jamais réussi à rien lui cacher. »

Je demeurai silencieuse. Je savais quels choux gras leur cercle d'amis ferait de l'épisode. Je me représentais la petite bande au déjeuner du dimanche. Les yeux ronds, les oreilles tendues. Les hoquets et les exclamations…

« Seigneur, c'est horrible. Bon sang, mais qu'est-ce que tu as fait ? » Puis : « Comment est-ce qu'elle l'a pris ? Tout le monde a dû être affreusement gêné ! »

La seule chose qui m'importait était que Maxim n'ait jamais vent de l'incident. Un jour je le raconterais peut-être à Frank Crawley, mais pas tout de suite, pas avant un bon bout de temps.

Nous atteignîmes bientôt la grand-route au sommet de la colline. Au loin j'apercevais les premiers toits gris de Kerrith, tandis qu'à droite, dans un creux, s'étendaient les bois touffus de Manderley et la mer au-delà.

« Êtes-vous terriblement pressée d'être à la maison ? demanda Beatrice.

– Non. Pas vraiment. Pourquoi ?

– Vous me trouveriez très rosse si je vous déposais à la grille ? En fonçant comme une folle, j'arriverai juste à temps pour accueillir Giles à la descente du train, et ça lui évitera de prendre un taxi à la gare.

– Bien sûr. Je remonterai l'allée à pied.

– Merci infiniment », dit Beatrice avec reconnaissance.

L'après-midi avait été éprouvant pour elle. Elle avait besoin d'être seule, et ne se sentait pas le courage d'affronter un autre thé tardif à Manderley.

Je descendis de voiture à la grille et nous nous embrassâmes pour nous dire au revoir.

« Tâchez de vous remplumer d'ici la prochaine fois, dit-elle. Cela ne vous va pas d'être aussi maigre. Embrassez Maxim de ma part et pardonnez-moi pour aujourd'hui. » Elle disparut dans un nuage de poussière et je m'engageai dans l'allée.

Je me demandais si celle-ci avait beaucoup changé depuis l'époque où la grand-mère de Maxim l'empruntait dans son équipage. Elle l'avait parcourue à cheval quand elle était jeune, avait souri à la femme du gardien, comme moi maintenant. En ce temps-là, la gardienne lui faisait la révérence, balayant le sentier de ses amples jupons. Celle d'aujourd'hui me salua brièvement de la tête, puis appela son petit garçon qui jouait derrière avec des chatons. La grand-mère de Maxim s'était baissée pour éviter les grandes branches des arbres, et le cheval avait trotté sur l'allée tortueuse où je marchais à présent. L'allée était plus large alors, et plus plane, mieux entretenue. Les bois ne mordaient pas dessus.

Je ne me représentais pas la grand-mère de Maxim telle qu'elle était maintenant, adossée contre ces oreillers, avec ce châle autour d'elle. Je la voyais du temps de sa jeunesse, du temps où Manderley était sa maison. Je la voyais flâner dans le parc avec un petit garçon, le père de Maxim, caracolant derrière elle sur son cheval-bâton. Il portait sûrement une veste Norfolk un peu raide avec une chemise blanche à col rond. Les pique-niques dans la crique étaient sans doute une expédition, un plaisir qu'on ne s'accordait pas très souvent. Il y avait sûrement une photo quelque part, dans un vieil album – toute la famille assise droite et guindée autour d'une nappe déployée sur la plage, les domestiques à l'arrière-plan près d'un énorme panier à pique-nique. Et je voyais aussi la grand-mère de Maxim alors qu'elle était plus âgée, il y a quelques années. Elle déambulait sur la terrasse à Manderley, appuyée sur une canne, et quelqu'un marchait à côté d'elle, riant, la tenant par le bras. Une personne grande, mince et très belle, qui avait le don, au dire de Beatrice, de séduire les gens. Facile à bien aimer, supposais-je. Facile à aimer tout court.

Quand j'atteignis enfin le bout de la longue allée, je vis la voiture de Maxim garée devant la maison. Mon cœur bondit et je me précipitai dans le hall. Son chapeau et ses gants étaient sur la table. Je me dirigeai vers la bibliothèque, et alors que je m'approchais j'entendis un bruit de

voix, l'une plus forte que l'autre, la voix de Maxim. La porte était fermée. J'hésitai à entrer.

« Vous pouvez lui écrire et lui dire de ma part de ne plus remettre les pieds à Manderley, vous m'entendez ? Peu importe qui a vendu la mèche, cela n'a pas d'importance. Je sais que sa voiture a été repérée ici hier après-midi. Si vous voulez le voir, vous pouvez le faire en dehors de Manderley. Je ne veux pas qu'il franchisse ces grilles, vous comprenez ? Et rappelez-vous : c'est mon dernier avertissement. »

Je m'écartai discrètement vers l'escalier. J'entendis la porte s'ouvrir. Je me dépêchai de grimper à l'étage et me cachai dans la galerie. Mme Danvers sortit de la bibliothèque, refermant la porte derrière elle. Je me plaquai contre le mur pour ne pas être vue. J'avais aperçu son visage. Il était gris de rage, déformé, horrible.

Elle gravit l'escalier d'un pas rapide et silencieux, puis disparut par la porte qui menait à l'aile ouest.

J'attendis un moment avant de redescendre lentement pour aller dans la bibliothèque. J'ouvris la porte et entrai. Maxim, debout à la fenêtre, avait des lettres à la main. Il me tournait le dos. L'espace d'un instant, j'envisageai de ressortir sur la pointe des pieds et de monter me réfugier dans ma chambre. Mais il avait dû m'entendre, car il fit volte-face avec impatience.

« Quoi encore ? »

Je souris, tendant les mains. « Bonjour !

– Ah, c'est toi… »

Je compris d'un seul regard que quelque chose l'avait mis extrêmement en colère. Sa bouche était dure, ses narines blanches et pincées. « Alors, quoi de neuf ? » me demanda-t-il. Il m'embrassa le sommet du crâne et passa son bras autour de mon épaule. J'avais l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'il m'avait quittée la veille.

« J'ai été voir ta grand-mère, répondis-je. Beatrice m'y a emmenée cet après-midi.

– Et comment allait-elle, la brave vieille ?

– Bien.

– Qu'est-ce que tu as fait de Bee ?

– Elle a dû repartir chercher Giles. »

Nous nous assîmes ensemble sur la banquette de fenêtre. Je pris sa main dans la mienne. « J'ai détesté que tu t'en ailles. Tu m'as

atrocement manqué.

– C'est vrai ? »

Nous restâmes sans rien dire un moment. Je me contentais de lui tenir la main.

« Il faisait très chaud à Londres ? demandai-je.

– Oui, c'était affreux. Décidément, j'ai horreur de cette ville. »

Je me demandais s'il allait me raconter ce qui venait de se passer avec Mme Danvers. Je me demandais qui lui avait parlé de Favell.

« Quelque chose te préoccupe ?

– J'ai eu une longue journée. Faire deux fois la route en vingt-quatre heures, c'est vraiment tuant. »

Il se leva et s'éloigna, allumant une cigarette. Je compris alors qu'il ne me parlerait pas de Mme Danvers.

« Je suis fatiguée moi aussi, dis-je avec lenteur. Ça a été une drôle de journée. »

16.

Je me souviens que c'est un dimanche, à la suite d'un afflux de visiteurs l'après-midi, que la question du bal costumé avait été mise sur le tapis pour la première fois. Frank Crawley était venu déjeuner, et nous nous réjouissions tous trois à la perspective d'un après-midi paisible sous le marronnier quand nous entendîmes le bruit fatal d'une voiture dans la courbe de l'allée. Il était trop tard pour avertir Frith : l'auto surgit au moment même où nous sortions sur la terrasse, des coussins et des journaux sous le bras.

Nous n'eûmes d'autre choix que d'aller accueillir ces visiteurs inattendus. Comme souvent dans ces cas-là, il s'en présenta d'autres. Une deuxième voiture arriva environ une demi-heure plus tard, puis trois voisins venus à pied de Kerrith. Privés de la tranquillité escomptée, nous nous vîmes contraints de recevoir ces divers groupes d'ennuyeuses connaissances, effectuant la promenade de rigueur dans le parc, le tour de la roseraie, la traversée des pelouses et l'inspection solennelle de la Vallée heureuse.

Ils restèrent pour le thé, bien sûr, et au lieu de grignoter paresseusement des sandwichs au concombre sous le marronnier, nous eûmes droit à tout le cérémonial d'un thé compassé dans le salon, ce que je détestais. Frith était bien sûr dans son élément, dirigeant Robert d'un haussement de sourcils, tandis que, dans tous mes états, je me débattais avec une monstrueuse théière en argent et une bouilloire dont je ne savais jamais me servir. J'avais beaucoup de mal à évaluer le moment exact où il devenait impératif de verser l'eau bouillante sur le thé, et plus de mal encore à fixer mon attention sur les menus propos qui s'échangeaient autour de moi.

Frank Crawley se révélait extrêmement précieux dans ces moments-là. Il me prenait les tasses des mains pour les tendre aux gens, et lorsque ma concentration sur la théière en argent rendait mes réponses particulièrement évasives, il intervenait mine de rien dans la conversation, me délivrant de cette besogne. Maxim était toujours à l'autre bout de la pièce, montrant un livre à un raseur ou désignant un tableau, jouant l'hôte parfait à sa façon inimitable, et le thé en soi était

un détail secondaire qui n'avait pour lui aucune importance. Sa propre tasse refroidissait, laissée sur une petite table derrière un quelconque bouquet de fleurs, tandis que Frank et moi, moi pestant au-dessus de ma bouilloire et lui jonglant galamment avec les scones et le gâteau mousseline, étions obligés de pourvoir aux besoins triviaux du troupeau. Ce fut lady Crowan, une habitante de Kerrith aussi exubérante qu'assommante, qui aborda le sujet. À l'occasion d'un de ces silences classiques dans les goûters mondains, je voyais se former sur les lèvres de Frank l'inévitable et stupide remarque sur l'ange qui passe lorsque lady Crowan, reposant sa part de gâteau sur le bord de sa soucoupe, leva les yeux vers Maxim, qui se trouvait alors auprès d'elle.

« Ah, monsieur de Winter, il y a quelque chose que j'ai envie de vous demander depuis des lustres. Dites-moi, y a-t-il des chances que vous relanciez le bal costumé de Manderley ? » Elle inclinait la tête de côté, dévoilant ses dents trop en avant en un prétendu sourire. Je baissai aussitôt le front et m'appliquai à vider ma propre tasse de thé, dissimulée par le couvre-théière.

Maxim mit plusieurs secondes à répondre et, quand il le fit, sa voix était très calme et très neutre. « Je n'y ai pas songé. Et personne d'autre non plus, je crois.

– Ah, mais je vous assure qu'au contraire nous y avons tous énormément songé, protesta lady Crowan. C'était l'événement de l'été dans le pays. Vous n'avez pas idée du plaisir que cela procurait aux gens. Ne puis-je vous persuader d'y réfléchir à nouveau ?

– Eh bien, je ne sais pas, fit sèchement Maxim. C'était toute une affaire à organiser. Vous feriez mieux de demander à Frank Crawley, c'est lui que ça regarde.

– Oh, monsieur Crawley, je vous en prie, soutenez-moi ! insista-t-elle, approuvée par un ou deux autres invités. Ce serait un geste très apprécié, vous savez : nous regrettons tous la gaieté de Manderley. »

J'entendis la voix douce de Frank à côté de moi. « Je veux bien organiser le bal si Maxim ne voit pas d'objection à en donner un. Cela dépend de lui et de Mme de Winter. Cela n'a rien à voir avec moi. »

Évidemment, je fus tout de suite assaillie. lady Crowan déplaça sa chaise de sorte que le couvre-théière ne se dresse plus entre nous. « Allons, madame de Winter, il faut amadouer votre mari. Vous, il vous écoutera. Vous êtes la jeune mariée, et il doit donner ce bal en votre honneur.

– Bien sûr, s'écria quelqu'un d'autre, un homme. Nous avons déjà manqué le mariage, vous n'allez pas en plus nous refuser le bonheur d'une fête. Que ceux qui sont pour le bal costumé de Manderley lèvent la main ! Tenez, vous voyez, de Winter ? Motion acceptée à l'unanimité. »

Les rires et les applaudissements fusèrent.

Maxim alluma une cigarette et son regard croisa le mien au-dessus de la théière.

« Qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, dis-je, indécise. Ça m'est égal.

– Évidemment qu'elle rêve de voir un bal donné en son honneur ! s'exclama lady Crowan. Quelle jeune femme ne le voudrait pas ? Vous serez délicieuse, madame, en petite bergère de Saxe, vos cheveux remontés sous un immense tricorne. »

Je songeai à mes mains et mes pieds maladroits, à mes épaules tombantes. Une jolie bergère de Saxe, en effet ! Cette femme était une idiote. Je ne fus pas étonnée quand personne ne renchérit, et une fois de plus je fus reconnaissante à Frank de détourner la conversation.

« Le fait est, Maxim, que quelqu'un m'en parlait l'autre jour. “Il va bien y avoir des festivités en l'honneur de la jeune mariée, n'est-ce pas, monsieur Crawley ? M. de Winter devrait redonner un bal. Tout le monde se régalait tellement.” C'était Tucker, de la ferme, précisa-t-il à l'intention de lady Crowan. Il faut dire qu'au domaine, ils raffolent des distractions… “Je ne sais pas, ai-je répondu. M. de Winter ne m'a rien dit.”

– Vous voyez ! s'écria lady Crowan, triomphante, à la cantonade. Qu'est-ce que je disais ? Vos gens eux-mêmes réclament un bal. Si vous ne le faites pas pour nous, faites-le au moins pour eux. »

Maxim continuait à me regarder d'un air sceptique par-dessus la théière. La pensée me vint qu'il estimait peut-être que je ne serais pas à la hauteur, qu'avec ma timidité légendaire, je me trouverais dans l'incapacité de faire front. Je ne voulais pas qu'il ait cette image de moi. Je ne voulais pas qu'il considère que je pouvais le décevoir.

« Ce serait assez amusant, je pense, déclarai-je.

– Alors, voilà qui est réglé, dit Maxim en haussant les épaules. Très bien, Frank, vous prendrez les dispositions nécessaires. Vous feriez mieux de demander à Mme Danvers de vous aider. Elle se souviendra de la marche à suivre.

– Cette incroyable Mme Danvers, fit lady Crowan. Elle est donc toujours chez vous ?

– Oui, répondit Maxim d'un ton sec. Encore un peu de gâteau ? Ou bien avez-vous terminé ? Dans ce cas, allons tous au jardin. »

Nous sortîmes sur la terrasse, tout le monde discutant du bal futur et des dates propices, puis, à mon grand soulagement, les gens venus en auto décidèrent qu'il était temps de partir, et ceux venus à pied s'en allèrent aussi, acceptant de monter avec eux. Je retournai dans le salon où je bus une autre tasse de thé que je savourai pleinement maintenant que je n'avais plus à jouer les hôtesses. Frank me rejoignit et nous nous jetâmes, euphoriques, sur les scones qui restaient, pareils à deux conspirateurs.

Maxim lançait des bâtons à Jasper sur la pelouse. Je me demandais s'il en allait ainsi dans tous les foyers, si on y éprouvait ce même sentiment de délivrance après le départ des visiteurs. Nous ne parlâmes pas immédiatement du bal, mais quand j'eus fini ma tasse de thé et essuyé mes doigts poisseux sur mon mouchoir, j'interpellai Frank : « Sincèrement, que pensez-vous de cette histoire de bal costumé ? »

Il hésita, jetant un regard vers Maxim sur la pelouse. « Je ne sais pas. Maxim n'avait pas l'air contre… J'ai trouvé qu'il accueillait fort bien la suggestion.

– Il ne pouvait guère faire autrement. Cette lady Crowan est vraiment pénible. Comme si tous les gens d'ici ne parlaient et ne rêvaient que d'un bal costumé à Manderley !

– Je pense qu'ils apprécieraient qu'on marque le coup d'une façon ou d'une autre. Par ici, vous savez, nous sommes très conventionnels pour ces choses-là. Honnêtement, je ne crois pas que lady Crowan avait tort en disant qu'il serait bien de faire quelque chose en votre honneur. Après tout, madame, vous êtes une jeune mariée. »

C'était tellement pompeux et ridicule. Si seulement Frank pouvait être parfois un peu moins comme il faut…

« Je ne suis pas une jeune mariée. Je n'ai même pas eu de mariage digne de ce nom. Pas de robe blanche, pas de fleurs d'oranger ni de demoiselles d'honneur dans mon sillage. Je n'ai aucune envie qu'un stupide bal soit donné en mon honneur.

– Mais c'est un très beau spectacle, Manderley *en fête**, protesta Frank. Cela vous plaira, vous verrez. Vous n'aurez rien d'insurmontable à faire. Juste recevoir les invités, ce qui n'est pas la mer à boire. Peut-

être m’accorderez-vous une danse ? »

Ce cher Frank. J’aimais le petit côté solennel de sa galanterie.

« Autant que vous voudrez. Je ne danserai avec personne d’autre que vous et Maxim.

– Ah, mais ce serait terriblement mal vu, répliqua Frank avec sérieux. Les gens seraient très offensés. Il vous faudra danser avec tous ceux qui vous inviteront. »

Je tournai la tête pour dissimuler mon sourire. Il ne comprenait jamais quand on le mettait en boîte.

« Trouvez-vous bonne l’idée de lady Crowan de me déguiser en bergère de Saxe ? » demandai-je perfidement.

Il me contempla avec gravité sans l’ombre d’un sourire. « Oui. Je pense que cela vous ira à merveille. »

J’éclatai de rire. « Oh, mon cher Frank, vous êtes décidément un amour ! » Il rougit, un peu choqué, je crois, par mon cri du cœur, et un peu blessé, aussi, que je me moque de lui.

« Je ne vois pas ce que j’ai dit de drôle », fit-il avec raideur.

Maxim surgit par la porte-fenêtre, Jasper trottinant sur ses talons. « Pourquoi cette hilarité ?

– Frank est tellement galant… Il trouve que l’idée de lady Crowan de m’accoutrer en bergère de Saxe n’a rien de grotesque.

– Quelle colique, cette bonne femme, déclara Maxim. Si elle devait rédiger toutes les invitations et organiser l’événement, elle ne serait pas aussi enthousiaste. Mais ça a toujours été comme ça. Les gens du cru considèrent Manderley comme un parc d’attractions qui doit s’employer à les distraire. J’imagine qu’il va falloir inviter tout le comté.

– J’ai les listes au bureau, précisa Frank. Cela ne demandera pas un si gros travail, en fait. Le plus long sera de coller les timbres.

– On te confiera cette mission, dit Maxim en me souriant.

– Oh, nous ferons cela au bureau, déclara Frank. Mme de Winter n’aura à se soucier de rien. »

Je me demandais ce qu’ils diraient si j’annonçais brusquement mon intention de m’occuper de tout. Ils riraient, sans doute, et se mettraient à parler d’autre chose. J’étais contente, bien sûr, d’être déchargée de toute obligation, mais qu’on ne me juge même pas capable de coller des timbres ne faisait qu’ajouter à mon humilité. Je repensai au bonheur-du-jour dans le petit salon, aux étiquettes sur les casiers, à l’écriture penchée et pointue qui figurait dessus.

« Comment t'habilleras-tu ? demandai-je à Maxim.

– Je ne me déguise jamais. C'est l'unique privilège du maître de maison, n'est-ce pas, Frank ?

– Je ne peux tout de même pas me travestir en bergère de Saxe, soupirai-je. Que vais-je bien pouvoir faire ? Je ne suis pas très douée pour les déguisements.

– Mets-toi un ruban dans les cheveux et tu feras une parfaite Alice au pays des merveilles, dit Maxim d'un ton léger. Tu lui ressembles, là, avec ton doigt dans la bouche…

– Sois un peu poli, veux-tu. Je sais que j'ai les cheveux raides, mais tout de même pas à ce point. Je vais vous dire… Frank et toi, vous allez avoir la surprise de votre vie : vous ne me reconnaîtrez pas.

– Du moment que tu ne te noircis pas la figure pour passer pour un singe, tu peux faire ce que tu veux, déclara Maxim.

– D'accord, marché conclu. Vous ne saurez rien de mon costume jusqu'à la dernière minute. Allez, viens, Jasper, on se fiche de ce qu'ils racontent, pas vrai ? » J'entendis Maxim qui riait alors que je sortais dans le jardin. Puis il glissa une remarque à Frank, que je ne saisis pas.

J'aurais voulu qu'il ne me traite pas toujours comme une enfant, une enfant gâtée, irresponsable, une créature qu'il pouvait câliner de temps en temps quand l'envie lui en prenait, mais le plus souvent oubliée, le plus souvent invitée à aller jouer ailleurs avec une petite tape sur l'épaule. J'aurais voulu qu'il advienne quelque chose qui me fasse paraître plus sage, plus mûre. Les choses allaient-elles toujours continuer ainsi ? Lui au loin devant moi, avec ses humeurs que je ne partageais pas, ses tourments secrets que je ne connaissais pas ? Ne serions-nous jamais ensemble, lui un homme et moi une femme, debout côte à côte, main dans la main, sans fossé entre nous ? Je ne voulais pas être une enfant, je voulais être sa femme, sa mère. Je voulais être vieille.

J'étais debout sur la terrasse, à me ronger les ongles en regardant vers la mer, et là, debout sur la terrasse, je me demandai pour la vingtième fois de la journée si c'était sur l'ordre de Maxim que ces pièces de l'aile ouest demeuraient en l'état. Je me demandai si, comme Mme Danvers, il allait parfois toucher les brosses sur la coiffeuse, ouvrir les portes de la penderie, promener ses mains sur les vêtements.

« Allez, viens, Jasper, criai-je. Allez, cours, cours avec moi, allez ! » Et je m'élançai à toute allure sur la pelouse, pleine de sauvagerie, pleine de fureur, des larmes amères dans les yeux, tandis que Jasper bondissait

derrière moi en aboyant comme un fou.

La nouvelle ne tarda pas à se répandre concernant le bal costumé. Clarice, ma petite femme de chambre, les yeux brillants d'excitation, ne parlait que de cela. Je crus comprendre que les domestiques, dans l'ensemble, étaient ravis. « M. Frith dit que ce sera comme au bon vieux temps, répéta-t-elle avec enthousiasme. Je l'ai entendu qui le disait à Alice dans le couloir ce matin. Vous allez vous habiller comment, Madame ?

– Je ne sais pas, Clarice, aucune idée.

– Ma mère tient à tout prix à ce que je lui raconte. Elle se souvient du dernier bal qu'on a donné à Manderley, et elle ne l'a jamais oublié. Vous allez louer un costume à Londres, vous pensez ?

– Je ne me suis pas encore décidée, Clarice. Mais je vous promets, quand je serai bel et bien décidée, c'est à vous que je le dirai et à personne d'autre. Ce sera un secret absolu entre nous.

– Ah, Madame, comme c'est excitant ! Je ne sais pas comment je vais faire pour attendre jusque-là. »

J'étais curieuse de connaître la réaction de Mme Danvers. Depuis ce fameux après-midi, la simple pensée d'entendre sa voix dans le téléphone intérieur me terrifiait, et j'échappais à cette épreuve en me servant de Robert comme médiateur. Je n'arrivais pas à oublier l'expression de son visage lorsqu'elle était sortie de la bibliothèque après son entretien avec Maxim. Je remerciais le ciel qu'elle ne m'ait pas vue tapie dans la galerie. Et je me demandais également si elle s'imaginait que c'était moi qui avais parlé à Maxim de la visite de Favell. Dans ce cas, elle devait me haïr plus que jamais. Je frissonnais en repensant au contact de sa main sur mon bras, et à l'horrible tonalité douce et intime de sa voix tout près de mon oreille. Je ne voulais pas me rappeler un seul détail de cet après-midi-là. C'était la raison pour laquelle je ne lui parlais pas, pas même par le téléphone intérieur.

Les préparatifs du bal suivaient leur cours. Tout semblait s'effectuer au bureau du domaine. Maxim et Frank étaient là-bas tous les matins. Comme l'avait dit Frank, je n'avais à me soucier de rien. Je ne crois pas avoir collé le moindre timbre. Je commençais à m'affoler pour mon costume. C'était vraiment lamentable de ne trouver aucune idée, or je n'arrêtais pas de songer à tous les gens qui viendraient, de Kerrith et des alentours. La femme de l'évêque, qui s'était tant amusée la dernière fois, Beatrice et Giles, cette insupportable lady Crowan, et bien d'autres que

je ne connaissais pas et qui ne m'avaient jamais vue… Chacun aurait une critique à émettre, chacun serait avide de voir quel mal je me serais donné. Finalement, en dernier ressort, je repensai aux livres que m'avait offerts Beatrice, et je m'installai un matin dans la bibliothèque, tournant les pages en désespoir de cause, passant d'une illustration à l'autre dans une sorte de frénésie. Rien ne semblait faire l'affaire. Ils étaient tous si compliqués et prétentieux, ces somptueux costumes de velours et de soie dans les reproductions de Rubens, Rembrandt et autres. Prenant un morceau de papier et un crayon, j'en copiai un ou deux, mais ils ne me plurent pas, et, dégoûtée, je jetai les croquis dans la corbeille, sans plus y penser.

Le soir, alors que je me changeais pour le dîner, on frappa à la porte de ma chambre. Je criai : « Entrez », croyant que c'était Clarice. La porte s'ouvrit et ce n'était pas elle. C'était Mme Danvers. Elle avait un morceau de papier à la main. « J'espère que vous me pardonnerez de vous déranger, mais je ne savais pas si vous aviez fait exprès de jeter ces dessins. En fin de journée, on m'apporte toujours toutes les corbeilles pour que je les vérifie, au cas où s'y trouverait quelque chose de valeur. Robert m'a dit que ceci avait été jeté dans la corbeille de la bibliothèque. »

À la vue de Mme Danvers, un froid glacé avait envahi tout mon corps et, dans un premier temps, je fus incapable de parler. Elle me tendait la feuille. C'étaient les croquis que j'avais faits dans la matinée.

« Non, madame Danvers, dis-je au bout d'un moment, on peut tout à fait jeter cela. Ce n'étaient que des ébauches. Je n'en ai pas besoin.

– Très bien, dit-elle. Je préfère me renseigner auprès de vous en personne pour éviter tout malentendu.

– Oui, je comprends. »

Je croyais qu'elle allait partir, mais elle resta plantée là près de la porte.

« Alors vous n'avez pas encore décidé de ce que vous allez mettre ? » Il y avait une nuance de dérision dans sa voix, une pointe d'étrange satisfaction. Elle devait avoir eu vent de mes incertitudes par Clarice.

« Non. Non, je n'ai pas décidé. »

Elle continuait à m'observer, la main sur le bouton de la porte.

« Pourquoi ne pas vous inspirer d'un des tableaux de la galerie ? » suggéra-t-elle.

Je faisais semblant de me limer les ongles. Ils étaient trop courts et

trop cassants, mais le geste me donnait une contenance et m'évitait de la regarder.

« Oui, j'y réfléchirai. » Je me demandais intérieurement pourquoi cette idée ne m'était pas venue plus tôt. C'était une solution aussi évidente qu'idéale. Mais je ne voulais pas qu'elle s'en doute. Je continuai à me limer les ongles.

« Tous les tableaux de la galerie feraient de bons déguisements, insista Mme Danvers, surtout celui de la jeune femme en blanc avec son chapeau à la main. À mon avis, M. de Winter devrait opter pour un bal en costumes d'époque, tout le monde habillé plus ou moins dans le même esprit, pour respecter une unité. Je n'ai jamais trouvé très harmonieux de voir un clown danser avec une marquise au teint poudré rehaussé de mouches.

– Il y a des gens qui apprécient la variété. Ils jugent la chose d'autant plus amusante.

– Moi, cela ne me plaît pas », persévéra Mme Danvers.

Sa voix était étonnamment normale et bienveillante. Je n'en revenais pas qu'elle ait pris la peine de me rapporter elle-même les croquis récupérés. Voulait-elle enfin que nous soyons amies ? Ou bien avait-elle compris que ce n'était pas moi qui avais parlé de Favell à Maxim, et souhaitait-elle ainsi me remercier de mon silence ?

« M. de Winter ne vous a donc pas suggéré de costume ?

– Non, répondis-je après une courte hésitation. Non, je veux leur faire la surprise, à lui et M. Crawley. Je ne veux pas qu'ils soient au courant.

– Je n'ai pas à m'en mêler, je le sais, mais quand vous aurez décidé, je vous conseillerais de faire confectionner votre tenue à Londres. Il n'y a personne ici qui sache réaliser correctement ce genre de commande. Je sais que Voce, dans Bond Street, est une excellente maison.

– Je m'en souviendrai.

– Bien », fit-elle. Puis, ouvrant la porte : « À votre place, Madame, j'étudierais les tableaux de la galerie, surtout celui dont je vous ai parlé. Et n'ayez pas peur : je ne vous trahirai pas. Je n'en soufflerai mot à personne.

– Merci, madame Danvers. »

Elle ferma la porte très délicatement derrière elle. Je repris mon habillage, déconcertée par son attitude, si différente de la dernière fois. Je me demandai si je devais ce progrès à l'ignoble Favell.

Le cousin de Rebecca. Pourquoi Maxim n'aimait-il pas le cousin de Rebecca ? Pourquoi lui avait-il interdit de venir à Manderley ? Beatrice l'avait qualifié de butor. Elle n'avait pas dit grand-chose d'autre, mais plus je repensais à lui, plus j'étais d'accord avec elle. Ces yeux bleus trop brillants, cette bouche flasque, ce rire insouciant par trop familier… Certaines devaient le trouver séduisant. Les petites vendeuses dans les confiseries, gloussant derrière le comptoir, et les ouvreuses qui distribuaient le programme dans les cinémas. Je savais comment il devait les regarder, en souriant et en sifflotant tout bas. Le genre de regard et de sifflotement qui mettait mal à l'aise. Je me demandais à quel point il connaissait Manderley. Il y avait l'air tout à fait chez lui, et Jasper l'avait assurément reconnu, mais la chose ne concordait pas avec la semonce adressée par Maxim à Mme Danvers. Et puis je n'arrivais pas à associer cet homme à la conception que je me faisais de Rebecca. Rebecca, avec sa beauté, son charme, son éducation, comment pouvait-elle avoir un cousin comme Jack Favell ? C'était impossible, cela ne cadrait absolument pas. Il devait être la honte de la famille, et Rebecca, toujours généreuse, l'avait pris en pitié et invité de temps en temps à Manderley, sans doute quand Maxim s'absentait, vu son aversion pour l'individu. Ils s'étaient sûrement disputés à ce sujet, Rebecca défendant son cousin, et depuis lors régnait entre eux comme une gêne chaque fois que son nom était mentionné.

Tandis que je m'installais pour dîner à ma place coutumière, Maxim au bout de la table, j'imaginais Rebecca assise à cette même place, s'emparant de sa fourchette à poisson. Là-dessus, le téléphone sonnait et Frith entrait pour annoncer : « M. Favell demande Madame au téléphone. » Rebecca quittait alors sa chaise avec un bref coup d'œil vers Maxim, qui ne disait rien et continuait à manger son poisson. Quand, sa conversation terminée, elle venait se rasseoir, Rebecca se mettait à parler d'autre chose, avec gaieté et insouciance, pour faire oublier le petit nuage apparu entre eux. D'abord Maxim se montrait morose, répondant par monosyllabes, mais petit à petit elle arrivait à lui faire recouvrer sa bonne humeur, lui racontant une anecdote de sa journée sur quelqu'un qu'elle avait croisé à Kerrith, et à la fin du plat suivant il riait à nouveau, la regardant en souriant, tendant la main vers elle en travers de la table.

« À quoi diable est-ce que tu penses ? » demanda Maxim.

Je sursautai, rougissant jusqu'aux oreilles : durant ce bref intermède,

soixante secondes peut-être, je m'étais tellement identifiée à Rebecca que ma triste personne n'existait plus, n'était jamais venue à Manderley. Je m'étais, aussi bien mentalement que physiquement, éclipsée dans le passé.

« Tu sais que tu te livrais aux mimiques les plus bizarres au lieu de manger ton poisson ? Tu as commencé par tendre l'oreille, comme si tu entendais le téléphone, puis tes lèvres ont remué, et tu m'as jeté un petit regard. Puis tu as secoué la tête, souri et haussé les épaules. Tout cela en l'espace d'environ une seconde… Tu répètes ta gestuelle pour le bal costumé, ou quoi ? » Il me dévisagea, hilare, et je me demandai ce qu'il aurait dit s'il avait réellement lu dans mes pensées, mon cœur et mon esprit, et si, un bref instant, il avait été le Maxim d'autrefois, et moi Rebecca. « On dirait que tu prépares un mauvais coup. Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, répondis-je aussitôt. Rien du tout.

– Dis-moi à quoi tu pensais.

– Je ne vois pas pourquoi. Tu ne me dis jamais, toi, à quoi tu penses.

– Tu ne m'as jamais posé la question, il me semble.

– Si, une fois.

– Je ne me souviens pas.

– Nous étions dans la bibliothèque.

– C'est fort probable. Et qu'est-ce que j'ai répondu ?

– Que tu te demandais qui jouerait dans l'équipe du Surrey contre celle du Middlesex. »

Maxim s'esclaffa. « Tu as dû être déçue. Tu espérais que je pensais à quoi ?

– À tout autre chose.

– Quel genre de chose ?

– Oh, je ne sais pas.

– Non, je me doute que non. Si je t'ai dit que je pensais à ce match de cricket, c'est que je pensais à ce match de cricket. Les hommes sont plus simples que tu ne crois, ma douce enfant. Mais ce qui se passe dans l'esprit tortueux et tordu des femmes dérouterait n'importe qui. Tu sais que tu n'avais vraiment pas l'air d'être toi-même à l'instant ? Tu avais une expression complètement inhabituelle.

– Ah ? Quel genre d'expression ?

– Je ne pourrais pas t'expliquer. Tu paraissais plus âgée tout à coup, et vaguement perfide. C'était assez désagréable.

– Ce n'était pas exprès.

– Non, je me doute que non. »

Je bus une gorgée d'eau, l'observant par-dessus mon verre.

« Tu ne veux donc pas que je paraisse plus âgée ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que cela ne t'irait pas.

– Un jour, il faudra bien. C'est comme ça. J'aurai des cheveux gris, des rides et tout ce qui s'ensuit.

– Ça, ça ne me dérange pas.

– Qu'est-ce qui te dérange, alors ?

– Je ne veux pas que tu aies la physionomie que tu avais à l'instant. Tu avais la bouche tordue et une lueur sagace dans les yeux. Mais pas une bonne sagacité. »

Je me sentais dévorée de curiosité et un peu excitée. « Que veux-tu dire, Maxim ? C'est quoi, une mauvaise sagacité ? »

Il ne répondit pas tout de suite. Frith était revenu dans la pièce et s'employait à changer les assiettes. Maxim attendit qu'il ait disparu derrière l'écran et la porte de service pour reprendre la parole.

« Quand j'ai fait ta connaissance, tu avais une certaine expression sur le visage, dit-il lentement, et tu l'as encore. Je ne vais pas te la décrire. Je ne saurais pas comment. Mais c'est une des raisons pour lesquelles je t'ai épousée. Tout à l'heure, pendant ta drôle de petite pantomime, cette expression avait disparu. Quelque chose d'autre l'avait remplacée.

– Quoi donc ? Explique-moi, Maxim ! » fis-je avec passion.

Il m'examina un moment, sourcils dressés, puis poussa un soupir. « Écoute, ma douce. Quand tu étais petite fille, est-ce qu'on te défendait parfois de lire certains livres, et ces livres-là, est-ce que ton père les mettait sous clé ?

– Oui.

– Eh bien, voilà. Un mari n'est pas si différent d'un père, en fin de compte. Il y a un certain type de savoir que je préfère que tu ne possèdes pas. Il vaut mieux le garder sous clé. Un point c'est tout. Et maintenant finis tes pêches et ne me pose plus de questions, sinon je t'envoie au coin.

– J'aimerais que tu évites de me traiter comme si j'avais six ans.

– Comment veux-tu que je te traite ?

– Comme les autres hommes traitent leur femme.

– Tu veux que je te tape dessus, c'est ça ?

– Ne dis pas de sottises. Pourquoi faut-il que tu tournes tout à la plaisanterie ?

– Je ne plaisante pas. Je suis très sérieux.

– Non. Tes yeux te trahissent. Tu passes ton temps à jouer avec moi, comme si j'étais une fillette un peu niaise.

– Alice au pays des merveilles… C'était une bonne idée, non ? As-tu déjà acheté ta grande ceinture en tissu et ton ruban pour les cheveux ?

– Je te préviens. Tu vas avoir la surprise de ta vie quand tu me verras dans mon costume.

– J'en suis sûr. Allez, termine ta pêche et ne parle pas la bouche pleine. J'ai des tas de lettres à écrire après le dîner. »

Il n'attendit pas que j'aie fini. Il se leva et tourna en rond dans la pièce, demanda à Frith d'apporter le café dans la bibliothèque. Je demeurai assise, maussade, me montrant aussi lente que possible, espérant retarder le mouvement et agacer Maxim, mais Frith ne prêta aucune attention à moi et ma pêche : il apporta tout de suite le café et Maxim se retira dans la bibliothèque sans moi.

Mon fruit terminé, je montai à la tribune des musiciens afin de regarder les tableaux. Évidemment, je les connaissais bien à présent, mais je ne les avais jamais examinés dans l'idée d'en tirer un modèle de costume. Mme Danvers avait raison. Quelle idiote j'avais été de ne pas y penser plus tôt ! J'avais toujours adoré la jeune femme en blanc, avec son chapeau à la main. C'était un Raeburn, et le portrait représentait Caroline de Winter, une sœur de l'arrière-arrière-grand-père de Maxim. Elle avait épousé un membre éminent du parti whig et avait été une célèbre beauté londonienne durant de nombreuses années, mais ce portrait avait été peint avant cela, alors qu'elle n'était pas encore mariée. La robe blanche serait facile à copier. Les manches ballon, la jupe à volants, le petit corsage. Le chapeau risquait d'être plus difficile, et il me faudrait porter une perruque. Mes cheveux raides ne boucleraient jamais de cette façon-là. Peut-être la fameuse boutique de Londres dont Mme Danvers m'avait parlé pourrait-elle s'occuper de l'ensemble. Je leur enverrais un croquis du portrait accompagné de mes mensurations, en leur demandant de le reproduire fidèlement.

Quel soulagement d'avoir pris enfin ma décision ! Cela m'ôtait un poids énorme. C'est à peine si je n'attendais pas le bal avec impatience, désormais. Peut-être y prendrais-je plaisir, tout compte fait, presque

autant que la petite Clarice.

J’écrivis à la maison Voce le lendemain matin, joignant un croquis du portrait. Je reçus de leur part une réponse enthousiaste : il s’y disaient extrêmement sensibles à l’honneur que leur faisait ma commande. Ils m’annonçaient que le travail serait entrepris immédiatement, et qu’ils se chargeraient également de fabriquer la perruque.

Clarice avait du mal à contenir son excitation, et la fièvre commença à me gagner moi aussi à mesure que le grand jour approchait. Giles et Beatrice devaient rester dormir, mais personne d’autre, Dieu merci, même si beaucoup de convives étaient invités pour le dîner avant le bal. Je m’étais imaginé que nous serions obligés d’héberger un monde fou, mais Maxim avait décidé que non : « Le bal réclame déjà suffisamment d’efforts. » Je me demandai s’il y renonçait uniquement pour moi, ou si cette foule sous son toit l’ennuyait bel et bien comme il le disait. J’avais tellement entendu parler des fêtes de Manderley où la cohue était si grande que les gens dormaient dans les salles de bains et sur les canapés. Or voilà que nous serions seuls dans l’immense demeure, où nous n’hébergerions que Beatrice et Giles.

La maison commença à présenter un air de fébrilité. Des hommes vinrent poser le plancher de danse dans le grand hall et, dans le salon, une partie des meubles furent déménagés afin que les longues tables du buffet puissent être placées contre le mur. Des lampes furent installées sur la terrasse, ainsi que dans la roseraie ; on ne pouvait aller nulle part sans tomber sur des préparatifs. Il y avait partout des ouvriers du domaine, et Frank venait déjeuner presque tous les jours. Les domestiques ne parlaient que du bal, et Frith déambulait avec raideur comme si la réussite de la soirée dépendait de lui seul. Robert perdait un peu la tête et oubliait sans cesse des choses, que ce soit les serviettes du déjeuner ou les légumes à proposer. Il affichait une expression très tendue, comme quelqu’un qui a un train à prendre. Les chiens étaient malheureux comme les pierres. Jasper traînait dans le hall la queue entre les jambes, mordillant les mollets de tous les ouvriers qu’il croisait. Parfois, sur la terrasse, il aboyait de façon idiote, puis se précipitait soudain comme un fou vers un coin de la pelouse, où il se mettait à manger de l’herbe avec frénésie. Mme Danvers n’était jamais envahissante, mais sa présence était palpable en permanence. C’était sa voix que j’avais discernée dans le salon quand on y avait apporté les

tables, c'était elle qui avait donné les instructions pour la pose du plancher dans le hall. Chaque fois que j'arrivais quelque part, elle venait immanquablement de disparaître ; j'apercevais un bout de sa jupe au détour du couloir, ou j'entendais le bruit de ses pas dans l'escalier. Je n'étais qu'une potiche, totalement inutile. Je ne faisais rien d'autre que gêner tout le monde. « Excusez-moi, madame », disait-on, juste derrière moi, et un homme transportant deux fauteuils sur son dos me dépassait avec un sourire d'excuse, la figure inondée de sueur.

« Je suis absolument désolée », répliquais-je, m'écartant prestement. Puis, pour camoufler mon oisiveté : « Je peux vous aider ? Et si on mettait ces fauteuils dans la bibliothèque ? » L'homme affichait une mine perplexe. « Mme Danvers a ordonné qu'on les porte dans les communs, madame, pour ne pas encombrer.

– Ah, mais oui, bien sûr. Je suis sotte. Faites donc comme elle a dit. »

Et je m'éloignais en toute hâte, murmurant que j'avais besoin d'un crayon et d'une feuille de papier, dans le vain espoir de faire croire à l'homme que j'étais débordée. Celui-ci repartait avec son fardeau, l'air un peu stupéfait, et j'avais l'impression qu'il n'avait pas été dupe un seul instant.

Au matin du grand jour, le temps s'avéra brumeux et couvert, mais le baromètre étant au beau, nous ne nous fîmes aucun souci. La brume était bon signe. Elle se dissipa vers onze heures, comme l'avait prédit Maxim, et nous eûmes une splendide et paisible journée d'été sans un nuage dans le ciel bleu. Toute la matinée, les jardiniers apportèrent des fleurs dans la maison : les derniers lilas blancs, des lupins et des delphiniums, des roses par centaines et toutes sortes de lys.

Mme Danvers se montra enfin. Doucement, calmement, elle indiqua aux jardiniers où mettre les fleurs, et elle se chargea elle-même de les arranger, composant les bouquets de ses doigts rapides et habiles. Je l'observais, fascinée : dans le local aux fleurs, elle garnissait les vases les uns après les autres, puis les transportait elle-même dans le salon et les divers recoins de la maison. Elle en disposait juste le nombre qu'il fallait avec la profusion qu'il fallait, mettant de la couleur là où elle était nécessaire, laissant les murs nus là où la sévérité produisait plus d'effet.

Maxim et moi déjeunâmes avec Frank dans sa garçonnière à côté du bureau pour ne pas déranger. Nous étions tous les trois de cette humeur plutôt exubérante et joyeuse que manifestent les gens avant un enterrement. Nous lâchions des plaisanteries gratuites à tout bout de

champ, l'esprit constamment absorbé par la pensée des heures à venir. J'avais à peu près le même sentiment que le matin de mon mariage. Cette même sensation sourde d'être désormais allée trop loin pour faire machine arrière.

Il allait falloir subir cette soirée. Dieu merci, Voce avait livré ma robe à temps. Elle était parfaite, dans ses replis de papier de soie. Et la perruque était une réussite totale. Je l'avais essayée après le petit déjeuner, et j'avais été sidérée par le résultat. J'étais réellement séduisante, littéralement transformée. Plus moi du tout. Une créature bien plus intéressante, plus éclatante et plus vivante. Maxim et Frank n'arrêtaient pas de m'interroger sur mon costume.

« Vous ne me reconnaîtrez pas, leur dis-je. Vous allez avoir le choc de votre vie, tous les deux.

– Tu ne vas pas te déguiser en clown, quand même ? demanda Maxim d'un air sombre. Rien d'humoristique, j'espère ?

– Non, rien de ce genre, déclarai-je, pleine d'importance.

– J'aurais préféré que tu t'en tiennes à Alice au pays des merveilles.

– Ou Jeanne d'Arc, avec vos cheveux, osa timidement Frank.

– Je n'y aurais jamais pensé », fis-je, déroutée.

Frank rougit de son audace, puis affirma, de sa voix « à la Frank » la plus pompeuse : « Je suis certain que, quoi que vous portiez, ce sera parfait.

– Ne l'encouragez pas, Frank, dit Maxim. Elle est tellement fière de son précieux déguisement qu'on ne la tient plus. Bee te remettra à ta place, heureusement. Elle n'hésitera pas à te le dire, si elle n'aime pas ton costume. Cette chère vieille Bee, c'est toujours une catastrophe, la pauvre, quand elle se déguise. Je la revois en marquise de Pompadour : elle avait trébuché en rejoignant la table du dîner et sa perruque avait valsé. Elle s'était écriée de sa voix brusque : "J'en ai marre de ce foutu machin !", et elle l'avait balancée sur une chaise pour passer le reste de la soirée comme ça, sans rien sur ses cheveux coupés ras. Vous imaginez la dégaine, avec une crinoline en satin bleu pâle ou une robe dans ce style. Le pauvre vieux Giles avait eu du mal à encaisser cette année-là. Déguisé en cuisinier, il était resté au bar toute la soirée, l'air complètement effondré. Il devait trouver que Bee le discréditait.

– Non, ce n'était pas ça, expliqua Frank. Vous ne vous souvenez pas ? Il avait perdu ses dents de devant en essayant une nouvelle jument, et il ne voulait pas ouvrir la bouche à cause du trou.

– Ah, c'était ça ? Pauvre Giles. En général il aime se déguiser.

– Il paraît qu'il adore jouer aux charades, intervins-je. Beatrice m'a raconté qu'ils y jouaient toujours à Noël.

– Je sais, dit Maxim. C'est pour ça que je n'ai jamais passé Noël avec elle.

– Reprenez des asperges, madame. Une autre pomme de terre, peut-être ?

– Non, vraiment, Frank, je n'ai pas faim, merci.

– Les nerfs, fit Maxim en secouant la tête. Enfin, demain à cette heure-ci, tout sera terminé.

– Je l'espère bien, dit Frank avec sérieux. Je comptais ordonner que toutes les voitures soient prêtes pour cinq heures du matin. »

Je partis d'un rire piteux, mes yeux s'embuant de larmes. « Oh mon Dieu ! Et si on envoyait des câbles à tous les invités pour leur dire de ne pas venir ?

– Allons, un peu de cran, fit Maxim. Après, nous serons tranquilles pendant plusieurs années. Frank, il faudrait peut-être aller voir ce qui se passe à la maison, vous ne croyez pas ? »

Frank acquiesça, et je les suivis à contrecœur, rechignant à quitter cette petite salle à manger exiguë et assez inconfortable qui reflétait si cruellement le célibat de Frank, mais qui me semblait incarner aujourd'hui la paix et la quiétude. À la maison, nous découvrîmes que l'orchestre était déjà arrivé : les musiciens se tenaient de-ci de-là dans le hall, la mine un peu rougissante et embarrassée, pendant que Frith, plus gonflé d'orgueil que jamais, leur proposait des rafraîchissements. Ils étaient censés dormir sur place, et une fois que nous les eûmes salués et eûmes échangé avec eux quelques badinages de circonstance, ils furent conduits dans leurs quartiers, puis gratifiés d'un tour du propriétaire.

L'après-midi traînait en longueur, comme la dernière heure qui précède un voyage, quand les bagages sont bouclés et qu'on est sur le départ. J'errais de pièce en pièce, presque aussi perdue que Jasper, qui me suivait partout d'un air de reproche.

Je n'étais d'aucune aide à personne, et il aurait été plus sage de ma part de quitter les lieux et d'aller faire une longue promenade avec le chien. Lorsque je m'y décidai enfin, il était trop tard : Maxim et Frank réclamaient leur thé et, le thé terminé, Beatrice et Giles étaient déjà là. La soirée était arrivée beaucoup trop vite.

« C'est comme dans le temps, commenta Beatrice, embrassant Maxim

et regardant autour d'elle. Félicitations : tu t'es souvenu de tous les détails. Les fleurs sont exquises, ajouta-t-elle en se tournant vers moi. C'est vous qui avez fait les bouquets ?

– Non, répondis-je, un peu honteuse. Mme Danvers s'est occupée de tout.

– Ah. Eh bien, au fond… »

Beatrice n'acheva pas sa phrase ; elle accepta le feu que lui proposait Frank et, une fois sa cigarette allumée, elle parut avoir oublié ce qu'elle s'apprêtait à dire.

« C'est Mitchell le traiteur, comme d'habitude ? demanda Giles.

– Oui, répondit Maxim. Je ne crois pas qu'on ait modifié quoi que ce soit, n'est-ce pas, Frank ? Nous avions toutes les archives au bureau. Rien n'a été oublié, et je ne pense pas qu'on ait omis un seul nom.

– Quel bonheur d'être un peu entre nous, soupira Beatrice. Je me souviens d'une fois, nous étions arrivés à peu près à cette heure-là et il y avait déjà environ vingt-cinq personnes. Qui, en plus, devaient toutes dormir sur place.

– Vous serez déguisés comment ? Je suppose que Maxim, comme toujours, refuse de jouer le jeu ?

– Comme toujours, confirma-t-il.

– Tu as vraiment tort, je trouve. La fête serait bien plus animée si tu jouais le jeu.

– Tu as déjà vu un bal à Manderley manquer d'animation ?

– Non, mon cher petit, tout est trop bien organisé. Mais je pense quand même que le maître de maison devrait montrer l'exemple.

– Je trouve amplement suffisant que la maîtresse de maison se donne cette peine. Pourquoi devrais-je crever de chaud dans un costume inconfortable, et dans lequel, par-dessus le marché, j'aurais l'air grotesque ?

– Mais c'est absurde. Tu n'aurais pas forcément l'air grotesque. Avec le physique que tu as, mon cher Maxim, tu pourrais endosser n'importe quel costume. Pas comme ce pauvre Giles, avec sa silhouette.

– Et comment Giles sera-t-il déguisé ? demandai-je. À moins que ce ne soit un secret d'État ?

– Non, pas du tout, répondit celui-ci, la mine rayonnante. En fait, c'est assez réussi. J'ai demandé au tailleur local de me bricoler un truc. Je serai en cheik arabe.

– Oh, Seigneur ! fit Maxim.

– Ce n’est pas mal du tout, assura Beatrice avec chaleur. Il se noircira la figure, bien sûr, et il ne mettra pas ses lunettes. La coiffe est authentique. Nous l’avons empruntée à un ami qui a vécu en Orient. Quant au reste, le tailleur l’a copié d’après un journal. Giles a très belle allure.

– Et vous, madame, en quoi serez-vous ? lui demanda Frank.

– Oh, je crains de ne pas m’être beaucoup cassé la tête. J’ai une espèce d’accoutrement oriental pour aller avec Giles, mais rien de très orthodoxe. Des tas de colliers, vous voyez, et un voile sur le visage.

– Ça m’a l’air très joli, dis-je poliment.

– Disons que ce n’est pas trop mal. Confortable, en tout cas. J’enlèverai le voile si j’ai trop chaud. Et vous, votre déguisement ?

– Ne le lui demande pas, intervint Maxim. Elle refuse d’en parler à quiconque. Ultra-confidentiel. Je crois qu’elle est allée jusqu’à le commander à Londres.

– Mazette ! s’exclama Beatrice, un peu impressionnée. Ne me dites pas que vous avez fait des folies et que vous allez tous nous ridiculiser ? Mon costume est tout bêtement fait maison, vous savez.

– Ne vous inquiétez pas, répliquai-je en riant. C’est une tenue très simple, en fait. Mais comme Maxim n’arrêtait pas de me taquiner, je lui ai promis la surprise de sa vie.

– Ça lui apprendra, dit Giles. Maxim est vraiment trop condescendant. En réalité, il est jaloux : il regrette de ne pas se déguiser comme nous, et ne veut pas l’admettre.

– Dieu m’en garde.

– Et vous, Crawley, comment serez-vous ? » demanda Giles.

Frank prit un air penaud. « J’ai été tellement débordé que j’ai peur d’avoir attendu le dernier moment. J’ai retrouvé un vieux pantalon hier soir, et un maillot de football à rayures, et je me suis dit que je me mettrais un bandeau sur l’œil pour jouer les pirates.

– Enfin, pourquoi ne pas avoir écrit pour nous emprunter une tenue ? s’écria Beatrice. Il y a ce costume de Hollandais que Roger a mis l’hiver dernier en Suisse. Il vous serait allé à merveille.

– Je refuse de laisser mon régisseur se promener déguisé en Hollandais, déclara Maxim. Plus personne ne daignerait lui payer les loyers. Qu’il se borne donc à jouer les pirates. Il fera peut-être peur à certains.

– Tu parles d’un pirate ! » me chuchota Beatrice à l’oreille.

Je fis semblant de ne pas entendre. Pauvre Frank, il fallait toujours qu'elle le dénigre.

« Je vais mettre combien de temps pour me peindre la figure ? demanda Giles.

– Deux heures au bas mot, répondit Beatrice. Je commencerais à y penser, à ta place. Combien serons-nous au dîner ?

– Seize, en nous comptant, répondit Maxim. Pas d'étrangers. Tu connais tout le monde.

– La fièvre de la fête commence à me gagner, déclara Beatrice. Tout cela est follement amusant. Je suis vraiment ravie que tu te sois décidé à redonner un bal, Maxim.

– C'est elle qu'il faut remercier, dit Maxim en me désignant du menton.

– Ce n'est pas vrai, me récriai-je. Tout est la faute de lady Crowan.

– Allons donc, fit Maxim en souriant. Tu es aussi excitée qu'une petite fille à son premier goûter d'enfants.

– Pas du tout.

– Je suis impatiente de voir votre costume, dit Beatrice.

– Il n'a rien d'extraordinaire. Vraiment, je vous assure…

– Au dire de Mme de Winter, glissa Frank, nous ne la reconnaîtrons pas. »

L'assemblée me regarda en souriant. Je me sentais joyeuse, émue et assez heureuse. Tout le monde se montrait si affable, et d'une si grande gentillesse. L'idée du bal, et d'en être l'hôtesse, prenait soudain une tournure réjouissante.

Le bal était donné pour moi, en mon honneur, parce que j'étais la jeune mariée. Assise, jambes ballantes, sur la table de la bibliothèque, les autres autour de moi, je mourais d'envie de monter enfiler ma robe et d'ajuster ma perruque, puis de tourner de-ci de-là devant le miroir en pied. C'était nouveau et inattendu, ce sentiment d'importance que j'éprouvais soudain tandis que Giles, Beatrice, Frank et Maxim me regardaient tous en s'interrogeant sur ce que j'allais porter. Tous à se demander quel serait mon costume… Je pensai à la douce robe blanche dans ses replis de papier de soie, et à la façon dont elle saurait dissimuler ma silhouette plate et morne, mes épaules tombantes. Je pensai à mes cheveux ternes et mous que camoufleraient les boucles lisses et brillantes.

« Quelle heure est-il ? lançai-je négligemment dans un petit

bâillement, feignant l’indifférence. Il est peut-être temps de penser à monter, non ? »

Alors que nous traversions le grand hall pour rejoindre nos chambres, je me rendis compte pour la première fois que la maison se prêtait de façon idéale à ce genre d’événements, et que les pièces étaient absolument magnifiques. Même le grand salon, que je jugeais solennel et froid lorsque nous étions seuls, était à présent un flamboiement de couleurs, avec des fleurs dans tous les coins. Sur la table du dîner, la nappe blanche était égayée par des roses rouges dans des coupes d’argent, et les grandes portes-fenêtres étaient ouvertes sur la terrasse où, dès la nuit tombée, scintilleraient les guirlandes électriques. Les musiciens avaient déjà installé leurs instruments dans la tribune au-dessus du hall, lequel dégageait une étrange atmosphère d’attente ; il possédait une chaleur que je ne lui connaissais pas, due à la soirée elle-même, si calme et si claire, aux bouquets sous les tableaux, à nos éclats de rire tandis que nous gravissions, nonchalants, le grand escalier de pierre.

L’ancienne austérité avait disparu. Manderley avait pris vie d’une manière que je n’aurais pas crue possible. Ce n’était pas le Manderley calme et tranquille que je connaissais. Je lui trouvais à présent une intensité que je n’avais pas perçue avant. Un air fanfaron, légèrement triomphant et plutôt agréable. Comme si la maison se rappelait une autre époque, une époque très, très lointaine, où le hall était bel et bien une salle de banquet, avec des armes et des tapisseries aux murs, et où des hommes étaient assis à une longue table étroite au milieu, riant plus fort que nous ne riions maintenant, réclamant du vin, des chansons, lançant de gros morceaux de viande sur les dalles aux chiens assoupis. Plus tard, en d’autres temps, les lieux étaient encore joyeux, mais avec une part de grâce et de dignité, et Caroline de Winter, que j’incarnerais ce soir, descendait le grand escalier de pierre dans sa robe blanche pour danser le menuet. J’aurais aimé qu’on puisse effacer les années et la voir. J’aurais aimé qu’on ne soit pas obligé de profaner la maison avec nos mélodies modernes tellement incongrues et dénuées de romantisme. Elles seraient déplacées à Manderley. Je me surpris à donner raison à Mme Danvers. Nous aurions dû organiser un bal en costumes d’époque : nous aurions évité ce méli-mélo qu’il n’allait pas manquer d’être, avec ce pauvre bougre de Giles, tout bienveillant et jovial dans ses atours de cheik arabe. Je trouvai Clarice qui m’attendait dans ma chambre, son

visage rond cramoisi d'excitation. Nous gloussâmes ensemble comme des collégiennes, et je lui enjoignis de fermer ma porte à clé. Il y eut d'interminables bruissements de papier de soie, frémissants et mystérieux. Nous nous parlions à voix basse comme des conspiratrices, nous marchions sur la pointe des pieds. J'étais comme une enfant le soir de Noël. Ces déambulations pieds nus dans ma chambre, ces petits éclats de rire furtifs, ces exclamations étouffées me rappelaient le temps lointain où j'accrochais ma chaussette à la cheminée. Maxim était occupé dans sa penderie, et l'accès à ma chambre lui était interdit. Seule Clarice était mon alliée et mon auxiliaire de prédilection. La robe m'allait parfaitement. Je demeurais sans bouger, refrénant à grand-peine mon impatience alors que Clarice agrafait mon corsage de ses doigts maladroits.

« C'est magnifique, Madame, répétait-elle sans cesse, oscillant sur ses talons pour m'examiner. C'est une robe digne de la reine d'Angleterre.

– Et sous l'épaule gauche, là ? demandai-je, anxieuse. Ma bretelle, est-ce qu'on va la voir ?

– Non, Madame, on ne voit rien.

– Comment est-ce ? Comment suis-je ? »

Je n'attendis pas sa réponse : j'allai devant le miroir et me mis à virevolter, à froncer les sourcils, à sourire. Je me sentais déjà différente, je n'étais plus gênée par mon aspect physique. Ma terne personnalité était enfin sublimée. « Donnez-moi la perruque, dis-je avec fébrilité. Attention, ne l'écrasez pas, il ne faut pas aplatir les boucles. Elles sont censées faire une auréole autour du visage. » Clarice était plantée derrière moi : dans la glace, je voyais son visage rond au-dessus de mon épaule, ses yeux étincelants, sa bouche entrouverte. À l'aide de la brosse, je me lissai les cheveux derrière les oreilles. Puis, riant sous cape, levant les yeux vers Clarice, j'attrapai les boucles soyeuses et brillantes avec des doigts tremblants.

« Oh ! Clarice, que va dire Monsieur ? »

Je recouvris mes tristes cheveux châtains de la perruque bouclée, m'efforçant de cacher mon triomphe, tâchant de dissimuler mon sourire. Quelqu'un tambourina à la porte.

« Qui est là ? criai-je, affolée. Vous ne pouvez pas entrer.

– C'est moi, ma chère, n'ayez pas peur, dit Beatrice. Où en êtes-vous ? Je veux vous admirer.

– Non, non, vous ne pouvez pas entrer, je ne suis pas prête. »

Clarice, dans tous ses états, se tenait près de moi, la main pleine d'épingles à cheveux. Je les prenais une par une, disciplinant les boucles qui s'étaient un peu ébouriffées dans le carton.

« Je descendrai quand je serai prête, criai-je. Vous n'avez qu'à descendre sans moi, tous. Ne m'attendez pas. Dites à Maxim de ne pas venir.

– Maxim est en bas. Il est venu nous rejoindre. Il aurait tambouriné à votre porte de salle de bains et vous n'auriez pas répondu… Ne tardez pas trop, ma chère, nous sommes tous très intrigués. Vous êtes sûre que vous n'avez pas besoin d'aide ?

– Non ! m'énervai-je, perdant la tête. Allez-vous-en, allez-y, descendez. »

Pourquoi fallait-il qu'elle vienne m'embêter à cet instant précis ? Cela me perturbait, je ne savais plus ce que je faisais. J'enfonçai une épingle à cheveux dans la perruque et écrasai une boucle. Beatrice s'était tue : elle avait dû s'éloigner dans le couloir. Je me demandai si elle était contente de sa tenue orientale et si Giles avait réussi à se teindre le visage. Tout cela était vraiment absurde. Pourquoi nous prêtions-nous à ces espiègleries, pourquoi agissions-nous comme des enfants ?

Je ne reconnaissais pas le visage qui me contemplait dans la glace. Les yeux étaient plus grands, la bouche plus étroite, la peau blanche et nette… Les boucles formaient autour de la tête comme un petit nuage. J'observai cette personne qui n'était absolument pas moi, puis je souris. Un sourire nouveau, plein de lenteur.

« Oh, Clarice ! m'exclamai-je. Oh, Clarice ! » Je saisis ma jupe à deux mains et lui fis la révérence : les volants balayèrent le sol. Elle gloussa avec ravissement, un peu gênée et rougissante, mais réellement aux anges. Je me pavanais devant la glace, admirant mon reflet.

« Déverrouillez la porte. Je descends. Courez devant voir s'ils sont là. » Elle m'obéit, gloussant toujours ; je soulevai mes jupons et la suivis dans le couloir.

Elle se retourna et me fit signe. « Ils sont descendus, chuchota-t-elle. Monsieur, le major et Mme Lacy. M. Crawley vient d'arriver. Ils sont tous dans le hall. » Faisant halte dans le passage voûté en haut du grand escalier, je regardai le vestibule en contrebas.

Oui, ils étaient tous là. Giles, dans son costume blanc de cheik arabe, riant bruyamment en exhibant le poignard à sa ceinture. Beatrice,

enveloppée d'invraisemblables voiles verts, de longs colliers de verroterie pendant à son cou. Le pauvre Frank, tout emprunté et un peu ridicule avec son maillot à rayures et ses bottes de marin. Et enfin Maxim, seul individu normal du lot, en tenue de soirée.

« Je ne sais pas ce qu'elle fabrique, dit-il. Cela fait un temps fou qu'elle est dans sa chambre. Quelle heure est-il, Frank ? Les convives vont arriver d'un instant à l'autre. »

Les musiciens s'étaient habillés et avaient déjà pris place dans la galerie. L'un d'eux était en train d'accorder son violon. Il joua une gamme tout doucement, puis pinça une corde. La lumière brillait sur le portrait de Caroline de Winter.

Oui, ma robe reproduisait exactement le croquis que j'en avais fait. Les manches bouffantes, la large ceinture à nœud, la grande capeline à bord flottant que je tenais à la main. Quant à mes boucles, c'étaient les siennes, auréolant mon visage comme sur le tableau. Je n'avais jamais ressenti un tel émoi auparavant, un tel bonheur et une telle fierté. Je fis un geste de la main au violoniste, puis posai un doigt sur mes lèvres pour l'exhorter au silence. Il sourit et inclina la tête. Il traversa la galerie pour me rejoindre dans le passage voûté.

« Demandez à la percussion de m'annoncer, chuchotai-je. Un roulement de tambour, vous savez comme on fait, puis proclamez bien haut : Mlle Caroline de Winter. Je veux leur faire la surprise, en bas. » Il hocha la tête, il avait compris. Mon cœur battait la chamade, et j'avais les joues en feu. C'était si amusant… si follement, si ridiculement, si puérilement amusant ! Je souris à Clarice toujours tapie dans le couloir. J'empoignai mes jupes. Soudain le battement du tambour se répercuta dans le grand hall. Il me fit sursauter, et pourtant je l'attendais, pourtant je savais qu'il allait retentir. Au-dessous de moi, je les vis lever les yeux, surpris et déconcertés.

« Mlle Caroline de Winter », beugla le tambour.

Je m'avançai vers le haut de l'escalier et demeurai là, souriante, mon chapeau à la main, comme la jeune femme du tableau. Je guettais les applaudissements et les rires qui suivraient lorsque je descendrais lentement l'escalier. Personne n'applaudit, personne ne bougea.

Tous me dévisageaient, comme pétrifiés. Beatrice émit un petit cri et plaqua sa main sur sa bouche. Je continuais à sourire. Je posai une main sur la rampe.

« Comment allez-vous, monsieur de Winter ? » lançai-je.

Maxim n'avait pas bougé. Il me fixait du regard, son verre à la main. Son visage s'était vidé de toute couleur. Il était livide. Je vis Frank se porter vers lui comme pour lui parler, mais Maxim le repoussa. J'hésitai, le pied sur la première marche. Quelque chose n'allait pas, ils n'avaient pas compris. Pourquoi Maxim avait-il cet air-là ? Pourquoi restaient-ils tous cloués sur place, comme en catalepsie ?

Puis Maxim se dirigea vers l'escalier, ses yeux ne quittant jamais mon visage.

« Bon Dieu, à quoi est-ce que tu joues ? » Son regard étincelait de colère. Sa figure était toujours livide.

Incapable du moindre geste, je demeurais plantée là, la main sur la rampe.

« C'est le tableau, expliquai-je, terrifiée par ses yeux, par sa voix. C'est le tableau, celui de la galerie. »

Il y eut un long silence. Nous nous fixions toujours du regard. Personne ne bougeait dans le hall. J'avalai ma salive, ma main s'éleva vers ma gorge. « Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Si seulement ils ne me regardaient pas comme ça avec ces mines ahuries. Si seulement quelqu'un daignait dire quelque chose. Quand Maxim reprit la parole, je ne reconnus pas sa voix. Elle était calme et posée, d'une froideur glaciale, une voix que je ne lui avais jamais entendue.

« Va te changer, ordonna-t-il. Enfile n'importe quoi. Trouve une robe du soir, n'importe laquelle, ça ira. Vas-y, vite, avant que quelqu'un arrive. »

Incapable de parler, je continuais à le dévisager. Ses yeux étaient les seuls éléments vivants dans le masque blême de son visage.

« Pourquoi restes-tu plantée là ? fit-il, sa voix dure et bizarre. Tu n'as pas entendu ce que j'ai dit ? »

Je pivotai pour m'engouffrer à l'aveuglette dans le passage voûté menant aux couloirs. J'aperçus le visage sidéré du tambour qui m'avait annoncée. Je le bousculai dans ma course trébuchante : je ne voyais pas où j'allais. Les larmes me brouillaient les yeux. J'ignorais ce qui se passait. Clarice avait disparu. Le couloir était désert. Je regardai autour de moi, figée et stupide telle une bête traquée. Puis je vis que la porte menant à l'aile ouest était grande ouverte et que quelqu'un se tenait là.

C'était Mme Danvers. Je n'oublierais jamais l'expression de son visage, abjecte, triomphante. Le visage d'un démon qui exulte. Elle se

tenait là, et elle me souriait.

Et soudain je pris mes jambes à mon cou, m’enfuyant loin d’elle, remontant le long couloir étroit en direction de ma chambre, titubant, m’empêtrant les pieds dans les falbalas de ma robe.

17.

Clarice m'attendait dans ma chambre. Elle était pâle et effrayée. En me voyant, elle fondit en larmes. Je ne dis rien. Je me mis à tirer sur les agrafes de ma robe, déchirant l'étoffe. Je n'arrivais pas à les défaire et Clarice vint m'aider, continuant à pleurer bruyamment.

« Ce n'est pas grave, Clarice, ce n'est pas votre faute, dis-je alors qu'elle secouait la tête, les larmes ruisselant sur ses joues.

– Votre si jolie robe, Madame, votre si jolie robe blanche.

– Cela ne fait rien. Vous ne trouvez pas l'agrafe ? Elle est là, à l'arrière. Et une autre quelque part, juste en dessous. »

Elle tripotait gauchement les agrafes, les mains tremblantes, encore moins habile que moi, sans cesser de hoqueter.

« Qu'allez-vous mettre à la place, Madame ?

– Je ne sais pas… Je ne sais pas. » Elle avait réussi à défaire les agrafes, et je m'extirpai tant bien que mal de ma robe. « Je crois que je préférerais être seule, Clarice. Voulez-vous avoir la gentillesse de me laisser ? Ne vous inquiétez pas, je me débrouillerai. Oubliez ce qui s'est passé. Je veux que vous profitiez de la fête.

– Vous ne voulez pas que je vous repasse une robe, Madame ? demanda-t-elle en me regardant de ses yeux gonflés encore larmoyants. Cela ne me prendra qu'une seconde.

– Non, ce n'est pas la peine. J'aimerais mieux que vous partiez. Et, Clarice…

– Oui, Madame ?

– Ne… ne dites rien de ce qui vient de se passer.

– Non, Madame. »

Elle éclata à nouveau en sanglots torrentiels.

« Il ne faut pas que les autres vous voient comme ça. Allez dans votre chambre et arrangez-vous le visage. Il n'y a pas de quoi pleurer, absolument pas de quoi. » Quelqu'un frappa à la porte. Clarice me lança un bref coup d'œil effrayé.

« Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je. La porte s'ouvrit et Beatrice entra. Elle vint aussitôt vers moi, drôle de silhouette vaguement grotesque dans ses draperies orientales, avec ses bracelets qui

cliquetaient à ses poignets.

« Ma chère, ma chère », fit-elle en me tendant les mains.

Clarice s'esquiva. Je me sentis exténuée tout à coup, incapable de faire face. J'allai m'asseoir sur le lit. Élevant la main vers mon crâne, je retirai la perruque bouclée. Debout, Beatrice m'observait.

« Vous allez bien ? Vous êtes toute pâle.

– C'est l'éclairage. Il ne flatte pas le teint.

– Restez tranquille quelques minutes et puis tout ira mieux. Attendez, je vais vous chercher un verre d'eau. »

Elle alla dans la salle de bains, ses bracelets tintinnabulant à chacun de ses mouvements, après quoi elle revint, le verre d'eau à la main.

J'en bus une gorgée pour lui faire plaisir, alors que je n'en avais aucune envie. L'eau sortait du robinet et elle était tiède ; Beatrice ne l'avait pas laissée couler.

« Bien sûr, dit-elle, j'ai tout de suite compris que c'était une effroyable erreur. Vous ne pouviez pas savoir. Comment l'auriez-vous su ?

– Su quoi ?

– Mais enfin, la robe, ma pauvre petite… le portrait que vous avez copié de la jeune femme dans la galerie. C'était ce qu'avait choisi Rebecca au dernier bal de Manderley. Exactement. Le même tableau, la même robe. Vous étiez là en haut de l'escalier, et l'espace d'un instant horrible j'ai cru… »

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle me tapota l'épaule.

« Ma pauvre enfant, c'est vraiment un hasard malheureux. Comment auriez-vous pu savoir ?

– J'aurais dû, dis-je stupidement, en la dévisageant, trop hébétée pour comprendre. J'aurais dû le savoir.

– C'est absurde. Comment auriez-vous pu ? Pareil soupçon ne nous a pas effleurés une seconde. Seulement ça a été un tel choc, vous comprenez. Aucun de nous ne s'y attendait, et Maxim…

– Oui, Maxim ?

– Lui, voyez-vous, il croit que vous l'avez fait exprès. Vous aviez parié de lui en boucher un coin, non ? Une plaisanterie idiote. Et naturellement, il ne comprend pas. Ça a été un choc épouvantable pour lui. Je lui ai tout de suite dit que vous ne pouviez pas l'avoir fait exprès, que ce n'était qu'une abominable coïncidence si vous aviez choisi ce tableau-là.

– J'aurais dû le savoir, répétai-je. C'est entièrement ma faute, j'aurais dû deviner. J'aurais dû me douter.

– Non, non. Ne vous inquiétez pas, vous pourrez lui expliquer tout cela tranquillement. Les choses vont s'arranger. Les premiers invités arrivaient quand je suis montée vous voir. Ils sont en train de prendre l'apéritif. Tout va bien. J'ai demandé à Frank et Giles d'inventer une histoire comme quoi votre costume n'allait pas, et que vous étiez très déçue. »

Je ne disais rien. Je demeurais assise sur le lit, les mains sur les genoux.

« Qu'est-ce que vous allez mettre à la place ? s'enquit Beatrice, allant ouvrir toutes grandes les portes de mon armoire. Voyons un peu cette robe bleue… Elle m'a l'air ravissante. Mettez donc celle-là. Personne ne se formalisera. Vite, je vais vous aider.

– Non. Non, je ne redescends pas. »

Beatrice me dévisagea avec affliction, ma robe bleue sur le bras.

« Mais, ma chère, il le faut, dit-elle, consternée. Vous ne pouvez pas ne pas vous montrer.

– Non, Beatrice, je ne descendrai pas. Je suis incapable de les affronter, pas après ce qui s'est passé.

– Mais personne ne saura rien, pour la robe. Frank et Giles ne diront pas un mot. Nous avons mis au point une explication. La boutique ne vous a pas envoyé le bon costume, il ne vous allait pas, c'est pourquoi vous portez une robe du soir ordinaire. Tout le monde trouvera cela parfaitement naturel. Cela ne changera rien au déroulement du bal.

– Vous ne comprenez pas. Je me moque de la robe. Ce n'est pas cela du tout. C'est ce qui s'est passé, ce que j'ai fait. Je ne peux pas redescendre, Beatrice, je ne peux pas.

– Mais, ma chère, Giles et Frank comprennent tout à fait. Ils sont pleins de compassion. Et Maxim aussi. C'était seulement l'effet de surprise… Je vais tâcher de le prendre à part une minute, et de lui expliquer.

– Non ! m'écriai-je. Non ! »

Elle posa ma robe bleue à côté de moi sur le lit. « Tout le monde va arriver, dit-elle, très inquiète, très contrariée. Cela va paraître trop bizarre si vous ne descendez pas. Je ne peux pas raconter que vous avez été prise d'une migraine.

– Et pourquoi pas ? fis-je d'un ton las. Quelle importance ? Inventez

ce que vous voulez. Personne n’y trouvera à redire, la plupart ne savent même pas qui je suis.

– Allons, allons, ma chère, dit Beatrice en me tapotant la main. Essayez de faire un effort. Enfilez cette jolie robe bleue. Pensez à Maxim. Vous devez descendre, ne serait-ce que pour lui.

– Je ne fais que cela, penser à Maxim.

– Alors, dans ce cas, tout de même… ?

– Non, fis-je, me rongeant les ongles tout en me balançant d’avant en arrière. Je ne peux pas, je ne peux pas. »

On frappa à la porte. « Oh, mon Dieu, qui cela peut-il être ? fit Beatrice en allant ouvrir. Qu’y a-t-il, encore ? »

C’était Giles.

« Tout le monde est là. Maxim m’envoie vérifier ce qui se passe…

– Elle ne veut pas descendre. Qu’est-ce qu’on va bien pouvoir raconter ? »

J’aperçus Giles qui me lorgnait depuis le seuil.

« Oh, Seigneur, quel sac d’embrouilles », chuchota-t-il. Il se détourna, gêné, quand il se rendit compte que je l’avais vu.

« Je dis quoi à Maxim ? demanda-t-il à sa femme. Il est déjà huit heures cinq.

– Raconte qu’elle ne se sent pas très bien, mais qu’elle essaiera de descendre plus tard. Dis-leur de passer à table. Je ne vais pas tarder : je noierai le poisson.

– Bon, d’accord. »

Il jeta à nouveau un bref regard dans ma direction, un regard compatissant mais non dénué de curiosité. Il se demandait ce que je fabriquais là, assise sur le lit, et il s’exprimait à voix basse, comme après un accident, quand on attend le médecin.

« Je ne peux rien faire d’autre ? demanda-t-il.

– Non, répondit Beatrice. Redescends, je vous rejoins dans une minute. »

Il obtempéra, s’éloignant d’un pas traînant dans sa tenue de cheik arabe. Je me fis la réflexion que c’était le genre d’épisode dont je rirais d’ici quelques années, dont je dirais : « Vous vous rappelez, Giles était déguisé en cheik arabe, et Beatrice avait un voile sur le visage, et des bracelets qui cliquetaient à son poignet ? » Le temps adoucirait l’incident, qui deviendrait un sujet de plaisanterie. Mais là, il n’avait rien de drôle, là, je ne riais pas. Nous n’étions pas dans l’avenir, mais dans

l'instant présent. L'épisode était trop récent et trop réel. Assise sur le lit, je triturais l'édredon. Il y avait un accroc dans l'angle, d'où je m'évertuais à extraire une petite plume.

« Vous ne voulez pas un peu de brandy ? demanda Beatrice, dans un ultime effort. Je sais que ce n'est que du courage en bouteille, mais ça opère parfois des miracles.

– Non. Non, je ne veux rien.

– Il va falloir que je redescende. Giles a dit qu'on m'attendait pour servir. Vous êtes sûre que je peux vous laisser ?

– Oui. Et merci, Beatrice.

– Oh, ma chère, ne me remerciez pas. J'aimerais pouvoir faire quelque chose. » Elle se pencha prestement vers mon miroir pour se repoudrer. « Seigneur, la touche que je peux avoir ! Et ce fichu voile qui est de travers… Enfin, tant pis, on n'y peut rien. »

Elle quitta la pièce dans un froufrou et referma la porte derrière elle. Je m'étais aliéné sa sympathie par mon refus de descendre. J'avais manqué de bravoure. Ma lâcheté la dépassait. Elle appartenait à une autre espèce d'hommes et de femmes, à une autre race que moi. Les femmes de sa race à elle avaient du cran. Elles n'étaient pas comme moi. Si ç'avait été Beatrice qui avait commis une bourde analogue, elle aurait enfilé son autre robe et serait redescendue accueillir ses invités. Elle se serait tenue auprès de Giles et aurait serré la main des gens, sourire aux lèvres. Moi, je ne pouvais pas. Je n'avais pas l'orgueil ni le cran qu'il fallait. Je n'étais pas assez bien éduquée.

Je revoyais les yeux de Maxim étinceler dans son visage blême, et derrière lui Giles, Beatrice et Frank plantés comme des piquets, à me dévisager.

Je me levai et allai regarder par la fenêtre. Les jardiniers faisaient le tour des lumières dans la roseraie pour s'assurer qu'elles fonctionnaient toutes. Le ciel était pâle, avec quelques nuages du soir rose saumon qui filaient vers l'ouest. Quand la nuit tomberait, la totalité des lampes seraient allumées. Des tables et des chaises avaient été installées dans la roseraie pour les couples qui désiraient s'asseoir dehors. Le parfum des roses venait me caresser les narines. Les jardiniers parlaient entre eux et riaient. « Il y a en a une ici qui est morte, lança une voix. Tu peux m'apporter une autre petite ampoule ? Une des bleues, Bill. » L'homme mit l'ampoule en place. Il sifflait un air en vogue avec le plus grand naturel, et je me dis que ce soir l'orchestre jouerait peut-être le même

air dans la tribune des musiciens au-dessus du vestibule. « C'est bon, fit l'homme, éteignant puis rallumant la lumière. Ça y est, elles marchent toutes. Aucune autre de grillée. Maintenant, allons contrôler celles de la terrasse. » Ils contournèrent la maison, sifflotant toujours. J'enviais cet homme. Tout à l'heure, debout dans l'allée avec son ami, il regarderait les voitures arriver, mains dans les poches et casquette en arrière. Avec d'autres employés du domaine, il irait boire du cidre à la longue table dressée à l'intention du personnel à un bout de la terrasse. « Comme au bon vieux temps, hein ? » dirait-il. Mais son ami secouerait la tête, en tirant sur sa pipe. « Cette nouvelle Mme de Winter n'est pas comme celle qu'on a connue. Absolument rien à voir. » Et une femme à côté d'eux, dans le groupe, serait du même avis, ainsi que d'autres, confirmant tous : « Ça, c'est bien vrai » avec des hochements de tête.

« Où est-elle ce soir ? Elle n'est pas venue une seule fois sur la terrasse.

– Ah ça, aucune idée. Je ne l'ai pas vue.

– Mme de Winter, elle, était toujours partout en même temps.

– Ah oui, ça c'est bien vrai. »

Et la femme se tournerait vers ses voisins, la mine mystérieuse : « Il paraît qu'elle ne descendra pas ce soir.

– Tu plaisantes !

– C'est la pure vérité. Demande à Mary.

– Exactement. Un des domestiques m'a dit que Mme de Winter n'était pas sortie de sa chambre de toute la soirée.

– Qu'est-ce qui lui arrive, à cette brave dame, elle est malade ?

– Non, elle boude, d'après moi. Il paraît que sa robe ne lui a pas plu. »

Gros éclats de rire et murmures dans la petite assemblée.

« Vous avez déjà entendu une chose pareille ? Quelle misère pour M. de Winter…

– Moi, je ne tolérerais pas ça, pas d'une morveuse comme elle.

– Peut-être que ce n'est pas vrai du tout.

– Bien sûr que c'est vrai. On ne parle que de ça dans la maison. »

La rumeur passerait des uns aux autres. Un sourire, un clin d'œil, un haussement d'épaules… D'abord un groupe, puis un autre. Puis la rumeur s'étendrait aux invités qui flânaient sur la terrasse et sur les pelouses. Au couple qui, dans trois heures, serait assis sous ma fenêtre dans la roseraie.

« Tu crois que c'est vrai, ce que j'ai appris ?

– Qu'est-ce que tu as appris ?

– Eh bien, qu'elle n'est pas souffrante du tout, qu'ils ont eu une dispute homérique, et qu'elle refuse de se montrer !

– Ça alors ! »

Un haussement de sourcils, un long sifflement…

« Eh oui… En tout cas, ça semble assez bizarre, non ? On n'est pas pris de violents maux de tête sans raison. Toute cette histoire me semble sacrément louche.

– Lui, je lui ai trouvé l'air un peu sombre.

– Moi aussi.

– Note bien, j'ai appris que le ménage n'allait pas très fort.

– Ah bon ?

– Ouais. Je le sais de plusieurs sources. Il paraît qu'il commence à s'apercevoir qu'il a fait une grosse erreur. Ce n'est pas une beauté, en plus.

– Oui, elle est plutôt insignifiante, à ce qu'on dit. D'où est-ce qu'elle sort ?

– Oh, de nulle part. Il l'a ramassée dans le sud de la France. Bonne d'enfant, ou quelque chose comme ça.

– Dieu du ciel !

– Eh oui. Quand on pense à Rebecca… »

Je continuais à regarder les chaises vides. Le ciel saumon avait viré au gris. Au-dessus de ma tête, l'étoile du soir brillait. Dans les bois après la roseraie, les oiseaux produisaient leurs derniers friselis avant la tombée de la nuit. Une mouette solitaire traversait le ciel. Je quittai la fenêtre et revins vers le lit. Ramassant la robe blanche que j'avais laissée par terre, je la rangeai dans son carton avec le papier de soie. Je replaçai également la perruque dans sa boîte. Puis je cherchai dans un de mes placards le petit fer à repasser portatif dont je me servais à Monte-Carlo pour les robes de Mme Van Hopper. Il se trouvait au fond d'une étagère, avec des pulls en laine que je n'avais pas portés depuis longtemps. C'était un de ces fers universels qui s'adaptent à tous les voltages et je le branchai à la prise murale. Je me mis à repasser la robe bleue que Beatrice avait sortie de l'armoire, lentement, méthodiquement, comme je repassais les robes de Mme Van Hopper à Monte-Carlo.

Quand j'eus terminé, j'étalai la robe sur le lit. J'ôtai ensuite de mon visage le maquillage que j'y avais appliqué pour le bal costumé. Je me

peignai et me lavai les mains. J’enfilai la robe bleue et les chaussures qui allaient avec. J’étais comme redevenue celle que j’avais été, descendant au salon de l’hôtel aux côtés de Mme Van Hopper. J’ouvris la porte de ma chambre et m’engageai dans le couloir. Tout était calme et silencieux. À croire qu’il n’y avait pas de dîner. Je marchai sur la pointe des pieds jusqu’au bout du couloir avant de tourner au coin. La porte donnant sur l’aile ouest était fermée. Il n’y avait absolument aucun bruit. Lorsque j’atteignis le passage voûté puis l’escalier, je perçus, venant de la salle à manger, un bourdonnement de voix. Ils étaient encore à table. Le grand hall était désert. Il n’y avait personne dans la galerie. Les musiciens devaient être eux aussi en train de dîner. Je ne savais pas ce qui avait été convenu pour eux. Frank s’en était occupé. Frank ou Mme Danvers.

De l’endroit où j’étais, je voyais le tableau de Caroline de Winter en face de moi dans la galerie. Je voyais les boucles qui encadraient son visage, et je voyais le sourire sur ses lèvres. Je repensai à ce que m’avait dit la femme de l’évêque, ce fameux jour où je lui avais rendu visite : « Je ne l’oublierai jamais, habillée tout en blanc, avec cette auréole de cheveux bruns. » J’aurais dû me souvenir de cette remarque, j’aurais dû savoir. Les instruments avaient un drôle d’aspect dans la galerie. Les petits pupitres pour les partitions, la grosse caisse… Un des hommes avait laissé son mouchoir sur une chaise. Je me penchai par-dessus la rambarde pour regarder le hall. Bientôt il serait rempli de monde, comme l’avait décrit la femme de l’évêque, et Maxim, au bas de l’escalier, serrerait les mains des invités au fur et à mesure qu’ils arrivaient. Le bruit de leurs voix se répercuterait jusqu’au plafond, puis l’orchestre se mettrait à jouer, perché sur cette tribune où je me tenais à présent. L’homme au violon sourirait, se balançant en cadence.

C’en serait fini du silence… Une latte du parquet grinça dans la galerie. Je fis volte-face, regardant derrière moi. Il n’y avait personne. La galerie était vide, comme précédemment, mais un vent coulis me caressait le visage : quelqu’un avait dû laisser une fenêtre ouverte dans un des couloirs. Le murmure continuait dans la salle à manger. J’étais étonnée que le plancher ait grincé alors que je n’avais pas bougé. La chaleur de la nuit, peut-être, le bois ancien qui gonflait quelque part. Un feuillet de musique tomba à terre en voltigeant. Je regardai vers le passage voûté au-dessus de l’escalier. Le courant d’air venait de là. Je passai à nouveau sous la voûte, et lorsque je débouchai dans le long

couloir je vis que la porte menant à l'aile ouest était rabattue contre le mur. Il faisait noir dans le corridor : aucune des lampes n'y était allumée. Je sentais le vent sur mon visage. Je cherchai à tâtons un interrupteur sur le mur, mais n'en trouvai pas. Je discernais la fenêtre dans un angle du couloir, le rideau flottant doucement d'avant en arrière. La lumière grise du soir projetait des ombres étranges sur le sol. Le bruit de la mer me parvenait par la fenêtre ouverte, le doux chuintement du jusant désertant les galets.

Je n'allai pas fermer la fenêtre. Je restai là, frissonnant dans ma robe légère, à écouter la mer soupirer en quittant le rivage. Soudain, pivotant sur mes talons, je refermai la porte de l'aile ouest derrière moi et empruntai à nouveau le passage voûté pour rejoindre l'escalier.

Le murmure des voix avait enflé ; il était plus sonore qu'auparavant. La porte de la salle à manger était ouverte et j'aperçus Robert posté à côté. Les convives sortaient de table. Il y eut des raclements de chaises, un tumulte de conversations et de rires mêlés.

Je descendis lentement l'escalier pour aller à leur rencontre.

Lorsque je repense à mon premier bal à Manderley, mon premier et dernier, je revois des petits détails isolés qui se détachent sur la vaste toile vierge de la soirée. L'arrière-plan était flou, un océan de visages indistincts qui m'étaient tous inconnus, et le lent ronronnement de l'orchestre serinant une valse qui ne s'achevait jamais, qui s'étirait à l'infini. Les mêmes couples passaient et repassaient en tournoyant, avec les mêmes sourires figés, et pour moi, debout avec Maxim au pied de l'escalier à accueillir les retardataires, ces couples de danseurs ressemblaient à des marionnettes se tortillant et virevoltant au bout d'une ficelle tenue par une main invisible.

Il y avait une femme, j'ignorais son nom et je ne la reverrais jamais, mais elle portait une robe corail à crinoline, vague référence à un siècle révolu dont je n'aurais su dire s'il s'agissait du dix-septième, du dix-huitième ou du dix-neuvième, et chacun de ses passages devant moi coïncidait avec une mesure de la valse sur laquelle elle tanguait en m'adressant un sourire. Cela se produisit un grand nombre de fois jusqu'à devenir automatique, routinier, comme ces promenades sur le pont d'un navire où on sait avec une certitude absolue qu'on croisera toujours les mêmes adeptes de l'exercice physique près de la passerelle de commandement.

Je la revois encore, avec ses dents en avant, sa joyeuse touche de

rouge placée haut sur les pommettes et son sourire vide, heureux, se délectant de sa soirée. Plus tard, je l'avais aperçue près du buffet, ses yeux perçants scrutant la nourriture. Elle avait chargé son assiette de saumon et de langouste mayonnaise avant de se retirer dans un coin. Il y avait aussi lady Crowan, monstrueuse en violet, déguisée en je ne sais quelle figure romanesque du passé, peut-être Marie-Antoinette ou Nell Gwynne, ou une étrange alliance érotique des deux, et elle n'arrêtait pas de s'exclamer sur un ton strident, un peu plus aigu que d'habitude à cause du champagne qu'elle avait absorbé : « C'est moi que vous devez tous remercier pour ce bal, et pas du tout les de Winter ! »

Je revois Robert renverser un plateau de glaces, et je revois l'expression sur le visage de Frith lorsqu'il avait constaté que le coupable était le valet de pied, et non l'un des extras engagés en renfort. J'avais eu envie de rejoindre Robert pour lui dire : « Je sais ce que vous ressentez. Je comprends. J'ai fait pire que vous ce soir. » Je sens encore sur mes traits ce sourire raide et trop large qui ne s'accordait pas à la détresse dans mes yeux. Je revois Beatrice, cette chère Beatrice si gentille et si dénuée de tact, en train de m'observer tout en dansant et de m'encourager par des hochements de tête, ses bracelets cliquetant à ses poignets, son voile n'arrêtant pas de glisser de son front en ébullition. Je me revois entraînée une fois de plus par Giles dans une danse effrénée, un Giles dont la compassion sans bornes et le cœur généreux ne toléraient aucun refus, et qui me conduisait d'autorité à travers la foule piétinante comme il l'aurait fait d'un de ses chevaux lors d'une chasse à courre. Je l'entends encore m'assurer : « C'est une bien jolie robe que vous avez là. À côté, tout le monde a l'air sacrément ridicule. » Et je l'avais béni pour ce petit geste dérisoire de compréhension et de sincérité : le cher homme, il devait penser que j'étais déçue par ma tenue, que je m'inquiétais de mon apparence, que j'y attachais de l'importance.

Ce fut Frank qui m'apporta une assiette de poulet et de jambon que j'étais incapable d'avaler, Frank qui se posta auprès de moi avec un verre de champagne que je n'avais aucune envie de boire.

« Essayez, insista-t-il doucement. Vous en avez besoin à mon avis. » J'en pris trois gorgées pour lui faire plaisir. Le bandeau noir sur son œil le faisait paraître curieusement pâle, mais aussi plus âgé, comme changé. Il semblait y avoir sur son visage des rides que je n'avais pas vues avant.

Il déambulait parmi les invités tel un deuxième maître de maison, veillant à leur confort, à leur procurer à boire, à manger ou des cigarettes, et il dansait par ailleurs d'une manière solennelle et appliquée, entraînant ses partenaires à travers la salle avec une mine hiératique. Il ne portait pas son costume de pirate avec abandon, et il y avait quelque chose d'un peu tragique dans ses favoris qu'il avait fait bouffer sous le foulard écarlate qui lui couvrait la tête. Je l'imaginais debout devant la glace dans sa chambre de célibataire dépouillée en train de les faire boucler autour de son doigt. Pauvre Frank. Cher Frank. Je n'ai jamais demandé, je n'ai jamais su, combien il avait détesté le dernier bal costumé donné à Manderley.

L'orchestre continuait à jouer et les couples tournoyants se balançaient comme des marionnettes au bout de leurs fils, parcourant inlassablement le grand hall, et ce n'était pas moi qui les observais, ce n'était pas une créature douée de sentiments, faite de chair et de sang, mais une figurine en bois, un pantin avec un sourire plaqué sur le visage. La silhouette qui se tenait à côté était en bois elle aussi. Son visage était un masque, son sourire n'était pas le sien. Ses yeux n'étaient pas les yeux de l'homme que j'aimais, de l'homme que je connaissais. Ils me regardaient sans me voir, froids, dépourvus d'expression, fixés sur un lieu de souffrance et de supplice auquel je n'avais pas accès, une sorte d'enfer privé que je ne pouvais partager.

Il ne m'adressa pas la parole une seule fois. Il ne me toucha pas une seule fois. Nous nous tenions côte à côte, le maître et la maîtresse de maison, et nous n'étions pas ensemble. J'observais sa courtoisie envers ses invités. Il lançait un mot à l'un, une plaisanterie à l'autre, un sourire à un troisième, apostrophait un quatrième par-dessus son épaule, et personne sauf moi ne pouvait se douter que chaque parole qu'il prononçait, chaque mouvement qu'il esquissait était automatique, l'œuvre d'une machine. Nous étions comme deux acteurs dans une pièce de théâtre, mais nous étions séparés, nous ne jouions pas ensemble. Nous devions supporter cette épreuve isolément, nous devions jouer cette comédie, nous livrer à cette misérable imposture, par égard pour tous ces gens que je ne connaissais pas et ne voulais jamais revoir.

« Il paraît que la robe de votre femme n'a pas été livrée à temps », dit un homme au teint marbré qui portait une tresse de marin. Il s'esclaffa, administrant à Maxim une bourrade dans les côtes. « Scandaleux, non ? Si j'étais vous, je poursuivrais le magasin. Il est

arrivé la même chose à la cousine de ma femme, une fois.

– Oui, c’était bien contrariant, acquiesça Maxim.

– Écoutez, fit le marin en se tournant vers moi. Vous n’avez qu’à dire que vous êtes un myosotis. Un “ne-m’oubliez-pas”… Ils sont bleus, non ? Des petites fleurs ravissantes, les myosotis. Je n’ai pas raison, de Winter ? Votre femme est déguisée en “ne-m’oubliez-pas”. Très bonne idée, non ? Un “ne-m’oubliez-pas” ! »

L’homme s’éloigna, riant à gorge déployée, sa cavalière dans ses bras. À ce moment-là, Frank ressurgit derrière moi, un autre verre à la main, de citronnade cette fois. « Non, Frank, je n’ai pas soif.

– Pourquoi ne dansez-vous pas ? Ou alors venez vous asseoir un moment : il y a un coin tranquille sur la terrasse.

– Non, j’aime mieux rester debout. Je n’ai pas envie de m’asseoir.

– Je peux aller vous chercher quelque chose, un petit sandwich, une pêche ?

– Non, je ne veux rien. »

La dame corail reparut, et là elle oublia de me sourire. Elle était toute congestionnée après son repas. Elle scrutait sans cesse le visage de son cavalier. Il était très grand, très maigre, avec un menton comme un violon.

Destiny, Le Beau Danube bleu, La Veuve joyeuse. Un-deux-trois, un-deux-trois, tournez, tournez. Un-deux-trois, un-deux-trois, tournez, tournez… La dame corail, une dame en vert, à nouveau Beatrice, son voile rejeté en arrière, Giles, en nage, et ce marin une fois encore, avec une autre cavalière. Ils s’arrêtèrent près de moi. Je ne la connaissais pas, elle était habillée en princesse Tudor, avec une fraise autour du cou et une robe de velours noir.

« Quand venez-vous nous voir ? demanda-t-elle, comme si nous étions de vieilles amies.

– Bientôt, c’est sûr, nous en parlions justement l’autre jour, répondis-je, étonnée de la facilité avec laquelle je mentais, sans l’ombre d’un effort.

– Quelle soirée délicieuse. Vraiment, je vous félicite.

– Merci beaucoup. On s’amuse bien, n’est-ce pas ?

– Il paraît qu’on ne vous a pas livré le bon costume ?

– En effet. C’est absurde, n’est-ce pas ?

– Ces fournisseurs sont tous pareils. Pas moyen de compter sur eux. Mais vous êtes ravissante de fraîcheur dans cette jolie robe bleue. Bien

plus confortable que ce velours étouffant… N’oubliez pas : il faut venir dîner tous les deux au palais très bientôt.

– Ce sera avec plaisir. »

Que voulait-elle dire ? Où, quel palais ? Recevions-nous des membres de la famille royale ? Elle reprit ses tournoiements au bras du marin sur les accords du *Beau Danube bleu,* sa robe de velours frottant le sol comme un balai mécanique, et ce ne fut que longtemps après, par une nuit d’insomnie, que je me rappelai que la princesse Tudor était la femme de l’évêque qui aimait marcher dans les Pennines.

Quelle heure était-il ? Je n’en savais rien. La soirée s’éternisait : à n’en plus finir, les mêmes visages et les mêmes airs. De temps en temps, comme des bernard-l’ermite émergeant de leur coquille, les bridgeurs sortaient de la bibliothèque pour observer les danseurs, puis ils se retiraient. Beatrice, ses draperies traînant derrière elle, me chuchota à l’oreille :

« Pourquoi ne pas vous asseoir ? Vous avez une mine de déterrée.

– Je vais bien. »

Mourant de chaud sous sa robe de cheik arabe, le pauvre Giles, le maquillage dégoulinant sur sa figure, s’approcha de moi : « Venez donc dehors regarder le feu d’artifice. »

Je me revois plantée sur la terrasse à contempler le ciel tandis que ces stupides fusées éclataient avant de retomber. La petite Clarice était là dans un coin avec un garçon qui n’appartenait pas au domaine : elle souriait d’un air ravi et poussa un couinement de joie lorsqu’un pétard atterrit à ses pieds. Elle avait oublié ses larmes.

« Oh, celle-là, elle va être énorme ! fit Giles, bouche ouverte, sa grosse bouille tournée vers le ciel. La voilà ! Bravo… magnifique ! »

Le lent sifflement de la fusée qui s’élevait dans les airs, l’explosion, la cascade de petites étoiles vert émeraude. Un murmure d’approbation dans la foule, des cris émerveillés et des applaudissements.

La dame corail aux avant-postes, les traits pleins d’attente, une remarque pour chaque étoile qui tombait : « Oh, quelle splendeur… regardez celle-là maintenant, ma parole, ce qu’elle est jolie… Oh, celle-là n’a pas éclaté… attention, elle descend vers vous… mais que font ces hommes là-bas ? »… Même les bernard-l’ermite avaient quitté leur tanière pour se joindre aux danseurs sur la terrasse. Les pelouses étaient noires de monde. En éclatant, les étoiles illuminaient les visages renversés.

Sans répit, les fusées jaillissaient dans les airs comme des flèches, et le ciel se parait de teintes pourpres et dorées. Manderley se détachait sur ce fond telle une demeure enchantée, chaque fenêtre embrasée, les murs gris inondés de couleurs par les averses d'étoiles. Une maison ensorcelée, enclavée dans les bois ténébreux. Et quand la dernière fusée éclata et que les acclamations se turent, la nuit qui auparavant était belle sembla soudain épaisse et morne par contraste, le ciel se changea en drap mortuaire. Les petits groupes sur les pelouses et dans l'allée se dispersèrent. Sur la terrasse, les invités se pressaient par les grandes portes-fenêtres pour regagner le salon. C'était le contrecoup après l'euphorie. Nous restions là debout, l'air amorphe. Quelqu'un me donna un verre de champagne. J'entendis des autos qui démarraient dans l'allée.

Ils commencent à partir, pensai-je. Dieu soit loué, ils commencent à partir. La dame corail s'était resservie au buffet. Le hall allait mettre du temps à se vider. Je vis Frank faire un signe à l'orchestre. Je me tenais dans l'encadrement de la porte entre le salon et le hall, à côté d'un homme que je ne connaissais pas.

« Une merveilleuse soirée, dit-il.

– Oui.

– Je me suis régalé de bout en bout.

– Vous m'en voyez ravie.

– Molly était folle de rage de rater ça.

– Ah oui ? »

L'orchestre entama *Ce n'est qu'un au revoir*. L'homme me saisit la main et se mit à la balancer d'avant en arrière. « Allez, allez, venez tous ! » Quelqu'un attrapa mon autre main, et de nombreux invités accoururent. Formant un grand cercle, nous chantions à pleins poumons. L'homme qui s'était régalé et qui avait dit que Molly serait furieuse d'avoir raté ça était déguisé en mandarin chinois. Ses faux ongles n'arrêtaient pas de se prendre dans sa manche alors que nous balancions nos mains. Il hurlait de rire. Au moment d'entonner « Faut-il nous quitter sans espoir », tout le monde riait.

L'hilarité s'éteignit avec les mesure finales, puis il y eut un roulement de tambour, inévitable prélude à *God Save the King*. Les sourires quittèrent nos visages comme si on les avait effacés avec une éponge. Le mandarin se mit au garde-à-vous, les bras collés à ses flancs. Je me rappelle m'être vaguement demandé s'il était dans l'armée. Il

avait vraiment une drôle d'allure, avec son long visage impassible et sa moustache tombante. Je croisai le regard de la dame corail. *God Save the King* l'avait prise au dépourvu : elle avait à la main une assiette d'aspic de volaille. Elle la tenait avec raideur devant elle comme pour quêter à l'église. Toute animation avait disparu de ses traits. Une fois la dernière note évanouie, elle se détendit à nouveau et attaqua sa volaille avec une sorte de frénésie, bavardant par-dessus son épaule avec son cavalier. Un homme s'approcha et me serra longuement la main.

« N'oubliez pas, vous dînez avec nous le quatorze du mois prochain.

– Ah oui ? fis-je, tombant des nues.

– Oui, et votre belle-sœur a promis de venir aussi.

– Ah. Alors, formidable.

– Huit heures et demie, tenue de soirée. Je me réjouis de vous voir.

– Oui, moi aussi. Absolument. »

Les gens commencèrent à faire la queue pour prendre congé. Maxim était à l'autre bout de la salle. J'affichai à nouveau le sourire qui s'était effacé après *Ce n'est qu'un au revoir*.

« La meilleure soirée que j'aie passée depuis longtemps.

– Vous m'en voyez ravie.

– Mille mercis pour cette fête fabuleuse.

– Vous m'en voyez ravie.

– Comme vous pouvez le constater, nous sommes restés jusqu'à la toute fin.

– Oui, vous m'en voyez ravie. »

N'y avait-il pas d'autre expression dans la langue anglaise ? Je saluais les gens et leur souriais comme une automate, alors que mes yeux cherchaient Maxim derrière eux. Il était coincé au milieu d'un petit groupe près de la bibliothèque. Beatrice aussi était encerclée, et Giles avait guidé une bande de traînards jusqu'au buffet dressé dans le salon. Frank, dehors dans l'allée, veillait à ce que les invités récupèrent leurs voitures. J'étais cernée par des inconnus.

« Au revoir, et merci infiniment.

– J'ai été ravie. »

Le grand hall commençait à se vider. Il avait déjà cet aspect mélancolique et solitaire des fêtes finissantes et des aubes fatiguées. Sur la terrasse régnait une lumière grise : je voyais les formes des cadavres de pétards se dessiner sur les pelouses.

« Au revoir, une soirée merveilleuse.

– J’ai été ravie. »

Maxim était sorti rejoindre Frank dans l’allée. Beatrice arriva auprès de moi, retirant ses bracelets tintinnabulants. « Je ne peux plus les supporter… Seigneur, je suis claquée. Je crois que je n’ai pas raté une seule danse. En tout cas, c’était prodigieusement réussi.

– C’est vrai ?

– Ma chère, vous feriez mieux d’aller vous coucher. Vous avez l’air éreintée. Vous êtes restée debout presque tout le temps. Où sont les hommes ?

– Dans l’allée.

– Je vais prendre du café, et des œufs au bacon. Et vous ?

– Non, Beatrice, je ne crois pas.

– Vous étiez ravissante dans cette robe bleue. Tout le monde l’a dit. Et personne ne s’est douté de… de ce que vous savez. Donc vous n’avez pas à vous inquiéter.

– Non.

– Si j’étais vous, je ferais une bonne grasse matinée demain. Ne vous sentez pas obligée de vous lever. Prenez votre petit déjeuner au lit.

– Oui, peut-être.

– Je dirai à Maxim que vous êtes montée, d’accord ?

– S’il vous plaît, Beatrice.

– Très bien, ma chère. Dormez bien. »

Elle me donna un rapide baiser tout en me tapotant l’épaule, puis partit retrouver Giles au buffet. Je gravis lentement l’escalier, une marche à la fois. Les musiciens avaient tout éteint dans la galerie et étaient descendus manger des œufs au bacon eux aussi. Des partitions gisaient sur le sol. Une chaise avait été renversée. Il y avait un cendrier rempli de leurs mégots. Les décombres de la fête… Je longeai le couloir jusqu’à ma chambre. Il faisait de plus en plus clair, et les oiseaux s’étaient mis à chanter. Je n’eus pas besoin d’allumer pour me déshabiller. Une petite brise s’engouffrait par la fenêtre ouverte. Il faisait un peu froid. Beaucoup de gens avaient dû profiter de la roseraie au cours de la soirée car toutes les chaises avaient été déplacées. Il y avait un plateau de verres vides sur une des tables. Quelqu’un avait oublié un sac sur un siège. Je tirai les rideaux pour assombrir la pièce, mais la lumière grise du matin se faufilait par les interstices.

Je me mis au lit, les jambes très lasses, une douleur lancinante au creux des reins. Je m’allongeai et fermai les yeux, savourant le frais et

blanc confort des draps propres. J’aurais voulu que mon esprit se repose comme mon corps, qu’il se détende puis s’endorme. Au lieu de cela, il ne cessait de s’agiter, se trémoussant avec la musique, tourbillonnant au milieu d’un océan de visages. J’appuyai mes mains sur mes yeux mais les images refusaient de s’en aller.

Je me demandais si Maxim allait en avoir pour longtemps. Le lit à côté de moi semblait austère et froid. Bientôt il n’y aurait plus aucune ombre dans la pièce, les murs, le plafond et le sol seraient tout blancs sous la clarté matinale. Les oiseaux chanteraient leurs chansons avec plus de force, plus de gaieté et moins de retenue. Le soleil peindrait des formes jaunes sur le rideau. Ma petite pendule de chevet égrenait les minutes. L’aiguille tournait sur le cadran. Couchée sur le côté, je l’observais. Elle atteignit l’heure, puis la dépassa. Elle reprit son voyage circulaire. Mais Maxim ne vint pas.

18.

Je dus m’endormir un peu après sept heures. Il faisait grand jour, je me souviens, les rideaux tirés ne pouvaient plus faire semblant de cacher le soleil. La lumière entrait à flots par la fenêtre ouverte, dessinant des motifs sur le mur. J’entendais les hommes en bas dans la roseraie qui enlevaient les tables et les chaises, et qui ôtaient les guirlandes lumineuses. Le lit de Maxim était toujours nu et vide. J’étais allongée en travers du mien, les bras sur les yeux, une position aussi étrange qu’absurde, assez peu susceptible de conduire au sommeil, mais je glissai progressivement vers les limites de l’inconscience et y sombrai enfin. Lorsque je me réveillai il était plus de onze heures. Clarice avait dû m’apporter mon thé sans que je l’entende, car il y avait un plateau à mon chevet, avec une théière complètement refroidie, et mes vêtements étaient rangés, ma robe bleue remisée dans l’armoire.

Je bus mon thé froid, encore abrutie après mon bref et lourd sommeil, en regardant le mur dénué d’ornements devant moi. Le lit vide de Maxim me ramena à la réalité avec un étrange coup au cœur, et toute l’angoisse de la veille s’empara à nouveau de mon être. Il ne s’était pas couché. Son pyjama reposait, plié, intact, sur le drap rabattu. Je me demandai ce que Clarice s’était dit en entrant dans la chambre avec mon thé. Avait-elle remarqué ? L’avait-elle raconté aux autres domestiques, et en avaient-ils tous discuté en prenant leur petit déjeuner ? Je me demandais pourquoi je m’en souciais, pourquoi l’idée de ces bavardages d’office m’affligeait à ce point. Je devais posséder une mentalité bien étriquée pour avoir des ragots une crainte si conventionnelle et si mesquine.

C’était pour cette raison que j’étais descendue hier soir vêtue de ma robe bleue au lieu de rester terrée dans ma chambre. Il n’y avait rien de brave ni de noble dans mon geste, seulement un misérable respect des convenances. Je n’étais pas descendue par égard pour Maxim, pour Beatrice, ni pour Manderley. J’étais descendue parce que je ne voulais pas que les invités se figurent que je m’étais disputée avec mon mari. Je ne voulais pas qu’ils rentrent chez eux en disant : « Vous savez bien qu’ils ne s’entendent pas. Il paraît qu’il n’est pas heureux du tout. » Si

j'étais descendue, c'était pour moi, pour ma pauvre fierté personnelle. Tout en sirotant mon thé froid, je songeai avec un désespoir amer empreint de lassitude que je pourrais me résigner à ce que Maxim et moi vivions chacun à un bout de la maison, du moment que le monde extérieur n'était pas au courant. S'il n'avait plus de tendresse pour moi, ne m'embrassait plus jamais, ne m'adressait plus la parole qu'en cas de nécessité, je croyais que je réussirais à le supporter, à condition que personne d'autre à part nous ne soit au courant de la situation. Nous pourrions soudoyer les domestiques pour qu'ils gardent le silence, jouer la comédie devant la famille, devant Beatrice, et puis, une fois seuls, nous isoler dans nos appartements séparés, mener nos existences séparées.

Assise là dans mon lit, à contempler le mur, le soleil qui entrait par la fenêtre et le lit vide de Maxim, j'avais l'impression qu'il n'y avait rien d'aussi humiliant, d'aussi dégradant, qu'un mariage raté. Raté au bout de trois mois, pour ce qui était du mien. Car je n'avais plus d'illusions à présent, je n'essayais plus de me leurrer. Hier soir, je n'avais que trop bien compris. Mon mariage était un échec. Toutes les remarques que pourraient faire les gens, s'ils savaient, étaient vraies. Nous ne nous entendions pas. Nous n'étions pas des compagnons. Nous n'étions pas bien assortis. J'étais trop jeune pour Maxim, trop inexpérimentée et, plus grave encore, je n'étais pas de son monde. Le fait que je l'aimais d'un amour maladif, douloureux et éperdu, comme un enfant ou un chien, ne comptait pas. Ce n'était pas le genre d'amour qu'il lui fallait. Il avait besoin d'autre chose, une chose que je ne pouvais lui donner, une chose qu'il avait eue dans le passé. Je repensais à l'exaltation et à l'insolence juvéniles démesurées avec lesquelles je m'étais lancée dans ce mariage, m'imaginant que j'apporterais le bonheur à Maxim, lui qui avait connu un bonheur bien plus grand auparavant. Même Mme Van Hopper, avec ses jugements de pacotille et ses analyses si vulgaires, avait su que je commettais une erreur. « Je crains fort que vous ne le regrettiez, avait-elle dit. Je crois que vous commettez une énorme erreur. »

J'avais refusé de l'écouter, je la trouvais dure et cruelle. Mais elle avait raison. Elle avait en tout point raison. Cette ultime méchanceté qu'elle m'avait décochée avant de me dire au revoir… « Vous ne vous imaginez quand même pas qu'il est amoureux de vous, dites ? Il se sent seul, il ne supporte pas cette grande maison vide. » C'était la réflexion la

plus sensée et la plus juste qu'elle ait jamais faite de sa vie. Maxim n'était pas amoureux de moi, il ne m'avait jamais aimée. Notre lune de miel en Italie n'avait absolument rien signifié pour lui, pas plus que notre vie commune à Manderley. Ce que j'avais pris pour de l'amour pour moi, pour moi en tant que personne, n'était pas de l'amour. C'était seulement que Maxim était un homme, que j'étais sa femme, que j'étais jeune et qu'il se sentait seul, rien de plus. Il ne m'appartenait absolument pas, il appartenait à Rebecca. Il pensait encore à Rebecca. Il ne m'aimerait jamais à cause de Rebecca. Elle était toujours dans la maison, comme l'avait dit Mme Danvers, elle était dans cette chambre de l'aile ouest, elle était dans la bibliothèque, dans le boudoir, dans la galerie au-dessus du vestibule. Même dans le petit local aux fleurs, où pendait encore son imperméable. Et dans le jardin, et dans les bois, et là-bas dans le cottage en pierre sur la plage. Ses pas résonnaient dans les couloirs, son parfum subsistait dans l'escalier. Les domestiques obéissaient encore à ses ordres, les plats que nous mangions étaient ceux qu'elle aimait. Ses fleurs préférées emplissaient les pièces. Ses vêtements étaient dans les armoires de sa chambre, ses brosses sur la coiffeuse, ses mules sous le fauteuil, sa chemise de nuit sur son lit. Rebecca était toujours la maîtresse de Manderley. Rebecca était toujours Mme de Winter. Je n'avais absolument rien à faire ici. Je m'étais fourvoyée comme une pauvre imbécile en territoire sacré. « Où est Rebecca ? s'était écriée la grand-mère de Maxim, je veux Rebecca. Qu'avez-vous fait de Rebecca ? » Elle ne me connaissait pas, elle ne s'intéressait pas à moi. Pourquoi l'aurait-elle fait ? J'étais une étrangère pour elle. Elle ne m'associait pas à Maxim ni à Manderley. Et Beatrice, lors de notre première rencontre, m'examinant de la tête aux pieds puis décrétant, franche, directe : « Vous êtes extrêmement différente de Rebecca. » Frank, si réservé, si embarrassé quand je parlais d'elle, détestant les questions dont je l'avais assailli comme je les détestais moi-même, puis répondant à cette interrogation suprême alors que nous approchions de la maison, sa voix grave et calme : « Oui, c'était la plus belle créature que j'aie jamais vue. »

Rebecca, toujours Rebecca. Où que j'aille à Manderley, où que je m'assoie, même dans mes pensées et dans mes rêves, je tombais sur Rebecca. Je connaissais sa silhouette à présent, ses jambes longues et minces, ses petits pieds étroits. Ses épaules, plus larges que les miennes, ses mains expertes et habiles. Des mains qui savaient manœuvrer un

voilier, maîtriser un cheval. Des mains qui composaient des bouquets, fabriquaient des modèles réduits de bateaux et écrivaient « Pour Max. Rebecca » sur la page de garde d'un livre. Je connaissais aussi son visage, petit et ovale, sa peau blanche impeccable, son auréole de cheveux bruns. Je connaissais le parfum qu'elle portait, je devinais son rire et son sourire. Si je l'entendais, même parmi un millier d'autres, je saurais reconnaître sa voix. Rebecca, toujours Rebecca. Jamais je ne me débarrasserais de Rebecca.

Peut-être la hantais-je ainsi qu'elle me hantait ; elle m'épiait du haut de la galerie comme l'avait dit Mme Danvers, elle était assise à côté de moi quand, installée à son bureau, je rédigeais mes lettres. Cet imperméable que j'avais mis, ce mouchoir dont je m'étais servie. Ils étaient à elle. Peut-être n'en ignorait-elle rien, peut-être m'avait-elle vue les prendre. Jasper avait été son chien et il courait maintenant sur mes talons. Ces roses étaient les siennes et moi je les cueillais. M'en voulait-elle et me craignait-elle comme moi je lui en voulais ? Souhaitait-elle voir Maxim à nouveau seul dans la maison ? Je pouvais me battre contre les vivants mais je ne pouvais rien contre les morts. S'il y avait eu une femme à Londres que Maxim aimait, une personne à qui il écrivait, à qui il rendait visite, avec qui il dînait, avec qui il couchait, j'aurais pu me battre contre elle. Nous aurions été sur un pied d'égalité. Je n'aurais pas eu peur. La colère et la jalousie étaient des choses qu'on pouvait surmonter. Un jour cette femme aurait vieilli, se serait lassée ou aurait changé, et Maxim ne l'aurait plus aimée. Mais Rebecca ne vieillirait jamais. Rebecca resterait toujours la même. Elle et moi ne pouvions pas nous battre. Elle était trop forte pour moi.

Je quittai mon lit et allai ouvrir les rideaux. Le soleil inonda la chambre. Les hommes avaient tout remis en ordre dans la roseraie. Je me demandais si les invités commentaient le bal comme il était d'usage après une réception.

« Tu as trouvé ça aussi bien que d'habitude ?

– Oh, oui, il me semble.

– L'orchestre était un peu languissant, j'ai trouvé.

– Le buffet était rudement bon.

– Le feu d'artifice était pas mal.

– Bee Lacy a pris un coup de vieux.

– Normal, dans un accoutrement pareil.

– J'ai trouvé que lui n'avait pas l'air en forme.

– Comme toujours.

– Comment as-tu trouvé la mariée ?

– Insignifiante. Assez terne.

– Je me demande si leur ménage marche bien.

– Oui, je me demande… »

Je m'aperçus soudain qu'il y avait un billet sous ma porte. J'allai le ramasser. Je reconnus l'écriture carrée de Beatrice. Elle l'avait griffonné au crayon après le petit déjeuner. *« J'ai frappé en vain à votre porte, je suppose donc que vous avez suivi mon conseil et que vous dormez pour récupérer. Giles est pressé de partir car il a reçu un appel de la maison lui annonçant qu'il doit remplacer quelqu'un dans un match de cricket qui commence à deux heures. Comment il va faire pour voir la balle après tout le champagne ingurgité hier soir, Dieu seul le sait ! J'ai les jambes un peu flageolantes, mais j'ai dormi comme un loir. Au dire de Frith, Maxim est descendu déjeuner de bonne heure, or maintenant il est introuvable ! S'il vous plaît, embrassez-le pour nous, et merci mille fois à vous deux pour cette soirée, où nous nous sommes amusés comme des fous. Ne pensez plus à cette histoire de robe.* (Cette dernière phrase était soulignée d'un trait épais.) *Affectueusement, Bee. »* En post-scriptum : *« Il faut venir nous voir très vite, tous les deux. »*

Elle avait inscrit 9 h 30 en haut du message, et il était maintenant presque onze heures et demie. Ils étaient partis depuis environ deux heures. Ils devaient être arrivés. Beatrice avait déjà dû défaire sa valise, sortir dans son jardin et reprendre son train-train habituel, tandis que Giles se préparait pour son match, remplaçant le gainage sur le manche de sa batte.

Cet après-midi, Beatrice mettrait une robe légère et un grand chapeau pour regarder son mari jouer au cricket. Ils iraient ensuite prendre le thé sous une tente, Giles accablé de chaleur et le teint rubicond, Beatrice riant et bavardant avec ses amis. « Oui, nous étions au bal à Manderley. C'était très amusant. Je me demande comment Giles a réussi à courir un seul mètre pendant le match… » Elle lui sourirait, lui tapotant le dos. Ils étaient tous deux d'âge moyen et dépourvus de romantisme. Ils étaient mariés depuis vingt ans et avaient un grand fils qui allait entrer à Oxford. Ils étaient très heureux. Leur mariage était une réussite. Il n'avait pas échoué au bout de trois mois comme le mien.

Je ne pouvais pas rester plus longtemps enfermée dans ma chambre. On allait vouloir y faire le ménage. Peut-être Clarice n'avait-elle pas

remarqué, après tout, pour le lit de Maxim. Je chiffonnai les draps, pour faire croire qu'il avait dormi là. Je ne voulais pas que les filles de service soient au courant, au cas où Clarice ne le leur aurait rien dit.

Je pris un bain et m'habillai, puis je descendis. On avait d'ores et déjà démonté le plancher du vestibule et emporté les fleurs. Les pupitres avaient disparu de la galerie. Les musiciens avaient dû prendre un train au petit matin. Les jardiniers balayaient les débris de pétards sur les pelouses et dans l'allée. Bientôt il n'y aurait plus aucune trace du bal costumé de Manderley. C'est fou comme les préparatifs avaient semblé longs, et comme le nettoyage était expéditif.

Je revoyais la dame corail debout près de la porte du salon avec son assiette de volaille. Il aurait pu s'agir d'une scène que j'avais imaginée, ou qui avait eu lieu il y a très longtemps. Robert encaustiquait la table de la salle à manger. Il était redevenu normal, impassible, morne. Ce n'était plus le lutin surexcité de ces dernières semaines.

« Bonjour, Robert.

– Bonjour, Madame.

– Avez-vous vu Monsieur quelque part ?

– Il est sorti peu après le petit déjeuner, Madame. Le major et Mme Lacy n'étaient pas encore descendus. On ne l'a pas revu depuis.

– Vous ne savez pas où il est allé ?

– Non, Madame, je ne pourrais vous dire. »

Retournant dans le vestibule, je traversai le salon et gagnai le petit salon. Jasper se rua sur moi. Il me lécha les mains avec une ardeur extatique comme si j'avais été absente une éternité. Il avait passé la soirée sur le lit de Clarice et je ne l'avais pas revu depuis le thé de la veille. Peut-être les heures avaient-elles été aussi longues pour lui que pour moi.

Je décrochai le téléphone et demandai le bureau du domaine. Peut-être Maxim était-il avec Frank. Je devais lui parler, ne serait-ce que deux minutes. Je devais lui expliquer que ce que j'avais fait hier soir n'avait rien de délibéré. Quitte à ne plus jamais lui adresser la parole, il fallait que je le lui dise. L'employé répondit et m'annonça que Maxim n'était pas là.

« Mais M. Crawley est là, Madame. Désirez-vous lui parler ? » J'allais refuser, mais il ne m'en laissa pas le temps. Avant d'avoir pu raccrocher, j'entendis la voix de Frank.

« Quelque chose ne va pas ? » C'était une drôle d'entrée en matière.

Il n’avait pas dit : « Bonjour », ni : « Vous avez bien dormi ? » Pourquoi demandait-il si quelque chose n’allait pas ?

« Frank, c’est moi. Où est Maxim ?

– Je ne sais pas, je ne l’ai pas vu. Il n’est pas passé ce matin.

– Il n’est pas passé au bureau ?

– Non.

– Ah ! Bon, tant pis, cela ne fait rien.

– Vous l’avez vu au petit déjeuner ? s’enquit Frank.

– Non, je n’étais pas levée.

– Il a bien dormi ? »

J’hésitai. Si j’acceptais qu’une personne soit au courant, c’était Frank. « Il ne s’est pas couché cette nuit. »

Il y eut un silence à l’autre bout du fil, comme si Frank se creusait la tête pour trouver quoi répondre.

« Ah ! Ah, je vois… », fit-il enfin, très lentement. Plusieurs secondes s’écoulèrent, puis : « Je craignais quelque chose comme ça.

– Frank, repris-je, au désespoir, qu’a-t-il dit hier soir après le départ des invités ? Qu’est-ce que vous avez fait, tous ?

– J’ai pris un sandwich avec Giles et Mme Lacy. Maxim n’est pas venu. Il a inventé une excuse et il est allé dans la bibliothèque. Je suis rentré chez moi presque tout de suite. Peut-être Mme Lacy pourra-t-elle vous en dire plus.

– Elle est partie. Ils sont partis après le petit déjeuner. Elle m’a laissé un message. Elle n’avait pas vu Maxim, paraît-il.

– Ah », fit Frank.

Je n’aimais pas cela. Je n’aimais pas la manière dont il avait lâché ce « ah ». D’un ton brusque, inquiétant.

« Où est-il allé, d’après vous ?

– Je ne sais pas. Il est peut-être allé se promener. »

Il avait la voix que prennent les médecins dans les maisons de repos lorsque les proches viennent aux nouvelles.

« Frank, il faut que je le voie. Il faut que je lui explique, pour hier soir. »

Frank ne répondit pas. Je voyais d’ici son visage anxieux, les rides sur son front.

« Maxim croit que je l’ai fait exprès… » Ma voix se brisa malgré moi, et les larmes que je n’avais pas versées la veille se mirent à ruisseler sur mes joues avec seize heures de retard. « Maxim croit que j’ai voulu lui

faire une blague, une blague tout ce qu'il y a de plus abominable !

– Non, protesta Frank. Non.

– C'est ce qu'il croit, je vous assure. Vous n'avez pas vu ses yeux, moi si. Vous ne vous êtes pas tenu à côté de lui toute la soirée à l'observer, comme moi. Il ne m'a pas adressé la parole, Frank. Il ne m'a pas jeté un seul regard. Nous sommes restés côte à côte toute la soirée et nous n'avons pas échangé un mot.

– L'occasion ne s'est pas présentée, avec tous ces gens. Bien sûr, j'ai remarqué, je connais suffisamment Maxim, mais écoutez…

– Je ne peux pas le lui reprocher, l'interrompis-je. S'il croit que je lui ai fait cette blague ignoble, il a le droit de penser de moi tout le mal qu'il veut, et de ne plus jamais me parler, de ne plus jamais me revoir.

– Vous ne devez pas dire des choses pareilles. Vous ne savez plus ce que vous racontez. Je vais passer vous voir. Je pense pouvoir vous expliquer. »

À quoi bon cette visite, à quoi bon nous asseoir dans le petit salon, Frank me calmant, Frank faisant montre de tact, Frank redoublant de gentillesse ? Je n'avais plus besoin de gentillesse à présent. Il était trop tard.

« Non, dis-je. Non, je ne veux pas revenir encore et encore sur cette histoire. C'est arrivé, on ne peut rien y changer. Peut-être n'est-ce pas plus mal : cela m'a fait comprendre une chose que j'aurais dû savoir avant, dont j'aurais dû me douter lorsque j'ai épousé Maxim.

– Que voulez-vous dire ? »

La voix de Frank était haut perchée, bizarre. Je me demandais ce que cela pouvait lui faire que Maxim ne m'aime pas. Pourquoi ne voulait-il pas que j'en aie confirmation ?

« Je parle de lui et de Rebecca. » Et tandis que je prononçais ce nom, il me parut soudain étrange et grinçant comme un mot défendu. Il ne constituait plus pour moi un soulagement ni un plaisir. Il s'avérait au contraire aussi pénible et mortifiant que l'aveu d'un péché.

Frank ne répondit pas tout de suite. Je l'entendis inspirer à l'autre bout du fil.

« Que voulez-vous dire ? répéta-t-il, d'un ton plus vif et plus sec. Que voulez-vous dire ?

– Il ne m'aime pas, il aime Rebecca. Il ne l'a jamais oubliée, il continue à penser à elle, jour et nuit. Il ne m'a jamais aimée, Frank. C'est toujours Rebecca, Rebecca, Rebecca. »

Frank poussa un cri de surprise, mais je pouvais bien le choquer à présent, cela m'était égal. « Maintenant vous savez ce que je ressens. Maintenant vous comprenez.

– Écoutez, dit-il, il faut que je vous voie, il le faut, vous m'entendez ? C'est d'une importance vitale, je ne peux pas vous parler au téléphone. Madame de Winter ? Madame de Winter ? »

Je raccrochai violemment et m'éloignai de la table à écrire. Je ne voulais pas voir Frank. Il ne pouvait pas m'aider. Personne ne pouvait rien à part moi. Mon visage était rouge et marbré après ma crise de larmes. J'arpentai la pièce en mordillant le coin de mon mouchoir, tirant sur la bordure.

J'avais en moi la puissante conviction que je ne reverrais jamais Maxim. C'était une certitude, issue de quelque instinct étrange. Il était parti et ne reviendrait pas. Je savais au fond de mon cœur que Frank le croyait aussi mais refusait de l'admettre au téléphone. Il ne voulait pas m'effrayer. Si je rappelais le bureau, j'apprendrais à coup sûr qu'il n'y était plus. L'employé dirait : « M. Crawley vient de sortir, madame », et j'imaginais Frank nu-tête en train de grimper dans sa petite Morris déglinguée pour s'en aller à la recherche de Maxim.

Je me rendis à la fenêtre et contemplai la petite clairière où le faune jouait de la flûte. Les rhododendrons étaient fanés. Ils ne fleuriraient plus avant un an. Les grands arbustes étaient sombres et tristes maintenant que leur couleur avait disparu. Un brouillard montait de la mer et je n'arrivais pas à distinguer les bois derrière le talus. Il faisait très chaud, une chaleur oppressante. J'imaginais nos invités de la veille en train de commenter : « Une chance que nous n'ayons pas eu ce brouillard hier, nous n'aurions rien vu du feu d'artifice. » Je sortis du petit salon et traversai le salon pour rejoindre la terrasse. Le soleil s'était caché derrière un mur de brume. On aurait dit qu'un voile opaque s'était abattu sur Manderley, emportant le ciel et la clarté de cette journée. Un des jardiniers passa à côté de moi avec une brouette remplie de bouts de papier, mais aussi de pelures de fruits et autres détritus laissés par les fêtards sur les pelouses.

« Bonjour, dis-je.

– Bonjour, Madame.

– Le bal d'hier soir vous a donné beaucoup de travail, j'en ai peur.

– Ce n'est rien, Madame. Je crois que tout le monde s'est vraiment beaucoup amusé, et c'est le principal, pas vrai ?

– Oui, sans doute », acquiesçai-je.

Il regarda en direction de la clairière dans les bois, là où la vallée descendait vers la mer. S'y dessinaient les formes noires de quelques arbres, épars et indistincts.

« Le brouillard est vraiment épais, dit-il.

– En effet.

– Heureusement que ce n'était pas comme ça hier soir.

– En effet. »

Il attendit un moment, puis il porta la main à sa casquette et s'éloigna en poussant sa brouette. Je traversai les pelouses jusqu'à l'orée du bois. La brume dans les arbres s'était condensée, tombant en gouttelettes sur ma tête nue comme une pluie fine. Jasper se tenait auprès de moi, l'air abattu, la queue basse, sa langue rose pendant entre ses mâchoires. La moiteur pesante de la journée lui ôtait tout entrain et toute énergie. Lent et lugubre, j'entendais le bruit de la mer qui déferlait dans les criques en contrebas. M'enveloppant au passage, le brouillard blanc roulait vers la maison avec une odeur d'algues et de sel humide. Je posai la main sur le pelage de Jasper. Il était à tordre. Je me retournai vers la maison et n'arrivai à distinguer ni les cheminées ni les contours des murs ; je ne percevais que la masse indéfinie de la bâtisse, les fenêtres de l'aile ouest, et les bacs à fleurs sur la terrasse. Le volet de la grande chambre de l'aile ouest avait été repoussé et quelqu'un se tenait à la fenêtre, contemplant les pelouses. La silhouette était vague et imprécise et, l'espace d'une seconde effroyable, je crus reconnaître Maxim. Puis la silhouette bougea, je vis son bras se tendre pour refermer le volet, et je compris que c'était Mme Danvers. Ainsi, elle m'avait épiée pendant que j'étais là à la lisière du bois, immergée dans la blancheur laiteuse du brouillard. Elle m'avait vue marcher lentement de la terrasse vers les pelouses. Elle avait peut-être écouté ma conversation téléphonique avec Frank sur son propre poste. Elle devait savoir que Maxim n'avait pas passé la nuit avec moi. Elle avait dû entendre ma voix, deviner que je pleurais. Elle savait quelle comédie j'avais jouée durant ces longues heures, debout auprès de Maxim, vêtue de ma robe bleue, au pied de l'escalier, et elle savait qu'il ne m'avait pas regardée ni adressé la parole. Elle le savait puisque c'était le but qu'elle s'était fixé. C'était son triomphe, le sien et celui de Rebecca.

Je la revis telle que je l'avais surprise la veille au soir en train de m'observer par la porte ouverte donnant sur l'aile ouest, ce sourire

diabolique sur sa tête de mort blafarde, et je me rappelai que c'était un être vivant comme moi, une femme qui respirait, qui était faite de chair et de sang. Elle n'était pas morte, comme Rebecca. Je pouvais lui parler, à elle, contrairement à Rebecca.

Prise d'une impulsion soudaine, je rebroussai chemin vers la maison. Je traversai le vestibule et montai le grand escalier, empruntai la voûte à côté de la galerie, franchis la porte de l'aile ouest, puis enfilai le long couloir sombre et silencieux jusqu'à la chambre de Rebecca. Je tournai la poignée et entrai.

Mme Danvers se tenait toujours à la fenêtre, et le volet était rabattu.

« Madame Danvers, dis-je. Madame Danvers. » Elle pivota vers moi et je vis que ses yeux étaient rouges et gonflés d'avoir pleuré, exactement comme les miens, et que son visage blanc était creusé de cernes noirs.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle. Sa voix était sourde et enrouée après les larmes qu'elle avait versées, exactement comme la mienne.

Je ne m'attendais pas à la trouver dans cet état. Je l'avais imaginée en train de sourire comme elle avait souri la veille, cruelle et maléfique. À présent elle n'était ni cruelle ni maléfique ; c'était une vieille femme mal en point et fatiguée.

J'hésitai, la main toujours sur la poignée. Je ne savais plus quoi lui dire, ni quoi faire.

Elle continuait à me dévisager de ces yeux rouges et gonflés, et j'étais incapable de lui répondre. « J'ai laissé le menu sur le bureau comme d'habitude. Vous désirez une modification ? » Ses paroles me donnèrent du courage, et je quittai la porte pour rejoindre le centre de la pièce.

« Madame Danvers, je ne suis pas venue discuter du menu. Vous le savez, n'est-ce pas ? »

Elle ne répondit pas. Sa main gauche s'ouvrait et se refermait.

« Vous avez eu ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? C'était ce que vous cherchiez, n'est-ce pas ? Vous êtes contente maintenant, vous êtes heureuse ? »

Elle détourna la tête et regarda par la fenêtre comme elle le faisait lorsque j'étais entrée. « Pourquoi donc êtes-vous venue ici ? Personne ne voulait de vous à Manderley. Tout allait bien jusqu'à votre arrivée. Pourquoi n'êtes-vous pas restée où vous étiez, là-bas en France ?

– Vous paraissez oublier que j'aime M. de Winter.

– Si vous l'aimiez, vous ne l'auriez jamais épousé. »

Je ne sus quoi répliquer. La situation était insensée, irréelle. Elle continuait à parler de cette voix sourde et étranglée, la tête détournée.

« Je croyais vous haïr mais ce n'est plus le cas, dit-elle. Elle semble s'être épuisée, toute cette haine que je ressentais.

– Pourquoi me haïriez-vous ? demandai-je. Qu'ai-je bien pu vous faire pour que vous me haïssiez ?

– Vous avez essayé de prendre la place de Mme de Winter. »

Elle ne me regardait toujours pas. Elle restait là, maussade, la tête de côté. « Je n'ai rien changé à Manderley, protestai-je. Tout a continué comme avant. Je n'ai donné aucun ordre, je m'en suis entièrement remise à vous. J'aurais été amie avec vous, si vous m'aviez laissée, mais vous vous êtes braquée contre moi dès le début. Je l'ai vu sur votre visage, à l'instant même où je vous ai serré la main. »

Elle ne répondit pas ; sa main n'arrêtait pas de s'ouvrir et de se refermer contre sa robe. « Beaucoup de gens se remarient, les hommes comme les femmes, repris-je. Des milliers de remariages ont lieu tous les jours. À vous entendre, en épousant M. de Winter, j'aurais commis un crime, un sacrilège contre les morts… N'avons-nous pas le droit d'être heureux autant que n'importe qui ?

– M. de Winter n'est pas heureux, dit-elle, me regardant enfin. Le premier imbécile s'en rendrait compte. Il suffit de voir ses yeux. Il souffre encore le martyre, et c'est comme cela depuis qu'elle est morte.

– Ce n'est pas vrai, me récriai-je. Ce n'est pas vrai. Il était heureux quand nous étions en France tous les deux. Il était plus jeune, bien plus jeune, et il riait, et il était gai.

– Enfin voyons, c'est un homme, non ? Quel homme se priverait des plaisirs d'une lune de miel ? M. de Winter n'a pas encore quarante-six ans. »

Elle pouffa avec mépris et haussa les épaules.

« Comment osez-vous me parler de la sorte ? m'indignai-je. Comment osez-vous ? »

Je n'avais plus peur d'elle. Je la rejoignis, la secouai par le bras. « C'est vous qui m'avez fait porter ce déguisement hier soir, je n'y aurais jamais songé sans vous. Vous avez agi ainsi parce que vous vouliez faire du mal à M. de Winter, vous vouliez le voir souffrir. N'a-t-il pas assez souffert sans que vous lui jouiez ce tour abominable ? Pensez-vous que sa douleur et son chagrin feront revenir Mme de Winter ? »

Elle se libéra de mon étreinte et une rougeur furieuse envahit la pâleur mortelle de ses traits. « Qu'est-ce que j'en ai à faire de sa douleur ? Il ne s'est jamais soucié de la mienne. À votre avis, ça me plaisait de vous voir vous asseoir à sa place, marcher dans ses pas, toucher les objets qui étaient jadis les siens ? À votre avis, je ressentais quoi, tous ces mois où je vous savais installée à son bureau dans le petit salon, à vous servir du stylo qu'elle utilisait, à décrocher le combiné dans lequel elle m'avait parlé chaque matin de sa vie depuis son premier jour à Manderley ? À votre avis, ça me faisait quoi d'entendre Frith, Roger et les autres évoquer votre personne en employant le même "Madame" que pour elle ? "Madame est sortie se promener." "Madame a besoin de la voiture cet après-midi à trois heures." "Madame ne rentrera pas avant cinq heures pour le thé." Et, pendant ce temps, ma "Madame" à moi, ma maîtresse avec son sourire, son beau visage et son audace, la vraie Mme de Winter, gisait morte, froide et oubliée dans la crypte de l'église. S'il souffre, eh bien, il n'a que ce qu'il mérite. Avoir épousé une jeunette comme vous à peine dix mois plus tard ! Eh bien, maintenant, il le paie, n'est-ce pas ? J'ai vu son visage, j'ai vu ses yeux. Il a bâti son propre enfer et il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Il sait qu'elle le voit, il sait qu'elle vient la nuit et qu'elle l'observe. Et elle ne vient pas en toute bienveillance, ah ça non, pas elle, pas ma maîtresse. Elle n'a jamais été du genre à laisser passer un affront sans réagir. "Ils s'en repentiront, Danny, disait-elle. Crois-moi, ils s'en repentiront." "Vous avez raison, ma chérie, lui répondais-je. Personne n'abusera de vous. Vous êtes venue en ce monde pour en tirer le plus de profit possible." Et c'est ce qu'elle faisait, ça lui était égal, elle n'avait pas peur. Elle avait tout le courage et toute la fougue d'un garçon, ma Mme de Winter. Elle aurait dû être un garçon : je le lui disais souvent. J'étais sa gouvernante quand elle était enfant. Vous le saviez, n'est-ce pas ?

– Non ! répondis-je. Non. Madame Danvers, à quoi rime tout cela ? Je ne veux pas en entendre davantage, je ne veux pas savoir. N'ai-je pas des sentiments tout comme vous ? Ne pouvez-vous pas comprendre ce que cela me fait, d'entendre parler d'elle, de rester là à vous écouter me la décrire ainsi ? »

Mais elle ne m'entendait pas ; elle continuait à délirer comme une folle, une fanatique, ses longs doigts pétrissant l'étoffe noire de sa robe.

« Elle était ravissante, petite. Jolie comme un cœur : les hommes se retournaient sur elle, et elle n'avait pas douze ans. Elle avait déjà

compris. Elle me faisait un clin d'œil, comme la diablesse qu'elle était. "Je vais être une beauté, pas vrai, Danny ?" disait-elle, et je lui répondais : "On verra ça, mon trésor, on verra ça." Elle avait déjà tout le savoir d'une grande personne. Quand elle s'entretenait avec des adultes, elle se montrait aussi intelligente et futée qu'une fille de dix-huit ans. Elle menait son père par le bout du nez, et elle aurait fait pareil avec sa mère, si elle avait vécu. Du cran… personne n'avait plus de cran que ma maîtresse. Le jour de son quatorzième anniversaire, elle conduisait un attelage à quatre chevaux, et son cousin, M. Jack, est monté sur le siège à côté d'elle et a essayé de lui prendre les rênes. Ils se sont bagarrés au moins trois minutes tous les deux, et pendant ce temps les chevaux galopaient à bride abattue. Mais c'est elle qui a gagné, ma maîtresse a gagné. Elle a fait claquer son fouet au-dessus de lui et il est tombé la tête la première, pestant et riant à la fois. Ah ça oui, ils faisaient la paire, elle et M. Jack. Il est entré dans la marine, mais il n'a pas supporté la discipline. Je ne lui jette pas la pierre. Il avait trop de tempérament pour obéir aux ordres, comme elle. »

Je l'observais, fascinée, horrifiée ; sur ses lèvres flottait un étrange sourire extatique qui la faisait paraître plus vieille encore, tout en prêtant animation et réalité à sa face de squelette. « Personne n'a jamais triomphé d'elle, jamais. Elle n'en faisait qu'à sa tête et menait sa vie à sa guise. Et puis, elle était forte comme un petit lion. Je la revois à seize ans enfourchant un des chevaux de son père, une foutue rosse qui, au dire du valet d'écurie, était bien trop nerveuse pour elle. Elle était restée en selle, ça oui. Je la revois encore, ses cheveux volant derrière elle, cravachant la bête jusqu'au sang et lui enfonçant les éperons dans les flancs. Quand elle avait mis pied à terre, l'animal tremblait des quatre membres, couvert d'écume et de sang. "Ça lui apprendra, hein, Danny ?", et elle était allée se laver les mains avec toute l'insouciance du monde. C'est comme ça qu'elle a abordé l'existence, en grandissant. Je la voyais faire. J'étais avec elle. Elle ne se souciait de rien ni de personne. Mais, pour finir, elle a été vaincue. Pas par un homme, pas par une femme. C'est la mer qui a eu raison d'elle. La mer s'est révélée plus forte qu'elle. La mer a fini par l'avoir. »

Elle se tut. Ses lèvres grimaçaient bizarrement, et leurs commissures s'abaissèrent. Elle se mit à pleurer, de façon bruyante, discordante, la bouche ouverte et les yeux secs.

« Madame Danvers, dis-je. Madame Danvers. » Je me tenais devant

elle, désemparée, ne sachant que faire. Je ne me méfiais plus d'elle, elle ne me faisait plus peur, mais la vue de ses sanglots, là, les yeux secs, me donnait le frisson et me rendait malade. « Madame Danvers, répétai-je, vous n'allez pas bien, vous devriez être au lit. Pourquoi ne pas aller dans votre chambre vous reposer ? Pourquoi ne pas aller vous coucher ? »

Elle se rebiffa avec férocité. « Vous ne pouvez donc pas me laisser tranquille ? Qu'est-ce que ça peut vous faire que je montre mon chagrin ? Je n'en ai pas honte, je ne m'enferme pas dans ma chambre pour pleurer. Je n'y marche pas de long en large à n'en plus finir comme M. de Winter, en verrouillant ma porte.

– Que voulez-vous dire ? M. de Winter ne fait pas ça.

– Si. Après sa mort. Il marchait de long en large, à n'en plus finir, dans la bibliothèque. Je l'ai entendu. Je l'ai observé aussi, plus d'une fois, par le trou de la serrure. Des allées et venues sans fin, comme un animal en cage.

– Je ne veux pas que vous me racontiez ça. Je ne veux pas savoir.

– Et vous prétendez l'avoir rendu heureux pendant votre lune de miel ! L'avoir rendu heureux, vous, pauvre petite ignorante, assez jeune pour être sa fille. Que savez-vous de la vie, que savez-vous des hommes ? Vous débarquez ici et vous vous figurez pouvoir prendre la place de Mme de Winter. Vous. Vous, prendre la place de ma maîtresse ! Allons, même les domestiques se sont moqués de vous quand vous êtes arrivée à Manderley. Même la fille de cuisine que vous avez croisée dans le couloir de l'office ce premier matin… Je me demande ce qu'a pensé M. de Winter quand il vous a ramenée ici à Manderley, après sa précieuse lune de miel. Je me demande ce qu'il s'est dit quand il vous a vue assise à la table de la salle à manger pour la première fois.

– Vous feriez mieux de vous taire, madame Danvers. Vous feriez mieux d'aller dans votre chambre.

– Aller dans ma chambre ! répéta-t-elle en m'imitant. Aller dans ma chambre. La maîtresse du logis pense que je ferais mieux d'aller dans ma chambre. Et puis après ? Vous courrez dire à M. de Winter : "Mme Danvers n'a pas été gentille avec moi. Mme Danvers a été impolie." Vous courrez tout lui raconter comme la fois où M. Jack est venu me voir.

– Je ne lui ai jamais rien dit.

– Vous mentez. Qui le lui aurait dit, si ce n'est vous ? Il n'y avait personne à la maison. Frith et Robert étaient sortis, et aucun des autres

n'était au courant. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de vous donner une leçon, et à lui aussi. Il peut bien souffrir, après tout. Qu'est-ce que j'en ai à faire ? Sa souffrance me laisse indifférente. Pourquoi est-ce que je ne verrais pas M. Jack ici, à Manderley ? Il est aujourd'hui le seul lien qui me reste avec Mme de Winter. “Je ne veux pas le voir ici, a-t-il dit. Je vous avertis, c'est la dernière fois.” Il n'a pas oublié d'être jaloux, en tout cas ! »

Je me revis tapie dans la galerie alors que s'ouvrait la porte de la bibliothèque. Je réentendis la voix pleine de colère de Maxim prononçant les mots que Mme Danvers venait de répéter. Jaloux. Maxim, jaloux…

« Il était jaloux quand elle était vivante, et il est toujours jaloux maintenant qu'elle est morte, reprit Mme Danvers. Aujourd'hui encore il interdit la maison à M. Jack, comme il le faisait autrefois. Ça prouve bien qu'il ne l'a pas oubliée, non ? Évidemment qu'il était jaloux ! Je l'étais aussi. Comme tous ceux qui la connaissaient. Elle s'en moquait. Elle ne faisait qu'en rire. Elle me disait : “Je mène ma vie comme il me plaît, Danny, et rien ne saura m'en empêcher.” Un simple regard sur elle et les hommes en étaient fous. J'en ai vu défiler, des hommes qu'elle rencontrait à Londres et qu'elle ramenait pour le week-end. Elle les emmenait se baigner sur le bateau, elle organisait des pique-niques le soir dans son cottage de la crique. Ils lui faisaient la cour, bien sûr, quoi de plus normal ? Elle riait : à son retour, elle me racontait ce qu'ils avaient dit et ce qu'ils avaient fait. Ça l'amusait, c'était comme un jeu pour elle. Comme un jeu. Qui n'aurait pas été jaloux ? Ils étaient tous jaloux, ils étaient tous fous d'elle. M. de Winter, M. Jack, M. Crawley, tous ceux qui la connaissaient, tous ceux qui venaient à Manderley.

– Je ne veux pas savoir, dis-je. Je ne veux pas savoir. »

Mme Danvers s'approcha de moi. Elle mit son visage près du mien. « C'est inutile, comprenez-vous ? Vous n'aurez jamais le dessus sur elle. C'est toujours elle la maîtresse ici, même si elle est morte. C'est elle la vraie Mme de Winter, pas vous. C'est vous qui êtes l'ombre et le fantôme. C'est vous qui êtes oubliée, qui êtes de trop, qui êtes rejetée. Pourquoi ne pas laisser Manderley à sa vraie propriétaire ? Pourquoi ne pas partir ? »

Je reculai vers la fenêtre, à nouveau en proie à l'effroi. Elle attrapa mon bras et le serra comme dans un étau.

« Pourquoi ne pas vous en aller ? répéta-t-elle. Personne ne veut de

vous ici. Il ne veut pas de vous, il n'a jamais voulu de vous. Il est incapable de l'oublier. Il veut être à nouveau seul dans la maison, seul avec elle. C'est vous qui devriez être étendue là-bas dans la crypte, pas elle. C'est vous qui devriez être morte, pas Mme de Winter. »

Elle me poussait vers la fenêtre ouverte. J'apercevais la terrasse en contrebas, grise et indistincte dans la blancheur du brouillard. « Regardez, dit-elle. Ce serait facile, non ? Pourquoi ne pas sauter ? Cela ne vous ferait pas mal, le cou brisé. C'est une méthode rapide et douce. Ce n'est pas comme la noyade. Pourquoi ne pas essayer ? Pourquoi ne pas vous en aller ? »

Le brouillard emplissait la fenêtre ouverte ; humide et moite, il me piquait les yeux, il adhérait à mes narines. Mes mains s'agrippaient au rebord de la fenêtre.

« N'ayez pas peur, dit Mme Danvers. Je ne vous pousserai pas. Je ne vous aiderai pas. Vous pouvez sauter de vous-même. À quoi bon rester ici à Manderley ? Vous n'êtes pas heureuse. M. de Winter ne vous aime pas. Vous n'avez plus grand-chose à perdre… Pourquoi ne pas sauter maintenant et en finir une bonne fois ? Vous ne serez plus malheureuse. »

Je distinguais les bacs à fleurs sur la terrasse et le bleu des hortensias, dense et compact. Les dalles étaient lisses et grises. Elles n'étaient pas inégales ni râpeuses. C'était le brouillard qui les faisait paraître si lointaines. Elles n'étaient pas éloignées, en réalité ; la fenêtre n'était pas si haute que cela.

« Pourquoi ne pas sauter ? chuchota Mme Danvers. Pourquoi ne pas essayer ? »

Le brouillard s'épaissit encore et la terrasse disparut. Je ne voyais plus les bacs à fleurs, ni les dalles bien lisses. Ne subsistait autour de moi que la brume blanche, avec sa fraîcheur glacée et son odeur d'algues humides. La seule réalité était l'appui de la fenêtre sous mes mains et l'étreinte de Mme Danvers sur mon bras gauche. Si je sautais je ne verrais pas les dalles monter vers moi, le brouillard me les dissimulerait. La douleur serait vive et soudaine comme elle me l'avait dit. La chute me briserait le cou. Ce ne serait pas une mort lente, comme la noyade. Ce serait vite terminé. Et Maxim ne m'aimait pas. Maxim voulait être seul à nouveau, avec Rebecca.

« Allez-y, chuchota Mme Danvers. Allez-y, n'ayez pas peur. »

Je fermai les yeux. La tête me tournait d'avoir regardé en bas, et mes

doigts me faisaient mal à force d’agripper le rebord. La brume pénétrait dans mes narines et se déposait sur mes lèvres, fétide et aigre. Elle était étouffante, comme une couverture, comme un anesthésique. Je commençais à oublier à quel point j’étais malheureuse, à quel point j’aimais Maxim. Je commençais à oublier Rebecca. Bientôt je n’aurais même plus à penser à Rebecca…

Alors que je desserrais mes doigts avec un soupir, la brume blanche et le silence qui l’accompagnait furent soudain anéantis, déchirés par une explosion qui ébranla la fenêtre où nous nous trouvions. La vitre trembla dans son châssis. J’ouvris les yeux. Je dévisageai Mme Danvers. La détonation fut suivie d’une deuxième, puis d’une troisième et d’une quatrième. Le fracas des explosions secouait l’atmosphère, et la clameur des oiseaux qui s’envolaient, invisibles, des bois environnants venait leur faire écho.

« Qu’est-ce que c’est ? fis-je stupidement. Que se passe-t-il ? »

Mme Danvers relâcha sa pression sur mon bras. Elle scruta le brouillard. « Ce sont des fusées, dit-elle. Un bateau a dû s’échouer quelque part dans la baie. »

Nous tendîmes l’oreille, fouillant du regard l’épais brouillard. Puis nous entendîmes des pas précipités : on courait sur la terrasse au-dessous de nous.

19.

C'était Maxim. Je ne le voyais pas mais j'entendais sa voix. Il appelait Frith à grands cris tout en courant. J'entendis Frith répondre depuis le hall puis sortir sur la terrasse. Leurs silhouettes se profilaient dans la brume.

« Pas de doute, il s'est échoué, dit Maxim. Je l'observais du promontoire ; je l'ai vu entrer dans la baie et se diriger droit vers les récifs. On n'arrivera jamais à le dégager, pas avec cette marée. Il a dû confondre la baie avec le port de Kerrith. Le brouillard fait comme un mur, là-bas, sur l'eau. Dites à la maison de préparer à manger et à boire au cas où les naufragés auraient besoin de quelque chose. Et appelez M. Crawley au bureau pour lui raconter ce qui s'est passé. Je retourne à la crique voir si je peux faire quoi que ce soit. Allez me chercher des cigarettes, voulez-vous ? »

Mme Danvers s'écarta de la fenêtre. Son visage avait à nouveau perdu toute expression ; il était redevenu ce masque blanc et froid que je connaissais.

« Nous ferions mieux de descendre, dit-elle. Frith va sûrement avoir besoin de moi. Il se peut que M. de Winter ramène les hommes à la maison comme il l'a dit. Attention à vos mains, je vais fermer la fenêtre. » Je reculai dans la chambre, encore hébétée et ahurie, doutant de moi, doutant d'elle. Je la regardai fermer la fenêtre et attacher les volets, puis tirer les rideaux.

« Heureusement que la mer n'est pas trop grosse, reprit-elle, sans quoi ils auraient eu peu de chances de s'en sortir. Mais par un temps comme ça, ce n'est pas dangereux. Mais le bateau, lui, est perdu, s'il a donné contre les récifs comme l'a dit M. de Winter. »

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle pour s'assurer que tout était bien en ordre dans la pièce. Elle rajusta la courtepointe sur le grand lit. Puis elle gagna la porte, qu'elle m'ouvrit. « Je vais demander aux cuisines de servir un repas froid dans la salle à manger, dit-elle. Comme ça, vous pourrez déjeuner au moment que vous voudrez. M. de Winter ne sera pas forcément de retour à une heure s'il est occupé dans la crique. »

Je le regardai d'un air vide avant de franchir la porte, aussi raide qu'un mannequin de bois.

« Quand vous verrez M. de Winter, Madame, voudrez-vous bien lui dire de ne pas hésiter s'il veut ramener les naufragés ? Un repas chaud les attendra quelle que soit l'heure.

– Oui, dis-je. Oui, madame Danvers. »

Elle s'éloigna vers l'escalier de service, étrange silhouette émaciée dans sa robe noire, avec sa jupe qui effleurait le sol comme les amples jupons d'il y a trente ans. Elle tourna à l'angle et disparut.

Je remontai lentement le corridor vers la porte menant au passage voûté, l'esprit encore engourdi comme à la suite d'un long sommeil. Je franchis la porte puis descendis l'escalier sans but bien défini. Frith traversait le hall pour se rendre dans la salle à manger. En me voyant, il s'arrêta et m'attendit.

« Monsieur est passé il y a quelques instants, Madame. Il a pris des cigarettes, puis il est retourné à la plage. Apparemment, il y a eu un naufrage.

– Oui, dis-je.

– Vous avez entendu les fusées, Madame ? demanda Frith.

– Oui, j'ai entendu les fusées.

– J'étais dans l'office avec Robert et nous avons cru d'abord qu'un des jardiniers avait tiré un pétard qui restait d'hier soir. J'ai dit à Robert : “C'est idiot, par ce temps. Ils feraient mieux de les garder pour les gamins le samedi soir.” Puis la suivante a éclaté, et puis la troisième. “Ce ne sont pas des pétards, a dit Robert, c'est un navire en détresse.” “Je crois que vous avez raison”, ai-je dit, et je suis allé dans le hall, et là j'ai entendu M. de Winter qui m'appelait de la terrasse.

– Oui.

– Enfin, ça n'a rien de très étonnant dans ce brouillard, Madame. C'est ce que j'expliquais justement à Robert. On a déjà du mal à trouver son chemin sur la route, alors sur l'eau…

– Oui, dis-je.

– Si Madame veut rattraper Monsieur, il est parti par les bois il n'y a pas deux minutes, ajouta Frith.

– Merci, Frith. »

Je sortis sur la terrasse. Je voyais les arbres qui se dessinaient après les pelouses. Le brouillard se dissipait ; il s'élevait en petits nuages vers le ciel. Il tourbillonnait au-dessus de ma tête en couronnes de fumée. Je

levai les yeux vers les fenêtres. Elles étaient hermétiquement fermées, et les volets étaient clos. Ils donnaient l'impression qu'on ne les rouvrirait jamais, qu'on n'écarterait plus jamais leurs battants.

C'était à la grande fenêtre du milieu que je me tenais cinq minutes plus tôt. Comme elle semblait haute, comme elle semblait inaccessible et lointaine. Les dalles étaient dures et fermes sous mes pieds. Je baissai les yeux puis les levai à nouveau vers la fenêtre aux volets clos et, ce faisant, je m'aperçus soudain que la tête me tournait et que j'avais très chaud. Un petit filet de transpiration coulait le long de ma nuque. Des taches noires sautillaient dans les airs devant moi. Je regagnai le vestibule et m'assis sur une chaise. J'avais les mains toutes moites. Je demeurai sans bouger, empoignant mes genoux.

« Frith, appelai-je. Frith, vous êtes dans la salle à manger ?

– Oui, Madame ? »

Il surgit aussitôt et traversa le hall pour me rejoindre.

« Vous allez trouver cela bizarre, Frith, mais je crois qu'un petit verre de brandy me ferait du bien.

– Tout de suite, Madame. »

Je continuais à agripper mes genoux en demeurant sans bouger sur ma chaise. Frith revint avec un verre à liqueur sur un plateau d'argent.

« Madame ne se sent pas bien ? Madame veut-elle que j'appelle Clarice ?

– Non, ça va aller, Frith. Un petit coup de chaleur, c'est tout.

– Il fait très chaud ce matin, Madame. Vraiment très chaud. Lourd, même.

– Oui, Frith. Très lourd. »

Je bus le brandy puis reposai le verre sur le plateau d'argent. « Le bruit de ces fusées vous a peut-être effrayée, Madame. Leur explosion vous aura surprise.

– Oui, en effet.

– Et puis, entre cette chaleur et le fait que Madame ait dû rester debout toute la nuit, Madame ne se sent peut-être pas tout à fait dans son assiette.

– Non, sans doute que non.

– Madame veut-elle s'étendre un moment ? Il fait bien frais dans la bibliothèque.

– Non, non, je pense que je vais attendre un peu, puis ressortir. Ne vous inquiétez pas, Frith. »

Il s'éloigna et me laissa seule dans le vestibule. Le calme y régnait, le calme et une certaine fraîcheur. Il ne subsistait aucune trace de la fête. Elle aurait pu ne jamais avoir eu lieu. Le hall était semblable à lui-même, gris, silencieux et austère, les portraits et les armes accrochés aux murs. J'avais peine à croire que la veille au soir je me tenais là dans ma robe bleue au bas des marches, à serrer la main à cinq cents personnes. Je n'arrivais pas à croire que des pupitres se dressaient dans la tribune des musiciens et qu'un orchestre jouait là, avec violon et tambour. Je quittai ma chaise et sortis à nouveau sur la terrasse.

Le brouillard se levait, montant vers la cime des arbres. Je distinguai les bois au bout des pelouses. Au-dessus de ma tête un soleil pâle essayait de transpercer le ciel bouché. Il faisait plus chaud que jamais. Lourd, comme avait dit Frith. Bruyante, le vol poussif, une abeille bourdonnait près de moi en quête de senteurs : elle s'insinua dans une fleur et se tut subitement. Sur le talus herbeux au-dessus des pelouses, le jardinier mit sa tondeuse en marche. Fuyant les lames tournoyantes, une linotte effarouchée s'envola vers la roseraie. Courbé sur le guidon de sa machine, le jardinier avançait lentement le long du talus, éparpillant les brins d'herbe épointés et les minuscules pâquerettes. L'odeur de l'herbe, chaude et suave, venait me chatouiller les narines, tandis que le soleil dardait sur moi ses rayons brûlants à travers la brume blanche. Je sifflai Jasper, sans résultat. Peut-être avait-il suivi son maître quand Maxim était descendu à la plage. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était plus de midi et demi, presque une heure moins vingt. Hier à cette heure-ci, Maxim et moi patientions avec Frank dans le petit jardin devant sa maison, en attendant que sa gouvernante nous serve le déjeuner.

C'était il y a vingt-quatre heures… Ils me taquinaient à propos de ma robe. « Vous aurez tous les deux la surprise de votre vie », leur avais-je affirmé.

J'étais malade de honte au souvenir de mes paroles. Tout à coup je compris que Maxim n'était pas parti comme je l'avais redouté. La voix que j'avais entendue sur la terrasse était calme et prosaïque. La voix que je connaissais. Pas celle qu'il avait eue la veille, lorsque je m'étais tenue en haut de l'escalier. Maxim n'était pas parti. Il était en bas dans la crique, quelque part. Il était lui-même : le Maxim normal et raisonnable. Il était simplement sorti faire un tour comme l'avait dit Frank. Il était allé sur le promontoire ; il avait vu le bateau se rapprocher de la côte. Toutes mes craintes étaient sans fondement. Maxim était sain et sauf.

Maxim allait bien. J'avais vécu une expérience dégradante, horrible et insensée, une expérience que je ne comprenais pas totalement, même maintenant, une expérience que je n'avais aucun désir de me rappeler, que je voulais enfouir à jamais au plus profond de mon esprit avec les vieilles terreurs oubliées de l'enfance. Mais même cela ne comptait plus, du moment que Maxim allait bien.

Empruntant derrière lui le sentier abrupt et sinueux à travers les bois sombres, je descendis à mon tour vers la plage.

Le brouillard s'était presque entièrement dissipé et, quand j'atteignis la crique, je repérai aussitôt le bateau, gisant à environ deux milles de la côte, la proue pointée vers les falaises. Je longeai la digue et m'arrêtai au bout, m'appuyant contre son mur arrondi. Il y avait déjà une foule de gens sur les falaises, qui avaient dû venir de Kerrith par le chemin de ronde. Les falaises et le promontoire faisaient partie de Manderley, mais le public y avait toujours bénéficié d'un droit de passage. Certains curieux descendaient tant bien que mal le versant escarpé pour aller voir de plus près le bateau échoué. Couché bizarrement, il avait l'arrière qui penchait, et de nombreuses barques à rames commençaient déjà à l'encercler. Le canot de sauvetage demeurait à une certaine distance. Je vis quelqu'un dedans qui se levait et criait dans un mégaphone. Je n'entendis pas ce qu'il disait. Il y avait encore de la brume dans la baie, et je n'arrivais pas à voir l'horizon. Un autre canot automobile surgit dans la lumière avec plusieurs hommes à bord. Il était gris foncé. J'aperçus un uniforme. Ce devait être le capitaine du port de Kerrith, accompagné de l'agent de la Lloyd's. Un troisième bateau à moteur apparut, chargé d'estivants en vacances à Kerrith. Ils se mirent à tourner sans fin autour du navire, jacassant avec animation. Leurs voix se répercutaient au-dessus des eaux paisibles.

Quittant le brise-lames et la crique, je gravis le sentier des falaises en direction des badauds attroupés. Aucune trace de Maxim. Frank était là, discutant avec un des gardes-côtes. Je fus prise d'une hésitation, soudain un peu gênée. À peine une heure plus tôt, il m'entendait pleurer au téléphone. Je ne savais trop que faire. Il m'aperçut immédiatement et me fit signe. Je m'approchai. Le garde-côte me connaissait.

« Venue voir le spectacle, madame ? lança-t-il en souriant. Ça s'annonce laborieux. Les remorqueurs réussiront peut-être à le faire bouger, mais j'en doute. Le bateau est bien bloqué sur le récif.

– Comment va-t-on s'y prendre ? demandai-je.

– On va tout de suite envoyer un plongeur voir si la coque est brisée. C’est le type, là-bas, avec le bonnet de laine rouge. Vous voulez les jumelles ? »

Acceptant l’instrument, j’observai le bateau. Plusieurs marins étaient massés à l’arrière et regardaient par-dessus bord. L’un d’eux désignait quelque chose. L’homme du canot de sauvetage continuait à crier dans son porte-voix.

Le capitaine du port de Kerrith avait rejoint les marins à l’arrière du navire échoué. Le plongeur au bonnet rouge était assis dans le canot gris de la capitainerie.

Le bateau de plaisance continuait à décrire des cercles autour du navire. Une femme s’était mise debout pour prendre une photo. Une colonie de mouettes s’étaient posées sur l’eau : elles poussaient des cris idiots, espérant des aumônes.

Je rendis ses jumelles au garde-côte.

« Il ne se passe rien, apparemment.

– Ils ne vont pas tarder à lui demander de plonger, expliqua l’homme. Ils vont sûrement tergiverser un peu, comme tous les étrangers. Tiens, voilà les remorqueurs.

– Ils ne vont jamais y arriver, dit Frank. Regardez comme il est couché. Il y a beaucoup moins de fond que je ne croyais.

– Ce récif est traître, déclara le garde-côte. On ne s’en rend pas compte quand on passe au-dessus avec un petit bateau. Mais un navire d’un tirant d’eau comme celui-là le touche forcément.

– J’étais dans la première crique en bas de la vallée quand ils ont tiré leurs fusées de détresse, dit Frank. C’est à peine si je voyais à trois mètres. Le bruit m’a pris à l’improviste. »

Je me fis la réflexion que les gens se ressemblaient beaucoup dans ce genre de circonstances. Frank était exactement comme Frith : il donnait sa version de l’histoire, comme si cela comptait, comme si son point de vue nous intéressait. Je savais qu’il était descendu à la plage à la recherche de Maxim. Je savais qu’il s’était affolé, comme moi. Or voilà que tout était oublié et mis de côté, notre conversation au téléphone, notre angoisse commune, son insistance pour me voir. Pour la simple raison qu’un navire s’était échoué dans le brouillard.

Un petit garçon accourut vers nous. « Est-ce que les marins vont se noyer ? demanda-t-il.

– Pas de danger, fiston, répondit le garde-côte. La mer est aussi plate

que le dos de ma main. Il n'y aura pas de victimes cette fois-ci.

– Si cela s'était produit hier soir, nous ne les aurions jamais entendus, dit Frank. Nous avons dû faire partir plus de cinquante fusées lors du feu d'artifice, sans compter tous les pétards.

– Nous aurions quand même entendu, rectifia le garde-côte. Nous aurions vu les éclairs et su d'où ils venaient. Voilà le scaphandrier, madame. Vous le voyez, qui met son casque ?

– Je veux le voir, s'écria le petit garçon.

– Il est là-bas, dit Frank en se penchant et en tendant le doigt. Ce bonhomme, là, en train de mettre le casque. On va le faire descendre dans l'eau.

– Il ne va pas se noyer ? fit l'enfant.

– Les plongeurs ne se noient pas, répondit le garde-côte. Ils ont de l'air qui leur arrive en permanence. Regarde-le qui disparaît. Ça y est, il est parti. »

Troublée un instant, la surface redevint limpide. « Il est parti, répéta le garçonnet.

– Où est Maxim ? demandai-je.

– Il a emmené un des membres d'équipage à Kerrith, expliqua Frank. Le gars a perdu la tête et il semble qu'il ait sauté quand le navire a heurté l'écueil. On l'a trouvé agrippé à un des rochers au pied de la falaise. Trempé jusqu'aux os, bien sûr, et tremblant comme une feuille. Ne parlant pas un mot d'anglais, évidemment. Maxim s'est porté à son secours et l'a découvert qui saignait comme un bœuf après s'être éraflé sur les rochers. Il lui a parlé en allemand. Puis il a hélé un des bateaux à moteur de Kerrith qui tournicotaient comme des requins affamés, et il est parti faire panser l'homme par un médecin. Avec un peu de chance, il tombera sur le vieux Dr Phillips en train de déjeuner.

– Il est parti quand ? demandai-je.

– Juste avant votre arrivée, il y a environ cinq minutes. Je suis étonné que vous n'ayez pas vu le bateau. Il était assis à l'arrière avec cet Allemand.

– Il a dû s'en aller pendant que je grimpais la pente.

– Maxim est formidable dans ces cas-là, reprit Frank. Il donne toujours un coup de main s'il le peut. Vous allez voir qu'il va convier tout l'équipage à Manderley, et offrir aux marins non seulement de quoi se restaurer, mais aussi des lits où dormir.

– Très juste, confirma le garde-côte. Il donnerait sa chemise pour

aider ses semblables, je le sais. Il en faudrait plus comme lui dans le comté.

– Oui, ce serait bien », acquiesça Frank.

Nous continuions à observer le navire. Les remorqueurs s'attardaient encore, mais le canot de sauvetage était retourné à Kerrith.

« Pas de boulot pour eux aujourd'hui, déclara le garde-côte.

– Non, dit Frank, et pour les remorqueurs non plus, d'après moi. C'est le démolisseur qui va faire des affaires cette fois-ci. »

Les mouettes tournoyaient au-dessus de nos têtes, miaulant comme des chats affamés ; certaines se perchaient sur les saillies de la falaise, tandis que d'autres, plus hardies, volaient au ras de l'eau à côté du navire.

Le garde-côte ôta sa casquette et s'épongea le front.

« On manque un peu d'air, non ?

– Oui », acquiesçai-je.

Le bateau de plaisance, avec ses passagers armés d'appareils photo, repartait vers Kerrith. « Ça y est, ils en ont marre, commenta le garde-côte.

– Je les comprends, dit Frank. Il ne se passera rien avant des heures. Il va falloir attendre le rapport du plongeur avant de tenter de renflouer le bateau.

– Très juste, confirma le garde-côte.

– Cela ne rime pas à grand-chose de s'éterniser, nous ne pouvons rien faire. J'ai faim, je rentre déjeuner. »

Je ne dis rien. Frank hésita. Je sentais son regard sur moi.

« Vous allez faire quoi ? demanda-t-il.

– Je pense que je vais rester un peu. Je pourrai déjeuner plus tard. C'est un repas froid. Cela n'a pas d'importance. J'ai envie de voir ce que va faire le plongeur. »

C'était bizarre, mais je me sentais incapable d'affronter Frank pour l'instant. J'avais envie d'être seule, ou avec quelqu'un que je ne connaissais pas, comme le garde-côte.

« Vous ne verrez rien, dit Frank. Il n'y aura rien à voir. Rentrez donc casser la croûte avec moi…

– Non, dis-je. Non, vraiment…

– Bon, vous savez où me trouver si vous avez besoin de moi. Je serai au bureau tout l'après-midi.

– Très bien. »

Il salua le garde-côte et s'éloigna sur le chemin descendant vers la crique. Je me demandai si je l'avais offensé. Je n'y pouvais rien. Tous ces malentendus finiraient par se régler un jour ou l'autre. Il semblait s'être passé tellement de choses depuis que je lui avais parlé au téléphone ; je ne voulais plus penser à rien. Je voulais simplement m'asseoir là sur la falaise et contempler le navire.

« C'est quelqu'un de bien, M. Crawley, dit le garde-côte.

– Oui, approuvai-je.

– En plus, il ferait n'importe quoi pour M. de Winter.

– C'est vrai, je crois que oui. »

Le petit garçon continuait à sautiller dans l'herbe devant nous.

« Quand est-ce que le plongeur va remonter ?

– Pas tout de suite, fiston », répondit le garde-côte.

Une femme en robe à rayures roses, les cheveux dans une résille, s'approchait de nous. « Charlie, Charlie, où es-tu ? appelait-elle.

– Voilà ta mère : elle va te passer un savon, dit le garde-côte.

– J'ai vu le plongeur, maman ! » cria le garçon.

La femme nous salua de la tête et sourit. Elle ne me connaissait pas. C'était une vacancière de Kerrith. « Il n'a plus l'air de se passer grand-chose, si ? D'après ce qui se dit sur la falaise, le navire va rester là des jours.

– On attend le rapport du plongeur, expliqua le garde-côte.

– Je ne sais pas comment ils font pour descendre sous l'eau comme ça, dit la femme. J'espère qu'ils sont bien payés.

– Ils le sont, confirma le garde-côte.

– Je veux être plongeur, maman, dit le petit garçon.

– Il faudra demander à ton père, mon chéri, répondit la femme, nous regardant en riant. C'est un joli coin par ici, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en s'adressant à moi. Nous avions emporté un pique-nique sans imaginer que nous aurions droit à un tel brouillard, et à un naufrage par-dessus le marché. Nous nous apprêtions à rentrer à Kerrith quand les fusées ont été lancées comme qui dirait sous notre nez. J'ai fait un de ces bonds ! J'ai demandé à mon mari : "Mais enfin, qu'est-ce que c'est ?" et il m'a répondu : "Un signal de détresse. Allons voir un peu ça." Pas moyen de le détacher du spectacle, il est pire que mon petit garçon. En ce qui me concerne, je ne vois pas ce que ça a de passionnant.

– Non, il n'y a plus grand-chose à voir, admit le garde-côte.

– Ces bois sont ravissants, là-bas, dit la femme. Je suppose qu'ils sont

privés… »

Le garde-côte toussa d'un air gêné et me jeta un coup d'œil. Je me mis à mordiller un brin d'herbe en détournant le regard.

« Oui, toute cette zone est privée, confirma-t-il.

– D'après mon mari, tous ces grands domaines finiront coupés en morceaux et on y construira des pavillons. Je ne dirais pas non à un joli petit pavillon avec vue sur la mer. Mais je ne pense pas que je me plairais dans la région en hiver.

– En effet, ce n'est pas très animé pendant les mois d'hiver », déclara le garde-côte.

Je mâchonnais toujours mon brin d'herbe. Le petit garçon continuait à courir en cercle. Le garde-côte consulta sa montre. « Ah, il faut que je file. Bon après-midi ! » Il me salua et reprit le sentier en direction de Kerrith. « Allez, viens, Charlie, dit la femme. Allons retrouver papa. »

Elle m'adressa un hochement de tête amical et s'éloigna d'un pas nonchalant vers le bord de la falaise, le petit garçon gambadant dans son sillage. Un homme maigre en short kaki et blazer à rayures lui fit signe. Ils s'assirent près d'un massif d'ajoncs, et la femme entreprit de déballer des paquets.

J'aurais aimé pouvoir me dépouiller de ma propre identité et aller les rejoindre. Manger des œufs durs et des sandwichs au pâté en boîte, rire un peu trop fort, prendre part à leur conversation, puis retourner tranquillement à Kerrith avec eux durant l'après-midi en barbotant de temps en temps et en faisant la course sur le sable. M'inviter dans leur meublé et manger des crevettes pour le thé. Au lieu de quoi, je devais rentrer seule par les bois jusqu'à Manderley et attendre Maxim. Je ne savais pas ce que nous nous dirions, de quelle façon il me regarderait, quel ton aurait sa voix. Je demeurai assise là sur la falaise. Je n'avais pas faim, je n'étais pas pressée de déjeuner.

D'autres gens vinrent flâner sur les falaises dans le but de voir le navire. Cela faisait une distraction pour l'après-midi. Je ne remarquai personne de ma connaissance. Il n'y avait que des vacanciers de Kerrith. La mer était calme et transparente. Les mouettes avaient cessé de tournoyer ; elles s'étaient posées sur l'eau à une faible distance du navire. D'autres bateaux de plaisance apparurent au cours de l'après-midi. Ce devait être un jour faste pour les loueurs de Kerrith. Le scaphandrier fit surface puis s'enfonça à nouveau. Un des remorqueurs s'en alla alors que l'autre persévérait. Le capitaine du port revint dans

son canot gris, prenant quelques hommes à son bord, ainsi que le plongeur qui avait émergé pour la deuxième fois. Appuyés au bastingage, les marins jetaient aux mouettes des restes de nourriture, tandis que des touristes en barque ramaient mollement autour du navire. Il ne se passait absolument rien. C'était marée basse à présent et le navire était perché en biais, son hélice bien visible. De petits bancs de nuages blancs se formaient à l'ouest dans le ciel et le soleil devint blafard. Il faisait toujours très chaud. La femme à la robe rayée de rose avec son garçonnet se leva et s'éloigna sur le sentier en direction de Kerrith ; l'homme en short leur emboîta le pas, portant le panier à pique-nique.

Je regardai ma montre. Il était plus de trois heures. Je me levai et descendis la colline pour me rendre à la crique. Elle était tranquille et déserte comme toujours. Les galets étaient noirs et gris. Les eaux du port miniature étaient lisses comme un miroir. Mes pieds produisaient un drôle de crissement sur les galets. Les bancs de nuages blancs recouvraient désormais tout le ciel au-dessus de ma tête, et le soleil était caché. Lorsque j'atteignis le bout de la crique, je vis Ben accroupi près d'une petite flaque entre deux rochers qui ramassait des bigorneaux. Mon ombre se projeta sur l'eau au moment où je passais, et il leva les yeux.

« B'jour, fit-il, sa bouche s'ouvrant en un large sourire.

– Bonjour », dis-je.

Il se redressa tant bien que mal et déploya un mouchoir sale qu'il avait rempli de bigorneaux.

« Z'aimez les bigorneaux ? »

Je ne voulais pas le vexer. « Merci », dis-je.

Il en fit tomber une douzaine dans ma main. Je les mis dans les deux poches de ma jupe. « Pas mauvais avec des tartines, dit-il, mais faut les faire cuire avant.

– Oui, très bien. »

Il se tenait là, me souriant toujours. « Z'avez vu le bateau ?

– Oui, dis-je, il s'est échoué.

– Hein ?

– Il a heurté un récif, répétai-je. Il a sûrement un trou dans la coque. »

Il prit un air dérouté et idiot. « *Aye*, ça oui, l'est au fond. Elle reviendra pas.

– Peut-être que les remorqueurs arriveront à le dégager à marée haute. »

Il ne répondit pas. Il regardait au loin le navire échoué. J'apercevais son flanc : la carène, rouge, apparaissait au-dessous du noir des œuvres mortes, et l'unique cheminée penchait d'un air canaille vers les falaises. Toujours appuyé au bastingage, l'équipage continuait à nourrir les mouettes tout en regardant dans l'eau. Les canots à rames s'en retournaient vers Kerrith.

« Une barcasse hollandaise, pas vrai ? fit Ben.

– Je ne sais pas. Allemande ou hollandaise.

– Elle va se casser, là où qu'elle est coincée.

– J'en ai peur. »

Il sourit à nouveau et s'essuya le nez du revers de la main.

« Elle va se casser petit à petit. Elle coulera pas comme une pierre, comme l'autre. » Il gloussa tout seul, fourrageant dans ses narines. Je ne dis rien. « À l'heure qu'il est, les poissons ont fini de la manger, pas vrai ?

– Qui ça ? »

Il indiqua la mer avec son pouce. « Elle, dit-il, l'autre.

– Les poissons ne mangent pas les bateaux, Ben.

– Hein ? »

Il me dévisagea, l'air à nouveau stupide et ahuri.

« Il faut que je rentre maintenant. Au revoir, Ben. »

Je le quittai pour rejoindre le sentier qui traversait les bois. Je ne regardai pas le cottage. Je sentais sa présence à ma droite, masse grise et silencieuse. Gagnant directement le sentier, je me mis à gravir la colline. Je marquai une halte à mi-côte : entre les arbres, je discernais encore le bâtiment naufragé. Les canots de plaisance étaient tous repartis. Même l'équipage avait disparu dans la cale. Les bancs de nuages couvraient l'ensemble du ciel. Venu de nulle part, un léger coup de vent me caressa la figure. Une feuille tomba sur ma main, décrochée de l'arbre au-dessus de ma tête. Je frissonnai sans raison. Puis la bourrasque s'éteignit, et il fit à nouveau aussi chaud et lourd qu'avant. Le navire avait un aspect désolé, couché là sur le flanc, sans personne sur le pont, sa longue cheminée noire pointant vers le rivage. La mer était si calme que lorsqu'elle déferlait sur les galets on croyait entendre un murmure, un petit chuchotement étouffé. Je repris mon ascension à travers bois : j'avais des jambes de plomb, la tête lourde et, au cœur, un étrange

pressentiment.

La maison paraissait très paisible quand je la découvris à ma sortie des bois, avant de traverser les pelouses. Elle semblait abritée et protégée, plus belle que je ne l'avais jamais vue. Alors que je l'admirais, postée sur le talus, je compris, peut-être pour la première fois, avec une drôle de sensation de perplexité mêlée d'orgueil, que c'était mon foyer, que ma place était là, et que Manderley m'appartenait. Les arbres, le gazon et les bacs à fleurs de la terrasse se reflétaient dans les fenêtres à meneaux. S'échappant d'une des cheminées, une mince colonne de fumée s'élevait dans les airs. L'herbe fraîchement tondue avait l'odeur suave du foin. Un merle chantait dans le marronnier. Zigzaguant devant moi, un papillon jaune voletait, fantasque, vers la terrasse.

Je pénétrai dans le hall et me rendis dans la salle à manger. Mon couvert était toujours là, mais celui de Maxim avait été débarrassé. La viande froide et la salade m'attendaient sur la desserte. J'hésitai, puis sonnai. Robert surgit de derrière le paravent.

« Monsieur est-il rentré ? demandai-je.

– Oui, Madame. Il est arrivé peu après deux heures, il a déjeuné sur le pouce, puis il est ressorti. Il a demandé après Madame, et Frith lui a dit que Madame était sûrement descendue voir le bateau échoué.

– A-t-il indiqué quand il reviendrait ?

– Non, Madame.

– Il a dû aller à la plage par un autre chemin. Ce qui fait que je l'ai raté.

– Sans doute, Madame. »

Je regardai la viande froide et la salade. Je me sentais vide mais je n'avais pas faim. Je n'avais pas envie de viande froide. « Madame déjeunera-t-elle ? demanda Robert.

– Non, répondis-je. Non, Robert, vous pourriez peut-être m'apporter du thé dans la bibliothèque. Pas de gâteaux ni de scones. Seulement du thé, avec du pain beurré.

– Bien, Madame. »

Dans la bibliothèque, j'allai m'asseoir sur la banquette de fenêtre. Jasper avait dû partir avec Maxim et son absence me faisait tout drôle. La vieille chienne dormait dans son panier. Je m'emparai du *Times,* tournant les pages sans rien lire. C'était bizarre, cette espèce d'entre-deux, comme avant un rendez-vous chez le dentiste. Je savais que je n'arriverais jamais à me concentrer sur mon tricot ni sur un livre.

J'attendais que quelque chose se passe, quelque chose d'imprévu. L'horreur de ma matinée, le naufrage du bateau, le fait de n'avoir rien avalé, tout cela confondu provoquait en moi une sorte d'exaltation latente que je ne comprenais pas. C'était comme si j'étais entrée dans une nouvelle phase de ma vie et que rien ne serait plus jamais tout à fait pareil. La jeune femme qui s'était habillée la veille au soir pour le bal costumé n'existait plus. Tout cela avait eu lieu il y a très longtemps. La personne assise sur la banquette de fenêtre était un être nouveau, un être différent… Robert m'apporta mon thé, et j'avalai goulûment mon pain beurré. Il avait également apporté des scones, ainsi que quelques sandwichs et un gâteau mousseline. Il avait dû juger indigne d'une grande maison de ne servir que des tartines, sans compter que ce n'était pas la coutume à Manderley. Je fis un sort aux scones et au gâteau mousseline. Je me souvins que je n'avais pris que du thé froid à onze heures et demie, et rien de consistant. Je venais de terminer ma troisième tasse lorsque Robert revint.

« Monsieur n'est pas encore rentré, n'est-ce pas, Madame ?

– Non, pourquoi ? Quelqu'un le demande ?

– Oui, Madame. C'est le capitaine Searle, le capitaine du port de Kerrith, au téléphone. Il souhaiterait passer voir Monsieur en personne.

– Je ne sais pas quoi dire. Si ça se trouve, Monsieur ne rentrera pas avant une éternité.

– C'est possible, Madame.

– Vous feriez mieux de lui demander de rappeler à cinq heures. »

Robert sortit de la pièce et reparut au bout de quelques minutes.

« Le capitaine Searle désirerait voir Madame, si Madame le permet. Il dit que l'affaire est assez urgente. Il a essayé de joindre M. Crawley, mais personne n'a répondu.

– Oui, évidemment, je le recevrai, si c'est urgent. Dites-lui de venir tout de suite, s'il veut. Il a une voiture ?

– Oui, je crois, Madame. »

Robert quitta la pièce. Je me demandai ce que je pourrais bien raconter au capitaine Searle. L'affaire devait avoir trait au naufrage. Je ne voyais pas en quoi cela concernait Maxim. Si, encore, le navire s'était échoué dans la crique. La crique faisait partie de Manderley, et il aurait peut-être fallu demander à Maxim l'autorisation de dynamiter les rochers, ou de mener les opérations éventuellement nécessaires pour dégager le bateau. Mais la baie et les récifs n'appartenaient pas à

Maxim. Le capitaine Searle allait perdre son temps en venant discuter avec moi.

Il avait dû sauter dans sa voiture juste après avoir parlé à Robert car un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'on l'introduisait dans la bibliothèque.

Il arborait toujours l'uniforme qu'il portait quand je l'avais observé aux jumelles en début d'après-midi. Je me levai de la banquette de fenêtre et lui serrai la main. « Je regrette, mais mon mari n'est pas encore rentré, capitaine. Il a dû retourner aux falaises après être allé à Kerrith. Je ne l'ai pas vu de la journée.

– Oui, j'ai appris qu'il était passé à Kerrith, mais je l'ai loupé là-bas, expliqua le capitaine du port. Il a dû repartir à pied par les falaises pendant que j'étais en bateau. Et je n'arrive pas à mettre la main sur M. Crawley non plus.

– Ce naufrage a mis tout le monde sens dessus dessous, j'en ai peur. Je suis allée sur les falaises et je n'ai même pas déjeuné ; je sais que M. Crawley y était plus tôt dans la journée. Que va-t-il arriver au navire ? Croyez-vous que les remorqueurs pourront le renflouer ?

– Il y a un trou gros comme ça dans la coque, répondit le capitaine Searle en formant un grand cercle avec ses mains. Ce bateau ne reverra jamais Hambourg. Mais peu importe : son propriétaire et l'agent d'assurances régleront la question entre eux. Non, madame, ce n'est pas le bateau qui m'amène ici, même si, indirectement, il est bien sûr la raison de ma visite. À vrai dire, j'ai une nouvelle à annoncer à M. de Winter, et je ne sais trop comment m'y prendre. »

Il me regarda bien en face de ses yeux bleu vif.

« Quel genre de nouvelle, capitaine ? »

Il sortit un grand mouchoir blanc de sa poche et se moucha. « Eh bien, madame, ce n'est pas une nouvelle très agréable à vous annoncer non plus. Je ne tiens nullement à vous causer la moindre peine, à vous et votre mari. Nous aimons tous beaucoup M. de Winter à Kerrith, vous savez, et la famille a toujours fait le bien autour d'elle. C'est difficile pour lui et difficile pour vous que nous soyons ainsi obligés de remuer le passé. Mais je ne vois pas comment l'éviter étant donné les circonstances. » Il s'interrompit et remit son mouchoir dans sa poche. Il baissa la voix, même si nous étions seuls dans la pièce.

« Nous avons envoyé le plongeur inspecter la coque du navire, et pendant qu'il était sous l'eau il a fait une découverte. Après avoir repéré

le trou dans la carène, il s'apprêtait à aller vérifier les dégâts de l'autre côté lorsqu'il est tombé sur la coque d'un petit voilier échoué sur le flanc, en parfait état, pas du tout fracassé. C'est un homme du pays, voyez-vous, et il a immédiatement reconnu le bateau. C'était le petit voilier de feu Mme de Winter. »

Mon premier élan fut de remercier le ciel que Maxim ne soit pas là. Ce nouveau coup survenant si vite après ma mascarade de la veille était non seulement ironique mais assez horrible.

« C'est vraiment affreux, dis-je avec lenteur. Qui aurait pu prévoir une chose pareille ? Est-il bien nécessaire d'en informer M. de Winter ? Ne pourrait-on laisser le bateau au fond de l'eau, tel qu'il est ? Il ne fait de mal à personne…

– En temps normal, madame, on n'y toucherait pas. Je suis le dernier homme au monde à vouloir le faire. Et je donnerais n'importe quoi, comme je l'ai dit tout à l'heure, pour ménager les sentiments de M. de Winter. Mais ce n'est pas tout, madame. Mon plongeur a examiné le petit bateau et il a fait une autre découverte, plus importante celle-là. La porte de la cabine était hermétiquement fermée, elle n'était pas défoncée, et les hublots étaient fermés eux aussi. Il en a cassé un avec une pierre et a regardé dans la cabine. Elle était remplie d'eau : elle avait dû y entrer par un trou dans la carène, car il n'y avait apparemment aucune autre avarie. C'est alors, madame, qu'il a eu la frayeur de sa vie. »

Le capitaine Searle se tut. Il jeta un regard par-dessus son épaule comme si un des domestiques risquait de l'entendre. « Il y avait un corps qui gisait par terre dans la cabine, reprit-il tout doucement. Il était dissous, bien sûr, il n'y avait plus de chair. Mais c'était bien un corps. Il a pu distinguer la tête et les membres. Il est remonté aussitôt et m'a fait son rapport sur-le-champ. Maintenant vous comprenez, madame, pourquoi il faut que je voie votre mari. »

Je le dévisageai, d'abord déconcertée, puis choquée, puis saisie d'une légère nausée.

« Elle était censée naviguer seule, chuchotai-je. Il y aurait donc eu quelqu'un avec elle, depuis le début, sans que personne soit au courant ?

– On dirait bien, répondit le capitaine du port.

– Qui cela pouvait-il être ? Quand même, les proches s'en seraient aperçus si quelqu'un avait disparu. On en a tellement parlé à l'époque, c'était dans tous les journaux. Pourquoi l'un des deux serait-il dans la

cabine alors que Mme de Winter a été repêchée à des dizaines de kilomètres, des mois plus tard ? »

Le capitaine Searle secoua la tête. « Cela me dépasse autant que vous. Tout ce que nous savons c'est qu'il y a un cadavre, et qu'il faut le signaler. L'affaire sera rendue publique, j'en ai peur, madame. Je ne vois pas comment nous pourrions faire autrement. C'est une terrible épreuve pour vous et M. de Winter. Vous voilà tous deux, tranquillement installés, ne rêvant que d'être heureux, et il faut qu'il arrive une chose pareille. »

Je comprenais maintenant l'origine de mon pressentiment. Ce n'était pas le navire échoué qui était de mauvais augure, ni le cri des mouettes, ni la mince cheminée noire pointée vers le rivage. C'était l'immobilité des eaux sombres, et les secrets qu'elles recelaient. C'était le plongeur descendant dans ces profondeurs fraîches et silencieuses et tombant sur le bateau de Rebecca, et sur le cadavre de son compagnon. L'homme avait touché le bateau, il avait regardé dans la cabine et, tout du long, j'étais assise sur les falaises sans me douter de rien.

« Si seulement nous n'étions pas obligés de le lui dire. Si seulement nous pouvions lui cacher cette histoire.

– Vous savez que je préférerais mille fois, madame, affirma le capitaine du port, mais dans une affaire comme celle-ci il me faut oublier mes sentiments personnels. Je dois faire mon devoir. Je dois signaler la découverte de ce corps. »

Il s'arrêta net alors que la porte s'ouvrait et que Maxim entrait dans la pièce.

« Bonjour, dit-il. Qu'est-ce qui se passe ? Je ne vous savais pas ici, capitaine. Il est arrivé quelque chose ? »

Je ne pouvais en supporter davantage. Je m'esquivai comme la poltronne que j'étais et refermai la porte derrière moi. Je n'avais même pas regardé le visage de Maxim. Il m'avait vaguement semblé fatigué, l'allure négligée et la tête nue.

J'allai me poster dans le hall près de la porte d'entrée. Jasper lapait bruyamment son écuelle. Il remua la queue en me voyant et continua à boire. Puis il s'approcha à grands bonds et se dressa pour donner des coups de patte à ma robe. Je lui embrassai le crâne et allai m'asseoir sur la terrasse. Le moment critique était arrivé, et je devais l'affronter. Mes vieilles peurs, mon manque d'assurance, ma timidité, mon incorrigible sentiment d'infériorité, tout cela devait être surmonté et résolument

écarté. Si j'échouais maintenant, j'échouerais à jamais. Il n'y aurait pas d'autre occasion. Avec une ferveur désespérée, m'enfonçant les ongles dans les paumes, je priai Dieu de m'insuffler du courage. Je demeurai ainsi cinq minutes à contempler les pelouses vertes et les bacs à fleurs de la terrasse. J'entendis le bruit d'une voiture qui démarrait dans l'allée. Ce devait être le capitaine Searle. Il avait annoncé la nouvelle à Maxim et avait pris congé. Je me levai et, quittant la terrasse, traversai lentement le hall pour rejoindre la bibliothèque. Je ne cessais de tripoter dans mes poches les bigorneaux que m'avait offerts Ben. Je serrais ces coquillages de toutes mes forces.

Maxim était à la fenêtre. Il regardait dehors. J'attendis à la porte. Il ne se retourna pas. Je sortis les mains de mes poches et allai me tenir près de lui. Je lui attrapai la main et l'appliquai contre ma joue. Il ne dit rien. Il resta planté là.

« Je suis vraiment désolée, chuchotai-je, si affreusement désolée. » Il ne répondit pas. Sa main était glacée. J'en baisai le dos, puis les doigts, un à un. « Je ne veux pas que tu endures cette souffrance tout seul. Je veux la partager avec toi. J'ai grandi, Maxim, ces dernières vingt-quatre heures. Je n'agirai plus jamais puérilement. »

Il m'enlaça et m'attira contre lui. Ma réserve s'évanouit, tout comme ma timidité. J'avais le visage appuyé contre son épaule. « Tu me pardonnes, n'est-ce pas ? »

Il me parla enfin. « Te pardonner ? répéta-t-il. Qu'aurais-je à te pardonner ?

– Pour hier soir. Tu as cru que je l'avais fait exprès.

– Ah, hier soir… J'avais oublié. J'étais en colère contre toi, n'est-ce pas ?

– Oui. »

Il n'ajouta rien. Il continuait à me tenir pressée contre lui. « Maxim, est-ce que nous ne pourrions pas tout effacer ? Est-ce que nous ne pourrions pas repartir à zéro, et faire front ensemble ? Je n'espère pas que tu m'aimes. Je ne demande pas l'impossible. Je serai ton amie et ta compagne, une sorte de petit page… Je n'en réclame pas plus. »

Il prit mon visage entre ses mains et il me regarda. Pour la première fois je remarquai combien sa figure était maigre et défaite, ses traits tirés. Il avait de grands cernes sous les yeux.

« Tu m'aimes jusqu'à quel point ? » demanda-t-il.

Je ne pus lui répondre. Je ne pus que le regarder à mon tour,

regarder ses yeux sombres et hantés, ses traits pâles et creusés.

« Il est trop tard, ma chérie, trop tard. Nous avons perdu notre petite chance de bonheur.

– Non, Maxim. Non.

– Si. C’est terminé, maintenant. C’est arrivé.

– Quoi ?

– Ce que j’ai toujours prévu. Ce que j’ai toujours redouté, jour après jour, nuit après nuit. Nous ne sommes pas faits pour être heureux, toi et moi. »

Il s’assit sur la banquette de fenêtre et je m’y agenouillai devant lui, mes mains sur ses épaules.

« Que cherches-tu à me dire ? »

Il posa ses mains sur les miennes et me fixa. « Rebecca a gagné. »

Je le dévisageai, mon cœur battant étrangement, mes mains soudain froides sous les siennes.

« Son ombre entre nous à longueur de temps, dit-il. Sa foutue ombre qui nous sépare en permanence. Comment pourrais-je t’enlacer ainsi, ma chérie, mon petit amour, avec toujours au cœur cette crainte ? Je revois ses yeux tandis qu’elle me regardait avant de mourir. Je revois ce lent sourire perfide. Même alors, elle savait ce qui allait se passer. Elle savait qu’elle finirait par gagner.

– Maxim, chuchotai-je, qu’est-ce que tu racontes, qu’est-ce que tu essaies de me dire ?

– Son bateau, on l’a retrouvé. Le plongeur l’a trouvé cet après-midi.

– Oui, dis-je. Je sais. Le capitaine Searle est venu m’avertir. Tu penses au corps, n’est-ce pas, au corps que le plongeur a découvert dans la cabine ?

– Oui.

– Cela signifie qu’elle n’était pas seule, dis-je. Cela signifie qu’il y avait quelqu’un dans le bateau avec elle. Et tu veux savoir de qui il s’agissait. C’est ça, n’est-ce pas, Maxim ?

– Non. Non, tu ne comprends pas.

– Je veux partager cette douleur avec toi, mon chéri. Je veux t’aider.

– Il n’y avait personne avec Rebecca, elle était seule », dit-il.

Agenouillée sur la banquette, je scrutais son visage, je scrutais ses yeux.

« C’est le corps de Rebecca qui gît là-bas sur le plancher de la cabine.

– Non, fis-je. Non.

– La femme enterrée dans la crypte n'est pas Rebecca. C'est le corps d'une inconnue, que personne n'a réclamé, un corps venu de nulle part. Il n'y a jamais eu d'accident. Rebecca ne s'est pas noyée. Je l'ai tuée. J'ai tiré sur Rebecca dans le cottage de la crique. J'ai transporté son corps dans la cabine, j'ai sorti le bateau cette nuit-là et puis je l'ai coulé, à l'endroit où ils l'ont retrouvé aujourd'hui. C'est Rebecca qui gît morte sur le plancher de la cabine. Vas-tu me regarder dans les yeux et me dire que tu m'aimes, à présent ? »

20.

Un grand silence régnait dans la bibliothèque. Le seul bruit était celui de Jasper qui se léchait la patte. Il avait dû se planter une épine dans les coussinets, car il n'arrêtait pas de les sucer et de les mordiller. Puis j'entendis la montre au poignet de Maxim qui faisait tic-tac tout près de mon oreille. Les petits bruits normaux du quotidien. Me trottait aussi dans la tête, sans raison, une stupide maxime datant de mes années d'école : « Le temps perdu ne se rattrape jamais. » Les mots se répétaient comme une ritournelle : « Le temps perdu ne se rattrape jamais. » C'étaient les seuls bruits alentour : le tic-tac de la montre de Maxim et Jasper qui se léchait la patte à côté de moi.

Lorsqu'on subit un grand choc, comme la mort d'un proche ou la perte d'une jambe ou d'un bras, on ne s'en aperçoit pas tout de suite. Si on a la main sectionnée, durant quelques minutes, on n'a pas conscience que sa main n'est plus là. On continue à sentir ses doigts. On les étire et on les agite dans les airs, l'un après l'autre, alors que pendant tout ce temps on n'a plus rien après le poignet, plus de main, plus de doigts. J'étais agenouillée là aux côtés de Maxim, mon corps contre son corps, mes mains sur ses épaules, et je n'éprouvais aucune sensation, aucune douleur ni aucune peur, il n'y avait aucun effroi dans mon cœur. Je me disais qu'il fallait que je retire l'épine de la patte de Jasper, et je me demandais si Robert allait entrer pour desservir le thé. Il me paraissait étrange de penser à ces détails-là, à la patte de Jasper, à la montre de Maxim, à Robert et au plateau du thé. J'étais sidérée par mon manque d'émotion et par cette bizarre et froide absence de détresse. Petit à petit les sensations vont me revenir, me disais-je, petit à petit je vais comprendre la situation. Ce qu'il m'a avoué et tout ce qui s'est passé, ces choses vont s'emboîter comme les pièces d'un puzzle et former un motif. Pour l'instant je ne suis rien, je n'ai pas de cœur, pas d'âme, pas de cervelle. Je ne suis qu'un morceau de bois dans les bras de Maxim. Soudain il se mit à m'embrasser. Il ne m'avait jamais embrassée comme ça. Je plaçai mes mains derrière sa nuque et fermai les yeux.

« Je t'aime tellement, chuchota-t-il. Tellement. »

C'était ce que j'espérais l'entendre dire chaque jour et chaque nuit,

songeai-je, et voilà qu'il le disait enfin. C'était ce dont je rêvais à Monte-Carlo, en Italie, ici à Manderley. Voilà qu'il le disait maintenant. Je rouvris les yeux et contemplai un petit morceau de rideau au-dessus de sa tête. Il continuait à m'embrasser, avide, désespéré, murmurant mon nom. Je continuais à regarder le morceau de rideau, et remarquai la zone où le soleil l'avait décoloré, le rendant plus pâle que dans la partie du haut. C'est fou comme je suis calme, constatai-je. Comme j'ai la tête froide. Je regarde ce pan de rideau, et Maxim m'embrasse. Pour la première fois il m'affirme qu'il m'aime.

Il cessa brusquement, me repoussa et quitta la banquette de fenêtre. « Tu vois, j'avais raison. Il est trop tard. Tu ne m'aimes plus. Pourquoi m'aimerais-tu ? » Il alla se planter près de la cheminée. « Oublions cela. Cela ne se reproduira pas. »

Le malentendu m'apparut soudain, et mon cœur bondit sous l'effet d'un accès de panique. « Il n'est pas trop tard, protestai-je, me relevant pour aller à lui et le prendre dans mes bras. Tu ne dois pas dire ça, tu ne comprends pas. Je t'aime plus que tout au monde. Mais quand tu m'as embrassée à l'instant, j'étais ébranlée et bouleversée, incapable d'éprouver quoi que ce soit. Incapable de me faire une idée de quoi que ce soit. Comme s'il ne restait plus en moi une once de sensation.

– Tu ne m'aimes pas, voilà pourquoi tu n'as rien ressenti. Je sais. Je comprends. Tu trouves que ça vient trop tard, c'est ça ?

– Non, dis-je.

– Ça aurait dû avoir lieu il y a quatre mois. J'aurais dû m'en douter. Les femmes ne sont pas comme les hommes.

– Je veux que tu m'embrasses encore. S'il te plaît, Maxim.

– Non, ce n'est plus la peine à présent.

– Nous ne pouvons pas nous perdre maintenant. Il faut que nous soyons toujours ensemble, sans aucun secret ni aucune ombre entre nous. S'il te plaît, mon chéri, s'il te plaît.

– Nous n'avons plus le temps. Il ne nous reste peut-être que quelques heures, quelques jours. Comment veux-tu que nous puissions être ensemble après ce qui s'est passé aujourd'hui ? Je t'ai expliqué qu'ils avaient trouvé le bateau. Ils ont trouvé Rebecca. »

Je le dévisageai d'un air stupide, sans comprendre. « Que va-t-il arriver ?

– Ils vont identifier son corps. Ils auront tous les indices nécessaires, dans la cabine. Les vêtements qu'elle portait, les chaussures, les bagues à

ses doigts. Ils vont identifier son corps. Et ensuite ils se souviendront de l'autre corps, celui de la femme enterrée là-haut, dans la crypte.

– Que vas-tu faire ? chuchotai-je.

– Je ne sais pas. Je ne sais pas. »

Les sensations me revenaient peu à peu, comme je l'avais prévu. Mes mains n'étaient plus froides. Elles étaient moites, chaudes. Je sentis la rougeur envahir mon visage, ma gorge. J'avais les joues en feu. Je pensais au capitaine Searle, au plongeur, à l'agent de la Lloyd's, à tous ces hommes sur le navire échoué, appuyés au bastingage, scrutant les profondeurs. Je pensais aux commerçants de Kerrith, aux garçons de courses sifflotant dans la rue, au pasteur sortant de l'église, à Lady Crowan cueillant des roses dans son jardin, à la femme en robe rayée et à son petit garçon sur les falaises. Bientôt ils sauraient. D'ici quelques heures. Avant le petit déjeuner demain. « On a trouvé le bateau de Mme de Winter, et il paraît qu'il y a un corps dans la cabine. » Un corps dans la cabine. Rebecca gisait sur le plancher de la cabine. Elle n'était pas du tout dans la crypte. Une autre femme gisait dans la crypte. Maxim avait tué Rebecca. Rebecca ne s'était pas noyée. Maxim l'avait tuée. Il lui avait tiré dessus dans le cottage de la crique. Il avait transporté son corps jusqu'au bateau, puis coulé le bateau au large dans la baie. Ce cottage gris et silencieux, avec la pluie qui crépitait sur le toit. Les pièces du puzzle se bousculaient dans ma tête. Des images décousues fusaient les unes après les autres dans mon esprit désemparé. Maxim assis dans la voiture à côté de moi dans le midi de la France. « Quelque chose est arrivé il y a près d'un an qui a changé toute mon existence. J'ai dû recommencer ma vie à zéro… » Le silence de Maxim, les sautes d'humeur de Maxim. Sa façon de ne jamais parler de Rebecca. De ne jamais mentionner son nom. L'aversion de Maxim pour la crique, pour le cottage en pierre. « Si tu avais les souvenirs que j'ai, tu n'irais pas là-bas non plus. » Sa façon de gravir le sentier dans les bois sans regarder derrière lui. Maxim faisant les cent pas dans la bibliothèque après la mort de Rebecca. Marchant de long en large sans relâche. Sans répit. « Je suis parti un peu précipitamment », avait-il dit à Mme Van Hopper, un pli, quasi imperceptible, entre les sourcils. « Il paraît qu'il ne se remet pas de la mort de sa femme. » Le bal costumé hier soir, et moi surgissant en haut de l'escalier dans la tenue de Rebecca. « J'ai tué Rebecca, avait dit Maxim. J'ai tiré sur Rebecca dans le cottage de la crique. » Et le plongeur l'avait trouvée dans l'épave, gisant sur le plancher de la

cabine…

« Qu'allons-nous faire ? demandai-je. Qu'allons-nous dire ? »

Maxim ne répondit pas. Il se tenait près de la cheminée, les yeux écarquillés et fixes, regardant devant lui, sans rien voir.

« Est-ce que quelqu'un est au courant ? Qui que ce soit ? »

Il secoua la tête. « Non.

– Personne d'autre que toi et moi ? insistai-je.

– Personne d'autre que toi et moi.

– Frank ! m'écriai-je soudain. Tu es sûr que Frank ne sait pas ?

– Comment le saurait-il ? Il n'y avait que moi là-bas. Il faisait noir… »

Il s'interrompit. Il s'assit dans un fauteuil, porta sa main à son front. J'allai m'agenouiller près de lui. Il garda cette posture quelque temps. Je lui empoignai les mains et plongeai mes yeux dans les siens. « Je t'aime, chuchotai-je, je t'aime. Tu me crois maintenant ? » Il m'embrassa le visage et les mains. Il les serra très fort comme un enfant en manque d'assurance.

« J'ai cru devenir fou, dit-il, à rester ici, jour après jour, à attendre un rebondissement. Assis à ce bureau, là-bas, à répondre à ces terribles lettres de condoléances. Les avis dans les journaux, les interviews, tous ces petits tracas qui font suite à la mort. Manger et boire, essayer d'être normal, essayer de demeurer sain d'esprit. Frith, les domestiques, Mme Danvers. Mme Danvers, que je n'ai pas eu le courage de congédier, car, connaissant Rebecca comme elle la connaissait, elle aurait pu soupçonner quelque chose, elle aurait pu deviner… Frank, toujours à mes côtés, discret, compatissant : “Pourquoi ne pas partir en voyage ? Je pourrai me débrouiller. Vous devriez partir.” Et Giles, et Bee, cette pauvre chère Bee si dénuée de tact. “Tu as vraiment une mine de papier mâché, tu ferais bien d'aller voir un médecin.” Tous ces gens que j'étais obligé d'affronter, en sachant que chaque mot que je prononçais était un mensonge. »

Agrippant toujours très fort ses mains, je me rapprochai encore de lui. « J'ai failli tout te dire, une fois, reprit-il. Le jour où Jasper s'est enfui vers la crique, et où tu es allée chercher de la ficelle dans le cottage. Nous étions assis tous les deux, comme maintenant, et puis Frith et Robert sont entrés avec le thé.

– Oui. Je me souviens. Pourquoi ne t'es-tu pas confié à moi ? Le temps que nous avons perdu, alors que nous aurions pu nous serrer les

coudes. Toutes ces semaines et toutes ces journées.

– Tu étais si distante, à toujours t'en aller dans le jardin avec Jasper, à te promener en solitaire. Tu n'es jamais venue à moi comme maintenant.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? chuchotai-je. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

– Je croyais que tu étais malheureuse, que tu t'ennuyais. Je suis tellement plus âgé que toi. Tu semblais plus en confiance avec Frank que tu ne l'as jamais été avec moi. Tu étais bizarre avec moi, gênée, timide.

– Comment aurais-je pu venir à toi quand je savais que tu pensais à Rebecca ? Comment aurais-je pu te demander de m'aimer quand je savais que tu aimais toujours Rebecca ? »

Il m'attira contre lui et me regarda au fond des yeux.

« Mais de quoi parles-tu ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? »

Je me redressai. « Chaque fois que tu me touchais, je pensais que tu me comparais à Rebecca. Chaque fois que tu me parlais ou que tu me regardais, que tu marchais avec moi dans le jardin, que tu prenais place à table, j'avais l'impression que tu te disais : "J'ai déjà fait cela avec Rebecca. Et cela aussi, et cela encore." » Il me dévisageait, perplexe, l'air de ne pas comprendre.

« C'était bien la vérité, non ?

– Oh, mon Dieu », fit-il.

Il me repoussa. Il se leva et se mit à arpenter la pièce, joignant les mains.

« Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ? » m'écriai-je.

Il se retourna vivement et me regarda. J'étais assise par terre, recroquevillée sur moi-même. « Tu penses que j'aimais Rebecca ? Tu penses que je l'ai tuée alors que je l'aimais ? Je la haïssais, crois-moi, notre mariage n'était qu'une farce, depuis le tout début. Elle était perverse, odieuse, pourrie de vice jusqu'à la moelle. Nous ne nous sommes jamais aimés, n'avons jamais connu un seul instant de bonheur ensemble. Rebecca était incapable d'amour, de tendresse, d'humanité. Elle n'était même pas normale. »

Assise sur le sol, enserrant mes genoux, je ne pouvais le quitter des yeux.

« Elle était intelligente, bien sûr. Sacrément intelligente. Personne ne se serait douté en la voyant qu'elle n'était pas la créature la plus aimable, la plus généreuse et la plus douée du monde. Elle savait

exactement ce qu'il fallait dire aux gens, elle savait conformer ses goûts aux leurs. Si elle t'avait rencontrée, elle serait allée se promener dans le jardin avec toi bras dessus bras dessous, appelant Jasper, discutant fleurs, musique, peinture, choisissant un sujet susceptible de te plaire. Et tu aurais été conquise, comme tout un chacun. Tu serais tombée à ses pieds, tu lui aurais voué un culte. »

Il continuait à faire les cent pas, marchant de long en large dans la bibliothèque.

« Quand je l'ai épousée, on m'a dit que j'étais le plus heureux des hommes. Elle était tellement ravissante, tellement accomplie, tellement amusante. Même Grand-Mère, si difficile à contenter à cette époque, l'a adorée dès le premier instant. "Elle possède les trois qualités primordiales chez une épouse. L'éducation, l'intelligence et la beauté." Et je l'ai crue, du moins je me suis forcé à la croire. Mais au fond de moi couvait toujours un doute. Il y avait quelque chose dans ses yeux… »

Le puzzle s'assemblait pièce par pièce, et la véritable Rebecca prenait forme et consistance devant moi, émergeant de son univers fantomatique tel un personnage qui sortirait d'un tableau. Rebecca cinglant son cheval ; Rebecca croquant la vie à belles dents ; Rebecca, triomphante, se penchant à la tribune des musiciens un sourire aux lèvres.

Une fois encore, je me revis sur la plage près de ce pauvre Ben affolé. « Vous êtes gentille. Pas comme l'autre. Vous me mettrez pas à l'asile, dites ? » Il y avait une femme qui traversait les bois la nuit, une femme grande et mince. Elle vous faisait l'effet d'un serpent…

Maxim continuait à parler. Maxim continuait à marcher de long en large dans la bibliothèque. « J'ai tout de suite découvert sa vraie nature, cinq jours après le mariage. Tu te rappelles la fois où je t'ai emmenée sur les collines au-dessus de Monte-Carlo ? Je voulais retourner sur les lieux, me souvenir. Assise là, elle riait, ses cheveux noirs volant au vent ; elle m'a dit la vérité sur elle, elle m'a dit des choses que je ne répéterai jamais à âme qui vive. J'ai compris alors ce que j'avais fait, quelle créature j'avais épousée. La beauté, l'intelligence et l'éducation. Oh, Seigneur. »

Il se tut soudain. Il rejoignit la fenêtre et se mit à contempler les pelouses. Il éclata de rire. Il était à la fenêtre et il riait. C'était insupportable : cela me faisait peur et me rendait malade. C'était insoutenable.

« Maxim ! criai-je. Maxim. »

Il alluma une cigarette et resta là à fumer, sans rien dire. Puis il pivota à nouveau et se remit à arpenter la pièce. « J'ai failli la tuer à ce moment-là. Rien n'aurait été plus facile. Un faux pas, une glissade. Tu te souviens du précipice. Je t'avais fait peur, n'est-ce pas ? Tu as cru que j'étais fou. Je l'étais peut-être. Je le suis peut-être. Ce n'est pas très bon pour la santé mentale, tu sais, de vivre avec le diable… »

Je l'observais qui allait et venait, qui allait et venait, inlassablement.

« Elle a conclu un marché avec moi là-haut, au bord du précipice. "Je dirigerai votre maison, m'a-t-elle dit, je m'occuperai de votre précieux Manderley, j'en ferai la demeure la plus réputée de tout le pays, si vous voulez. Les gens viendront nous voir, les gens nous envieront et parleront de nous ; ils diront que nous sommes le couple le plus chanceux, le plus heureux et le plus beau de toute l'Angleterre. Quelle bonne blague, Max, quel foutu triomphe !" Elle était assise là à flanc de coteau et elle riait, massacrant une fleur dans ses mains. »

Maxim jeta sa cigarette, fumée à peine au quart, dans l'âtre vide.

« Je ne l'ai pas tuée. Je l'ai regardée, je n'ai rien dit, je l'ai laissée rire. Nous sommes remontés dans la voiture ensemble et nous sommes repartis. Et elle a su que je suivrais sa suggestion, que nous viendrions ici à Manderley, que nous ouvririons la demeure toute grande, que nous recevrions, que notre union serait partout qualifiée de succès du siècle. Elle a su que je préférerais sacrifier fierté, honneur, amour-propre, toutes les fichues vertus de la terre, plutôt que de révéler à notre entourage au bout d'une semaine de mariage ce qu'elle m'avait avoué à son sujet. Elle a su que je ne demanderais jamais le divorce de crainte de rendre ses agissements publics, que je ne supporterais jamais qu'on nous montre du doigt, que les journaux nous traînent dans la boue, que tous les gens de la région se mettent à chuchoter dès que mon nom serait prononcé, que tous les touristes de Kerrith affluent à la grille pour scruter le parc en disant : "C'est là qu'il habite, dans cette propriété. C'est Manderley. C'est le domaine qui appartient au type dont le divorce a été rapporté dans la presse. Tu te rappelles ce que le juge a dit de sa femme ?" »

Il vint se planter devant moi. Il me tendit les mains. « Tu me méprises, n'est-ce pas ? Tu n'arrives pas à comprendre ma honte, ma répugnance, mon dégoût. »

Je ne dis rien. Je tenais ses mains contre mon cœur. Je me moquais

bien de sa honte. Rien de ce qu'il m'avait confessé n'avait la moindre importance à mes yeux. Je ne me raccrochais qu'à une chose, et me la répétais, à l'infini. Maxim n'aimait pas Rebecca. Il ne l'avait jamais aimée, jamais, jamais. Ils n'avaient jamais connu un seul instant de bonheur ensemble. Maxim parlait et je l'écoutais, mais ses mots n'avaient aucun sens pour moi. Au fond, tout cela m'était égal.

« Je pensais trop à Manderley. Je faisais passer Manderley en premier, avant tout le reste. Et ce genre d'amour ne mène à rien. Ce n'est pas celui qu'on prêche dans les églises. Le Christ n'a jamais parlé des pierres, des briques ou des murs, de l'amour qu'un homme peut porter à sa parcelle de terre, à son sol natal, à son petit royaume. Cela n'entre pas dans le credo chrétien.

– Mon chéri, mon Maxim, mon amour. »

Je posai ses mains contre mon visage, j'y appuyai mes lèvres.

« Est-ce que tu comprends ? fit-il. Tu comprends, dis, tu comprends ?

– Oui, répondis-je. Oui, mon cœur, mon amour. »

Mais je détournai la tête pour qu'il ne voie pas ma réaction. Quelle importance, que je le comprenne ou non ? Mon cœur était aussi léger qu'une plume qui flottait dans les airs. Il n'avait jamais aimé Rebecca.

« Je ne veux pas repenser à ces années-là, déclara-t-il lentement. Je ne veux même pas te les raconter. La honte et l'humiliation. Le mensonge que nous vivions, elle et moi. La farce minable et sordide que nous jouions ensemble. Devant les amis, devant les relations, même devant les domestiques, des êtres fidèles et confiants comme ce vieux Frith. Tout le monde ici croyait en elle, tout le monde l'admirait, aucun ne se doutait un instant qu'elle les raillait dans leur dos, qu'elle se moquait d'eux, qu'elle les imitait. Je me souviens de jours où la maison était pleine – garden-party, spectacle ou autre –, et où elle déambulait en affichant un sourire d'ange, son bras passé sous le mien, distribuant des récompenses aux enfants. Et puis le lendemain elle se levait à l'aube et elle partait pour Londres. Elle fonçait en voiture vers cet appartement qu'elle gardait près du fleuve comme un animal vers sa bauge, revenant ici à la fin de la semaine, après cinq journées d'ignominie. Ah ça oui, j'ai respecté ma partie du contrat. Je n'ai jamais vendu la mèche. Son foutu bon goût a fait de Manderley ce qu'il est aujourd'hui. Les jardins, les buissons, même les azalées de la Vallée heureuse, tu crois qu'ils existaient du vivant de mon père ? Seigneur, le domaine était une jungle, ravissante, certes, avec un côté sauvage et solitaire non dénué

d'une beauté singulière, mais réclamant à cor et à cri les compétences, les soins et les dépenses qu'il n'aurait jamais consenti à lui accorder, que moi-même je n'aurais jamais pensé lui accorder… sans Rebecca. La moitié du mobilier présent dans la maison ne s'y trouvait pas à l'origine. Le salon tel qu'il est aujourd'hui, le petit salon… tout ça, c'est Rebecca. Ces fauteuils que Frith indique si fièrement aux visiteurs lors de la journée publique, ce panneau de tapisserie… Rebecca, là encore. Bien sûr, certains objets viennent d'ici : ils étaient remisés dans un coin, mon père n'y connaissant rien en meubles ou en tableaux. Mais, pour la plupart, ils ont été achetés par Rebecca. La beauté du Manderley que tu vois aujourd'hui, le Manderley dont les gens parlent, le Manderley qu'ils photographient et qu'ils peignent, ce Manderley, c'est à elle qu'on le doit, à Rebecca. »

Je ne disais rien, je le serrais contre moi. Je voulais qu'il continue à s'épancher ainsi, que son amertume s'apaise et peut-être s'évanouisse, emportant avec elle toute la haine et tout le dégoût refoulés, toute la fange de ces années perdues.

« Et nous avons vécu de cette façon, mois après mois, année après année. J'acceptais tout… à cause de Manderley. Ce qu'elle faisait à Londres ne m'affectait pas… parce que cela n'atteignait pas Manderley. Il faut dire qu'elle s'était montrée prudente les premières années : il n'y a jamais eu le moindre murmure, le moindre chuchotement à son sujet. Et puis, peu à peu, elle a commencé à faire moins attention. Comme un homme quand il se met à boire… Il y va doucement au début, juste un petit coup de temps en temps, une vraie beuverie tous les cinq, six mois. Puis les intervalles se font de plus en plus courts. Bientôt, les excès surviennent tous les mois, toutes les deux semaines, puis tous les deux, trois jours. La marge de sécurité se réduit et il n'est plus question de dissimuler. C'est ce qui s'est passé avec Rebecca. Elle a commencé à inviter ses amis ici. Elle en faisait venir un ou deux qu'elle mélangeait au troupeau du week-end, si bien qu'au début je ne savais pas trop, je n'étais pas tout à fait sûr. Elle organisait des pique-niques à son cottage de la crique. En rentrant un jour d'une chasse en Écosse, je l'ai trouvée là-bas avec une demi-douzaine d'individus, des gens que je n'avais jamais vus. Je l'ai mise en garde, et elle a haussé les épaules : “Enfin, bon Dieu, qu'est-ce que ça peut te faire ?” Je lui ai expliqué qu'elle pouvait voir ses amis à Londres, mais que Manderley était mon territoire. Elle devait respecter cette clause du contrat. Elle a souri ; elle

n’a rien dit. Après ça, elle s’est attaquée à Frank, ce pauvre Frank, si timide, si fidèle. Il est venu me voir un jour et il m’a annoncé qu’il souhaitait quitter Manderley, prendre un autre emploi. Nous avons discuté pendant deux heures, ici dans la bibliothèque, et soudain j’ai compris. Sa résistance a cédé et il m’a tout déballé : elle ne le lâchait pas, elle passait tout le temps chez lui, elle cherchait à le convaincre de venir au cottage. Ce cher Frank, le pauvre, il n’avait rien deviné, il avait toujours cru que nous étions réellement le couple normal et heureux que nous prétendions être.

« J’ai accusé Rebecca d’avoir voulu séduire Frank et elle est aussitôt sortie de ses gonds, m’insultant, recourant à tous les mots les plus orduriers de son riche vocabulaire. Nous avons eu une scène épouvantable, absolument abjecte. Là-dessus, elle est partie pour Londres et elle y est restée un mois. À son retour, elle s’est d’abord tenue tranquille : je me suis dit qu’elle avait retenu la leçon. Bee et Giles sont venus passer un week-end, et j’ai compris ce que j’avais parfois subodoré : Bee n’aimait pas Rebecca. Je crois qu’avec son drôle de tempérament abrupt et carré elle l’avait percée à jour, elle avait deviné que quelque chose n’allait pas. Un week-end difficile, tendu… Giles était parti naviguer avec Rebecca. Bee et moi paressions sur la pelouse. Quand ils sont revenus, j’ai senti à la jovialité un peu exubérante de Giles et à la lueur dans l’œil de Rebecca qu’elle lui avait fait des avances, comme à Frank. J’ai vu Bee qui observait Giles au dîner : il riait plus fort que d’habitude, il parlait un peu trop. Et tout du long Rebecca était assise là en bout de table, avec sa mine angélique… »

Voilà qu’elles s’ajustaient enfin, toutes ces pièces du puzzle. Ces différentes formes tarabiscotées que j’avais tâché d’assembler de mes doigts maladroits et qui ne correspondaient jamais. La conduite bizarre de Frank quand je parlais de Rebecca. Beatrice et son attitude distante, sinon un peu fuyante. Le silence que j’avais toujours pris pour de la compassion et du regret était en fait engendré par la honte et la gêne. Comment avais-je donc pu ne rien voir ? Je me demandais combien il y avait de gens en ce monde qui souffraient, et continuaient de souffrir, parce qu’ils n’arrivaient pas à se départir de leur timidité et de leur réserve, et que, dans leur aveuglement et leur folie, ils construisaient devant eux une immense muraille déformante qui leur cachait la vérité. C’était ce que j’avais fait. J’avais construit de fausses images dans ma tête et n’avais pas cherché plus loin. Je n’avais jamais eu le courage

d'exiger la vérité. Si j'avais fait un simple pas en avant pour sortir de ma timidité, Maxim m'aurait raconté ces choses quatre, ou même cinq mois plus tôt.

« Ce week-end-là a été le dernier que Bee et Giles ont passé à Manderley, dit Maxim. Je ne les ai plus jamais invités seuls. Ils venaient à titre officiel, à des garden-parties ou à des bals. Bee ne m'en a jamais touché mot, et moi non plus. Mais je pense qu'elle avait deviné quelle était ma vie, je pense qu'elle savait. Tout comme Frank. Rebecca a renoué avec sa roublardise. Son comportement était irréprochable, extérieurement. Mais si par hasard je m'absentais alors qu'elle était ici à Manderley, je ne pouvais jamais être sûr de ce qui arriverait. Il y avait eu Frank, et Giles. Elle pouvait jeter son dévolu sur un des ouvriers du domaine, sur quelqu'un de Kerrith, sur n'importe qui… Et alors la bombe éclaterait forcément. Les commérages, la publicité que je redoutais tant. »

J'avais l'impression de me trouver à nouveau près du cottage de la crique, et d'entendre le ploc-ploc de la pluie sur le toit. Je revoyais la poussière sur les maquettes de bateaux, les trous faits par les rats dans le divan. Je revoyais Ben avec ses pauvres yeux d'idiot effrayés. « Vous me mettrez pas à l'asile, dites ? » Je repensais au sentier ombreux et escarpé dans les bois, et je me disais que si une femme se tenait là derrière les arbres, sa robe du soir produirait un froufrou sous la douce brise nocturne.

« Elle avait un cousin, déclara lentement Maxim, un type qui avait vécu à l'étranger, et qui habitait à nouveau en Angleterre. Il venait à Manderley chaque fois que je m'absentais. Frank le voyait souvent. Un type du nom de Jack Favell.

– Je le connais. Il est venu le jour où tu étais à Londres.

– Tu l'as vu toi aussi ? s'étonna Maxim. Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Je l'ai appris par Frank, qui avait vu sa voiture franchir la grille.

– Je ne voulais pas. Je craignais que ça ne te rappelle Rebecca.

– Me la rappeler ? chuchota Maxim. Oh, Seigneur, comme si elle n'était pas assez présente ! »

Le regard perdu, il interrompit son récit, et je me demandai s'il repensait, comme moi, à cette cabine engloutie sous les eaux de la baie.

« Ce dénommé Favell, reprit-il, elle le recevait souvent au cottage. Elle racontait aux domestiques qu'elle partait naviguer et qu'elle ne rentrerait pas avant le lendemain. Et puis elle passait la nuit là-bas avec

lui. Une fois encore, je l'ai avertie. Je l'ai prévenue que si je le trouvais où que ce soit dans le domaine, je lui tirerais dessus. Le lascar avait des antécédents plus que louches… L'idée de cette crapule se promenant dans les bois de Manderley, dans des endroits comme la Vallée heureuse, cette seule idée me rendait fou. J'ai dit à Rebecca que je ne le tolérerais pas. Elle a haussé les épaules. Elle n'a pas blasphémé. J'ai remarqué qu'elle était plus pâle que d'ordinaire, nerveuse, un peu défaite. Je me suis demandé ce qu'elle deviendrait quand elle commencerait à paraître vieille, à se sentir vieille. La vie s'est poursuivie sans anicroches. Pas d'événements notables. Et puis un matin elle est allée à Londres, et elle est revenue le jour même, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Je ne l'attendais pas. J'avais dîné chez Frank ce soir-là. Nous avions beaucoup à faire à cette époque. »

Il s'exprimait désormais par petites phrases courtes et saccadées. Je serrais ses mains très fort entre les miennes.

« Je suis rentré après le dîner, vers dix heures et demie, et j'ai remarqué son foulard et ses gants sur un fauteuil dans le vestibule. Je me suis demandé pourquoi diable elle était revenue. Je suis allé dans le petit salon mais elle n'y était pas. J'ai supposé alors qu'elle était descendue là-bas, à la crique. Et puis soudain j'ai compris que je ne pouvais plus supporter cette vie de mensonges, d'infamie et de duplicité. Il fallait régler le problème, d'une manière ou d'une autre. Je me suis dit que j'allais prendre une arme pour faire peur au type, pour leur faire peur à tous les deux. Je suis descendu illico au cottage. Les domestiques n'ont même pas su que j'étais repassé à la maison. Je suis ressorti discrètement par le jardin et j'ai pris par les bois. J'ai vu la lumière à la fenêtre du cottage et je suis entré sans m'annoncer. À mon grand étonnement, Rebecca était seule. Elle était étendue sur le divan, un cendrier rempli de mégots à côté d'elle. Elle avait l'air malade, patraque.

« J'ai attaqué bille en tête sur Favell et elle m'a écouté sans un mot. “Nous menons cette vie dégradante depuis assez longtemps, vous et moi. Cette fois c'est terminé, comprenez-vous ? Ce que vous faites à Londres ne m'intéresse pas. Vous pouvez y vivre avec Favell, ou avec qui vous voulez. Mais pas ici. Pas à Manderley.”

« Elle n'a rien dit pendant un moment. Elle me fixait, et puis elle a souri. “Et si, à moi, ça me convient mieux de vivre ici, vous ferez quoi ?” a-t-elle demandé.

« “Vous connaissez les conditions. J'ai respecté ma part de notre

saleté de contrat, il me semble. Mais vous avez triché. Vous croyez pouvoir traiter ma maison et mon foyer comme le cloaque où vous vous complaisez à Londres. J'ai supporté beaucoup de choses, mais sapristi, Rebecca, cette fois la coupe est pleine."

« Je la revois écraser sa cigarette dans le cendrier près du divan, puis se mettre debout et s'étirer, les bras au-dessus de la tête.

« "Vous avez raison, Max. Il est temps pour moi d'ouvrir un nouveau chapitre."

« Elle était très pâle, très maigre. Elle s'est mise à marcher de long en large, les mains dans les poches de son pantalon. Elle avait l'air d'un garçon dans sa tenue de marin, un garçon avec un visage d'ange de Botticelli.

« "Avez-vous jamais pensé au mal que vous auriez à bâtir un dossier contre moi ? Au tribunal, j'entends. Si vous vouliez divorcer. Vous vous rendez compte que vous n'avez jamais eu l'ombre d'une preuve contre moi, depuis le tout début ? Tous vos amis, même les domestiques, croient notre union exemplaire.

« "Et Frank ? ai-je répliqué. Et Beatrice ?"

« Elle a renversé sa tête en arrière et elle s'est esclaffée. "Que pourrait bien raconter Frank pour contredire ma propre version des faits ? Vous me connaissez donc si peu ? Quant à Beatrice, n'y a-t-il pas gros à parier qu'elle passerait à la barre des témoins pour le type même de la femme jalouse dont le mari a un jour perdu la tête et s'est couvert de ridicule ? Allons, Max, vous auriez un mal de chien à tenter de prouver quoi que ce soit contre moi."

« Elle se tenait là à me regarder, oscillant sur ses talons, les mains dans les poches, affichant un sourire narquois. "Vous vous rendez compte que Danny, ma femme de chambre personnelle, serait prête à jurer tout ce que je pourrais lui demander, devant un tribunal ? Et que les autres domestiques suivraient aveuglément son exemple et jureraient aussi ? Ils croient que nous vivons ensemble à Manderley comme mari et femme, non ? C'est ce que tout le monde croit, d'ailleurs : vos amis, notre entourage. Alors, comment feriez-vous pour prouver qu'il n'en est rien ?"

« Elle s'est assise sur le bord de la table, balançant ses jambes, ne me quittant pas de l'œil.

« "N'avons-nous pas un peu trop bien incarné la félicité conjugale ?" J'observais le va-et-vient de son pied dans sa sandale rayée, je me

souviens, et mes yeux et ma tête se sont mis à me brûler étrangement.

« “Nous pourrions joliment vous ridiculiser, Danny et moi, a-t-elle ajouté avec douceur. Nous pourrions vous rendre tellement ridicule que personne ne vous croirait, Max, absolument personne.” Toujours ce pied qui se balançait d’avant en arrière, ce maudit pied dans sa sandale à rayures bleues et blanches.

« Tout à coup elle est descendue de la table et s’est plantée devant moi, souriant toujours, les mains dans les poches.

« “Si j’avais un enfant, Max, ni vous ni personne au monde ne pourrait jamais prouver qu’il n’est pas de vous. Il grandirait ici à Manderley, il porterait votre nom. Vous ne pourriez rien y faire. Et à votre mort Manderley lui reviendrait. Vous ne pourriez pas l’empêcher. Le domaine est inaliénable. Vous rêveriez d’un héritier, n’est-ce pas, pour votre cher Manderley ? Cela vous plairait, n’est-ce pas, de voir mon fils couché dans son landau sous le marronnier, jouer à saute-mouton sur la pelouse, chasser les papillons dans la Vallée heureuse ? Cela vous procurerait le plus grand frisson de votre vie, n’est-ce pas, Max, de regarder mon fils grandir de jour en jour, en sachant qu’à votre mort toutes ces merveilles lui appartiendraient ?”

« Elle a attendu quelques secondes, oscillant sur ses talons, puis elle a allumé une cigarette et est allée se poster à la fenêtre. Elle s’est mise à rire. Elle a continué à rire. Je pensais qu’elle n’arrêterait jamais. Puis elle a dit : “Dieu que c’est drôle. D’une drôlerie souveraine, prodigieuse. Vous m’avez bien entendue, tout à l’heure, quand j’ai annoncé que j’allais ouvrir un nouveau chapitre ? À présent vous savez pourquoi. Ils vont se réjouir, n’est-ce pas, tous ces voisins pleins de suffisance, tous ces maudits métayers ? ‘C’était notre vœu le plus cher, Madame’, diront-ils. Je ferai une mère parfaite, Max, comme j’ai fait une épouse parfaite. Et aucun d’eux ne devinera jamais, aucun d’eux n’aura jamais le moindre doute.”

« Elle s’est retournée vers moi en souriant, une main dans la poche, l’autre tenant sa cigarette. Quand je l’ai tuée, elle souriait toujours. Je l’ai visée au cœur. La balle lui a transpercé la poitrine. Elle n’est pas tombée tout de suite. Elle est restée là, à me regarder, avec ce petit sourire, les yeux écarquillés… »

La voix de Maxim avait baissé, à un point tel qu’on aurait cru un murmure. La main que je serrais entre les miennes était froide. Je ne le regardais pas. Je contemplais le corps endormi de Jasper sur le tapis à

côté de moi, avec sa queue qui battait de temps en temps sur le plancher.

« Je n'avais pas pensé qu'il y aurait tant de sang. » Maxim parlait à présent d'une voix lente, fatiguée, sans timbre.

Il y avait un trou sur le tapis, sous la queue de Jasper. Une brûlure de cigarette. Je me demandais depuis combien de temps elle y était. D'après certains, la cendre faisait du bien aux tapis.

« J'ai dû aller chercher de l'eau à la crique, expliqua Maxim. J'ai dû faire je ne sais combien d'allers et retours pour aller chercher de l'eau. Même près de la cheminée, où elle n'avait pas été, il y avait une tache. Il y avait du sang partout autour d'elle sur le sol. Et puis le vent s'est mis à souffler. Il n'y avait pas de loquet à la fenêtre : elle n'arrêtait pas de battre pendant que j'étais là à quatre pattes avec ce torchon et ce seau près de moi. »

Et aussi la pluie sur le toit, pensai-je. Il a oublié la pluie sur le toit. Elle crépitait, fine, légère, très rapide.

« Je l'ai transportée jusqu'au bateau. Il devait être onze heures et demie à ce moment-là, presque minuit. Il faisait très noir. Il n'y avait pas de lune. Le vent soufflait de l'ouest, par rafales. Je l'ai descendue dans la cabine, où je l'ai laissée. Puis j'ai largué les amarres, le youyou attaché à l'arrière, et je suis sorti du petit port à contre-courant. Le vent était avec moi mais il arrivait par risées, et j'étais à l'abri du promontoire. Je me souviens, j'ai pris des ris pour régler la grand-voile à mi-hauteur du mât. Je n'avais pas fait ça depuis longtemps, vois-tu. Je ne naviguais jamais avec Rebecca.

« Et je pensais à la marée, à la vitesse et à la force avec lesquelles elle s'engouffrait dans la petite crique. Aux abords du cap, le vent a fraîchi par effet d'entonnoir. J'ai débouché dans la baie. Une fois passé le phare, j'ai essayé de virer de bord, de contourner le récif. Le foc battait. Pas moyen de le border. Une risée est arrivée : l'écoute m'a échappé des mains et est allée s'entortiller autour du mât. La voile grondait et tremblait. Elle claquait comme un fouet au-dessus de ma tête. Impossible de me rappeler ce que j'étais censé faire. Impossible. J'ai essayé de rattraper l'écoute, mais elle volait dans les airs au-dessus de ma tête. Une autre rafale arrivait droit devant. Nous nous sommes mis à dériver latéralement, en direction du récif. Il faisait sombre, si foutrement sombre que je n'y voyais rien sur le pont noir et glissant. Je ne sais comment, j'ai réussi à descendre dans la cabine. J'étais armé

d'une pointe. Si je n'agissais pas maintenant, il serait trop tard. Nous nous rapprochions dangereusement du récif et d'ici quelques minutes, à cette cadence, il n'y aurait plus assez de fond. J'ai ouvert les vannes de mer. L'eau a commencé à entrer dans la cale. J'ai enfoncé le pic dans la coque. Une des planches s'est fendue en deux. J'ai retiré le pic pour le planter dans une autre latte. L'eau m'a recouvert les pieds. J'ai laissé Rebecca étendue là, sur le plancher. J'ai bien fermé les deux écoutilles. J'ai verrouillé la porte. Quand je suis remonté sur le pont, nous étions à moins de vingt mètres du récif. J'ai jeté à l'eau quelques accessoires qui n'étaient pas attachés. Il y avait une bouée de sauvetage, une paire d'avirons, un rouleau de corde. J'ai sauté dans le youyou. Je me suis écarté et, appuyé sur les rames, j'ai contemplé la scène. Le bateau continuait à dériver. Tout en sombrant. Il sombrait par la proue. Le foc continuait à battre et à claquer comme un fouet. J'avais peur que quelqu'un ne l'entende, un promeneur nocturne marchant sur les falaises, un pêcheur de Kerrith travaillant au large et dont je ne voyais pas le bateau. Le voilier rapetissait : ce n'était plus qu'une ombre noire sur les flots. Le mât a commencé à vibrer, à craquer. Soudain le bateau a chaviré et, tandis qu'il coulait, le mât s'est cassé en deux, en plein milieu. La bouée de sauvetage et les avirons s'éloignaient à la surface de l'eau. Le bateau n'était plus là. Je me rappelle avoir regardé fixement l'endroit où il avait disparu. J'ai regagné la crique à la rame. Il s'est mis à pleuvoir. »

Maxim attendit. Il avait toujours les yeux dans le vide. Puis il les tourna vers moi, assise par terre près de lui.

« Voilà, je t'ai tout raconté. J'ai laissé le canot à la bouée, comme elle l'aurait fait. Je suis retourné inspecter le cottage. Le sol était trempé d'eau salée : elle aurait très bien pu l'avoir mouillé. J'ai repris le sentier à travers bois. Je suis entré dans la maison, j'ai monté l'escalier et rejoint ma penderie. Je me rappelle m'être déshabillé. La pluie et le vent ont redoublé d'intensité. J'étais assis là, sur le lit, quand Mme Danvers a frappé à la porte. Je suis allé ouvrir, en robe de chambre, et je lui ai parlé. Elle s'inquiétait pour Rebecca. Je lui ai dit de retourner se coucher. J'ai refermé la porte. Je suis allé m'installer à la fenêtre de ma penderie et j'ai contemplé la pluie, j'ai écouté les vagues qui déferlaient dans la crique. »

Nous étions assis là tous les deux sans rien dire. Je tenais toujours ses mains froides dans les miennes. Je me demandais pourquoi Robert

ne venait pas desservir le thé.

« Il a sombré trop près de la côte, reprit Maxim. Je comptais l'emmener au large. On ne l'aurait jamais retrouvé si loin dans la baie. Il a coulé trop près.

– C'est à cause du naufrage. Ce ne serait jamais arrivé sinon. Personne n'aurait su.

– Il a coulé trop près », répéta Maxim.

Nous nous tûmes à nouveau. Je commençais à me sentir extrêmement fatiguée.

« Je savais que ça arriverait un jour. Même quand je suis allé à Edgecoombe identifier ce corps, je savais que ça ne rimait à rien, à rien du tout. Ce n'était qu'une question de temps : reculer pour mieux sauter. Rebecca finirait par gagner. Te rencontrer n'a pas modifié le cours des choses, en fait. T'aimer ne change rien à l'affaire. Rebecca savait qu'elle finirait par gagner. Je l'ai vue qui souriait au moment de mourir.

– Rebecca est morte, affirmai-je. C'est cela que nous devons nous rappeler. Rebecca est morte. Elle ne peut pas parler, elle ne peut pas témoigner. Elle ne peut plus te faire de mal.

– Il y a son corps, dit-il. Le plongeur l'a vu. Il gît là-bas, sur le plancher de la cabine.

– Il faut trouver une explication. Il faut trouver un moyen d'expliquer ce cadavre. Voilà : c'est celui de quelqu'un que tu ne connaissais pas. Quelqu'un que tu n'avais jamais vu.

– Des éléments viendront trahir son identité. Les bagues à ses doigts. Même si ses vêtements se sont décomposés, il subsistera forcément des indices. Ce n'est pas comme quelqu'un qui aurait péri en mer et dont le corps aurait été déchiqueté contre les rochers. La cabine est intacte. Rebecca est sûrement étendue sur le plancher telle que je l'ai laissée. Le bateau est resté là, sans bouger, durant tous ces mois. Personne n'a rien déplacé. Le bateau repose toujours tranquillement au fond, à l'endroit où il a sombré.

– Un corps, ça pourrit dans l'eau, non ? chuchotai-je. Même s'il reste là, sans qu'on y touche, l'eau le fera forcément pourrir, non ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas.

– Tu aurais un moyen de te renseigner, d'en apprendre davantage ?

– Le scaphandrier replonge à cinq heures et demie demain matin. Searle a tout organisé. Ils vont essayer de remonter le voilier. Il n'y aura personne dans les parages. J'y vais avec eux. Il envoie son bateau me

prendre à la crique. À cinq heures et demie demain matin.

– Et ensuite ? fis-je. S'ils réussissent à le renflouer ?

– Searle aura ancré sa grosse allège tout près, en eaux profondes. Si le bois du voilier n'a pas pourri, s'il ne s'est pas désagrégé, la grue pourra le hisser sur la barge. Ils retourneront alors vers Kerrith. Searle dit qu'il amarrera l'allège au fond de cette anse abandonnée à mi-chemin du port de Kerrith. Elle est facile d'accès. Il y a de la vase à marée basse et les vacanciers ne peuvent pas s'y rendre en barque. Nous serons tranquilles. Searle dit que nous allons devoir laisser l'eau s'écouler du bateau pour vider la cabine. Il fera venir un médecin.

– Pour quoi faire ? demandai-je. Pourquoi un médecin ?

– Je ne sais pas.

– S'ils découvrent que c'est Rebecca, tu devras dire que tu t'es trompé, pour l'autre corps. Tu devras dire que tu t'es trompé, au sujet du corps dans la crypte, que tu t'es horriblement trompé. Tu devras dire que tu ne te sentais pas bien quand tu es allé à Edgecoombe, que tu ne savais pas ce que tu faisais. Tu n'étais pas sûr, même à l'époque. Tu n'étais pas catégorique. C'était une erreur, simplement une erreur. C'est ce que tu diras, n'est-ce pas ?

– Oui, acquiesça-t-il. Oui.

– Ils n'ont aucune preuve contre toi. Personne ne t'a vu cette nuit-là. Tu étais allé te coucher. Ils ne peuvent rien prouver. Personne ne sait, à part nous. Absolument personne. Pas même Frank. Il n'y a que nous deux au monde qui sachions, Maxim. Rien que toi et moi.

– Oui, fit-il. Oui.

– On pensera que le bateau a chaviré et coulé alors qu'elle était dans la cabine. On pensera qu'elle était descendue chercher un cordage ou quelque chose, et que pendant qu'elle était en bas une rafale venue de la pointe a couché le bateau et qu'elle s'est retrouvée prise au piège. C'est bien ce qu'on pensera, n'est-ce pas ?

– Je n'en sais rien. Je n'en sais rien. »

Soudain la sonnerie du téléphone retentit dans la petite pièce attenante à la bibliothèque.

21.

Maxim passa dans la petite pièce voisine et ferma la porte. Robert entra quelques minutes après pour desservir le thé. Je me levai et lui tournai le dos pour qu'il ne voie pas mon visage. Je me demandais quand la chose commencerait à se savoir, parmi les métayers, à l'office, à Kerrith même. Je me demandais combien de temps il fallait pour qu'une nouvelle finisse par filtrer.

J'entendais le murmure de la voix de Maxim dans la petite pièce derrière. Je ressentais comme une appréhension nauséeuse au creux de mon ventre. La sonnerie du téléphone semblait avoir réveillé jusqu'au plus petit nerf de mon corps. J'avais été assise par terre près de Maxim dans une sorte de rêve, sa main dans la mienne, ma joue contre son épaule. J'avais écouté son récit et une partie de moi s'était attachée à ses pas telle une ombre. Moi aussi j'avais tué Rebecca, moi aussi j'avais sabordé le bateau dans la baie. J'avais écouté à ses côtés le bruit du vent et de la mer. J'avais attendu que Mme Danvers vienne frapper à la porte. Tout cela, je l'avais enduré avec lui, tout cela et bien plus encore. Mais une grande partie de moi était restée assise là sur le tapis, impassible et détachée, ne pensant et n'accordant d'importance qu'à une seule et unique chose, répétant la même formule à l'infini. « Il n'aimait pas Rebecca, il n'aimait pas Rebecca. » Avec la sonnerie du téléphone, ces deux parties de moi s'étaient réunies et avaient recouvré leur unité. J'étais celle que j'avais toujours été, je n'avais pas changé. Mais s'était fait jour en moi quelque chose de nouveau. Mon cœur, malgré toutes ses angoisses et tous ses doutes, était léger et libre. Je n'avais plus peur de Rebecca. Je ne la haïssais plus. Maintenant que je savais qu'elle avait été malfaisante, perverse et dépravée, je ne la haïssais plus. Elle ne pouvait plus me faire de mal. Je pourrais aller dans le petit salon m'installer à son bureau, saisir son stylo plume, regarder son écriture sur les casiers du secrétaire, cela me laisserait froide. Je pourrais aller dans sa chambre dans l'aile ouest, me tenir à la fenêtre exactement comme je l'avais fait ce matin, et je n'aurais pas peur. Le pouvoir de Rebecca s'était évaporé, de la même manière que la brume. Elle ne me hanterait plus jamais. Elle ne se dresserait plus jamais derrière moi en haut de l'escalier, ne

prendrait plus jamais place à côté de moi dans la salle à manger, ne s'appuierait plus jamais à la balustrade de la galerie pour m'observer dans le vestibule. Maxim ne l'avait jamais aimée. Je ne la haïssais plus. Son corps était de retour, son bateau avait été retrouvé avec son drôle de nom si prophétique, *Je reviens**, mais j'étais libérée d'elle à tout jamais.

J'étais libre à présent d'être avec Maxim, de le toucher, de le serrer dans mes bras et de l'aimer. Je ne serais plus jamais une enfant. Ce ne serait plus moi, moi, moi, ce serait nous, ce serait nous deux. Nous allions être ensemble. Nous allions affronter ces difficultés ensemble, lui et moi. Ni le capitaine Searle, ni le plongeur, ni Frank, ni Mme Danvers, ni Beatrice, ni les hommes et les femmes de Kerrith dévorant leurs journaux ne pourraient désormais avoir raison de nous. Notre bonheur n'était pas venu trop tard. Je n'étais plus ingénue. Je n'étais plus timide. Je n'avais plus peur. J'allais me battre pour Maxim. J'allais mentir, jurer et me parjurer, j'allais blasphémer et prier. Rebecca n'avait pas gagné. Rebecca avait perdu.

Robert avait emporté le plateau du thé et Maxim revint dans la bibliothèque.

« C'était le colonel Julyan. Il vient de parler avec Searle. Il nous accompagne au bateau demain matin. Searle lui a raconté.

– Le colonel Julyan ? Pourquoi cela ?

– C'est le magistrat en charge à Kerrith. Il faut qu'il soit présent.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il m'a demandé si j'avais la moindre idée de l'identité du cadavre.

– Tu as répondu quoi ?

– J'ai dit que je ne savais pas. J'ai dit que Rebecca était censée être seule. J'ai dit que j'ignorais qu'il y avait quelqu'un d'autre.

– Il a réagi ?

– Oui.

– Et qu'a-t-il dit ?

– Il m'a demandé si je pouvais m'être trompé à Edgecoombe.

– Il a dit ça ? Il a déjà dit ça ?

– Oui.

– Et toi ?

– J'ai répondu que c'était possible. Que je ne savais pas.

– Il sera donc avec vous demain quand vous irez inspecter le voilier ? Lui, le capitaine Searle et un médecin.

– L'inspecteur Welch, aussi.

– L'inspecteur Welch ?

– Oui.

– Pourquoi ? Pourquoi l'inspecteur Welch ?

– C'est l'usage, quand on trouve un corps. »

Je ne dis rien. Nous nous dévisagions mutuellement. Je sentis la petite douleur renaître au creux de mon ventre.

« Ils n'arriveront peut-être pas à remonter le bateau, déclarai-je.

– Peut-être.

– Dans ce cas, ils ne seraient pas en mesure d'examiner le corps, pas vrai ?

– Je n'en sais rien. »

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le ciel était blanc et bas comme quand j'avais quitté les falaises. Mais il n'y avait pas de vent. Tout était immobile et silencieux.

« Tout à l'heure je croyais que le vent allait se mettre à souffler du sud-ouest, mais il est retombé, dit Maxim.

– Oui.

– Ce sera calme plat demain pour le plongeur. »

La sonnerie du téléphone retentit à nouveau dans la petite pièce. Urgente et stridente, son injonction avait quelque chose d'angoissant. Maxim et moi échangeâmes un regard. Puis il s'esquiva pour répondre, refermant la porte derrière lui comme précédemment. L'étrange douleur qui me tenaillait était toujours là. Elle avait ressurgi plus forte encore avec la sonnerie. Cette sensation me ramenait des années en arrière au temps de mon enfance. C'était la douleur que j'avais connue toute petite fille, quand les fusées d'alarme éclataient au-dessus des rues de Londres et que je me réfugiais, tremblante, sans comprendre, sous un placard logé sous l'escalier. C'était la même sensation, la même douleur.

Maxim reparut dans la bibliothèque. « Ça commence, dit-il lentement.

– Que veux-tu dire, que s'est-il passé ? demandai-je, soudain transie.

– C'était un reporter, le type du *County Chronicle*. Il voulait savoir si c'était vrai que le bateau appartenant à la première Mme de Winter avait été retrouvé… J'ai répondu qu'en effet un bateau avait été retrouvé, mais que nous n'en savions pas plus. Que ce n'était pas forcément le sien.

– Il n'a rien dit d'autre ?

– Non. Il m’a demandé si je pouvais confirmer la rumeur selon laquelle un corps se trouvait dans la cabine.

– Non !

– Si. Quelqu’un a dû parler. Pas Searle, j’en suis sûr. Le plongeur, un de ses amis… Ces gens-là ne peuvent pas tenir leur langue. L’histoire aura fait le tour de Kerrith avant le petit déjeuner demain matin.

– Qu’est-ce que tu as dit, à propos du corps ?

– Que je ne savais pas. Que je n’avais pas de déclaration à faire. Et que je lui serais obligé de ne plus me téléphoner.

– Tu vas les irriter. Tu vas les braquer contre toi.

– Tant pis. Je ne fais pas de déclarations aux journaux. Je ne veux pas que ces types se croient autorisés à téléphoner et à poser des questions.

– Il serait peut-être bon de les avoir dans notre camp, objectai-je.

– Si on en vient à se battre, je me battrai sans eux. Je n’ai pas besoin de l’appui d’un journal.

– Le reporter appellera quelqu’un d’autre. Il va chercher à joindre le colonel Julyan ou le capitaine Searle.

– Ça lui fera une belle jambe, répliqua Maxim.

– Si seulement nous pouvions faire quelque chose. Toutes ces heures devant nous, et nous sommes assis là, désœuvrés, à attendre le matin.

– Il n’y a rien qu’on puisse faire », déclara Maxim.

Nous restâmes dans la bibliothèque. Maxim prit un livre mais je savais qu’il ne lisait pas. De temps à autre je le voyais dresser la tête pour écouter, comme s’il entendait à nouveau le téléphone. Mais il ne sonna plus. Personne ne nous dérangea. Nous nous habillâmes pour dîner comme à l’accoutumée. Il me semblait incroyable qu’à la même heure la veille j’aie pu être en train d’enfiler ma robe blanche et d’ajuster ma perruque bouclée devant le miroir de ma coiffeuse. On aurait dit un vieux cauchemar oublié, un de ces incidents qu’on se remémore des mois plus tard sans y croire. Ce fut Frith qui nous servit, revenu de son après-midi de congé. Son visage était grave, sans expression. Je me demandai s’il était allé à Kerrith et s’il y avait appris quelque chose.

Après le dîner nous retournâmes dans la bibliothèque. Nous n’étions guère loquaces. Je m’installai par terre aux pieds de Maxim, ma tête contre ses genoux. Il promenait ses doigts dans mes cheveux, mais pas avec sa distraction d’antan. Il ne donnait plus l’impression de caresser

Jasper. Je sentais le bout de ses doigts sur mon crâne. Parfois il m'embrassait. Parfois il me disait des mots doux. Il n'y avait plus aucune ombre entre nous, et si nous nous taisions, c'était que le silence nous était naturel. J'étais étonnée de pouvoir être si heureuse quand notre petit univers alentour était si noir. C'était un bonheur d'un genre étrange. Pas ce que j'avais rêvé ni espéré. Ce n'était pas le bonheur que j'avais imaginé dans mes heures solitaires. Il n'y avait rien de fébrile ni de pressant dans ce bonheur. C'était un bonheur calme et paisible. Les portes-fenêtres de la bibliothèque étaient grandes ouvertes, et lorsque nous n'étions pas occupés à nous parler ou à nous caresser, nous nous contentions de regarder le ciel sombre et maussade.

Il avait dû pleuvoir dans la nuit car en me réveillant le lendemain matin, juste après sept heures, et en allant à la fenêtre, je vis que les fleurs dans la roseraie étaient fermées et qu'elles penchaient la tête, tandis que les talus gazonnés qui menaient vers les bois étaient mouillés et argentés. Il flottait dans l'air une légère odeur de brume et d'humidité, l'odeur qui accompagne la chute des premières feuilles. Je me demandai si l'automne allait arriver avec deux mois d'avance. Maxim ne m'avait pas réveillée lorsqu'il s'était levé à cinq heures. Il avait dû sortir tout doucement de son lit puis traverser la salle de bains et rejoindre sa penderie sans faire le moindre bruit. À présent, il se trouvait sûrement là-bas dans la baie, avec le colonel Julyan, le capitaine Searle et les hommes du chaland. Le chaland devait être arrivé, sa grue et ses chaînes en train d'extraire des eaux le voilier de Rebecca. Je pensai à cette scène calmement, froidement, sans émotion. Je me représentais tous ces gens réunis dans la baie, et la petite coque sombre du voilier remontant lentement à la surface, détrempée, ruisselante, algues vert pré et coquillages accrochés à ses flancs. Lorsqu'ils le déposeraient sur la barge, l'eau s'en écoulerait à flots pour retourner à la mer. Le bois du petit bateau serait ramolli et grisâtre, en bouillie par endroits. Il sentirait la vase et la rouille, mais aussi cette algue noire qui pousse dans les grands fonds près des rochers constamment immergés. Peut-être la plaque portant le nom du voilier était-elle toujours fixée à l'arrière. *Je reviens**. Les caractères désormais verdis et ternis. Les clous complètement corrodés. Et puis Rebecca elle-même était là, gisant sur le plancher de la cabine.

Je pris mon bain, m'habillai, puis descendis déjeuner à neuf heures comme d'habitude. Il y avait une grosse pile de lettres sur mon assiette.

De gens qui nous remerciaient pour le bal. Je les feuilletai, sans toutes les lire. Frith voulait savoir s'il devait garder le repas au chaud pour Maxim. Je lui répondis que j'ignorais quand il reviendrait. Il avait été obligé de sortir de bonne heure, expliquai-je. Frith ne fit aucun commentaire. Il avait une mine très solennelle, très grave. Je me demandai une nouvelle fois s'il était au courant de quelque chose.

Mon petit déjeuner terminé, j'emportai mon courrier dans le petit salon. La pièce sentait le renfermé ; on ne l'avait pas aérée. J'ouvris les fenêtres toutes grandes pour laisser entrer l'air frais et vif. Les fleurs sur la cheminée courbaient la tête, déjà fanées pour beaucoup d'entre elles. Les pétales jonchaient le sol. Je sonnai et Maud, la petite bonne, apparut dans la pièce.

« Personne ne s'est occupé du petit salon ce matin, déclarai-je. Même les fenêtres étaient fermées. Et les fleurs sont mortes. Vous voulez bien les enlever, je vous prie ? »

Elle semblait nerveuse et contrite. « Je suis vraiment navrée, Madame, dit-elle en allant à la cheminée pour y prendre les vases.

– Que cela ne se reproduise pas.

– Non, Madame. »

Elle sortit de la pièce avec les fleurs. Je n'aurais pas cru qu'il serait aussi facile de se montrer sévère. Je me demandai pourquoi j'avais eu tant de mal auparavant. Le menu du jour était posé sur le secrétaire. Saumon froid mayonnaise, veau en gelée, galantine de volaille, soufflé. Ces différents mets figuraient au buffet le soir du bal. De toute évidence, on continuait à nous servir les restes. Il devait s'agir du déjeuner froid que je n'avais pas touché hier. Le personnel se la coulait douce, apparemment. Je barrai la liste d'un trait de plume et sonnai Robert. « Dites à Mme Danvers de faire préparer quelque chose de chaud. S'il reste des plats froids à finir, nous n'en voulons pas dans la salle à manger.

– Très bien, Madame », dit-il.

Je lui emboîtai le pas et allai dans le local aux fleurs prendre mon sécateur. Puis je sortis cueillir quelques boutons de roses. La fraîcheur s'était dissipée. Il allait faire une chaleur aussi lourde que la veille. Je me demandai s'ils étaient encore dans la baie ou s'ils avaient déjà gagné l'anse solitaire avant le port de Kerrith. Je n'allais pas tarder à avoir des nouvelles. Maxim n'allait pas tarder à rentrer me raconter. Quoi qu'il arrive, je devais rester calme et silencieuse. Quoi qu'il arrive, je ne

devais pas avoir peur. Je cueillis mes roses et les apportai dans le petit salon. Le tapis avait été épousseté, et les pétales ramassés. J'entrepris d'arranger les fleurs dans les vases que Robert avait remplis d'eau. J'avais presque terminé lorsqu'on frappa à la porte.

« Entrez. »

C'était Mme Danvers. Elle tenait la feuille du menu à la main. Ses traits étaient pâles et fatigués. Elle avait de grands cernes autour des yeux.

« Bonjour, madame Danvers.

– Je ne comprends pas pourquoi vous avez renvoyé le menu et rectifié la commande par l'entremise de Robert. Pourquoi avez-vous fait cela ? »

Je la regardai, une rose à la main.

« Ce veau en gelée et ce saumon ont déjà été proposés hier, dis-je. Je les ai vus sur la desserte. Je préférerais quelque chose de chaud aujourd'hui. Si on ne veut pas de ces restes à l'office, vous feriez mieux de les jeter. Il y a tellement de gaspillage dans cette maison de toute manière qu'un peu plus, un peu moins… »

Elle me scrutait avec insistance mais ne broncha pas. Je mis la rose dans le vase avec les autres.

« Ne me dites pas que vous n'avez aucune solution de rechange, madame Danvers. Vous gardez sûrement en réserve des menus pour toutes les occasions.

– Je n'ai pas l'habitude qu'on me fasse transmettre les messages par Robert. Quand Mme de Winter désirait une modification, elle m'appelait toujours personnellement au moyen du téléphone intérieur.

– Je crains de ne guère m'intéresser aux méthodes de Mme de Winter. Voyez-vous, c'est moi qui suis Mme de Winter aujourd'hui. Et si je juge bon d'envoyer mes instructions par l'intermédiaire de Robert, je le ferai. »

À ce moment-là, Robert entra dans la pièce. « Le *County Chronicle* au téléphone, Madame.

– Dites au *County Chronicle* que je suis absente.

– Bien, Madame. »

Il quitta la pièce.

« Eh bien, madame Danvers, autre chose ? »

Elle continuait à me dévisager. Elle ne disait toujours rien. « Si vous n'avez rien à ajouter, vous feriez mieux d'aller prévenir la cuisinière,

pour le déjeuner chaud. Je suis très occupée.

– Pourquoi le *County Chronicle* voulait-il vous parler ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Est-ce vrai, l'histoire que Frith a rapportée de Kerrith hier soir ? demanda-t-elle d'une voix lente. Le bateau de Mme de Winter aurait été retrouvé ?

– Il circule une histoire pareille ? fis-je. Je crains de n'être au courant de rien.

– Le capitaine Searle, le capitaine du port de Kerrith… il est passé hier, n'est-ce pas ? Robert me l'a dit : c'est lui qui l'a fait entrer. D'après Frith, le bruit court à Kerrith que le plongeur chargé d'inspecter le navire naufragé serait tombé sur le voilier de Mme de Winter.

– Peut-être… Vous feriez mieux d'attendre le retour de M. de Winter : vous pourrez l'interroger directement.

– Pourquoi M. de Winter s'est-il levé si tôt ?

– Cela ne regarde que lui », répliquai-je.

Elle continuait à me fixer avec insistance. « D'après Frith, il y aurait un corps dans la cabine du voilier. Comment est-ce possible ? Mme de Winter naviguait toujours seule.

– Inutile de me questionner, madame Danvers. Je n'en sais pas plus que vous.

– C'est bien certain ? » fit-elle avec lenteur.

Elle m'observait toujours. Je me détournai. Je replaçai le vase sur la table près de la fenêtre.

« Je donnerai les ordres concernant le déjeuner », assura-t-elle. Elle attendit un instant. Je ne dis rien. Et elle se retira. Elle n'arrivait plus à me faire peur… Elle et Rebecca avaient perdu leur pouvoir sur moi. Tout ce qu'elle pouvait dire ou faire désormais n'avait plus d'importance et ne m'atteindrait plus. Je la savais mon ennemie et cela m'était égal. Mais si elle apprenait la vérité sur le corps dans le bateau et devenait aussi l'ennemie de Maxim ? Je m'assis dans le fauteuil. Je posai le sécateur sur la table. Je n'avais plus envie de composer des bouquets. Je me demandais ce que fabriquait Maxim. Je n'arrêtais pas de me demander pourquoi le reporter du *County Chronicle* avait encore téléphoné. La sensation de nausée m'envahit à nouveau. J'allai me pencher à la fenêtre. Il faisait très chaud. Il y avait de l'orage dans l'air. Les jardiniers s'étaient remis à tondre. L'un d'eux allait et venait avec son engin au sommet du talus. J'étais incapable de demeurer

tranquillement dans le boudoir. Abandonnant mon sécateur et mes roses, je sortis sur la terrasse. Je me mis à aller et venir. Jasper me suivait à pas de velours, se demandant pourquoi je ne l'emmenais pas se promener. Je continuai à marcher de long en large. Vers onze heures et demie, Frith vint m'avertir :

« M. de Winter au téléphone, Madame. »

Je traversai la bibliothèque pour rejoindre la petite pièce au fond. Mes mains tremblaient en décrochant.

« C'est toi ? fit-il. Ici Maxim. Je t'appelle du bureau du domaine. Je suis avec Frank.

– Oui ? »

Il y eut un silence. « Je ramènerai Frank et le colonel Julyan à une heure pour déjeuner.

– Oui. »

J'attendis. J'attendais qu'il poursuive. « Ils ont réussi à remonter le bateau, reprit-il. Je reviens de l'anse où on l'a laissé.

– Oui.

– Searle était là, mais aussi le colonel Julyan, Frank et les autres. »

Je me demandais si Frank se tenait près de lui, et si c'était pour cela que Maxim se montrait si froid, si distant.

« Alors, entendu, conclut-il. Nous serons là vers une heure. »

Je raccrochai. Il ne m'avait rien dit. Je ne savais toujours pas ce qui s'était passé. Je retournai sur la terrasse, prévenant Frith que nous serions quatre au déjeuner au lieu de deux.

Une heure s'écoula, lente, interminable. Je montai à l'étage enfiler une robe plus légère. Je redescendis. J'allai m'installer dans le salon pour attendre. À une heure moins cinq, j'entendis une voiture dans l'allée, puis des voix dans le vestibule. Je rajustai ma coiffure devant la glace. J'étais très pâle. Je me pinçai les joues pour leur redonner un peu de couleur et demeurai plantée là afin de les accueillir. Maxim apparut, puis Frank, et le colonel Julyan. Je me rappelai avoir vu ce dernier au bal : il était déguisé en Cromwell. Il paraissait rabougri aujourd'hui, différent. Quelqu'un de nettement plus petit.

« Comment allez-vous ? » Il s'exprimait d'un ton paisible, grave, comme un médecin.

« Demande à Frith d'apporter le sherry, dit Maxim. Je vais me laver les mains.

– Moi aussi », dit Frank.

Je n'eus pas le temps de sonner que Frith surgit avec le sherry. Le colonel Julyan n'en voulut pas. J'en pris un pour m'occuper les mains. Le colonel Julyan vint se poster à côté de moi à la fenêtre.

« C'est une affaire extrêmement pénible, madame, dit-il avec douceur. Je suis terriblement peiné pour vous et votre mari.

– Merci », dis-je.

Je bus une gorgée de mon sherry, puis reposai le verre sur la table. J'avais peur qu'il ne remarque mon tremblement.

« Ce qui rend les choses si difficiles, expliqua-t-il, c'est que votre mari ait identifié cet autre corps, l'année dernière.

– Je ne comprends pas très bien.

– Vous n'êtes pas au courant de ce que nous avons découvert ce matin ?

– Je sais qu'il y a un corps. Que le plongeur a trouvé un corps.

– En effet. » Il lança un bref regard par-dessus son épaule en direction du hall. « Il s'agit d'elle, j'en ai peur, sans l'ombre d'un doute, expliqua-t-il en baissant la voix. Je ne puis entrer dans les détails avec vous, mais les éléments étaient suffisants pour que votre mari et le Dr Phillips l'identifient formellement. »

Il s'interrompit brusquement puis s'écarta. Maxim et Frank étaient revenus dans la pièce.

« Le déjeuner est servi. Si nous y allions ? » suggéra Maxim.

Je les précédai, le cœur comme une pierre, lourd et engourdi. Le colonel Julyan prit place à ma droite, Frank à ma gauche. J'évitai de regarder Maxim. Frith et Robert nous présentèrent l'entrée. La conversation tournait autour du temps. « J'ai vu dans le *Times* qu'hier à Londres il avait fait près de trente degrés, dit le colonel Julyan.

– C'est vrai ? fis-je.

– Oui. Ce doit être affreux pour les pauvres diables qui sont coincés là-bas.

– Oui, affreux, acquiesçai-je.

– Il fait souvent plus chaud à Paris qu'à Londres, intervint Frank. Je me souviens d'un week-end là-bas à la mi-août… Absolument impossible de dormir. Pas un souffle d'air dans toute la ville. La température dépassait les trente-trois degrés.

– Mais les Français dorment toujours fenêtres fermées, non ? s'enquit le colonel Julyan.

– Je ne sais pas. Je logeais à l'hôtel. La plupart des clients étaient

américains.

– Vous connaissez bien la France, j'imagine, Madame ? demanda le colonel Julyan.

– Pas si bien que cela.

– Ah bon ! J'avais dans l'idée que vous y aviez vécu plusieurs années…

– Non.

– Ma femme séjournait à Monte-Carlo quand je l'ai rencontrée, expliqua Maxim. Ce n'est pas exactement la France, si ?

– Non, j'imagine que non. Ce doit être très cosmopolite. Mais la côte est jolie, je crois ?

– Très jolie, confirmai-je.

– Pas aussi découpée qu'ici, hein ? En tout cas, je sais ce que je choisirais. L'Angleterre, et sans hésitation, s'il faut se fixer quelque part. Au moins, en Angleterre, on sait à quoi s'en tenir.

– Les Français pensent sûrement la même chose de la France, dit Maxim.

– Ah ça, sans doute », admit le colonel Julyan.

Nous continuâmes notre repas en silence. Frith était planté derrière ma chaise. Nous pensions tous à la même chose, mais à cause de Frith, il nous fallait poursuivre notre petite comédie. Frith avait à mon avis les mêmes pensées en tête, et je me disais que tout serait assurément plus facile si nous renoncions aux convenances et le laissions participer à notre conversation. Robert entra avec les boissons. On changea nos assiettes. Le plat suivant arriva. Mme Danvers n'avait pas oublié mon souhait de manger chaud. Je me servis d'une sorte de ragoût couvert d'une sauce aux champignons.

« J'ai l'impression que tout le monde s'est régalé à votre magnifique réception l'autre soir, déclara le colonel Julyan.

– Vous m'en voyez ravie, dis-je.

– Ça fait un bien fou aux gens des environs, ce genre de fête.

– Oui, je suppose que oui.

– C'est un instinct universel de l'espèce humaine, non, ce besoin de se déguiser ? observa Frank.

– Je dois être très inhumain dans ce cas, plaisanta Maxim.

– Il est normal d'avoir envie de changer d'apparence, déclara le colonel Julyan. Nous ne sommes tous que des enfants, par certains côtés. »

Je me demandai quel plaisir il avait pris à se déguiser en Cromwell… Je ne l’avais pas beaucoup vu lors du bal. Il avait passé la majeure partie de la soirée dans le petit salon, à jouer au bridge.

« Vous ne jouez pas au golf, par hasard, Madame ? demanda-t-il.

– Non, je crains que non.

– Vous devriez vous y mettre. Ma fille aînée adore ça, mais elle ne trouve pas beaucoup de jeunes partenaires. Je lui ai offert une petite voiture pour son anniversaire, et elle va sur la côte nord pratiquement tous les jours. Ça lui fait une occupation.

– C’est formidable, commentai-je.

– C’est elle qui aurait dû être le garçon. Mon fils est tout différent. Absolument nul en sport. Toujours à écrire de la poésie… J’imagine que ça lui passera.

– Et comment ! s’exclama Frank. Moi aussi j’écrivais des poèmes à son âge. D’affreuses inepties, d’ailleurs. Aujourd’hui j’ai arrêté.

– Dieu du ciel, j’espère bien ! s’écria Maxim.

– Je ne sais pas de qui il tient ça, insista le colonel Julyan. Sûrement pas de sa mère ni de moi. »

Il y eut encore un long silence. Le colonel Julyan reprit du ragoût. « Mme Lacy avait l’air très en forme l’autre soir, remarqua-t-il.

– Oui, acquiesçai-je.

– Son costume était tout débraillé, comme d’habitude, dit Maxim.

– Ces robes orientales doivent être diablement difficiles à attacher. Pourtant on dit qu’elles sont bien plus confortables et tiennent bien moins chaud que tout ce que vous, mesdames, portez en Angleterre.

– Ah bon ?

– Oui, c’est ce qu’on dit. Toutes ces draperies repousseraient, paraît-il, les rayons du soleil.

– Comme c’est curieux, s’étonna Frank. On penserait plutôt le contraire.

– Non, apparemment non.

– Vous connaissez l’Orient, mon colonel ? demanda Frank.

– Je connais l’Extrême-Orient. J’ai passé cinq ans en Chine. Puis je suis allé à Singapour.

– La spécialité, là-bas, c’est bien le curry ? demandai-je.

– Oui, on mangeait de très bons currys à Singapour.

– J’adore le curry, déclara Frank.

– Ah, mais en Angleterre ce n’est pas du tout du curry, rectifia le

colonel. Plutôt du hachis. »

On enleva les assiettes. Arrivèrent un soufflé et une salade de fruits. « Je suppose que c'est bientôt la fin des framboises, reprit le colonel. Cet été a été merveilleux pour les framboises, n'est-ce pas ? Nous avons fait des pots et des pots de confiture.

– Je trouve que les framboises ne font pas une très bonne confiture, dit Frank. Il y a toujours des tas de petits pépins.

– Il faudra venir goûter la nôtre. Elle n'a pas beaucoup de pépins.

– Nous allons avoir des pommes en abondance cette année à Manderley, déclara Frank. Je disais à Maxim il y a quelques jours que nous devrions connaître une saison record. Nous allons pouvoir en envoyer des quantités à Londres.

– Ça rapporte vraiment ? s'étonna le colonel Julyan. Une fois payés vos ouvriers pour la besogne supplémentaire, puis la mise en cageots et le transport, il reste quand même un bénéfice intéressant ?

– Je vous crois, qu'il en reste ! confirma Frank.

– Tiens, tiens… Il faudra que j'en parle à ma femme. »

Le soufflé et la salade de fruits furent bientôt terminés. Robert apparut avec le fromage et les biscuits, et quelques minutes plus tard Frith surgit avec le café et les cigarettes. Puis tous deux quittèrent la pièce en refermant la porte. Nous bûmes notre café en silence. Je contemplais fixement mon assiette.

Le colonel reprit son ton confidentiel du début : « Je disais à votre femme avant le déjeuner, de Winter, que le plus embêtant dans toute cette pénible affaire, c'est que vous ayez identifié ce premier corps.

– Oui, bien sûr, concéda Maxim.

– Étant donné les circonstances, intervint Frank, l'erreur était à mon avis bien naturelle. Les autorités avaient demandé à Maxim de venir à Edgecoombe, en présupposant d'emblée que le corps était celui de Mme de Winter. Et puis Maxim n'allait pas bien à l'époque. Je voulais l'accompagner, mais il avait insisté pour s'y rendre seul. Il n'était pas en état de procéder à pareille identification.

– Ne dites pas de sottises, protesta Maxim. J'allais parfaitement bien.

– Enfin, peu importe, dit le colonel Julyan. Vous avez effectué cette première identification, et la seule chose à faire à présent est de reconnaître l'erreur commise. Il semble qu'il n'y ait aucun doute cette fois.

– En effet, admit Maxim.

– Je voudrais pouvoir vous épargner les formalités et la publicité d'une enquête, mais je crains que ce ne soit impossible.

– Évidemment, dit Maxim.

– Je ne pense pas que ce sera très long. Il suffira que vous confirmiez l'identification, et puis que Tabb, qui, selon vos dires, s'était chargé de transformer le bateau quand votre femme l'avait ramené de France, atteste que celui-ci était à même de prendre la mer en toute sécurité. Non, ce qui me tracasse, c'est cette maudite publicité autour de l'événement. Tellement triste et déplaisant pour vous et votre femme…

– Ce n'est pas grave, dit Maxim. Nous comprenons.

– Vraiment fâcheux que ce maudit navire soit allé s'échouer là, soupira le colonel Julyan. Sans ce naufrage, cette malheureuse histoire n'aurait jamais ressurgi.

– Non, dit Maxim.

– La seule consolation, c'est que nous savons maintenant que la mort de la pauvre Mme de Winter a dû être rapide et soudaine. Pas la lente et atroce agonie que nous nous figurions. Il n'a pu être question pour elle d'essayer de nager.

– Pas question, non, reconnut Maxim.

– Elle sera descendue chercher quelque chose, et puis la porte se sera bloquée, et une rafale aura fait gîter le bateau sans personne à la barre. Un terrible accident.

– Oui.

– C'est ainsi que les choses ont dû se passer, vous ne croyez pas, Crawley ? demanda le colonel Julyan en se tournant vers Frank.

– Oh, oui, sans aucun doute », acquiesça celui-ci.

Je relevai la tête et je vis Frank qui regardait Maxim. Il détourna tout de suite les yeux, mais j'eus le temps de percer leur expression. Frank savait. Et Maxim ne savait pas qu'il savait. Je continuai à remuer mon café. Ma main était brûlante, moite.

« J'imagine que tôt ou tard tout le monde commet des erreurs de jugement, déclara le colonel Julyan. Et alors là, attention ! Mme de Winter savait forcément qu'avec l'effet d'entonnoir le vent soufflait par bourrasques dans la baie, et qu'il n'était pas prudent de quitter la barre d'un petit bateau comme celui-là. Elle avait dû naviguer seule dans ce secteur des dizaines de fois. Et voilà qu'au moment fatidique elle a couru un risque, et que ce risque l'a tuée. C'est une leçon pour nous tous.

– Un accident est si vite arrivé, renchérit Frank. Même avec les gens les plus aguerris. Songez au nombre de personnes qui meurent à la chasse tous les ans.

– Ah, je sais bien. Mais là, le plus souvent, c'est le cheval qui vous joue des tours. Si Mme de Winter n'avait pas quitté la barre, l'accident ne serait jamais arrivé. Quelle drôle d'idée elle a eue… Je l'ai observée à de multiples reprises lors des régates de Kerrith le samedi, et je ne l'ai jamais vue commettre une faute aussi élémentaire. C'est le genre de bourde que ferait un débutant. Et à cet endroit-là, en plus, tout près du récif.

– Il y avait de grosses rafales ce soir-là, rappela Frank. Quelque chose aura cassé, ou bien se sera bloqué… Elle sera descendue chercher un canif.

– Bien sûr. Bien sûr. Enfin, nous ne saurons jamais. Et je ne crois pas que cela nous avancerait à grand-chose. Comme je l'ai dit, j'aimerais pouvoir arrêter cette enquête, mais je ne peux pas. J'essaie d'organiser l'audience pour mardi matin : ce sera aussi bref que possible. Une simple formalité. Mais je crains que nous n'arrivions pas à bannir les journalistes. »

Il y eut un autre silence. Je profitai de ce temps mort pour repousser ma chaise.

« Et si nous allions dans le jardin ? » suggérai-je.

Tout le monde se leva et j'ouvris la marche vers la terrasse. Caressant Jasper, le colonel Julyan remarqua :

« C'est devenu un joli chien.

– Oui, acquiesçai-je.

– Ils font de braves compagnons.

– C'est vrai. »

Nous restâmes là environ une minute. Puis il jeta un coup d'œil à sa montre.

« Merci pour ce déjeuner absolument excellent. J'ai un après-midi assez chargé ; j'espère que vous m'excuserez si je file.

– Bien sûr, dis-je.

– Je suis vraiment navré de ce qui s'est passé. Vous avez toute ma sympathie. Enfin bon, une fois l'enquête terminée, vous devrez l'un et l'autre oublier l'épisode.

– Oui, dis-je. Oui, nous ferons tout pour.

– Ma voiture est dans l'allée. Crawley voudra peut-être que je

l'emmène… Crawley ? Je peux vous déposer au bureau si cela vous arrange.

– Merci, mon colonel. »

Frank me rejoignit et il me prit la main. « À très bientôt, dit-il.

– Oui », répondis-je.

J'évitai de le regarder. J'avais peur qu'il ne lise dans mes yeux. Je ne voulais pas qu'il sache que je savais. Maxim les accompagna jusqu'à la voiture. Après leur départ, il vint me retrouver sur la terrasse. Il m'attrapa le bras. Debout côte à côte, nous regardions les pelouses vertes qui descendaient vers la mer et le phare au bout du cap.

« Tout va bien se passer, dit-il. Je suis très calme, très confiant. Tu as vu comment était Julyan au déjeuner, et Frank. Il n'y aura aucune difficulté à l'audience. Tout va bien se passer. »

Je ne dis rien. Je serrai son bras.

« Il était exclu de prétendre que le corps n'était pas celui de Rebecca, reprit-il. Les indices étaient suffisants à l'œil nu : le Dr Phillips aurait pu l'identifier sans moi. C'était tout ce qu'il y a de plus clair, tout ce qu'il y a de plus simple. Et pas la moindre trace de mon geste : la balle n'a touché aucun os. »

Un papillon voltigea devant nous, ridicule et saugrenu.

« Tu as entendu ce qu'ils ont dit, poursuivit-il. Ils pensent qu'elle s'est retrouvée prisonnière dans la cabine. Le jury croira la même chose à l'audience. C'est l'explication que Phillips leur donnera. » Il se tut. Je ne parlais toujours pas.

« Ce n'est que pour toi que cela m'ennuie. Sinon, je ne regrette rien. Si c'était à refaire, je n'agirais pas différemment. Je suis content d'avoir tué Rebecca, je n'aurai jamais de remords, jamais, jamais. Mais toi. Je ne peux pas oublier l'effet que la chose a eu sur toi. Je te regardais, et je n'ai pensé à rien d'autre de tout le déjeuner. Il a disparu pour toujours, ce drôle de petit air juvénile un peu égaré que j'aimais tant. Il ne reviendra pas. Cette candeur aussi, je l'ai tuée, quand je t'ai tout raconté au sujet de Rebecca. Envolée, en l'espace de vingt-quatre heures. Tu as tellement mûri… »

22.

Ce soir-là, quand Frith apporta le journal local, des titres énormes barraient le haut de la page. Il le posa sur la table. Maxim n'était pas là ; il était monté de bonne heure se changer pour le dîner. Frith s'attarda un instant, dans l'attente d'un commentaire, et il me sembla stupide et injurieux de ne pas mentionner un événement qui devait avoir tant d'importance pour tout le personnel.

« C'est vraiment terrible, Frith.

– Oui, Madame, nous sommes tous affreusement bouleversés à l'office.

– C'est si triste pour Monsieur de devoir revivre tout ce calvaire.

– Oui, Madame. Très triste. Quelle expérience atroce de devoir identifier ce deuxième corps après le premier. Je suppose qu'il n'y a plus de doute : la dépouille retrouvée dans le bateau est bien celle de feu Mme de Winter ?

– J'en ai peur, Frith. Absolument aucun doute.

– Cela nous paraît tellement bizarre, Madame, qu'elle se soit laissé prendre au piège comme ça dans la cabine. Elle était si bon marin.

– Oui, Frith. C'est ce que nous nous disons tous. Mais les accidents, ça arrive. Et comment celui-là est arrivé, j'imagine que nous ne le saurons jamais.

– Sans doute que non, Madame. Mais c'est quand même un grand choc. Nous sommes tous affreusement bouleversés à l'office. Et si subitement, juste après le bal. Ça a quelque chose de déplacé, vous ne trouvez pas ?

– En effet, Frith.

– Il paraît qu'il va y avoir une enquête, Madame ?

– Oui. Une simple formalité.

– Bien sûr, Madame. Certains d'entre nous seront-ils appelés à témoigner ?

– Je ne pense pas.

– Je ne serais que trop content de faire quelque chose pour aider la famille. Monsieur le sait.

– Oui, Frith, je suis sûre qu'il le sait.

– Je leur ai ordonné à l'office de ne pas discuter de l'affaire, mais c'est très difficile de les tenir à l'œil, surtout les filles. Je peux me charger de Robert, bien sûr. Mais je crains que la nouvelle n'ait causé un grand choc à Mme Danvers.

– Oui, Frith. Cela ne m'étonne pas.

– Elle est montée dans sa chambre juste après le déjeuner, et n'est pas redescendue depuis. Alice lui a apporté une tasse de thé et le journal il y a quelques minutes. Elle a dit que Mme Danvers avait l'air en effet très souffrante.

– Il vaut mieux qu'elle reste tranquille. Inutile qu'elle se lève si elle est souffrante. Peut-être Alice voudra-t-elle le lui faire savoir. Je peux parfaitement donner les ordres moi-même et me débrouiller avec la cuisinière.

– Bien, Madame. Je ne crois pas qu'elle soit souffrante physiquement, Madame. C'est seulement le choc. Elle était très dévouée à Mme de Winter.

– Oui. Oui, je sais. »

Frith quitta la pièce, et je jetai un bref coup d'œil au journal avant que Maxim descende. Il y avait une grande colonne, sur toute la hauteur de la une, et une abominable photo floue de Maxim qui devait dater d'au moins quinze ans. C'était affreux de voir cette image en première page qui me fixait. Et puis ce petit paragraphe à mon sujet, en bas, expliquant qui Maxim avait épousé en secondes noces, et précisant qu'il venait de donner un bal costumé à Manderley. La chose paraissait tellement vulgaire et tellement insensible, imprimée ainsi noir sur blanc. Rebecca, décrite comme une femme belle, talentueuse et aimée de tous, morte noyée un an plus tôt, et Maxim qui se remariait le printemps suivant pour « ramener sa jeune épouse tout droit à Manderley », et donner un grand bal costumé en son honneur. Et puis le lendemain matin le corps de sa première femme qui était retrouvé emprisonné dans la cabine de son voilier au fond de la baie.

C'était vrai, bien sûr, malgré les petites inexactitudes qui pimentaient l'histoire : les lecteurs en voulaient pour leur argent, et le journal devait rendre l'affaire alléchante. Maxim, présenté comme une espèce de satyre, semblait assez ignoble. À revenir à Manderley avec sa « jeune épouse », et à donner ce bal, comme si nous cherchions à nous afficher à la face du monde.

Je glissai le journal sous le coussin du fauteuil pour éviter que

Maxim ne le voie. Mais je ne pus lui cacher les éditions du lendemain. L'affaire était rapportée également par les journaux nationaux. Il y avait une photo de Manderley, et l'article en dessous. Manderley défrayait la chronique, tout comme Maxim, évoqué sous le nom de « Max de Winter ». Le ton était scabreux, horrible. Chacun des journaux se gargarisait du fait que le corps de Rebecca ait été retrouvé le lendemain du bal, comme s'il y avait quelque chose de délibéré dans cette coïncidence. Les deux éditions employaient le même terme : « ironique ». Oui, j'imagine que c'était ironique. Cela faisait en tout cas une bonne histoire. Observant Maxim à la table du petit déjeuner, je vis sa pâleur s'accentuer à mesure qu'il lisait. Il termina par le journal local. Il ne dit rien. Il se contenta de me regarder, et je lui tendis la main au-dessus de la table. « Les salopards, murmura-t-il. Les salopards, les salopards… »

Je pensai à tout ce qu'ils pourraient dire s'ils savaient la vérité. Pas une unique colonne, mais cinq, voire six. Des placards dans tout Londres. Des crieurs de journaux bramant dans les rues, devant les bouches de métro. Cette terrible accusation, au milieu de l'affiche, en lettres noires, énormes.

Frank arriva après le petit déjeuner. Il était pâle et semblait fatigué, comme s'il n'avait pas dormi. « J'ai demandé au central téléphonique de faire basculer tous les appels pour Manderley vers le bureau, dit-il à Maxim. Tous sans exception. Si ce sont des journalistes, je m'occuperai d'eux. Et des autres aussi. Je ne veux pas qu'on vienne vous embêter. Il y a déjà eu plusieurs coups de fil du voisinage. J'ai donné à chacun la même réponse. M. et Mme de Winter leur étaient reconnaissants de leurs marques de sympathie, et ils espéraient que leurs amis comprendraient qu'ils ne recevraient aucune visite durant les prochains jours. Mme Lacy a téléphoné vers huit heures et demie. Elle voulait venir tout de suite.

– Oh, mon Dieu… commença Maxim.

– Rassurez-vous, je l'en ai dissuadée. Je lui ai dit en toute honnêteté que je ne pensais pas sa présence indispensable. Que vous ne vouliez voir personne à part Mme de Winter. Elle voulait savoir quand avait lieu la commission d'enquête, mais je lui ai répondu que la date n'était pas fixée. Je ne suis pas sûr qu'on puisse l'empêcher d'y venir, si elle trouve la date dans les journaux.

– Ces maudits journalistes, grommela Maxim.

– Je sais, on a bien envie de leur tordre le cou, mais il faut se mettre

à leur place. C'est leur gagne-pain, ils doivent faire leur boulot. S'ils ne pondent pas d'article racoleur, ils se font virer par le rédacteur en chef. Si le rédacteur en chef ne produit pas un journal qui marche, il se fait virer par le propriétaire. Et si le journal ne marche pas, le propriétaire perd tout son argent. Vous n'aurez pas à les voir ni à leur parler, Maxim. Je m'occuperai d'eux. Concentrez-vous uniquement sur la déposition que vous ferez à l'audience.

– Je sais ce que j'ai à dire.

– Bien sûr, mais n'oubliez pas que le coroner est ce vieux roublard de Horridge. C'est un type assez retors, du genre à chercher la petite bête, histoire de montrer au jury à quel point il est minutieux. Vous ne devez pas vous laisser désarçonner.

– Pourquoi diable serais-je désarçonné ? Je n'ai aucune raison d'être désarçonné.

– Bien sûr. Mais j'ai déjà assisté à de ces interrogatoires de coroner, et il est très facile de se laisser démonter et de s'énerver. Mieux vaut éviter de le hérisser.

– Frank a raison, intervins-je. Je comprends parfaitement ce qu'il veut dire. Plus la chose ira vite et sans incident, mieux ce sera pour tout le monde. Et puis, une fois ce malheureux épisode terminé, nous tournerons la page, et les autres aussi, n'est-ce pas, Frank ?

– Oui, bien sûr. »

Je continuais à fuir son regard, mais j'étais plus que jamais convaincue qu'il savait la vérité. Il l'avait toujours sue. Depuis le début. Je repensai à ma première journée à Manderley, quand Beatrice, Giles et lui étaient venus déjeuner, et que Beatrice avait manqué de tact en insistant sur la santé de Maxim. Je repensai au naturel avec lequel il avait détourné la conversation, au calme et à la délicatesse avec lesquels il avait volé au secours de Maxim chaque fois qu'était abordé un sujet sensible. Je me rappelais son étrange répugnance à parler de Rebecca, son recours comique à un discours pontifiant et guindé lorsque nos échanges prenaient une tournure un tant soit peu intime. Je comprenais tout. Frank savait, mais Maxim ne savait pas qu'il savait. Et nous nous tenions là tous les trois, à nous regarder, à maintenir entre nous ces petites barrières.

Nous ne fûmes plus embêtés par le téléphone. Toutes les communications étaient transférées au bureau. Il n'y avait plus désormais qu'à attendre. À attendre jusqu'au mardi.

Je ne vis pas une fois Mme Danvers. Le menu me parvenait par la voie habituelle, et je n'y apportais aucune modification. Je demandais de ses nouvelles à la petite Clarice, qui m'expliqua qu'elle vaquait à ses travaux comme à l'accoutumée mais n'adressait la parole à personne. Elle prenait tous ses repas en solitaire dans son bureau.

Clarice était manifestement rongée de curiosité, mais elle ne me posait aucune question, et il était exclu que je discute des événements avec elle. On ne parlait sans doute que de cela à l'office, et partout sur le domaine, dans le pavillon de gardien, et dans les fermes. Tout Kerrith ne devait avoir que cette histoire à la bouche. Nous ne quittions pas Manderley. Nous restions dans les jardins autour de la maison. Nous ne nous aventurions même pas dans les bois. Le temps ne s'était pas encore gâté. Il faisait toujours une chaleur aussi lourde. Il y avait de l'orage dans l'air, et la pluie couvait derrière ce ciel d'un blanc terne, mais elle ne tombait pas. Je sentais sa présence, je percevais son odeur : elle piaffait d'impatience là-haut, derrière les nuages. L'audience était fixée au mardi après-midi à deux heures.

Nous déjeunâmes à une heure moins le quart. Frank se joignit à nous. Dieu merci, Beatrice avait téléphoné pour dire qu'elle ne pouvait pas venir. Roger, leur fils, était chez eux avec la rougeole ; ils étaient tous en quarantaine. Je ne pus m'empêcher de bénir la rougeole. Je ne crois pas que Maxim aurait supporté la présence de sa sœur à Manderley, sincère, aux petits soins et pleine d'affection, mais posant des questions à longueur de temps. Ne cessant jamais de poser des questions.

Le repas se déroula à la hâte dans une ambiance nerveuse. Personne ne dit grand-chose. Lancinante, ma douleur au ventre était revenue. Je n'avais pas faim et ne pouvais rien avaler. Je fus soulagée lorsque cette comédie fut terminée, et que Maxim sortit dans l'allée faire démarrer la voiture. Le bruit du moteur m'apaisa. Il signifiait que nous devions partir, que nous avions un but au lieu de continuer à tourner en rond à Manderley. Frank nous suivit dans sa propre auto. Je laissai ma main sur le genou de Maxim durant tout le trajet. Il semblait parfaitement calme. Pas anxieux le moins du monde. J'avais l'impression d'accompagner quelqu'un à la clinique pour une opération, et de ne pas savoir ce qui allait se passer. Si l'opération allait réussir. J'avais les mains très froides. Mon cœur battait d'une drôle de façon saccadée. Et, tout du long, cette petite douleur tenace dans mon abdomen. La commission d'enquête

devait avoir lieu à Lanyon, le bourg situé à une dizaine de kilomètres après Kerrith. Nous nous garâmes sur la grande place pavée à côté du marché. La voiture du Dr Phillips était déjà là, ainsi que celle du colonel Julyan. D'autres, aussi. Je vis une passante dévisager Maxim avec curiosité, puis pousser du coude son compagnon.

« Je crois que je vais rester ici, annonçai-je. Je ne vais pas aller avec vous finalement.

– Je ne voulais pas que tu viennes, dit Maxim. J'étais contre depuis le début. Tu aurais mieux fait de rester à Manderley.

– Non, répliquai-je. Non, je serai très bien ici, dans la voiture. »

Frank s'approcha et regarda par la vitre. « Mme de Winter ne vient pas ?

– Non, répondit Maxim. Elle veut rester dans la voiture.

– Je pense qu'elle a raison. Rien ne l'oblige à assister à l'audience. Nous n'en aurons pas pour longtemps.

– Ne vous tracassez pas, dis-je.

– Je vous garderai une place, si jamais vous changez d'avis… »

Ils s'éloignèrent ensemble et me laissèrent là. C'était l'après-midi de fermeture pour les commerces. Les magasins étaient gris et mornes. Il n'y avait pas beaucoup de monde alentour. Lanyon n'était pas vraiment un centre de villégiature, de toute façon. Trop à l'intérieur des terres. Assise dans la voiture, je contemplais les boutiques silencieuses. Les minutes passaient. Je me demandais ce qu'ils pouvaient être en train de faire. Le coroner, Frank, Maxim, le colonel Julyan… Je sortis de la voiture et me mis à arpenter la place du marché. J'allai regarder une vitrine. Puis je recommençai à faire les cent pas. Je remarquai un agent qui m'observait d'un air curieux. J'enfilai une petite rue pour ne pas le croiser.

Je m'aperçus que bizarrement, malgré moi, je me dirigeais vers le bâtiment où se tenait l'audience. La date de la séance n'avait pas été publiée, aussi n'y avait-il pas foule devant la porte comme je l'avais craint. L'endroit semblait désert. Je gravis les marches et m'arrêtai dans le hall.

Un agent de police surgit de nulle part. « Vous cherchez quelque chose ?

– Non, fis-je. Non.

– Vous ne pouvez pas rester ici.

– Ah ! Pardon. »

Regagnant le perron, je m'apprêtai à redescendre dans la rue.

« Excusez-moi, madame… N'êtes-vous pas Mme de Winter ?

– Si, en effet.

– Dans ce cas, c'est différent. Vous pouvez attendre ici, si vous le désirez. Voulez-vous vous installer dans cette salle ?

– Merci. »

Il me fit entrer dans une petite pièce dépouillée qui contenait un bureau. On aurait dit la salle d'attente d'une gare. Je pris place sur une chaise, les mains sur les genoux. Cinq minutes s'écoulèrent, sans qu'il se passe rien. C'était pire que d'être dehors ou que d'attendre dans la voiture. Je me levai et ressortis dans le couloir. L'agent y était toujours.

« Ils en ont pour longtemps ? demandai-je.

– Je vais me renseigner, si vous voulez. »

Il disparut au bout du couloir. Il revint peu après. « Je ne pense pas qu'ils en aient encore pour très longtemps. M. de Winter vient de faire sa déposition. Le capitaine Searle, le plongeur et le Dr Phillips ont déjà comparu. Il ne reste plus qu'un témoin. M. Tabb, le constructeur de bateaux de Kerrith.

– Alors c'est presque fini, dis-je.

– Je suppose, madame. » Puis il ajouta, spontanément : « Voulez-vous assister au dernier témoignage ? Il y a un siège libre, tout près de l'entrée. Si vous vous faufilez maintenant, personne ne fera attention à vous.

– Oui, acceptai-je. Oui, bonne idée. »

C'était presque fini. Maxim avait terminé sa déposition. Cela ne me gênait pas d'entendre la suite. C'était Maxim que je ne voulais pas entendre. Je redoutais sa déposition. Voilà pourquoi je n'étais pas allée avec eux tout à l'heure. À présent cela ne comptait plus : Maxim était déjà passé à la barre.

Je suivis l'agent de police, qui ouvrit une porte à l'extrémité du couloir. Je me glissai dans la salle et m'assis tout près de la sortie. Je baissai le front pour n'avoir à regarder personne. La salle était plus petite que je ne croyais. Il y faisait une chaleur étouffante. Je m'étais imaginé une grande salle nue avec des bancs, comme une église. Maxim et Frank étaient assis à l'autre bout.

Le coroner était un homme maigre d'un certain âge avec un pince-nez. Il y avait là des gens dont j'ignorais l'identité. Je les lorgnai du coin de l'œil. J'éprouvai un coup au cœur en reconnaissant Mme Danvers.

Elle était assise au fond. Et Favell était à côté d'elle. Jack Favell, le cousin de Rebecca. Il était penché en avant, le menton dans les mains, les yeux rivés sur le coroner, M. Horridge. Je ne m'attendais pas à le trouver là. Je me demandai si Maxim l'avait vu. James Tabb, le constructeur de bateaux, s'était levé, et le coroner lui posait une question.

« Oui, monsieur, répondit Tabb, c'est moi qui ai transformé le petit bateau de Mme de Winter. C'était un bateau de pêche français, à l'origine. Mme de Winter l'avait acheté pour une bouchée de pain en Bretagne et se l'était fait livrer. Elle m'avait chargé de l'aménager et de le transformer en voilier de plaisance.

– Le bateau était-il en état de prendre la mer ? demanda le coroner.

– Il l'était quand je l'ai équipé, en avril, l'année dernière. Mme de Winter l'avait mis en hivernage chez moi comme toujours en octobre, et puis, en mars, elle m'avait demandé de l'appareiller comme d'habitude, ce que j'ai fait. C'était la quatrième saison de Mme de Winter sur ce bateau depuis les travaux de transformation.

– À votre connaissance, le bateau avait-il déjà chaviré ? demanda le coroner.

– Non, monsieur. Je l'aurais su par Mme de Winter, dans ce cas-là. Elle était en tout point ravie de ce bateau, d'après ce qu'elle me disait.

– Je suppose qu'il fallait se montrer extrêmement prudent dans les manœuvres, déclara le coroner.

– En effet, monsieur, il faut être très vigilant quand on navigue, je ne vais pas le nier. Mais le voilier de Mme de Winter n'était pas un de ces rafiots qu'on ne peut pas lâcher un instant, comme certains qu'on voit à Kerrith. C'était un solide bateau tout ce qu'il y a de sûr, capable de tenir la mer par des vents très violents. Mme de Winter avait déjà affronté des tempêtes autrement mauvaises. Enfin quoi, le vent ne soufflait que par intermittence ce soir-là… C'est ce que je me tue à dire depuis le début. Je n'ai jamais compris comment le voilier de Mme de Winter avait pu faire naufrage par une nuit comme celle-là.

– Non mais tout de même, insista le coroner, si Mme de Winter était descendue chercher une veste, comme on le suppose, et qu'une rafale était brusquement arrivée de la pointe, cela aurait bien suffi pour faire chavirer le bateau ? »

James Tabb secoua la tête. « Non, fit-il avec obstination, je ne le crois pas du tout.

– C’est pourtant ce qui a dû se produire, déclara le coroner. Je ne pense pas que M. de Winter ni aucun d’entre nous ne remette en cause la qualité de votre ouvrage. Vous avez révisé le bateau au début de la saison, vous l’avez jugé apte à prendre la mer, et c’est tout ce qui m’intéresse. Malheureusement, feu Mme de Winter a relâché sa vigilance un instant et y a laissé la vie : le bateau a coulé avec elle à son bord. Ce genre d’accident n’a rien d’inédit. Je le répète, nous ne vous reprochons rien.

– Excusez-moi, monsieur, reprit le constructeur de bateaux, mais ce n’est pas aussi simple. Et si vous le permettez, j’aimerais faire une déclaration supplémentaire.

– Je vous en prie, allez-y.

– Eh bien voilà, monsieur… Après l’accident l’année dernière beaucoup de gens à Kerrith ont propagé des bruits désagréables concernant mon travail. Certains ont prétendu que j’avais laissé Mme de Winter débuter la saison sur un bateau pourri qui faisait eau de toutes parts. J’ai perdu deux ou trois commandes à cause de ces rumeurs. C’était très injuste, mais le bateau avait coulé et je ne pouvais rien dire pour me disculper. Puis ce navire s’est échoué, comme nous le savons tous, et le petit voilier de Mme de Winter a été retrouvé, et remonté à la surface. Le capitaine Searle lui-même m’a donné l’autorisation hier d’aller l’inspecter, ce que j’ai fait. Je tenais à m’assurer que ma besogne dessus était inattaquable, bien que le bateau soit resté immergé plus d’un an.

– Ma foi, c’est bien naturel, dit le coroner. J’espère que vous avez été satisfait.

– Oui, monsieur, en effet. Le bateau ne montrait aucun défaut qui se serait rapporté au travail que j’y avais effectué. Le capitaine Searle l’avait fait hisser sur une barge, où je l’ai examiné sous toutes les coutures. Il avait coulé sur un fond sablonneux. J’ai posé la question au plongeur, et il me l’a confirmé. Le voilier n’a absolument pas touché le récif, qui se trouvait à presque deux mètres de là. Il gisait sur le sable, sans aucune marque causée par un rocher. »

L’homme s’interrompit. Le coroner le regarda d’un air interrogateur.

« Eh bien ? Est-ce là tout ce que vous vouliez dire ?

– Non, monsieur, répliqua Tabb avec énergie. Ce n’est pas tout. Je voudrais savoir la chose suivante : qui a fait les trous dans les bordages ? Cela ne vient pas des rochers. Le plus proche se trouvait à deux mètres

de là. Et puis les rochers ne laissent pas ce genre de marques. Là, c'étaient de vrais trous. Faits avec une pointe en métal. »

Je ne regardais pas l'homme. Je regardais le sol. Il y avait du lino sur le plancher. Du linoléum vert. Je le regardais.

Je me demandais pourquoi le coroner ne le relançait pas. Pourquoi le silence durait-il si longtemps ? Lorsqu'il parla enfin, sa voix semblait lointaine.

« Que voulez-vous dire ? Des trous comment ?

– Il y en avait trois en tout, répondit le constructeur de bateaux. Un à l'avant près du puits d'ancre, dans les bordages de tribord, sous la ligne de flottaison. Les deux autres très rapprochés, vers le milieu du navire, sous les lattes, dans la carène. Et puis le lest avait été déplacé. Les gueuses n'étaient pas arrimées. Et ce n'est pas tout. Les vannes avaient été ouvertes.

– Les vannes ? C'est quoi, sur un bateau ? demanda le coroner.

– Le système qui ferme les tuyaux venant du lavabo ou des W.-C., monsieur. Mme de Winter avait fait aménager un petit cabinet de toilette à l'arrière. Et il y avait un évier à l'avant, pour faire la vaisselle. Il y avait une vanne là-bas, et une autre dans le cabinet de toilette. Ces vannes sont toujours bien fermées lorsqu'on navigue, sans quoi l'eau entrerait à flots. Quand j'ai examiné le bateau hier, les deux vannes étaient ouvertes à fond. »

Il faisait chaud, beaucoup trop chaud. Pourquoi n'aérait-on pas la pièce ? L'assemblée risquait de suffoquer dans une atmosphère aussi confinée. Il y avait tellement de gens, tous à respirer le même air, tellement de gens…

« Avec des trous pareils dans les bordages, monsieur, et les vannes pas fermées, un petit bateau comme ça ne mettrait pas longtemps à couler. À peine plus de dix minutes, à mon avis. Ces trous n'existaient pas quand le bateau a quitté mon chantier. J'étais content de mon travail, et Mme de Winter aussi. D'après moi, monsieur, le bateau n'a jamais chaviré. Il a été sabordé exprès. »

Il fallait que je sorte. Que j'essaie de regagner la salle d'attente. Il n'y avait plus d'air dans la pièce, et mon voisin de chaise me serrait de plus en plus… Une femme devant moi s'était levée, et voilà qu'on parlait, que tout le monde parlait à la fois. Je ne savais pas ce qui se passait. Je ne voyais rien. Il faisait chaud, chaud comme dans un four. Le coroner demandait à l'assemblée de se taire. Il dit quelque chose à propos de

« M. de Winter ». Je ne voyais rien. Le chapeau de cette femme, devant moi… Maxim était debout à présent. Je ne pouvais pas le regarder. Je ne devais pas le regarder. J'avais déjà éprouvé cela. Quand était-ce ? Je ne sais pas. Je ne me souviens pas. Ah, si, avec Mme Danvers. La fois où Mme Danvers s'était tenue près de moi à la fenêtre. Mme Danvers était dans cette salle à présent, à écouter le coroner. Maxim était debout là-bas. La chaleur m'assaillait, montant du sol par lentes bouffées. Ses vagues atteignaient mes mains, humides et glissantes, elles léchaient mon cou, mon menton, mon visage.

« Monsieur de Winter, vous avez entendu la déposition de James Tabb, qui assurait l'entretien du bateau de votre femme ? Savez-vous quelque chose au sujet de ces trous dans la coque ?

– Absolument rien.

– Avez-vous la moindre idée de ce qui a pu les causer ?

– Non, bien sûr que non.

– C'est la première fois que vous en entendez parler ?

– Oui.

– C'est un choc pour vous, évidemment ?

– C'était déjà un choc d'apprendre que je m'étais trompé en identifiant le corps il y a plus d'un an, et voilà que je découvre que ma défunte femme s'est non seulement noyée dans la cabine de son voilier, mais que des trous ont aussi été percés dans la coque dans le but délibéré de le faire couler. Vous trouvez étonnant que je sois sous le choc ? »

Non, Maxim, non. Tu vas le braquer. Tu as entendu ce qu'a dit Frank. Tu ne dois pas le braquer. Ne prends pas cette voix-là. Pas cette voix irritée, Maxim. Il ne va pas comprendre. S'il te plaît, mon chéri, je t'en prie. Oh, Seigneur, faites que Maxim ne se mette pas en colère. Faites qu'il ne se mette pas en colère.

« Monsieur de Winter, soyez bien convaincu que nous compatissons tous profondément à votre peine. Il va sans dire que vous avez subi un choc, un choc très brutal, en apprenant que votre femme était morte noyée dans la cabine de son bateau, et non en nageant comme vous le supposiez. J'enquête justement là-dessus. Je tiens, par égard pour vous, à découvrir exactement de quelle façon et pour quelle raison elle est morte. Ce n'est pas pour mon plaisir que je conduis cette enquête.

– Ça tombe sous le sens, non ?

– Je l'espère. James Tabb vient de nous expliquer que le bateau qui

renfermait la dépouille de feu Mme de Winter avait trois trous percés dans la coque. Et que les vannes étaient ouvertes. Mettez-vous en doute sa déclaration ?

– Bien sûr que non. C'est un constructeur de bateaux, il sait de quoi il parle.

– Qui s'occupait du bateau de Mme de Winter ?

– Elle s'en occupait elle-même.

– Pas de marin ?

– Non, personne.

– Le bateau mouillait dans le port privé appartenant à Manderley ?

– Oui.

– Si un étranger avait tenté de saboter le bateau, on l'aurait remarqué ? Aucun sentier public pour accéder au port ?

– Non, aucun.

– Le port est tranquille, n'est-ce pas, et entouré d'arbres ?

– Oui.

– Un intrus ne serait pas forcément repéré…

– Pas forcément.

– Or James Tabb nous a expliqué, et nous n'avons aucune raison d'en douter, qu'un bateau avec des trous de ce genre dans la coque et les vannes ouvertes ne pourrait pas flotter plus de dix ou quinze minutes.

– Soit.

– Par conséquent, nous pouvons écarter l'hypothèse selon laquelle le bateau aurait été saboté avant la sortie nocturne de Mme de Winter. Si tel avait été le cas, le bateau aurait coulé au mouillage.

– Certainement.

– Par conséquent, nous devons présumer que c'est la personne qui a pris le bateau ce soir-là qui a percé les bordages et qui a ouvert les vannes.

– Sans doute.

– Vous nous avez déjà dit que la porte de la cabine était fermée, tout comme les hublots, et que la dépouille de votre femme se trouvait sur le plancher. Cela figure bien dans votre déclaration, ainsi que dans celles du Dr Phillips et du capitaine Searle ?

– Oui.

– S'ajoute maintenant à cela l'information selon laquelle la coque a été crevée au moyen d'une pointe, et que les vannes étaient ouvertes. Vous ne trouvez pas cela très étrange, monsieur de Winter ?

– Assurément.

– Vous n’avez aucune suggestion à faire ?

– Non, pas la moindre.

– Monsieur de Winter, si douloureux que cela puisse être, il est de mon devoir de vous poser une question très personnelle.

– Oui.

– Les relations entre la défunte Mme de Winter et vous-même étaient-elles parfaitement harmonieuses ? »

Il fallait bien qu’elles arrivent, ces taches noires devant mes yeux, dansant, clignotant, pailletant l’air vaporeux. Et puis cette chaleur, cette chaleur torride, avec tous ces gens, tous ces visages, et pas de fenêtre ouverte. La porte, qui semblait si proche, était plus éloignée que je ne croyais. Quant au sol, il paraissait monter vers moi.

Soudain, dans l’étrange brume qui m’entourait, la voix de Maxim résonna claire et forte : « Quelqu’un peut-il accompagner ma femme dehors ? Elle va se trouver mal. »

23.

J'étais à nouveau assise dans la petite pièce, celle qui ressemblait à une salle d'attente de gare. L'agent de police, penché au-dessus de moi, me donnait un verre d'eau, et une main était posée sur mon bras. La main de Frank. Je demeurais sans bouger tandis que le sol, les murs, les silhouettes de Frank et de l'agent de police prenaient consistance devant moi.

« Je suis désolée, dis-je, je me sens vraiment bête. Il faisait une telle chaleur dans cette salle, une chaleur terrible.

– On y étouffe, acquiesça le policier. Il y a souvent eu des plaintes à ce sujet, mais rien n'est jamais fait. Nous avons déjà eu des dames qui se sont évanouies.

– Vous vous sentez mieux, madame ? demanda Frank.

– Oui. Oui, beaucoup mieux. Ça va aller. Ne m'attendez pas.

– Je vais vous ramener à Manderley.

– Non.

– Si. Maxim me l'a demandé.

– Non. Vous devez rester avec lui.

– Maxim m'a ordonné de vous ramener à Manderley. »

Il passa son bras sous le mien et m'aida à me lever. « Vous pourrez marcher jusqu'à la voiture, ou bien voulez-vous que j'aille la chercher ?

– Je peux marcher. Mais je préférerais rester. Je tiens à attendre Maxim.

– Maxim risque d'en avoir pour longtemps. »

Pourquoi disait-il cela ? Qu'entendait-il par là ? Pourquoi évitait-il de me regarder ? Il prit mon bras et nous longeâmes le couloir jusqu'à la sortie, avant de descendre les marches et de retrouver la rue. Maxim risquait d'en avoir pour longtemps…

Cheminant sans parler, nous rejoignîmes la petite Morris de Frank. Il ouvrit la portière et m'aida à monter. Puis il grimpa à son tour et démarra. Nous quittâmes la place du marché avec ses pavés, traversâmes la ville déserte, puis nous engageâmes sur la route de Kerrith.

« Pourquoi vont-ils en avoir pour longtemps ? Qu'est-ce qu'ils vont

faire ?

– Il va peut-être falloir réentendre les témoins. »

Frank regardait droit devant lui la route dure et blanche.

« Ils ont recueilli toutes les dépositions, protestai-je. Qu'espèrent-ils d'autre ?

– On ne sait jamais, le coroner pourrait poser ses questions d'une manière différente. Tabb a complètement changé la donne. Le coroner va devoir reconsidérer l'affaire sous un autre angle.

– Quel angle ? Que voulez-vous dire ?

– Vous avez entendu son témoignage ? Vous avez entendu ce que Tabb a dit à propos du bateau ? La thèse de l'accident ne tient plus.

– C'est absurde, Frank, c'est ridicule. Ils ne devraient pas écouter Tabb. Comment Tabb peut-il dire, après de si longs mois, ce qui a causé les trous dans l'épave ? On cherche à prouver quoi ?

– Je ne sais pas.

– Le coroner ne va pas lâcher Maxim, il va continuer à le harceler, lui faire perdre son calme, lui faire dire n'importe quoi. Il va lui poser question sur question, Frank, et Maxim ne le supportera pas. Je sais qu'il ne le supportera pas. »

Frank ne répondit rien. Il roulait très vite. Pour la première fois depuis que je le connaissais, il n'avait pas de formule toute prête à m'opposer. Il devait être inquiet, vraiment inquiet. D'habitude, il conduisait avec une extrême lenteur et une extrême prudence, s'arrêtant net à chaque carrefour, regardant à droite puis à gauche, klaxonnant à chaque virage.

« Cet homme était là, dis-je. Cet homme qui est venu à Manderley voir Mme Danvers.

– Vous parlez de Favell ? Oui, je l'ai vu.

– Il était assis là, avec Mme Danvers.

– Oui, je sais.

– Que faisait-il là ? De quel droit assistait-il à l'audience ?

– C'était le cousin de Rebecca.

– Lui et Mme Danvers n'auraient pas dû être là à écouter les dépositions. Je ne leur fais pas confiance, Frank.

– Non.

– Allez savoir ce qu'ils peuvent manigancer. »

Là encore, Frank ne répondit rien. Je compris que sa loyauté envers Maxim était telle qu'il refusait de se laisser entraîner dans une

discussion, même avec moi. Il ignorait jusqu'à quel point j'étais au courant. Et je ne savais pas exactement jusqu'à quel point lui l'était. Nous étions des alliés, nous parcourions la même route, mais nous ne pouvions pas nous regarder. Nous n'aurions ni l'un ni l'autre osé le moindre aveu. Nous étions arrivés à la grille, et remontions la longue allée étroite et sinueuse vers la maison. Je remarquai pour la première fois que les hortensias s'étaient couverts de fleurs : leurs têtes bleues surgissaient du feuillage verdoyant. Malgré leur beauté, ils avaient quelque chose de lugubre, de funèbre ; ils ressemblaient à ces couronnes mortuaires, raides et artificielles, placées sous des vitrines dans les cimetières étrangers. Ils se dressaient là, tout le long de l'allée, de chaque côté, bleus, monotones, badauds alignés dans une rue pour nous regarder passer.

Nous atteignîmes enfin la maison au bout de la grande courbe qui menait au perron. « Ça va aller maintenant ? demanda Frank. Vous allez vous allonger, n'est-ce pas ?

– Oui. Oui, peut-être.

– Je retourne à Lanyon. Maxim peut avoir besoin de moi. »

Il ne dit rien de plus. Il se dépêcha de remonter en voiture puis s'éloigna. Maxim pouvait avoir besoin de lui. Pourquoi avait-il dit que Maxim pouvait avoir besoin de lui ? Peut-être le coroner allait-il également interroger Frank. Lui poser des questions sur cette soirée, il y a plus d'un an, où Maxim avait dîné chez lui. Il allait chercher à savoir à quelle heure précisément Maxim était reparti. Il allait chercher à savoir si quelqu'un avait vu Maxim lorsqu'il était rentré. Si les domestiques savaient qu'il était là. Si quelqu'un pouvait prouver que Maxim était allé directement se coucher et qu'il s'était déshabillé. Mme Danvers serait peut-être interrogée. On demanderait peut-être à Mme Danvers de témoigner. Et Maxim qui commencerait à perdre son calme, qui commencerait à pâlir…

Je pénétrai dans le hall. Je montai dans ma chambre et m'étendis sur mon lit, comme l'avait suggéré Frank. Je plaquai mes mains sur mes yeux. Je n'arrêtais pas de revoir cette salle avec tous ces visages. Le visage ridé du coroner, avec sa mine attentive si agaçante et son lorgnon en or sur le nez.

« Ce n'est pas pour mon plaisir que je conduis cette enquête. » Son esprit lent et minutieux, son caractère susceptible. Qu'étaient-ils tous en train de dire en ce moment ? Qu'était-il en train de se passer ? Et si,

bientôt, Frank revenait à Manderley, sans Maxim ?

Je ne savais pas ce qui se passait. Je ne savais pas ce que ces gens faisaient. Je repensai à des photos dans les journaux montrant des hommes qui quittaient des prétoires comme celui-là, et qu'on emmenait sous bonne escorte. Et si on emmenait Maxim ? On ne me laisserait pas m'approcher de lui. On ne me laisserait pas le voir. Je serais obligée de rester ici à Manderley jour après jour, nuit après nuit, à attendre, comme j'attendais maintenant. Les gens comme le colonel Julyan feraient preuve de gentillesse. Ils diraient : « Il ne faut pas rester seule. Vous devez venir nous voir. » Le téléphone, les journaux, encore le téléphone. « Non, Mme de Winter ne peut recevoir personne. Non, Mme de Winter n'a rien à confier au *County Chronicle*. » Et un autre jour. Puis un autre. Des semaines nébuleuses et sans réalité. Frank qui m'emmenait enfin voir Maxim. Il serait maigre, bizarre, comme les gens à l'hôpital…

Des femmes plus âgées étaient passées par cette épreuve. Des femmes dont j'avais lu l'histoire dans les journaux. Elles envoyaient des lettres au ministre de la Justice et cela ne servait à rien. Le ministre de la Justice disait toujours que la justice devait suivre son cours. Les amis envoyaient des pétitions, tout le monde les signait, mais le ministère ne pouvait jamais rien faire. Quant aux gens ordinaires qui lisaient cela dans les journaux, ils disaient : Pourquoi ce type s'en tirerait-il, il a assassiné sa femme, non ? Et la pauvre épouse assassinée, personne ne pense à elle ? Ce projet sentimental d'abolir la peine de mort ne fait qu'encourager le crime. Ce type n'avait qu'à réfléchir avant de tuer sa femme. Il est trop tard maintenant. Il sera pendu pour son crime, comme n'importe quel meurtrier. Et ce sera bien fait pour lui. Cela servira d'avertissement aux autres.

Je me rappelle avoir vu un jour au dos d'un journal une photo montrant un petit groupe rassemblé devant une porte de prison tandis que, peu après neuf heures, un agent de police venait y punaiser une affiche. L'affiche annonçait que l'exécution avait eu lieu. « L'exécution a eu lieu ce matin à neuf heures, en présence du directeur, du médecin de la prison et du shérif du comté. » La mort par pendaison était rapide. La mort par pendaison n'était pas douloureuse. On avait le cou brisé instantanément. Non, en fait. Quelqu'un avait dit un jour que cela ne marchait pas à chaque fois. Quelqu'un qui avait connu le directeur d'une prison. On vous met ce sac sur la tête, vous vous tenez sur cette petite estrade, et puis le plancher s'ouvre sous vos pieds. Entre le départ de la

cellule et le moment de la pendaison, il s’écoule exactement trois minutes. Non, cinquante secondes, avait dit quelqu’un. Non, c’est absurde. Cela ne pouvait pas durer cinquante secondes. Il y a un petit escalier sur le côté de l’échafaud pour rejoindre la fosse. Le médecin l’emprunte pour aller vérifier. Les pendus meurent sur le coup. Non, ce n’est pas vrai. Le corps s’agite quelque temps, la nuque n’est pas toujours brisée. Oui, mais malgré tout, ils ne sentent rien. Quelqu’un avait dit que si. Quelqu’un qui avait un frère médecin de prison avait dit que ce n’était pas de notoriété publique, parce que cela ferait un énorme scandale, mais que les condamnés ne mouraient pas toujours sur le coup. Ils avaient les yeux ouverts, ils gardaient les yeux ouverts très longtemps.

Mon Dieu, faites que je n’aie pas ces pensées-là. Faites que je pense à autre chose. À Mme Van Hopper en Amérique. Elle devait être chez sa fille en ce moment. Dans cette maison de Long Island où la famille habitait en été. Elles jouaient sûrement beaucoup au bridge. Elles allaient au champ de courses. Mme Van Hopper adorait les courses hippiques. Je me demande si elle met toujours ce bibi jaune qui était trop petit pour elle. Beaucoup trop petit pour sa grosse tête. Mme Van Hopper installée dans le jardin de cette maison de Long Island, avec des romans, des magazines, des journaux sur les genoux. Mme Van Hopper dépliant son face-à-main et appelant sa fille. « Viens voir ça, Helen. Il paraît que Max de Winter a assassiné sa première femme. Je lui ai toujours trouvé un air un peu louche. J’avais prévenu cette petite sotte qu’elle faisait une erreur, mais elle n’a pas voulu m’écouter. La voilà dans de beaux draps à présent. Remarque, le cinéma va sûrement lui faire un pont d’or. »

Quelque chose me touchait les doigts. C’était Jasper, qui me fourrait sa truffe froide et humide dans la main. Il m’avait suivie quand j’étais montée. Pourquoi les chiens vous donnent-ils envie de pleurer ? Leur compassion a un côté si paisible et si désespéré. Jasper sentait qu’il se passait quelque chose d’anormal, comme toujours les chiens. Les malles qu’on prépare. Les voitures qu’on amène devant la porte. Ils restent là, la queue basse et le regard malheureux, avant de retourner lentement à leur panier dans le hall quand s’éteint le bruit du moteur…

J’avais dû m’endormir car je me réveillai en sursaut. Le premier coup de tonnerre claqua dans les airs. Je me redressai dans mon lit. La pendule indiquait cinq heures. Je me levai et allai à la fenêtre. Il n’y

avait pas un souffle de vent. Les feuilles pendaient mollement aux arbres, en attente. Le ciel était gris ardoise. Un éclair déchira les cieux. Un autre roulement au loin. Pas de pluie. Je sortis dans le couloir et tendis l'oreille. Rien. Je rejoignis le haut de l'escalier. Aucune trace de quiconque. Le hall était obscurci par la menace d'orage. Je descendis et gagnai la terrasse. Nouveau fracas de tonnerre. Une goutte de pluie tomba sur ma main. Une seule goutte. C'est tout. Il faisait très sombre. J'apercevais la mer par-delà la vallée, semblable à un lac noir. Une autre goutte tomba sur ma main, et un nouveau coup de tonnerre retentit. Une des femmes de chambre entreprit de fermer les fenêtres du premier étage. Robert apparut pour fermer celles du salon derrière moi.

« Ces messieurs ne sont pas encore rentrés, Robert ? demandai-je.

– Non, Madame, pas encore. Je vous croyais avec eux, Madame.

– Non. Non, je suis rentrée depuis un moment.

– Dois-je vous servir le thé, Madame ?

– Non, non, je vais attendre.

– On dirait que l'orage va enfin éclater, Madame.

– On dirait. »

Il ne pleuvait pas. Plus rien depuis ces deux gouttes sur ma main. Je rentrai et allai m'asseoir dans la bibliothèque. À cinq heures et demie, Robert ressurgit :

« La voiture vient d'arriver devant la porte, Madame.

– Quelle voiture ?

– La voiture de Monsieur.

– Était-ce Monsieur au volant ?

– Oui, Madame. »

J'essayai de me lever mais mes jambes, pareilles à du coton, refusaient de me porter. Je restai debout appuyée au canapé. J'avais la gorge desséchée. Au bout d'une minute, Maxim entra dans la pièce. Il s'arrêta juste après le seuil.

Il avait l'air exténué, vieilli. Il y avait des rides au coin de sa bouche que je n'avais jamais remarquées.

« C'est fini », dit-il.

J'attendis. J'étais incapable de parler ou d'aller le rejoindre.

« Suicide. Sans preuves suffisantes pour évaluer l'état d'esprit de la disparue. Ils étaient déboussolés, bien sûr. Ils ne savaient plus où ils en étaient. »

Je me rassis sur le canapé. « Un suicide… mais pour quel motif,

voyons ?

– Mystère. Ils n'ont pas eu l'air d'estimer qu'un motif était nécessaire. Et ce vieux Horridge qui me scrutait, qui voulait savoir si Rebecca avait des ennuis d'argent. Des ennuis d'argent. Dieu du ciel. »

Il alla se poster à la fenêtre et contempla les pelouses verdoyantes. « Il va pleuvoir. Dieu soit loué, il va enfin pleuvoir.

– Que s'est-il passé ? demandai-je. Qu'a dit le coroner ? Pourquoi es-tu resté tout ce temps-là ?

– Il n'a pas arrêté d'ergoter sur des vétilles. Des petits détails concernant le bateau dont tout le monde se fichait. Les vannes étaient-elles difficiles à ouvrir ? Où exactement se trouvait le premier trou par rapport au deuxième ? Qu'est-ce que c'était que le lest ? Quel effet cela aurait-il sur la stabilité du bateau si le lest était déplacé ? Une femme pouvait-elle le déplacer sans aide ? La porte de la cabine fermait-elle bien ? Quelle pression d'eau fallait-il pour faire céder la porte ? J'ai cru devenir fou. J'ai gardé mon calme, pourtant. En te voyant là, près de la porte, je me suis rappelé ce qu'il fallait que je fasse. Si tu ne t'étais pas évanouie comme ça, je n'y serais jamais arrivé. Te voir m'a donné un coup de fouet. Je savais exactement ce que j'allais dire. J'ai fait face à Horridge tout du long et je n'ai pas quitté des yeux un seul instant son petit visage maigre, avec son expression chicaneuse et son pince-nez à monture dorée. Je me souviendrai de ce visage jusqu'à mon dernier jour. Je suis fatigué, ma chérie. Si fatigué que je ne vois plus rien, n'entends plus rien et ne ressens plus rien. »

Il s'assit sur la banquette de fenêtre. Il se pencha en avant, la tête dans les mains. Je m'installai à côté de lui. Quelques minutes plus tard, Frith entra, suivi de Robert portant la table pour le thé. Le rite solennel se déroula comme il se déroulait infailliblement, jour après jour : les abattants de la table furent relevés, les pieds ajustés, la nappe blanche comme neige déployée, la théière en argent mise en place et la bouilloire posée sur la petite flamme du réchaud. Des scones, des sandwichs, trois sortes de gâteaux. Jasper était assis tout près de la table, sa queue battant de temps en temps contre le sol, ses yeux braqués sur moi avec espoir. C'est drôle, me dis-je, comme le train-train de la vie peut continuer, quoi qu'il arrive. Nous accomplissons les mêmes gestes, nous nous plions aux mêmes pratiques consistant à manger, à dormir, à nous laver. Aucune crise ne saurait fissurer la croûte des habitudes. Je versai le thé de Maxim, le lui apportai à la banquette de fenêtre, lui

donnai son scone et en beurrai un pour moi.

« Où est Frank ? demandai-je.

– Il a dû aller voir le pasteur. Je l'aurais accompagné, mais j'avais hâte de venir te retrouver. Je n'arrêtais pas de penser à toi en train d'attendre ici, toute seule, sans savoir ce qui allait se passer.

– Pourquoi le pasteur ? insistai-je.

– Quelque chose doit avoir lieu ce soir. À l'église. »

Je le dévisageai, déroutée. Puis soudain je compris. On allait enterrer Rebecca. On allait ramener Rebecca de la morgue.

« C'est fixé pour six heures et demie, reprit-il. Personne n'est au courant à part Frank, le colonel Julyan, le pasteur et moi. Cela se fera discrètement. Les dispositions ont été prises hier. Le verdict n'y change rien.

– À quelle heure dois-tu y aller ?

– Je les rejoins à l'église à six heures vingt-cinq. »

Je ne dis rien. Je continuai à boire mon thé. Max reposa son scone sans y avoir goûté. « Il fait encore très chaud, non ?

– C'est l'orage, dis-je. Il ne veut pas éclater. Seulement deux, trois gouttes à la fois. Il est là, dans l'air. Pas moyen qu'il éclate.

– Il tonnait quand j'ai quitté Lanyon. Le ciel était d'un noir d'encre au-dessus de ma tête. Pourquoi ne pleut-il pas, pour l'amour de Dieu ? »

Les oiseaux se taisaient dans les arbres. Il faisait toujours très sombre.

« Ça m'ennuie que tu sois obligé de ressortir. »

Il ne répondit pas. Il avait l'air fatigué, si atrocement fatigué.

« Nous discuterons ce soir quand je rentrerai, dit-il bientôt. Nous avons tant de choses à faire ensemble, toi et moi. Nous devons tout recommencer à zéro. J'ai été le pire des maris pour toi.

– Non ! m'écriai-je. Non !

– Une fois cette histoire derrière nous, nous repartirons à zéro. Nous y arriverons, toi et moi. Ce n'est pas comme si nous étions seuls. Le passé ne peut rien contre nous si nous sommes ensemble. Sans compter que tu auras des enfants. » Au bout de quelque temps, il consulta sa montre. « Il est six heures dix, je vais devoir y aller. Ce ne sera pas long, pas plus d'une demi-heure. Il faut que nous descendions dans la crypte. »

Je lui saisis la main. « Je vais venir avec toi. Je ne serai pas bouleversée. Laisse-moi venir avec toi.

– Non. Non, je ne veux pas que tu viennes. »

Sur quoi, il sortit de la pièce. J'entendis la voiture démarrer dans l'allée. Puis le bruit s'éteignit et je sus qu'il était parti.

Robert entra pour débarrasser. C'était comme n'importe quel jour. Le train-train demeurait inchangé. Je me demandais s'il en serait allé de même si Maxim n'était pas revenu de Lanyon. Je me demandais si Robert se serait tenu là, cette expression rigide sur ses traits juvéniles, à brosser les miettes sur la nappe d'un blanc de neige, s'il aurait ensuite replié la table pour l'emporter hors de la pièce.

Un grand calme envahit la bibliothèque après son départ. Je me mis à penser à l'église ; je me les représentai franchissant cette porte et descendant les marches qui menaient à la crypte. Je n'y étais jamais allée. J'avais simplement vu la porte. Je me demandais à quoi ressemblait une crypte, si on y voyait des cercueils. Ceux des parents de Maxim. Je me demandais ce qu'il adviendrait du cercueil de cette autre femme qu'on avait mise là par erreur. Je me demandais qui elle était, pauvre âme non réclamée, rejetée sur la grève par le vent et la marée. Aujourd'hui un autre cercueil allait être placé dans la crypte. Rebecca allait reposer là, elle aussi. Le pasteur était-il en train de lire le service funèbre, Maxim, Frank et le colonel Julyan à ses côtés ? Tu n'es que poussière et tu retourneras à la poussière. Il me semblait que Rebecca n'avait plus de réalité. Elle s'était désagrégée quand on l'avait trouvée sur le plancher de cette cabine. Ce n'était pas Rebecca qui reposait dans ce cercueil dans la crypte, mais de la poussière. Rien que de la poussière.

Peu après sept heures, la pluie se mit à tomber. Doucement, d'abord, un léger crépitement dans les arbres, et tellement fine que je ne la voyais pas. Puis plus forte et plus rapide, une pluie torrentielle se déversant à l'oblique du ciel d'ardoise, comme des cataractes. Je laissai les fenêtres grandes ouvertes. Plantée devant, je respirai l'air froid et pur. La pluie m'aspergeait le visage et les mains. Je ne voyais pas au-delà des pelouses ; la pluie tombait, drue et rapide. Je l'entendais gargouiller dans les chéneaux au-dessus de moi, et rebondir sur les dalles de la terrasse. Il n'y avait plus de tonnerre. La pluie sentait la mousse et la terre et l'écorce noire des arbres.

Je n'entendis pas Frith entrer. J'étais à la fenêtre, à regarder la pluie. Je ne le vis que lorsqu'il fut près de moi.

« Excusez-moi, Madame, savez-vous si Monsieur en aura pour longtemps ?

– Non, pas tellement.

– Il y a un monsieur qui le demande, Madame, reprit Frith après un instant d'hésitation. Je ne sais pas trop ce que je dois lui dire. Il insiste beaucoup pour voir Monsieur.

– Qui est-ce ? Vous le connaissez ? »

Frith parut mal à l'aise. « Oui, Madame, c'est un monsieur qui venait fréquemment ici à une époque, du vivant de Mme de Winter. Un certain M. Favell. »

Je m'agenouillai sur la banquette pour fermer la fenêtre. La pluie mouillait les coussins. Je me retournai alors vers Frith.

« Je ferais mieux de recevoir ce M. Favell.

– Très bien, Madame. »

J'allai me poster sur le petit tapis de la cheminée. Il se pouvait que j'arrive à me débarrasser de Favell avant le retour de Maxim. Je ne savais pas ce que j'allais lui dire, mais je n'avais pas peur.

Au bout de quelques instants Frith reparut et fit entrer Favell dans la bibliothèque. Il n'était guère différent de la fois précédente, sinon un peu plus fruste encore, un peu plus négligé. C'était le genre d'homme qui ne mettait jamais de chapeau ; ses cheveux étaient décolorés par le soleil de ces derniers jours et il avait la peau très bronzée. Ses yeux étaient injectés de sang. Je me demandai s'il avait bu.

« Je crains que Maxim ne soit pas là, dis-je. Je ne sais pas quand il rentrera. Vous auriez peut-être intérêt à prendre rendez-vous pour le voir au bureau demain matin…

– Ça ne me dérange pas d'attendre et, de toute façon, je ne crois pas que j'aurai à attendre bien longtemps. J'ai jeté un coup d'œil au passage dans la salle à manger, et j'ai vu que le couvert de Maxim était mis.

– Il y a eu un changement. Il est fort possible que Maxim ne rentre pas ce soir, finalement.

– Il a filé, c'est ça ? fit Favell avec un demi-sourire qui ne me plut pas. Je me demande si vous dites vrai. Bien sûr, étant donné les circonstances, ce serait le plus judicieux. Il y a des gens qui ne supportent pas les ragots. Il est plus commode de les éviter, je me trompe ?

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

– Ah, vraiment ? Allons, vous n'espérez pas que je vais croire ça, quand même ? Dites-moi, vous vous sentez mieux ? Pas de chance : vous évanouir comme ça à l'audience… Je serais bien venu à votre secours,

mais j'ai vu que vous aviez déjà un chevalier servant. Frank Crawley n'a pas dû s'embêter. Vous l'avez laissé vous ramener en voiture ? Quand je pense que vous n'avez pas voulu faire cinq mètres avec moi…

– À quel sujet vouliez-vous voir Maxim ? »

Favell se pencha vers la table et prit une cigarette dans le coffret. « Ça ne vous fait rien que je fume ? Ça ne va pas vous donner mal au cœur ? On ne sait jamais avec les jeunes mariées. »

Il m'observait au-dessus de son briquet. « Vous avez un peu mûri depuis la dernière fois, on dirait. Je me demande ce que vous avez fabriqué. Embobiné ce pauvre Frank Crawley ? » Il recracha un nuage de fumée dans les airs. « Dites, vous voulez bien demander à ce vieux Frith de m'apporter un whisky-soda ? »

Je ne répondis rien et sonnai. Favell s'assit au bord du canapé, balançant les jambes, ce demi-sourire toujours sur les lèvres. Ce fut Robert qui apparut. « Un whisky-soda pour M. Favell, ordonnai-je.

– Dis donc, Robert, ça fait un bail que je ne t'ai pas vu ! l'interpella Favell. Toujours à briser le cœur des filles de Kerrith ? »

Robert rougit. Il me lança un regard, horriblement gêné.

« Ça va, mon vieux. Je ne te trahirai pas. File me chercher un double whisky, et au trot. »

Robert s'éclipsa. Favell rit, semant ses cendres de cigarette partout sur le sol.

« J'ai sorti Robert, un soir où il avait congé. Rebecca avait parié un billet de cinq que je n'oserais pas. Mais j'ai bel et bien gagné. J'ai passé une des soirées les plus marrantes de ma vie. Ce que j'ai pu rigoler. Oh là là ! Robert faisant la bombe, ça vaut son pesant d'or, je vous assure. Il faut reconnaître qu'il a l'œil, pour les filles. Il avait choisi la plus jolie de toutes ce soir-là. »

Robert revint avec le whisky sur un plateau. Il était toujours écarlate, et très mal à l'aise. Favell l'observait avec un sourire tandis que le jeune homme lui remplissait son verre, puis il éclata de rire en se juchant sur le bras du canapé. Il sifflota le début d'une chanson, sans quitter Robert des yeux.

« C'était celle-là, non ? C'était bien cet air-là ? Tu aimes toujours autant les rousses, Robert ? »

Robert lui adressa un petit sourire piteux. Il semblait au supplice. Favell rit encore plus fort. Robert fit demi-tour et se retira.

« Pauvre gamin. Je ne pense pas qu'il ait refait la noce depuis. Ce

vieux crétin de Frith lui serre trop la vis. »

Il se mit à boire son whisky-soda en examinant la pièce, posant de temps à autre le regard sur moi avec un sourire.

« Je crois que je me ferai une raison si Max ne rentre pas dîner. Vous en pensez quoi ? »

Je ne répondis pas. Je demeurai près de la cheminée, les mains derrière le dos. « Ce serait bête que cette place à table reste inoccupée, non ? » Il me regardait, souriant toujours, la tête de côté.

« Monsieur Favell… Je ne voudrais pas être impolie, mais en vérité je suis très fatiguée. J'ai eu une longue journée pour le moins épuisante. Si vous ne pouvez pas me dire pourquoi vous souhaitez voir Maxim, il ne rime à rien que vous restiez ici. Vous feriez bien mieux de suivre mon conseil et de passer au bureau du domaine demain matin. »

Il abandonna son accoudoir et se dirigea vers moi, son verre à la main. « Non, non, dit-il. Non, non, ne soyez pas rosse. J'ai eu une journée épuisante moi aussi. Ne vous enfuyez pas. Je suis tout à fait inoffensif, je vous assure. Max a dû vous raconter des tas d'histoires sur moi, j'imagine ? »

Je ne répondis pas. « Vous me prenez pour le grand méchant loup, c'est ça ? Mais c'est faux, croyez-moi. Je suis un type on ne peut plus ordinaire et inoffensif. Et je trouve que vous vous comportez de manière magnifique dans toute cette affaire, de manière absolument magnifique. Je vous tire mon chapeau, vraiment. » Cette dernière tirade, laborieuse, avait été prononcée d'une voix pâteuse. Je regrettais d'avoir dit à Frith que j'acceptais de le voir.

« Vous arrivez ici à Manderley, reprit-il en agitant vaguement le bras, vous prenez en charge cette énorme maison, vous rencontrez des centaines de gens que vous n'avez jamais vus, vous supportez ce vieux Max et ses sautes d'humeur, vous vous fichez du qu'en-dira-t-on, vous agissez à votre guise, j'appelle ça un foutu exploit, et je suis prêt à le répéter à qui veut l'entendre. Un foutu exploit. » Il chancela un peu sur ses jambes. Il se redressa, puis posa le verre vide sur la table. « Cette affaire m'a bien retourné, vous savez. Un sacré choc. Rebecca était ma cousine. J'étais bougrement attaché à elle.

– Oui, dis-je. Je suis vraiment navrée pour vous.

– On a été élevés ensemble. On était comme les deux doigts de la main. On aimait les mêmes choses, les mêmes gens. On riait aux mêmes plaisanteries. J'étais plus attaché à Rebecca qu'à n'importe qui au

monde. Et elle était attachée à moi. Tout ça m'a sacrément retourné.

– Oui. Oui, bien sûr.

– Et Max, qu'est-ce qu'il va faire pour ça, je voudrais bien savoir ? Est-ce qu'il s'imagine qu'il va pouvoir savourer sa tranquillité maintenant que cette bouffonnerie d'enquête est terminée ? Il croit ça, dites ? »

Il ne souriait plus. Il se pencha vers moi.

« Je vais veiller à ce que justice soit rendue à Rebecca, dit-il, sa voix se faisant plus forte. Un suicide… Dieu tout-puissant, ce crétin de vieux gâteux de coroner a poussé le jury à conclure au suicide. Mais vous et moi nous savons que ce n'était pas un suicide, pas vrai ? » Il se pencha encore plus près de moi. « Pas vrai ? » répéta-t-il lentement.

La porte s'ouvrit et Maxim entra dans la pièce, Frank sur ses talons. Il s'immobilisa en reconnaissant Favell. « Bon sang, qu'est-ce que vous faites ici ? »

Favell pivota, les mains dans les poches. Il laissa passer un instant puis se mit à sourire. « En fait, Max, mon vieux, j'étais venu vous féliciter pour l'audience de cet après-midi.

– Voulez-vous bien sortir de cette maison ? Ou préférez-vous que Crawley et moi vous flanquions dehors ?

– Allons, allons, du calme », dit Favell. Il alluma une autre cigarette puis se rassit sur l'accoudoir du canapé. « Vous ne tenez pas à ce que Frith entende ce que j'ai à dire, n'est-ce pas ? Tant pis, il entendra, si vous ne fermez pas cette porte. »

Maxim ne bougea pas. Frank ferma la porte tout doucement.

« Bon, maintenant, écoutez-moi, Max, reprit Favell. Vous vous en êtes rudement bien tiré, pas vrai ? Mieux que vous ne l'espériez. Eh oui, j'étais au tribunal cet après-midi, mais je suis certain que vous m'avez vu. J'ai assisté à l'audience du début à la fin. J'ai vu votre femme se trouver mal à un moment assez crucial, et je comprends ça… C'était plutôt tangent, hein, Max ? On ne savait pas trop comment les choses allaient tourner… Vous avez eu de la chance qu'elles évoluent dans ce sens. Vous n'auriez pas graissé la patte à ces gros benêts du jury, par hasard ? Ça m'en avait tout l'air. »

Maxim eut un mouvement vers Favell, mais celui-ci releva le menton.

« Une minute, voulez-vous ? Je n'ai pas fini. Vous êtes bien conscient, Max, mon vieux, que je peux rendre les choses sacrément

déplaisantes pour vous si ça me chante ? Et encore, déplaisantes… disons plutôt, dangereuses ? »

Je m'assis sur le fauteuil à côté de la cheminée, et agrippai les accoudoirs. Frank vint se placer près de moi. Maxim ne bougeait toujours pas. Il ne quittait pas Favell des yeux.

« Ah oui ? fit-il. Et dangereuses en quoi ?

– Écoute, Max. Je suppose qu'il n'y a pas de secrets entre toi et ta femme et, de toute évidence, Crawley vient compléter ce joyeux duo. Je peux donc parler franchement, et c'est ce que je vais faire. Vous êtes tous les trois au courant, pour Rebecca et moi. Nous étions amants. Je ne l'ai jamais nié, et je ne vais pas commencer. Bref. Jusqu'à aujourd'hui, je croyais, comme tous les imbéciles, que Rebecca s'était noyée en faisant du voilier dans la baie et que son corps avait été repêché à Edgecoombe des semaines après. Ça m'avait déjà retourné à l'époque, foutrement retourné. Mais je m'étais dit : “C'est bien là une mort comme l'aurait voulue Rebecca : elle est partie comme elle a vécu, en se battant.” » Il se tut. Assis là sur le bras du canapé, il dévisageait tour à tour chacun de nous. « Or voilà que j'ouvre le journal du soir il y a quelques jours, et qu'est-ce que j'apprends ? Qu'un plongeur de la région est tombé sur le bateau de Rebecca, et qu'il y avait un corps dans la cabine. Je n'y comprenais rien. Bon Dieu, qui donc Rebecca aurait-elle pu emmener sur son voilier ? Ça ne tenait pas debout. Je suis venu ici et j'ai pris une chambre dans un pub à la sortie de Kerrith. J'ai contacté Mme Danvers. Elle m'a annoncé que le corps dans la cabine était celui de Rebecca. Même là, comme tout le monde, j'ai pensé que le premier corps était une erreur et que Rebecca, on ne sait comment, s'était retrouvée enfermée dans la cabine en allant chercher une veste. Enfin bon, j'ai assisté à l'audience aujourd'hui, comme vous savez. Et tout a marché comme sur des roulettes, pas vrai, jusqu'à ce que Tabb vienne témoigner. Mais ensuite ? Dis-moi un peu, Max, mon vieux : comment tu expliques ces trous dans la coque, et ces vannes ouvertes à bloc ?

– Vous vous imaginez, dit Maxim avec lenteur, qu'après toutes ces heures de discussions je suis prêt à remettre ça… avec vous ? Vous avez entendu les dépositions, et vous avez entendu le verdict. Le coroner a été convaincu, et vous devriez l'être également.

– Un suicide, c'est ça ? Rebecca se serait suicidée. Ça lui ressemblerait bien, pas vrai ? Vous ne savez pas du tout que je détiens

une lettre, on dirait ? Je l'ai gardée parce que c'est la dernière qu'elle m'ait jamais écrite. Je vais vous la lire. Je pense que ça va vous intéresser. »

Il sortit une feuille de papier de sa poche. Je reconnus l'écriture mince, penchée et pointue. *« J'ai essayé de te téléphoner de l'appartement, mais ça ne répondait pas,* lut-il. *Je repars tout de suite pour Manderley. Je serai au cottage ce soir, et si tu as ce message à temps, prends ta voiture et rejoins-moi. Je passerai la nuit au cottage : je laisserai la porte ouverte pour toi. J'ai quelque chose à te dire et j'ai besoin de te voir le plus vite possible. Rebecca.* »

Il remit la lettre dans sa poche. « Ce n'est pas le genre de mot qu'on écrit quand on va se suicider, si ? Je l'ai trouvé en rentrant chez moi vers quatre heures du matin. J'ignorais totalement que Rebecca devait venir à Londres ce jour-là, sinon je me serais arrangé pour la voir. Par un horrible coup du sort, j'étais à une fête ce soir-là. Quand j'ai lu le mot à quatre heures du matin, j'ai jugé qu'il était trop tard pour me taper les six heures de route jusqu'à Manderley. Je me suis couché, bien décidé à téléphoner dans le courant de la journée. Ce que j'ai fait. Vers midi. Pour apprendre que Rebecca s'était noyée ! »

Il était assis là, fixant Maxim du regard. Aucun de nous ne parlait.

« Imaginons que le coroner, cet après-midi, ait lu cette lettre, les choses auraient été un peu plus délicates pour toi, pas vrai, Max, mon vieux ?

– Alors pourquoi ne pas vous être levé pour la lui remettre ?

– Du calme, mon vieux, du calme. Pas de panique. Je ne veux pas ta perte, Max. Dieu sait que tu ne m'as jamais porté dans ton cœur, mais je ne t'en garde pas rancune. Tous les hommes mariés à de jolies femmes sont jaloux, non ? Et certains ne peuvent pas s'empêcher de jouer les Othello. C'est plus fort qu'eux. Je ne leur en veux pas. Je les plains. Je suis un peu socialiste à ma façon, tu sais, et je ne comprends pas pourquoi les cocus ne peuvent pas partager leurs femmes au lieu de les tuer. Qu'est-ce que ça change ? Ça n'enlève rien à leur plaisir. Une jolie femme n'est pas comme un pneu de voiture, elle ne s'use pas. Plus on s'en sert, plus elle s'améliore. Voilà, Max. J'ai joué cartes sur table. Pourquoi ne pas arriver à un accord ? Je ne suis pas riche. J'aime trop les jeux d'argent pour ça. Mais ce qui me démoralise, c'est de ne pas avoir le moindre capital en réserve. En revanche, si j'avais une rente à vie de deux ou trois mille livres par an, je pourrais m'en sortir très

correctement. Et je ne t'embêterais plus jamais. Je le jure devant Dieu : je ne t'embêterais plus.

– Je vous ai déjà demandé de quitter cette maison, dit Maxim. Je ne vous le redemanderai pas. La porte est là, derrière moi. Vous pouvez l'ouvrir vous-même.

– Une petite seconde, Maxim, intervint Frank, ce n'est pas aussi simple. » Il se tourna vers Favell. « Je vois où vous voulez en venir. Fort malheureusement, en effet, vous pourriez, comme vous dites, changer la donne et rendre la situation délicate pour Maxim. Je ne pense pas qu'il s'en rende compte aussi clairement que moi. Quelle est la somme exacte que, selon vous, Maxim devrait vous verser ? »

Je vis Maxim devenir très pâle, et une veine se mit à battre sur son front. « Ne vous mêlez pas de ça, Frank. Ceci est entièrement mon affaire. Il n'est pas question que je cède au chantage.

– Je ne pense pas que votre femme ait envie d'être désignée comme Mme de Winter, la veuve d'un assassin, d'un type qu'on a pendu », observa Favell.

Il s'esclaffa, jetant un coup d'œil vers moi.

« Vous croyez me faire peur, hein, Favell ? Eh bien, vous vous trompez. Faites donc ce que vous voulez. Le téléphone est là, dans la pièce à côté. Voulez-vous que j'appelle le colonel Julyan pour lui demander de venir ? C'est le magistrat. Votre histoire l'intéressera. »

Favell le dévisagea, puis pouffa.

« Excellent coup de bluff, mais ça ne prend pas. Tu n'oserais jamais appeler ce vieux Julyan. J'ai assez de preuves pour te faire pendre, Max, mon vieux. »

Maxim traversa lentement la bibliothèque et passa dans la petite pièce voisine. J'entendis le déclic du téléphone.

« Arrêtez-le ! dis-je à Frank. Arrêtez-le, pour l'amour du ciel. »

Frank me regarda, puis se précipita.

J'entendis la voix de Maxim, très froide, très calme. « Je voudrais le 17 à Kerrith. » Favell surveillait la porte, le visage empreint d'une étrange intensité.

« Laissez-moi tranquille », dit Maxim à Frank. Puis, deux minutes plus tard : « Colonel Julyan ? De Winter à l'appareil. Oui, oui, je sais. Je me demandais s'il vous serait possible de venir immédiatement. Oui, à Manderley. C'est assez urgent. Je ne peux pas vous en parler au téléphone, mais je vous expliquerai tout dès que vous arriverez. Je suis

vraiment navré de vous obliger à ressortir. Oui. Merci beaucoup. Au revoir. »

Il revint dans la pièce. « Julyan arrive tout de suite. » Il alla ouvrir les fenêtres toutes grandes. Il pleuvait encore très fort. Il demeura là-bas, le dos tourné, respirant l'air froid.

« Maxim… dit Frank doucement. Maxim. »

Il ne répondit pas. Favell pouffa et prit une autre cigarette. « Si vous tenez à être pendu, mon vieux, ça ne me dérange pas. » Il ramassa un journal sur la table puis, s'affalant sur le canapé, il croisa les jambes et se mit à tourner les pages. Frank hésitait : son regard naviguait entre Maxim et moi. Il vint à mes côtés.

« Vous ne pouvez pas faire quelque chose ? chuchotai-je. Aller à la rencontre du colonel Julyan, l'empêcher de venir, lui expliquer que ce n'était qu'un malentendu ? »

Toujours à la fenêtre, Maxim dit sans se retourner :

« Frank ne quittera pas cette pièce. Je vais gérer cette affaire moi-même. Le colonel Julyan sera ici dans exactement dix minutes. »

Aucun de nous ne souffla mot. Favell continua à lire son journal. Il n'y avait pas le moindre bruit à part celui, régulier, de la pluie qui tombait. Elle tombait sans discontinuer, régulière, verticale et monotone. Je me sentais désemparée, sans force. Je ne pouvais rien faire. Frank non plus. Dans un livre ou une pièce de théâtre, j'aurais trouvé un revolver ; nous aurions tué Favell et caché son corps dans un placard. Il n'y avait pas de revolver. Il n'y avait pas de placard. Nous étions des gens ordinaires. Les choses ne se passaient pas ainsi dans la réalité. Il était trop tard pour aller auprès de Maxim le supplier à genoux de donner l'argent à Favell. Je devais rester assise là, les mains sur les cuisses, à regarder la pluie, à regarder Maxim qui me tournait le dos, debout à la fenêtre.

Il pleuvait trop fort pour entendre la voiture. Le bruit de la pluie couvrait tous les autres. Nous ne sûmes que le colonel Julyan était arrivé qu'au moment où la porte s'ouvrit. Frith l'introduisit dans la pièce.

Maxim fit volte-face. « Bonsoir. Vous voilà. Vous avez fait vite.

– Oui. Vous aviez dit que c'était urgent, alors je suis venu sur-le-champ. Heureusement, ma voiture n'était pas loin. Quel temps ! »

Il jeta un coup d'œil indécis à Favell, puis vint me serrer la main, en adressant un signe de tête à Frank. « C'est bien que la pluie soit enfin là. Elle menaçait depuis trop longtemps. J'espère que vous vous sentez

mieux. »

Je murmurai une vague réponse et le colonel Julyan demeura là à nous regarder l'un après l'autre, en se frottant les mains.

« Vous vous doutez que je ne vous ai pas fait sortir un soir comme celui-là pour échanger des mondanités avant le dîner. Je vous présente Jack Favell, le cousin germain de ma défunte femme. Je ne sais pas si vous vous connaissez. »

Le colonel Julyan hocha la tête. « Votre visage me dit quelque chose. Je vous ai sans doute croisé ici autrefois.

– Sûrement, dit Maxim. Allez-y, Favell. »

Favell se leva du canapé en envoyant promener le journal sur la table. Ces dix minutes semblaient l'avoir dégrisé. Il marchait sans tituber. Il ne souriait plus. J'avais l'impression qu'il n'était pas vraiment ravi de la tournure des événements, et qu'il n'était pas préparé à cette rencontre avec le colonel Julyan. Il prit la parole d'une voix sonore aux accents impérieux. « Écoutez, mon colonel, pas la peine de tourner autour du pot… Si je suis ici, c'est parce que je ne suis pas satisfait du verdict rendu cet après-midi.

– Ah ? fit le colonel Julyan. Ne serait-ce pas à M. de Winter de protester plutôt qu'à vous ?

– Non, je ne crois pas. J'ai le droit de parler, non seulement en qualité de cousin de Rebecca, mais aussi de futur mari, si elle avait vécu. »

Le colonel Julyan parut passablement interloqué. « Ah, fit-il. Ah, je vois. Dans ce cas, c'est différent. Est-ce vrai, de Winter ? »

Maxim haussa les épaules. « Première nouvelle… »

Le colonel Julyan les regardait à tour de rôle avec perplexité. « Alors, Favell, qu'est-ce qui vous turlupine, exactement ? »

Favell soutint son regard un moment. Je voyais qu'il était en train d'élaborer un plan, mais qu'il n'était pas encore assez sobre pour le mener à bien. Il plongea lentement la main dans sa poche de gilet et en sortit la lettre de Rebecca. « Ce mot a été écrit quelques heures avant le prétendu suicide en mer de Rebecca. Le voici. Je veux que vous le lisiez, et que vous me disiez si, d'après vous, la femme qui a écrit cette lettre avait décidé de mettre fin à ses jours. »

Le colonel Julyan sortit une paire de lunettes de l'étui qu'il avait dans sa poche et entreprit de lire la lettre. Puis il la rendit à Favell. « Non, dit-il, à première vue, non. Mais je ne sais pas à quoi cette lettre

fait allusion. Peut-être le savez-vous. Ou peut-être de Winter ? »

Maxim ne dit rien. Favell tortillait la feuille dans ses doigts sans cesser de regarder le colonel. « Ma cousine me donnait un rendez-vous précis dans ce message, vous êtes d'accord ? Elle me demandait expressément de venir à Manderley ce soir-là parce qu'elle avait quelque chose à me dire. Quoi, je suppose que nous ne le saurons jamais, mais là n'est pas la question. Elle m'a donné ce rendez-vous, et elle devait passer la nuit au cottage dans le but de me voir seule à seul. Qu'elle soit partie faire une balade en mer ne m'a pas intrigué. Elle sortait souvent naviguer, pendant une heure ou deux, quand elle rentrait d'une longue journée à Londres. Mais percer des trous dans la coque et se noyer volontairement, ce geste impulsif et hystérique de femme névrosée… ah ça, non, mon colonel, bon Dieu, non ! » À présent tout congestionné, il avait prononcé ces derniers mots en hurlant. Une telle attitude le desservait, et je vis aux lèvres pincées du colonel que Favell ne lui était pas sympathique.

« Mon cher ami, dit-il, il est absolument inutile de vous mettre en colère avec moi. Je ne suis pas le coroner qui a conduit l'enquête cet après-midi, et je ne fais pas non plus partie du jury qui a rendu le verdict. Je ne suis que le magistrat du district. Naturellement, je ferai de mon mieux pour vous aider, ainsi que M. de Winter. Vous dites que vous refusez de croire que votre cousine s'est suicidée. D'un autre côté, vous avez entendu, comme nous tous, la déposition du constructeur de bateaux. Les vannes étaient ouvertes, il y avait des trous dans la coque. Bon… Si nous en venions au fait. D'après vous, que s'est-il réellement passé ? »

Favell tourna lentement la tête pour regarder vers Maxim. Il tortillait toujours la lettre de Rebecca entre ses doigts. « Rebecca n'a jamais ouvert ces vannes, ni fait ces trous dans les bordages. Rebecca ne s'est jamais suicidée. Vous m'avez demandé mon avis et, nom de Dieu, vous allez l'avoir. Rebecca a été assassinée. Et si vous voulez savoir qui est l'assassin, eh bien, il se tient ici même, près de la fenêtre, avec ce foutu sourire supérieur sur les lèvres. Il n'a même pas été fichu d'attendre un an avant d'épouser la première créature venue ! Il est là, le voilà, votre assassin. M. Maximilian de Winter. Regardez-le bien. Il fera un pendu magnifique, non ? »

Et là Favell se mit à rire, un rire d'ivrogne, un rire haut perché, forcé et stupide, sans cesser de tortiller la lettre de Rebecca entre ses doigts.

24.

Heureusement que Favell riait. Heureusement qu'il tendait un doigt accusateur, que sa face était rubiconde, que son regard était fixe et ses yeux injectés de sang. Heureusement qu'il tanguait sur ses pieds. Car tout cela suscita l'aversion du colonel Julyan et le mit de notre côté. Je vis le dégoût sur ses traits, le bref frémissement de ses lèvres. Le colonel était dans notre camp.

« Cet homme est ivre, fit-il d'un ton calme. Il ne sait pas ce qu'il dit.

– Je suis ivre ? beugla Favell. Oh que non, mon brave. Vous avez beau être magistrat, et colonel par-dessus le marché, ça ne m'impressionne pas. J'ai la loi avec moi, pour changer, et je vais m'en servir. Il y a d'autres magistrats dans ce foutu comté à part vous. Des types qui ont quelque chose dans le crâne, qui comprennent le sens du mot justice. Pas des soldats qui se sont fait virer il y a belle lurette pour incompétence et qui se baladent avec une rangée de médailles de pacotille sur la poitrine. Max de Winter a assassiné Rebecca et je vais le prouver.

– Attendez une minute, monsieur Favell, dit doucement le colonel Julyan. Vous étiez à l'audience cet après-midi, n'est-ce pas ? Je me souviens de vous à présent. Je vous ai vu dans le public. Si vous étiez si scandalisé par l'injustice du verdict, pourquoi ne pas l'avoir dit sur le moment, au jury, au coroner lui-même ? Pourquoi ne pas avoir produit cette lettre au tribunal ? »

Favell le regarda et rit. « Pourquoi ? Parce que j'ai décidé que non, voilà pourquoi. J'ai préféré demander des comptes à de Winter personnellement.

– C'est pour cela que je vous ai téléphoné, expliqua Maxim, quittant la fenêtre. Nous sommes déjà informés des accusations de Favell. Je lui ai posé la même question : pourquoi ne pas avoir fait part de ses soupçons au coroner ? Il a répondu qu'il ne roulait pas sur l'or, et que si je voulais bien lui verser une rente à vie de deux ou trois mille livres il ne m'embêterait plus jamais. Frank était présent, ainsi que ma femme. Ils en sont témoins tous les deux. Vous pouvez leur demander.

– C'est parfaitement exact, mon colonel, confirma Frank. Un

chantage pur et simple.

– Oui, bien sûr, acquiesça le colonel. Sauf que le chantage n'est jamais très pur, ni particulièrement simple. Il peut causer bien des désagréments à une quantité de gens, même si le maître chanteur atterrit en prison. Il arrive que des innocents atterrissent eux aussi en prison. Nous voulons éviter cela, en l'occurrence. Je ne sais pas si vous êtes suffisamment sobre, Favell, pour répondre à mes questions, mais si vous cessez les attaques personnelles déplacées nous pourrons en finir plus vite. Vous venez de porter une accusation très grave contre de Winter. Disposez-vous d'une quelconque preuve pour étayer cette accusation ?

– Une preuve ? Qu'est-ce qu'il vous faut comme preuve, bon Dieu ? Ces trous dans la coque ne vous suffisent donc pas ?

– Certes non, à moins que vous ne puissiez citer un témoin qui l'ait vu les percer. Où est votre témoin ?

– Rien à faire d'un témoin, nom de Dieu ! Évidemment que c'est de Winter le coupable. Qui d'autre aurait voulu tuer Rebecca ?

– Kerrith compte de nombreux habitants, répondit le colonel Julyan. Pourquoi ne pas faire du porte-à-porte ? Je pourrais être l'assassin, après tout. Vous semblez n'avoir pas plus de preuve contre M. de Winter que vous n'en auriez contre moi.

– Ah, je vois, vous allez prendre son parti. Vous allez soutenir de Winter. Vous ne voulez pas lui tourner le dos parce que vous avez dîné chez lui et qu'il a dîné chez vous. C'est un notable, dans la région. C'est le propriétaire de Manderley. Espèce de pauvre petit snob.

– Attention, Favell, attention.

– Vous pensez avoir le dessus, pas vrai ? Vous pensez que je n'ai pas de quoi saisir le tribunal. Des preuves, je vous en dégoterai, ah ça oui. Je vous dis que de Winter a tué Rebecca à cause de moi. Il savait que j'étais son amant, il était jaloux, follement jaloux. Il savait qu'elle m'attendait au cottage sur la plage ; il y est allé ce soir-là et il l'a tuée. Puis il a mis son corps dans le voilier, et il a coulé le bateau.

– Un scénario très ingénieux, Favell, pour le coup, mais je vous le répète, vous n'avez aucune preuve. Trouvez-moi un témoin qui a assisté à la scène et je commencerai peut-être à vous prendre au sérieux. Je connais ce cottage sur la plage. Une sorte de lieu de pique-nique, non ? Mme de Winter entreposait là le matériel pour son bateau. Dommage que ce ne soit pas un pavillon entouré d'une cinquantaine d'habitations

identiques : il y aurait alors une chance qu'un des occupants ait pu voir quelque chose.

– Attendez une seconde, dit lentement Favell. Attendez… Il y a une chance que de Winter ait été vu ce soir-là. Une forte chance, même. Ça vaut la peine de vérifier. Que diriez-vous si je dénichais bel et bien un témoin ? »

Le colonel Julyan haussa les épaules. Je vis Frank lancer un regard interrogateur à Maxim. Maxim ne dit rien. Il observait Favell. Je compris soudain ce que Favell avait en tête. Je compris de qui il parlait. Et, saisie de frayeur et d'horreur, je compris qu'il avait raison. Il y avait eu un témoin ce soir-là. De petites phrases me revinrent en mémoire. Des paroles dont le sens m'avait échappé, des remarques que j'avais prises pour les divagations d'un simple d'esprit. « Elle est là-bas au fond, pas vrai ? Elle reviendra plus. » « Je l'ai dit à personne. » « Ils vont la trouver, pas vrai ? Les poissons l'ont mangée, pas vrai ? » « Elle reviendra plus, maintenant. » Ben savait. Ben avait tout vu. Ben, avec son araignée dans le plafond, avait été témoin de tout. Il se cachait dans les bois ce soir-là. Il avait vu Maxim aller prendre le voilier à la bouée, et revenir en canot, tout seul. Je sentis mon visage se vider de ses couleurs. Je m'adossai au coussin du fauteuil.

« Il y a un demeuré qui passe son temps sur la plage, dit Favell. Il traînait toujours dans les parages quand je venais retrouver Rebecca. Je l'ai vu très souvent. Il dormait dans les bois ou sur la plage quand il faisait chaud. C'est un cinglé, il ne se serait jamais présenté de lui-même. Mais j'arriverai à le faire parler si jamais il a vu quelque chose ce soir-là. Et, bon Dieu, il y a de grandes chances que oui.

– Enfin, qui est-ce ? De quoi parle-t-il ? demanda le colonel Julyan.

– Il doit s'agir de Ben, expliqua Frank, avec un autre regard vers Maxim. C'est le fils d'un de nos métayers. Mais il n'est pas responsable de ses paroles ni de ses actes. Il est idiot de naissance.

– Bon sang, qu'est-ce que ça peut faire ? s'exclama Favell. Il a des yeux, non ? Il sait ce qu'il voit. Il n'aura qu'à répondre oui ou non. Vous commencez à avoir la frousse, pas vrai ? Un peu moins sûrs de vous ?

– Peut-on mettre la main sur ce type et l'interroger ? demanda le colonel.

– Bien sûr, répondit Maxim. Frank, dites à Robert d'aller au cottage de sa mère et de le ramener. »

Frank hésita. Je le vis me jeter un regard en coin.

« Allez-y, pour l'amour du ciel. Qu'on en finisse une fois pour toutes. » Frank quitta la pièce. Je sentis revenir la douleur dans mon ventre.

Frank reparut au bout de quelques minutes.

« Robert a pris ma voiture. Si Ben est chez lui, il sera là dans moins de dix minutes.

– Avec cette pluie, il sera forcément chez lui, dit Favell. Forcément. Vous allez voir comme je vais arriver à le faire parler. »

Il rit et regarda Maxim. Il était encore tout rouge. L'excitation le faisait transpirer ; il y avait des perles de sueur sur son front. Je remarquai que sa nuque faisait un bourrelet au-dessus de son col, et que ses oreilles étaient placées très bas. Il ne garderait pas bien longtemps ce teint frais et ce physique avantageux. Il n'était déjà plus au meilleur de sa forme, et il avait le souffle court. Il prit une autre cigarette. « Vous formez un vrai petit syndicat ici à Manderley. Pas question de trahir un des siens… Même le magistrat local fait partie de la bande. On exemptera la jeune mariée, bien sûr. Une épouse ne peut pas témoigner contre son mari. Avec Crawley, évidemment, la cause est entendue : il sait qu'il perdrait son emploi s'il disait la vérité. Et puis, si je ne me trompe, il a une petite dent contre moi. Tu n'es pas arrivé à grand-chose avec Rebecca, hein, Crawley ? Tu n'as pas réussi à la mettre dans ton lit ? C'est un peu plus facile cette fois-ci, pas vrai ? La jeune mariée pourra compter sur ton bras fraternel chaque fois qu'elle s'évanouira. Et quand elle entendra le juge condamner son mari à mort, ce bras se révélera fort utile. »

Cela se passa très vite. Trop vite pour que j'aie le temps de voir le geste de Maxim. Mais je vis Favell chanceler et s'effondrer sur l'accoudoir du canapé, avant de glisser sur le sol. Maxim se tenait tout près de lui. J'avais un peu envie de vomir. Il y avait quelque chose de dégradant dans le fait que Maxim ait frappé Favell. J'aurais préféré ne pas le savoir. J'aurais préféré ne pas être là. Le colonel Julyan ne dit rien. Il affichait une mine très sombre. Il leur tourna le dos et vint se planter à mes côtés.

« Je crois que vous feriez mieux de monter », suggéra-t-il doucement.

Je secouai la tête. « Non, chuchotai-je. Non.

– Dans l'état où il est, cet individu est capable de dire n'importe quoi. Ce que vous venez de voir n'était pas bien joli, n'est-ce pas ? Votre mari a eu raison, évidemment, mais il est regrettable que la chose se soit

passée sous vos yeux. »

Je ne répondis pas. Je regardais Favell qui se remettait lentement debout. Il s'assit pesamment sur le canapé et se tamponna le visage avec son mouchoir.

« Allez me chercher à boire, grogna-t-il. Allez me chercher à boire ! »

Maxim lança un regard à Frank, qui sortit de la pièce. Personne ne parlait. Frank ne tarda pas à revenir avec le whisky et l'eau de Seltz sur un plateau. Il fit le mélange dans un verre qu'il tendit à Favell. Favell le but avec avidité, comme un animal. Il y avait quelque chose de sensuel et d'horrible dans sa façon de téter le verre. Ses lèvres en suçaient le bord d'une manière bizarre. Il y avait une tache rouge foncé sur sa mâchoire à l'endroit où Maxim l'avait frappé. Maxim était retourné à la fenêtre. Je jetai un coup d'œil au colonel Julyan et vis qu'il observait Maxim. Son regard était curieux, concentré. Mon cœur se mit à battre la chamade. Pourquoi le colonel Julyan observait-il Maxim avec une telle insistance ?

Commençait-il à se poser des questions, à avoir des soupçons ?

Maxim ne remarqua rien. Il contemplait la pluie. Elle tombait, aussi drue et serrée qu'avant. Son bruit emplissait la pièce. Favell termina son whisky et reposa le verre sur la table près du canapé. Il respirait laborieusement. Il ne regardait aucun de nous. Il avait les yeux braqués droit devant lui sur le sol.

Le téléphone se mit à sonner dans la petite pièce. Une sonnerie stridente, discordante. Frank alla répondre.

Il revint aussitôt et s'adressa au colonel Julyan. « C'est votre fille. Pour savoir s'ils doivent vous attendre pour dîner… »

Le colonel eut un geste impatient de la main. « Dites-leur de commencer. Dites-leur que je ne sais pas quand je rentrerai. » Il consulta sa montre. « Quelle idée de téléphoner, marmonna-t-il. Elles choisissent leur moment. »

Frank retourna dans la petite pièce pour transmettre le message. Je pensai à la fille du colonel au bout du fil. C'était sans doute celle qui jouait au golf. Je l'imaginais en train de crier à sa sœur : « Papa dit qu'on commence sans lui. Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer ? Le bœuf va être de la semelle. » Leur petite maisonnée perturbée par notre faute. Leur train-train du soir bouleversé. Cette série de conséquences aussi sottes qu'absurdes, tout cela parce que Maxim avait tué Rebecca. Je regardai Frank. Ses traits étaient pâles et figés.

« J'ai entendu Robert revenir avec l'auto, dit-il au colonel Julyan. La fenêtre, là-bas, donne sur l'allée. »

Il rejoignit le hall. Favell avait redressé la tête à l'annonce de cette arrivée. Il se leva encore une fois et resta là à guetter la porte. Il affichait un vilain sourire un peu inquiétant.

La porte s'ouvrit et Frank entra. Il se retourna pour parler à quelqu'un dans le hall.

« Allons, Ben, dit-il doucement, M. de Winter veut vous donner quelques cigarettes. Il n'y a pas à avoir peur. »

Ben pénétra timidement dans la pièce. Il tenait son suroît dans ses mains. Il avait l'air bizarre et comme nu sans son chapeau. Je me rendis compte pour la première fois qu'il avait la tête entièrement rasée. Ce crâne chauve changeait sa physionomie, accentuait sa laideur.

La lumière semblait l'éblouir. Il regardait autour de lui d'un air idiot, ses petits yeux clignant sans arrêt. Il m'aperçut, et je lui adressai un faible sourire un peu tremblant. Je ne sais pas s'il m'avait reconnue ou non. Il se contentait de cligner des yeux. Favell avança à pas lents et se planta devant lui.

« Bonjour. Comment ça va depuis la dernière fois ? »

Ben le dévisageait. Il ne semblait pas le reconnaître. Il ne répondit pas.

« Alors ? insista Favell. Tu sais qui je suis, n'est-ce pas ? »

Ben continuait à triturer son suroît. « Hein ? fit-il.

– Prends donc une cigarette », dit Favell en lui tendant le coffret. Ben lança un regard vers Maxim et Frank.

« Allez-y, dit Maxim, prenez-en autant que vous voulez. »

Ben en prit quatre et les coinça par deux derrière ses oreilles. Puis il se remit à malaxer son chapeau.

« Tu sais qui je suis, n'est-ce pas ? » répéta Favell.

Ben ne répondait toujours pas. Le colonel Julyan s'approcha de lui. « Vous serez rentré chez vous dans quelques minutes, Ben. Personne ne vous fera de mal. Nous voulons simplement que vous répondiez à une ou deux questions. Vous connaissez M. Favell, n'est-ce pas ? »

Cette fois Ben secoua la tête. « Je l'ai jamais vu.

– Ne sois pas stupide, bon sang ! s'exclama Favell avec rudesse. Tu sais bien que tu m'as déjà vu. Tu m'as vu aller au cottage de la plage, au cottage de Mme de Winter. Tu m'as déjà vu là-bas, n'est-ce pas ?

– Non, fit Ben. J'ai jamais vu personne.

– Foutu crétin de menteur ! s'écria Favell. Ose un peu dire que tu ne m'as jamais vu, l'année dernière, traverser ces bois avec Mme de Winter et entrer dans le cottage ? Est-ce qu'on ne t'a pas surpris une fois à nous espionner par la fenêtre ?

– Hein ? fit Ben.

– Voilà un témoin convaincant », commenta le colonel, sarcastique.

Favell pivota vers lui : « C'est un coup monté. Quelqu'un aura soudoyé cet idiot lui aussi. Je vous assure qu'il m'a vu des dizaines de fois. Bon… Et ça, ça te rafraîchit la mémoire ? » Il fouilla dans sa poche-revolver et en sortit un portefeuille. Il brandit un billet d'une livre sous le nez de Ben. « Bon, maintenant, tu te souviens de moi ? »

Ben secoua la tête. « Je l'ai jamais vu. » Puis, saisissant le bras de Frank : « Dites, il est venu pour m'emmener à l'asile ?

– Non, dit Frank. Non, bien sûr que non, Ben.

– Je veux pas aller à l'asile. Ils sont méchants là-bas. Je veux rester à la maison. J'ai rien fait.

– Tout va bien, Ben, intervint le colonel Julyan. Personne ne va vous mettre à l'asile. Êtes-vous tout à fait sûr de n'avoir jamais vu cet homme ?

– Non, je l'ai jamais vu.

– Vous vous souvenez de Mme de Winter, n'est-ce pas ? » poursuivit le colonel.

Ben me regarda d'un air sceptique.

« Non, dit le colonel Julyan, pas cette dame-là. L'autre dame, celle qui allait autrefois au cottage.

– Hein ? fit Ben.

– Vous vous souvenez de la dame qui avait le bateau ? »

Ben cligna des yeux. « Elle est partie.

– Oui, nous savons cela, dit le colonel. Elle partait souvent naviguer, n'est-ce pas ? Étiez-vous sur la plage quand elle est partie naviguer, la dernière fois ? Un soir, il y a environ un an. Quand elle n'est pas revenue ? »

Ben tripotait son suroît. Il jeta un bref regard à Frank, puis à Maxim.

« Hein ?

– Tu étais là, pas vrai ? dit Favell, se penchant en avant. Tu as vu Mme de Winter se rendre au cottage, et ensuite tu as vu aussi M. de Winter. Il est entré dans le cottage après elle. Qu'est-ce qui s'est passé alors ? Vas-y. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Ben recula contre le mur. « J'ai rien vu. Je veux rester à la maison. Je veux pas aller à l'asile. Je vous ai jamais vu. Jamais avant. Je vous ai jamais vu avec elle dans les bois. » Il se mit à pleurnicher comme un enfant.

« Espèce de petit salopard de dingo, dit lentement Favell. Espèce de foutu petit salopard. »

Ben s'essuyait les yeux avec la manche de sa veste.

« Votre témoin ne vous a pas été d'un grand secours, on dirait, conclut le colonel Julyan. Cet épisode a plutôt été une perte de temps, non ? Avez-vous autre chose à lui demander ?

– C'est une machination ! cria Favell. Une machination contre moi. Vous êtes tous complices, tous tant que vous êtes. Quelqu'un a payé ce demeuré, j'en suis sûr. Quelqu'un l'a payé pour débiter ce chapelet de mensonges.

– Je crois qu'on peut autoriser Ben à rentrer chez lui, déclara le colonel.

– Tout va bien, Ben, dit Maxim. Robert va vous ramener. Et personne ne vous mettra à l'asile, n'ayez pas peur. Dites à Robert de lui trouver à manger à l'office, ajouta-t-il à l'intention de Frank. De la viande froide, ou autre chose, s'il veut.

– Rétribution pour services rendus, c'est ça ? ironisa Favell. Il a bien travaillé, hein, Max ? »

Frank emmena Ben. Le colonel Julyan regarda Maxim. « Ce brave type avait l'air terrorisé. Il tremblait comme une feuille. Je l'observais. Il n'a jamais été maltraité, n'est-ce pas ?

– Non, il est parfaitement inoffensif, et je l'ai toujours laissé déambuler à sa guise.

– Il aura été effrayé à un moment ou un autre, déclara le colonel. On lui voyait le blanc des yeux, exactement comme à un chien quand on va le fouetter.

– C'est ce que vous auriez dû faire, dit Favell. Il se serait très bien souvenu de moi si vous l'aviez fouetté. Oh, mais non, on va lui offrir un bon dîner pour le récompenser… On ne le fouettera pas.

– Il n'a pas servi votre cause, on dirait, fit le colonel d'un ton calme. Nous en sommes toujours au même point. Vous ne possédez pas l'ombre d'une preuve contre de Winter et vous le savez. Le mobile que vous avez invoqué ne tient pas. Au tribunal, Favell, vous n'auriez aucun argument à présenter. Vous prétendez que vous étiez le futur mari de Mme de

Winter, et que vous aviez des rendez-vous clandestins avec elle dans ce cottage sur la plage. Même le pauvre simplet qui était ici à l'instant jure qu'il ne vous a jamais vu. Vous ne pouvez même pas prouver cette partie de l'histoire…

– Vous croyez ça ? » Je le vis sourire.

Il gagna la cheminée et sonna.

« Qu'est-ce que vous faites ? demanda le colonel.

– Attendez, vous allez voir. »

J'avais déjà deviné ce qui allait se passer. Frith fit son apparition.

« Demandez à Mme Danvers de venir », ordonna Favell.

Frith regarda Maxim, qui eut un bref hochement de tête.

Frith ressortit. « Mme Danvers, c'est bien la gouvernante ? s'enquit le colonel.

– C'était aussi l'amie intime de Rebecca, ajouta Favell. Elle a passé des années auprès d'elle avant qu'elle se marie, et l'a pour ainsi dire élevée. Vous allez voir que Danny est un témoin d'un genre très différent de Ben. »

Frank revint dans la pièce. « Vous l'avez expédié au lit ? persifla Favell. Vous l'avez fait dîner et vous l'avez félicité d'avoir été bien sage ? Mais là, votre petit syndicat va avoir affaire à plus forte partie.

– Mme Danvers arrive, annonça le colonel Julyan. Favell semble penser qu'elle pourra l'aider. »

Frank coula un bref regard vers Maxim. Le colonel surprit ce regard et je vis ses lèvres se pincer. Cela ne me plut pas. Non, cela ne me plut pas. Je me mis à me ronger les ongles.

Nous attendions tous, les yeux rivés sur la porte. Mme Danvers entra. Peut-être était-ce parce que je l'avais en général vue seule, et que, à côté de moi, elle paraissait grande et osseuse, mais elle semblait rabougrie à présent, presque ratatinée, et je notai qu'elle devait lever la tête pour regarder Favell, Frank et Maxim. Elle se tenait près de la porte, les mains jointes devant elle, nous scrutant à tour de rôle.

« Bonsoir, madame Danvers, dit le colonel Julyan.

– Bonsoir, monsieur. »

Elle avait cette bonne vieille voix mécanique et atone que j'avais entendue si souvent.

« Tout d'abord, madame Danvers, reprit le colonel, je voudrais vous poser une question. Et cette question, la voici : étiez-vous au courant des liens qui unissaient feu Mme de Winter et M. Favell ici présent ?

– Ils étaient cousins germains, répondit Mme Danvers.

– Je ne parlais pas de liens de parenté, madame Danvers. Je fais allusion à des rapports plus intimes que cela.

– J'ai peur de ne pas comprendre, monsieur.

– Allons, arrêtez, Danny, dit Favell, vous savez très bien où il veut en venir ? Je l'ai déjà dit au colonel Julyan, mais il n'a pas l'air de me croire. Rebecca et moi nous fréquentions par intermittence depuis des années, n'est-ce pas ? Elle était amoureuse de moi, n'est-ce pas ? »

À ma grande surprise, Mme Danvers le contempla un moment sans parler, et il y avait comme du dédain dans son regard.

« Pas du tout, répondit-elle.

– Enfin, voyons, espèce de vieille sotte, elle… »

Mme Danvers l'interrompit :

« Elle n'était pas amoureuse de vous, ni de M. de Winter. Elle n'était amoureuse de personne. Elle méprisait tous les hommes. Elle était au-dessus de tout ça. »

Favell devint rouge de colère. « Enfin, voyons… Elle prenait bien le sentier dans les bois pour venir me retrouver nuit après nuit ? Vous attendiez bien qu'elle soit rentrée pour aller vous coucher ? Elle passait bien les week-ends avec moi à Londres ?

– Et quand bien même ? s'exclama Mme Danvers avec une ferveur soudaine. Elle avait le droit de s'amuser, non ? L'amour charnel était un jeu pour elle, un simple jeu. Elle me l'avait expliqué. Elle s'y adonnait parce que ça la faisait rire. Ça la faisait rire, croyez-moi. Elle riait de vous comme elle riait de tous les autres. Je l'ai vue rentrer et se tordre de rire assise sur son lit en pensant à vous tous. »

Il y avait quelque chose d'horrible dans ce brusque torrent de paroles, quelque chose d'horrible et d'inattendu. J'avais beau être au courant, ce déballage me révoltait. Maxim avait blêmi. Favell regardait Mme Danvers d'un air vide, comme s'il n'avait pas compris. Le colonel Julyan tirait sur sa petite moustache. Personne ne souffla mot durant quelques minutes. Il n'y avait pas d'autre bruit que celui, implacable, de la pluie qui tombait. Tout à coup, Mme Danvers se mit à pleurer. Elle pleurait comme elle avait pleuré ce fameux matin dans la chambre à coucher. Je n'arrivais pas à la regarder. Je dus me détourner. Personne ne disait rien. Il n'y avait que ces deux bruits dans la pièce : la pluie qui tombait et Mme Danvers qui pleurait. J'avais envie de hurler. J'avais envie de m'enfuir de la pièce et de hurler à pleins poumons.

Personne n'alla vers elle pour lui parler ou pour la secourir. Elle continua à pleurer. Enfin, au bout d'une éternité, elle parvint à se maîtriser. Petit à petit, les pleurs cessèrent. Elle demeurait sans bouger, le visage grimaçant, les mains agrippant l'étoffe noire de sa robe. Bientôt, elle se tut tout à fait. Le colonel Julyan intervint alors, calmement, lentement :

« Madame Danvers… D'après vous, existait-il une raison, si infime soit-elle, pour que Mme de Winter mette fin à ses jours ? »

Mme Danvers déglutit. Elle agrippait toujours sa robe. Elle secoua la tête. « Non… Non.

– Tenez, voyez ? fit aussitôt Favell. C'est impossible. Elle le sait tout comme moi. Je vous l'ai déjà dit.

– Silence, voulez-vous ? Laissez à Mme Danvers le temps de réfléchir. Nous sommes tous d'accord pour dire qu'au premier abord cette hypothèse est absurde, exclue. Je ne conteste pas la véracité de cette lettre, qui n'est pas sujette à caution. Mme de Winter vous a écrit cette lettre dans le courant de ces fameuses heures qu'elle a passées à Londres. Elle avait quelque chose à vous dire. Si nous savions quelle était cette chose, nous aurions peut-être la clé de cette effroyable énigme. Faites lire ce mot à Mme Danvers. Elle sera peut-être à même de nous éclairer. »

Favell haussa les épaules. Il chercha la feuille dans sa poche puis la jeta par terre aux pieds de Mme Danvers. Elle se baissa pour la ramasser. Ses lèvres remuaient tandis qu'elle lisait le texte. Elle le lut à deux reprises. Puis elle secoua la tête. « Ce n'est pas la peine. Je ne sais pas de quoi il pouvait s'agir. Si elle avait eu quelque chose d'important à dire à M. Favell, elle m'en aurait parlé en premier.

– Vous ne l'avez pas vue du tout ce soir-là ?

– Non, j'étais sortie. J'ai passé l'après-midi et la soirée à Kerrith. Je ne me le pardonnerai jamais. Jamais, jusqu'à mon dernier jour.

– Donc vous ignorez ce qui la préoccupait, vous n'avez aucune piste à nous suggérer, madame Danvers ? Ces mots "*J'ai quelque chose à te dire*" ne vous évoquent absolument rien ?

– Non… Non, monsieur, absolument rien.

– Quelqu'un sait-il ce qu'elle a fait à Londres ce jour-là ? »

Personne ne répondit. Maxim fit non de la tête. Favell jura dans sa barbe. « Écoutez, elle a déposé ce message chez moi à trois heures de l'après-midi. Le concierge l'a vue. Elle a dû prendre la route tout de suite

après, et rouler à fond de train, soit dit en passant.

– Mme de Winter devait être chez le coiffeur de midi à une heure et demie, expliqua Mme Danvers. Je m'en souviens, parce que j'avais dû téléphoner à Londres la semaine d'avant pour lui prendre rendez-vous. Je me revois en train d'appeler. De midi à une heure et demie. Elle déjeunait toujours à son club en sortant de chez le coiffeur, pour pouvoir laisser les épingles dans ses cheveux. Il est presque certain qu'elle y a déjeuné ce jour-là.

– Admettons que le déjeuner ait pris une demi-heure, dit le colonel, qu'a-t-elle fait de deux à trois ? Il faudrait vérifier ce détail…

– Mais, nom d'un chien, qu'est-ce qu'on en a à faire de ce qu'elle a fabriqué ? s'écria Favell. Elle ne s'est pas suicidée : bon Dieu, c'est la seule chose qui compte, non ?

– J'ai son agenda dans ma chambre, annonça Mme Danvers avec lenteur. J'ai conservé tous les articles de ce genre. M. de Winter ne me les a jamais réclamés. Il n'est pas impossible qu'elle y ait inscrit ses rendez-vous de ce jour-là. Elle était méthodique pour ça. Elle notait tout, puis elle cochait ce qui avait été fait. Si vous pensez qu'il peut s'avérer utile, je monte chercher cet agenda.

– Eh bien, de Winter ? fit le colonel Julyan. Qu'en dites-vous ? Cela ne vous gêne pas que nous examinions cet agenda ?

– Bien sûr que non. Pourquoi serais-je gêné ? »

Là encore, je vis le colonel Julyan lui lancer ce bref coup d'œil plein de curiosité. Mais cette fois Frank le remarqua. Je le vis regarder Maxim lui aussi, puis me regarder moi. Cette fois, ce fut moi qui me levai pour aller à la fenêtre. Il me sembla qu'il ne pleuvait plus aussi fort. Le déluge s'était apaisé. La pluie qui tombait était désormais moins sonore et plus douce. La lumière grise du soir avait envahi le ciel. Les pelouses étaient obscurcies et détrempées après la violente averse, et les arbres, comme enveloppés d'un suaire, avaient une apparence voûtée. J'entendais la femme de chambre au-dessus de nous qui tirait les rideaux pour la nuit, fermait les fenêtres qui ne l'étaient pas déjà. Inexorable, la routine domestique continuait comme si de rien n'était. Les rideaux qu'on tirait, les chaussures qu'on descendait pour les nettoyer, la serviette qu'on préparait sur la chaise de la salle de bains, la baignoire qu'on remplissait. Les draps de lit qu'on rabattait, les pantoufles qu'on plaçait sous un fauteuil. Et pendant ce temps, nous étions là dans la bibliothèque, tous muets, sachant au fond de nos cœurs que Maxim était

en train de jouer sa vie dans cette histoire.

Je fis volte-face en entendant la porte s'ouvrir doucement. C'était Mme Danvers. Elle était de retour, l'agenda à la main.

« J'avais raison, déclara-t-elle avec calme. Elle avait noté ses rendez-vous comme je l'avais dit. Les voici à la date de sa mort. »

Elle ouvrit l'agenda, un petit carnet en cuir rouge. Elle le remit au colonel Julyan. À nouveau, il sortit ses lunettes de leur étui. Il y eut un long silence tandis qu'il examinait la page. Et ces quelques instants, tandis qu'il parcourait la page de l'agenda et que nous restions plantés là à attendre, étaient plus effrayants encore que tout ce qui s'était passé ce soir-là.

Je m'enfonçai les ongles dans les paumes. J'étais incapable de regarder Maxim. J'étais convaincue que le colonel entendait mon cœur qui battait à tout rompre dans ma poitrine.

« Ah ! » fit-il enfin. Son doigt était au milieu de la page. Il va se passer quelque chose, pensai-je, il va se passer quelque chose de terrible. « Oui, reprit-il. Oui, c'est là. Coiffeur à midi, comme l'a dit Mme Danvers. Avec une croix. Elle y est donc allée. Déjeuner au club, avec une croix, là aussi. Mais, voyons, qu'est-ce que nous avons là ? Baker, deux heures. Qui était ce Baker ? » Il regarda Maxim, qui secoua la tête. Puis Mme Danvers.

« Baker ? répéta-t-elle. Rebecca ne connaissait personne de ce nom-là. Jamais entendu parler.

– Il est pourtant noté là, dit le colonel Julyan en lui tendant l'agenda. Vérifiez vous-même. Baker. Et elle a fait une grande croix à côté, comme si elle avait cherché à casser son crayon… Manifestement, elle a vu ce Baker, qui que cela puisse être. »

Mme Danvers contemplait le nom inscrit dans l'agenda, et la croix noire à côté. « Baker, fit-elle. Baker.

– Je crois que si nous savions qui était ce Baker, nous aurions la clé de tout ce mystère, dit le colonel. Elle n'était pas aux prises avec des usuriers, dites-moi ? »

Mme Danvers le toisa avec dédain. « Mme de Winter ?

– Ou bien… des maîtres chanteurs, peut-être ? » insista le colonel, avec un coup d'œil vers Favell.

Mme Danvers fit non de la tête. « Baker, répéta-t-elle. Baker.

– Elle n'avait pas d'ennemis ? Quelqu'un qui l'ait menacée, quelqu'un dont elle ait peur ?

– Mme de Winter, peur ? Elle n'avait peur de rien ni de personne. Il n'y avait qu'une chose qui pouvait l'inquiéter, c'était l'idée de vieillir, de tomber malade, de mourir dans son lit. Elle m'a dit des dizaines de fois : "Quand je partirai, Danny, je veux partir vite, comme une chandelle qu'on éteint." C'était mon unique consolation, après sa mort. Il paraît qu'on ne souffre pas quand on se noie… c'est vrai ? »

Elle scruta le colonel d'un œil pénétrant. Il ne répondit pas. Il hésitait, tirant sur sa moustache. Je le vis jeter un autre regard vers Maxim.

« Mais enfin, à quoi bon tout ce cirque ? s'écria Favell en s'avançant. Nous nous écartons du sujet, nom de Dieu. On n'en a rien à faire de ce Baker ! Quel rapport avec la mort de Rebecca ? C'était sans doute un foutu marchand de bas ou de crèmes pour le visage ! Si cet homme avait eu une quelconque importance, Danny le connaîtrait. Rebecca n'avait aucun secret pour Danny. »

Mais j'observais Mme Danvers. Elle tournait les pages du carnet. Elle poussa soudain une exclamation.

« Il y a quelque chose, là ! À la fin, avec les numéros de téléphone : Baker. Et un numéro à côté : 0488. Mais sans indicatif.

– Chapeau, Danny ! s'écria Favell. Vous devenez un sacré limier en vieillissant. Sauf que vous arrivez douze mois trop tard… Vous auriez fait ça il y a un an, ça aurait peut-être servi à quelque chose.

– C'est bien son numéro, confirma le colonel. 0488, et le nom de "Baker" à côté. Pourquoi n'a-t-elle pas mis l'indicatif ?

– Essayez donc tous ceux de Londres, persifla Favell. Ça vous prendra la nuit entière, mais ce n'est pas grave. Max se moque pas mal du montant de la facture. Pas vrai, Max ? Gagner du temps… je ferais pareil, à ta place.

– Il y a une inscription à côté du numéro, dit le colonel. Mais pas évidente à déchiffrer. Jetez un coup d'œil, madame Danvers. Est-ce qu'il pourrait s'agir d'un M ? »

Mme Danvers reprit le carnet. « Possible, fit-elle, sceptique. Ce n'est pas son M habituel, mais elle l'a peut-être griffonné à la hâte. Oui, ça pourrait être un M.

– Mayfair 0488 ! lâcha Favell. Quel génie, quelle intelligence !

– Alors ? fit Maxim, allumant sa première cigarette. Si on vérifiait ? Frank ? Allez-y, et demandez Mayfair 0488. »

La douleur, tenace, augmentait dans mon ventre. Je demeurai sans

bouger, les mains le long des flancs. Maxim ne me regardait pas.

« Allez, Frank. Qu'est-ce que vous attendez ? »

Frank disparut dans la petite pièce attenante. Nous patientâmes le temps qu'il demande le numéro. Peu après, il revint. « On va me rappeler », annonça-t-il doucement. Le colonel Julyan croisa les mains dans son dos et se mit à faire les cent pas. Personne ne disait rien. Au bout de quatre minutes environ, la sonnerie du téléphone retentit, stridente, insistante, cette sonnerie agaçante et monotone propre aux appels interurbains. Frank alla répondre. « Mayfair 0488 ? s'enquit-il. Pouvez-vous me dire s'il y a dans vos murs quelqu'un du nom de Baker ? Ah, je vois. Je suis vraiment confus. Oui, on a dû me donner un mauvais numéro. Merci beaucoup. »

Le petit déclic du récepteur qu'on raccroche. Frank ressurgit. « Ce numéro-là est celui d'une certaine lady Eastleigh. Une maison dans Grosvenor Street. Ils n'ont jamais entendu parler de Baker. »

Favell partit d'un énorme gloussement : « Chou blanc, on dirait ! Allons, du nerf, Sherlock Holmes… Un autre indicatif en M ?

– Essayez Museum », suggéra Mme Danvers.

Frank jeta un coup d'œil à Maxim. « Oui, essayez », dit celui-ci.

La comédie se répéta. Le colonel recommença à marcher de long en large. Cinq minutes s'écoulèrent, et la sonnerie retentit à nouveau. Frank alla répondre. Il laissa la porte grande ouverte : je le vis s'incliner vers la table où se trouvait le téléphone et décrocher le combiné.

« Allô ? Museum 0488 ? Pouvez-vous me dire s'il se trouve ici quelqu'un du nom de Baker ? Ah… Qui est à l'appareil ? Un gardien de nuit. Oui, oui, je comprends. Pas des bureaux. Non, non, bien sûr. Pouvez-vous me donner l'adresse ? Oui, c'est assez important. » Il se tut. Il lança par-dessus son épaule : « Je crois qu'on le tient. »

Oh, Seigneur, faites que ce ne soit pas vrai. Faites qu'on ne retrouve pas Baker. S'il vous plaît, mon Dieu, faites que Baker soit mort. Je savais qui était Baker. Je le savais depuis le début. J'observais Frank par la porte : je le vis se pencher brusquement en avant pour attraper un crayon et un bout de papier. « Allô ? Oui, je suis toujours là. Vous pouvez me l'épeler ? Merci. Merci beaucoup. Bonsoir. » Il revint dans la bibliothèque, le bout de papier à la main. Frank, qui aimait Maxim, qui ignorait que ce bout de papier était l'unique élément de preuve un tant soit peu valable dans tout le cauchemar de cette soirée, et qu'en le produisant il pouvait détruire Maxim tout aussi certainement que s'il

tenait un poignard et le frappait dans le dos.

« C’était le gardien de nuit d’une maison de Bloomsbury. Personne n’y habite. C’est un cabinet de médecin pendant la journée. Apparemment, Baker a cessé d’exercer et est parti il y a six mois. Mais nous allons quand même arriver à le débusquer. Le gardien de nuit m’a donné son adresse. Je l’ai inscrite sur ce bout de papier. »

25.

À ce moment-là, Maxim me regarda enfin. Il me regarda pour la première fois de la soirée et, dans ses yeux, je lus un message d'adieu. C'était comme s'il se penchait au bastingage d'un navire, et que je me tenais en contrebas sur le quai. Il y avait d'autres gens qui touchaient son épaule et qui touchaient la mienne, mais nous ne les remarquions pas. Nous ne nous parlions pas et ne nous hélions pas, car le vent et la distance emportaient le son de nos voix. Mais je vis ses yeux, tout comme lui vit les miens, avant que le navire se détache du quai. Favell, Mme Danvers, le colonel Julyan, Frank avec son bout de papier à la main, tous furent oubliés à cet instant-là. Cet instant-là était le nôtre, inviolé, communion éphémère entre nos deux êtres. Puis Maxim se détourna et tendit la main vers Frank.

« Bravo, dit-il. Et quelle est cette adresse ?

– Quelque part près de Barnet, dans le nord de Londres, répondit Frank en lui donnant le papier. Mais il n'y a pas le téléphone. Nous ne pouvons pas appeler.

– Félicitations, Crawley, dit le colonel Julyan. Et à vous aussi, madame Danvers. Pouvez-vous éclairer un peu notre lanterne à présent ? »

Mme Danvers secoua la tête. « Mme de Winter n'a jamais eu besoin de médecin. Comme tous les gens robustes, elle les méprisait. Nous n'avons fait venir le Dr Phillips qu'une seule fois, quand elle s'était foulé le poignet. Je ne l'ai jamais entendue parler de ce Dr Baker, elle n'a jamais prononcé son nom devant moi.

– Quand je vous dis que ce Baker était un fabricant de cosmétiques ! intervint Favell. Enfin, bon sang, qu'est-ce que ça peut faire, qui c'était ? S'il avait eu un tant soit peu d'importance, Danny aurait été au courant. Je suis sûr que ce n'est qu'un type qui a mis au point une mixture pour décolorer les cheveux ou pour blanchir le teint… Rebecca aura eu son adresse par son coiffeur ce matin-là, et elle y sera allée après le déjeuner par curiosité.

– Non, dit Frank. Je crois que vous vous trompez. Baker n'était pas un charlatan. Le gardien de nuit du cabinet médical m'a dit que c'était

un gynécologue extrêmement réputé.

– Hum, fit le colonel Julyan en tirant sur sa moustache. Elle avait peut-être un ennui de santé, en fin de compte. Il paraît très curieux qu'elle n'en ait soufflé mot à personne, pas même à vous, madame Danvers.

– Elle était trop maigre, dit Favell. Je le lui faisais remarquer, mais elle se contentait d'en rire. Elle disait que ça lui plaisait. La diète, j'imagine, comme toutes ces bonnes femmes… Elle est peut-être allée voir ce Dr Baker pour se faire prescrire un régime.

– Vous croyez cela possible, madame Danvers ? » demanda le colonel.

Mme Danvers secoua lentement la tête. Elle semblait déroutée, abasourdie par la subite entrée en scène de ce médecin inconnu. « Je ne comprends pas. Je ne sais pas ce que ça signifie. Baker. Un Dr Baker… Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé ? Pourquoi me l'a-t-elle caché ? Elle me disait tout.

– Peut-être ne voulait-elle pas vous inquiéter. Elle a dû prendre rendez-vous avec lui, aller le voir, et puis, en rentrant ce soir-là, elle vous aurait à coup sûr tout raconté.

– Mais cette lettre à M. Jack, fit soudain Mme Danvers. “*J'ai quelque chose à te dire. Il faut que je te voie.*” Elle comptait lui raconter à lui aussi ?

– Très juste, acquiesça Favell. N'oublions pas cette lettre. » Une fois de plus, il la sortit de sa poche et nous la lut tout haut. « *“J'ai quelque chose à te dire et j'ai besoin de te voir le plus vite possible. Rebecca.”*

– Évidemment, il n'y a guère de doute, dit le colonel Julyan en se tournant vers Maxim. Je serais prêt à parier un millier de livres. Elle voulait annoncer à Favell le résultat de sa visite chez ce médecin.

– Je crois que vous avez raison, finalement, concéda Favell. Il doit y avoir un lien entre cette lettre et cette consultation. Mais de quoi il s'agissait, bon sang, ça j'aimerais bien le savoir. Qu'est-ce qu'elle pouvait avoir ? »

La vérité était flagrante mais ils ne la voyaient pas. Ils se tenaient tous là, à se dévisager mutuellement, et ils ne comprenaient pas. Je n'osais pas lever les yeux. Je n'osais pas bouger, de peur de trahir ce que je savais. Maxim ne disait rien. Il avait regagné la fenêtre et contemplait le jardin qui était à présent silencieux, sombre et paisible. La pluie avait enfin cessé, mais des gouttes tombaient encore des feuilles détrempées

et ruisselaient encore dans le chéneau.

« Ce doit être très facile à vérifier, dit Frank. Nous avons l'adresse actuelle du médecin. Je peux lui écrire pour lui demander s'il se souvient d'un rendez-vous l'année dernière avec Mme de Winter.

– Je crains qu'il ne vous réponde pas, dit le colonel Julyan. La déontologie est essentielle dans cette profession. Chaque dossier est protégé par le secret médical, vous savez. Le seul moyen de lui tirer les vers du nez serait que de Winter aille le voir en privé et lui explique la situation. Qu'en dites-vous, de Winter ? »

Maxim se retourna. « Je suis prêt à faire tout ce que vous jugerez utile, déclara-t-il avec calme.

– L'important, c'est de gagner du temps, hein ? fit Favell. On peut faire beaucoup de choses en l'espace de vingt-quatre heures. On peut embarquer dans un train, monter à bord d'un navire, s'envoler dans un avion… »

Le regard de Mme Danvers quitta soudain Favell pour se porter sur Maxim, et je pris conscience que Mme Danvers n'était pas au courant de l'accusation du cousin de Rebecca. Elle commençait seulement à comprendre. Je le lus sur son visage, où s'inscrivit d'abord le doute, puis un étonnement mêlé de haine, et enfin la certitude. Une fois encore, ses longues mains maigres agrippèrent convulsivement sa robe et elle passa sa langue sur ses lèvres. Elle continuait à fixer Maxim. Elle ne le lâchait pas des yeux. C'est trop tard, pensai-je, elle ne peut plus rien contre nous, le mal est fait. Elle peut dire ce qu'elle veut à présent, faire ce qu'elle veut. Le mal est fait. Elle ne peut plus nous nuire. Maxim n'avait pas noté son changement d'expression, du moins il n'en montrait rien. Il s'adressait au colonel Julyan.

« Que suggérez-vous ? Dois-je partir pour Londres demain matin ? Dois-je me rendre à cette adresse à Barnet ? Je peux envoyer un télégramme à Baker pour le prévenir de ma visite.

– Pas question qu'il y aille seul, protesta Favell avec un rire bref. Je suis en droit d'exiger cela, non ? Si l'inspecteur Welch l'accompagne, je n'élèverai aucune objection. »

Si seulement Mme Danvers voulait bien arrêter de scruter Maxim. Frank avait remarqué à présent. Il observait la gouvernante, à la fois perplexe et anxieux. Je le vis jeter un coup d'œil au bout de papier sur lequel figurait l'adresse du médecin. Puis lui aussi regarda Maxim. Une vague intuition de la vérité devait commencer à s'insinuer dans sa

conscience, car il devint très pâle et posa le papier sur la table.

« Je ne vois pas la nécessité de mêler l'inspecteur Welch à l'affaire… pour l'instant », déclara le colonel. Sa voix était différente, plus dure. Je n'aimais pas la façon dont il avait ajouté « pour l'instant ». Pourquoi préciser ? Cela ne me plaisait pas. « Si je pars avec de Winter, que je reste avec lui constamment et que je le ramène, vous estimerez-vous satisfait ? »

Favell regarda Maxim, puis le colonel Julyan. L'expression de son visage était laide, calculatrice, et il y avait également une lueur de triomphe dans ses yeux bleu clair. « Oui, dit-il avec lenteur, oui, je suppose. Mais, pour plus de sûreté, vous ne verrez sans doute pas d'inconvénient à ce que je vienne aussi ?

– Non, répondit le colonel. Je crois malheureusement que vous avez le droit de faire cette demande. Mais si vous venez, j'ai quant à moi le droit d'exiger que vous n'ayez pas bu.

– Ne vous en faites pas pour ça, dit Favell, esquissant un sourire. Oui, je serai sobre. Aussi sobre que le juge quand il condamnera Max dans trois mois. J'ai dans l'idée que ce Dr Baker va confirmer ma thèse, en fin de compte. »

Il considéra chacun de nous tour à tour avant d'éclater de rire. Lui aussi avait dû comprendre ce que signifiait cette visite chez le médecin.

« Alors ? fit-il. À quelle heure le départ demain matin ? »

Le colonel s'adressa à Maxim. « Vous pouvez être prêt à quelle heure ?

– À l'heure que vous voudrez.

– Neuf heures ?

– Neuf heures.

– Comment être sûr qu'il ne filera pas pendant la nuit ? demanda Favell. Il lui suffirait d'aller dans le garage et de prendre sa voiture.

– Si je vous donne ma parole ? » dit Maxim en se tournant vers le colonel Julyan. Pour la première fois, celui-ci hésita. Il lança un coup d'œil vers Frank. Maxim s'empourpra. Je vis la petite veine palpiter sur son front. « Madame Danvers, dit-il lentement, quand Mme de Winter et moi monterons nous coucher ce soir, voudrez-vous bien venir en personne fermer la porte à clé de l'extérieur ? Et nous réveiller en personne à sept heures du matin ?

– Oui, monsieur, répondit Mme Danvers, le fixant toujours des yeux et pétrissant toujours sa robe.

– Entendu, dans ce cas, fit le colonel Julyan d'un ton brusque. Je crois que nous pouvons en rester là pour ce soir. Je serai de retour à neuf heures précises demain matin. Vous m'accueillerez dans votre voiture, de Winter ?

– Oui, répondit Maxim.

– Et Favell nous suivra dans la sienne ?

– Je vous collerai au train, mon cher, faites-moi confiance. »

Le colonel Julyan me rejoignit et me prit la main. « Bonsoir. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point tout cela me désole pour vous. Persuadez votre mari d'aller au lit de bonne heure, si vous pouvez. La journée sera longue. » Il garda ma main un petit moment, puis il se détourna. C'était bizarre : il évitait de croiser mon regard et fixait mon menton. Frank lui tint la porte tandis qu'il sortait. Favell se pencha en avant et, ouvrant le coffret à cigarettes posé sur la table, entreprit de remplir son étui.

« Je suppose qu'on ne va pas m'inviter à dîner ? »

Personne ne répondit. Il alluma une cigarette et souffla un nuage de fumée dans les airs. « Je suis bon pour une soirée tranquille au pub sur la grand-route… La serveuse louche, en plus. Une sacrée nuit en perspective ! Enfin, tant pis. Vivement demain. Bonsoir, ma vieille Danny. Vous n'oublierez pas de bien enfermer M. de Winter, d'accord ? »

Il s'approcha de moi et me tendit la main.

Telle une enfant butée, je mis les miennes derrière mon dos. Il pouffa et me salua en inclinant la tête.

« C'est vraiment terrible, n'est-ce pas ? Un sale type comme moi qui vient jouer les trouble-fête. Ne vous inquiétez pas, vous vous consolerez quand la presse à scandale s'emparera de l'histoire de votre vie et que les manchettes diront : "De Monte-Carlo à Manderley. Itinéraire d'une épouse d'assassin". Bah, la prochaine fois sera la bonne. »

Il gagna la porte avec nonchalance, faisant un signe de la main à Maxim resté près de la fenêtre. « À plus, mon vieux, fais de beaux rêves. Surtout, profite bien de ta nuit derrière ta porte fermée à clé. » Il me regarda en ricanant puis sortit de la pièce. Mme Danvers le suivit. Maxim et moi nous retrouvâmes seuls. Il demeura à la fenêtre. Il ne vint pas à moi. Jasper surgit du vestibule en trottinant. On l'avait laissé dehors toute la soirée. Il vint me faire la fête, mordillant l'ourlet de ma jupe.

« J'irai avec toi demain, dis-je à Maxim. J'irai à Londres avec toi en voiture. »

Il ne répondit pas tout de suite. Il continuait à regarder par la fenêtre. Puis : « Oui, dit-il, d'une voix sans timbre. Oui, nous devons faire front ensemble. »

Frank reparut. Il se tenait sur le seuil, la main sur la poignée de la porte. « Ils sont partis. Favell et le colonel Julyan. Je les ai regardés partir.

– Très bien, Frank, dit Maxim.

– Je peux faire quelque chose ? Quoi que ce soit ? Télégraphier à quelqu'un, prendre certaines dispositions ? Je suis prêt à veiller toute la nuit si je peux me montrer utile en quoi que ce soit. Je vais bien sûr envoyer ce télégramme à Baker.

– Ne vous inquiétez pas, dit Maxim, il n'y a rien que vous puissiez faire… pour l'instant. Il risque d'en aller autrement… passé demain. Nous étudierons cela le moment venu. Ce soir nous voulons être seuls. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

– Oui, dit Frank. Oui, bien sûr. »

Il attendit quelques secondes, la main sur la poignée. « Bonne nuit, dit-il.

– Bonne nuit », dit Maxim.

Quand il se fut retiré et eut fermé la porte, Maxim me rejoignit au coin de la cheminée. Je tendis les bras vers lui et il vint à moi comme un enfant. Je l'enlaçai et le serrai contre moi. Nous restâmes sans rien dire durant un long moment. Je l'étreignais et le câlinais comme je l'aurais fait avec Jasper. Un Jasper qui se serait fait mal et qui serait venu à moi pour que je le réconforte.

« Nous pourrons voyager côte à côte, dit-il, dans la voiture.

– Oui.

– Julyan ne nous en voudra pas.

– Non, dis-je.

– Nous aurons aussi la nuit de demain, dit-il. Ils ne feront rien le jour même. Pas avant vingt-quatre heures, peut-être.

– Non.

– Ils ne sont plus aussi stricts aujourd'hui. Ils vous laissent voir des gens. Et la procédure prend un temps fou. Si je peux, j'essaierai d'engager Hastings. C'est le meilleur. Hastings ou Birkett. Hastings connaissait mon père.

– Oui, dis-je.

– Il faudra que je lui dise la vérité. Ça leur facilite les choses. Ils savent à quoi s'en tenir.

– Oui. »

La porte s'ouvrit et Frith entra. Je repoussai Maxim. Je me redressai, digne et conventionnelle, tapotant mes cheveux pour les remettre en place.

« Madame montera-t-elle s'habiller, ou bien dois-je servir tout de suite ?

– Non, Frith, nous ne nous changerons pas ce soir, répondis-je.

– Très bien, Madame. »

Il laissa la porte ouverte. Robert arriva et s'employa à tirer les rideaux. Il arrangea les coussins, retapa le canapé, mit en ordre les livres et les journaux qui parsemaient la table. Il emporta le whisky et l'eau de Seltz, ainsi que les cendriers sales. Je l'avais vu accomplir ces gestes d'une manière rituelle tous les soirs que j'avais passés à Manderley, mais aujourd'hui ils semblaient prendre une signification particulière, comme si leur souvenir allait persister à jamais et que je dirais un jour, longtemps après, dans une autre vie : « Je me souviens de ce moment. »

Frith revint annoncer le dîner.

Je me rappelle tous les détails de cette soirée. Je me souviens du consommé glacé dans ses tasses, des filets de sole, de l'épaule d'agneau.

Je me souviens de la crème brûlée, et des petits-fours salés qui suivirent.

Les bougies neuves qui garnissaient les chandeliers en argent étaient blanches, fines et immenses. Tirés ici aussi, les rideaux dissimulaient le gris terne du soir. Cela faisait un drôle d'effet d'être dans la salle à manger sans pouvoir contempler les pelouses. On se serait cru au début de l'automne.

Nous prenions le café dans la bibliothèque lorsque le téléphone sonna. Cette fois ce fut moi qui répondis. Je reconnus Beatrice. « C'est vous ? fit-elle. J'ai essayé de vous joindre toute la soirée. La ligne était occupée.

– Je suis désolée, dis-je, je suis vraiment désolée.

– Nous avons reçu les journaux du soir il y a environ deux heures et le verdict nous a causé un choc terrible, à Giles comme à moi. Et Maxim, qu'en dit-il ?

– Je crois que ça a été un choc pour tout le monde.

– Mais, ma chère, l'hypothèse retenue est grotesque. Pourquoi diable Rebecca se serait-elle suicidée ? Il n'y avait pas moins suicidaire qu'elle… Il a dû y avoir un loupé quelque part.

– Je ne sais pas.

– Qu'est-ce qu'en dit Maxim, où est-il ?

– Nous avons eu du monde, expliquai-je. Le colonel Julyan et d'autres. Maxim est très fatigué. Nous allons à Londres demain.

– Pour quoi faire, grands dieux ?

– C'est à propos du verdict. Je ne saurais pas très bien expliquer.

– Vous devriez contester le jugement. Il est ridicule, totalement ridicule. Et c'est terrible pour Maxim, toute cette affreuse publicité. Ça va forcément rejaillir sur lui.

– Oui, acquiesçai-je.

– Le colonel Julyan doit bien pouvoir faire quelque chose… C'est un magistrat. À quoi servent les magistrats ? Ce vieux Horridge de Lanyon a sûrement perdu la boule. Pour quel motif aurait-elle fait ça ? C'est la chose la plus absurde que j'aie entendue de ma vie. Quelqu'un devrait faire la leçon à Tabb. Comment peut-il savoir si ces trous dans le bateau ont été faits volontairement ou non ? D'après Giles, ce sont sûrement les rochers.

– Ils avaient l'air de penser que non.

– Si seulement j'avais pu être là. J'aurais exigé de prendre la parole. On dirait que personne n'a fait le moindre effort. Est-ce que Maxim est contrarié ?

– Il est fatigué, dis-je. Plus fatigué qu'autre chose.

– J'aimerais pouvoir vous rejoindre à Londres, mais je ne vois pas comment. Roger a presque quarante de fièvre, le pauvre gamin, et l'infirmière que nous avons prise est une parfaite idiote, il la déteste. Je ne peux absolument pas le laisser.

– Bien sûr que non. Il n'en est pas question.

– Où serez-vous à Londres ?

– Je ne sais pas. Tout cela est assez vague.

– Dites à Maxim qu'il doit essayer de faire rectifier ce verdict. C'est vraiment fâcheux pour la famille. Je raconte à tout le monde ici que c'est absolument révoltant. Rebecca ne se serait jamais suicidée, ce n'était pas le genre. J'ai bien envie d'écrire moi-même au coroner.

– C'est trop tard, dis-je. Mieux vaut laisser tomber. Cela ne servira à rien.

– La bêtise de cette théorie m'horripile. Si ces trous n'ont pas été faits par les rochers, Giles et moi trouvons bien plus probable qu'ils aient été l'œuvre, disons, d'un vagabond. Un communiste, peut-être. Il y en a des tas qui traînent. Ce serait bien une idée de communiste. »

Maxim cria depuis la bibliothèque : « Débarrasse-toi d'elle, voyons ! Qu'est-ce qu'elle peut bien te raconter ?

– Beatrice, dis-je, à bout de forces, j'essaierai de vous appeler de Londres.

– Et si j'en touchais deux mots à Dick Godolphin ? C'est votre député. Je le connais très bien, beaucoup mieux que Maxim. Il était à Oxford avec Giles. Demandez à Maxim s'il veut que je téléphone à Dick pour qu'il essaie de faire casser le jugement. Demandez à Maxim ce qu'il pense de l'hypothèse communiste.

– Ce n'est pas la peine, dis-je. Cela ne servira à rien. S'il vous plaît, Beatrice, ne tentez aucune action. Cela ne ferait qu'aggraver encore les choses. Rebecca avait peut-être un motif que nous ignorons. Et je ne pense pas que les communistes se promènent en perçant des trous dans les bateaux : quelle utilité ? S'il vous plaît, Beatrice, ne vous en mêlez pas. »

Dieu merci, elle n'était pas avec nous aujourd'hui. C'était déjà ça. Un bourdonnement se fit entendre dans l'appareil. Beatrice beugla : « Allô, allô, ne coupez pas ! », après quoi il y eut un déclic, puis le silence.

Je retournai dans la bibliothèque, littéralement épuisée. Quelques minutes plus tard, le téléphone se remit à sonner. Je ne réagis pas. Je le laissai sonner. J'allai m'asseoir aux pieds de Maxim. La sonnerie continua. Je ne bougeai pas. Elle se tut subitement, comme si on avait raccroché, exaspéré. La pendule sur la cheminée sonna dix heures. Maxim me prit dans ses bras et me hissa contre lui. Nous nous mîmes à nous embrasser, fébrilement, désespérément, tels des amants coupables qui ne se seraient jamais embrassés avant.

26.

Quand je me réveillai le lendemain matin, peu après six heures, et allai à la fenêtre, il y avait sur la pelouse une rosée vaporeuse comparable à du givre, et les arbres étaient couverts d'un voile de brume blanche. Il faisait un peu frais, avec un petit vent vif, et on percevait dans l'air le parfum froid et paisible de l'automne.

Agenouillée sur la banquette de fenêtre, je contemplais la roseraie où les fleurs penchaient la tête au bout de leurs tiges, leurs pétales brunis et meurtris après la pluie du soir : les événements de la veille me paraissaient lointains et irréels. Ici à Manderley un jour nouveau commençait, et le jardin se moquait totalement de nos soucis. Un merle vola vers les pelouses par élans rapides et brefs, s'arrêtant de temps à autre pour piquer la terre de son bec jaune. Une grive, aussi, vaquait à ses occupations, ainsi que deux petites bergeronnettes dodues, qui se suivaient à tour de rôle, et un petit groupe de moineaux gazouillaient. Une mouette planait haut dans les airs, silencieuse et solitaire, puis, déployant largement ses ailes, fondit par-delà les pelouses vers les bois et la Vallée heureuse. Ces choses continuaient, nos inquiétudes et nos angoisses ne pouvaient les enrayer. Bientôt les jardiniers s'agiteraient, ôtant les premières feuilles tombées sur les pelouses et les sentiers, ratissant le gravier de l'allée. Des seaux cliquetteraient dans la cour derrière la maison, on rincerait la voiture au jet, la fille de cuisine bavarderait par la porte ouverte avec les hommes qui s'affairaient dehors. Il y aurait l'odeur chaude et croustillante du bacon. Les femmes de chambre ouvriraient la maison, aéreraient les pièces, tireraient les rideaux.

S'extirpant de leurs paniers, les chiens bâilleraient et s'étireraient, puis sortiraient nonchalamment sur la terrasse en clignant des yeux face aux premiers efforts du soleil pâle pour transpercer la brume. Robert mettrait le couvert pour le petit déjeuner, apporterait les scones brûlants, les œufs frais pondus, les coupelles de miel, de confiture et de marmelade, le compotier de pêches, les raisins rouges encore recouverts de leur poudre veloutée, tout chauds au sortir de la serre.

Les filles de service qui passaient le balai dans le petit salon, dans le

salon, l'air frais et pur qui s'engouffrait par les hautes fenêtres. La fumée qui s'échappait en volutes des cheminées, la brume d'automne qui se dissipait peu à peu et les arbres, les talus et les bois qui prenaient forme, la mer que le soleil faisait miroiter au bas de la vallée, le phare qui se dressait grand et fier au bout du promontoire.

La paix de Manderley. La quiétude et la grâce. Peu importaient ceux qui vivaient dans ses murs, peu importaient les ennuis et les conflits qui y survenaient, le malaise et la souffrance qui y régnaient, peu importaient les larmes qui y étaient versées, les chagrins qui y naissaient, la paix de Manderley ne pouvait être troublée ni son charme détruit. Les fleurs qui y mouraient y écloraient une autre année, les mêmes oiseaux y bâtiraient leurs nids, les mêmes arbres y refleuriraient. Cette antique et délicieuse odeur de mousse continuerait à flotter dans l'air, des abeilles ressurgiraient, mais aussi des grillons, et des hérons nicheraient dans les profondeurs des bois. Les papillons danseraient leur gigue joyeuse au-dessus des pelouses, les araignées tisseraient leurs toiles vaporeuses, et des petits lapins effarouchés qui n'avaient rien à faire là pointeraient leur museau à travers les arbustes touffus. Il y aurait toujours du lilas, et du chèvrefeuille, et les boutons blancs du magnolia, serrés comme des poings, se déploieraient lentement sous la fenêtre de la salle à manger. Personne n'abîmerait jamais Manderley. Il reposerait éternellement dans le creux de sa vallée, telle une chose enchantée, gardé par les bois, préservé, protégé, tandis que la mer continuerait à déferler sans relâche sur les petites criques de galets en contrebas.

Maxim dormait encore et je ne le réveillai pas. La journée allait être épuisante, et longue. Les grands-routes, les poteaux télégraphiques, la monotonie de la circulation, le ralentissement aux abords de Londres. Nous ne savions pas ce que nous allions trouver au bout de notre voyage. L'avenir était inconnu. Quelque part au nord de Londres vivait un homme du nom de Baker qui n'avait jamais entendu parler de nous, mais qui tenait notre sort dans le creux de sa main. Bientôt lui aussi se réveillerait, s'étirerait, bâillerait, vaquerait à ses occupations. Je quittai la fenêtre, allai dans la salle de bains et ouvris les robinets de la baignoire. Ces actes revêtaient pour moi la même signification que les rangements de Robert dans la bibliothèque la veille au soir. Avant, j'effectuais ces gestes machinalement, mais aujourd'hui j'en avais conscience : j'avais conscience de lâcher mon éponge dans le bain,

d'enlever ma serviette de la barre chauffante pour la mettre sur la chaise, de m'allonger dans l'eau et de la laisser recouvrir mon corps. Chaque instant était précieux et contenait sa fin en soi. Lorsque je revins dans la chambre et commençai à m'habiller, j'entendis un pas discret approcher et s'arrêter devant la porte, puis la clé tourner doucement dans la serrure. Après un court silence, le pas s'éloigna. C'était Mme Danvers.

Elle n'avait pas oublié. J'avais entendu le même bruit la veille, quand nous étions remontés de la bibliothèque. Elle n'avait pas frappé à la porte, elle ne s'était pas annoncée ; il y avait juste eu le bruit de ses pas et celui de la clé tournant dans la serrure. Cela me ramena à la réalité et à l'obligation d'affronter l'avenir immédiat.

Je finis de m'habiller, puis allai faire couler le bain de Maxim. Clarice arriva bientôt avec notre thé. Je réveillai Maxim. Il me dévisagea d'abord comme un enfant déconcerté, puis me tendit les bras. Nous bûmes notre thé. Il se leva pour aller prendre son bain, et je me mis à remplir méthodiquement ma valise. Il se pouvait que nous soyons obligés de coucher à Londres.

J'y rangeai les brosses que Maxim m'avait offertes, une chemise de nuit, ma robe de chambre et mes pantoufles, ainsi qu'une robe de rechange et une paire de chaussures. Je ne reconnus pas mon nécessaire de toilette lorsque je le ressortis du fond d'un placard. J'avais l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis que je m'en étais servie, or c'était il y a seulement quatre mois. Il portait encore la marque à la craie de la douane de Calais. Dans une des poches se trouvait un billet de concert du casino de Monte-Carlo. Je le chiffonnai puis le jetai dans la corbeille à papier. Il aurait pu appartenir à une autre époque, à un autre monde. Ma chambre commençait à ressembler à toutes les chambres quand leur occupant s'en va. La coiffeuse était nue sans mes brosses à cheveux. Il y avait du papier de soie par terre et une vieille étiquette. Les lits où nous avions dormi paraissaient atrocement vides. Les serviettes gisaient en tas sur le sol de la salle de bains. Les portes de l'armoire étaient béantes. Je mis mon chapeau pour éviter d'avoir à remonter et pris mon sac à main, mes gants et ma valise. Je regardai alentour afin de vérifier que je n'avais rien oublié. La brume se dissipait ; le soleil la perforait, dessinant des motifs sur le tapis. Arrivée à la moitié du couloir, une curieuse sensation, inexplicable, me poussa à rebrousser chemin pour aller inspecter ma chambre une nouvelle fois.

J'y cédai sans raison et demeurai un moment à contempler l'armoire béante et le lit vide, le plateau à thé sur la table. Je les examinai avec insistance, les gravant à jamais dans mon esprit, m'étonnant de la faculté qu'avaient ces objets de m'émouvoir, de m'attrister, comme s'ils étaient des enfants qui ne voulaient pas que je m'en aille.

Je fis demi-tour et descendis déjeuner. Le soleil ne donnait pas encore sur les fenêtres et il faisait froid dans la salle à manger : le bacon et le café amer bien brûlant me mirent du baume au cœur. Maxim et moi gardions le silence. De temps en temps, il jetait un coup d'œil à la pendule. J'entendis Robert poser les valises dans le hall avec la couverture de voyage, puis le bruit de la voiture qu'on amenait devant la porte.

Je sortis sur la terrasse. La pluie avait purifié l'air et le gazon exhalait une odeur fraîche et sucrée. La journée allait être merveilleuse quand le soleil serait plus haut. Je songeai que nous aurions pu nous promener dans la vallée avant le déjeuner, puis nous installer dehors sous le marronnier avec des livres et des journaux. Je fermai les yeux une minute et sentis la chaleur du soleil sur mon visage et sur mes mains.

Maxim m'appela. Je rentrai dans la maison, et Frith m'aida à enfiler ma veste. J'entendis une autre voiture qui arrivait. C'était Frank.

« Le colonel Julyan attend à la grille. Il n'a pas jugé utile de venir jusqu'à la maison.

– Bien, dit Maxim.

– Je serai au bureau toute la journée : j'attendrai votre coup de téléphone. Après avoir vu Baker, vous aurez peut-être besoin de moi à Londres.

– Oui, acquiesça Maxim. Oui, peut-être.

– Il est neuf heures pile, dit Frank. Vous êtes dans les temps. Tout va bien se passer. Vous devriez faire bonne route.

– Oui.

– J'espère que vous ne serez pas trop fatiguée, madame, dit-il, s'adressant à moi. La journée va être longue pour vous.

– Je tiendrai le coup », le rassurai-je.

Je regardai Jasper : il se tenait à mes pieds, l'oreille basse, l'œil triste et plein de reproche.

« Emmenez Jasper avec vous au bureau. Il a l'air tellement malheureux.

– D’accord. Oui, je vais l’emmener.

– Nous ferions mieux d’y aller, dit Maxim. Ce vieux Julyan va s’impatienter. À plus tard, Frank. »

Je grimpai dans la voiture à côté de Maxim. Frank claqua la portière.

« Vous téléphonerez, n’est-ce pas ?

– Oui, bien sûr », répondit Maxim.

Je me retournai pour regarder la maison. Frith était debout en haut des marches, Robert juste derrière. Mes yeux s’emplirent soudain de larmes. Je fis mine de fouiller dans mon sac sur le plancher pour que personne ne le remarque. Maxim démarra et, passé la courbe, nous nous éloignâmes dans l’allée et la maison disparut.

Nous nous arrêtâmes à la grille pour prendre le colonel Julyan. Il monta à l’arrière. Il eut l’air dubitatif en me voyant.

« La journée va être éprouvante, dit-il. Vous n’auriez pas dû venir. Je me serais bien occupé de votre mari, vous savez.

– Je tenais à venir. »

Il s’abstint d’épiloguer. Il s’installa dans le coin de la banquette. « Il fait beau. C’est toujours ça.

– Oui, dit Maxim.

– Favell a dit qu’il nous retrouverait au croisement. S’il n’y est pas, inutile d’attendre, nous serons bien mieux sans lui. Espérons que ce foutu lascar aura eu une panne d’oreiller. »

Mais quand nous arrivâmes au carrefour, j’aperçus la longue silhouette verte de son auto, et mon cœur se serra. J’avais espéré qu’il ne serait pas à l’heure. Favell était assis au volant, tête nue, une cigarette aux lèvres. Il eut un grand sourire en nous voyant et nous fit signe de continuer. Je me calai dans mon siège en prévision du long trajet, une main sur le genou de Maxim. Les heures s’écoulaient et les kilomètres défilaient. Je contemplais la route devant moi dans une sorte de torpeur. À l’arrière, le colonel Julyan s’endormait de temps en temps : je me retournais régulièrement et le voyais dodeliner de la tête contre les coussins, la bouche ouverte. La voiture verte ne nous lâchait pas. Tantôt elle nous doublait, tantôt elle se laissait distancer. Mais impossible de lui fausser compagnie. À une heure nous fîmes halte pour déjeuner dans une de ces auberges à l’ancienne qu’on rencontre dans toutes les rues principales des petites villes. Le colonel Julyan vint à bout de tout le menu du jour, commençant par la soupe et le poisson, enchaînant avec le rosbif accompagné de son Yorkshire pudding. Maxim

et moi nous contentâmes de jambon et de café.

Je m'attendais presque à ce que Favell surgisse dans le restaurant pour se joindre à nous, mais quand nous regagnâmes la voiture, je remarquai que la sienne était garée devant un bar de l'autre côté de la rue. Il avait dû nous voir par la fenêtre car, trois minutes plus tard, il nous suivait à nouveau de près.

Nous atteignîmes les faubourgs de Londres vers trois heures de l'après-midi. À ce moment-là, je commençai à ressentir la fatigue : entre le bruit et les embouteillages, j'avais la tête qui bourdonnait. En plus de cela, il faisait très chaud à Londres. Les rues avaient cet aspect las et poussiéreux du mois d'août, et les feuilles pendaient mollement aux branches ternes des arbres. Notre orage avait dû être local ; ici il n'y avait pas eu de pluie.

Les femmes portaient des robes en coton et les hommes n'avaient pas de chapeau. Il régnait une odeur de vieux papiers, d'écorces d'orange et de pieds sales, mais aussi de foin brûlé. Les bus roulaient lentement, et les taxis avançaient au pas. J'avais l'impression que ma veste et ma jupe collaient à mon corps et que mes bas me picotaient les jambes.

Le colonel Julyan se redressa et regarda par la vitre. « Il n'a pas plu ici, constata-t-il.

– Non, dit Maxim.

– Ça en aurait bien besoin, pourtant.

– Oui.

– On n'a pas réussi à se débarrasser de Favell. Il nous suit toujours.

– Oui. »

Les rues commerçantes de la périphérie étaient en effervescence. Des femmes fatiguées avec des bébés pleurant dans des landaus regardaient des vitrines, des marchands ambulants criaient, des gamins s'accrochaient à l'arrière des camions. Il y avait trop de monde, trop de vacarme. Même l'air qu'on respirait semblait irrité, exténué, à bout de forces.

La traversée de Londres parut interminable, et quand nous eûmes enfin échappé aux encombrements et dépassé Hampstead, il y avait dans ma tête comme un roulement de tambour et mes yeux me brûlaient.

Je me demandais si Maxim était aussi fatigué que moi. Il était pâle et avait les yeux cernés, mais il ne disait rien. Sur la banquette arrière, le colonel Julyan n'arrêtait pas de bâiller. Ouvrant la bouche comme un four, il bâillait de façon sonore, puis soupirait profondément. Il faisait

cela toutes les deux ou trois minutes : un agacement stupide m'envahit, et j'avais du mal à ne pas me retourner pour lui hurler d'arrêter.

Après Hampstead, il sortit une carte à grande échelle de la poche de sa veste et se mit en devoir de guider Maxim jusqu'à Barnet. L'itinéraire était évident et il y avait des panneaux indicateurs, mais le colonel n'en signalait pas moins chaque virage et chaque tournant à prendre. Si Maxim montrait la moindre hésitation, le colonel baissait sa vitre et interpellait un passant pour lui demander le chemin.

Une fois dans Barnet, il obligea Maxim à stopper régulièrement : « Pouvez-vous nous dire où se trouve une maison qui s'appelle Roselands ? Elle appartient au Dr Baker, un médecin à la retraite qui habite là depuis peu. » Immobile, le passant fronçait les sourcils un moment, visiblement perdu. L'ignorance se lisait sur ses traits.

« Le Dr Baker ? Je ne connais pas de Dr Baker. Il y avait jadis une maison qui s'appelait Rose Cottage près de l'église, mais c'est une certaine Mme Wilson qui y habite.

– Non, c'est Roselands que nous cherchons, la maison du Dr Baker », disait le colonel Julyan, et alors nous repartions, puis nous arrêtions à nouveau devant une nounou avec un landau. « Pouvez-vous nous dire où se trouve une maison qui s'appelle Roselands ?

– Je regrette. Je suis nouvelle dans le quartier.

– Vous ne connaissez pas un certain Dr Baker ?

– Un Dr Davidson. Je connais le Dr Davidson.

– Non, c'est le Dr Baker que nous cherchons. »

Je regardai Maxim. Il avait l'air fourbu. Sa bouche avait un pli dur. Derrière nous, Favell avançait tout doucement, sa voiture verte couverte de poussière.

Ce fut un facteur qui nous indiqua finalement la maison. Une bâtisse carrée, tapissée de lierre, sans nom sur le portail, devant laquelle nous étions déjà passés deux fois. Machinalement, j'attrapai mon sac pour me tamponner le visage du bout de ma houppette. Maxim se gara le long du trottoir. Il ne s'engagea pas dans la petite allée. Nous restâmes là, silencieux, durant quelques minutes.

« Eh bien, nous y sommes, lança le colonel Julyan. Et il est exactement cinq heures douze. Nous risquons de les déranger au milieu de leur thé. Mieux vaut attendre un peu. »

Maxim alluma une cigarette, puis tendit la main vers moi. Il ne dit rien. J'entendais le colonel Julyan qui tripotait sa carte.

« Nous aurions pu venir directement en évitant Londres. Ça nous aurait sans doute fait gagner une quarantaine de minutes. Nous avons bien roulé pendant les trois cents premiers kilomètres. C'est à partir de Chiswick que nous avons traînaillé. »

Un garçon de courses nous dépassa en sifflant sur sa bicyclette. Un autocar s'arrêta au croisement et deux femmes en descendirent. Quelque part, l'horloge d'une église sonna le quart. Derrière nous, Favell, tranquillement enfoncé dans son siège, fumait une cigarette. J'avais l'impression de ne plus rien ressentir du tout. J'étais simplement assise là, à observer ces petites choses sans importance. Les deux femmes de l'autocar qui remontaient la rue. Le garçon de courses qui disparaissait au coin. Un moineau qui sautillait au milieu de la chaussée en picorant des saletés.

« Ce Baker ne doit pas être un grand jardinier, dit le colonel Julyan. Regardez-moi ces arbustes qui retombent sur son mur. Ils auraient dû être taillés. » Il replia la carte et la rangea dans sa poche. « Drôle d'endroit pour prendre sa retraite. Tout près de la grand-route, avec d'autres maisons qui donnent dessus… Moi, ça ne me plairait pas. Ça devait être assez joli autrefois, avant qu'on se mette à construire. Il y a sûrement un beau terrain de golf dans les environs. »

Il se tut un instant, puis ouvrit sa portière et sortit. « Eh bien, de Winter, qu'en dites-vous ?

– Je suis prêt. »

Nous descendîmes de voiture. Favell nous rejoignit sans se presser.

« Qu'est-ce que vous attendiez ? Vous aviez la trouille ? »

Personne ne répondit. Nous longeâmes l'allée jusqu'à la porte d'entrée. Nous formions un drôle de petit groupe. J'aperçus un court de tennis gazonné derrière la maison, et je reconnus le bruit sourd des balles. Une voix de garçon cria : « Pas trente partout : quarante-quinze. Je te rappelle que tu l'as mise dehors, pauvre andouille… »

« Ils doivent avoir fini leur thé », déclara le colonel.

Il hésita un instant, jetant un coup d'œil à Maxim. Puis il sonna.

La sonnette tinta quelque part au fond de la maison. Un long moment s'écoula. Une femme de chambre toute jeune vint nous ouvrir. Elle parut stupéfaite de nous voir si nombreux.

« Le Dr Baker ? demanda le colonel Julyan.

– Oui, Monsieur. Si vous voulez bien entrer… »

Elle ouvrit une porte à gauche du vestibule. Ce devait être le salon,

peu utilisé en été. Il y avait au mur le portrait d'une femme brune assez laide. Je me demandai s'il s'agissait de Mme Baker. Le chintz des fauteuils et du canapé était neuf et brillant. Sur la tablette de cheminée trônaient les photos de deux écoliers au visage rond et souriant. Il y avait un énorme poste de radio dans le coin près de la fenêtre. S'en échappaient divers fils et autres antennes. Favell examinait le portrait au mur. Le colonel Julyan alla se poster à côté de la cheminée. Maxim et moi regardions par la fenêtre. J'apercevais un transat sous un arbre et la nuque d'une femme. Le court de tennis devait être à l'opposé. J'entendais les garçons qui s'apostrophaient. Un très vieux scotch-terrier se grattait au milieu d'une allée. Nous patientâmes environ cinq minutes. Il me semblait vivre la vie de quelqu'un d'autre et être là pour solliciter un don au profit d'une œuvre de bienfaisance. C'était une sensation que je n'avais jamais connue. Je n'éprouvais aucun sentiment, aucune douleur.

Soudain, la porte s'ouvrit et un homme entra dans la pièce. De taille moyenne, il avait un visage assez long, avec un menton pointu. Ses cheveux, blond-roux, grisonnaient. Il portait un pantalon de flanelle et un blazer bleu foncé.

« Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, dit-il, un peu surpris, comme la domestique, de nous voir si nombreux. J'ai dû monter me débarbouiller. J'étais en train de jouer au tennis quand vous avez sonné. Mais asseyez-vous donc. » Il se tourna vers moi. Je pris le fauteuil le plus proche et attendis.

« Vous devez trouver notre intrusion assez peu orthodoxe, docteur, commença le colonel Julyan, et je m'excuse très humblement de vous déranger de la sorte. Je m'appelle Julyan. Et voici M. de Winter, Mme de Winter et M. Favell. Vous avez peut-être vu le nom de M. de Winter dans les journaux dernièrement.

– Ah, fit le Dr Baker. Oui, je crois bien. Une enquête judiciaire, il me semble ? Ma femme a suivi l'affaire attentivement.

– Le jury a conclu au suicide, dit Favell en s'avançant. Une hypothèse selon moi totalement exclue. Mme de Winter était ma cousine, je la connaissais intimement. Elle n'aurait jamais fait une chose pareille et, de toute façon, elle n'avait aucune raison de se supprimer. Ce que nous tenons à savoir, c'est pourquoi diable elle est venue vous voir le jour même de sa mort.

– Vous feriez mieux de laisser cela à Julyan et moi, intervint Maxim

avec calme. Le Dr Baker n'a pas la moindre idée de ce que vous voulez dire. »

Il se tourna vers le médecin qui se tenait entre eux : l'homme avait les sourcils froncés, et le sourire poli qu'il arborait au début s'était figé sur ses lèvres. « Le cousin de ma défunte femme n'est pas satisfait du verdict, expliqua Maxim, et si nous sommes venus vous voir aujourd'hui, c'est parce que nous avons trouvé votre nom, et le numéro de téléphone de votre ancien cabinet, dans l'agenda de ma femme. Il semble qu'elle ait eu un rendez-vous avec vous à deux heures de l'après-midi, le dernier jour qu'elle ait jamais passé à Londres. Vous serait-il possible de nous le confirmer ? »

Le Dr Baker écoutait avec un immense intérêt, mais quand Maxim eut terminé, il secoua la tête. « Je suis vraiment navré, mais je pense que vous faites erreur. Je me serais souvenu d'un nom comme de Winter. Je n'ai jamais reçu de ma vie une patiente de ce nom-là. »

Le colonel Julyan sortit son portefeuille et lui tendit la page qu'il avait arrachée de l'agenda. « Tenez, dit-il, c'est écrit là. Baker, deux heures de l'après-midi. Et une grande croix à côté, pour dire que le rendez-vous a bien eu lieu. Et là, le numéro de téléphone. Museum 0488. »

Le Dr Baker examina le papier. « C'est très bizarre, vraiment très bizarre, en effet. Oui, le numéro est bien le bon.

– Aurait-elle pu venir vous voir sous un faux nom ? demanda le colonel.

– Ma foi, oui, c'est possible. C'est assez inhabituel, évidemment. Je n'ai jamais encouragé ce genre de chose. Il n'est pas très bon que les gens se croient autorisés à nous traiter de cette manière.

– Auriez-vous une quelconque trace de cette visite dans vos dossiers ? Je sais que c'est contraire à la déontologie, mais les circonstances n'ont rien d'ordinaire. Nous avons la conviction que ce rendez-vous médical présente un lien avec l'affaire et le… suicide de l'intéressée.

– L'assassinat », rectifia Favell.

Le Dr Baker haussa les sourcils et regarda Maxim d'un air interrogateur. « J'ignorais que cette possibilité était envisagée, dit-il posément. Dans ce cas, je comprends, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Si vous voulez bien m'excuser quelques minutes, je vais aller consulter mes dossiers. Tous les rendez-vous de

l'année devraient y être consignés, avec les éléments médicaux. Prenez donc des cigarettes… Il est peut-être un peu tôt pour vous proposer un sherry ? »

Le colonel Julyan et Maxim refusèrent de la tête. Je crus que Favell allait dire oui, mais le Dr Baker avait déjà quitté la pièce.

« Il m'a l'air de quelqu'un de bien, dit le colonel.

– Il aurait pu nous offrir un whisky, protesta Favell. Il doit le garder sous clé… Moi, il ne m'a pas emballé. Je ne pense pas qu'il nous soit d'un grand secours. »

Maxim se garda de tout commentaire. J'entendais le bruit des balles de tennis en provenance du court. Le scotch-terrier aboyait. Une voix de femme lui cria de se taire. Les vacances d'été. Baker qui jouait avec ses fils. Nous avions interrompu leur train-train. Sous son globe de verre, une pendule dorée au son grêle produisait un tic-tac très rapide sur la cheminée. Une carte postale du lac de Genève y était appuyée. Les Baker avaient des amis en Suisse.

Le Dr Baker reparut avec un grand registre et un classeur qu'il alla poser sur la table. « J'ai apporté ce qui correspond à l'année dernière. Je n'y ai pas touché depuis le déménagement. J'ai cessé d'exercer il y a seulement six mois, vous savez. » Ouvrant le registre, il se mit à tourner les pages. Je l'observais, fascinée. Il allait trouver, forcément. Ce n'était plus qu'une question de minutes, de secondes. « Le sept, le huit, le dix, murmura-t-il. Rien ici. Le douze, dites-vous ? À deux heures ? Ah ! »

Aucun de nous ne bougea. Nous scrutions tous son visage.

« J'ai vu une Mme Danvers le douze à deux heures.

– Danny ? s'écria Favell. Mais que diable…

– Elle a donné un faux nom, bien sûr, l'interrompit Maxim. C'était évident depuis le début. À présent, vous vous rappelez cette visite, docteur ? »

Mais le Dr Baker était déjà en train de fouiller dans ses fiches. Il feuilletait la division marquée D. Il trouva presque tout de suite. Il parcourut en vitesse ses propres annotations. « Oui, dit-il avec lenteur. Oui. Mme Danvers… Je me souviens, maintenant.

– Grande, mince, brune, très belle ? demanda le colonel Julyan d'un ton calme.

– Oui, fit le Dr Baker. C'est ça. »

Il lut le dossier jusqu'au bout, puis le remit dans le classeur. « Bien sûr, dit-il en regardant Maxim, ceci est contraire aux usages… Nous

sommes tenus au secret médical comme les prêtres à celui de la confession. Mais votre femme est morte, et j'ai bien conscience que les circonstances sont exceptionnelles. Vous voulez savoir si, à ma connaissance, votre femme aurait eu une raison d'attenter à ses jours ? Je pense que oui. La femme qui se faisait appeler Mme Danvers était très gravement malade. »

Il se tut. Il nous regarda tous tour à tour.

« Je me souviens parfaitement d'elle, dit-il, se plongeant à nouveau dans ses fiches. Elle était venue me voir une première fois une semaine avant la date que vous me citez. Elle se plaignait de certains symptômes, et je lui ai fait des radios. Sa deuxième visite concernait les résultats. Je n'ai pas les clichés dans le dossier, mais les détails sont inscrits là. Je la revois debout dans mon cabinet en train de tendre la main pour les inspecter. “Je veux savoir la vérité. Je ne veux pas qu'on me ménage ni qu'on me rassure. Si je suis foutue, vous pouvez me l'annoncer franchement.” » Il se tut, consultant ses fiches une fois encore.

J'attendais, j'attendais. Pourquoi n'en finissait-il pas une bonne fois, que nous puissions partir ? Pourquoi fallait-il que nous restions là, à attendre, les yeux braqués sur son visage ?

« Donc, elle a réclamé la vérité, et je la lui ai avouée. Avec certains patients, c'est préférable. Éluder la question ne leur vaut rien. Cette Mme Danvers, ou Mme de Winter, plutôt, n'était pas du genre à se satisfaire d'un mensonge. Vous le savez certainement. Elle a très bien encaissé. Elle n'a pas bronché. Elle a dit qu'elle s'en doutait depuis un certain temps. Là-dessus, elle m'a réglé mes honoraires et elle est partie. Je ne l'ai jamais revue. »

Il referma le classeur d'un coup sec, puis le registre. « La douleur n'était pas encore trop forte mais la tumeur était agressive, et avant trois ou quatre mois elle aurait été sous morphine. Une opération n'aurait servi absolument à rien. Je le lui ai dit. La maladie était trop enracinée. Il n'y a rien à faire dans les cas comme ça, sinon donner de la morphine, et attendre. »

Personne ne soufflait mot. La petite pendule émettait son tic-tac sur la cheminée et les garçons jouaient au tennis dans le jardin. Un avion vrombissait dans le ciel.

« Extérieurement, bien sûr, c'était une femme en parfaite santé, reprit-il. Un peu trop maigre, je me souviens, assez pâle, mais, après tout, aujourd'hui, c'est la mode, si déplorable que ce soit. Ce n'est pas un

critère chez un patient. Non, la douleur aurait augmenté de semaine en semaine, et, comme je vous l'ai dit, avant quatre ou cinq mois, il aurait fallu la placer sous morphine. Les radios montraient une certaine malformation de l'utérus, je me souviens. Elle n'aurait jamais pu avoir d'enfant, mais c'était indépendant, cela n'avait rien à voir avec la maladie. »

Je me rappelle avoir entendu le colonel Julyan prendre la parole, dire quelque chose comme quoi le Dr Baker avait été très aimable de se donner tant de peine. « Vous nous avez appris tout ce que nous avions besoin de savoir. Et si nous pouvions avoir une copie des notes figurant dans votre dossier, la chose pourrait se révéler très utile…

– Bien sûr, dit le Dr Baker. Bien sûr. »

Tout le monde s'était levé. Je quittai moi aussi mon fauteuil. Je serrai la main du Dr Baker. Nous lui serrâmes tous la main. Nous le suivîmes dans l'entrée. Une femme surgit de la pièce d'en face et recula en nous voyant. Quelqu'un préparait un bain à l'étage : l'eau coulait bruyamment. Le scotch-terrier déboula du jardin et se mit à me flairer les talons.

« À qui dois-je envoyer le rapport ? demanda le Dr Baker. À vous ou à M. de Winter ?

– Nous n'en aurons peut-être même pas besoin, répondit le colonel Julyan. À mon avis, il ne sera pas indispensable. De Winter ou moi, nous vous écrirons. Voici ma carte.

– Je suis heureux d'avoir pu vous être utile, dit le Dr Baker. Je n'avais pas soupçonné un instant que Mme de Winter et Mme Danvers puissent être la même personne.

– Non, naturellement, dit le colonel Julyan.

– Vous repassez par Londres, je suppose ?

– Oui. Oui, sans doute.

– Le mieux, alors, est de tourner tout de suite à gauche après la boîte aux lettres, puis à droite après l'église. Ensuite ce sera tout droit.

– Merci. Merci beaucoup. »

Nous longeâmes l'allée pour rejoindre nos voitures. Le Dr Baker tira le chien pour le faire rentrer. J'entendis la porte se refermer. Au bout de la rue, un unijambiste avec un orgue de Barbarie se mit à jouer *Roses de Picardie*.

27.

Nous étions debout à côté de la voiture. Personne ne souffla mot pendant plusieurs minutes. Le colonel Julyan fit circuler son étui à cigarettes. Favell, le teint gris, semblait assez ébranlé. Je remarquai que ses mains tremblaient en tenant l'allumette. L'homme à l'orgue de Barbarie cessa de jouer un moment et vint vers nous en clopinant, sa casquette à la main. Maxim lui donna deux shillings. Puis l'homme alla retrouver son instrument et attaqua un autre morceau. L'horloge de l'église sonna six heures. Favell prit alors la parole. Sa voix était désinvolte, mais son teint toujours gris. Il évitait de nous regarder et contemplait sa cigarette tout en la faisant tourner entre ses doigts. « Cette histoire de cancer… Quelqu'un sait si c'est contagieux ? »

Personne ne lui répondit. Le colonel Julyan haussa les épaules.

« Je ne me serais jamais douté, reprit Favell d'un ton saccadé. Elle l'a caché à tout le monde, même à Danny. Bon sang, quelle chose épouvantable, non ? Rebecca… qui aurait imaginé une chose pareille ? Dites, les amis, vous n'avez pas envie d'un verre ? Je suis complètement sonné, je n'ai pas peur de l'avouer. Un cancer ! Oh, Seigneur ! »

Il s'adossa à la voiture et se couvrit les yeux. « Dites à ce satané musicien de fiche le camp. Je ne supporte pas ce bon Dieu de vacarme.

– Il serait peut-être plus simple de partir nous-mêmes, non ? suggéra Maxim. Est-ce que vous êtes en état de conduire, ou est-ce que vous voulez donner le volant à Julyan ?

– Accordez-moi une minute, marmonna Favell. Ça va aller. Vous ne comprenez pas. Cette nouvelle m'a flanqué un sacré coup.

– Enfin, pour l'amour du ciel, reprenez-vous, fit le colonel Julyan. S'il vous faut un remontant, retournez chez Baker et demandez-lui-en un. Il sait sûrement traiter les états de choc. Ne vous donnez pas en spectacle dans la rue.

– Ah, ça, pour vous, tout va bien, tout va à merveille, dit Favell en se redressant et en regardant le colonel et Maxim. Vous n'avez plus à vous inquiéter. Max est tiré d'affaire, pas vrai ? Vous avez votre motif, et Baker vous le fournira gratis, noir sur blanc, dès que vous le lui réclamerez. Vous pourrez dîner à Manderley une fois par semaine, pour

la peine, et vous sentir fier de vous. Max vous demandera sûrement d’être le parrain de son premier enfant.

– Et si nous repartions ? lança le colonel Julyan à Maxim. Nous discuterons de la suite en chemin. »

Maxim ouvrit la portière au colonel, qui monta dans la voiture. Je repris ma place à l’avant. Favell, toujours appuyé contre l’auto, ne bougeait pas. « Je vous conseillerais de rentrer directement chez vous et de vous mettre au lit, dit le colonel Julyan d’un ton sec. Et ne roulez pas trop vite, ou vous vous retrouverez en prison pour homicide involontaire. Autant vous prévenir tout de suite, puisque je ne vous reverrai pas : en ma qualité de magistrat, je détiens certains pouvoirs dont je saurai faire usage si par hasard vous vous remontrez à Kerrith ou ailleurs dans le district. Le chantage n’est pas un métier bien glorieux, monsieur Favell. Cela vous paraîtra étrange, mais chez nous, les maîtres chanteurs, nous savons leur régler leur compte. »

Favell observait Maxim. Ses traits n’étaient plus livides, et son sourire coutumier, si déplaisant, se dessinait à nouveau sur ses lèvres. « Oui, un sacré coup de chance pour toi, pas vrai, Max ? dit-il lentement. Tu crois avoir gagné, pas vrai ? Mais la loi peut encore te rattraper, ou moi, à ma façon… »

Maxim mit le moteur en marche. « Vous avez encore quelque chose à dire ? Parce que, si c’est le cas, autant le faire maintenant.

– Non, répondit Favell. Non, je ne vais pas vous retenir. Vous pouvez partir. »

Il recula sur le trottoir, souriant toujours. La voiture démarra en douceur. Alors que nous tournions au coin de la rue, je jetai un regard en arrière et le vis qui se tenait là, à nous suivre des yeux. Il agita la main. Il riait.

Nous roulâmes quelque temps en silence. Puis le colonel Julyan déclara : « Il ne peut rien faire. Ce sourire et ce geste de la main, c’était du bluff. Ils sont tous pareils, ces types-là. Il n’a plus l’ombre d’une preuve à présenter. Le témoignage de Baker viendrait réfuter tous ses arguments. »

Maxim ne répondit pas. Je le regardai de biais mais son visage ne reflétait rien. « J’ai toujours eu le sentiment que la solution viendrait de Baker, reprit le colonel. Le caractère clandestin de ce rendez-vous, et le fait qu’elle n’en ait même pas parlé à Mme Danvers… Elle devait se douter, voyez-vous. Elle savait que quelque chose n’allait pas. Un

malheur épouvantable, bien sûr. Vraiment épouvantable. Assez pour faire perdre la tête à une jeune et jolie femme. »

Nous roulions sur la grande route rectiligne. Poteaux télégraphiques, autocars, voitures de sport décapotables, petites maisons mitoyennes avec jardins flambant neufs… tout cela défilait, imprimant dans mon esprit des images que je ne devais jamais oublier.

« Je suppose que vous n’auriez jamais imaginé ça, de Winter ?

– Non. En effet.

– Évidemment, il y a des gens qui ont une peur pathologique de la maladie, reprit le colonel Julian. Les femmes en particulier. Votre femme devait entrer dans cette catégorie. Elle avait du courage dans tous les domaines excepté celui-là. Elle ne supportait pas l’idée de souffrir. Enfin bon, au moins, la douleur lui aura été épargnée.

– Oui, concéda Maxim.

– Il ne serait peut-être pas mauvais que je fasse savoir dans Kerrith et aux alentours qu’un médecin de Londres nous a fourni un motif qui explique le suicide. Au cas où il y aurait des commérages. On ne peut jamais être sûr, après tout. Les gens sont bizarres, parfois. S’ils apprennent la vérité à propos de Mme de Winter, les choses devraient être beaucoup moins compliquées pour vous.

– Oui, dit Maxim. Oui, je comprends.

– C’est curieux et fort agaçant, reprit le colonel Julyan avec lenteur, la façon dont les rumeurs peuvent se propager à la campagne. Je n’ai jamais compris pourquoi, mais malheureusement c’est comme ça. Non que je redoute des désagréments, mais autant être parés… Les gens ont tendance à raconter les choses les plus folles si on leur en laisse la moindre occasion.

– Oui, acquiesça Maxim.

– Crawley et vous pourrez bien sûr étouffer les ragots à Manderley ou sur la propriété, et moi je saurai les faire taire à Kerrith. Je dirai aussi un mot à ma fille. Elle fréquente beaucoup de jeunes gens, qui, très souvent, se posent là quand il s’agit de cancaner. Les journaux ne devraient pas continuer à vous embêter, c’est déjà ça. Vous verrez, ils laisseront tomber au bout d’un jour ou deux.

– Oui », dit encore Maxim.

Après les faubourgs du nord, nous nous apprêtions à traverser à nouveau Finchley, puis Hampstead.

« Six heures et demie, annonça le colonel Julyan. Vous comptez faire

quoi ? J'ai une sœur qui habite St John's Wood : j'ai bien envie de la prendre au débotté et de m'inviter à dîner, puis d'aller attraper le dernier train à Paddington. Elle n'est pas censée partir avant la semaine prochaine. Je suis sûr qu'elle serait ravie de vous accueillir aussi tous les deux. »

Maxim hésita et me jeta un coup d'œil. « C'est très gentil à vous, mais je crois qu'il vaut mieux que nous allions de notre côté. Je dois téléphoner à Frank et faire deux ou trois petites choses. Nous dînerons sans doute quelque part, puis nous reprendrons la route, et nous nous arrêterons dans un pub pour dormir. Oui, je crois bien que nous allons faire ça.

– Entendu, dit le colonel Julyan. Je comprends tout à fait. Pourriez-vous me déposer chez ma sœur ? C'est dans une rue perpendiculaire à Avenue Road… »

Arrivé devant la maison, Maxim se gara juste après le portillon. « Il est impossible de vous remercier pour tout ce que vous avez fait aujourd'hui. Vous devinez ce que je ressens : je n'ai pas besoin de vous le dire.

– Mon cher ami, je n'en suis que trop heureux. Si seulement nous avions su ce que savait Baker, rien de tout cela ne serait arrivé. Enfin, n'y pensons plus. C'était un épisode très désagréable et très fâcheux, et vous devez impérativement l'oublier. Je suis presque certain que vous n'aurez plus d'ennuis avec Favell. S'il se manifeste, je compte sur vous pour m'avertir sur-le-champ. Je saurai l'empêcher de nuire. » Il descendit de la voiture, récupérant sa veste et sa carte routière sur la banquette. « Si j'étais vous, ajouta-t-il sans nous regarder en face, je partirais quelque temps. Je prendrais un peu de vacances. J'irais à l'étranger, peut-être. »

Nous ne répondîmes rien. Le colonel Julyan se débattait avec sa carte. « La Suisse est très agréable en cette saison, insista-t-il. Nous y étions allés pour les vacances de ma fille, je me souviens, et nous nous étions régalés. Les promenades étaient merveilleuses. » Il hésita, s'éclaircit la gorge : « Il n'est pas totalement impossible que certaines petites difficultés surviennent. Pas du côté de Favell, mais du côté d'un ou deux habitants de la région. On ne sait pas au juste ce que Tabb aura pu raconter, quelles fables il aura colportées. Mais vous connaissez l'adage ? Loin des yeux, loin du cœur. Si les gens ne sont plus là pour alimenter les conversations, on ne parle plus d'eux. Ainsi va le monde. »

Le colonel resta planté un moment à inventorier ses différents effets personnels. « J'ai tout, je crois. Carte, lunettes, canne, veste… Tout est là. Alors, au revoir, tous les deux. Ne forcez pas trop. La journée a été longue. »

Il franchit le portillon et gravit le perron. Je vis une femme venir à la fenêtre, puis sourire et agiter la main. Nous redémarrâmes puis tournâmes au coin de la rue. Je m'enfonçai dans mon siège et fermai les yeux. Maintenant que nous étions à nouveau seuls et que la tension s'était évaporée, le soulagement se révélait presque insupportable. Comme un abcès lorsqu'il crève. Maxim ne parlait pas. Je sentis sa main couvrir la mienne. Nous roulions au milieu des véhicules et je n'en voyais aucun. J'entendais le grondement des bus, les coups de klaxon des taxis, cette inévitable et éternelle clameur londonienne, mais je n'en faisais pas partie. Je me trouvais ailleurs, dans un lieu à la fois frais, silencieux et calme. Plus rien ne pouvait nous toucher. Nous avions surmonté le pire.

Quand Maxim arrêta la voiture, j'ouvris les yeux et me redressai. Nous étions en face d'un de ces petits restaurants qui pullulent dans les rues étroites de Soho. Je regardai autour de moi, hébétée et stupide.

« Tu es fatiguée, dit Maxim d'un ton bref. Vidée et fatiguée et bonne à rien. Tu te sentiras mieux quand tu auras mangé quelque chose. Et moi aussi. Nous allons entrer là et commander tout de suite à dîner. En plus, je pourrai téléphoner à Frank. »

Nous descendîmes de voiture. Il n'y avait personne dans la salle à part le maître d'hôtel et un serveur, et une jeune fille derrière la caisse. Il faisait sombre et frais. Nous nous installâmes à une table d'angle. Maxim se chargea de la commande. « Favell avait raison, on a besoin d'un verre… Je vais en prendre un, et toi aussi. Tu vas boire un brandy. »

Le maître d'hôtel était gros et souriant. Il apporta des gressins dans des étuis en papier. Ils étaient très durs, très croustillants. J'en attaquai un avec voracité. Quant à ma fine à l'eau, elle était pleine de douceur et de chaleur, étrangement réconfortante.

« Après le dîner, on roulera sans se presser, bien tranquillement, dit Maxim. Et puis, il fera plus frais, avec le soir. On trouvera un hôtel sur la route. On finira le voyage demain matin.

– Oui.

– Tu n'avais pas envie de dîner avec la sœur de Julyan et de rentrer

par le dernier train ?

– Non. »

Maxim vida son verre. Ses yeux, entourés de cernes, paraissaient immenses. Leur noir était encore accentué par la pâleur de son visage.

« Julyan avait deviné la vérité, d'après toi ? » demanda-t-il.

Je le regardai par-dessus le bord de mon verre sans répondre.

« Il sait, dit lentement Maxim. Bien sûr qu'il sait.

– S'il sait, il ne parlera jamais. Jamais de la vie.

– Non, concéda Maxim. Non. »

Il commanda un autre verre au maître d'hôtel. Nous demeurâmes un moment silencieux et paisibles dans notre recoin sombre.

« Je crois que Rebecca a fait exprès de me mentir, reprit Maxim. Son baroud d'honneur. Elle voulait que je la tue. Elle avait prévu toute la scène. C'est pour ça qu'elle riait. C'est pour ça qu'elle riait au moment même de mourir. »

Je ne dis rien. Je continuai à boire ma fine à l'eau. C'était terminé. Tout était réglé. Cela n'avait plus d'importance. Maxim n'avait aucune raison d'être pâle et tourmenté de la sorte.

« C'était son ultime farce, poursuivit Maxim. La plus réussie de toutes. Et je ne suis pas certain qu'elle n'ait pas gagné, même maintenant.

– Que veux-tu dire ? Comment peut-elle avoir gagné ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas. » Il avala son deuxième verre, puis se leva de table. « Je vais téléphoner à Frank. »

Je restai là, et le serveur ne tarda pas à m'apporter mon plat. C'était du homard. Bien chaud et délicieux. Je pris une deuxième fine à l'eau, moi aussi. Je me sentais bien, assise là, dans mon coin douillet, et rien n'avait vraiment d'importance. Je souris au serveur. Je redemandai du pain en français sans m'expliquer pourquoi. L'atmosphère était calme, heureuse et amicale dans le restaurant. Maxim et moi étions ensemble. Tout était terminé. Tout était résolu. Rebecca était morte. Rebecca ne pouvait plus nous faire de mal. Elle avait réussi sa dernière farce, comme avait dit Maxim. Elle ne pouvait plus rien contre nous à présent. Au bout de dix minutes, je vis revenir Maxim.

« Alors, comment allait Frank ? demandai-je, et ma propre voix avait une sonorité lointaine.

– Frank allait bien. Il était au bureau : il attendait mon coup de fil depuis quatre heures de l'après-midi. Je lui ai raconté ce qui s'était

passé. Il a eu l'air content, soulagé.

– Bon, dis-je.

– Une chose un peu bizarre, pourtant, reprit lentement Maxim, un pli entre les sourcils. Il pense que Mme Danvers a filé. Elle est partie, envolée. Elle n'a rien dit à personne, mais il semble qu'elle ait passé la journée à préparer ses bagages et à vider son bureau. Et puis, à quatre heures, le porteur de la gare est venu chercher ses malles. Frith a téléphoné à Frank pour l'avertir, et Frank a demandé à Frith de lui envoyer Mme Danvers. Il a attendu, mais elle n'est jamais venue. Une dizaine de minutes avant mon coup de fil, Frith a retéléphoné à Frank pour lui dire qu'il y avait eu un appel interurbain pour Mme Danvers. Il lui avait passé la communication dans son bureau, et elle avait répondu. Il devait être environ six heures dix. À sept heures moins le quart, il a frappé à la porte et trouvé le bureau de Mme Danvers désert. La chambre à coucher aussi. Ils l'ont cherchée partout en vain. Ils pensent qu'elle est partie. Elle a dû quitter la maison et passer par les bois. On ne l'a pas vue franchir la grille.

« C'est plutôt une bonne nouvelle, non ? Cela nous évite bien des soucis. Il aurait fallu la renvoyer, de toute façon. Je crois qu'elle l'avait deviné, d'ailleurs. Elle avait une drôle d'expression hier soir. Je n'ai pas arrêté d'y repenser, pendant le trajet aujourd'hui.

– Je n'aime pas ça, dit Maxim. Je n'aime pas ça.

– Elle ne peut rien faire, protestai-je. Si elle est partie, tant mieux. C'est Favell qui a dû téléphoner, évidemment. Il a dû lui raconter, pour Baker… Il lui aura répété ce qu'a dit le colonel Julyan. Le colonel Julyan a dit que s'il y avait la moindre tentative de chantage, nous devions l'en informer. Ils ne vont pas s'y risquer. Ils ne peuvent pas. C'est trop dangereux.

– Je ne pensais pas au chantage.

– Quoi d'autre ? Ils ne peuvent rien. Il faut suivre le conseil du colonel Julyan. Il faut oublier. Il faut cesser d'y penser. C'est terminé, mon chéri, c'est fini. Nous devrions nous mettre à genoux et remercier Dieu que ce soit fini. »

Maxim ne répondit pas. Il regardait devant lui dans le vide.

« Ton homard va être froid, dis-je. Mange, mon chéri. Ça va te faire du bien, il faut que tu avales quelque chose. Tu es fatigué. » J'utilisais les mots qu'il avait employés avec moi. Je me sentais rassérénée et plus forte. C'était moi à présent qui prenais soin de lui. Il était fatigué, pâle.

Je m'étais remise de ma léthargie et de mon épuisement, et maintenant c'était lui qui subissait le contrecoup. Il était vidé, c'est tout, il était fatigué. Il n'y avait absolument pas de quoi s'inquiéter. Mme Danvers était partie. Pour cela aussi, nous devions bénir le ciel. Tout nous avait été facilité d'une manière incroyable. « Allez, finis ton homard », ordonnai-je.

Les choses allaient être très différentes à l'avenir. Je ne serais plus intimidée par les domestiques. Mme Danvers partie, j'apprendrais peu à peu à diriger la maison. J'irais m'entretenir à l'office avec la cuisinière. Le personnel m'apprécierait, il me respecterait. Bientôt ce serait comme si Mme Danvers n'avait jamais commandé. Et puis, je chercherais à m'instruire sur les choses du domaine. Je demanderais à Frank de m'expliquer. J'étais sûr que Frank m'aimait bien. Je l'aimais bien aussi. Je me pencherais sur la gestion des terres et j'apprendrais comment cela fonctionnait. Ce qu'on faisait à la ferme. Comment s'organisaient les travaux dans le parc. Je me mettrais peut-être à jardiner moi-même et, à terme, je ferais modifier un ou deux détails. Cette petite pelouse carrée devant la fenêtre du petit salon, avec la statue du faune… Elle ne me plaisait pas. Au revoir, le faune ! Il y avait des tas de choses que je pourrais faire, petit à petit. Des gens viendraient séjourner sous notre toit, et cela ne me gênerait pas. Je prendrais plaisir à préparer leurs chambres, à y faire mettre des fleurs et des livres, à convenir des menus. Nous allions avoir des enfants. C'est sûr, nous aurions des enfants.

« Tu as fini ? demanda soudain Maxim. Moi, je ne veux plus rien. Juste un café. Noir, très fort, s'il vous plaît, et l'addition », ajouta-t-il à l'intention du maître d'hôtel.

Je me demandais pourquoi il nous fallait partir si vite. Nous étions bien dans ce restaurant, et rien ne nous réclamait ailleurs. Je me plaisais dans cette salle, la tête contre la banquette, à échafauder des projets aussi nébuleux qu'agréables. J'aurais pu rester ainsi très longtemps.

Je suivis Maxim dehors : je trébuchais un peu et réprimais des bâillements. « Écoute, dit-il quand nous fûmes sur le trottoir. Tu crois que tu pourrais dormir dans la voiture si je t'enveloppais dans la couverture et que je t'installais à l'arrière ? Il y a un coussin, et aussi ma veste.

– Je croyais que nous devions nous arrêter quelque part ? m'étonnai-je. Dans un hôtel sur la route.

– Je sais, mais j'ai comme le sentiment qu'il faut rentrer cette nuit.

Dis, tu ne pourrais vraiment pas dormir à l'arrière de la voiture ?

– Si, répondis-je, sceptique. Si, je suppose.

– Il est huit heures moins le quart : en partant maintenant, on devrait être là-bas à deux heures et demie. Il n'y aura pas de circulation.

– Tu vas être atrocement fatigué. Complètement exténué.

– Non, m'assura-t-il en secouant la tête. Je tiendrai le coup. Je veux rentrer. Il y a quelque chose qui ne va pas. Je sais qu'il y a quelque chose d'anormal. Je veux rentrer. »

Ses traits avaient une expression angoissée, étrange. Il ouvrit la portière et s'appliqua à mettre en place la couverture et le coussin sur la banquette.

« Qu'est-ce qu'il peut y avoir ? C'est vraiment bizarre de s'inquiéter maintenant, quand tout est terminé. Je ne te comprends pas. »

Il ne répondit pas. Je grimpai à l'arrière et m'allongeai en chien de fusil. Il m'enveloppa dans le plaid. C'était très confortable. Beaucoup plus que je n'avais imaginé. Je glissai le coussin sous ma tête.

« Tout va bien ? Tu es sûre que ça ne t'embête pas ?

– Non, répondis-je en souriant. Tout va bien. Je vais dormir. Je n'ai pas envie de passer la nuit dans une auberge. C'est beaucoup mieux de faire comme ça et de rentrer. Nous serons à Manderley bien avant le lever du soleil. »

Il monta à l'avant et démarra. Je fermai les yeux. L'auto s'ébranla et je sentis la légère oscillation des ressorts sous mon corps. J'appuyai ma joue contre le coussin. Le mouvement de la voiture était uniforme, régulier, et mon esprit épousait le même rythme. Les images se succédaient par dizaines derrière mes paupières : choses vues, choses apprises et choses oubliées. Elles se mélangeaient pour composer un motif incohérent. La plume sur le chapeau de Mme Van Hopper, les chaises au dossier droit de la salle à manger de Frank, l'immense fenêtre de l'aile ouest à Manderley, la robe corail de la dame qui souriait tout le temps au bal costumé, une jeune paysanne sur une route près de Monte-Carlo.

Tantôt je voyais Jasper poursuivre des papillons à travers les pelouses, tantôt je voyais le chien du Dr Baker se gratter l'oreille à côté d'un transat. Là, le facteur qui nous avait indiqué la maison cet après-midi, et là, la mère de Clarice qui m'essuyait une chaise pour que je puisse m'asseoir. Ben me souriait, des bigorneaux dans les mains, et la femme de l'évêque me demandait si je resterais prendre le thé. Je

sentais sur mon corps le maigre réconfort des draps de mon lit, et sous mes pieds les galets inégaux de la crique. Je respirais le parfum des fougères dans les bois, l'odeur de la mousse humide et des pétales d'azalée flétris. Je sombrai dans un sommeil étrangement haché, me réveillant à maintes reprises pour retrouver la réalité de ma posture recroquevillée et le spectacle du dos de Maxim. Le crépuscule s'était changé en obscurité. Il y avait les phares des voitures. Il y avait des villages, des rideaux tirés et de petites lumières derrière les rideaux. Je remuais, je me retournais et je me rendormais.

Je vis l'escalier de Manderley et, en haut, Mme Danvers dans sa robe noire, qui attendait que je la rejoigne. Alors que je gravissais les marches, elle recula sous la voûte et disparut. Je la cherchai sans la trouver. Soudain, je la surpris qui me regardait par l'encadrement d'une porte : je poussai un cri et elle disparut à nouveau.

« Quelle heure est-il ? m'affolai-je. Quelle heure est-il ? »

Maxim se retourna, ses traits pâles et spectraux dans la pénombre de la voiture. « Il est onze heures et demie. Nous avons déjà fait plus de la moitié. Essaie de te rendormir.

– J'ai soif. »

Il s'arrêta à la ville suivante. L'homme du garage dit que sa femme n'était pas couchée et qu'elle allait nous faire du thé. Nous sortîmes de voiture et restâmes debout à l'intérieur de l'atelier. Je tapais des pieds en marchant pour faire circuler le sang dans mes membres. Maxim fumait une cigarette. Il faisait froid. Un vent âpre s'engouffrait par la porte ouverte, faisant vibrer le toit de tôle ondulée. Je frissonnai et boutonnai ma veste.

« Oui, il fait frisquet ce soir, commenta le garagiste en actionnant la pompe à essence. Le temps a changé cet après-midi. Il n'y aura plus de vagues de chaleur cet été. On va bientôt penser à faire du feu.

– Il faisait très chaud à Londres, dis-je.

– Ah bon ? Enfin, faut toujours qu'ils fassent dans les extrêmes, là-bas… Ici, on a à chaque fois la primeur du mauvais temps. Il fera grand vent sur la côte avant demain matin. »

Sa femme nous apporta le thé. Il avait un goût de bois amer, mais il était chaud. Je le bus avec avidité et gratitude. Maxim regardait déjà sa montre.

« Il faut qu'on reparte. Il est minuit moins dix. » Je quittai à regret l'abri du garage. Le vent froid me soufflait au visage. Les étoiles filaient

à toute allure à travers le ciel. Passaient aussi des filaments de nuages. « Oui, dit le garagiste, l'été est fini pour cette année. »

Nous grimpâmes dans la voiture. Je me réinstallai sous le plaid. L'auto reprit sa route. Je fermai les yeux. L'homme à la jambe de bois tournait la manivelle de son orgue de Barbarie, et l'air des *Roses de Picardie* s'accordait dans ma tête avec les secousses de la voiture. Frith et Robert apportaient le thé dans la bibliothèque. La femme du gardien me saluait de façon bourrue et appelait son fils pour qu'il rentre. Je voyais les maquettes de bateaux dans le cottage de la crique, et la poussière duveteuse. Je voyais les toiles d'araignée tendues entre les mâts miniatures. J'entendais la pluie sur le toit et le bruit de la mer. Je voulais aller dans la Vallée heureuse mais elle n'existait pas. Il y avait des bois autour de moi, et pas de Vallée heureuse. Rien que les arbres sombres et les jeunes fougères. Les chouettes hululaient. La lune brillait sur les fenêtres de Manderley. Il y avait des orties dans le jardin. Des orties d'un mètre de haut, de deux mètres de haut.

« Maxim ! criai-je. Maxim !

– Oui, dit-il. Tout va bien. Je suis là.

– J'ai fait un rêve, dis-je. Un rêve.

– C'était quoi ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas. »

Je retombai dans mes abîmes mouvants et tourmentés. J'écrivais des lettres dans le petit salon. J'envoyais des invitations. Je les rédigeais toutes moi-même au moyen d'une grosse plume noire. Or quand je vérifiais ce que j'avais écrit, ce n'était pas du tout ma petite écriture carrée que je voyais, mais une écriture longue, penchée, étrangement pointue. Je repoussais les bristols posés sur le sous-main afin de les cacher. Je me levais et rejoignais le miroir. Un visage me regardait qui n'était pas le mien. Il était très pâle, très joli, nimbé d'une auréole de cheveux bruns. Les yeux se plissaient et souriaient. Les lèvres s'entrouvraient. Le visage dans la glace me regardait et riait. Je voyais alors que la femme dans la glace était assise devant la coiffeuse de sa chambre, et que Maxim lui brossait les cheveux. Il tenait les cheveux dans ses mains et, tout en les brossant, il les torsadait avec méthode en une longue corde très épaisse. La corde se tortillait comme un serpent : il la saisissait à deux mains puis, souriant à Rebecca, il la lui enroulait autour du cou.

« Non ! hurlai-je. Non, non. Il faut aller en Suisse. Le colonel Julyan

a dit qu'il fallait aller en Suisse. »

Je sentis la main de Maxim sur mon front. « Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Je me redressai et dégageai les cheveux de mon visage.

« Je n'arrive pas à dormir. Ce n'est pas la peine.

– Tu dormais, dit-il. Tu dors depuis deux heures. Il est deux heures et quart. Nous sommes à six kilomètres de Lanyon. »

Il faisait encore plus froid qu'avant. Je frissonnai dans l'obscurité de la voiture.

« Je vais venir à côté de toi, dis-je. Nous serons arrivés à trois heures. »

J'enjambai le dossier et m'assis près de lui, regardant la route à travers le pare-brise. Je lui posai la main sur le genou. Je claquais des dents.

« Tu as froid, dit-il.

– Oui. »

Les collines se dressaient devant nous, puis redescendaient, puis se dressaient à nouveau. Les étoiles avaient disparu.

« Quelle heure as-tu dit qu'il était ? demandai-je.

– Deux heures vingt.

– C'est drôle… On croirait que l'aube est déjà en train de naître, là-bas, après ces collines. Mais ce n'est pas possible, il est trop tôt.

– Et puis, ce n'est pas par-là : tu regardes vers l'ouest.

– Je sais bien. C'est drôle, non ? »

Il ne répondit pas et je continuai à contempler le ciel. Il semblait s'éclaircir à vue d'œil. Les premières lueurs rouges du soleil levant… Peu à peu la clarté se répandait dans le ciel.

« C'est en hiver, non, qu'on voit des aurores boréales ? Pas en été.

– Ce n'est pas une aurore boréale. C'est Manderley. »

Je lui lançai un regard et je vis son visage.

« Maxim, Maxim, qu'y a-t-il ? »

Il se mit à rouler plus vite, de plus en plus vite. Nous franchîmes le sommet de la colline devant nous et aperçûmes Lanyon dans un creux à nos pieds. Là-bas, sur notre gauche, s'étirait le ruban d'argent de la rivière. Il s'élargissait en atteignant l'estuaire, à Kerrith, à une dizaine de kilomètres. La route vers Manderley se trouvait devant nous. Il n'y avait pas de lune. Le ciel au-dessus de nos têtes était d'un noir d'encre. Mais le ciel à l'horizon n'était pas noir du tout. Il était strié d'écarlate, comme

éclaboussé de sang. Et les cendres volaient vers nous, portées par le vent salé de la mer.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

L'AUBERGE DE LA JAMAÏQUE
LA CRIQUE DU FRANÇAIS
LA MAISON SUR LE RIVAGE
LA POUPÉE
LES OISEAUX ET AUTRES NOUVELLES
LETTRES DE MENABILLY
MA COUSINE RACHEL
MAD

Chez d'autres éditeurs

L'AMOUR DANS L'ÂME, Livre de Poche
LE BOUC ÉMISSAIRE, Livre de Poche
L'OMBRE DES SECRETS, Omnibus
LE GÉNÉRAL DU ROI, Phébus
LE MONDE INFERNAL DE BRANWELL BRONTË, Phébus